



Le monde et Bataille. Études textuelles, contextuelles et prospectives

Cédric Mong-Hy

► To cite this version:

Cédric Mong-Hy. Le monde et Bataille. Études textuelles, contextuelles et prospectives. Littératures. Université de la Réunion, 2010. Français. NNT : 2010LARE0030 . tel-01328710

HAL Id: tel-01328710

<https://theses.hal.science/tel-01328710>

Submitted on 17 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de La Réunion

Faculté de Lettres

**Ecole Doctorale Lettres et Sciences Humaines / Droit-Economie-Gestion-Sciences
Politiques**

Contacts de Culture, de Littératures et de Civilisations (Saint-Denis, Réunion)

Présentée par : Cédric Mong-Hy

**Le monde et Bataille.
Études textuelles, contextuelles et
prospectives**

Le 06 mars 2010

Sous la direction de Gwenhaël Ponnau

Composition du Jury

Gilles Ernst

Président

Gwenhaël Ponnau

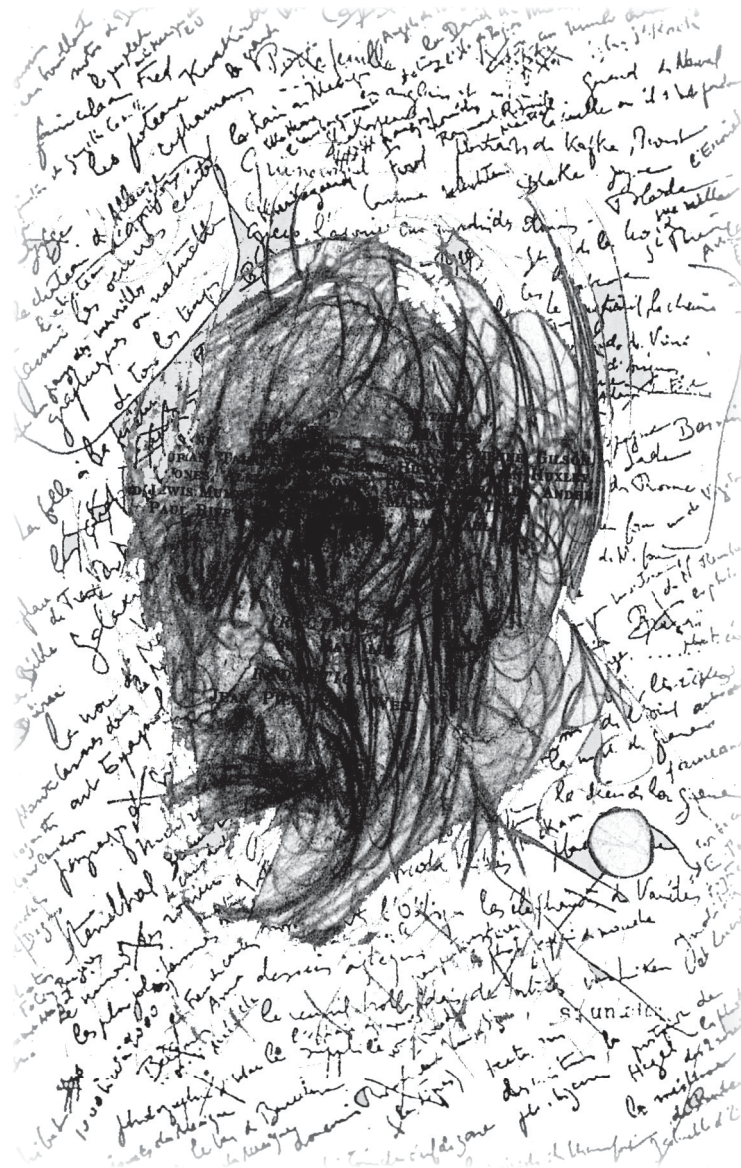
Directrice

Marina Galleti

Jean Philippe Watbled

LE MONDE ET BATAILLE

Études textuelles, contextuelles et prospectives



Thèse de doctorat de Lettres Modernes
Présentée par Cédric Mong-Hy
Sous la direction du Professeur Gwenhaël Ponnau

Université de la Réunion
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Année universitaire 2009 / 2010

*Ces pages sont dédiées à la mémoire de mon père,
feu Émile Sylvio Mong-Hy*

REMERCIEMENTS

Il serait bien difficile et bien long de rendre hommage à tous ceux qui, pendant les années de recherche qui viennent de s'écouler, m'ont tendu la main et m'ont rendu les choses plus simples, plus accessibles et plus compréhensibles. Je me bornerai donc à ne citer que quelques noms, qui ont déployé une ardeur particulière pour me maintenir sur le cap, et à qui je dois en partie l'accomplissement de mes travaux.

Je remercie d'abord tout naturellement le Professeur Gwenhaël Ponnau, mon directeur de recherche, d'avoir pris le risque de s'engager avec moi dans cette aventure de la pensée, et de m'avoir témoigné toute la confiance qu'il lui était possible de m'accorder.

Merci également à l'École des Beaux-Arts de la Réunion, et particulièrement à son directeur, Alain Séraphine, et à son coordinateur pédagogique, Adriano Micconi, pour le soutien accordé à ma condition de jeune chercheur.

A David Louis, mon premier interlocuteur et mon fidèle confident, pour son amitié précieuse et pour le partage, non moins précieux, d'une pensée en commun.

A ma compagne, Anaïs Fayol, qui, dans tous les sens du terme, m'a supporté pendant ces longues années de tâtonnements et d'errances.

Merci, enfin, à ceux qui, de proche en proche, ou de loin en loin, ont été là pour moi et ont enrichi mon chemin.

INTRODUCTION

« Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens pour impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties. »

Blaise Pascal

Pour une recherche péninsulaire

Approcher Georges Bataille et apprécier les différents aspects de son œuvre, qui sont des plus variés, nécessite de s'armer d'une méthode qui fasse une part importante à l'interdisciplinarité, car la démarche de Bataille n'était pas insulaire : elle n'isolait pas les savoirs et les disciplines telles des îles perdues et éparpillées dans l'immense océan de la connaissance, puisque cette démarche faisait, au contraire, émerger des polders, des presqu'îles, des péninsules entre ces savoirs *a priori* sans conséquences les uns sur les autres. C'est ce qu'implique le titre de cette ouverture et c'est la voie qui oriente les pages de cette thèse.

En effet, l'étude des textes de Bataille requiert nécessairement, selon nous, un tel traitement par une méthode qui opère le mélange de la culture scientifique et de la culture humaniste. Il ne s'agit pas de se laisser aller à des coquetteries savantes ou d'étaler un quelconque goût pour la logorrhée encyclopédique, mais bien de se munir des outils intellectuels nécessaires pour affronter le phénomène épistémologique total¹ qu'est la pensée de Bataille.

Cependant, afin de ne serait-ce qu'esquisser cette méthode, il faut au préalable prendre conscience de deux écueils : le mimétisme qui guette chaque lecteur de Bataille lors de son parcours², et l'hyperspécialisation qui enfermerait Bataille dans la clôture artificielle de son œuvre. Ici, nous avons cherché à contourner l'un et l'autre de ces obstacles et les contours qui résultent de ces stratégies d'esquives forment les grandes lignes de notre méthode.

¹ Il faut entendre ici la référence au concept de « phénomène social total » de Marcel Mauss. Selon ce dernier, un « phénomène social » est « total » lorsqu'il relie toutes les institutions d'une société (la loi, la religion, l'économie...). La pensée et l'œuvre de Bataille sont des phénomènes épistémologiques totaux en ce sens qu'à y regarder dans le détail, chez lui, c'est la rencontre interdisciplinaire qui fait littérature. La littérature chez Bataille n'est pas une, elle est légion, multitude de savoirs réunis.

² Georges Didi-Huberman avait évoqué ce phénomène qui frappe les lecteurs de Bataille, à savoir « l'espèce de mimétisme à quoi ceux qui demeurent fascinés par cette œuvre auront été confrontés à un moment ou à un autre. » Didi-Huberman, *La ressemblance informe ou le gai savoir visuel chez Georges Bataille*, Paris, Macula, « Vues », 1995, p. 10.

Siphon Bataille

« J'écris pour qui, entrant dans mon livre, y tomberait comme dans un trou, n'en sortirait plus¹ », écrivait Bataille de *L'expérience intérieure*. Et on ne saurait lui dénier, en effet, que, par son œuvre, Bataille ait réussi à engendrer ce « trou », ce point d'attraction fascinant qui pousse au mimétisme de l'écriture et des poses intellectuelles, à l'adoption sans concession des notions.

Or, depuis le début des années 1990, la critique s'est distinctement éveillée et elle a contemplé et formulé l'existence de ce « trou », de ce siphon qui aspire l'objectivité d'une mise en crise réelle. Ce phénomène d'absorption centripète, Marguerite Duras l'avait déjà observé en son temps, du vivant de Bataille :

« La critique, au seul nom de Bataille, s'intimide. A défaut de disposer, comme elle le croit nécessaire, d'une casuistique, pour aborder ses ténèbres, elle attend d'être dans un état de grâce critique pour tenter de le faire. Les années passent : les gens continuent à vivre dans l'illusion qu'ils pourront un jour parler de Bataille. Cette illusion les fait durer parallèlement à l'importance capitale de son œuvre. Cette abstention devient leur orgueil. Ils mourront sans oser, dans le souci extrême où ils sont de leur réputation, affronter ce taureau.

Un souhait très vif : c'est que les jeunes gens le fassent à notre place, osent ce que nous n'osons faire, sans attendre – au tournant – celui d'entre nous qui l'osera². »

Non que nous ayons des reproches à faire à nos maîtres des décennies précédentes, bien au contraire : nous avons tiré de grands livres de la « critique d'identification³ ». Disons plutôt que les conditions de réception ont depuis changé et que nous avons à faire à un changement de paradigme⁴ concernant la connaissance de Bataille.

¹ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *Œuvres complètes*, tome V, Paris, Gallimard, 1973, p. 135. Sauf exceptions signalées, les textes de Bataille auxquels nous ferons désormais référence seront extraits des *Œuvres complètes* parues en douze volumes chez Gallimard entre 1970 et 1988. Nous donnerons le titre du texte, suivi de l'abréviation OC, du numéro du tome en chiffre romain et du numéro de la page en chiffre arabe.

² Marguerite Duras, « A propos de Georges Bataille », in *Outside – Papiers d'un jour*, Paris, Gallimard, « Folio », 1984, p. 34.

³ En 1966, Georges Poulet a pu ainsi dire que la critique « est, avant tout, une critique de participation, mieux encore, d'identification. Il n'y a pas de véritable critique sans la coïncidence de deux consciences. » Poulet, « Une critique d'identification », in Poulet (ed.), *Les chemins actuels de la critique*, Paris, 10/18, 1968, p. 9.

⁴ Il ne s'agit pas du « paradigme » des grammairiens, qui s'oppose au syntagme. Nous faisons ici référence au concept de paradigme forgé par le philosophe des sciences américain Thomas Kuhn : le paradigme de Kuhn est un ensemble d'idées qui domine une époque. Par exemple, en astronomie, au Moyen-Age, le paradigme dominant était le géocentrisme, tandis qu'à la Renaissance, Copernic et

Catherine Cusset a sans doute été la première à fustiger avec tant de force et de distinction le marais dans lequel la répétition de l'« expérience intérieure » pouvait laisser les commentateurs de Bataille embourbés :

« Parce que Bataille lui-même ne cesse d'explicitier, d'analyser et de commenter les notions qu'il met en œuvre, tout commentaire de son œuvre devient extrêmement difficile, sauf à redoubler, répéter ce qu'il a toujours dit. [...] Redoubler l'écrit de l'intérieur et sans le traduire, se faire l'écho de ce vide, de cette absence suscitée par l'écrit. Belle entreprise, sauf à devenir redondance et non plus écho, et à plagier le texte avec une idolâtrie dépourvue de toute distance critique. C'est cette vénération presque religieuse que l'on trouve souvent dans les textes que l'œuvre de Bataille inspire à ses commentateurs : les concepts d'« impossible », de « démesure », de « souveraineté », ne peuvent pas être questionnés ; ce sont des articles de foi¹. »

Si nous ne voulons pas reproduire les erreurs des premières générations de critiques, nous devons éviter ce fétichisme insidieux en nous retenant de tomber dans le « trou » du livre, nous devons sortir du mimétisme, de la redondance, de la réécriture fascinée et nous devons interroger et reformuler la terminologie de Bataille en un autre langage emprunté aux ressources générales du savoir de l'humanité. Car, comme l'écrit fort bien Edgar Morin :

« Toute notion au départ élucidante devient abêtissante dès qu'elle se trouve dans une écologie mentale et culturelle qui cesse de la nourrir en complexité. Les idées, les théories n'existent pas en dehors de la vie mentale qui les anime. Elles ont besoin d'être sans cesse régénérées, re-générées². »

L'œuvre de Bataille était au départ « élucidante » et elle doit continuer de l'être, car elle recèle des trésors d'idées qui, particulièrement aujourd'hui, peuvent nous aider à comprendre l'humain, le monde et leur devenir commun. Mais la récupération de cette œuvre par l'autorité des années 1960-70 a érigé une *doxa* « devenue de règle aujourd'hui – et qui va aussi bien au-delà du contexte culturel français³ », comme l'atteste le chercheur bulgare Boyan Manchev. Durant trente ans, en France comme à l'étranger, de nombreux commentaires de l'œuvre de Bataille se sont ressemblés, tous tournant avec un mimétisme plus ou moins relâché autour de ses redoutables et envoûtantes notions.

Galilée nous ont progressivement fait entrer dans l'ère du paradigme héliocentrique. Voir Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* (1962), Paris, Flammarion, « Champs », 1983.

¹ Catherine Cusset, « Techniques de l'impossible », in Denis Hollier (ed.), *Georges Bataille après tout*, Paris, Belin, « L'extrême contemporain », 1995, p. 173.

² Edgar Morin, *La méthode – 2. La vie de la vie*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1980, p. 85.

³ Boyan Manchev, « La désorganisation de la vie », *Lignes*, « Nouvelles lectures de Georges Bataille », n° 17, mai 2005, p. 57.

Mais compte tenu des transformations radicales du monde et des connaissances que nous avons sur le monde depuis les décennies charnières que furent les années 1960-1970, l'urgence est aujourd'hui « d'émanciper la lecture de cette détermination extérieure dont on n'est pas toujours conscient et de retrouver la sensibilité à la complexité de l'œuvre de Bataille¹. » Ce n'est que depuis peu que des chercheurs se sont rendu compte que les premiers commentateurs de Bataille s'étaient enfermés dans une bulle hermétique qui entretenait la répétition sacralisée et sacralisante de ses textes et de ses notions, au lieu de réellement les critiquer et les questionner. Catherine Cusset, n'étant pas elle-même une « bataillienne », a certainement été parmi les premières, dans son article publié en 1995, à souligner explicitement ce malaise qui ronge de l'intérieur la communauté des « batailliens ».

Une façon de voir originale, innovante, décalée par rapport à la pensée communément en place, peut vite devenir un dogme, c'est-à-dire une pensée qui ne se nourrit plus que d'elle-même, qui n'échange plus d'informations avec son environnement culturel. Ce faisant, le confinement de Bataille dans son œuvre peut empêcher d'apercevoir la richesse des connexions qui unissent sa pensée au reste de la connaissance et notamment aux sciences naturelles.

« Au résultat, l'œuvre de Bataille risque de se refermer sur elle-même, de commencer de se reproduire dans une clôture qui lui a été imposée, au lieu d'ouvrir les espaces inédits, inconnus pour la pensée et l'expérience – ce qui serait le seul geste conforme au non-conformisme radical jusqu'à paraître naïf de Bataille². »

Aujourd'hui, de jeunes chercheurs, comme Manchev, que l'on vient de citer, commencent à critiquer le « monument Bataille » construit dans la lignée des décennies 1960-70. Mais cette critique de la critique s'arrête malheureusement en chemin, puisque la notion de vie examinée par Manchev dans son article reste désespérément une notion philosophique : il pratique un examen sur la base des concepts classiques d'immanence et de transcendance, mais de manière étonnante, la vie (*bios*) est dans son article complètement délogée de sa réalité biologique.

D'une façon similaire, dans l'introduction à l'édition de la Pléiade qui est consacrée aux romans et récits de Bataille, l'éditeur évoque à deux reprises les rapports qui existent entre Bataille et les étoiles, la Pléiade étant au départ un groupe d'étoiles visible dans la constellation du Taureau. Mais l'étoile ici est considérée avant tout comme un motif poétique et non comme une réalité physique (une

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

machine thermonucléaire qui nous irradie de chaleur et d'énergie). L'éditeur cite ainsi les occurrences du mot « étoile » dans les textes de Bataille : « reculer les limites de notre voracité jusqu'aux étoiles », « les étoiles sont mes dents » ou « les étoiles tombées dans une fosse sans fond »¹. Deux pages plus loin, voici ce que dit l'épilogue :

« Georges Bataille entre dans une collection que Jacques Schiffrin fonda sous le nom de « Bibliothèque reliée de la Pléiade ». C'était en 1931 : la même année, Bataille publie *L'Anus solaire*. Il y a là deux conceptions toutes différentes des étoiles². »

Nous n'en saurons pas plus ici sur la « conception toute différente » que Bataille se faisait des étoiles, car ces allusions de l'éditeur sont avant tout stratégiques, elles visent essentiellement à créer un lien de surface entre l'auteur et le nom de la collection dans laquelle il est publié. Il n'était là pas du tout question du Bataille physicien, cosmologiste et thermodynamicien.

Ré-unir pour comprendre

Du primaire à l'enseignement supérieur, toute notre scolarité nous apprend à diviser le savoir sur le monde en savoirs particuliers. C'est ainsi, par exemple, que l'étude du cerveau est réservée aux docteurs en médecine, celle de l'esprit aux docteurs en psychologie et celle des productions de l'esprit aux docteurs en lettres et en sciences humaines³. Or, ce découpage ne répond en rien à ce que nous savons aujourd'hui de la réalité des événements physico-chimico-bio-socio-anthropologiques⁴.

Une partie de la culture, telle qu'on nous l'a transmise et telle que nous la transmettons aujourd'hui, est donc handicapée et handicapante. Les sciences « dures » ou « naturelles » d'une part, et les sciences « molles » ou « humaines » d'autre part, s'opposent en un combat stérile qui nous fait méconnaître les multiples facettes de notre réalité. Trop souvent le « scientifique » ignore le travail du « littéraire » et le « littéraire » celui du « scientifique ». Or,

¹ Bataille, cité par Jean-François Louette (ed.), in *Georges Bataille – Romans et récits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, p. LXXXIX.

² Louette, in *op. cit.*, p. XCI.

³ Morin, *Dialogue sur la nature humaine* (2000), Paris, L'Aube, « Poche essai », 2004, pp. 20-21.

⁴ Ce barbarisme, emprunté au style d'Edgar Morin, est relativement peu élégant, cependant cette liaison de préfixes rend compte de manière économique de l'imbrication fondamentale de tous les niveaux de matière qui constituent notre réalité.

« [...] cette polarisation [sciences/lettres] est un handicap pour nous tous. Pour nous en tant qu'individus, et pour notre société. C'est un handicap à la fois pratique, intellectuel et créatif¹. »

Toutefois, en certains espaces, le choc des « deux cultures » engendre des champs fertiles où l'interdisciplinarité peut trouver des niches logiques viables. C'est cette « troisième culture » qu'il faut défendre ici et maintenant. Une culture dans laquelle les humanités réchauffent les sciences en y réintroduisant le sujet déchiré qui pense et dans laquelle les sciences enracinent les humanités là où elles sont nées, c'est-à-dire dans le terreau infiniment fertile de la dynamique universelle.

L'un des objectifs de cette thèse est de montrer que Bataille est un représentant éminent et méconnu de cette « troisième culture ». On pourra même montrer avec une certaine aisance, qu'en réalité, l'existence et l'opposition des « deux cultures » sont un mythe, comme le fit l'inclassable penseur Stephen Jay Gould dans *Le renard et le hérisson*, son livre testamentaire².

« Mes “travaux”, si je puis ainsi parler, écrit Bataille dans les « considérations sur la méthode³ » de *La Souveraineté*, ne tendent qu'à prolonger l'effort de “chercheurs” qui suivirent *diverses disciplines*⁴ ». Quelques années plus tôt, dans le premier volume de *La Part maudite*, il affirmait déjà avec force sa position de non-spécialiste :

« Le livre est là, mais au moment d'en écrire l'avant-propos, je ne puis même pas demander pour lui l'attention des spécialistes d'une science. Ce premier essai aborde en dehors des disciplines particulières un problème qui n'a pas encore été posé comme il doit l'être, à la clé de tous ceux que pose chaque discipline envisageant le mouvement de l'énergie sur la terre, – de la physique du globe à l'économie politique, à travers la sociologie, l'histoire et la biologie. Ni la psychologie, ni généralement la philosophie ne peuvent d'ailleurs être tenues pour indépendantes de cette question de l'économie. Même ce qui peut être dit de l'art, de la littérature, de la poésie est en rapport au premier chef avec le mouvement que j'étudie : celui de l'énergie excédante, traduit dans l'effervescence de la vie. Il en résulte qu'un tel livre étant de l'intérêt de tous pourrait aussi bien l'être de personne⁵. »

¹ Charles P. Snow, *The Two Cultures and the Scientific Revolution*, cité par Edward O. Wilson, in *L'unicité du savoir – De la biologie à l'art, une même connaissance*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 165.

² Stephen Jay Gould, *Le renard et le hérisson – Comment combler le fossé entre la science et les humanités* (2003), Paris, Seuil, « Science ouverte », 2005.

³ Bataille, *op. cit.*, p. 251.

⁴ Bataille, *La Souveraineté (La Part maudite – III)*, in *OC*, VIII, p. 252. Nous soulignons.

⁵ Bataille, *La Part maudite – Essai d'économie générale I – La consommation*, in *OC*, VII, p. 20.

Ces lignes très importantes de Bataille, sur lesquels il conviendra de revenir largement, ne sont jamais ou que rarement citées par la critique, car elles posent généralement un problème de formation : la critique reste, par métier, enfermée dans « le petit ghetto des sciences humaines¹ ».

Or, Kurt Gödel, mathématicien de génie et ami d'Einstein, qu'il rencontra aux *Advanced Studies for Princeton*, démontra en 1931, dans un célèbre théorème qui porte son nom, que dans le domaine logique, aucun système isolé ne possédait les ressources pour expliquer complètement sa propre dynamique et sa propre structure². La justification d'un système est toujours en dehors de lui-même, dans des déterminations extérieures à sa logique interne.

L'un des partis pris méthodologiques de cette thèse est une dérivation du théorème de Gödel et pose que seule, la littérature ne peut totalement rendre compte d'elle-même et que la réponse à la question posée par la littérature (à savoir : quelle est sa propre nature ?) n'est pas dans la littérature³, mais dans l'ensemble des conditions qui l'ont rendue possible. Dès lors, la seule attitude efficace devant cet auto-rejet, c'est l'ouverture interdisciplinaire.

En cela, sans le suivre ou le calquer, parfois de près, parfois de loin, notre méthode observera Bataille depuis ses propres chemins de traverse, puisque lui-même rejetait la littérature dans la physique, dans l'ethnologie, dans l'économie, dans la méditation et dans les pratiques extra-littéraires les plus variées. Bataille envisagea en effet l'écriture et l'activité littéraire d'un point de vue global, sous le

¹ Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1973, p. 12.

² Ernest Nagel, James R. Newman, Kurt Gödel, Jean-Yves Girard, *Le Théorème de Gödel*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1989.

³ Ce postulat méthodologique interpellera peut-être ceux qui suivirent, il y a une quinzaine d'années de cela, la bruyante « affaire Sokal ». L'affaire commença en 1996 avec un canular : un physicien américain du nom d'Alan Sokal publia un article au titre baroque (« Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique ») dans *Social Text*, une prestigieuse revue américaine tenue par des penseurs proches de la théorie française des années 1960-1970, et particulièrement de Jacques Derrida. Le but de Sokal était de dénoncer des migrations conceptuelles abusives entre le champ des sciences physiques et celui de la littérature et des sciences humaines. Cependant, sa véhémence à défendre l'« intégrité » des concepts scientifiques est excessive. On peut comprendre l'agacement d'un spécialiste lorsqu'il entend parler de l'objet d'étude qu'il essayait de cerner avec précision dans les termes les plus vagues et avec des raccourcis consternants. Reste que si cette migration terminologique est accompagnée d'une réflexion consciente sur l'histoire, l'épistémologie des différentes sciences auxquelles on emprunte, le décloisonnement disciplinaire du savoir a des chances de montrer de nouvelles preuves de son efficacité heuristique. Sur l'« affaire Sokal », voir respectivement le livre de Sokal et un excellent commentaire qui en est fait dans le cadre d'une réflexion sur la réception de la pensée française aux États-Unis : Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche / Biblio essais », 1997 ; François Cusset, *French Theory – Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis* (2003), Paris, La Découverte, « Poche », 2005.

crible de disciplines qui traversent tous les aspects du réel, notamment au crible des sciences dites exactes. De ce point de vue, Bataille était un scientifique très atypique et néanmoins authentique, qui outrepassait de loin le cliché éculé du biologiste ésotérique de la fin des années 1920 s'intéressant à l'œil et à la glande pinéale.

Bien sûr, Bataille n'avait aucune formation scientifique classique, mais comme l'écrivent Ilya Prigogine, prix Nobel de chimie pour ses travaux en thermodynamique, et Isabelle Stengers, philosophe des sciences :

« La pratique non-professionnelle d'une activité de recherche curieuse et critique, pourrai[en]t pourtant nous être une source d'inspiration aujourd'hui bien nécessaire¹. »

C'est en tant que non-spécialiste et non-professionnel que Bataille s'intéressa à la théorie de l'évolution, à la neurophysiologie, à la sociologie animale (l'éthologie naissante), à la mécanique quantique, à la théorie de la relativité, aux découvertes astronomiques et à la thermodynamique, mais cela n'affecte pas pour autant la portée que peuvent avoir ces réflexions d'un non-scientifique sur la science. Bien au contraire, cette curiosité faussement baroque trace une image très organisée et très précise de l'univers tel que nous le connaissons, et de la société telle que nous la vivons aujourd'hui. Il suffit de le lire et d'examiner le registre des livres qu'il emprunta à la Bibliothèque Nationale² pour s'apercevoir qu'il était informé de l'essentiel des théories scientifiques de son époque.

Retrouvons donc ici, non le « Bataille total³ », mais l'unité de Bataille. Il a souvent été dit que Bataille était l'auteur d'un seul livre⁴, même si l'on reconnaissait volontiers par ailleurs la « bigarrure⁵ » et l'aspect « abruptement carpe et lapin⁶ » de cette œuvre. Pourtant, sans doute peu ont su jusqu'ici à quel point il n'y avait qu'un Bataille, au lieu des différentes facettes schizoïdes (le chaman⁷, le politique,

¹ Ilya Prigogine, Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance – Métamorphose de la science*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1986, p. 115.

² « Emprunts de Georges Bataille à la Bibliothèque Nationale (1922-1950) », liste établie et annotée par Jean-Pierre Le Boulter et Joëlle Bellec Martini, in *Bataille, OC*, XII, pp. 549-621.

³ Jean-Michel Heimonet, *Le mal à l'œuvre – Georges Bataille et l'écriture du sacrifice*, Marseille, Parenthèses, « Chemin de ronde », 1986, p. 8.

⁴ « Bataille a écrit des textes, ou même peut-être un seul et même texte. » Roland Barthes, *Revue d'esthétique*, n° 24, 1971, p. 227, cité par Francis Marmande, in *Georges Bataille politique*, Lyon, PUL, 1985, p. 237.

⁵ Michel Leiris, « De Bataille l'impossible à l'impossible " Documents " », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », n° 195-196, août-septembre 1963, p. 692.

⁶ *Ibid.*

⁷ « Georges Bataille voulait réellement devenir chaman. » Roger Caillois, « Entretien avec Gilles Lapouge », *La Quinzaine littéraire*, 15-30 juin 1970, p. 7, cité par Isabelle Rieusset, « Le collège de sociologie : Georges Bataille et la question du mythe, de l'ethnologie à l'anthropologie : un

l'érotomane, etc.) écrivant sous la plume d'une seule main. Il n'y a pas plusieurs Bataille, mais *un* Bataille, qui a son histoire et sa façon unique de matérialiser sa vision unitaire des différents modes de savoir.

« Il ne suffit pas, écrit-il, de chercher la coïncidence de deux états, il faut réunir en soi – vivre la totalité des états possibles. C'est la condition *non des sciences abstraites et séparées* mais d'un savoir qui réponde à l'angoisse de connaître¹. »

Le savoir que recherche Bataille, c'est l'ouverture des notions, des expériences et des disciplines au-delà d'elles-mêmes², c'est l'intégration réciproque du physicien dans le poète, du biologiste dans le politique et du mystique dans l'athée. C'est encore la reconnaissance d'un chemin « aux sentiers qui bifurquent³ », comme l'écrivait Jorge Luis Borges, d'un arbre généalogique et génésique par lequel tout est relié à tout : la politique d'un pays, l'économie mondiale, les cultures locales, la culture globale, la recherche scientifique et technique, la recherche en sciences de l'homme, l'évolution littéraire et artistique, les croyances religieuses, l'état d'un écosystème, l'environnement cosmique, la pensée collective et la pensée individuelle... Tout penser, le rêve partagé de Hegel et de Bataille, cela signifie être simultanément tous les spécialistes (« la totalité des états possibles ») et mettre en inter-relations tous ces éléments qui étaient restés abstraits parce que séparés par des frontières disciplinaires, certes fonctionnelles, mais arbitraires.

Or, nous savons aujourd'hui, grâce à la fantastique expansion des connaissances humaines lors du vingtième siècle, que la littérature est une conséquence de la nature humaine, que la nature humaine est une conséquence de la nature primatique, zoologique et biologique de l'humain, et que cette nature biologique est la conséquence de la nature physico-chimique des processus qui règnent dans l'ensemble du cosmos. « L'homme est un animal cosmique, prenons-en notre parti⁴ », et demandons-nous ce que signifient la littérature et la culture de ce point de vue là.

décentrement épistémologique », in Dominique Lecoq, Jean-Luc Lory (ed.), *Écrits d'ailleurs – Georges Bataille et les ethnologues*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1987, p. 125.

¹ Bataille, « Notes » de *La limite de l'utile*, in *OC*, VII, p. 530. Nous soulignons.

² « On est obligé d'ouvrir les notions au-delà d'elles-mêmes. » Bataille, « Discussion sur le péché », in *OC*, VI, p. 350.

³ Jorge Luis Borges, « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », in *Fictions* (1960), Paris, Gallimard, « Folio », 1983, p. 91.

⁴ Élie Faure, *Œuvres complètes*, III, Paris, 1964, p. 624, cité par Serge Moscovici, in *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, « Champs », 1977, p. 25.

Cette recherche implique cependant que l'on puisse concevoir un texte au regard de la physique du cosmos, que l'on se mette en marge du découpage et de la hiérarchie traditionnels de notre savoir. En effet, ayant cédé au credo cartésien, la pensée occidentale telle qu'on nous l'a enseignée procède en premier lieu par abstraction et séparation, analyse (décomposition artificielle) et dissection. Descartes préconisait ainsi de « [...] diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre¹. » On retenait là de Descartes l'intronisation du règne de l'analyse et des logiques isolées et isolatrices. C'est ce modèle qui a généralement prévalu pour la connaissance occidentale : la décomposition du compliqué en ses éléments composites et l'attribution d'une activité de recherche spécialisée pour l'étude de chacun de ces éléments dits « simples ».

Cependant, l'hyper-spécialisation pose autant, sinon plus, de questions qu'elle n'en résout. Les spécialistes parlent en un langage qu'eux seuls peuvent décrypter, s'isolant par métier du reste du monde de la connaissance. La communication, l'alimentation réciproque cesse, comme si les branches de l'arbre étaient lentement sciées par leurs propres développements. Or, beaucoup de scientifiques ont aujourd'hui conscience de ce phénomène de scission, d'où l'invention et le développement de la vulgarisation scientifique², et les mises en garde venant des plus grands noms de la physique, des mathématiques ou de la biologie, comme celle d'Erwin Schrödinger :

« ... Il existe une tendance à oublier que l'ensemble de la science est lié à la culture humaine en général, et que les découvertes scientifiques, même celles qui à un moment donné apparaissent les plus avancées, ésotériques et difficiles à comprendre, sont dénuées de signification en dehors de leur contexte culturel. Une science théorique qui ne serait pas consciente de ce que les concepts qu'elle tient pour pertinents et importants sont destinés à être exprimés en concepts et en mots qui ont un sens pour la communauté instruite, et à s'inscrire dans une image générale du monde, une science théorique dis-je, où cela serait oublié et où les initiés continueraient à marmonner en des termes compris au mieux par un petit groupe de

¹ René Descartes, *Discours de la méthode* (1637), Paris, Flammarion, « GF », 2000, p. 49.

² Voir Jacques Raichvarg, Jean Jacques, *Savants et ignorants – Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1991.

partenaires, sera par nécessité coupée du reste de l'humanité culturelle... elle est vouée à l'atrophie et à l'ossification¹. »

L'accroissement local du savoir dans un secteur particulier de la recherche scientifique s'accompagne inéluctablement d'un abaissement global des connaissances qui nous permet à tous de mettre en relation l'ensemble de ce que nous savons ou croyons savoir. Plus nous en savons sur un point précis des problèmes posés à l'intelligence humaine (la littérature par exemple), moins nous en savons sur les relations entre ce point précis et les autres problèmes (la place que tient la littérature au milieu des autres activités humaines). Il était ainsi possible de croire que nous pourrions définir l'ensemble en définissant les parties séparément, mais en suivant cette voie, nous encourrions aussi le danger de créer des objets d'études coupés de la réalité concrète, interactive et dynamique.

Sans doute aurions-nous mieux fait de préférer la logique de Pascal à celle de Descartes : « [...] Je tiens pour impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties². » C'est là une attitude de recherche qui doit inspirer par sa fécondité et son exemplarité, car elle se mobilise contre l'ankylose de la spécialité, en ordonnant un voyage en constante navette dans le réseau global et interactif de la connaissance.

Pensons une image de ce réseau, de ce brassage d'informations qui, de la même manière que le brassage génétique, est salutaire : il sauve la pensée de la dégénérescence et de la débilité, il assure son adaptabilité face à l'évolution dans le temps des autres sections du savoir et surtout, il préserve le pouvoir qu'a la pensée de penser, de critiquer et de s'auto-critiquer.

¹ Erwin Schrödinger, cité par Prigogine et Stengers, in *La nouvelle alliance, op. cit.*, p. 46. Schrödinger, prix Nobel de physique en 1933, fut l'un des pères de la mécanique quantique et un philosophe méconnu.

² Blaise Pascal, cité par Morin, in *La méthode – 1. La nature de la nature*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1977, p. 7.

« La hantise de comprendre le monde »

« Bataille et le monde¹ », tel était le titre de l'article que Jean Piel donna à *Critique* pour son numéro d'hommage paru en 1963. Piel et Georges Bataille se connaissaient de longue date, puisque c'est en 1927 que, chez Raymond Queneau, Michel Leiris les présentèrent l'un à l'autre², alors que Bataille avait à peine commencé à écrire. Piel, en effet, était depuis longtemps l'ami de Queneau³. Très vite, Bataille et Piel devinrent frères par alliance : en 1928, Bataille épousa en premières noces Sylvia Maklès, tandis que Piel de son côté prit pour femme la sœur de cette dernière, Simone Maklès⁴.

Plus tard, lorsque Bataille et Sylvia divorcèrent, les deux hommes gardèrent le « sentiment de fraternité⁵ » qui les avait liés dès leur rencontre et qui devait se retrouver lors de « nombreux entretiens⁶ » de travail ou d'agrément jusqu'à la mort de Bataille. Ce dernier se nourrissait abondamment de la formation d'économiste de Piel :

« Le plus souvent, écrit Piel, il [Bataille] m'interrogeait inlassablement sur ce qu'il me croyait savoir mieux que lui, m'accablant des questions les plus variées, parfois quelque peu saugrenues, tandis que je m'efforçais moi-même de provoquer, par mes réponses ou mes remarques, l'éclosion d'une pensée que je sentais toujours prête à naître⁷ ».

¹ Jean Piel, « Bataille et le monde : de “La notion de dépense” à “La Part maudite” », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, pp. 721-733.

² *Ibid.*, p. 721.

³ Piel, Queneau, mais aussi Georges Limbour et Jean Dubuffet étaient tous condisciples au lycée du Havre. Voir Louis Yvert (*ed.*), in Georges Bataille, Michel Leiris, *Échanges et correspondances*, Paris, Gallimard, « Les inédits de Doucet », 2004, p. 105.

⁴ Remarquons ici le nœud familial qui s'est constitué autour des sœurs Maklès : tandis que Simone et Sylvia épousaient respectivement Piel et Bataille, Rose devenait la femme du peintre André Masson et Bianca, qui fit des études de médecine dans la promotion d'André Breton et de Louis Aragon, se liait à Théodore Fraenkel, lui-même ami et médecin personnel de Bataille. Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre* (1987), Paris, Gallimard, 1992, p. 184.

⁵ Piel, *ibid.*, p. 721.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

Piel et Bataille étaient ainsi doublement intimes, familialement et intellectuellement, et ils savaient pouvoir se reposer l'un sur l'autre, notamment dans des domaines de compétences concernant les sciences humaines, économiques et sociales. Lorsqu'à la fin de sa vie Bataille sentit ses forces le quitter, c'est vers Piel qu'il se tourna afin qu'il lui succède dans les faits à la direction de la revue *Critique*¹, tâche que Bataille assumait toujours officiellement, mais dont il ne pouvait plus s'acquitter ni physiquement, ni mentalement.

Piel avait donc de Bataille une connaissance parfaitement intime. Il ne fut pas le compagnon d'une époque, il a été, au contraire, présent du début à la fin. Il était l'ami de l'auteur des proses ténébreuses de l'*Histoire de l'œil* ou du *Bleu du ciel*. Il avait connu de très près cet homme célèbre pour avoir dit de lui-même qu'il n'était « pas un philosophe mais un saint, peut-être un fou² ». Il était un proche de cet homme qui, parfois, déclarait que le monde n'était pour lui « qu'une tombe³ », qu'il s'y sentait perdu comme « dans un couloir de cave⁴ ».

Mais en raison des longs moments passés ensemble à fuir « la stagnation des idées isolées⁵ » et à envisager des explications globales « en accord avec le monde⁶ », Piel était également proche d'un Bataille qui cherchait, sans plus de *pathos* qu'il n'en fallait, « à connaître et à représenter⁷ » l'univers où il vivait :

« La hantise de comprendre le monde : c'est là au fond ce qui a dominé, après les premiers mois d'amicale fraternité, mes rapports avec Georges Bataille : oui, cela paraît étrange quand on sait la place dominante donnée, dans presque toutes les interprétations de l'œuvre de Bataille, à son repli quasi mystique vers le monde intérieur...⁸ »

C'est ainsi que s'exprimait Piel dans ses mémoires en 1982. Il était alors le témoin de vingt ans de commentaires, pendant lesquels il constata l'attrance de la critique pour ce qu'il appelait « la partie la plus aigüe⁹ » de l'œuvre de Bataille, c'est-à-dire la partie la plus littéraire et la plus furieusement tournée vers le thème mystique de l'« expérience intérieure ». Ce constat de Piel est encore en partie vrai

¹ Piel occupait alors le poste de rédacteur en chef. Après le décès de Bataille, il cumula officiellement les statuts de rédacteur et de directeur. Surya, *op. cit.*, p. 484.

² Bataille, *Méthode de méditation*, in *OC*, V, p. 218.

³ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 246.

⁴ *Ibid.*

⁵ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 21.

⁶ *Ibid.*

⁷ Piel, *art. cit.*, p. 723.

⁸ Piel, *La rencontre et la différence*, Paris, Fayard, 1982, p. 121, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 487.

⁹ Piel, *art. cit.*

aujourd'hui : certains commentateurs ont, en effet, toujours tendance à lire Bataille depuis l'intérieur de son système de pensée, en redoublant rituellement ses écrits au milieu d'une enceinte où Bataille se trouve seul, coupé du monde¹.

Or, Piel, qui fréquenta Bataille pendant trente-cinq ans, gardait de lui une tout autre image : celle d'un homme qui certes s'efforçait de sonder les tréfonds obscurs de l'esprit humain, mais qui interrogeait aussi l'extériorité immense et magnifique du monde. Par le titre de son article, « Bataille et le monde », Piel souhaitait rendre à Bataille cette ouverture sur le monde qu'il lui avait toujours connue. Une ouverture sur le monde qu'il est absolument nécessaire de prendre en compte encore ici et maintenant, si on veut saisir les raisons pour lesquelles l'œuvre de Bataille est toujours aussi présente à l'orée du vingt-et-unième siècle.

Remarquons tout de suite que Bataille est l'auteur d'un nombre important de textes : douze tomes volumineux d'*Œuvres complètes*, soit près de neuf mille pages. Or, ce qui est réservé à l'écrivain Bataille est relativement maigre puisque son œuvre littéraire s'y trouve regroupée en seulement deux tomes². Les dix autres tomes sont, quant à eux, consacrés à des essais et des articles aux thèmes si variés que Robert Sasso a pu parler de « fantastique bazar³ ». Mais ce « bazar » est loin d'être aussi désordonné que l'on pourrait l'imaginer, il est également loin d'être accessoire, contrairement à ce que peut affirmer par exemple Roger Laporte :

« Par je ne sais quelle inconséquence, quel manque de lucidité cruel, il est arrivé à Bataille d'écrire d'ennuyeux, de volumineux ouvrages de sociologie ou d'anthropologie [...] sans parler de *La Part maudite*, mais ces ouvrages ne nous touchent guère... On peut se demander pourquoi *Lascaux ou la naissance de l'art*, sans être négligeable, est la partie faible de l'œuvre de Bataille, alors que les trois grands récits érotiques en constituent la partie la plus forte⁴. »

¹ Voir par exemple le cas de Bernard Noël qui, dans un livre récent, commente Bataille à travers une pure réécriture de *l'Histoire de l'œil*. La critique et la variation idolâtre se confondent et achèvent d'isoler l'œuvre de Bataille de son environnement culturel en la faisant se reproduire avec elle-même. Bernard Noël, *L'enfer, dit-on* suivi de *Les plumes d'Éros – Éros Aragon – La pensée figurée*, Paris, Lignes & Manifestes, 2004, pp. 7-66.

² Le tome III, qui comprend les romans, récits et poèmes publiés du vivant de Bataille, et le tome IV où sont rassemblés ses écrits littéraires posthumes. Nous négligeons ici le tome I, qui contient les premiers écrits de Bataille (les deux versions de *Histoire de l'œil*, *Anus solaire*, *Sacrifices* et *Notre-Dame-de-Rheims*) étant donné qu'en terme de nombre de pages ce tome est essentiellement occupé par des articles.

³ Robert Sasso, *Georges Bataille : le système du non-savoir – Une ontologie du jeu*, Paris, Minuit, « Arguments », 1978, p. 40.

⁴ Roger Laporte, *A la pointe de l'extrême (Proust, Bataille, Blanchot)*, Paris, POL, 1997, pp. 51-52, cité par Laurent Ferri, « Histoire-Bataille ? », in Ferri, Christophe Gauthier (ed.), *L'Histoire-Bataille – L'écriture de l'histoire dans l'œuvre de Georges Bataille*, Paris, École nationale des Chartes, « Études et rencontres n° 18 », 2006, p. 12.

Cet avis de Laporte reflète malheureusement l'image de ce qu'une certaine *doxa* tend à imposer de l'œuvre de Bataille. En effet, le principal intérêt parfois perçu chez cet auteur réside dans le fait qu'il ait écrit des récits érotiques qui ont défrayé la chronique par leur obscénité et leur fureur poétique : *Histoire de l'œil* (1928) et *Madame Edwarda* (1941) sont les titres les plus célèbres, pour rester dans la scatologie et le macabre, citons également *Le Petit* (1943) et *Le Mort* (1967), ou pour en venir aux livres les plus lisibles par le grand public, évoquons *Le Bleu du ciel* (1957) et *Ma mère*¹ (1966). Tous ces récits et romans, ainsi que ceux que nous omettons de citer (*L'Abbé C.* (1950), *L'Impossible* (1962), etc.) forment un corpus extraordinaire qui fournira indéfiniment de la matière à penser à la critique littéraire.

Mais « Bataille ne se réduit pas au *pathos* transgressif des récits² » et le reste de son œuvre n'est pas une « inconséquence » à jeter aux lions, comme l'assure très audacieusement Laporte. Car, il faut en finir avec la figure éculée du « bataillien » se réduisant « à l'orgie sexuelle et à l'obsession scatologique³ ». Il faut en finir avec un Bataille qui serait limité à la dialectique du sexe et de la mort, or, ce cliché perdure. A preuve, en 1998, la revue *L'Infini*, fille de *Tel Quel*, qui commanda à l'écrivain Christine Angot un texte « Autour et/ou à propos de Georges Bataille ». La raison pour laquelle Angot fut élue pour écrire sur Bataille est tout à fait révélatrice de l'image médiatique que véhicule ce dernier : c'est parce qu'on la trouvait « hard et lui aussi⁴ » qu'ils se trouvaient réunis dans la pensée contemporaine sous les auspices de l'institution. Angot n'était pas dupe de la tentative de récupération intellectuelle et économique qu'elle subissait sous les étiquettes « hard » et « bataillienne », et elle joua malicieusement du thème éculé du « thème bataillien » en le caricaturant et en le dénonçant nommément. Voici quelques-unes des lignes joliment sarcastiques qu'elle put écrire :

« Un jour, un taureau s'était échappé. Nous rentrions des Salles en voiture, nous l'avons croisé. Thème bataillien le taureau. Le lendemain, j'avais écrit dessus une page [...]. Des globes de même grandeur pendaient dans sa course, animés de

¹ De ce roman, il a été tiré un film réalisé par Christophe Honoré. On appréciera, ou non, cet effort personnel pour adapter Bataille au cinéma. Cependant, on notera les commentaires du réalisateur, qui confesse qu'il a dû se battre contre « la confiscation de Bataille par certains professionnels des Lettres ». Ces mots ne sont pas de Christophe Honoré (ils sont de Ferri, « Histoire-Bataille ? », in *op. cit.*, p. 15), mais ils reflètent bien le combat qu'Honoré dit avoir mené pour faire sortir Bataille du carcan dans lequel il était enfermé. Voir Christophe Honoré, *Ma mère*, 2004.

² Ferri, *op. cit.*, p. 12.

³ *Ibid.*, pp. 12-13.

⁴ Christine Angot, « Autour et/ou à propos de Georges Bataille », *L'Infini*, n° 64, hiver 1998, p. 22, citée par Ferri, in *op. cit.*, p. 13.

mouvements contraires et simultanés. Bataillien, oh ! Un testicule blanc aurait pénétré ma chair rose et noire facilement [...]. Ça faisait bien, viande, tout, bataillien¹. »

Oui, certains textes de Bataille ont quelque chose de « hard », oui, Bataille avait une addiction au sexe (du temps des maisons closes, il manquait rarement l'occasion de s'y rendre²). Toutefois, à considérer cela, nous nous arrêtons, selon l'expression délicate de Roland Barthes, « là où le vêtement bâille³ », là où la nudité est outrageusement offerte. Mais qu'en est-il du Bataille habillé, qui ne laisse rien dépasser du vêtement ? Qu'en est-il de ce lecteur infatigable, de cet « “assis” de bibliothèque⁴ » qu'André Breton l'accusait d'être ? Qu'en est-il des dix imposants volumes d'*Œuvres complètes* qui ne relèvent pas de la littérature érotique ?

Pour ce qui est de la présente étude, nous suivrons le mouvement naturel de l'écriture de Bataille et nous ne ferons pour ainsi dire pas appel à l'auteur des œuvres littéraires, afin de nous focaliser sur ce monde dans lequel et sur lequel Bataille écrivait. En réalité, nous nous décalerons également du champ d'étude isolé par Piel dans son article, car il ne s'agira pas ici de Bataille et du monde, c'est-à-dire du monde vu strictement par le regard de Bataille, mais du monde et de Bataille, c'est-à-dire du contexte global qui a rendu possible la pensée de Bataille. Ainsi, l'œuvre de Bataille ne sera pas forcément le point de départ ni le centre de nos analyses, ce même si elle sera toujours l'horizon de nos interrogations. En situant ici le monde avant Bataille, nous voulons mettre l'accent, non sur l'originalité de Bataille, mais au contraire sur ce qui le rend proche et familier de la communauté scientifique. Le monde et Bataille : le monde en tant qu'il a forgé secrètement, à travers des discours souterrains, les conditions de possibilités de l'écriture de Bataille.

L'endroit où se situe cette thèse se souhaite détaché de toute célébration, de toute lecture mimétique, de toute identification excessive, de toute répétition de l'expérience de Bataille. Nous ne voulons pas comprendre Bataille de l'intérieur et uniquement de l'intérieur de sa pensée et de sa vie brisée et claudicante, nous voulons donner un éclairage sur le monde qui a fait naître et grandir sa pensée et nous voulons resituer celle-ci au milieu « de celle des autres⁵ », c'est-à-dire ses

¹ Angot, *art. cit.*, citée par Ferri, in *op. cit.*

² Surya, *op. cit.*, p. 123.

³ Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1973, p. 17.

⁴ André Breton, « Second manifeste du surréalisme » (1930), in *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1979, p. 136.

⁵ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 242.

prédécesseurs, ses contemporains et ses successeurs. Il sera donc porté une attention privilégiée aux différentes rencontres et lectures que Bataille a pu faire, ainsi qu'aux différents contextes qui déterminent et la place et le sens de son œuvre : les contextes historiques, sociaux, économiques, politiques, scientifiques, littéraires, philosophiques, artistiques, dont l'ensemble forme un contexte général, un « hypercontexte » qui fédère et solidarise les contextes dans une vue globale qui permet de lire Bataille sans en passer par « un ton [...] qu'une certaine critique a longtemps cru bon d'adopter¹ », c'est-à-dire sans une fois de plus en référer au ressassement laudatif et infini de son écriture et de son « expérience intérieure ».

Il est fort probable qu'à certaines occasions, la façon paradoxale dont nous aurons ici à parler de Bataille étonnera et déconcertera des lecteurs habitués à d'autres types d'approche. Parfois, des passages relativement longs sembleront dégagés de la présence de Bataille et pourront donner l'impression que nous dérivons d'un sujet à un autre. Mais ces voyages en navette entre les savoirs et entre les époques, ces dérives historiques, contextuelles ou prospectives font partie du protocole de notre méthode, et ce, précisément parce que nous avons choisi de chercher autour de Bataille, autant qu'en lui, ce qui fait sa spécificité. Nous avons tenté d'être là où sa pensée se transforme et ne ressemble plus à ce à quoi elle ressemble lorsqu'elle est recluse à l'intérieur de son enceinte textuelle. C'est là où Bataille semble être absent qu'il resurgit avec force et que l'on trouve les meilleures ressources pour le penser et le repenser², parce que grâce à ces « non-lieux », nous sommes hors des limites de l'autorité de Bataille, de sa renommée et de son envoûtement, nous sommes dans des domaines séparés, mais pas indépendants, au travers desquels on peut réévaluer sa pertinence.

Certes, Bataille est à bien des égards l'auteur d'une œuvre singulière qui nous attire vers ses profondeurs abyssales, mais, de proche en proche, cette œuvre demeure agrippée au monde et à son histoire. L'œuvre de Bataille est celle d'un écorché, mais d'un écorché qui ne s'interdisait pas de toucher, de palper, d'embrasser

¹ Gilles Ernst, « Préface » à Koichiro Hamano, *Georges Bataille – La perte, le don et l'écriture*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, « Écritures », 2004, p. 9.

² Cela se vérifie dans des ouvrages critiques comme *Écrits d'ailleurs* et *L'Histoire-Bataille*, qui sont les actes de deux colloques qui réunissaient des spécialistes de Bataille n'étant pas des spécialistes de la littérature : le premier faisait parler les ethnologues et les anthropologues, et le second les historiens. En lisant ces ouvrages si féconds, on se rend parfaitement compte que bien qu'il soit évident que la critique littéraire ait apporté son lot de découvertes, il n'est pas moins sûr qu'il est possible d'éclairer la pensée de Bataille à partir de bien d'autres domaines que la littérature.

le monde. Son intériorité flamboyante est sans arrêt en contact avec l'extérieur, avec la chronologie des événements. Au texte répond toujours un contexte :

« Il se peut même que les hommes aperçoivent enfin clairement qu'il n'est pas de débat intérieur si profond que le mouvement historique des sociétés humaines ne lui donne un sens¹. »

Pour l'anthropologue britannique Gregory Bateson, concrètement ou conceptuellement, les contextes ne sont pas isolables², ce qui signifie que, d'un point de vue épistémologique, il est insuffisant, voire incorrect, d'isoler l'œuvre de Bataille, qui est par la force des choses une œuvre à la croisée des genres, de tout ce qui agite les sociétés au moment où cette œuvre s'élabore et s'écrit. Cela implique naturellement de rechercher les déterminations de l'œuvre de Bataille dans les contextes sous-jacents de son époque, et non pas seulement dans la dynamique interne de ses textes. C'est en éclairant « le mouvement historique des sociétés humaines » que l'on éclairera la façon dont Bataille a écrit sur le monde. S'il existe une expérience littéraire, poétique et intérieure, celle-ci est nécessairement reliée à un système d'expériences temporelles, contextuelles et extérieures. Donc, lorsque Bataille levait le voile sur lui-même, il levait le voile sur le monde qui l'avait façonné. Et même quand il était dans les tréfonds de l'« expérience intérieure », il était dans le monde, c'est ce qu'il écrivit dans l'*incipit* de *Le Coupable* :

« La date à laquelle je commence d'écrire (5 septembre 1939) n'est pas une coïncidence. Je commence d'écrire en raison des événements, mais ce n'est pas pour en parler³. »

Quelques jours avant la rédaction de ces notes, le premier septembre, la France et l'Angleterre déclaraient officiellement la guerre à l'Allemagne après que Hitler eut envoyé ses troupes en Pologne. Poussé par les « événements », Bataille écrivit intensément, or, ce n'était pas pour commenter la riche actualité, mais pour entrer dans une phase mystique. En ce sens, l'« expérience intérieure » n'était pas une expérience de repli sur soi et d'ermite, mais un effort d'extase au sens étymologique, c'est-à-dire une tentative d'être hors de soi et d'être la totalité du monde en guerre avec ses connaissances, ses souffrances, ses supplices, ses conflits et ses joies :

« Je suis moi-même la guerre

¹ Bataille, « Le sens moral de la sociologie », in *OC*, XI, p. 66.

² Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, 2 (1972), Paris, Seuil, « Points Essais », 1980, p. 101.

³ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 245.

Je suis la proie et la mâchoire¹. »

Comme toute œuvre, celle de Bataille a donc besoin d'être située dans les enchaînements de son contexte historique et d'être éclairée par l'histoire des idées, l'histoire des mentalités, l'histoire des sociétés et l'histoire des sciences et des techniques. Or, Christophe Gauthier, de son point de vue d'historien chartiste et non de spécialiste de la littérature, constate que cette « approche contextuelle² » est « en partie occultée par les glossateurs de l'œuvre bataillienne³ », dont certains ont oublié ou négligé la confraternité substantielle qui relie la recherche de Bataille à « tous les autres⁴ », c'est-à-dire à l'ensemble des connaissances, y compris les connaissances non-littéraires (physiques, biologiques, écologiques, historiques, économiques, sociologiques, anthropologiques, mystiques, etc.).

C'est donc assez clairement un autre Bataille que nous allons tenter de découvrir ici. Un Bataille inhabituel, qui s'inscrit dans un extraordinaire réseau de pensées, de lectures et de rencontres. Toutefois, il ne s'agira pas d'oublier que Bataille demeure un homme d'écriture. Au contraire, il faudra voir comment l'ingestion et la digestion de connaissances diverses ont sensiblement modifié son écriture, faisant passer celle-ci d'une dimension presque purement poétique dans les années 1920 à une dimension poético-scientifique à partir des années 1930. Le Bataille de 1928 ne sera pas celui de 1933, et ce dernier ne sera pas non plus celui de 1934. Chaque événement, chaque rencontre, chaque lecture, chaque prise de conscience bouleverseront l'objet de son écriture.

C'est en quelque sorte un essai d'archéologie de la pensée de Bataille que nous allons tenter ici. En cela, nous sommes redevables aux travaux de Michel Foucault, qui ont montré que tout « discours⁵ » est très secrètement, mais largement, conditionné par l'époque et le lieu d'où il est émis. Tous nos raisonnements, toutes nos idées, toutes nos connaissances sont des effets de surface, des reflets de ce « système⁶ » ou de cette « pensée du dehors⁷ » qui détermine les tenants et les aboutissants du savoir. Des livres comme *Les mots et les choses – Une archéologie*

¹ Bataille, cité par Ferri, in *op. cit.*, p. 15.

² Gauthier, « Documents : de l'usage érudit à l'image muette », in *L'Histoire-Bataille*, *op. cit.*, p. 55.

³ *Ibid.*

⁴ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 242.

⁵ Dans le vocabulaire de Foucault, un « discours » est un ensemble de textes qui a été formalisé sous une appellation : le discours de *la folie*, le discours de *la biologie*, le discours de *la prison*, etc.

⁶ Foucault, « Entretien avec Madeleine Chapsal », in *Dits et écrits I, 1954-1975* (1994), Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, p. 542.

⁷ Foucault, « La pensée du dehors », in *op. cit.*, pp. 546-567.

des sciences humaines (1966) ou *L'archéologie du savoir* (1969), pour ne citer qu'eux, ont rendu visible la façon dont se sont construits certains champs de la connaissance : on y voit par exemple comment le discours biologique a surgi de l'histoire naturelle, ou comment l'étude de la grammaire s'est substituée à l'idée d'un langage omnipotent garant de l'existence de la Raison et de Dieu. A partir de Foucault, on a donc mieux compris à quel point les textes, y compris les textes littéraires, obéissaient à des lois contextuelles auxquelles les individus sont la plupart du temps aveugles. Le savoir se construit avec et sans nous.

Nous envisageons ici que l'œuvre de Bataille est, au sens de Foucault, un discours sur le monde. A l'intérieur de celui-ci, nous avons isolé trois sous-discours : le premier porte sur le rapport entre la nature et la culture, le second sur l'humain et la société, et le dernier sur la connaissance. Chacun de ces trois discours fera l'objet d'une partie, où nous étudierons, non pas seulement ce que Bataille a écrit, mais les conditions qui ont rendu possible le fait que Bataille écrive ceci ou cela.

En premier lieu, nous porterons notre attention sur les travaux que Bataille a menés sur la *physis*, c'est-à-dire la nature en tant que totalité synthétique de tout ce qui existe dans l'univers physique. En réalité, plus précisément que de la *physis*, il s'agira ici de l'*oikos*, ce mot grec qui désigne le « foyer », entendu comme la « maison » des êtres vivants en tant qu'elle est constituée par la société humaine qui est présente sur la Terre, qui elle-même est présente dans l'univers. C'est cette racine grecque que l'on retrouve dans le mot « économie » (*oikos-nomos*). En 1949, Bataille publia en effet *La Part maudite – Essai d'économie générale*. Lorsque dans les années qui précédèrent cette parution, Bataille confiait l'existence de ce projet, il se retrouvait « ennuyé de l'étonnement superficiel¹ » que celui-ci provoquait :

« Depuis quelques années, devant parfois répondre à la question : “Que préparez-vous ?”, j'étais gêné d'avoir à dire : “Un ouvrage d'économie politique.” De ma part, cette entreprise déconcertait, du moins ceux qui me connaissaient mal (l'intérêt qu'on attribue généralement à mes livres est d'ordre littéraire et ce dut être inévitable : on ne peut en effet les classer dans un genre à l'avance défini)². »

Certaines personnes de l'entourage de Bataille, qui garderont l'anonymat, s'étonnèrent en effet de cette orientation : qu'un provocateur comme l'auteur de *l'Histoire de l'œil* et de *Madame Edwarda* se pique d'économie, cela surprenait ceux

¹ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 19.

² *Ibid.*

qui voyaient en Bataille une pensée exclusivement fixée sur l'érotisme¹ et qui n'avaient pas pris la peine de situer Bataille dans le déroulement historique de sa propre pensée.

Notre objectif, dans cette première partie, sera donc de rendre plus facile d'accès la pensée économique de Bataille, c'est-à-dire la façon dont il percevait l'*oïkos* et les relations complexes qui s'y tissent entre nature et culture. Pour ce faire, nous aborderons les textes économiques de Bataille à partir d'une analyse chronologique. Il s'agira de voir où cet intérêt pour l'économie a pris sa source et de comprendre comment, et par l'intermédiaire de quels acteurs de la communauté scientifique, cet intérêt, qui paraissait et paraît toujours incongru à ceux qui connaissent mal Bataille, s'est transformé dans les vingt dernières années de sa vie en une vision globale de l'univers, une vision telle qu'elle préparait, non pas à l'écart, mais en retrait de la science de son époque, la percée des théories de la complexité.

A notre connaissance, jamais le rapport entre Bataille et les théories de la complexité n'a été posé jusqu'ici, à une exception près. Un économiste, et pas des moindres, fit le rapprochement : Jacques Attali. Dans *La parole et l'outil*, un ouvrage publié en 1975, Attali s'efforça de mettre au service de la pensée socialiste les outils conceptuels issus des théories de l'information et de la communication, de la cybernétique, de la théorie des systèmes et de la théorie de l'auto-organisation, autant de nouvelles sciences, apparues à partir de la fin des années 1940, qui constituaient chacune l'un des aspects de la complexité. Présentant ces disciplines dans les premières pages de son livre, Attali renvoie la note suivante en bas de page :

« Je ne chercherais pas ici, par manque d'érudition et par impatience d'auteur, à rendre compte de tout ce qui a été publié au carrefour de ces domaines. J'ai suivi une route personnelle et j'ai cité quelques-uns des grands maîtres rencontrés au cours du voyage. Très souvent, d'ailleurs, de tels essais pluridisciplinaires ont été triviaux, vides et a-historiques. Ils n'ont rien apporté et ces "maîtres" ne sont que de piètres exemples. On trouve souvent beaucoup plus de choses dans les géniales intuitions littéraires d'un Georges Bataille, d'un Klossowski ou d'un Marcel Mauss². »

Cette remarque est d'autant plus importante qu'elle vient sous la plume d'Attali qui, quelques années après ces lignes, deviendra comme on le sait sous

¹ « L'érotisme pour Georges Bataille n'était pas une "spécialité". On voulut, cependant, l'y enfermer. » André Masson, « Le soc de la charrue », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, p. 703.

² Jacques Attali, *La parole et l'outil*, Paris, PUF, « Économie en liberté », 1975, p. 23.

François Mitterrand, le conseiller spécial du Président, un poste créé sur mesure pour lui et qui demeure unique dans la cinquième République. C'est dire si les « géniales intuitions » de Bataille concernant l'« économie générale » et les sciences citées ci-dessus ont pu, à travers Attali, trouver un terrain d'application dans le réel. C'est dire aussi qu'il est important aujourd'hui de réévaluer la pensée économique de Bataille et de lui redonner la saveur que Laporte ou certains contemporains de *La Part maudite* n'ont pas su apprécier.

Suite à cette analyse originale de la philosophie de la nature de Bataille, nous aborderons, dans la seconde partie de ce travail, la question de l'homme, en tant qu'il est l'objet d'étude des sciences de l'homme, c'est-à-dire que nous réfléchirons à la question de l'espèce humaine, de l'humain, qui, selon l'expression consacrée d'Aristote, est un « animal politique ».

Grâce au renouveau de la science qui a eu lieu à partir du début du vingtième siècle, sous l'égide d'Albert Einstein et des fondateurs de la mécanique quantique, l'univers newtonien s'est agrandi à l'infini et s'est retrouvé porteur d'une histoire dans laquelle l'espèce humaine s'inscrivait naturellement, à la suite de l'évolution de la matière inorganique. La théorie darwinienne de l'évolution trouvait là sa confirmation physique : ni l'univers, ni la vie ne sont apparus *ex nihilo*, et l'humanité n'est pas issue de l'argile ni du souffle divin. L'histoire des hommes est au contraire si longue qu'en un point dans le passé elle s'arrête, cédant la place à la préhistoire, elle-même des dizaines de fois plus étendue que l'histoire humaine.

C'est dans cette période obscure et lointaine, obscure parce que lointaine, que Bataille est allé chercher des réponses concernant les problèmes posés par son présent. Puisque l'homme est « la maladie de la nature¹ » et que cette gale s'est infligée deux conflits mondiaux en moins d'un demi-siècle, c'est là où la nature humaine est née que Bataille devra chercher, en solitaire, pourquoi nous en sommes venus à ces extrémités :

« Je me sens très seul à chercher dans l'expérience du passé les lois ignorées qui mènent le monde et dont la méconnaissance nous laisse engagés sur la voie de notre malheur². »

Bataille, s'il a commencé à s'intéresser à la préhistoire dès la fin des années 1920, a en réalité mis des années pour saisir toute l'importance que recouvrait l'étude

¹ Bataille, « Prière d'insérer » de *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 422.

² Bataille, *Histoire de l'érotisme*, in *OC*, VIII, p. 11.

de ce moment historique déterminant. Nous verrons qu'il ne put le faire qu'en trouvant le chemin qui devait le conduire de l'anthropologie sulfureuse de sa jeunesse (par exemple, celle de *Documents*, sa première revue) à une anthropologie rigoureusement planifiée et écrite, mûrie par la confrontation avec la communauté scientifique (parmi les principaux textes, notons ici *Lascaux ou la naissance de l'art*). Ce faisant, il mit à jour la réelle nature politique de l'animal humain, sa structure naturellement culturelle et sociale.

Il faudra remarquer que Bataille fit pleinement aboutir ces recherches uniquement après la seconde guerre mondiale, c'est-à-dire après que le problème de l'existence biologique humaine se fut posé du point de vue politique. En effet, c'est au temps de Hitler que la théorie de l'évolution a connu les développements les plus morbides. Toute la perversité du fascisme a été de transposer les effets de l'orthodoxie darwinienne et d'en tirer un darwinisme raciste institutionnalisé par les lois de Nuremberg.

Ni Bataille, ni son entourage n'ignoraient que Hitler avait donné naissance à la forme la plus terrible de la « biopolitique¹ », même si ce mot n'exista qu'à partir de Foucault. On n'ignore pas non plus que Bataille, comme plusieurs de ses illustres contemporains (Louis-Ferdinand Céline, Martin Heidegger ou Maurice Blanchot), eut quelques tentations pour la « solution » fasciste. Nous aurons l'occasion de voir qu'en son temps, Bataille put passer pour un sympathisant hitlérien. Pour notre part, nous ne chercherons pas à systématiquement laver Bataille de ces accusations, nous ne chercherons pas non plus à les confirmer. Notre souhait ici sera de comprendre une époque, de saisir les déterminations extérieures et souterraines, le « dehors » qui a produit l'affleurement de sens qu'était le « fascisme » de Bataille. Nous tenterons de mettre en lumière le fait que ce fascisme n'était pas tant une aberration qu'un déraillement programmé par près d'un siècle de divagations idéologiques.

Enfin, dans notre troisième partie, nous en viendrons là où tout commence et où tout finit, avec la connaissance. En effet, à y regarder de près, le point d'où tout surgit n'est pas la matière physique de l'univers, il n'est pas non plus la matière organique de l'humanité ou de ses sociétés, il est bien davantage ce lieu étrange où nous accédons à la connaissance de l'immensité qui nous entoure. Ici, où les idées naissent et nichent, où nous advenons à nous-mêmes et où l'univers, par

¹ Foucault, *Naissance de la biopolitique – Cours au Collège de France – 1978-1979*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes Études », 2004.

l'intermédiaire de notre intelligence, prend conscience de lui-même, ici est le point d'achoppement de toute notre réalité, ici commence l'aventure humaine et universelle.

Il est en effet plus qu'important de se demander aujourd'hui, alors que nous avons réuni tant de connaissances, ce qu'est la connaissance et plus précisément ce qu'est la connaissance de l'homme dans la nature. Qu'est-ce que connaître ? Qu'est-ce qu'un homme qui connaît ?

Sur ces questions, Bataille a eu des propos dont le pouvoir de sidération est toujours aussi vivace. A notre sens, il n'est pas exagéré de considérer Bataille comme l'équivalent d'un Descartes et d'un Hegel, en ce qu'il est l'un des hommes qui, au vingtième siècle, a posé la question de la nature et de la validité de la connaissance de la façon la plus appuyée et la plus pertinente. Bataille est un autre Hegel en ce qu'il a fait l'expérience, lui aussi, du « savoir absolu », et il est un autre Descartes en ce qu'à l'intérieur de ce savoir totalisant, il a introduit un doute inaltérable qui doute de toutes les certitudes mais qui doute aussi de lui-même.

Dans la seconde moitié de sa vie, Bataille a intensément réfléchi à la quête de savoir qu'il a entamée à partir du début des années 1930, c'est-à-dire, entre autres, à partir de sa rencontre avec le philosophe hégélien Alexandre Kojève. Grâce aux papiers retrouvés après sa mort, on sait que Bataille avait prévu d'écrire un système du savoir total et que ce projet avait reçu le nom d' « histoire universelle¹ ». Comme il avait écrit *L'économie à la mesure de l'univers*, Bataille avait ensuite voulu prendre en charge une histoire à la mesure de l'univers, une histoire non mutilée dans laquelle se loverait l'esprit mutilé et insatisfait de l'homme. Pendant des années, il a pu penser que l'apprentissage des connaissances et une méthode de type hégélien pourraient être en mesure de délivrer les réponses nécessaires à l'apaisement des chercheurs de toutes obédiences.

Mais au cœur de ce système demeurerait une unité bancale, tremblotante, qui résistait et combattait la tâche de résolution, et qui faisait déboucher l'entreprise de recherche vers ce que Bataille a appelé, d'une façon à la fois familière et mystérieuse, le « non-savoir ». Ainsi, il va apparaître que les deux grands ensembles de textes que Bataille a écrits à partir de la seconde guerre mondiale, ceux afférents à *La Part maudite*, d'un côté, et ceux regroupés dans la « Somme athéologique », de

¹ Ces papiers, conservés à la BNF, sont réunis dans la *Boîte 10*. Voir Bataille, *OC*, XII, pp. 642-645.

l'autre¹, ne sont pas disjoints. Certes, ils sont apparemment contradictoires, le premier s'appuyant sur une méthode scientifique qui paraît somme toute conventionnelle, quand le second puise ses ressources dans la méditation et l'expérience mystique, mais nous nous efforcerons de montrer que ces ensembles, selon l'aveu même de Bataille, se complètent davantage qu'ils ne se contredisent.

Nous discernons également, pour finir, le fait que cette quête d'un savoir réunissant Dieu et la science se confond avec d'autres expériences similaires. Bataille en effet n'était pas le seul à partager sa pensée entre une pratique très personnelle de la mystique et un désir encyclopédique de résoudre « le fond des problèmes² ». Alors qu'au cœur de son « expérience intérieure », Bataille s'imaginait être coupé de tous les dogmes, de toutes les religions et de tous les mysticismes³, il recroisait en réalité les chemins sinueux de biens d'autres mystiques, qu'ils soient entièrement atypiques et porteurs, comme Bataille, d'une définition particulière de leur pratique, ou qu'ils soient affiliés à un courant religieux tels l'hindouisme ou le bouddhisme.

¹ La *Somme athéologique* est regroupée dans les tomes V et VI des *OC* et les textes rattachés à *La Part maudite* dans les tomes VII et VIII.

² Bataille, *Méthode de méditation*, in *OC*, V, p. 201.

³ Bataille, « Prière d'insérer » de *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 422.

PREMIÈRE PARTIE

Nature et culture –
Bataille et l'univers

« Les éléments qui n’avaient pas encore été rassemblés sont :
la vie humaine, avide de briser les limites que lui ont données
le besoin et *le délire insoupçonné de l’univers*. »

Bataille

Selon Hollier, il est fréquent qu'aux États-Unis Bataille soit considéré comme un post-structuraliste, alors que chronologiquement il est pré-structuraliste. Le structuralisme, grossièrement résumé, est connu pour avoir opéré la division traditionnelle entre l'homme de culture et l'animal de nature. Bataille, déjà dans son discours provocateur, mais néanmoins pertinent des années 1920, considérait qu'il n'y avait aucune césure ontologique et épistémologique entre la nature et la culture. Dans cette mesure il était, suivant l'expression de Hollier, un « pré-post-structuraliste¹ » qui avait choisi une voie de traverse, un double poste de chercheur en sciences de la nature et de chercheur en sciences de la culture, et cela parce qu'il avait la conviction, on le montrera, que le phénomène culturel est un phénomène naturel.

En ce domaine, Bataille ne fut ni le seul, ni le premier. Depuis le dix-neuvième siècle, la sociologie emprunte des modèles explicatifs à la biologie. On dit parfois que les sciences humaines ont un complexe d'infériorité par rapport à la rigueur des résultats des sciences dites « exactes » : l'idée est connue. Cependant, il ne faut pas oublier, comme l'a récemment rappelé le sociologue Dominique Guillo, que ce transfert d'informations et de concepts n'a pas été univoque et qu'il a alimenté réciproquement les deux parties². De bien des manières, on pourrait dire que Bataille est un héritier d'Auguste Comte et plus visiblement d'Émile Durkheim en ce qu'ils considèrent chacun que la société, à la manière d'un organisme vivant, est un ensemble d'unités individuelles qui interagissent dans un « processus d'équilibration dynamique³ ».

¹ Hollier, *La prise de la Concorde* suivi de *Les dimanches de la vie – Essais sur Georges Bataille*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1993, p. 303.

² Dominique Guillo, « Des concepts nomades », *Sciences et avenir*, « L'incroyable socialité des animaux », hors-série n° 152, octobre-novembre 2007, p. 62.

³ *Ibid.*

L'enseignement de Durkheim fut particulièrement important pour le Collège de sociologie, en tout cas pour Michel Leiris et dans une moindre mesure peut-être pour Roger Caillois. Des documents attestent en effet une brouille entre Leiris et Bataille, le premier accusant le second de déroger aux principes de Durkheim en introduisant le non-rationnel et un mysticisme artisanal dans les activités du Collège¹. D'où la face sombre et « sectaire » des studieuses réunions des « collégiens », à savoir les enthousiasmes mystérieux de la société secrète Acéphale, noyau d'expérimentation inter-subjective et intra-subjective du phénomène religieux.

Reste que malgré les accusations de Leiris, la sociologie de Bataille demeure d'influence durkheimienne. Il ne faut pas perdre de vue que, toute chose étant liée, Durkheim se révélait être l'oncle, l'ancien professeur et le collaborateur de la véritable autorité sociologique de Bataille, Marcel Mauss. Or, pour Durkheim, donc pour Mauss, pour Bataille et pour les fondateurs du Collège de sociologie, une science humaine doit se pencher sur les sciences de la nature pour comprendre à partir de quelle civilisation de la matière vivante les civilisations humaines ont pu émerger².

Bataille, non content de fouiller les modèles biologiques et les métaphores organicistes, explora également les modèles physiques. Sa curiosité abyssale l'amena très certainement à penser à ces mots terrifiants de Pascal :

« Qu'est-ce qu'un homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes³. »

Bataille alla en effet s'informer sur les deux extrêmes, sur l'infiniment grand du cosmos et des théories sur la naissance de l'univers et sur l'infiniment petit des particules microphysiques que l'on commençait alors à connaître. Mêlées à la connaissance de l'infiniment médian qu'est le monde humain, ces recherches formèrent pour Bataille la base d'une vue d'ensemble de l'univers physico-chimico-bio-socio-économico-anthropologique. C'était là un premier pas de Bataille vers une vision globale, transversale par principe, de tous les gradients de réalité imbriqués (le gradient de réalité anthropologique qui est intégré dans le gradient socio-économique

¹ Voir Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 329. On peut lire cette lettre dans laquelle Leiris affiche ses doutes dans les textes réunis par Hollier, *Le Collège de sociologie – 1937-1939* (1979), Paris, Gallimard, « Folio essais », 1995, pp. 819-821. Voir également Yvert (ed.), *Georges Bataille / Michel Leiris – Échanges et correspondances*, op. cit., p. 121 et sqq.

² Guillo, art. cit.

³ Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2004, p. 155.

qui est dans le gradient biologique qui est lui-même enfin dans le gradient physico-chimique).

Il conviendra d'abord, dans les deux premiers chapitres, de suivre chronologiquement la pensée de Bataille des années 1920 à sa mort en se focalisant sur les variations de sa conception de l'économie. Le remarquable ouvrage de Koichiro Hamano a récemment montré que, chez Bataille, la conception du fait économique s'est modifiée dans le temps, que sous le vocable unique de « dépense » se sont en réalité succédé plusieurs idées¹. Ici, on en a isolé deux, deux temps, deux pensées économiques, différentes de celles décelées par Hamano car s'appuyant sur l'étude d'autres variables. On verra ainsi Bataille passer d'une économie balbutiante qui tourne de façon floue autour de la gloire du soleil à une « économie à la mesure de l'univers », une « économie générale » explicitement appuyée sur les sciences naturelles.

De cette façon, Bataille se fait discret transfuge, il flirte avec la physique. Des modèles explicatifs qu'il tire de ses nombreuses lectures et de ses discussions avec le physicien Georges Ambrosino, Bataille conçoit toute une idée de la « biosphère », notion alors toute neuve qui ne trouve encore réellement aucune science écologique institutionnelle pour l'accueillir en son sein. Cette notion orpheline, Bataille va alors la faire jouer dans son « économie générale ».

La notion centrale d'énergie, quant à elle, est le pivot qui articule l'économie culturelle (l'économie politique) sur l'économie naturelle (l'écologie). Car rappelons que les mots « écologie » et « économie » sont étymologiquement jumeaux, tous deux renvoyant en grec aux « lois » (*logos*) et aux « règles » (*nomos*) du « foyer » (*oïkos*) des êtres vivants dans leur ensemble.

Par ailleurs, pour dépasser la connaissance du seul contexte culturel français, il est nécessaire de savoir qu'au moment même où Bataille publiait *La Part maudite*, la notion d'énergie qu'il privilégiait connaissait outre-Atlantique une explosion de sa portée conceptuelle. Les artisans de ce bouleversement, le mathématicien Claude E. Shannon et le psychologue Warren Weaver, publièrent en effet en 1949 leur *Théorie mathématique de la communication* (*The mathematical theory of communication*). Cet ouvrage, toujours introuvable en langue française, eut des répercussions formidables dans les sciences physiques mais également dans les sciences humaines.

¹ Hamano, *Georges Bataille – La perte, le don et l'écriture*, op. cit.

Assez vite, en l'espace de quelques années, les travaux de Shannon et Weaver contribuèrent à fournir aux sociologues, aux anthropologues et aux linguistes des systèmes explicatifs du phénomène culturel. On verra ainsi dans le troisième chapitre que l'« économie générale » de Bataille n'est pas sans lien avec la théorie de l'information développée par Shannon et Weaver, en ce que ces deux pensées cherchent l'unité des notions d'énergie et de culture (par culture on entendra ici le réservoir et l'organisation des informations récoltées par l'humain pour l'humain).

Enfin, pour achever cette première partie, on ouvrira la réflexion prospective sur un autre espace du savoir qui n'est pas si éloigné de Bataille puisqu'il lui est juste superposé dans le temps. Comme la notion d'énergie avait conduit Bataille à l'« économie générale », la théorie de l'information va ici nous conduire à la notion de complexité. On verra qu'en ce sens, de la façon décalée que l'on connaît, Bataille eut l'intuition ce que l'on appellera plus tard la théorie de la complexité, avant même que Pierre Teilhard de Chardin ne la formule en tant que telle en 1955 dans *Le Phénomène humain* et que Morin ne la popularise à partir des années 1970.

CHAPITRE 1

La première pensée économique de Bataille (1922-1933) : les prémisses de l' « économie générale »

Janvier 1922 : Bataille soutient sa thèse d'archiviste-paléographe à l'École des Chartes. Quelques mois plus tard, le 10 juin, par arrêté ministériel, il est nommé au poste de bibliothécaire stagiaire au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, rue Richelieu. Là, il fait ses armes, au cœur de Paris, à deux pas du Louvre et de la place de la Bourse, dans l'aile d'un bâtiment luxueux, tout en lustres, en dorures et en tapis rouges.

Le Cabinet des Médailles, fondé par François I^{er}, renferme certes quelques livres, mais il est surtout la réserve des collections de monnaies anciennes héritées des époques royales. Bataille sera donc une sorte d'archéologue/banquier, de numismate/bibliothécaire chargé de veiller et d'analyser d'antiques pièces de monnaies qui n'ont plus cours. Il semble qu'il prit son travail très au sérieux, il accumula un savoir conséquent et devint en quelques années un spécialiste de la numismatique officiellement reconnu par ses pairs. A partir de 1926 et jusqu'en 1928, il publia des articles dans la très érudite *Aréthuse*, une revue d'art et d'archéologie placée sous la direction de Jean Babelon et de Pierre d'Espezel, ce dernier étant celui-là même qui permit à Bataille de publier *Documents* à partir de 1929 avec le concours financier de Georges Wildenstein.

Déjà donc se manifeste chez Bataille un premier attrait pour l'histoire de l'économie et « l'usage des richesses¹ ». C'est sa première pensée économique qui commence à se dessiner. Mais, l'origine se cachant sous le commencement, il faut chercher plus en amont la source qui a amené Bataille à devenir un économiste si atypique. Et c'est dans le problème récurrent de l'œil que se trouve cette source. Il ne sera pas du tout question ici d'aborder l'aspect psychanalytique de la relation de Bataille à l'œil, car l'œil qui nous intéresse ici n'est pas l'œil aveugle de Joseph-Aristide Bataille ou de l'*Histoire de l'œil*, il est l'organe sensoriel qui nous met en rapport avec la lumière du soleil, donc avec le monde. On analysera, par conséquent, de prime abord le lien ontologique qui noue l'œil au soleil et à la naissance de la civilisation.

Puis, après avoir formalisé ce lien qui signe le début de l'obsession de Bataille pour le couple œil/soleil, on s'attachera à voir comment sa rencontre avec Alfred Métraux, et, à travers lui, sa rencontre avec l'enseignement de Marcel Mauss, ont contribué à ce qu'il développe une pensée originale qui, de l'ethnologie restreinte (l'étude des sociétés « primitives »), s'ouvrit sur une anthropologie générale (l'étude de l'humain dans l'ensemble de ses aspects et de ses déterminations).

¹ « L'usage des richesses » est le nom que Bataille donna à la collection qu'il créa et dirigea aux éditions de Minuit. Cette collection ne comportera que deux titres : l'ouvrage de Piel, *La fortune américaine et son destin*, et de Bataille lui-même, *La Part maudite*. Sur les aléas de cette collection, voir Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 489.

1.1 – L’œil, le soleil et la civilisation : un lien ontologique

Roland Barthes, en son temps, a suffisamment souligné la force métaphorique de l’œil chez Bataille¹ : une rondeur, une sphéricité toute stellaire qui en fait un parfait équivalent poétique du soleil.

Cependant, cette « métaphore de l’œil » n’est que le premier niveau d’équivalence entre l’œil et le soleil. Il en existe un second : c’est l’équivalence ontologique. En effet, qu’est-ce qu’un œil, sinon un organe sensoriel spécialisé dans la captation de la lumière du soleil ? Dans son être même, l’œil est l’interlocuteur du soleil.

1.1.1 – Au commencement était l’œil : le syndrome de Faust

Ce qui cache cette vérité profonde, c’est que l’œil de la très influente *Histoire de l’œil* n’est pas l’œil de l’espèce humaine, il n’est pas cet organe fonctionnel, fruit des relations écosystémiques entre le *bios* et la *physis*, car l’œil de l’*Histoire de l’œil* est un œil dévoyé de ses attributs naturels, c’est un objet fantasmatique, un « troisième œil » ouvert sur la ténébreuse région d’origine de la poésie que Rimbaud a mystérieusement appelée « là-bas² ».

De cet œil privé de sa capacité de voir, Bataille allait faire autre chose qu’un organe, disons un motif poétique basé sur son potentiel métaphorique, ce fut le temps de l’*Histoire de l’œil*, de *L’Anus solaire*, de l’« œil pinéal ». Ensuite, à l’âge de la maturité, à l’occasion de rencontres déterminantes et au contact des sciences naturelles, l’œil est redevenu pour lui l’organe de la vision. C’est le syndrome de Faust : en perdant son âme au profit de Méphistophélès, Faust gagnait la connaissance absolue. De façon similaire, Bataille vit l’œil perdre le sens de la

¹ Roland Barthes, « La métaphore de l’œil », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, pp. 770-777.

² Arthur Rimbaud, lettre du 15 mai 1871 à Paul Demeny, in Rimbaud, *Poésies – Une saison en enfer – Illuminations*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1984, p. 203.

vision, et comme pour combler ce manque et faire le deuil de la lumière, l'œil aveugle fut doté de possibilités inédites et étranges.

L'anthropologue américain Edward T. Hall a montré que parmi les cinq sens, la vue représente le sens le plus riche en quantité d'informations et en importance. Le monde perceptif humain est pour beaucoup un monde de voyants. Hall nous rappelle ainsi que « l'information recueillie par un aveugle à l'extérieur est limitée à un champ de rayon de six à trente mètres¹ », alors que la vision permet d'atteindre « les étoiles² ».

L'œil, en tant qu'organe, a une histoire, une généalogie qui a produit son extrême efficacité. Selon Hall, il est le dernier dans sa sophistication à être apparu. Le globe oculaire, de structure apparemment si simple, est une merveille d'organisation physico-biologique. Dans son acuité et sa richesse informationnelle, il n'a d'équivalent que chez les oiseaux et les singes anthropoïdes. Cet avantage s'explique par les performances de la rétine, c'est-à-dire la partie de l'œil qui perçoit les rayons lumineux avant de les transformer en signaux électriques et de les transmettre au cerveau qui les interprète et restitue l'image.

La rétine est elle-même formée de trois zones distinctes : la fovéa, la macula et la zone de vision périphérique. La fovéa et la macula sont particulièrement importantes pour le régime de vie culturel de l'humain. La fovéa est la zone de la minutie, elle est faite d'une très grande densité de capteurs au millimètre carré et permet de distinguer et donc de manipuler des objets subtils. Sans cette capacité, « n'existeraient ni machines-outils ni microscopes ou télescopes : bref, ni science ni technologie³. » La macula quant à elle est moins aiguë que la fovéa, mais elle demeure la zone de la vision centrale, c'est elle que nous sollicitons lors de la lecture et de l'écriture. La macula est donc l'organe de la littérature et des langues écrites.

Notre culture, littéraire et scientifique, et nos civilisations se sont bâties sur les facultés exceptionnelles de l'œil à nous mettre en relation avec les réalités les plus fines de ce monde. Sans l'œil, la lumière du soleil aurait vainement inondé notre planète. L'œil a été cet intermédiaire, ce capteur spécifique qui a fait exister pour nous un monde rempli de signaux lumineux.

¹ Edward T. Hall, *La dimension cachée* (1966), Paris, Seuil, « Points Essais », 1971, p. 87.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 94.

1.1.2 – Temps et civilisation : des épiphénomènes du soleil

L'obsession célèbre de Bataille pour le soleil n'a donc pas de quoi étonner si l'on se rend compte que cette obsession particulière dévoile en arrière-plan les multiples civilisations qui adorèrent le soleil, et que cette obsession générale trahit, quant à elle, l'importance effective du soleil pour la vie en général.

Déjà pour les civilisations du Néolithique, de l'Antiquité (en Orient et en Occident) ou pour les civilisations précolombiennes, le soleil était le symbole de l'ordre cosmique puisque l'on tirait du cycle des jours et des nuits l'organisation du temps, de l'espace et de la survie, grâce au calendrier et à la prévision des grands rythmes naturels que sont les saisons, et que l'on se donnait ainsi la possibilité de créer puis d'améliorer l'agriculture, l'élevage et tout autre pilier de la civilisation qui dépendait de l'anticipation des cycles naturels¹.

Le soleil, dans les faits, est le premier moteur de l'économie planétaire. C'est à partir de cette conception économique de l'énergie calorifique délivrée par le soleil que Bataille, de son article sur les Aztèques aux textes afférents à *La Part maudite*, en passant par le célèbre article sur « La notion de dépense », va peu à peu construire l'« économie générale ».

1.1.2.1 – La naissance du calendrier

Les humains se sont rendu compte très tôt que les astres, et particulièrement le soleil, jouaient un rôle capital dans leur existence. D'après l'archéoastronome Chantal Jègues-Wolkiewiez, il y a trente-cinq mille ans, à l'époque des premières grottes ornées, les hommes du Paléolithique avaient déjà commencé à observer les étoiles, à prendre en considération le déroulement des saisons et leur influence sur les différents gibiers et donc sur la chasse, ce que mettraient en relief certaines peintures et gravures².

A la naissance de l'agriculture au début du Néolithique, l'être humain comprit qu'une connaissance améliorée de la nature solaire du monde pouvait entraîner une action efficace en vue d'améliorer son existence. Il comprit qu'il pouvait agir sur son

¹ Stephen Jay Gould, « L'an 2000 et les échelles du temps », in *Entretiens sur la fin des temps*, Paris, Pocket, 1998, p. 17.

² Pedro Lima, « Cro-Magnon – Premier astronome de l'humanité ? », *Sciences & Vie*, n° 1082, novembre 2007, pp. 94-103.

environnement comme aucun animal ne l'avait jamais fait auparavant. Il tailla des arbres, élabora des champs. Déjà onze mille ans avant l'ère chrétienne, il humanisait le paysage en le modelant selon les besoins de sa survie. La connaissance des rythmes du soleil et de la lune fut donc le principal pilier de la naissance des civilisations. En transcrivant les cycles naturels en cycles temporels, les hommes du Néolithique signèrent le réel début de l'exploitation des ressources de l'environnement. Cela passait nécessairement par la maîtrise de l'espace et surtout du temps, qui est le cadre dans lequel l'espace se meut et le fil qui noue tous les événements.

Il est à remarquer que dans beaucoup de cultures, aussi bien occidentales qu'africaines ou amérindiennes, on considère traditionnellement que le temps a eu un début et qu'il aura donc une fin. La philosophie depuis Hegel est marquée par le souci de trouver une fin à l'Histoire, c'est-à-dire de trouver un aboutissement logique à la chronologie des événements et de donner sens à la vie humaine. Avec un désir similaire, des cultures ont eu et ont encore la croyance religieuse en une fin des temps. Le mythe hégélien de la fin de l'histoire, dans son inspiration sous-jacente, est donc le reflet d'un passé ancestral qui a souvent voulu borner le temps et lui mettre un terme. Que le temps soit perçu comme linéaire, comme dans le christianisme, ou qu'il soit cyclique, comme dans certaines sociétés « primitives », la fin des temps est à chaque fois une destruction, une « apocalypse » et le commencement d'un nouveau règne. Or, puisque la fin est, en réalité, une nouvelle naissance, il s'agit, on pourrait le croire, d'une fin factice dont on pourrait apparemment se passer.

Mais il n'en est rien. Car il se trouve que l'instauration d'un début et d'une fin des temps est un instrument de contrôle, un outil de commodité utilisé pour fragmenter le temps en des quantités numériques conventionnelles, pour changer le cycle des jours et des nuits et le cycle des saisons en calendrier, pour réglementer la vie, les pratiques sociales et le déroulement continu de la matière dans l'espace.

L'histoire des sciences a révélé que l'Occident a longtemps fui le zéro de l'écriture chiffrée arabe et le néant qu'il représentait¹. En effet, d'héritage culturel gréco-latin, l'Europe du treizième siècle tenait fermement au principe d'Aristote selon lequel « la nature a horreur du vide » et il était donc inconcevable que le rien du zéro entre dans la science occidentale. De façon symétrique, c'est parfois l'infini

¹ Charles Seife, *Zéro – La biographie d'une idée dangereuse* (2000), Paris, Hachette Littératures, « Pluriel histoire », 2002, pp. 35-80.

qu'on a tenu en horreur. En effet, c'est au mathématicien russe Georg Cantor que l'on doit l'anatomie de l'infini¹, telle qu'elle est aujourd'hui admise par la majorité des mathématiciens et telle qu'elle a donné naissance à la théorie des ensembles². Dans l'esprit de Cantor, il existait un nombre infini de nombres infinis et chacun était tapi à l'intérieur de l'autre. Au bout de cette chaîne d'infinis se trouverait l'infini incompréhensible, Dieu³. Au grand regret de Cantor, cette théorie lui attira les foudres de ses collègues, et en particulier de Leopold Kronecker. Ce dernier était l'un des maîtres de Cantor, et un éminent professeur de l'Université de Berlin. Horrifié par la thèse de Cantor, Kronecker s'acharna à battre en brèche ses idées, il veilla notamment à ce qu'il n'obtienne aucun poste dans une Université importante et à ce que toute publication lui fût très difficile⁴. Profondément abattu par ces attaques au vitriol, Cantor subit une première crise mentale en 1884, et jusqu'à sa mort en 1918, il ne fit plus qu'entrer et sortir d'instituts pour malades mentaux⁵.

C'est cette peur ancestrale de l'infini qui a, en partie, conduit à l'élaboration des premiers calendriers, des premiers découpages du temps. Il fallait, pour rendre le monde humainement vivable, segmenter le temps en unités signifiantes à l'échelle humaine. Dans l'optique d'une stratégie de survie, de développement et d'organisation de la vie humaine, cette segmentation est une instrumentalisation de l'espace-temps. Le temps calendaire est un temps domestiqué et domestique qui ritualise l'existence et qui, dans les sociétés « primitives », lui donne un sens en la faisant concorder avec les mythes, ces récits de la création du monde.

¹ *Ibid.*, p. 184.

² La théorie des ensembles est la théorie mathématique moderne qui est aujourd'hui enseignée dans les écoles. Elle a été essentiellement formalisée par les membres de l'entité Nicolas Bourbaki et est entrée dans les programmes scolaires grâce à André Lichnerowicz. *Ibid.*, p. 191. Sur Bourbaki, voir Maurice Mashaal, « Les "maths modernes" à l'école », *Pour la science / Les génies de la science*, « Bourbaki, une société secrète de mathématiciens », n° 2, février-mai 2000, pp. 83-91. Sur Lichnerowicz, voir Igor et Grichka Bogdanov, *Avant le Big Bang – La création du monde*, Paris, Grasset, 2004, p. 30. Notons que Bataille était familier de certains membres de l'entité Nicolas Bourbaki. André Weil, l'un de ses principaux fondateurs, n'était autre que le frère de Simone Weil. Il eut aussi l'occasion d'accueillir plusieurs fois chez lui Claude Chevalley, avec qui il devisait diversement de Dieu ou de politique. Voir Prévost, *Rencontre avec Georges Bataille*, *op. cit.*, pp. 11-17.

³ Seife, *op. cit.*, p. 190.

⁴ *Ibid.*, p. 191.

⁵ *Ibid.*

1.1.2.2 – Les sacrifices civilisateurs des Aztèques

C'est ce même rapport cosmogonique au temps que l'on retrouve chez les Aztèques, ce peuple qui fascina Bataille par son exubérance. En 1928, à l'occasion de la première grande exposition française sur l'art précolombien, Bataille est amené à participer à une publication dans les *Cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts* : ce sera l'article intitulé « L'Amérique disparue », qui révélera le penchant de Bataille pour les sacrifices sanglants. C'est Pierre d'Espezel et Jean Babelon, par ailleurs collaborateurs de Bataille à *Aréthuse*, qui entraîneront ce dernier dans leur sillage, puisque d'Espezel n'est autre que le directeur des deux revues.

Alfred Métraux, qui rencontra Bataille à l'École des Chartes, participa également à ce numéro spécial sur l'art précolombien de « l'Amérique avant Christophe Colomb ». Dans l'« Hommage à Georges Bataille » réalisé par *Critique* en 1963, Métraux se souvient qu'en relisant l'article de Bataille trente ans plus tard, il fut frappé d'y retrouver « les principaux thèmes¹ » de sa réflexion. Et il est vrai qu'à travers cet attrait exercé par la civilisation Aztèque, on rencontre une préoccupation beaucoup plus large qui annonce les textes fédérés à l'« économie générale ».

Dans « L'Amérique disparue », Bataille se plaît à décrire les sacrifices représentés par les rares témoins et transpositeurs comme Bernard Diaz del Castillo et Bernardino de Sahagun. Voilà le tableau qu'il en donne :

« Le prêtre faisait maintenir un homme le ventre en l'air, les reins cambrés sur une sorte de grande borne et lui ouvrait le tronc en le frappant violemment d'un coup de pierre brillante. Les os étant ainsi tranchés, le cœur était saisi à pleine main dans l'ouverture inondée de sang et arraché violemment avec une habileté et une promptitude telles que cette masse sanglante continuait à palpiter organiquement pendant quelques secondes au-dessus de la braise rouge : ensuite le cadavre rejeté dégringolait avec lourdeur jusqu'au bas d'un escalier². »

Cette description est exactement celle des sacrifices que le peuple Aztèque exécutait au sommet du temple du soleil. Or, Bataille ne le précise pas à ce moment, en raison de la connaissance superficielle qu'il avait alors du sujet, puisque c'est Métraux qui dit lui avoir recommandé à la hâte les lectures nécessaires à l'écriture de

¹ Alfred Métraux, « Rencontre avec les ethnologues », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, p. 678.

² Bataille, « L'Amérique disparue », in *OC*, I, pp. 156-157.

son article¹. Dans la précipitation de ses lectures en diagonale, Bataille n'a pas pris le temps de s'arrêter sur l'évidente composante solaire des sacrifices dont il rendait compte². Il se limite à évoquer au passage, déçu par les prouesses des Incas, « de rares victimes », qu' « on étranglait à l'aide de lacets³ » dans le temple du soleil de Cuzco.

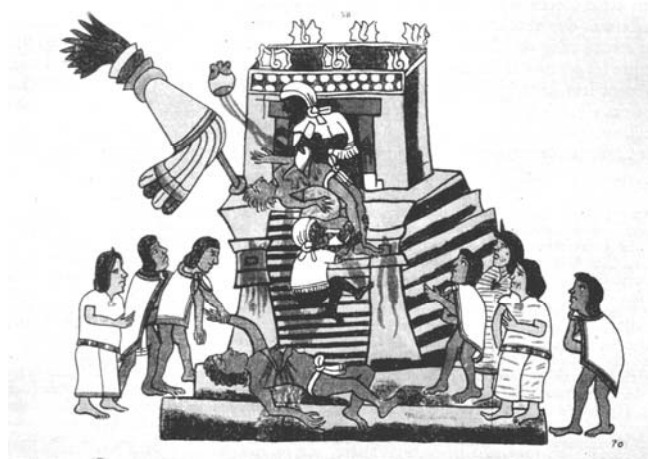


Fig. I.1.1 – Scène de sacrifice humain aztèque.



Fig. I.1.2 – Scène de sacrifice par arrachement du cœur.

¹ Métraux, *art. cit.*, p. 678.

² Il aura la pleine connaissance de ces faits plus tard, au moment de *La Part maudite*, livre dans lequel il fera un sort certain à l' « économie solaire » des Aztèques, voir Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 52 et *sqq.*

³ Bataille, « L'Amérique disparue », in *OC*, I, p. 153.

Pourtant, le soleil est au centre de la civilisation Aztèque que Bataille affectionnait particulièrement, et les sacrifices humains ont au regard du soleil un rôle fondamental déterminé par leur mythologie et leur cosmogonie. « Les Aztèques, écrit Jacques Soustelle, étaient par excellence le "peuple du Soleil"¹. » Pour les anciens Mexicains, à l'origine de toute chose et même des dieux, il y avait un couple primordial, le « seigneur et la dame de la Dualité ». Les dieux, à leur tour, créèrent le monde et l'événement le plus capital de cette création fut la naissance du soleil.

« Les dieux, disait-on, se réunirent dans les ténèbres à Teotihuacán, et l'un d'eux, petite divinité lépreuse, couverte d'ulcères, se dévoua pour se jeter dans un immense brasier, d'où elle surgit transformée en astre. Mais ce nouveau soleil demeurerait immobile : il lui fallait du sang pour qu'il se mît en mouvement. Alors les dieux se sacrifièrent, et le soleil, tirant sa vie de leur mort, commença sa course dans le ciel². »

Afin que le soleil continue sa course, le peuple Aztèque doit donc prendre la suite des dieux qui se sont sacrifiés et faire couler le sang. Il est difficile de juger ces pratiques car la croyance des Aztèques était réelle et toute leur éducation veillait à ce que chacun intègre et accepte le rôle de sacrifié³.

« Le sacrifice est un devoir sacré envers le soleil et une nécessité pour le bien même des hommes. Sans lui, la vie même de l'univers s'arrête. Toutes les fois qu'au sommet d'une pyramide un prêtre élève dans ses mains le cœur sanglant d'une victime et le dispose dans le *quauhxicalli*, la catastrophe qui menace à chaque instant le monde et l'humanité est encore une fois différée. Le sacrifice humain est une transmutation par laquelle on fait de la vie avec de la mort. Et les dieux en ont donné l'exemple au premier jour de la création⁴. »

Le soleil est né du sang des sacrifiés et pour continuer de produire le monde civilisé, ordonné et périodique du temps calendaire, le soleil doit se nourrir de mort. Comme le dira Bataille plus tard, le sacrifié est ôté au monde des choses profanes et est offert à l'immanence sacrée d'un monde où le soleil se lève le matin et se couche le soir⁵. La mise à mort est l'opération catégorique de cette « transmutation » par laquelle ce qui est perdu pour un individu est gagné pour la communauté.

A chaque sacrifice, c'est un retour aux origines, à la première course du soleil. C'est ce premier mouvement solaire qui inaugure l'histoire humaine, d'une

¹ Jacques Soustelle, *Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole – La vie quotidienne*, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel », 1955, p. 130.

² *Ibid.*, p. 123.

³ *Ibid.*, p. 126 et *sqq.*

⁴ *Ibid.*, p. 124.

⁵ Bataille, *Théorie de la religion*, in *OC*, VII, p. 307.

part, en répandant la lumière et la chaleur qui permettent la vie, d'autre part, en ouvrant la possibilité d'une lecture calendaire du temps. La découverte et l'observation des cycles naturels et leur configuration en des systèmes numériques organisés ont permis aux humains de s'inscrire dans une double histoire, celle, cosmogonique, de l'univers créé par les dieux, et celle, humaine, de leur propre vie terrestre et temporelle.

Chez les Aztèques, le dieu suprême s'appelait Uitzilopochtli, il personnifiait « le soleil à son zénith, le soleil écrasant de midi¹ ». Sa sœur, Coyolxauhqui, était la divinité lunaire qui incarnait les ténèbres nocturnes². Le panthéon aztèque était donc à sa plus haute place représenté par les dieux du soleil et de la lune. Rien d'étonnant si l'on considère que, plus anciennement encore, lors de la révolution culturelle du Néolithique il y a douze mille ans, c'est la maîtrise du temps et des cycles solaire et lunaire qui a permis l'apparition et le développement des premières civilisations agricoles.

Le soleil, le temps et la civilisation sont donc très intimement liés. Ce lien n'est pas encore vraiment conscient chez Bataille en 1928, mais déjà il y a un fort et tout particulier questionnement sur la coûteuse façon qu'ont les Aztèques de maintenir leur système social. Quelle est cette chose qui circule dans l'économie de la mort et du sacrifice ? Qu'est-ce qui, ainsi, se perd dans le sang humain puis se retrouve dans la réalité sociale des Aztèques ? Ces questions qui se profilent sont une amorce de la réflexion de Bataille sur l'économie et son histoire, réflexion qui va se poursuivre avec Métraux.

1.2 – Le paradoxe de Colombus : de l'« erreur » de Mauss à la « découverte » de Bataille

A l'époque de « L'Amérique disparue », Métraux avait quitté l'École des Chartes et s'était lancé dans des études d'ethnologie. Son professeur était alors Marcel Mauss. Au cours des longues déambulations auxquelles Bataille et Métraux s'adonnaient le long de la rue de Rennes, ce dernier dévoilait à un Bataille envoûté

¹ Soustelle, *op. cit.*, p. 129.

² *Ibid.*, p. 130.

l'enseignement d'un maître de l'ethnologie dont il n'avait fait qu'entendre parler¹. Cette rencontre avec l'œuvre de Mauss a marqué un tournant plus que certain dans le travail de Bataille, qui a pris alors une orientation résolument économique.

Néanmoins, sous cette filiation apparemment simple se cache une réalité complexe où l'erreur et la vérité jouent des rôles interchangeables. C'est en cherchant une route vers l'Inde que Christophe Colomb a découvert la voie des Amériques. Une méprise peut conduire à une trouvaille et nous allons voir que ce chassé-croisé dans l'histoire des sciences humaines, ce jeu de l'erreur renversée va en quelques années pousser Bataille à élargir son champ épistémologique.

1.2.1 – La quadruple méprise : Franz Boas, Marcel Mauss, Alfred Métraux, Bataille et la question du potlatch

L'influence de la pensée de Mauss sur Bataille est célèbre. C'est d'ailleurs ce dernier qui, comme à son habitude, nous dit qui sont ses parents intellectuels, sans jamais cacher ses dettes théoriques :

« Puis-je indiquer ici que la lecture de l'*Essai sur le don* est à l'origine des études dont je publie le résultat aujourd'hui ? En premier lieu, la considération du *potlatch* m'amena à formuler les lois de l'*économie générale*². »

Cependant, cette reconnaissance et cette « franchise » ont leur envers, car elles exposent et surexposent une vérité pendant qu'elles en cachent d'autres.

On sait que Bataille a connu les travaux de Mauss à la fin des années 1920 par l'intermédiaire de son ami Métraux. Ce dernier suivait à l'École Pratique des Hautes Études les cours de Mauss dont la réputation n'était plus à faire depuis longtemps déjà. Selon les souvenirs de Métraux, ces cours laissaient souvent les étudiants dans le désarroi car il semble qu'en tant que professeur, Mauss eut le goût des formules énigmatiques qui désorientaient la pensée. Ainsi de la fameuse phrase : « les tabous sont faits pour être violés³ », que Métraux, tout enthousiasmé, on peut le comprendre, par l'éclat de son maître, se plaisait à répéter à Bataille lors de leurs promenades rue de Rennes. C'est avec la malice d'une sorte d'expérimentateur que Métraux transmettait à Bataille l'enseignement de Mauss et l'état de ses dernières recherches. Dans les années 1920, celles-ci portaient notamment sur l'économie des

¹ Métraux, *art. cit.*, p. 680.

² Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 71.

³ Mauss, cité par Métraux, *art. cit.*, p. 683.

sociétés « primitives » et plus particulièrement sur une forme singulière de don, le potlatch.

Tel qu'il est décrit par Mauss, puis Métraux, et enfin Bataille, le potlatch se présente comme un rituel d'échange agonistique qui oppose deux groupes. Afin d'obliger son adversaire, de l'endetter à son égard et d'acquérir un pouvoir sur lui, un protagoniste doit détruire théâtralement devant lui une quantité faramineuse de richesses. Le seul but de cette destruction serait d'amener l'adversaire humilié à produire en retour une destruction plus grande.

Tout ceci est connu et, encore une fois, célèbre est la fascination de Bataille pour ce potlatch décrit par Mauss, pour ces grands feux de joies dans lesquels on brûle les denrées et les objets les plus précieux, pour ce grand gaspillage festif et orgiaque. Cette fascination fait partie de l'histoire officielle, de l'auto-hagiographie que Bataille s'est constituée lui-même, toujours biographe de sa propre pensée.

Pourtant, il faut limiter la validité scientifique des travaux de Mauss sur le don et donc la pertinence de leur influence sur Bataille pour au moins une raison fondamentale, à savoir la controverse qui, depuis près de soixante ans, agite les anthropologues autour de la conception erronée que Mauss se serait faite du don et du potlatch.

Le mouvement naturel de la science est de remettre en cause les autorités établies. Ainsi, que Mauss soit critiqué n'amoindrit ni la force de son œuvre, ni celle de celui qui s'en est inspiré. Cependant, il reste à remarquer que Bataille a prélevé l'essentiel du substrat de sa réflexion d'un ethnologue de renommée dont la vision a été et est encore très critiquée. Il faut donc aujourd'hui pratiquer un réexamen de la situation et se demander, à l'aune des savoirs contemporains, comment réévaluer la portée et la pertinence de la première pensée économique de Bataille.

Si Mauss, en effet, a commis des erreurs, comme certains l'écrivent (et ils ont sans doute raison pour une part, puisque quoi qu'il arrive l'erreur est une composante naturelle de la pensée), ces erreurs ont, par répercussion systémique, contaminé le reste de la vision économique de Bataille.

La première attaque contre le monument Mauss vient en 1950, l'année même de sa mort, l'année aussi où paraît à titre posthume un volume recueillant ses principaux textes parmi lesquels l'*Essai sur le don*, paru initialement dans *L'Année sociologique* de 1925. Intitulé par les éditeurs *Sociologie et anthropologie*, ce recueil est précédé d'une « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » écrite par Claude

Lévi-Strauss, alors jeune auteur des *Structures élémentaires de la parenté*. Montrant tout ce que l'œuvre de Mauss a de puissant et d'admirable, Lévi-Strauss ne manque pas non plus d'en montrer les insuffisances et même les manques. Le principal reproche qu'il fait à Mauss est de n'être pas allé assez loin dans l'investigation, d'avoir négligé la rigueur scientifique et de s'être purement laissé « mystifier par l'indigène¹ ». Accusation de taille, pour Lévi-Strauss, Mauss s'est laissé séduire, trop séduire, par la théorie et les concepts « indigènes ». Il est vrai que Mauss a introduit dans son discours ethnographique des concepts issus de la théorie des peuples qu'il étudiait, comme le concept de *mana* qu'il utilise pour expliquer les phénomènes magiques, ou le concept du *hau*, qui rend compte selon lui de la dynamique du don et du contre-don dans le potlatch. Or, Lévi-Strauss est très sévère vis-à-vis de cette migration conceptuelle : à son sens, c'est une erreur que d'avoir fait entrer ces concepts non-européens dans la logique occidentale. Mauss aurait oublié que même une théorie « indigène » n'est jamais qu'une théorie et qu'elle ne traduit pas forcément mieux la « réalité sous-jacente² » des phénomènes ethnologiques. Lévi-Strauss aurait préféré que Mauss s'intéressât davantage à une critique objective, non-mystifiée et orientée vers la recherche des « structures mentales inconscientes³ » et collectives de l'humanité.

Du point de vue de cette critique, les concepts de potlatch, de *mana* ou de *hau* ont une valeur explicative limitée, car ils ne font que combler un vide théorique occidental, ce sont comme des chaînons manquants artificiels et factices. Mauss explique d'ailleurs que le *mana* joue dans la théorie de la magie « le rôle de la copule dans la préposition⁴ », et Lévi-Strauss de commenter ironiquement : « le *mana* dans la théorie de la magie, le *hau* dans la théorie du don⁵ ». Au jugement de Lévi-Strauss, ces concepts sont trop commodes en même temps que trop exotiques pour la pensée occidentale. Il aurait aimé que, comme lui-même, Mauss se fût tourné vers les ressources de la psychanalyse, vers les universaux anthropologiques que l'on voulait alors bien voir dans l'inconscient freudien.

L'« Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » rédigée par Lévi-Strauss avait ainsi un double but : celui d'instaurer l'autorité de Mauss dans la première moitié du

¹ Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, « Quadrige/Grands textes », 1950, p. XXXVIII.

² *Ibid.*, p. XXXIX.

³ *Ibid.*

⁴ Mauss, cité par Lévi-Strauss in *op. cit.*, p. XL.

⁵ Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. XL.

vingtième siècle, puis de montrer les failles de cette pensée en les colmatant et en se présentant ainsi comme l'architecte de l'anthropologie de la seconde moitié du siècle. C'est d'ailleurs à la suite de la publication de ce texte fondateur que, dans les milieux intellectuels parisiens, on a commencé à parler d'un renouveau de l'anthropologie appelé le « structuralisme »¹.

Cette « Introduction » a également eu pour effet d'enflammer la vigilance critique des nouvelles générations d'anthropologues et le réexamen obligatoire de l'œuvre autoritaire de Mauss se poursuit de plus belle à la fin du vingtième siècle. En 1980, elle est très virulente avec l'article « Potlatch » que l'économiste marxiste Claude Meillassoux écrit pour l'*Encyclopædia Universalis*. Si Lévi-Strauss accusait Mauss de s'être laissé « mystifier par l'indigène », Meillassoux quant à lui l'accuse de s'être laissé mystifié par Franz Boas. C'est en effet ce physicien de formation, Boas, qui est à l'origine de l'étude du don en ethnologie. Dans le cadre de son travail initial de physicien, Boas effectua un jour une mission chez les Eskimo, c'est là qu'il se passionna pour l'ethnologie et qu'il décida de son changement de carrière. Il passa de longues années sur le terrain à étudier différentes ethnies indiennes du nord-ouest américain².

En étudiant l'un de ces peuples, les Kwakiutl, Boas fut sidéré par leurs échanges économiques, ceux-là mêmes qu'il désigna du mot chinook « potlatch », qui signifie littéralement « consommer ». Boas le premier a découvert et nommé ce type de transaction économique et le premier il en a parlé avec suffisamment de brio pour motiver toute une génération de chercheurs parmi lesquels Mauss et Bataille.

Le reproche qui est formulé cette fois contre Mauss est d'avoir surestimé le potlatch des Kwakiutl décrit et théorisé par Boas et de ne pas l'avoir mis en crise comme l'exercice scientifique l'exigeait. Meillassoux fustige ainsi Mauss pour avoir « accordé caution sans prudence à Boas³ », ce qui l'a amené à « se tromper aussi lourdement sur la question du potlatch⁴ », désorientant « pour longtemps la recherche économique en anthropologie⁵ ». Cette accusation très sévère est sans doute dramatisante, mais elle a le mérite de mettre le Mauss de Bataille en

¹ Maurice Godelier, *L'énigme du don*, op. cit., p. 29.

² Marie Mauzé, « Georges Bataille et le potlatch : à propos de *La part maudite* », in *Écrits d'ailleurs*, op. cit., p. 38.

³ Claude Meillassoux, « Potlatch », *Encyclopædia Universalis*, cité par Godelier, op. cit., p. 87.

⁴ *Ibid.*

⁵ Meillassoux, « Commentaire à l'article de Marie Mauzé », *L'Homme*, XXVI, n° 4, octobre-novembre 1986, pp. 54-55, cité par Godelier, in op. cit., p. 88.

perspective et de donner l'occasion de jalonner quelques strates archéologiques de la pensée économique de Bataille et de son entourage culturel.

Car si le potlatch de Bataille ramène inéluctablement à Mauss, le potlatch de Mauss est directement tiré de Boas, qui le tient lui-même des Kwakiutl. Par conséquent, le potlatch dont il est question chez Bataille n'est autre que celui de Boas.

Il ne s'agit pas ici de se lancer dans une querelle d'érudits ou de partir à la recherche des précurseurs, mais bien de définir correctement l'espace de la pensée dans lequel se meut la pensée de Bataille. La connaissance n'existe que parce qu'elle est fragile et qu'elle peut être remodelée et mise à jour par la vie de l'esprit¹. C'est pourquoi les recherches de réévaluations (et non de révérence) sont nécessaires.

A ce titre, il est étonnant que les travaux de l'anthropologue Marie Mauzé n'aient pas eu davantage d'influence sur la critique de Bataille. Dans les années 1980, Mauzé publie en effet les résultats de ses recherches sur le réexamen des théories de Mauss au regard de l'influence de Boas. Plus mesurée que Meillassoux dans sa critique, Mauzé montre néanmoins clairement le travestissement de la notion de potlatch de Boas à Mauss². A l'occasion du colloque « Georges Bataille et les ethnologues » tenu en 1984 à Paris, elle avait déjà situé l'erreur de Bataille en relativisant la double approche erronée de Boas et de Mauss.

Mais de quelle erreur s'agit-il précisément ici ? De quelle façon Boas, Mauss et Bataille se sont-ils mis en porte-à-faux vis-à-vis du potlatch ?

Boas, à la fin du dix-neuvième siècle, a étudié et décrit

« [...] le fonctionnement d'une forme de financement du potlatch fondée sur le prêt-à-intérêt, qui a prévalu dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle chez les Kwakiutl, mais non parmi les autres populations de la côte nord-ouest du Pacifique³ ».

C'est cette interprétation du potlatch en tant que « prêt-à-intérêt » qui selon Meillassoux est à la source de la mésinterprétation. Dans l'article de l'*Encyclopædia Universalis*, il est reproché à Mauss d'avoir manqué d'esprit critique face aux travaux de Boas et de ne pas s'être douté que ce dernier décrivait la société Kwakiutl « à l'image de sa propre société, à l'époque où l'éthique capitaliste encourageait la

¹ Le mot « esprit » est employé ici dans le sens du mot anglais « *mind* ». Alors que le mot « esprit » traduit en français une qualité interne du sujet, l'anglais « *mind* » traduit une qualité relationnelle entre le sujet et son environnement.

² Godelier, *op. cit.*, p. 87.

³ Mauzé, « Georges Bataille et le potlatch : à propos de *La Part maudite* », in *op. cit.*, p. 32.

spéculation boursière, société animée par l'individualisme et le profit¹ ». En assimilant le potlatch à un « prêt-à-intérêt », Boas couvrait les Kwakiutl du masque de sa culture capitaliste et empruntait un raccourci analogique un peu trop rapide, cautionnant ainsi « l'idéologie du libéralisme économique² » en en faisant une loi historique, voire une loi de nature.

Le potlatch qui a été décrit par Boas est donc une interprétation conditionnée par l'environnement social de l'ethnologue. Acceptant de bon droit l'analyse de Boas, Mauss s'engouffre dans la brèche et personnalise encore davantage l'interprétation du potlatch.

Ce qu'il importe ainsi de savoir, c'est surtout que le potlatch dont parlent Mauss et Bataille n'est pas le potlatch tout entier, mais l'une de ses formes les plus singulières parmi les différentes formes pratiquées à travers le monde. Il est bien entendu que Bataille et Mauss étaient informés de la diversité de ces modalités. Bataille en 1933, citant l'*Essai sur le don*, évoque ainsi le potlatch des Tlingit, « où il arrivait qu'un chef [...] se présente devant son rival pour égorger quelques-uns de ses esclaves devant lui³ », et le potlatch des Tchoukchi du grand Nord sibérien, qui sacrifiaient des équipages de chiens de traîneaux. Mais bien qu'impressionnants, ces potlatch demeurent inférieurs à celui des Kwakiutl, que Bataille cite comme étant l'apogée de cette forme d'échange⁴.

La part la plus importante de l'erreur était là, dans un imbroglio méthodologique qui a trop vite fait passer le particulier pour le général. Bataille, qu'il l'ait voulu ou non, s'est laissé captiver par la vivacité spectaculaire des échanges économiques des Kwakiutl. Il est encore une fois notoirement connu que c'est avant tout leurs efforts pharaoniques de destruction qui ont retenu et stimulé sa curiosité. En ce sens, il tombait dans le même piège que ses prédécesseurs.

Mauss tenait dans ce jeu une place assez particulière, car bien que victime lui-même de ce piège, il choisit en retour de tendre un piège encore plus efficace. En effet, dans son analyse, Mauss a privilégié au cœur du potlatch Kwakiutl un genre encore spécifique d'échanges, le potlatch dit de rivalité ou agonistique. Ce dernier oppose deux rivaux, parfois deux chefs de clans, et c'est cette catégorie bien précise

¹ Meillassoux, « Potlatch », *Encyclopædia Universalis*, Paris, 1980, t. 13, p. 424, cité par Godelier, in *op. cit.*, p. 87.

² Meillassoux, « Commentaire à l'article de Marie Mauzé », *L'Homme*, XXVI, n° 4, pp. 54-55, cité par Godelier, in *op. cit.*, p. 87.

³ Bataille, « La notion de dépense », in *OC*, I, p. 309.

⁴ *Ibid.*, pp. 309-310.

de potlatch qui occasionne les dilapidations somptuaires de nourritures, de graisse, de cuivre, de couvertures, de maisons qui fascinaient Bataille. Dans le cas présent, l'interprétation de Bataille rejoint celle de Mauss, tous deux tombent dans l'erreur sous le coup de la sidération et privilégient certains traits ethnologiques auxquels ils ont donné « plus d'importance qu'ils n'en ont dans le contexte global des sociétés de la côte nord-ouest¹ », contribuant ainsi

« [...] à fausser de façon très sensible – au moins pour les non-spécialistes des populations de cette région – la compréhension du potlatch, en n'en retenant, dans une large mesure, que les aspects les plus spectaculaires et sans doute les plus exceptionnels, associés vraisemblablement à la dernière phase de l'histoire de l'institution². »

Erreur de méthode donc que d'avoir voulu transformer un rituel rare et extravagant en une loi générale, que d'avoir vu dans le reflet d'une vitre le soleil tout entier.

Une admirable critique récapitulative est venue plus récemment, en 1996, de Maurice Godelier. Dans *L'énigme du don*, il pratique une réévaluation des plus constructives du legs de Mauss. Comme Lévi-Strauss l'avait fait avant lui, Godelier salue la virtuosité de l'œuvre de Mauss, sans oublier d'en montrer les lacunes et les carences. En étudiant en particulier les Baruya, un peuple de Nouvelle-Guinée, Godelier constata qu'il est des choses que l'on donne, et d'autres qu'il convient de garder³. Godelier reproche donc essentiellement à Mauss de s'être uniquement focalisé sur ce que l'on donne. Mauss avait défini le potlatch comme un « fait social total »⁴ qui se présentait comme l'enchaînement de trois obligations : celle de donner ce que l'on possède, celle de recevoir ce que l'on nous donne et enfin celle de rendre plus que l'on ne nous a donné⁵. L'intérêt de Mauss se portait alors sur la force étrange qui faisait circuler les possessions, celle-là même qu'il appela le *hau*. A cette triple obligation (donner, recevoir, rendre), Godelier en ajouta une quatrième, vitale pour la dynamique économique : garder, conserver. Car dans une société, même chez les rivaux Kwakiutl, tout n'est pas à vendre, tout n'est pas à donner ou à détruire.

¹ Mauzé, « Georges Bataille et le potlatch : à propos de *La part maudite* », in *op. cit.*, p. 33.

² *Ibid.*

³ Godelier, *op. cit.*, p. 154 et *sqq.*

⁴ Mauss, « Essai sur le don – Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et anthropologie*, *op. cit.*, p. 147.

⁵ Godelier, *op. cit.*, p. 19 et *sqq.*

L'objectif subversif de Bataille au premier abord était certes de penser *a contrario* de l'économie accumulatrice et de chercher dans d'autres modèles économiques des alternatives à l'enrichissement. Mais ni lui, ni Mauss n'ont envisagé d'étudier le potlatch sous cet angle où ce que l'on garde a autant d'importance que ce que l'on donne. Tous deux ont fait le choix, plus ou moins conscient, de ne voir dans le potlatch que le don et la destruction ostentatoire des richesses, faisant l'impasse sur la lente thésaurisation des ressources matérielles et immatérielles qui les précédait.

Tout ce qui vient d'être dit, ce panorama de la critique du potlatch de Mauss, a pour but de situer l'ethnologie de Bataille devant ses erreurs et de corriger, non pas tant la cohérence interne de son œuvre que la cohérence relationnelle que celle-ci entretient avec ses sources et son environnement culturels. Ces erreurs, il fallait les nommer avant d'entrer progressivement dans l'économie mature de Bataille. Car sur le chemin de l'excès théorique, de la dérivation poétique, il y a parfois des trésors conceptuels.

1.2.2 – Du « don » à la « dépense » ou de l'ethnographie à l'anthropologie : l'ouverture de l'épistémè

L'erreur préalable de Bataille sur la question du potlatch a été une erreur nécessaire car elle a servi de terreau à la germination d'une théorie économique plus singulière, plus détachée encore que celle de Mauss de la rigueur scientifique traditionnelle. Était-ce ainsi réellement un faux pas que de vouloir déduire du don, de cette circulation éperdue de matière et d'énergie, une loi générale de l'économie et de l'anthropologie ? L'hypothèse ici postule pour la négative et voit dans le vocable « dépense » l'autre nom de la généralisation du « don ». Pour Bataille, c'était là un grand pas, critiquable bien sûr on va le voir, mais très éclairant et susceptible d'ouvrir des champs de recherches nouveaux et enthousiasmants.

Avec le célèbre article « La notion de dépense¹ », paru en 1933 dans *La Critique sociale* de Boris Souvarine, Bataille a exposé pour la première fois une formalisation de sa vision de l'économie. A l'instar de Mauss, Bataille pense que le troc n'est pas l'ancêtre de la transaction monétaire, comme les récits de James Cook

¹ Bataille, « La notion de dépense », in *OC*, I, pp. 302-320.

avaient pu le laisser croire¹. Avec Mauss, il pense que c'est le potlatch qui a précédé les échanges économiques modernes. Pour Mauss, l'*Essai sur le don* est une étude des sociétés pré-monétaires, une étude du « marché avant l'institution des marchands et avant leur principale invention, la monnaie proprement dite². » Étrange anachronisme quand on considère que ces sociétés d'avant l'invention de la monnaie dont parle Mauss (les Kwakiutl notamment) ont connu leur apogée et leur déclin à la fin du dix-neuvième siècle alors que la monnaie était déjà plusieurs fois millénaire.

Mais que le troc ou le potlatch ait précédé l'économie monétaire, là n'est pas l'important. Car ce qui doit demeurer remarquable, c'est la perception qu'a Bataille de l'essence fondamentalement naturelle du don. La pratique du don telle qu'elle est décrite par Mauss conduit Bataille à une vision élargie dans laquelle la catégorie particulière du don cache la catégorie générale de la « dépense ». Cette dernière amplifie la sphère d'intervention de la notion de don en en faisant un phénomène anthropologique global.

En interprétant par erreur le potlatch comme l'origine pré-monétaire de l'économie marchande, Mauss fournissait un indice paradoxalement fécond pour exprimer la primauté d'un surplus qui circule, notamment sous la forme du don. C'est là que la méprise devient découverte et que le défaut de rigueur scientifique de Mauss ouvre pour Bataille la possibilité de penser le surplus donné non plus seulement dans le domaine limité de l'ethnologie, cette science issue du colonialisme, mais dans le domaine ouvert de l'anthropologie. L'objet d'étude de Bataille s'élargit de l'*ethnos*, littéralement les peuples découverts par la civilisation « blanche », à l'*anthropos*, la nature invariante de l'humain. Du « don » à la « dépense », on assiste donc à l'efflorescence d'une interrogation qui considère que l'ethnologie, qui est une mise en question des civilisations « noires », est par effet de miroir une mise en question de la civilisation « blanche »³. La pratique initiale de l'ethnologie permet donc à Bataille d'effectuer un décentrement ontologique et

¹ Mauss, « Essai sur le don », in *op. cit.*, p. 150.

² *Ibid.*, p. 148.

³ En 1956, dans *Critique*, Bataille rend compte du livre de Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*. Il commence son article par cette mise en perspective de la civilisation occidentale : « Par son objet, l'ethnographie introduit la vie humaine, et celle-ci, dans l'ethnographie, prend un sens tout à fait contraire à la limite : cet objet n'est-il pas justement la vie humaine au-delà des limites que lui donne la civilisation blanche, à laquelle l'ethnographie appartient ? L'ethnographie n'est pas seulement un domaine entre autres des connaissances, c'est une mise en question de la civilisation des connaissances, qui est la civilisation des ethnographes. » Bataille, « Un livre humain, un grand livre », in *OC*, XII, p. 382.

épistémologique qui postule l'existence d'universaux de la nature humaine, parmi lesquels on retrouve une constante dans la circulation des possessions matérielles et immatérielles.

L'humain est un animal qui donne. C'est cette obligation naturelle de donner, de se décharger d'une partie de son patrimoine qui a séduit tant Mauss que Bataille. Et c'est sans doute l'une des maladroites de ce dernier que d'avoir, devant la puissance du potlatch, qualifié le don de « pure perte ». Le don en effet est une mise en mouvement radicale d'une certaine quantité de richesse, mais cette quantité subit un transfert, pas une destruction. Le don s'accompagne toujours d'un contre-don en retour. Donner implique un donateur et un destinataire qui se doit de recevoir ce qu'on lui donne, il ne pourrait pas refuser sans offenser. Ce qui oblige à donner oblige aussi à recevoir et à rendre afin que circule la chose, le *hau*. Le don de Mauss dont s'inspire Bataille n'est donc pas offert en « pure perte » puisqu'il est remboursé et surtaxé en retour.

De même que Mauss avait feint d'ignorer la pénible thésaurisation des richesses préalable aux destructions ostentatoires du potlatch, Bataille a décidé d'occulter les deux dernières obligations de la trinité de Mauss (recevoir, rendre) pour focaliser son attention sur le fait anthropologique que l'humain donne.

Cette thèse ne pouvait pas manquer de capter la pensée subversive d'un Bataille dont les ambiguïtés politiques laissaient voir dans ces années, entre autres, une tendance communiste anti-capitaliste, anti-accumulatrice et anti-utilitariste. La réflexion sur la « dépense » s'est en effet constituée dans une topologie politique très marquée par le communisme, dans un esprit de lutte contre le capitalisme qui touchait toute l'intelligentsia parisienne de l'entre-deux-guerres. Il suffit de penser au surréalisme, aux engagements de Breton, d'Éluard ou d'Aragon dans la vie politique d'alors.

Cependant, il ne s'agit pas d'une opposition entre la donation et l'enrichissement, puisque pour Bataille le don vient en premier lieu. Ce qui apparaît ici, c'est l'épanouissement d'une notion qui va d'abord s'instrumentaliser du point de vue de la théorie politique en rejoignant les préoccupations marxistes de son entourage.

« La notion de dépense » est un essai sur les alternatives possibles au principe de l'utile qui régit nos sociétés occidentales. Cette notion devient un outil dans la lutte des classes, ce qui est appuyé d'emblée par le titre virulent (*La Critique*

sociale) de la revue dans laquelle Bataille publie son article. A l'utilitarisme et à la capitalisation, Bataille oppose le « principe de la perte¹ ». Il est important de considérer que la perte dont il est question ici n'est pas la perte triste et navrante de l'objet ou de la personne, mais le phénomène général de la perte, en tant qu'il peut être porteur d'une « propriété positive² ».

Pour Bataille, l'être humain n'est pas qu'un producteur, il est aussi bien évidemment un consommateur qui dépense les fruits de sa production. Mais la consommation se divise en deux types de dépense : le premier type est productif et reproductif, il vise à maintenir et à perpétuer la vie de la structure de production, et le second type est improductif, il n'a pour objet que lui-même et la forme que prend alors la dépense. Dans ces « dépenses dites improductives³ », Bataille range

« le luxe, les deuils, les guerres, les cultes, les constructions de monuments somptuaires, les jeux, les spectacles, les arts [et] l'activité sexuelle perverse (c'est-à-dire détournée de la finalité génitale)⁴ ».

Des activités et des formes diverses et variées qui sont autant de manifestations concrètes de la part « *demens*⁵ » de l'*homo sapiens*. Mais, précise Bataille, « la variation des formes n'entraîne aucune altération des caractères fondamentaux de ces processus dont le principe est la perte⁶. » A travers toutes les différences formelles qui semblent séparer la poésie d'un somptueux enterrement ou d'une partie de poker, Bataille voit un mouvement unique, convergent, qui trouve sa source non dans les lois et les coutumes d'une société, mais dans les lois de l'univers et de la matière.

Après avoir étudié tout au long de son article les aspects économique, ethnographique, politique et historique de la notion de dépense, il aborde brièvement, en conclusion, un tout autre plan : le plan physico-biologique où « la vie humaine,

¹ Bataille, « La notion de dépense », in *OC*, I, p. 305.

² *Ibid.*, p. 310.

³ *Ibid.*, p. 305.

⁴ *Ibid.*

⁵ Morin, *Le paradigme perdu*, *op. cit.*, p. 124. Notons ici la reconnaissance de dette que Morin signale avoir à l'égard de Bataille sur cette conception : « Très rares sont ceux qui, comme Georges Bataille (1949) et Roger Caillois (1950) ont vu que la "consumation", le vertige, l'excès sollicitaient une place centrale dans la science de l'homme. Très rares sont ceux qui ont réfléchi sur le caractère sismique de la jouissance humaine. Pourtant, on ne saurait concevoir une anthropologie fondamentale qui ne ferait pas leur part à la fête, la danse, le rire, les convulsions, les larmes, le jouir, l'ivresse, l'extase. » *Ibid.*, p. 121. Sur les liens Bataille/Morin, voir *infra*, partie I, chapitre 3, 3.1.2.2 – *Les alliés improbables : Bataille et Edgar Morin*, p. 109.

⁶ Bataille, « La notion de dépense », in *OC*, I, p. 319.

distincte de l'existence juridique¹ » apparaît « telle qu'elle a lieu en fait sur un globe isolé dans l'espace céleste² ». En dehors de « l'existence juridique », s'étalent de vastes pans de la vie humaine : sa vie physico-chimique et sa vie biologique.

Et en dehors de l'économie légiférée par l'humain, il y a une économie englobante, ce que Bataille va déjà appeler « l'économie de l'univers³ ». C'est cette économie universelle embryonnaire qui, dans l'esprit de Bataille, donne ses couleurs à la « nature humaine⁴ ». L'univers est placé sous le signe de la dépense, c'est la raison pour laquelle Bataille évoque « l'insubordination des faits matériels⁵ », c'est-à-dire l'insoumission naturelle de la matière. Cette « insubordination » se réplique sur le fonctionnement de nos sociétés : les dépenses improductives sont par nature insoumises, « libres⁶ », elles déstabilisent donc systématiquement l'ordre établi. C'est là leur nature. Dans son article, Bataille pousse les conséquences de cette insubordination naturelle dans le sens d'un bouleversement des formes politiques. Pour son compte, la théorie de la dépense est un instrument éventuellement à la disposition du communisme pour repenser la lutte des classes.

Mais au-delà de cette instrumentalisation politique de la dépense, Bataille fait entrevoir les futures révolutions de sa pensée en concluant ainsi :

« [...] Du jour à la nuit, d'une contrée à l'autre, la vie humaine ne peut en aucun cas être limitée aux systèmes fermés qui lui sont assignés dans des conceptions raisonnables. L'immense travail d'abandon, d'écoulement et d'orage qui la constitue pourrait être exprimé en disant qu'elle ne commence qu'avec le déficit de ces systèmes⁷ ».

Autrement dit, le système ne trouve sa fonctionnalité qu'en étant inquiet de façon interne. Le « déficit » et le désordre inhérents au système sont nécessaires à l'ordre du système. En ce sens, Bataille est déjà très en avance sur les théoriciens des systèmes qui ne définiront le principe de l' « *order from noise* » (l' « ordre à partir du bruit⁸ », le mot « bruit » étant à comprendre dans le sens de « perturbation ») que dans les années 1960-70.

¹ *Ibid.*, p. 318.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 319.

⁴ *Ibid.*, p. 318.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 320.

⁷ *Ibid.*, p. 318.

⁸ Voir Henri Atlan, *Entre le cristal et la fumée – Essai sur l'organisation du vivant*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1979, pp. 41-44.

L'essentiel d'un renouvellement de la pensée de Bataille est là, dans la pensée du « système » formé par l'univers, et dans l'interrogation de la mesure avec laquelle nous autres humains, fragiles et minuscules composants, interagissons avec l'ensemble du système.

Cette histoire de la première topique économique de Bataille plonge ses racines dans la petite enfance de l'auteur et finit par montrer ses bourgeons les plus hauts en janvier 1933, dans les dernières pages de l'article sur « La notion de dépense ». C'est la généalogie du premier âge d'une pensée qui, cahin caha, dans l'agitation intellectuelle, politique et artistique de l'entre-deux-guerres, se forge dans le dédale de ses propres impasses.

Une hybridation entre des sources très diverses se produit dans le creuset d'un esprit curieux. Un trauma de l'enfance muté en motif poétique, un premier métier de banquier/bibliothécaire, un intérêt parallèle pour le soleil et les Aztèques, des rencontres avec de grandes figures de l'ethnologie, des erreurs, des bifurcations : un parcours singulier parsemé de singularités qui va vite mener Bataille de l'Auvergne profonde au cœur de Saint-Germain-des-Prés.

A cette époque, l'Europe est en prise directe avec les événements frémissants de la fin d'une guerre qui en annonce une autre. Bataille n'échappe pas aux influences de ce contexte, notamment à la tentation communiste. Initialement fondée sur une obsession pathologique de l'œil et du soleil, l'économie de Bataille va progressivement se désolidariser de ce lourd passif familial¹ et trouver une jonction en même temps qu'un réconfort (un remède) dans l'exercice d'une science économique structurée. L'économie certes atypique qu'il dispense alors affiche sa volonté de se préoccuper d'un monde externe dont il a découvert les secrets ressorts après avoir traversé son fantasmatique monde interne.

Ce monde externe, cette vision du monde se dessine peu à peu sans le recours aux images violentes et spectaculaires. Que de différences entre les articles de

¹ Rappelons brièvement ici, avant de développer un peu plus loin, que jusqu'à la psychanalyse qu'il effectua vers l'âge de trente ans, Bataille souffrit sévèrement des traumatismes psychologiques qu'il dut subir enfant, notamment à cause de son père qui vécut sous ses yeux le calvaire d'une grave maladie invalidante.

Documents et ceux de *La Critique sociale*, séparés de seulement trois années : une vivacité plus mesurée a pris le relais d'une agressivité redondante. Dès 1933, Bataille réfléchit donc dans une optique d'économie politique, où le « principe de la perte » interagit avec la sphère politique.

Là, à ce moment, naît la possibilité d'un système, alors qu'il n'y avait eu de place auparavant que pour la décomposition et le chaos qui empêchent toute structure. Avec les dernières lignes de cette première topique, c'est-à-dire les dernières lignes de « La notion de dépense », se fait jour la possibilité d'un système qui vit par le « bruit » et par la désorganisation naturelle. Le développement et la reformulation de cette loi de l'« économie de l'univers » à partir de 1934 donnera lieu au « projet *Part maudite* ».

CHAPITRE 2

La deuxième pensée économique (1934-1962) : la notion d'énergie entre économie et écologie

Cette première topique économique devait grandir, se développer par le truchement d'autres rencontres, d'autres événements qui allaient donner une nouvelle rigueur à Bataille, une rigueur inattendue pour le lecteur qui ne connaissait que l'auteur des récits érotiques (*Histoire de l'œil*), des proses poétiques obscures et scabreuses (*L'Anus solaire*) et des articles provocateurs (ceux de *Documents*).

Parmi la multitude d'événements qui jalonnent cette époque chargée de l'histoire de Bataille, on parle souvent des expériences communautaires du Collège de sociologie sacrée et d'Acéphale, de l'« expérience intérieure » pendant la seconde guerre mondiale, des amitiés célèbres et commentées d'Alexandre Kojève ou de Maurice Blanchot. Par contre, on évoque peu d'autres faits : les rapports de Bataille avec Georges Ambrosino, son utilisation persistante de la notion scientifique d'énergie, sa proximité avec l'écologie. Autant d'éléments déterminants qui sont les embrayeurs du renouvellement de sa première pensée économique.

Tout un contexte d'émulation scientifique prépare cette renaissance annoncée avec « La notion de dépense ». A cette époque, la face du monde est changée par l'apparition des deux grandes théories physiques qui expliquent encore aujourd'hui l'univers : la théorie de la relativité et la mécanique quantique. Albert Einstein d'un côté et Niels Bohr de l'autre, accompagnés de pléiades de chercheurs, commencent, à

partir des années 1930, à tracer le cadre physique moderne, notamment au cours des congrès de Solvay.

Le « système » que Bataille entrevoit alors rapproche sensiblement sa voie de recherche de celle des physiciens et des biologistes. L'originalité de Bataille est d'avoir à ce moment mis l'accent sur la notion d'énergie : « [...] le mouvement que j'étudie : celui de l'énergie excédante, traduit dans l'effervescence de la vie¹ », écrit-il dans l'avant-propos de *La Part maudite*. Cette notion d'énergie, utilisée aujourd'hui à toutes les modes ésotériques, est en réalité récente dans le vocabulaire scientifique. Dans les années 1930-1940, pendant « dix-huit ans² » de recherches, sentant intuitivement la portée conceptuelle et technique de cette notion, Bataille fit de l'énergie le pivot d'une réflexion qui allait aboutir à *La Part maudite*. Toute activité sociale, physique, mentale ou intellectuelle, en tant qu'utilisatrice d'énergie, relève pour Bataille d'une étude de la circulation de l'énergie entre les différents êtres vivants dans l'environnement.

La conception économique de l'énergie de Bataille n'est pas cantonnée au champ de l'économie pure, elle suggère au contraire une image du monde dans sa globalité, une image physique de l'univers (dont nous sommes des fragments), validée par la communauté des chercheurs et aujourd'hui décrite par de nombreuses sciences et notamment par l'écologie.

C'est donc à un Bataille préoccupé d'écologie que nous allons nous intéresser ici. Dans les années 1930, la crainte de l'épuisement des richesses naturelles était inexistante et Bataille regrettait cette insouciance, il parlait ainsi à son ami Pierre Prévost d'une « méconnaissance de la terre par l'histoire économique des temps modernes³. » A travers ses recherches, Bataille ne manquera pas de combler cette « méconnaissance » qu'il stigmatise. Il va ainsi compléter ses connaissances en sciences physiques et biologiques, puisant ses informations de la BNF et des personnes compétentes. De là va émerger une pensée pionnière qui mêle économie et écologie, et qui fait de Bataille un illustre inconnu de l'histoire des sciences écologiques. Car parallèlement à l'écriture des textes du « projet *Part maudite* », l'écologie comme discipline scientifique gagne lentement ses lettres de noblesse et accède à la reconnaissance à partir des années 1960.

¹ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 20.

² *Ibid.*, p. 22.

³ Bataille, cité par Prévost, in *Pierre Prévost rencontre Georges Bataille*, *op. cit.*, pp. 18-19.

On verra ainsi comment Georges Ambrosino, physicien, ami de Bataille, se chargea dans un premier temps de lui livrer la notion-clé d'énergie. Cette notion, ainsi que nombre de ses connaissances scientifiques, on les doit à cette relation entre Ambrosino et Bataille dont on parle finalement très peu, mais on constatera vite que si Mauss était l'autorité ethnologique de Bataille, Ambrosino était son autorité scientifique. La notion d'énergie qu'il lui apporta est le lien qui permet de penser simultanément l'économie et l'écologie. On s'attachera pour cette raison à donner une idée du contexte culturel dans lequel s'inscrit ce paradigme unificateur en le replaçant au milieu des protagonistes qui l'ont vu naître et qui, à l'instar de Bataille, l'ont utilisé.

Parmi ceux-ci, il faut signaler l'importance de l'un d'eux, auquel Bataille s'est référé d'autorité dans *La Part maudite*, il s'agit du géologue russe Wladimir Vernadsky. Les historiens des sciences considèrent que Vernadsky est l'un des principaux architectes de l'écologie moderne, de surcroît, son œuvre a eu l'effet rétroactif de faire de Bataille l'un des premiers non-spécialistes à se pencher sur le monde restructuré par la naissance de l'écologie. On étudiera donc comment le thème de l'« économie de la nature » a varié dans l'histoire de l'écologie, de Carl von Linné à l'« économie générale » de Bataille, en passant par Vernadsky, ce qui nous conduira à examiner la façon dont la réflexion de Bataille s'est rapprochée de la pensée écologique, bien avant l'heure de grâce médiatique de celle-ci.

2.1 – Histoires de la notion d'énergie

L'histoire de l'économie est l'histoire de la domestication et de la distribution de l'énergie. Chaque révolution industrielle a été une étape marquante dans la connaissance et la maîtrise de l'énergie disponible dans la nature : la première révolution a domestiqué l'énergie thermique des « machines à feu », la seconde a maîtrisé l'énergie électrique des piles, des batteries et des centrales et tout dernièrement la révolution numérique s'est emparée, avec les nouvelles technologies, des nouveaux usages de l'électricité.

L'étude de l'énergie et son usage efficace ont soutenu comme un échafaudage l'édification de nos sociétés modernes. Pourtant, l'histoire de la notion d'énergie est méconnue. D'où vient-elle et où a-t-elle circulé avant d'arriver telle qu'elle est jusqu'à Bataille ? Nous ferons une incursion dans ce domaine en révélant au passage la propriété unificatrice du paradigme énergétique.

Mais avant cela, nous allons nous arrêter sur Georges Ambrosino et sur la relation de travail qu'il a entretenue avec Bataille autour du « projet *Part maudite* ». Les textes disponibles nous démontreront clairement qu'Ambrosino avait sur Bataille un ascendant scientifique certain, et que, de ce fait, *La Part maudite*, qui est le livre qui rendait Bataille le plus fier¹, est bien en réalité l'œuvre de deux hommes et non d'un seul.

2.1.1 – La part de Georges Ambrosino dans *La Part maudite* : sur un livre à quatre mains

En 1934, autour de *Contre-Attaque* créé par Bataille, ce dernier et Georges Ambrosino se rencontrent et se lient d'amitié. Ambrosino est physicien, spécialiste en physique de l'atome². Dès lors, Ambrosino devient un compagnon intellectuel de Bataille, participant à chacune de ses initiatives : les réunions du *Collège de*

¹ Métraux, *art. cit.*, p. 680.

² Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 23.

sociologie sacrée, la revue *Acéphale*, les activités ésotériques sous-jacentes de cette dernière et *Critique*. Partout, de 1934 à 1947, apparaît le nom de Georges Ambrosino, suivant celui de Bataille, comme un ami silencieux qui n'a laissé quasiment aucun texte. Cependant, on peut se demander si cette ombre qui suit Bataille n'a pas plus d'intérêt qu'il n'y paraît à première vue. Ambrosino n'était-il vraiment qu'un simple participant aux activités de Bataille ? Peut-on réellement considérer qu'il a eu une influence insignifiante sur sa pensée ? La réponse aux deux questions est non. Car, sans l'apport d'Ambrosino, l'œuvre de Bataille aurait été tout aussi différente que s'il n'avait pas rencontré Hegel à travers Kojève dans les mêmes années.

2.1.1.1 – Maître Ambrosino

En quoi a concrètement consisté cette relation ? Bataille s'en explique brièvement dans les dernières lignes de l'Avant-propos de *La Part maudite* :

« Je dois remercier ici mon ami Georges Ambrosino, chef des travaux au Laboratoire des rayons X, sans lequel je n'aurais pu construire cet ouvrage. C'est que la science n'est jamais le fait d'un seul homme ; elle veut l'échange de vues, l'effort commun. Ce livre est aussi pour une part importante l'œuvre d'Ambrosino. Je regrette personnellement que les recherches atomiques auxquelles il est amené à participer l'éloignent, au moins pour un temps, des recherches d'"économie générale". Je dois exprimer le souhait qu'il reprenne en particulier l'étude qu'il a commencée avec moi des mouvements d'énergie à la surface du globe¹. »

En peu de mots, dans une note de bas de page, Bataille dit toute sa reconnaissance à Ambrosino et rend sobrement, mais dignement, à César ce qui appartient à César. Il fait entendre au public la camaraderie scientifique, l'esprit d'entente et l'« effort commun » de leur projet. *La Part maudite* « est aussi pour une part importante l'œuvre d'Ambrosino », sans lequel Bataille n'aurait pu « construire cet ouvrage ».

En matière de sciences, Ambrosino fut, en effet, le maître, le professeur de Bataille. Comme le signale ce dernier, Ambrosino était un spécialiste de la physique nucléaire. Notons que cette science était alors toute récente, puisque c'est seulement à partir du début du vingtième siècle, avec les travaux fondateurs de Max Planck et d'Einstein, puis ceux de Niels Bohr dans les années 1920-1930, que la description de

¹ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 23.

l'atome, de ses composants et de sa mécanique va lentement gagner ses lettres de noblesse. Même si Ambrosino n'était pas un scientifique de l'envergure d'un prix Nobel, il n'en demeurerait pas moins un authentique physicien reconnu par les milieux universitaires et qui eut l'occasion d'échanger avec une sommité comme Louis de Broglie¹. Outre les quelques rares textes qu'il a laissés dans le sillage de Bataille, pour *Contre-Attaque* ou pour *Critique*, Ambrosino fut également en 1960 l'auteur d'un manuel de physique pour l'enseignement supérieur, *Éléments de physique nucléaire*. Ce livre avait pour co-auteur Daniel Blanc qui, quant à lui, a été une autorité pendant longtemps en cette matière². A tout le moins, Ambrosino était donc un chercheur qualifié dont l'enseignement était écouté et respecté par ses pairs et par ses étudiants.

Avide d'apprendre, curieux de savoir, de tout savoir, Bataille avait trouvé en lui quelqu'un qui puisse répondre, d'un point de vue physico-mathématique, aux subtiles et déconcertantes questions qu'il se posait à propos de sa théorie économique. Par exemple :

« Quelle est la différence entre la somme d'excédent d'énergie produite par un mouton mangeant et se reproduisant et celle produite par le même mouton mangé par un lion ?³ »

Ce genre de question à l'apparence de charade peut sembler saugrenue, mais c'est pourtant sur la base de telles interrogations locales que Bataille, avec l'aide indispensable d'Ambrosino, a pu formaliser les lois de l'« économie générale ».

Il n'est pas évident toutefois de déterminer avec exactitude le moment où cette entreprise commune a commencé. Cependant, on sait que Bataille et Ambrosino sont devenus amis vers la fin de l'année 1934⁴. Cela ne signifie pas pour autant que d'emblée ils ont commencé à travailler ensemble. Mais en analysant la liste des livres empruntés par Bataille à la BNF, on constate qu'à partir de décembre 1934 et jusqu'en 1943, il lira un certain nombre d'ouvrages scientifiques, parmi lesquels des ouvrages prestigieux comme *Les Principes de la mécanique quantique* de Paul

¹ C'est ce que Bataille laisse entendre dans une lettre à Piel au sujet de la constitution du comité de rédaction de *Critique*, lorsqu'il écrit qu'il laisse « naturellement » à Ambrosino le soin de parler à Louis de Broglie. Bataille, lettre du 16 juin 1950 à Piel, reproduite par Surya, in *Georges Bataille – Choix de lettres – 1917-1962*, Paris, Gallimard, 1997, p. 411.

² Daniel Blanc a notamment été l'auteur de plusieurs livres pour les PUF et leur collection « Que sais-je ? » : *L'électronique nucléaire* (1971), *La médecine nucléaire* (avec Paul Blanquet) (1976), *La sûreté nucléaire* (1982), *La physique nucléaire* (1984), *Les réacteurs atomiques* (1986), *La chimie nucléaire* (1987), *La sûreté de l'énergie électronucléaire* (1991).

³ Bataille, lettre du 21 novembre 1945 à Ambrosino, reproduite par Surya, in *op. cit.*, p. 255.

⁴ Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 640.

Dirac¹, *La Notion de corpuscules et d'atomes* de Paul Langevin², la *Discussion sur l'origine de l'univers*³ de l'abbé Georges Lemaître, William de Sitter, Arthur Eddington et James Jeans ou *L'Évolution des étoiles* de Jean Bosler⁴. Ce ne furent pas là les premières lectures scientifiques de Bataille, mais ce furent les premières qu'il fit dans le domaine des sciences physiques, car ses précédentes lectures étaient uniquement fondées sur la biologie animale et humaine⁵. Nul doute que la lecture de ces livres de physique n'a pu se faire qu'avec la recommandation expresse et sous le tutorat d'Ambrosino. Donc, dès avant leur collaboration proprement dite, le terrain de recherche a été préparé et Bataille, par des lectures et les questions et les discussions qui en découlaient, a forgé sa culture scientifique auprès d'Ambrosino.

A travers ces livres, ce dernier trace pour Bataille un éventail des renouvellements d'une physique quasiment inchangée depuis Isaac Newton. Bataille découvre alors un nouvel univers, une nouvelle création du monde. Là, il se retrouve dans une réalité qui est dirigée par les mouvements des deux extrêmes : l'infiniment petit des particules microphysiques décrit par la mécanique quantique et l'infiniment grand du cosmos décrit par la théorie de la relativité générale.

Selon Thadée Klossowski, l'éditeur des *Œuvres complètes* de Bataille consacrées au « projet *Part maudite* », on peut faire remonter à 1939 le début de sa rédaction⁶. C'est, en effet, au cours de cette année-là que Bataille commence *La limite de l'utile*, une première version abandonnée de *La Part maudite* qu'il arrêtera en 1945⁷. On trouve dans cet ensemble de textes posthumes extraordinaire et méconnu un bon nombre de considérations sur la physique de l'énergie, bien plus d'ailleurs que n'en contient *La Part maudite* elle-même. Preuve encore une fois du passage éclairé du physicien et de sa collaboration étroite à ce moment précis.

De *La consommation*, ce livre que Bataille et Ambrosino avaient prévu d'écrire ensemble, Thadée Klossowski dit que « sa rédaction a sans doute commencé en 1946

¹ Emprunt du 27 décembre 1934, voir les « Emprunts de Georges Bataille à la B.N. (1922-1950) », in *OC*, XII, p. 598.

² *Ibid.*

³ Emprunt du 23 avril 1935, voir *ibid.*, p. 601.

⁴ Emprunt du 15 mai 1941, voir *ibid.*, p. 616. Bataille ne restituera pas ce livre et son ami Jean Bruno, bibliothécaire lui aussi à la BNF, relancera pour lui un nouvel emprunt, peut-être à la fin mars 1943. Voir *ibid.*, p. 619.

⁵ Bataille a eu recours à ces livres de biologie notamment autour du « Dossier de l'œil pinéal » (*ibid.*, pp. 582-585) et de ses recherches sur les sociétés animales (*ibid.*, p. 590).

⁶ Thadée Klossowski, in Bataille, *OC*, VII, p. 502.

⁷ *Ibid.*

avec *L'économie à la mesure de l'univers*¹ ». Or, on sait depuis la publication de sa correspondance en 1997, que Bataille travaillait à ce texte depuis au moins le mois d'octobre 1945, comme l'atteste une lettre à Roger Caillois². A la fin du mois suivant, Bataille a le texte en main, mais avant de l'envoyer à la revue *France libre*, qui ne le publiera qu'en juillet 1946, il lui fait faire un détour nécessaire entre les mains de celui qui contrôle la validité scientifique de ses textes, Ambrosino :

« Je t'envoie à tout hasard à Paris d'où l'on pourra faire suivre ma lettre une copie d'un article que je donne à *France libre* (la revue française de Londres). J'aimerais que tu me dises le plus tôt possible ce que tu en penses et *précisément en vue de petites corrections éventuelles*³. »

Une semaine plus tard, le 28 novembre 1945, Ambrosino répond à la demande de Bataille :

« Voici les corrections que je te suggère, sans plus... [...] De ce point de vue, mes suggestions ont l'inconvénient de diminuer cette valeur de choc. Mon rôle est ingrat, c'est celui d'un frein. Je tenterai de l'exagérer aussi peu que possible, me fiant à toi, du reste pour redonner aux choses ardeur et joie⁴. »

A la suite, Ambrosino fournit des corrections et des commentaires abondants, si abondants qu'ils vont jusqu'à suggérer une réécriture de l'article dans le sens d'une objectivité maîtrisée, mais laissant ensuite à Bataille la liberté de conserver la vivacité et la chaleur de ce sérieux exposé sur la physique de l'énergie qu'est « *L'économie à la mesure de l'univers* ».

Cet échange entre Bataille et Ambrosino est un échantillon de la méthode que les deux amis utilisèrent pour progresser ensemble dans leur recherche commune. Comme le souligne Surya, qui est le seul à avoir creusé un tant soit peu l'importance de cette relation, « le physicien qu'était Georges Ambrosino fut là beaucoup plus qu'un conseiller, il [...] fut l'inspirateur et le correcteur⁵ » d'un projet qui aurait été strictement impossible à réaliser sans l'apport premier de ses connaissances en sciences naturelles. Les choses ne se passaient pas autrement qu'ainsi : Bataille questionnait Ambrosino, de vive voix, par courrier ou en lui demandant une bibliographie, puis il écrivait de son côté tandis qu'Ambrosino écrivait peut-être du

¹ *Ibid.*, p. 470.

² Bataille, lettre du 1^{er} octobre 1945 à Caillois, reproduite par Surya, in *Choix de lettres*, *op. cit.*, p. 249.

³ Bataille, lettre du 21 novembre 1945 à Ambrosino, *ibid.*, pp. 254-255.

⁴ Ambrosino, lettre du 28 novembre 1945 à Bataille, *ibid.*, pp. 254-255. Voir aussi Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 472.

⁵ Surya, *op. cit.*, p. 472.

sien ; Bataille, enfin, donnait son texte à corriger au physicien et le rectifiait selon les critiques.

Ambrosino fournissait aussi à Bataille des informations qu'il avait lui-même synthétisées à son intention, comme ce texte donné en marge de « L'économie à la mesure de l'univers », où il se proposait « d'étudier dans ses grandes lignes le mouvement de l'énergie¹ ». Thadée Klossowski date ce texte de 1946, mais rien n'est moins sûr tant est flagrante sa filiation avec « L'économie à la mesure de l'univers » qui remonte, on l'a vu, à 1945.

Pour conclure sur ce sujet, il convient de dire que même s'il est à peu près certain que *La Part maudite* a été écrite par la seule main de Bataille, il est bien évident qu'il ne pouvait pas y parvenir sans l'aide préalable d'Ambrosino, qui fut son professeur, son conseiller, en même temps que sa caution scientifique. Et même si les archives lacunaires dont nous disposons ne permettent pas de préciser à l'envi le déroulement de leur collaboration, il en reste suffisamment pour déterminer sans ambiguïté que ce livre est le beau fruit métis d'un mariage entre la culture humaniste et la culture scientifique.

2.1.1.2 – Brouillage et révélation

Tragiquement, c'est la fin de leur amitié qui va faire apparaître à Bataille tout ce qu'il devait à Ambrosino. En effet, en 1947, soit deux ans avant la parution de *La Part maudite*, les deux hommes se brouillent pour des raisons que nous ignorons, puisque manque une partie de leur correspondance. On sait seulement qu'à partir du début de l'année 1947, Ambrosino adressa certains reproches à Bataille, des reproches suffisants pour qu'ils cessent de se voir, bien que Bataille, très atteint, ait souhaité préserver leur amitié².

La première trace de cette séparation se découvre dans une lettre datée du 23 avril 1947³, Bataille y répond à une lettre déconcertante d'Ambrosino. Cette dernière n'a pas été retrouvée, mais la longue réponse qu'écrit Bataille permet de lire en négatif le contenu des reproches qui y sont formulés par Ambrosino. Ceux-ci nous

¹ Ambrosino, cité in *OC*, VII, p. 465. Ce texte non titré, dont la parenté n'est pas parfaitement établie, apparaît dans les « Notes » des *OC* consacrées à « L'économie à la mesure de l'univers », voir *OC*, VII, pp. 465-469.

² En témoignent les lettres du 6 août et du 18 août 1947 et du 30 juillet 1948, reproduites par Surya, in *Choix de lettres*, op. cit., respectivement pp. 375-376, p. 376 et pp. 389-390.

³ Bataille, lettre du 23 avril 1947 à Ambrosino, *ibid.*, pp. 369-373.

éclairaient rétrospectivement sur la façon dont est née l'idée du « projet *Part maudite* ».

A ce qu'on peut lire, l'idée initiale d'un livre intitulé *La Part maudite* est venue communément de Bataille et d'Ambrosino, et ce livre devait, d'après leur premier engagement, être signé de leurs deux noms. Il semble que par la suite Bataille voulut renoncer à ce projet, que devant Ambrosino il présente comme leur « premier projet¹ ». Selon ce qu'en dit Bataille, tous deux rencontraient des problèmes dans l'avancée de leurs recherches, et cela était autant dû à des soucis de temps et de moyens qu'à des soucis relevant du partage du travail. C'est Bataille qui, involontairement semble-t-il, mit le feu aux poudres dans une lettre envoyée à Pâques quelques semaines auparavant². Avec « quelque maladresse³ », confesse-t-il, il a introduit la confusion sur la paternité de *La Part maudite*, voulant apparemment qu'Ambrosino l'assume seul.

A cette époque, Bataille souffrait de tuberculose pulmonaire et sa compagne d'alors, Diane Kotchoubey de Beauharnais, était également malade⁴. De plus, Bataille accumulait des difficultés financières et sa santé fragile lui rendait épuisante la direction de *Critique*. Éprouvé par cette situation, il ne disposait que de très peu de temps pour ses recherches personnelles. Sans doute a-t-il voulu se désengager auprès d'Ambrosino pour cette raison, le laissant seul porter la charge d'un lourd et long travail entrepris à deux, ce qui revenait à abandonner complètement le projet, chacun repartant vers ses occupations. « La question de mon nom sur ce livre, me semble-t-il, ne pourrait se poser que si ma contribution effective le justifiait⁵ », écrit Bataille, comme si la somme de travail qu'il avait fournie était bien moindre que celle d'Ambrosino, qui pourtant semblait lui-même très occupé à d'autres tâches et notamment à son travail de physicien⁶.

Lorsque Bataille proposa malencontreusement l'alternative à leur premier engagement, Ambrosino se sentit profondément blessé, car cela ne touchait pas qu'à leur relation de travail, cela remettait également en question toute leur amitié, puisqu'en réalité cette amitié était basée sur la mise en rapport intellectuel de leurs travaux communs, comme le laisse entendre Bataille : « Ce travail est pour moi

¹ *Ibid.*, p. 370.

² *Ibid.*, p. 372.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 370.

⁵ *Ibid.*, p. 369.

⁶ « Tu n'es guère libre toi-même », écrit Bataille à Ambrosino. *Ibid.*, p. 370.

essentiellement lié à notre amitié et je ne crois pas en préjuger en pensant que de ton côté cela se présente de la même façon¹. » Et effectivement, Ambrosino voyait aussi les choses sous cet angle, tant et si bien que, face au renoncement fatigué qu'il devinait en Bataille, il sentit les liens de leur amitié se rompre.

Cependant, Bataille va vite se défendre, pensant que son ami s'égare :

« Je crains que tu n'aies vu dans ces changements de projets autre chose que ce qui est : nous n'avons pas des moyens à la mesure du premier projet, il fallait tenter d'en sauver quelque chose². »

Ses regrets et sa volonté de conserver l'amitié et la collaboration d'Ambrosino feront que Bataille, au fil même de l'écriture de sa lettre, va effectuer un complet renversement de situation et proposer à Ambrosino une nouvelle méthode de travail collectif : « cette solution », note-t-il à l'attention d'Ambrosino, « je l'ai élaborée en t'écrivant³ ».

Voici ce qu'imagine Bataille : il propose de revenir au projet, mais sous une forme modifiée qui, contrairement au premier, relèverait davantage de l'affichage d'une parenté intellectuelle que de la réelle collaboration. Pour Surya, par cette nouvelle invitation, Bataille ne fait que « maintenir les apparences d'un partage intellectuel quand bien même le travail auquel il invite son correspondant serait un travail distinct⁴. »

Bien que débordé et incapable de mener à terme et à temps le « projet *Part maudite* », Bataille avoue à Ambrosino qu'il souhaite pouvoir disposer de certains textes préparatoires écrits notamment pour *Critique*. Ces textes, qui portaient sur les Aztèques, le potlatch, le Tibet ou la naissance du capitalisme, posaient malheureusement à Bataille de considérables problèmes de refonte⁵ : il lui était, en effet, très difficile de faire de ces textes divers « un livre homogène⁶ ». Cette difficulté était d'autant plus grande qu'à cette ébauche de livre, il fallait rajouter « des développements serrés sur l'énergie⁷ » dont Ambrosino devait être l'auteur.

Face à ces obstacles, Bataille proposa, premièrement, de publier un arrangement de ses propres textes, qui formerait le premier tome d'un ouvrage qui aurait pour titre général *La Part maudite*, avec un sous-titre certainement choisi par

¹ *Ibid.*, p. 372.

² *Ibid.*, p. 370.

³ *Ibid.*, p. 371.

⁴ Surya, *ibid.*, p. 369.

⁵ Bataille, lettre du 23 avril 1947 à Ambrosino, *ibid.*, p. 371.

⁶ *Ibid.*, p. 370.

⁷ *Ibid.*, p. 371.

lui et portant les signatures de « G. B. et G. A.¹ », et, dans un second temps, de publier un second tome axé sur l'énergie, livre qui serait cette fois-ci entièrement écrit par Ambrosino². Cette solution permettait selon Bataille de résoudre le problème du temps en offrant « la possibilité de sortir un premier tome³ » dès qu'il était prêt et de redonner à chacun l'importance respective que tous deux devaient avoir au sein du projet.

Pour le malheur de Bataille, cette proposition n'eut pas l'effet escompté, puisqu'au début du mois d'août de la même année 1947, le ton de la correspondance change. Ambrosino n'a, semble-t-il, pas réagi favorablement à la perche tendue par Bataille. Il se peut même qu'il fut doublement vexé en voyant Bataille lui présenter à nouveau sous une autre forme (peut-être plus sournoise à ses yeux) une division du travail qui initialement devait être une union du travail. Ce mois d'août 1947, sous le coup d'une incompréhension grandissante (« je ne comprends pas⁴ », écrit-il) qui se mue progressivement en une humeur acide, Bataille relance celui dont il veut conserver l'amitié. La compréhension dont Bataille faisait preuve en avril laisse place à l'invective : il accuse le manque de confiance qu'Ambrosino aurait en lui-même et en son partenaire :

« Il est certain que tu as une confiance en moi vraiment réduite : es-tu sûr en ce cas que le manque de confiance en soi n'est pas la cause du peu de confiance que les autres tantôt vous font (je ne nie pas tout), tantôt semblent vous faire ? Es-tu sûr, dans le cas où tu te conduirais avec moi d'une façon pleinement confiante – ce qui inclurait de me prévenir si je ne réponds pas à ton attente – que tu aurais à le regretter⁵. »

Ces accusations, motivées par l'amertume de la situation, ont pour but essentiel de faire sortir Ambrosino du silence où il s'est retranché, puisque Bataille n'a de lui que « des nouvelles à la fois brèves et bien incertaines⁶ » et qui sont très certainement indirectes, étant dues à des connaissances communes. Bataille n'oubliait pas de terminer sa lettre en écrivant à quel point il tenait à son ami, malgré la peine et la mésentente que ces événements lui inspiraient : « Tu sais d'avance que

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Bataille, lettre du 6 août 1947 à Ambrosino, *ibid.*, p. 375.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

mon affection pour toi ne peut en être touchée mais cela ne va pas sans tristesse, et le mot est faible¹. »

Mais face au mutisme persistant d'Ambrosino, Bataille écrit le 18 août 1947 une autre lettre, dans l'espoir encore de faire réagir son ami. Elle est brève et incisive comme un haïku, et déjà chargée de mélancolie :

« Mon cher Ambrosino,

Tu devrais m'écrire.

Tu as réellement à m'écrire.

Je te le dis en toute simplicité. Je te le dis parce que, vraiment, je pense que tu dois être en train, en ce moment, de te tromper sur mon sujet.

Pourrais-je t'écrire aussi simplement, aussi fidèlement, si tu ne te trompais pas ?

Georges Bataille² »

Après cette lettre, il semble qu'il y eut encore de longs silences de la part d'Ambrosino et d'ultimes tentatives de la part de Bataille pour prouver sa fidélité à son ancien collaborateur. La dernière lettre retenue par Surya dans son *Choix de lettres* date du 30 juillet 1948, soit près d'un an plus tard. Bataille s'y dit « rigoureusement abandonné³ ».

Ainsi, Bataille se retrouvait seul avec un projet de livre qu'il avait voulu abandonner puis reprendre face à la déception de son ami et précieux collaborateur. Mais au terme de cet échange épistolaire, Ambrosino ayant définitivement retiré son engagement et son nom de l'entreprise, il n'était pas dit que Bataille aurait le temps, la santé, la motivation et les moyens financiers pour reprendre par la suite, en solitaire, les rênes de ce projet colossal. Pourtant sa dernière lettre, bien que marquée par la douleur de voir s'éloigner un ami ainsi qu'un fantastique compagnon de travail, manifeste un regain de force et de détermination⁴, et dès 1949 paraît *La consumation*, le tome I de *La Part maudite*.

¹ *Ibid.*, p. 376.

² Bataille, lettre du 18 août 1947 à Ambrosino, reproduite in *op. cit.*, p. 376.

³ Bataille, lettre du 30 juillet 1948 à Ambrosino, reproduite in *op. cit.*, p. 389.

⁴ *Ibid.*

2.1.2 – Technologie, thermodynamique, cosmologie, psychanalyse : feu et lieux

Revenons à présent sur la notion d'énergie, qui a été l'apport central et unificateur d'Ambrosino à Bataille. Après avoir examiné la façon dont Ambrosino a aidé Bataille à appréhender cette formidable notion, voyons maintenant comment nous pouvons faire ressortir son efficience et sa fonction unificatrice en la replaçant dans l'histoire des sciences. Mentionnons le fait qu'il n'existe quasiment pas d'histoire de l'énergie en langue française, bien que, comme le signale Gregory Bateson, tout le matérialisme du vingtième siècle ait bâti sa grammaire sur cette notion¹.

Dans le sens d'une « force en action », le mot « énergie » existe en France depuis le début du seizième siècle. Mais la notion scientifique moderne d'énergie ne se dégage qu'au milieu du dix-neuvième siècle en Angleterre (« energy »)². Une traduction de Sir William Thomson (dit Lord Kelvin) fera apparaître le paradigme « énergie » en France en 1854³. Le *Supplément du Littré* donnera pour la première fois une entrée « Énergie » avec le sens que la physique lui a conféré en 1877⁴.

La science moderne est fille de l'alchimiste et du forgeron. C'est dans le feu que comme ses géniteurs elle trouve l'élan de son progrès. « *Ignis mutat res*⁵ », « le feu change les choses », telle était la devise de l'ancienne science. La science contemporaine est ainsi née d'abord comme une science du feu et de la chaleur, à l'origine de laquelle se dissimulaient les problèmes d'ordre technologique liés à l'industrialisation de la société et en particulier au développement des « machines à feu » qu'étaient les machines à vapeur ou les moteurs à explosion.

L'histoire considère que le polytechnicien français Sadi Carnot est le premier grand architecte de cette science qui, après lui, a adopté le nom de thermodynamique, ou science de l'énergie. Dans les textes rattachés à *La limite de l'utile*, Bataille fait par deux fois référence à Carnot et au célèbre principe qu'il a contribué à élaborer, à savoir le second principe de la thermodynamique, dit encore principe de Carnot⁶.

¹ Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, 1 (1971), Paris, Seuil, « Points Essais », 1977, p. 107.

² Article « Énergie », *Le Grand Robert de la langue française*, tome III, Paris, Le Robert, 1987, p. 968.

³ *Ibid.*

⁴ Alain Rey (ed.), article « Énergie », *Dictionnaire culturel en langue française*, tome II, Paris, Le Robert, 2005, p. 479.

⁵ Devise citée par Prigogine et Stengers, in *La nouvelle alliance*, op. cit., p. 165.

⁶ Bataille, *OC*, VII, p. 571 et p. 578.

Cette loi de la physique stipule que dans tout système fermé, l'énergie et l'ordre se dissipent irréversiblement jusqu'à un état d'équilibre énergétique qui est la mort du système.

Il est à noter ici cette curieuse anecdote familiale qui concerne directement notre affaire : Bataille eut de son côté paternel un grand-oncle du nom de Martial-Eugène Bataille (1814-1878) qui, selon les recherches généalogiques de Surya, fut l'auteur en 1848 d'une plaquette intitulée « Quelques mots du peuple français au gouvernement nouveau »¹. Surya ne nous dit rien de plus sur cet aïeul, mais il se trouve que dans la littérature scientifique de cette époque, on trouve un Martial E. Bataille, auteur avec un certain Charles Édouard Jullien, d'un *Traité sur les machines à vapeur* en deux volumes (1847-1849)². Selon toute vraisemblance, ces deux Martial-Eugène Bataille n'en font qu'un, puisque concordent tant les dates que la récurrence du prénom Martial dans la généalogie de la famille Bataille. Martial était en effet le prénom du frère de Georges Bataille, mais c'était aussi celui de son grand-père paternel, Jean-Martial, comme il était aussi celui de son grand-oncle Martial-Eugène³. Georges Bataille eut donc, peut-être sans le savoir, un grand-oncle physicien qui fut, au milieu du dix-neuvième siècle, l'un des nombreux thermodynamiciens qui diffusèrent les travaux de Carnot.

Il est vrai que Carnot, avec son livre unique, *Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance* (1824), a inauguré toute la science de l'énergie dont Ambrosino a fait de Bataille l'héritier. Mais le mot « énergie » n'est pas encore apparu avec Carnot dans le sens strictement thermodynamique et il faut attendre le concours des scientifiques et ingénieurs d'outre-Manche pour qu'émerge le concept rigoureusement défini d'énergie.

En 1847, James Prescott Joule franchit le pas décisif qui va rendre la thermodynamique utilisable par un non-spécialiste comme Bataille, en énonçant le principe de conservation de l'énergie, appelé encore premier principe de la thermodynamique. Selon cette loi, l'énergie contenue dans un système fermé reste d'une valeur constante, quelles que soient les modifications de qualité de l'énergie (qui peut se retrouver sous forme de travail mécanique, de radioactivité, d'électricité,

¹ Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 607.

² Pietro Redondi, *L'accueil des idées de Sadi Carnot et la technologie française de 1820 à 1860 – De la légende à l'histoire*, Paris, Vrin, « L'histoire des sciences – Textes et études », 1980, p. 170 et p. 235.

³ Voir Surya, op. cit., p. 607.

de magnétisme ou de chaleur, qui est la forme la plus dégradée de l'énergie). « La connexion entre la chimie, la science de la chaleur, l'électricité, le magnétisme et la biologie est interprétée comme une *conversion*¹. » Pour Joule, « quelque chose² » qui « change de forme qualitative³ » se maintient quantitativement dans les transformations physico-chimico-biologiques de la nature. Il définit donc un « *équivalent général*⁴ » de ces conversions « qui donne le moyen de mesurer la grandeur qui se conserve et qui sera plus tard identifiée comme "énergie"⁵ », notamment grâce aux travaux de Rudolph Clausius à partir de 1850⁶.

Ce pas franchi, la thermodynamique va avoir des conséquences retentissantes :

« La conservation d'une grandeur physique, l'énergie, à travers les transformations que peuvent subir les systèmes physiques, chimiques, biologiques va dès lors être [...] le fil conducteur qui permettra d'explorer de manière cohérente la multiplicité des processus naturels⁷. »

L'énergie devient un paradigme unificateur qui permet d'envisager sous une vision globale l'unité et la diversité des phénomènes naturels. Ce que Bataille appelle la « dépense » d'énergie est dans le langage de la thermodynamique une conversion énergétique. Et son « économie générale » de ce point de vue est une théorie des conversions énergétiques entre l'humain, la société et les mondes physico-chimique et biologique.

Le « projet *Part maudite* » montre que Bataille avait bien fort bien compris l'immense portée épistémologique et ontologique de la révolution thermodynamique, celle-là même qui lui permettait de penser une « économie à la mesure de l'univers ». Pour bien le saisir à notre tour, il faut savoir que le « système fermé » auquel s'appliquent les deux lois de la thermodynamique est un système idéal qui n'existe pas dans la nature. Plus précisément, le seul « système fermé » qui existe dans la nature est la nature elle-même, cette totalité isolée, isolée parce que totale.

Lord Kelvin, le premier, sur la base des travaux de Carnot, a effectué le saut vertigineux qui va des problèmes technologiques liés à la première révolution

¹ Prigogine et Stengers, *op. cit.*, p. 173.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 183.

⁷ *Ibid.*, pp. 173-174.

industrielle au « *phénomène universel de propagation de la chaleur*¹ ». Généralisant les idées de Carnot sur le moteur thermique à l'univers tout entier, Lord Kelvin énonce officiellement aux yeux de l'histoire des sciences le second principe de la thermodynamique², appelé aussi principe de Carnot en hommage au précurseur. Une nouvelle cosmologie naît, avec pour emblème l'image de l'univers-machine³.

En 1865, Clausius prolonge la réflexion de Lord Kelvin et reformule dans un langage nouveau sa thermodynamique à l'échelle de l'univers⁴. Il introduit le concept fondamental d'entropie⁵, qui sert à caractériser l'état de désordre d'un système. Le principe entropique complète alors le second principe de la thermodynamique en ce qu'il établit que l'entropie d'un système isolé tend vers un maximum⁶. C'est précisément Clausius qui à cette date donnera des deux principes l'énoncé cosmologique classique :

« Die Energie der Welt ist konstant.

*Die Entropie der Welt strebt einem Maximum zu*⁷. »

« L'énergie contenue dans l'univers est constante. L'entropie de l'univers tend vers un maximum. » L'univers entier est soumis aux caprices des lois de l'énergie. La pensée de Bataille, aux apparences parfois hermétiques, est donc, au contraire, tout à fait apparentée et affiliée à la culture scientifique de son époque et n'apparaît déplacée ou incongrue qu'au regard d'une interprétation qui resterait insensible aux efforts qu'a fait Bataille pour s'approprier la science de son temps. Ce que Bataille a donc accompli à son tour, dans le même style que Lord Kelvin ou Clausius, c'est un saut vertigineux qui met à jour l'impact de la dynamique énergétique universelle sur les sociétés humaines.

Mais Bataille, loin s'en faut, ne fut pas le seul à être affecté par la résonance culturelle de la thermodynamique et de sa notion maîtresse d'énergie. En effet, dès la fin du dix-neuvième siècle, cette vague atteint Freud, qui était alors un jeune médecin. Des années avant Bataille, mais avec une intuition semblable, Freud voit

¹ *Ibid.*, p. 184.

² *Ibid.*

³ On comprend ici un peu mieux pourquoi le thème de la machine s'est répandu si aisément dans la littérature et l'art du dix-neuvième siècle. Qu'il s'agisse de la société-machine (voir les études de Michel Serres sur Émile Zola, *Feux et signaux de brume*, Zola, Paris, Grasset, 1975), de l'homme (ou de la femme)-machine (Villiers de l'Isle-Adam, *L'Ève future* (1886)) ou de la machine peinte (voir les toiles fumeuses de vapeur de William Turner), l'art et la littérature ne faisaient que répondre aux contraintes d'un milieu qui se réifiait de toute part sous le poids de la machine.

⁴ Prigogine et Stengers, *op. cit.*, pp. 185-186.

⁵ *Ibid.*, p. 186.

⁶ *Ibid.*, p. 190.

⁷ *Ibid.*, p. 189.

dans les lois de la circulation de l'énergie le moyen de rendre compte du fonctionnement du psychisme humain et prépare la révolution énergétique du vingtième siècle.

Il est connu que la psychanalyse telle qu'elle fut élaborée par Freud se base sur certains concepts fondamentaux devenus célèbres : l'Inconscient, le Moi, le complexe d'Œdipe, etc. Mais la notion d'énergie, moins citée, et pour le coup moins dogmatique, reste l'un des principaux pivots de la pensée de Freud.

Le fait est qu'à la fin du dix-neuvième siècle,

« la psychologie et la psychiatrie héritent de trois siècles de débats épistémiques sur la question du parallélisme psychophysique et l'arrière-fond philosophique issu du dualisme cartésien esprit-corps¹. »

La thermodynamique naissante vient alors à point nommé pour reformuler le problème psychophysique en des termes plus féconds. Les psychologues, en se rapprochant de la physique unificatrice de Joule et de Clausius, en viennent inéluctablement à s'intéresser à la dimension énergétique des phénomènes psychiques.

Freud reçut cette conception énergétique du psychisme à travers sa collaboration avec Josef Breuer, un médecin autrichien réputé, qu'il rencontra en 1880 à l'Institut de physiologie, à l'époque où Breuer tentait de soigner la célèbre hystérique « Anna O. »². Pour Breuer, le système nerveux est un réservoir d'énergie potentielle ou de « tension nerveuse³ », qui se remplit d'énergie par « les excitations externes, les affects, la pression des besoins organiques⁴ » et qui se vide par « les voies motrices, émotionnelles, instinctives, etc.⁵ ». De plus, Breuer postule l'existence d'un « principe de constance⁶ » selon lequel l'organisme et le psychisme, pour fonctionner correctement, ont besoin d'une tendance vers une accumulation maximale d'énergie et de « tension nerveuse⁷ ».

Reprenant ce « principe de constance », Freud va le renverser et le reformuler « dans le sens d'une analogie avec le second principe de la thermodynamique⁸ ».

¹ Alain Delaunay, article « Énergie psychique », *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Paris, Encyclopædia Universalis/Albin Michel, 1997, p. 163.

² Catherine Clément, article « Breuer Josef (1842-1925) », *op. cit.*, p. 74.

³ Delaunay, « Énergie psychique », *art. cit.*, p. 163.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

Dans sa théorie énergétique, tout se passe comme si l'ensemble formé par le psychisme et l'organisme était un système fermé qui tendait irréversiblement vers l'équilibre thermodynamique, c'est-à-dire la mort. Contrairement à ce qu'imaginait Breuer dans son hypothèse, Freud pense que le niveau d'énergie du système nerveux ne tend pas vers un maximum, mais vers un minimum qui a pour asymptote le niveau zéro de l'énergie, et ce afin d'être au plus proche du principe de Carnot, c'est-à-dire de la tension désorganisatrice immanente à la nature du monde physique, de sa volonté de retourner à l'inorganique.

« Tous les aspects du dualisme freudien vont trouver là leur fondement physicaliste¹. » De cette façon, le « principe de plaisir » (la nostalgie de l'inerte et de l'inorganique) et le « principe de nirvana » (le libre laisser-aller de l'organisation vers l'anéantissement) dévalent la « pente entropique² » et sont des aspects de la volonté de retour à l'équilibre thermodynamique, à la résolution totale et immédiate de la tension énergétique, tandis que le « principe de réalité » (la tentative d'adaptation aux règles du monde organique) cherche au contraire à préserver l'organisme de la mort en médiatisant socialement l'apaisement de la tension³.

De même, l'opposition et la complémentarité des pulsions de vie et de mort se trouvent expliquées par le recours à la thermodynamique. En effet, la « pulsion de mort » pousse à « l'élimination de toute tension et au retour à l'indifférence énergétique⁴ », alors que la « pulsion de vie » vise, quant à elle, à maintenir une différence de potentiel entre l'« énergie libre », non domestiquée de l'inconscient et l'« énergie liée », entravée par la structuration morale et sociale de la conscience. Freud doit aussi à Breuer ces notions d'« énergie libre » et d'« énergie liée », qui ont permis de concevoir l'être humain comme une machine énergétique constituée de deux réservoirs d'énergies de qualités distinctes, l'une « sauvage » et l'autre « civilisée ». Les conversions de ces deux types d'énergie, conformément aux lois de la thermodynamique, expliquent ainsi les modifications, normales et pathologiques, du psychisme⁵.

¹ *Ibid.*, p. 164.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, pp. 163-164. Jacques Lacan, aussi bien dans sa thèse de doctorat de 1932 que dans ses livres postérieurs, comme *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1978), a toujours souligné à quel point la notion d'énergie était constitutive de la psychanalyse selon Freud. Voir Prigogine et Stengers, *op. cit.*, p. 177.

L'esprit de l'humain, d'après cette lecture freudienne du paradigme unificateur de l'énergie, est donc gouverné par la fuite en sens opposé de deux forces : celle, première, qui provient de l'inconscient et qui est nostalgique de l'absence de tension énergétique du monde inorganique, et l'autre, seconde, élaborée par la conscience, qui tente de remonter le cours de la dégradation universelle de l'ordre.

Bataille, que ce soit par la lecture directe de Freud, ou par l'intermédiaire de Lacan, n'ignorait rien de cette théorie de l'économie psychique et libidinale, qui était elle-même dans la filiation de la thermodynamique. La connaissance explicite que Bataille eut des possibilités unificatrices du paradigme énergétique ont révolutionné son esprit et lui ont permis, progressivement, d'envisager la globalité du monde sous cet angle. A partir du point de vue de l'énergie, Bataille reconsidéra alors la définition de l'économie classique et commença à se charger de ce qu'il était encore à peine convenu d'appeler l'écologie.

2.2 – Bataille et l'écologie

Bataille écologue, bien sûr cela surprend, quand bien même on aurait parfaitement conscience de la distinction entre l'écologie comme doctrine politique et l'écologie comme science. Bataille écologue donc, et non pas Bataille écologiste.

En 1990, une enquête auprès des visiteurs de la Cité des Sciences et de l'Industrie montrait qu'à la question « qu'est-ce que l'écologie ? », bien peu s'avisèrent de répondre « une science »¹. L'Académie ne fera entrer le mot écologie dans la langue française qu'en 1956 avec la définition suivante : « partie de la biologie qui étudie les rapports des êtres vivants avec leur milieu naturel² ». Mais à cette époque l'écologie scientifique demeure encore une discipline savante qui n'est guère connue des non-spécialistes.

Le terme est pourtant né presque un siècle avant son apparition dans le dictionnaire, en 1866, sous la plume du biologiste Ernst Haeckel. Avec la graphie « œcologie », cette notion désignait « la science de l'économie, des habitudes, du

¹ Jean-Marc Drouin, *L'écologie et son histoire – Réinventer la nature* (1991), Paris, Flammarion, « Champs », 1993, p. 19.

² *Nouveau Petit Larousse illustré*, 1956, cité par Drouin in *op. cit.*, pp. 21-22.

mode de vie, des rapports vitaux externes des organismes¹ ». Forgé sur le grec *oïkos*, la « maison », l'écologie est la science qui étudie la logique de la « maison », de la planète Terre et du cosmos qui l'abrite, conçu comme foyer de l'ensemble des êtres vivants.

Cependant, ce sur quoi Haeckel mettait un nom n'était en fait qu'un nouveau nom pour une idée ancienne, puisque, depuis le dix-huitième siècle déjà, faisait fortune la notion parallèle d'« économie de la nature » mise au point par le naturaliste suédois Carl von Linné².

Une question va donc être posée aux vues de cette histoire de l'écologie : comment l'« économie générale » de Bataille s'inscrit-elle dans la continuité qui va de l'« économie de la nature » de Linné à la notion de « biosphère » de Wladimir Vernadsky, telle que Bataille l'a employée dans *La Part maudite* ?

2.2.1 – L'« économie naturelle » de Carl von Linné

Avant que l'« économie générale » de Bataille ne soit rattachée aux sciences écologiques, il faut au préalable que ces dernières soient enracinées dans la généalogie de l'histoire naturelle. C'est donc au siècle des Lumières de Linné qu'il appartient de nous livrer les origines profondes de l'écologie.

La science biologique ainsi que le vocable « biologie » ne sont apparus qu'en 1820 dans l'esprit et sous la plume de Jean-Baptiste Lamarck³. Elle fut précédée par l'histoire naturelle qui connut son apogée avec Georges Louis Leclerc, comte de Buffon, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, intendant du jardin du roi et auteur d'une colossale *Histoire naturelle*, fruit de quarante ans de recherches⁴. Contrairement à la biologie, qui est la recherche des lois invariantes du vivant, l'histoire naturelle ne veut pas expliquer ce qu'est la vie, car elle a pour priorité d'inventorier, de nommer et de classer les êtres vivants (reflet biblique du travail d'Adam, qui devait nommer tous les êtres du Jardin d'Eden, et de celui de Noé, qui devait les rassembler).

¹ Ernst Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen*, vol. 1, Berlin, 1866, p. 8, cité par Drouin, *op. cit.*, p. 20.

² Drouin, *op. cit.*, p. 27.

³ Voir André Pichot (ed.), « Présentation », in Jean-Baptiste Lamarck, *Philosophie zoologique* (1809), Paris, Flammarion, « GF », 1994, p. 19 et *sqq.*

⁴ Denis Reynaud, préface à Buffon, *Discours sur la nature des animaux* suivi de *De la description des animaux par Daubenton*, Paris, Payot & Rivages, « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2003, p. 8.

A cette époque dorée des naturalistes, c'est-à-dire des spécialistes de l'étude de la nature, Linné crée le célèbre système de nomenclature qui va le faire entrer dans la postérité. C'est en effet à Linné que la science doit la nomenclature dite binomiale, toujours en usage. Le nom scientifique des êtres vivants est depuis Linné constitué de deux noms en latin, un premier nom générique qui désigne le genre, suivi d'un adjectif ou d'un substantif qui le spécifie¹. Par exemple, l'humain actuel est du genre *homo* et de l'espèce *sapiens*, tandis que ses ancêtres furent d'autres espèces : *erectus* ou *habilis*.

Mais c'est un autre aspect du travail de Linné qui nous intéresse ici, car il a aussi laissé sa marque dans l'histoire de l'écologie pour une théorie qu'il n'a, à vrai dire, qu'indirectement assumée sous son propre nom : la théorie de l'« *economia naturae* ». Il définit cette dernière en 1749 sous la signature d'un de ses élèves : l'« économie naturelle » est « la très sage disposition des êtres naturels, instituée par le Souverain Créateur, selon laquelle ceux-ci tendent à des fins communes et ont des fonctions réciproques² ». Sous la signature d'un autre étudiant, il écrit encore en 1760 :

« D'après ce que nous savons, nous pouvons juger de quelle importance est chacune des *Dispositions* de la nature au point que, si même un seul lombric [= une seule espèce de Lombric] manquait, l'eau stagnante altérerait le sol et la moisissure ferait tout pourrir. Si une seule fonction importante manquait dans le monde animal, on pourrait craindre le plus grand désastre de l'univers³ ».

Selon Jean-Marc Drouin, l'auteur de la remarquable histoire de l'écologie à laquelle nous faisons ici référence, les considérations de ce type sont nombreuses chez Linné⁴, mais aussi chez d'autres auteurs, *a priori* inattendus, comme Bernardin de Saint-Pierre. Dans son *Voyage à l'Île-de-France* (1773), l'auteur de *Paul et Virginie* formule le même type de constat que Linné :

« L'harmonie de ce globe se détruiroit en partie, et peut-être en entier, si on supprimoit seulement le plus petit genre de plantes ; car sa destruction laisseroit sans verdure un certain espace de terrain, et sans nourriture l'espèce insecte qui y trouve

¹ Drouin, *op. cit.*, pp. 34-37.

² J. Bilberg [et Linné], « L'Économie de la Nature » (1749), in Linné, *L'Équilibre de la Nature*, Paris, Vrin, 1972, p. 57, cité[s] par Drouin, in *op. cit.*, p. 40.

³ H. C. D. Wilcke [et Linné], « La Police de la Nature » (1760), in Linné, *op. cit.*, p. 118, cité[s] par Drouin, in *op. cit.*, p. 40.

⁴ Drouin, *op. cit.*

sa vie : l'anéantissement de celui-ci entraînerait la perte de l'espèce d'oiseau qui en nourrit ses petits ; ainsi de suite à l'infini¹. »

On retrouve là de façon très claire le thème de l'« économie de la nature » cher à Linné. En ce dix-huitième siècle qui voit l'apogée et la fermeture de l'histoire naturelle, qui voit aussi s'épanouir les recherches unificatrices des encyclopédistes, « l'harmonie de ce globe » se dessine sous le trait d'une coopération du monde naturel. L'esprit unifiant de l'Encyclopédie forme le contexte culturel d'où émerge l'idée d'une unité harmonieuse des êtres vivants. Linné sera convaincu toute sa vie que l'histoire naturelle et la théorie de l'« économie de la nature » sont utiles à la société en ce qu'elles dévoilent « l'utilité indirecte des choses apparemment inutiles² ».

Mais l'« économie de la nature », pendant des décennies, restera comme dormante, manquant d'une nouvelle stimulation fédératrice³. Celle-ci ne communiquera son étincelle que bien après la mort de Linné, au début du dix-neuvième siècle, avec la géographie botanique. C'est de cette spécialité discrète, qui étudie les rapports entre les végétaux et leur environnement géophysique, dont l'« économie de la nature » profite pour prendre un nouvel élan qui l'amène à un haut degré de scientificité. Petit à petit, tout au long du siècle, la géographie botanique se dote d'un « système explicatif global⁴ » qui va rendre quantifiable la solidarité des espèces animales et des espèces végétales au sein du monde inorganique⁵.

Cependant, la solidarité planétaire, reflet de l'« *economia naturae* » linnéenne, est alors encore pour l'essentiel un principe, un thème « sans valeur opératoire directe dans le travail quotidien du naturaliste⁶ ». Il faudra attendre des travaux sur des terrains localisés sur lesquels on pourra étudier globalement la totalité des éléments en interaction, pour que l'écologie scientifique puisse commencer à naître des cendres de la géographie botanique.

¹ Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'Ile-de-France* (1773), Paris, La Découverte, 1983, p. 620, cité par Drouin, in *op. cit.*, pp. 48-49.

² Drouin, *op. cit.*, p. 44.

³ *Ibid.*, p. 55.

⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁵ Pour une histoire de la géographie botanique, voir *ibid.*, pp. 57-85.

⁶ *Ibid.*, p. 85.

2.2.2 – L'écologie politique de Bataille : la circulation de l'énergie

Le zoologiste Karl Möbius sera l'un des premiers à analyser ces systèmes localisés, devenant un pionnier de la notion d'écosystème. En 1869, Möbius est envoyé en mission en France par le gouvernement prussien, inquiet de l'épuisement des bancs d'huîtres du Schleswig-Holstein. L'objectif de Möbius est d'étudier les méthodes françaises d'ostréiculture afin de les développer sur les côtes allemandes.

Son rapport aura des conséquences des plus importantes. Non content de mêler biologie et géographie, Möbius rejoint également l'analyse économique : d'après lui, c'est le développement du marché permis par la première révolution industrielle (les chemins de fer et la machine à vapeur) qui a entraîné la pêche intensive et l'épuisement des bancs d'huîtres allemands.

En examinant ce cas pratique, Möbius rendit visible qu'on ne peut comprendre l'abondance et la raréfaction d'une espèce qu'en la contextualisant au milieu des autres espèces qui vivent dans le même milieu et qui s'en nourrissent ou les concurrencent. Pour désigner cet ensemble formé par les organismes vivants dans leur milieu, Möbius forgea le néologisme « biocénose »¹. Ce terme sera adopté au début du vingtième siècle et connaîtra son heure de gloire durant l'entre-deux-guerres, jusqu'à l'adoption du mot « écosystème », créé par l'érudit anglais Arthur Tansley en 1935².

Il est loisible d'apercevoir ici, chez Möbius, ce qui fait l'essence de l'« économie générale » de Bataille, à savoir ce mélange savant entre l'analyse économique et l'analyse scientifique. Au sein de la pensée de Bataille, dans un bruyant non-dit, se réveille l'étymologie commune de l'écologie et de l'économie, « science » et « règle » de la « demeure » du vivant, de l'*oïkos*.

Alors qu'au cœur des années 1930, le public et une grande partie de la science sont aveugles aux limites des ressources naturelles, Bataille pointe déjà du doigt l'« économie *restreinte* »³ qui fait preuve d'une grave « méconnaissance de la terre » (déjà cité). Prévost, qui rapporte cette information dans ses mémoires, évoque à la suite cette anecdote qui survient quelques mois avant l'invective de Bataille :

« Au cours d'une causerie publique que j'avais faite sur le développement économique, j'avais émis la crainte de l'épuisement des richesses naturelles, d'où la

¹ Sur Karl Möbius, voir *ibid.*, pp. 87-88.

² *Ibid.*, p. 88.

³ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 33.

nécessité d'en user avec parcimonie et prudence. Mes propos avaient surpris, les richesses naturelles étaient inépuisables et leur existence appelait leur exploitation¹. »

Bataille ne partageait pas cette conception ambiante de l'« économie d'abondance² », car pour lui cette croyance en des ressources énergétiques infinies ne pouvait être que naïve et non-scientifique.

« La science économique, écrit-il, se contente de généraliser la situation isolée, elle borne son objet aux opérations faites en vue d'une fin limitée, celle de l'homme économique ; elle ne prend pas en considération un jeu de l'énergie qu'aucune fin particulière ne limite : le jeu de *la matière vivante en général*, prise dans le mouvement de la lumière dont elle est l'effet³. »

L'économie qui, par contre, mobilise l'étude des processus physiques et biologiques de notre planète, parallèlement aux processus économiques classiques, est quant à elle une « économie *générale* »⁴.

Grâce à son optique transversale, Bataille a su voir très tôt « la dépendance de l'économie par rapport au parcours de l'énergie sur le globe terrestre⁵ ». Il a compris que « l'économie se branche sur les grands cycles écologiques, ce que, pendant trop longtemps, on a oublié ou ignoré⁶. » Joël de Rosnay rappelle en effet avec justesse que jusqu'à la consécration publique des sciences écologiques dans les années 1960-70, on ignorait ou on feignait d'ignorer que l'économie est en réalité une « éco-économie », dans laquelle apparaît l'interdépendance de la puissance économique et des ressources de la nature.

En effet, les réservoirs écologiques produits par le temps que sont les gisements de pétrole, les nappes phréatiques, les champs de fleurs ou les rivières poissonneuses sont de véritables réservoirs d'énergie potentielle. Le travail de l'économiste est de comprendre et d'exploiter cette réalité non consommable à l'état brut pour en faire une énergie domestiquée dotée d'une valeur nommée « coût ». Le premier maillon dont l'économiste se doit de maîtriser l'étude est donc l'énergie irradiée par la nature.

¹ Prévost, *Pierre Prévost rencontre Georges Bataille*, op. cit., p. 19.

² *Ibid.*

³ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, pp. 30-31.

⁴ *Ibid.*, p. 30.

⁵ *Ibid.*, p. 27.

⁶ Joël de Rosnay, *Le macroscopie – Vers une vision globale*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1975, p. 27.

Or, quatre-vingt-dix neuf pour cents du bilan énergétique de la planète sont constitués par le rayonnement solaire¹, ce que l'on a réalisé extrêmement tard par rapport à Bataille qui, au milieu des années 1940, écrivait déjà : « La source et l'essence de notre richesse sont données dans le rayonnement du soleil, qui dispense l'énergie – la richesse – sans contrepartie². » Le soleil, cette explosion continue de lumière et de chaleur, est en effet le réacteur qui produit et entretient la chaîne alimentaire du vivant qui va du végétal au carnassier. Les plantes se nourrissent ainsi directement des radiations solaires grâce à la photosynthèse, une réaction chimique essentielle qui leur permet de transformer le gaz carbonique de l'atmosphère en sucre assimilable par leur organisme. La plante réalise de cette façon ce que Bataille appelle une première « captation³ » de l'énergie fournie par le soleil, c'est de « l'énergie solaire “en conserve”⁴ » qui est à son tour consommée par des herbivores, avant de se recycler de carnivores en carnivores jusqu'au prédateur ultime qu'est l'humain : « la dépense de l'énergie excédante incombe au plus puissant des animaux [...] ; le plus puissant des animaux est celui qui approprie le mieux l'énergie⁵ », l'animal qui s'approprie le mieux l'énergie étant évidemment l'humain..

L'existence et le maintien de cette immense chaîne biologique sont la preuve même de la prodigalité du soleil qui « dispense l'énergie – la richesse – sans contrepartie. » Toutes les ressources énergétiques dont nous disposons sont le résultat de la « captation » sur un ou plusieurs niveaux (le morceau de viande que nous mangeons est le produit de « captations » successives qui vont de la plante à l'herbivore) de l'énergie fournie en surabondance par le soleil.

« Essentiellement la richesse est énergie : l'énergie est la base et la fin de la production. Les plantes que nous cultivons dans les champs et les animaux que nous élevons sont des sommes d'énergie qu'un travail agricole a rendues disponibles. Nous utilisons, nous consommons ces animaux et ces plantes afin d'acquérir l'énergie dépensée dans tous nos travaux. Même nos produits inertes – une chaise, une assiette, un immeuble – répondent aux nécessités d'un système dynamique. L'emploi de mon énergie musculaire implique un temps de repos où je suis assis sur

¹ *Ibid.*, p. 23.

² Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 35.

³ Bataille désigne par « captation » l'« appropriation » de l'énergie solaire quelle que soit la forme que celle-ci revête. Voir entre autres *OC*, VII, p. 578.

⁴ De Rosnay, *op. cit.*, p. 23.

⁵ Bataille, *OC*, VII, p. 589. L'animal qui s'approprie le mieux l'énergie est évidemment l'humain.

une chaise : la chaise m'aide à ménager l'énergie que je dépense maintenant en écrivant...¹ »

La nourriture que nous mangeons, végétale ou animale, contient de l'énergie calorifique en masse, le fuel brûlé dans les centrales électriques est de l'énergie solaire fossilisée pendant des milliers d'années, le bois de la chaise sur laquelle nous nous asseyons est lui-même de l'énergie solaire « végétalisée » qui nous permet d'économiser l'énergie de nos muscles.

Lorsque Bataille écrit que nous sommes des rayons solaires², il ne faut pas prendre cette déclaration pour une obscure métaphore poétique, mais bien pour une réalité concrète. Tous les mammifères, l'humain y compris, sont des machines thermodynamiques indirectement alimentées par l'énergie solaire. Nous sommes *homo solaris* autant qu'*homo sapiens*.

L'énergie, d'origine solaire, est donc la base, le moyen et la fin de la production. Sous ses diverses formes, nous avons vu qu'elle pouvait se manifester comme radioactivité, électricité, magnétisme, chaleur ou travail physique. Mais l'énergie peut également prendre une valeur symbolique inhérente à l'« économie » humaine : l'argent qui, écrit Bataille, « n'est qu'une forme d'énergie³ ». Drouin, dans son essai sur l'histoire de l'écologie, fera une observation semblable, à la « métaphore » près :

« L'argent est [...] une métaphore commode de l'énergie ; l'une et l'autre se présentent comme "équivalent universel" dans les échanges et relèvent d'un comptabilité qui en détermine non seulement les entrées, les sorties et les flux, mais aussi la répartition, l'affectation entre plusieurs postes (croissance, maintien, reproduction...)»⁴.

On peut mieux voir ici comment s'interpénètrent économie et écologie chez Bataille. Voyons d'abord que pour Drouin, la monnaie est une « métaphore commode de l'énergie », dans leur type de circulation et d'aménagement, car argent et énergie visent tous deux à perpétuer la structure de production (le marché d'un côté, la vie de l'autre). Mais, pour Bataille, l'argent est plus qu'une métaphore de l'énergie, c'en est « une autre forme », une conversion, une redondance qui traverse

¹ Bataille, *L'économie à la mesure de l'univers*, in *OC*, VII, p. 9.

² *Ibid.*, p. 10.

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ Drouin, *op. cit.*, p. 144.

l'humanité et la matière vivante en général. C'est une « monnaie vivante¹ » dira-t-on pour reprendre l'expression de Pierre Klossowski.

L'économie humaine transforme l'énergie d'origine écologique en biens, or cette énergie réifiée en produit consommable a une valeur symbolique qui correspond à une somme en monnaie. L'argent et l'énergie ne sont donc pas seulement des équivalents universaux dans leurs domaines respectifs comme le pense Drouin, ils sont aussi équivalents l'un à l'autre, et seule diffère une asymétrie de forme.

2.2.3 – De la biosphère à l'« économie générale » : la contribution de Wladimir Vernadsky

Dans *La Part maudite*, Bataille fait appel à la notion de « biosphère² », qu'il emprunte à Wladimir Vernadsky, auteur en 1929 d'un livre intitulé *La Biosphère*³. Bataille avoue très clairement que ce qu'il énonce là comme « lois de l'économie générale⁴ » est directement inspiré de *La Biosphère*, bien que Vernadsky envisage les choses « d'un autre point de vue⁵ ».

Il est difficile de dire quand et dans quel contexte Bataille a connu et lu l'œuvre de Vernadsky. Était-ce une lecture recommandée par Ambrosino ? Était-ce une lecture personnelle ? Quelle que soit la réponse, Bataille n'emprunta pas *La Biosphère* à la BNF, du moins ce titre est absent du registre qui a été fait de ses emprunts.

On sait quel succès a connu depuis cette époque la notion de biosphère, mais lorsque Bataille en a eu connaissance, c'était une idée neuve qui devait tout à Vernadsky. Loin d'être un inconnu de l'histoire des sciences, Wladimir Vernadsky (1863-1945) fut un éminent scientifique russe. Minéralogiste de formation, il s'illustra dans des travaux transversaux qui mêlèrent avec génie, géologie, chimie, biologie et engagement politique. Sa principale innovation fut l'introduction, ou plutôt la réintroduction de la notion de biosphère au cœur de l'écologie naissante. Le

¹ Pierre Klossowski, *La monnaie vivante* (1970), Paris, Payot & Rivages, « Rivages poche / Petite Bibliothèque », 1997.

² Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 36.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 34.

⁵ *Ibid.*, p. 36.

néologisme « biosphère¹ » est l'œuvre d'Édouard Suess, un géologue autrichien qui le fonda en 1875. Mais c'est Vernadsky qui, dans son livre publié en 1926 et traduit en français en 1929, donna son sens moderne et ses lettres de noblesse à cette notion.

Il est significatif que ce soit en France qu'une grande partie de *La biosphère* fut écrite. De mai 1922 à mars 1926, Vernadsky est en effet à Paris sur l'invitation du physicien Paul Appel, alors recteur de la Sorbonne. Il passe là quatre années d'intense émulation intellectuelle, à établir des contacts avec les scientifiques français et à donner des séminaires. En 1926, dès son retour en Union soviétique, nourri de toutes ces stimulations parisiennes, Vernadsky publie *La biosphère*².

Suess avait initialement défini la biosphère comme « un phénomène géologique exprimant la solidarité de toute vie sur Terre³ ». Cette idée, écrivait-il, « implique la notion d'une biosphère qui marque à la vie sa place au dessus de la lithosphère et qui d'ailleurs n'embrasse que la vie sur notre planète⁴ ». La définition que livra Vernadsky multipliait la puissance d'intervention de la notion :

« La biosphère est la région unique de l'écorce terrestre occupée par la vie. Ce n'est que dans la biosphère, mince couche extérieure de notre planète, que la vie est concentrée ; tous les organismes s'y trouvent et y sont toujours séparés de la matière brute ambiante par une limite nette et infranchissable⁵. [...] Toute la vie, toute la matière vivante peut être envisagée comme un ensemble indivisible dans le mécanisme de la biosphère⁶. »

La biosphère n'est pas qu'un « phénomène géologique », elle est non seulement solidaire de toute vie comme le pensait Suess, elle est de surcroît « indivisible » dans ce principe de solidarité qui est son être même. Par des études sur le terrain, des relevés, des expériences, des calculs, des échanges et de nombreuses analyses sur la géochimie de notre planète, Vernadsky démontre l'imbrication formelle de l'ensemble de la vie avec son environnement planétaire, et même davantage avec son environnement cosmique, puisque la Terre fait partie intégrante du cosmos, ce que rappelle derechef Vernadsky en intitulant la première partie de son livre « La biosphère dans le cosmos⁷ ».

¹ Édouard Suess, *Die Entstehung der Alpen*, Vienne, 1875, p. 159, cité par Drouin, in *op. cit.*, p. 83.

² La traduction française de 1929 que Bataille a consultée mentionnait la graphie « Biosphère », nous utiliserons ici la graphie de la nouvelle édition, qui supprime la majuscule.

³ Jean-Paul Deléage, « Préface » à Vernadsky, *La biosphère* (1926), Paris, Seuil, « Points Sciences », 2002, p. 24.

⁴ Suess, *La Face de la Terre*, cité par Deléage, *op. cit.*

⁵ Vernadsky, *La biosphère*, *op. cit.*, p. 74.

⁶ *Ibid.*, pp. 77-78.

⁷ *Ibid.*, p. 47.

Bataille avait besoin de placer l'« économie générale » dans une vision du monde et celle qu'il a alors choisie était en train d'être pensée et configurée par les écologues, dont Vernadsky était alors le principal représentant. Bien que Bataille ne semble qu'effleurer cette notion, toute son épistémologie s'en trouve profondément modifiée, et cela pour deux raisons aussi simples que fondamentalement liées : la première est que c'est dans la partie préliminaire de son livre consacrée à l'énonciation des « lois de l'économie générale » que la vue d'ensemble de la biosphère prend place, cette dernière se propage donc dans toutes les analyses de Bataille qui en découlent ; la seconde raison est que la notion de biosphère est par définition englobante et systémique, c'est-à-dire qu'elle se répercute dans tout le système vivant et en particulier sur ses lois les plus basiques.

Or la loi de base, communément aux conceptions de Vernadsky et de Bataille, est la fonction rayonnante du soleil. « Nous ne sommes au fond qu'un effet du soleil¹ », écrit Bataille. Il fallait voir là un condensé des propos de Vernadsky :

« La biosphère est tout autant (sinon davantage) *la création du Soleil* que la manifestation de processus terrestres. Les intuitions religieuses antiques de l'humanité qui considéraient les créatures terrestres, en particulier les hommes, comme des *enfants du soleil* étaient bien plus proches de la vérité que ceux qui voient seulement dans les êtres terrestres la création éphémère, le jeu aveugle et accidentel de la modification de la matière et des forces terrestres². »

La vie biologique commence nécessairement avec l'activité thermonucléaire du soleil et donc, tout aussi nécessairement, la vie terrestre ne peut se perpétuer que grâce à la circulation de l'énergie solaire initiale, à travers l'ensemble du monde organique et inorganique. Ainsi ce rayonnement « *se perd*³ » dans la biosphère à l'usage des êtres vivants. Et de ce fait Bataille, pas moins que Vernadsky, doit être reconnu pour avoir montré l'importance du « rôle que jouent les échanges et les transformations d'énergie dans l'histoire du monde vivant⁴. »

¹ Bataille, *L'économie à la mesure de l'univers*, in *OC*, VII, p. 10.

² Vernadsky, *op. cit.*, p. 51.

³ Bataille, *op. cit.*, p. 10.

⁴ Drouin, *op. cit.*, p. 102.

Un Bataille thermodynamicien et, par la force unificatrice du paradigme énergétique, un Bataille écologue a donc œuvré à partir de la rencontre fatidique avec l'autre Georges, Ambrosino. *La Part maudite* est le fruit de « dix-huit ans » de travail, écrit Bataille en 1949, ce qui ferait remonter le projet à 1931. Cette année-là Bataille aurait donc eu l'intuition première qui le conduisit en 1933 à l'article consacré à « La notion de dépense ».

On peut voir clairement à présent que l'« économie générale » n'a pu être réellement pensée qu'à partir de 1934, car c'est Ambrosino, en tant que physicien, qui a transmis à Bataille les clés de la vision globale de l'univers dans laquelle devait s'implanter l'« économie générale ». En parcourant l'histoire de la notion d'énergie, de la thermodynamique à l'« économie générale », en passant par la cosmologie et la psychanalyse, on voit l'influence tentaculaire et l'importance de cette notion pour la vision unifiante de la science moderne. Il serait exagéré d'avancer que Bataille est dans la stricte continuité linéaire d'un Carnot ou d'un Clausius, mais on ne peut pas douter du fait que, parmi les penseurs de son temps, Bataille ait été un réceptacle privilégié de la réflexion matérialiste sur l'énergie.

De plus, Bataille sut se rapprocher de la pensée d'un Linné qui, en thématissant l'« *economia naturae* », allait autoriser le passage d'une vision synergétique de la création à une vision énergétique des phénomènes naturels. A l'heure où Vernadsky redéfinissait scientifiquement la relation de l'homme au monde, Bataille faisait sienne la pensée écologique et la notion fondatrice de biosphère. En exposant le premier parmi les économistes, fût-il un non-spécialiste, les apports de l'écologie naissante, Bataille s'inscrit ainsi dans l'histoire de cette science.

Alors que l'économie était doctement ignorante des processus naturels qu'elle exploitait, le caractère le plus déstabilisant et le plus définitivement original de

l'approche de Bataille fut de placer la société humaine au milieu de la biosphère, d'y analyser le parcours du surplus d'énergie biochimique et de caractériser ses incidences sur l'économie et la société humaines. En ce sens, l'« ouvrage d'économie politique¹ » que Bataille disait écrire et qui surprenait et surprend encore tant, peut tout aussi bien être vu comme un ouvrage d'écologie politique, puisque dans cette « éco-économie », Bataille se préoccupe tout autant de l'*oïkos* que de la *polis*. La biosphère, qui est l'*oïkos*, le foyer du vivant, intègre et englobe la *polis*, la civilisation humaine.

La science économique que nous laisse alors Bataille n'est pas, conformément à son vœu de départ, une science qui oublie la place qu'occupe l'humain dans l'univers. Sa science de la nature, de l'*oïkos*, est une science de l'humain dans la nature.

¹ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 19.

CHAPITRE 3

L'organisation universelle : complexité et culture

« La plus parfaite organisation de l'univers peut s'appeler Dieu¹ », écrivait Nietzsche. Mais si, conformément à la prophétie de Zarathoustra, Dieu s'est retiré, que reste-t-il de l'organisation universelle ?

Prévost rappelle que Nietzsche, et à sa suite Bataille, donnaient à « la matière inorganique² » des pouvoirs immenses. Bataille avait pris grand soin en 1937 de le noter et de le rapporter dans *Acéphale* en citant ces trois extraits qui ne font rien moins selon lui que « résumer » la pensée de Nietzsche³ :

« "La matière inorganique est le sein maternel. Être délivré de la vie, c'est redevenir *vrai* ; c'est se parachever. Celui qui comprendrait cela considérerait comme une fête de retourner à la poussière insensible."

"Accorder la perception au monde inorganique ; une perception absolument précise – là règne la "vérité" ! – L'incertitude et l'illusion commencent avec le monde organique."

"Perte dans toute spécialisation : la nature synthétique est la nature supérieure. Or, toute vie organique est déjà une spécialisation. Le monde inorganique qui se trouve derrière elle représente la plus grande synthèse de forces ; pour cette raison, il apparaît digne du plus grand respect. Là l'erreur, la limitation perspective n'existent point."⁴ »

A quoi Bataille répondait toujours en 1950 :

¹ Nietzsche, cité par Bataille, « Propositions », *Acéphale*, n° 2, janvier 1937, p. 17.

² Prévost, *Pierre Prévost rencontre Georges Bataille*, *op. cit.*, p. 29.

³ Bataille, *art. cit.*, p. 18.

⁴ Nietzsche, cité par Bataille, *ibid.*

« Je veux bien que l'être *pour soi* soit dans la cellule, mais il pouvait l'être aussi bien dans ses composants. [...] Mais s'il est simplement, dès l'abord, sous la forme la plus vague, une propriété de toute la matière ?...¹ »

Pour Nietzsche, Dieu ayant disparu de l'univers, nous sommes désormais dévolus aux lois de la matière inorganique, dont nous sommes issus et à laquelle nous retournerons. Il serait schématique de dire que Nietzsche a renversé l'image de Dieu en lui opposant symétriquement un matérialisme éperdu, du moins il demeure une transformation ontologique de ce type dans son discours. Nous retiendrons ici pour la suite que Bataille a retenu de Nietzsche cette conception d'une « nature synthétique » et *organisée* qui se crée et se maintient sans l'aide d'un quelconque démiurge.

Ayant eu un aperçu avec Ambrosino et Vernadsky de ce qu'était la nature physique et biologique de l'univers, Bataille devait renouveler la question nietzschéenne de l'organisation et de la nature de la nature. Si aucune main invisible ne distribue et ne façonne la matière et l'esprit, quelle théorie peut expliquer l'existence et l'ordre qui règne dans « ce qui est » ? C'est dans la science que Bataille chercha cette théorie. En réalité, puisque cette théorie n'existait à l'époque que de façon éclatée, Bataille en eut une idée insuffisamment précise, qu'il retranscrivit ici et là par des fragments. Néanmoins, il en demeure assez pour éclaircir et mettre en contexte la vision que Bataille se faisait de l'univers physique.

D'abord, ce chapitre tracera le cadre théorique de la vision de l'univers de Bataille que, à partir du milieu des années 1930, dans des textes appartenant aussi bien à *L'expérience intérieure* qu'à *La limite de l'utile*, il appelait diversement la théorie de la « composition des êtres », de l'« enchevêtrement » ou du « labyrinthe ». Il s'agira surtout de montrer que cette théorie de l'univers physique que Bataille développe est en bien des points similaire à la théorie de la complexité, qui apparut dans les années 1950 avec Pierre Teilhard de Chardin et Edgar Morin.

Se déployant dans des textes dispersés, la théorie de la nature de Bataille préfigure en effet le succès heuristique de la notion de complexité qui, quelques années après sa mort, va commencer à prendre une place considérable dans toutes les

¹ Bataille, « Le matérialisme et la fable », in *OC*, XII, p. 44.

sciences¹. Nous allons donc retracer ici une petite histoire de la complexité en y inscrivant l'intervention de Bataille.

En effet, les liens que la pensée de Bataille entretient avec la théorie de la complexité sont pour ainsi dire passés inaperçus. On parle peu par exemple de la rencontre entre Bataille et Morin, dont la notion de complexité est l'emblème. L'évocation de Morin doit nous aider à inscrire Bataille dans l'épisode de l'histoire des idées que nous allons traiter dans ce chapitre. On a dit que Morin est connu pour ce qu'il a fait de la notion de complexité. Bien que ce mot ne soit apparu dans ses ouvrages qu'à partir des années 1970 dans *Le paradigme perdu* (1973) et les six tomes de *La méthode* (1977, 1980, 1986, 1991, 2001, 2004), le mode de pensée complexe a été développé bien plus anciennement par Morin² et régit déjà *L'Homme et la Mort* (1950), que Bataille avait lu, admiré et salué dans *Critique* (nous verrons pourquoi).

Grâce à l'angle de vues croisées offert par l'« économie générale », grâce aux apports d'Ambrosino, de Vernadsky et grâce à ses nombreuses lectures interdisciplinaires, Bataille envisagea dès les années 1940 une théorie de la nature qui peut encore nous inspirer aujourd'hui. Non qu'il nous faille rejoindre aveuglément les thèses de Bataille, mais il nous faut toutefois reconnaître que les implications de cette théorie de la nature sont nombreuses et parmi l'une d'elles, notons sa capacité à rendre compte du phénomène culturel. A en croire l'Ecclésiaste, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Bataille le fera mentir : placé dans le système complexe du soleil et de la biosphère, l'humain est un formidable hyper-vivant qui, en se « dépensant », produit sans cesse de la nouveauté matérielle et mentale.

¹ Voir l'ouvrage de Réda Benkirane, qui trace un beau panorama des usages multidisciplinaires et contemporains de la complexité. Benkirane, *La Complexité, vertiges et promesses – 18 histoires de sciences* (2002), Paris, Le Pommier, « Poche », 2006.

² Morin, « Le *complexus*, ce qui est tissé ensemble », cité par Benkirane, in *op. cit.*, p. 22.

3.1 – Bataille, précurseur de la théorie de la complexité

« Le précurseur, écrivait Georges Canguilhem, est celui dont on ne sait qu'après qu'il venait avant¹. » C'est donc au plein sens de ce mot que Bataille doit recevoir le titre de précurseur de la théorie de la complexité.

Qu'est-ce que la complexité ? Nécessairement, la définition d'une telle notion devra elle-même être complexe et montrera progressivement son interdépendance avec une constellation d'autres notions. Le mot « complexité » vient du latin *complexus*, qui signifie « ce qui est tissé, enchevêtré ensemble ». La complexité désigne ainsi la dynamique interactive d'un système comprenant de multiples éléments individuels dont émerge une totalité organisée, qui est plus que la somme de ses parties. La théorie de la complexité a pour corollaire la méthode systémique, méthode d'approche globale, transversale dont l'objectif est de « réunir pour comprendre² » autour de la notion de système.

Un exemple de système complexe : un corps humain est une somme d'organes à laquelle il ne se réduit pas, ce qui fait l'humain c'est la mise en relation et le dépassement des propriétés individuelles de chacun de ses composants, c'est l'émergence³ de propriétés nouvelles à partir des propriétés individuelles en lesquelles rien ne laissait voir la possibilité d'une organisation supérieure. De la même manière, une machine comme une télévision est un assemblage de circuits intégrés et de transistors dont l'interrelation permet la création d'images animées.

Autrement dit, chaque être composé (chaque système) obéit aux lois de sa propre composition. La matière dont nous sommes faits et la façon dont elle est organisée déterminent ce que nous sommes. Nous verrons ainsi qu'il n'est pas

¹ Georges Canguilhem, cité par Morin, in *La complexité humaine*, Paris, Flammarion, « Champs-L'Essentiel », 1994, p. 259.

² De Rosnay, *op. cit.*, p. 91 et *sqq.*

³ La notion d'émergence provient du vocabulaire de la chimie. Une propriété émergente désigne, dans une combinaison chimique inédite, l'apparition de potentialités nouvelles complètement absentes de ses éléments constitutifs. Elle peut se résumer dans la formule connue : le tout est plus que la somme des parties. Bataille avait déjà donné une définition similaire de ce phénomène au sujet de la société : « Le tout de la société est plus que la somme de ses parties. » Bataille, « Sociologie – Henri Calet – Béatrix Beck », in *OC*, XII, p. 29.

indifférent à Bataille que la société soit composée d'individus et que ces individus soient composés de molécules, qui sont à leur tour composées d'atomes, etc. Ce faisant, nous réaliserons l'inscription de Bataille dans la préhistoire de la complexité.

3.1.1 – *Ce qui est enchevêtré : de la « particule » à l' « ensemble »*

Au milieu des années 1930, Bataille publie dans *Recherches philosophiques* un curieux texte intitulé « Le labyrinthe »¹ qui, remanié et réintitulé « Le labyrinthe (ou la composition des êtres) »², sera repris en 1943 dans *L'expérience intérieure*. Ce texte, dans lequel on sent l'effet pénétrant des lectures recommandées par Ambrosino³ que Bataille vient de rencontrer, traite de l'organisation de la matière universelle, de l'électron aux « ensembles » qui enveloppent l'humain.

Dans cet article apparaît à cinq reprises le terme « complexité »⁴, sans que celui-ci soit clairement explicité, mais il est cependant mis en rapport avec la vision de l'organisation universelle qu'avait Bataille. Le terme d' « enchevêtrement »⁵ est également utilisé pour désigner cette organisation composée de l'univers. Or, « complexité » et « enchevêtrement » sont synonymes, d'un point de vue étymologique et du point de vue particulier de Bataille dans cet article.

Il y a quelque chose dans la nature de la nature qui n'est pas seulement compliqué à comprendre, mais qui est aussi et surtout complexe du fait de l'intrication et de l'interrelation d'un nombre incalculable d'éléments mis en jeu dans sa « composition »⁶ :

« De la façon la plus générale, tout élément isolable de l'univers apparaît toujours comme une particule qui peut entrer en composition dans un ensemble qui le transcende. L'être ne se trouve jamais que comme ensemble composé de particules dont l'autonomie relative est maintenue⁷. »

¹ Bataille, « Le labyrinthe », *Recherches philosophiques*, tome V, 1935-1936, pp. 364-372, reproduit in Bataille, *OC*, I, pp. 433-441.

² Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, pp. 97-110.

³ La seule référence sur laquelle s'appuie Bataille dans ce texte est le livre du physicien Paul Langevin, *La notion de corpuscules et d'atomes*, auquel il emprunte le concept d' « ipséité ». Bataille, « Le labyrinthe », in *OC*, I, p. 435. Voir aussi les « Emprunts de Georges Bataille à la B.N. », in *OC*, XII, p. 598.

⁴ Bataille, « Le labyrinthe », in *OC*, I, p. 433, p. 435, p. 436 et p. 438.

⁵ *Ibid.*, p. 438.

⁶ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 97.

⁷ Bataille, « Le labyrinthe », in *OC*, I, p. 437.

Bataille est très proche ici de la théorie des systèmes de Ludwig von Bertalanffy¹, qui lui-même développait la cybernétique inventée par Norbert Wiener en 1948². Théorie des systèmes et cybernétique sont, on va le découvrir progressivement, deux des multiples mamelles de la complexité.

Pour la physique des systèmes, l'univers est le système des systèmes, c'est-à-dire le système qui contient tous les autres systèmes. Chaque système, chaque « ensemble » est constitué par les myriades d'interactions entre ses différents éléments, ces éléments que Bataille appelle des « particules », pour rapprocher encore sa théorie des modèles physiques.

La réflexion menée ici par les premiers systémiciens, avec parmi eux Bataille, est de portée philosophique et ontologique. Elle pose deux questions fondamentales, d'abord, où se situe l'être dans l'organisation gigogne de l'univers ? Car,

« l'être dans le monde est si *incertain* que je peux le projeter où je le veux – hors de moi. C'est un homme maladroit, encore incapable de déjouer les intrigues de la nature, qui enferme l'être dans le moi. »

Et deuxièmement, pourquoi l'être humain, « à la base³ » de son existence, souffre-t-il du « *principe d'insuffisance*⁴ » qui fait qu'il ne se suffit pas à lui-même et qu'il est par définition incomplet ?

Répondre à ces questions selon Bataille, c'est d'abord mettre au point une théorie de la « composition des êtres⁵ » où chaque système est hiérarchisé et où apparaissent clairement les interdépendances de chaque élément et de chaque système. C'est encore à la science, et non à la métaphysique, que Bataille emprunte ses schémas explicatifs de la totalité naturelle.

« Georges Bataille, écrit Prévost, tenait fermement à ses explications globales, car pour lui, l'être humain n'avait d'existence qu'en société : il le situait sur l'échelle des êtres de la même manière que l'atome, la molécule, la micelle ou la cellule, qui n'existent que dans un organisme *lié*⁶. »

L'être humain, comme l'atome ou la cellule, sont des systèmes à part entière qui, d'un point de vue macroscopique, apparaissent chacun comme des éléments

¹ Ludwig von Bertalanffy était un physicien autrichien, il est l'auteur de la *Théorie générale des systèmes* (*General System Theory*, 1954), dont le formalisme est venu compléter celui de Wiener. Voir De Rosnay, *Le macroscopie*, op. cit., p. 93.

² Norbert Wiener, *Cybernetics : or Control and Communication in the Animal and the Machine* (1948), Cambridge, The MIT Press, 1965.

³ Bataille, « Le labyrinthe », in *OC*, I, p. 434, et *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 97.

⁴ Bataille, « Le labyrinthe », in *OC*, I, p. 434.

⁵ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 97.

⁶ Prévost, *Pierre Prévost rencontre Georges Bataille*, op. cit., p. 28.

constitutifs de systèmes plus grands auxquels ils sont indéfectiblement liés. Bataille nous livre là sa philosophie et sa science de la nature la plus globale, il nous donne aussi là une image de la complexité intrinsèque de la notion de système. Mêlant ses connaissances en biologie à ses récentes lectures en mécanique quantique et en cosmologie, Bataille opère une soudure continue qui va de l'« électron¹ » à la « *totalité*² » de l'univers. Tout cet « ensemble » est « composé » d'êtres qui eux-mêmes sont composés d'êtres, etc. Cette composition en réseau fait la complexité de chaque être. Pour décrire ce système enchevêtré, Bataille va utiliser une image relativement simple, celle de la « pyramide³ », selon laquelle tous les gradients de réalité s'imbriquent « à partir de l'immensité de la matière la plus simple⁴ » jusqu'aux « êtres qui se composent⁵ » en société :

« La surface de la terre est formée de molécules ; toute molécule unit un certain nombre d'atomes, souvent les molécules s'unissent elles-mêmes, formant des groupes de nature colloïdale ou cristalline. Ce sont des colloïdes qui s'assemblent pour composer l'individualité autonome de l'être vivant : la plante, l'animal, l'homme échappent de cette façon au mouvement général du monde, ils constituent chacun pour soi de petits mondes à part. Les animaux peuvent d'ailleurs s'assembler les uns les autres. Les hommes s'agglomèrent en petits groupes et les petits groupes en groupes plus grands, puis en États⁶. »

Cette vision du monde, si elle nous paraît aujourd'hui intuitivement aller de soi, n'était pas répandue dans le grand public au moment où Bataille écrivit ceci. L'histoire de la biologie nous apprend ainsi que c'est par un long dialogue entre la physique, la chimie et la biologie qu'au cours de la première moitié de vingtième siècle, l'organique a pu, dans l'esprit des scientifiques, s'enraciner dans l'inorganique.

C'est un biochimiste soviétique du nom d'Alexander Oparine qui émit, à partir de 1924, l'hypothèse révolutionnaire qui allait permettre de démontrer par l'expérience la notion de complexité⁷. Pour Oparine, au moment de l'apparition de la vie, il y a quatre milliards et demi d'années, l'atmosphère qui régnait sur Terre était très différente de l'atmosphère actuelle, elle ne comportait pas d'oxygène, mais un

¹ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 98.

² *Ibid.*, p. 101.

³ Bataille, « Le labyrinthe », in *OC*, I, p. 435.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Bataille, *La limite de l'utile*, in *OC*, VII, p. 188.

⁷ De Rosnay, *L'aventure du vivant*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1988, p. 97.

mélange toxique de substances comme le méthane et l'ammoniac. Le bombardement de ce cocktail chimique par de violents éclairs aurait servi de catalyseur et provoqué l'émergence au sein de cette « soupe primitive » de molécules organiques, les acides aminés, qui sont le « la » de la symphonie du vivant¹.

Mais cette théorie était si hardie pour l'époque que personne, pas même Oparine, n'osa développer un protocole expérimental pour la tester. C'est seulement en 1953 qu'un jeune et audacieux chimiste américain de vingt-cinq ans, Stanley Miller, allait se charger, en cachette, de mettre au point le protocole expérimental qui démontra qu'un tel événement avait effectivement pu se produire. Ce jeune prodige allait prouver rigoureusement, en reproduisant par une expérience très simple les conditions initiales de la Terre envisagées par Oparine, que la vie était issue de la matière physico-chimique, que le *bios* était inscrit naturellement dans les possibilités de l'univers physique². On mettait en évidence pour la première fois de manière significative un lien de causalité effectif entre le monde biologique et le monde physico-chimique. La double fracture épistémologique et ontologique commençait à se souder entre l'univers physico-chimique, l'univers biologique et l'univers anthropo-social.

La théorie de la complexité considère donc qu'il y a une continuité (et non une identité) entre les différents phénomènes naturels dans l'évolution de l'univers. Elle imagine la structure du cosmos comme similaire à une poupée russe, dans laquelle les différentes unités s'emboîtent les unes dans les autres. Dans les mots de Bataille, on dirait que les « particules » s'enchevêtrent pour former des « ensembles » qui sont eux-mêmes les particules d'autres ensembles. Ayant l'air d'user maladroitement des connaissances scientifiques lacunaires, Bataille manifestait en réalité dès les années 1939-45 l'intuition de la complexité.

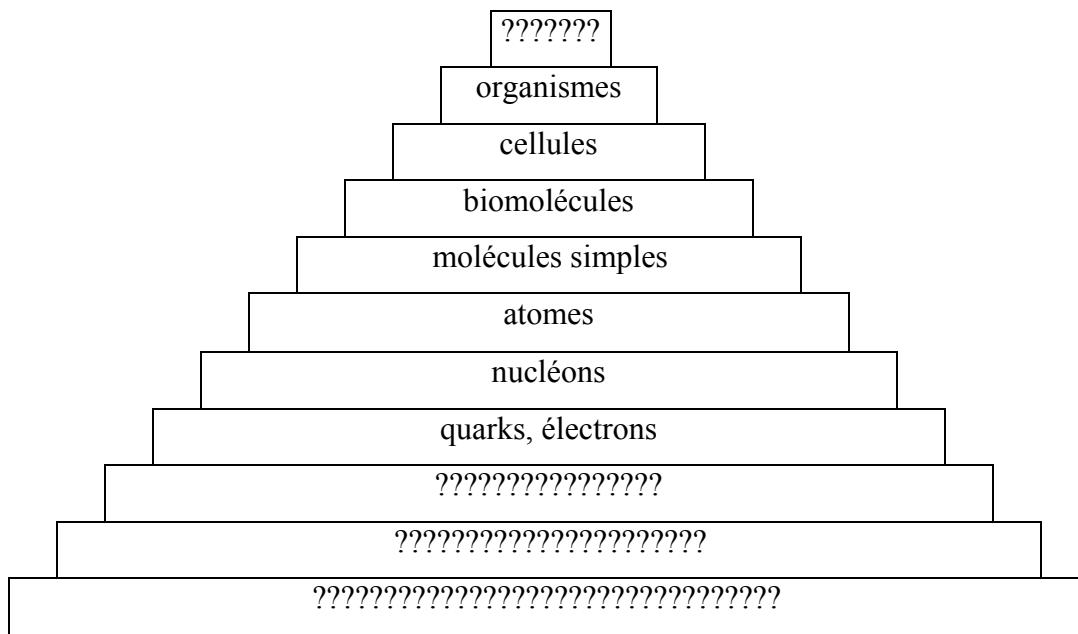
Pour décrire cet ensemble, l'astrophysicien canadien Hubert Reeves, célèbre pour ses activités de « diffuseur » scientifique (préférable au traditionnel et péjoratif qualificatif de vulgarisateur), opte, comme Bataille, pour l'image de la pyramide, la « pyramide de la complexité³ » qui s'élabore au fil du temps depuis le Big Bang⁴ :

¹ *Ibid.*, pp. 100-102.

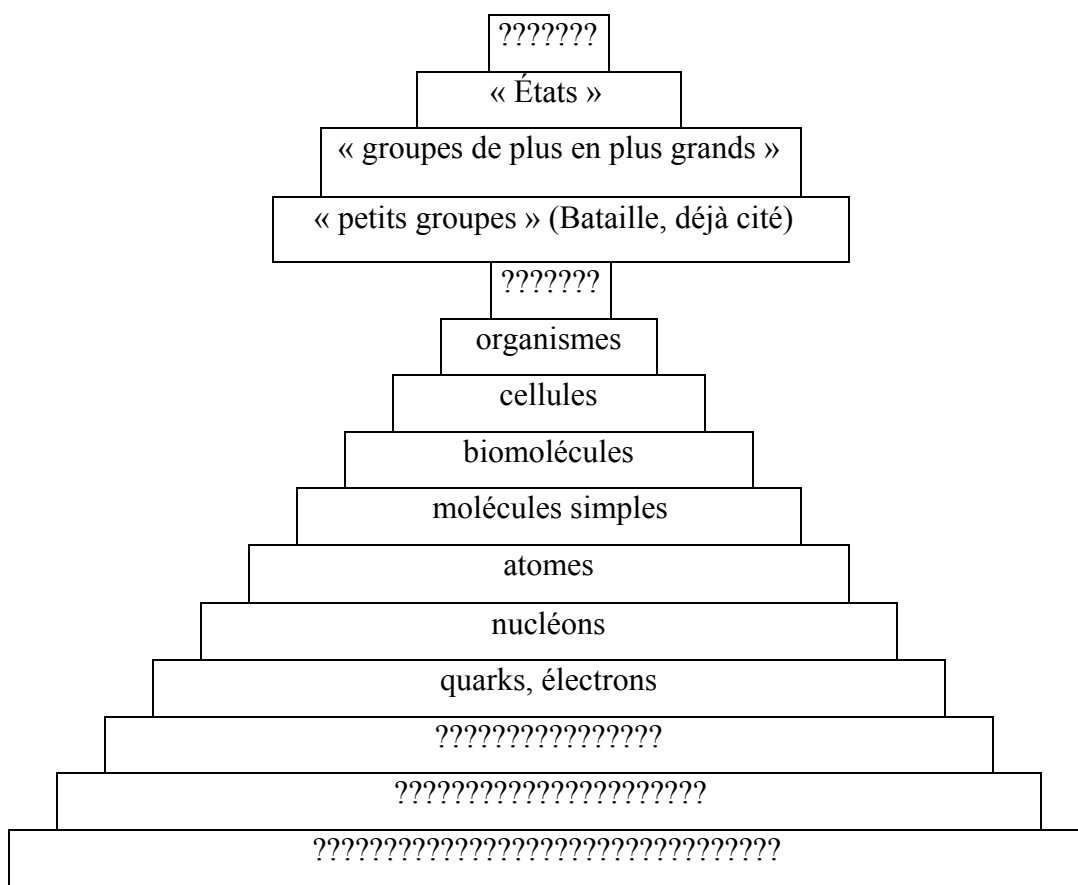
² *Ibid.*, pp. 111-115.

³ Reeves, *L'heure de s'enivrer – L'univers a-t-il un sens ?*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1986, p. 53 et *sqq.*

⁴ Pour l'image de cette pyramide, voir *ibid.*, p. 57.



La pyramide selon Bataille est pour ainsi dire la même, cependant elle est complétée, après l'évolution physico-chimico-biologique, par la pyramide d'une évolution sociologique :



Bataille a eu l'intuition de cet édifice théorique bien avant que la physique moderne ne diffuse cette idée, et dès le milieu des années 1930, il avait clairement exposé cette conception pyramidale de la matière : « [...] La pyramide que forme à partir de l'immensité de la matière la plus simple la multitude des êtres qui la composent¹. »

Afin de forger une telle vision, si précoce, de la dynamique composite de l'univers, Bataille a dû chercher dans la théorie du Big Bang, qui est la théorie cosmologique dominante depuis bientôt un siècle². Apparue durant l'entre-deux-guerres, cette théorie soumet l'hypothèse selon laquelle, étant donné l'observation actuelle de l'expansion de l'univers selon une certaine courbe de croissance, l'univers devait, il y a approximativement quinze milliards d'années, être beaucoup plus dense qu'aujourd'hui et avoir la dimension abstraite d'un point, que les physiciens appellent la « singularité initiale ». L'instant de décompression (le Big Bang, littéralement le « grand boum ») de cette « singularité » a signé le début de la genèse et de l'organisation de ce que nous appelons la matière et l'énergie.

A l'origine, en ce point mystérieux du passé, que Reeves symbolise par des points d'interrogations, sont donc « apparues » dans le déferlement de la création les particules dites élémentaires (les quarks au nombre de six et l'électron), les quarks en s'assemblant selon des règles de combinaison très précises formèrent les premiers constituants des noyaux d'atomes, c'est-à-dire les protons et les neutrons qui sont de la famille des nucléons. Ces nucléons, toujours organisés sur un jeu combinatoire complexe avec les électrons, donnèrent les premiers atomes. Une gamme possible d'environ cent atomes différents permet des combinaisons moléculaires pour ainsi dire illimitées.

Parmi ces combinaisons figurent les combinaisons de type prébiotique qui aboutissent, dans les conditions décrites par Oparine et Miller, à la formation spontanée de macromolécules, les acides aminées, qui sont les constituants

¹ Bataille, « Le labyrinthe », in *OC*, I, p. 453.

² Bataille connaissait l'état des recherches cosmologiques de son époque, du fait de ses discussions avec Ambrosino, mais aussi parce qu'il avait lu la *Discussion sur l'origine de l'univers* entre les illustres physiciens que furent Lemaître, De Sitter, Jeans et Eddington. Voir *OC*, XII, p. 601. Entre autres, le chanoine belge Georges Lemaître est l'un des premiers et principaux artisans de la théorie du Big Bang. C'est lui qui dans les années 1920, en rebondissant sur les équations de la relativité d'Einstein et les observations de l'astronome Edwin Hubble sur l'éloignement des galaxies, formalisa pour la première fois un modèle d'univers en expansion à partir de ce qu'il avait poétiquement baptisé l'« atome primitif ». Sur ce personnage passionnant, doublement pétri de science et de foi, voir le numéro spécial de *Pour la science / Les génies de la science*, « Lemaître », n° 30, février-avril 2007.

élémentaires de l'ADN (pour Acide DésoxyriboNucléique), l'ADN étant le principe biochimique qui selon la formule consacrée des biologistes « gouverne et perpétue le vivant. » Ces biomolécules, toujours dans un environnement favorable à leur développement, s'organiseront parfois de manière à manifester une forme constituée pour la première fois d'une enveloppe, d'une peau qui délimitera un dedans d'un dehors, ce sera la première cellule, la première unité bio-énergétique. Ces cellules renforceront leur chance d'exister en se regroupant en êtres pluricellulaires, les premiers organismes qui, à leur tour, généreront un degré d'organisation supérieure : les sociétés.

Voici ce que Bataille avait écrit en quelques mots très brefs dans *La limite de l'utile*, la première version inachevée de *La Part maudite*. Bataille ne racontait là rien moins que l'histoire de l'univers, l'histoire de la vie qui s'y inscrivait biologiquement et l'histoire des sociétés qui prenaient alors place dans notre immense univers. Il avait vu, sans doute plus intuitivement qu'intellectuellement, que ces lois d'agrégation, de « composition » des « particules » étaient les lois mêmes qui régissaient le système univers.

Cette transversalité ontologique était nécessaire à Bataille et elle était impliquée naturellement dans l'« économie générale ». En effet, une réflexion sur la circulation de l'énergie d'origine cosmique dans le *bios* et dans la société humaine ne pouvait se faire que via une optique interdisciplinaire complexe qui rendait d'abord possible la circulation épistémologique entre les différentes disciplines concernées par cette histoire globale.

3.1.2 – Les « pairs » de Bataille ou les « pères » de la complexité

A travers ce mouvement de réunification des savoirs, on voit converger Bataille et la science qui lui est contemporaine vers une vision similaire du monde, où toutes les particules s'enchevêtrent et interagissent réciproquement dans des systèmes complexes. Les bases des futures théories de la complexité sont ainsi posées.

Généralement, l'histoire officielle est monoparentale. Quand dans les faits plusieurs concepteurs se disputent la paternité d'une invention, l'histoire tranche en ne gardant le plus souvent qu'un seul nom. Mais il n'est pas possible de traiter ainsi de la complexité tant son fond est hybride et métissé.

3.1.2.1 – L'invention du mot et de la chose : Pierre Teilhard de Chardin

On sait ainsi que le mot « complexité » va apparaître dans ce sens particulier sous la plume de Teilhard de Chardin en 1955 dans *Le Phénomène humain*. Ce personnage fascinant, qui fut professeur au Collège de France, était à la fois paléontologue, géologue, anthropologue, philosophe, poète et homme de foi. Ses travaux ne furent regroupés et publiés qu'à partir de 1955, date de sa mort, mais l'essentiel de ses hypothèses s'était formé dès 1916 et il avait commencé à les rédiger entre 1938 et 1950¹.

Le Phénomène humain, écrit Teilhard de Chardin, est un essai sur l'« histoire de la lutte engagée, dans l'Univers, entre le Multiple unifié et la Multitude inorganisée : application, tout au long, de la grande *Loi de complexité*² ». Informé des développements de la biologie, de la physique et de la cosmologie, Teilhard de Chardin émet l'hypothèse que toute la matière de l'univers était organisée en une « longue chaîne de complexité croissante³ », qui part des particules élémentaires (appelées ainsi parce qu'elles seraient les constituants primordiaux et indivisibles de la matière), qui se regroupent en atomes qui eux-mêmes forment des molécules, avant que celles-ci ne s'agencent en cellules et que ces cellules ne s'organisent en organismes pluricellulaires, qui enfin formeront à leur tour des sociétés.

Notre univers a ainsi cette structure gigogne dans laquelle les éléments s'emboîtent les uns dans les autres en formant à chaque fois des totalités cohérentes. Dans le discours de Chardin, le monde humain découlait du monde biologique, qui lui-même découlait du monde physico-chimique.

Il est difficile de dire si Bataille eut connaissance ou non des travaux de Teilhard de Chardin. Surya, dans sa biographie, ne le mentionne pas. Quant à la liste des emprunts de Bataille à la BNF, elle s'arrête en 1950, soit cinq ans avant la parution du *Phénomène humain*. Bataille lui-même n'en fait pas état. Cependant, et même si cette hypothèse demeure aujourd'hui invérifiable, il est tout à fait confondant de lire certaines coïncidences entre les approches de la complexité qu'ont l'un et l'autre. Teilhard de Chardin, parfois, utilise la même terminologie que

¹ De Rosnay, *L'aventure du vivant*, op. cit., p. 97.

² Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Paris, Seuil, 1955, p. 58.

³ De Rosnay, op. cit.

Bataille, il parle ainsi d'être « composé¹ », de « composition² » et d'« enchevêtrement³ » du cosmos.

De bien des manières également, le « Système⁴ » de la nature décrit par Teilhard de Chardin rappelle l'équilibre naturel décrit par l'« *economia naturae* » de Linné, dont on a vu que l'« économie générale » était un prolongement moderne. « L'arrangement des parties de l'Univers a toujours été pour les hommes un sujet d'émerveillement⁵ », nous dit en effet Teilhard de Chardin, qui replace ainsi la théorie de la complexité dans l'histoire de la recherche d'une pensée globale :

« Chaque élément du Cosmos est positivement tissé de tous les autres : au-dessous de lui-même par le mystérieux phénomène de la "composition", qui le fait subsister par la pointe d'un ensemble organisé ; et, au-dessus, par l'influence subie des unités d'ordre supérieur qui l'englobent et le dominent pour leurs propres fins.

Impossible de trancher dans ce réseau, d'en isoler une pièce, sans que celle-ci s'effiloche et se défasse par tous ses bords⁶. »

Teilhard de Chardin a la conviction qu'il est possible de décrire l'harmonie et la complexité de l'« Étoffe de l'Univers⁷ », cette totalité tissée et enchevêtrée de myriades de fils et tapissée de motifs hallucinants. On aperçoit ainsi que la complexité selon Teilhard de Chardin est une science de l'économie des niveaux d'imbrication de la « matière totale⁸ » de l'univers. Comme cette complexité se retrouvait en Linné, elle se retrouve en Vernadsky, qui était la référence écologique de Bataille en ce qui concernait sa vision globale du cosmos. Toutes choses étant liées, il se trouve en effet que lors du séjour parisien de Vernadsky dans les années 1920, Teilhard de Chardin faisait partie de ses auditeurs à la Sorbonne⁹. Il en fut de toute évidence marqué, puisque si l'on en croit De Rosnay, les séminaires de Vernadsky n'ont fait que l'enthousiasmer en confirmant des théories qu'il avait pressenties en plein cœur de la Grande Guerre¹⁰.

Bataille et Teilhard de Chardin eurent ainsi en commun de reprendre la notion de biosphère, dont Vernadsky professa les lois à Paris. De la « Biosphère¹¹ » de ce

¹ Teilhard de Chardin, *op. cit.*, p. 33.

² *Ibid.*, p. 38.

³ *Ibid.*, p. 39.

⁴ *Ibid.*, p. 38.

⁵ *Ibid.*

⁶ Teilhard de Chardin, *op. cit.*, p. 38.

⁷ *Ibid.*, p. 33.

⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁹ Deléage, « Préface » à Vernadsky, *La biosphère*, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰ De Rosnay, *op. cit.*, p. 97.

¹¹ Teilhard de Chardin, *op. cit.*, p. 79 et *sqq.*

dernier, Teilhard de Chardin garda globalement le même sens scientifique, mais il conféra toutefois à ce concept une portée philosophique complètement différente. Comme pour Vernadsky et pour Bataille, l'univers est pour Teilhard de Chardin un « Système par sa Multiplicité, – un Totum par son unité¹ », mais aussi et surtout « un Quantum par son Énergie² ». Le phénomène vivant qui constitue la « Biosphère » et le phénomène humain qui l'agite s'expliquent partiellement par les lois de la thermodynamique et de la circulation de l'énergie entre les différents éléments du système.

Mais cette énergie, ce « Quantum » n'est pas exactement de même qualité que l'« énergie biochimique³ » surabondante dont il est question dans *La Part maudite*. Teilhard de Chardin, scientifique émérite, était aussi un homme de foi engagé dans le sacerdoce catholique. Contrairement à un personnage comme le physicien et chanoine Georges Lemaître qui sépara clairement les « deux chemins »⁴ de la science et de la foi, Teilhard de Chardin eut l'ambition de réconcilier cosmogénèse et Genèse divine. De ce fait, les systèmes physiques et biologiques décrits dans *Le Phénomène humain* ne sont pas purement scientifiques car ils nécessitent l'existence de Dieu. Ainsi, l'« Énergie » envisagée par Teilhard de Chardin n'est pas « l'"énergie" tout court habituellement considérée par la Science⁵ » et cherche à se mettre « en accord avec les lois de la thermodynamique⁶ » du fait de l'intrication de la divinité dans les théories scientifiques.

La comparaison entre la théorie de la complexité de Teilhard de Chardin et celle de Bataille est donc possible, mais limitée, car les présupposés religieux des deux hommes sont complètement opposés. Dans la vision du premier, c'est par l'esprit divin que la matière et l'énergie s'organisent, tandis que chez Bataille la circulation de l'énergie est un acquis et il renvoie à l'abîme la question de l'origine de l'univers⁷.

¹ *Ibid.*, p. 38.

² *Ibid.*

³ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 34.

⁴ Dominique Lambert, « La théorie des deux chemins », *Pour la science / Les génies de la science*, « Lemaître », n° 30, février-avril 2007, pp. 74-77.

⁵ Teilhard de Chardin, *op. cit.*, p. 63.

⁶ *Ibid.*

⁷ « La question qui dépasse l'entendement laisse une amertume comique. Elle touche à l'univers, à sa totalité... » Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 101.

Mais si le mot « complexité », dans le sens qui lui est donné ici, est né sous la plume de Teilhard de Chardin, il est loin d'avoir été le seul artisan de la révision épistémologique globale qu'a été l'émergence des sciences du complexe.

3.1.2.2 – Les alliés improbables : Bataille et Edgar Morin

Né en 1921, Edgar Nahoum Morin est un chercheur interdisciplinaire, sociologue de formation, qui est connu pour son « logo¹ » : la notion de complexité. Après ses activités dans la Résistance et ses engagements dans le Parti communiste, il entre au CNRS et publie un livre qui attire l'attention de Bataille, *L'Homme et la Mort*². Ce livre remarquablement érudit et intelligent est une étude historique, philosophique et anthropologique du comportement de l'humain face à la mort. Bataille en fait un compte rendu louangeur dans *Critique* en juillet 1953, dans un long article de presque vingt pages³.

Il regrettera d'avoir « dû bâcler⁴ » ce texte, « omettant avec beaucoup de remords ce qui aurait vraiment rendu justice à un livre qui le méritait⁵ », écrit-il dans une lettre à Dionys Mascolo, familier de Morin et époux de Marguerite Duras. Bataille s'intéresse beaucoup à Morin, à son œuvre, mais aussi à sa personne, et à la fin de sa lettre, il ne manque pas de demander à Mascolo : « Autre chose : je voudrais beaucoup écrire à Edgar Morin et si vous me donniez son adresse, vous me rendriez service⁶. » Il semble que l'on n'ait pas retrouvé de traces de cette correspondance, mais vraisemblablement le souhait de Bataille d'entrer en contact avec Morin fut exaucé. Il semble même qu'ils se rencontrèrent autour de projets communs qui avortèrent malheureusement.

Entre 1956 et 1962, Morin dirigeait, en effet, la revue *Arguments* avec Jean Duvignaud et Kostas Axelos⁷ et « il fut à plusieurs reprises question de la collaboration de Bataille⁸ » à cette revue. A défaut d'article, Bataille était censé

¹ Morin, « Le *complexus*, ce qui est tissé ensemble », cité par Benkirane, in *La Complexité, vertiges et promesses*, op. cit., p. 23.

² Morin, *L'Homme et la Mort* (1950), Paris, Seuil, « Points Essais », 2002.

³ Bataille, « Le paradoxe de la mort et la pyramide », in *OC*, VIII, pp. 504-520. Voir aussi *ibid.*, p. 680.

⁴ Bataille, lettre du 5 juillet 1953 à Dionys Mascolo, cité par Surya in *Choix de lettres*, op. cit., p. 447.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 448.

⁷ Heinz Weinmann, « Introduction – Edgar Morin : l'Œdipe du complexe », in Morin, *La complexité humaine*, op. cit., p. 19.

⁸ Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 591.

prendre la parole dans une réunion publique organisée par *Arguments* le 14 novembre 1956, mais une brusque dégradation de son état de santé fit que cette participation n'eut pas lieu physiquement. Bataille demanda alors à Axelos, par l'intermédiaire de Mascolo, de lire devant l'assemblée une lettre qu'il lui avait écrite précédemment et qui contenait les grandes lignes de son discours¹.

Dans *L'Homme et la Mort*, Morin fait par deux fois référence à Bataille, qui à cette époque était un auteur peu connu. « Tu sais, disait Bataille à l'un de ses amis d'enfance, il n'y a que quatre cents personnes qui me lisent². » Or, parmi ces rares lecteurs, on trouve Morin qui, dès 1950, cite déjà *La Part maudite*³, paru un an plus tôt, et le *Mémemorandum*⁴ (1945). Réciproquement, Bataille admire les recherches de Morin, il écrit un riche article sur son livre et émet le désir de le connaître et de travailler avec lui. Sans les ennuis de santé qui allaient s'accumuler jusqu'à son décès en 1962, nul doute que la collaboration entre Bataille et *Arguments*, et à travers cette revue, Morin, aurait connu des développements splendides.

Dans « Le paradoxe de la mort et la pyramide », l'article que Bataille écrivit sur *L'Homme et la Mort*, Morin apparaît comme « l'un des représentants les plus caractéristiques d'une forme de culture française contemporaine très vivante⁵ », grâce à « l'extrême diversité⁶ » de ses « sources d'informations⁷ ». Bataille loue d'autant plus l'érudition de Morin qu'ils partagent des pivots de réflexion communs comme l'interprétation de Hegel par Kojève ou la sociologie française⁸.

Mais l'effort encore non abouti de Morin est déjà à cette époque de dépasser le cloisonnement de la philosophie, de la sociologie et des sciences humaines. Il désire fonder une nouvelle anthropologie qui ne prendra effectivement forme que vingt ans plus tard après un extraordinaire métissage épistémologique⁹. Le point de départ de cette mue anthropologique fut *L'Homme et la Mort*. C'est paradoxalement en partant d'un livre sur la mort que Morin a commencé à réfléchir au *bios*, qu'il a

¹ Bataille, lettre du 14 novembre 1956 à Dionys Mascolo, reproduite par Surya in *Choix de lettres*, op. cit., pp. 464-465. Sur cette lettre qu'Axelos devait lire, voir Bataille, lettre du 11 novembre 1956 à Kostas Axelos, reproduite in op. cit., pp. 459-464.

² Bataille, cité par Georges Delteil, « Georges Bataille à Riom-ès-Montagnes », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », op. cit., p. 675.

³ Morin, *L'Homme et la Mort*, op. cit., p. 130.

⁴ *Ibid.*, p. 313.

⁵ Bataille, « Le paradoxe de la mort et la pyramide », in *OC*, VIII, p. 505.

⁶ *Ibid.*, p. 504.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 505.

⁹ Sur le récit de ce fascinant voyage intellectuel, lire Morin, *Le paradigme perdu*, op. cit., pp. 11-15. Voir aussi Morin, *Journal de Californie*, Paris, Seuil, « Points », 1970.

compris que la mort n'était pas qu'un phénomène humain, mais aussi un phénomène physico-chimique. « Dans *L'Homme et la Mort*, rédigé en 1948-1950, je cherchais le point de liaison et de rupture entre la biologie et la science de l'homme¹ », écrit Morin en 1973 dans *Le paradigme perdu : la nature humaine*, citant après cela les aspirations qui animaient alors sa recherche :

« Notre anthropologie de la mort, fondée sur la préhistoire, l'ethnologie, l'histoire, la psychologie de l'enfance, la psychologie tout court, doit trouver maintenant sa confirmation biologique si elle veut s'affirmer comme authentiquement scientifique². »

Cette aspiration à une connaissance du bas, c'est-à-dire une connaissance des composants microphysiques et microbiologiques de la matière et de la vie, est couplée dès 1950 à une aspiration à une connaissance du haut, c'est-à-dire une connaissance des dimensions astronomiques du cosmos. Non seulement Morin cherche à comprendre « le point de liaison et de rupture entre la biologie et la science de l'homme », mais il cherche également à trancher le nœud gordien où l'homme biologique et le cosmos se connectent en même temps qu'ils se coupent l'un de l'autre³.

C'est qu'il y a déjà à cette époque chez Morin une anthropologie générale balbutiante (qu'il appelle alors l'« *anthropologie génétique*⁴ »), une pensée qui cherche à suturer les différentes dimensions de l'humain. Pour évoquer cette volonté de rassembler toutes les pièces du puzzle, il utilise l'un de ces barbarismes si familiers à son style, l'« *anthropo-cosmomorphisme*⁵ ». De façon lourde mais économe, Morin conceptualise ainsi sous les yeux admiratifs de Bataille, les liens qui unissent l'*anthropos* au cosmos et à la *physis*.

Empruntant à Lucien Lévy-Bruhl, Morin imagine la multitude de « participations⁶ » qui agitent le commerce de l'humanité et de l'univers. Mais les mécanismes de ce moteur relationnel et participatif qui tisse la réalité ne sont pas encore explicités à ce moment-là. Morin ne pourra reformuler ces inter-relations en terme de complexité systémique que dans les années 1960-70, après les reconversions scientifiques de son esprit. Reste que dès l'époque contemporaine de

¹ Morin, *Le paradigme perdu*, op. cit., p. 11.

² Morin, *L'Homme et la Mort*, cité par lui-même in *Le paradigme perdu*, op. cit.

³ Morin, *La complexité humaine*, op. cit., p. 20.

⁴ Morin, *L'Homme et la Mort*, op. cit., p. 28.

⁵ *Ibid.*, p. 105.

⁶ *Ibid.*, p. 85 et sqq.

La Part maudite, Morin manifeste, à l'instar de Bataille, le souci d'une vision globale dans laquelle l'humain ne peut pas être pensé indépendamment des lois du *bios* et du cosmos.

Ainsi, il ne faut pas voir qu'une simple sympathie de chercheurs dans l'intérêt que Bataille porte à Morin (rappelons que Morin cite précocement Bataille dans *L'Homme et la Mort* et qu'il apparaît donc en 1950 comme l'un de ses lecteurs de la première heure), car il faut bien comprendre que cet intérêt traduisait une complicité de pensée autour de la notion embryonnaire de complexité. Bien que dans « Le paradoxe de la mort et la pyramide » Bataille semble ne s'attarder que sur la question de la mort, ce qui le séduit en réalité chez Morin est bel et bien sa façon de situer ce fuyant objet d'étude dans une perspective aussi « générale » que son économie, entre les particules subatomiques et la dynamique de ces mêmes particules à l'échelle de l'univers.

3.2 – Définition thermodynamique et informationnelle de la littérature : l'« économie générale » de la culture

De la façon la plus étendue, c'est toute la culture qui, par le biais de la thermodynamique et des lois de l'« économie générale », se trouve être un épiphénomène des lois de la circulation de l'énergie :

« Ce qui peut être dit de l'art, de la littérature, de la poésie est en rapport au premier chef avec le mouvement que j'étudie : celui de l'énergie excédante, traduit dans l'effervescence de la vie¹. »

Le paradigme énergétique unifie les sciences, et il fédère également avec Bataille les arts et les lettres. Cependant, demeure un problème de taille : l'énergie permet d'expliquer l'émergence culturelle, mais seulement au nom d'une contradiction formidable qui méprise ses propres lois.

Roger Caillois, qui fut, au temps du Collège de sociologie, le plus proche compagnon de Bataille, formule à merveille cette contradiction en avouant qu'il est « difficile d'admettre indéfiniment que Darwin et Carnot ont raison à la fois, sans

¹ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 20.

essayer de trouver à leurs intuitions fondamentales un point d'articulation¹. » Se demander si Carnot et Darwin peuvent avoir raison simultanément revient à savoir si l'entropie de l'univers (c'est-à-dire sa dégradation irréversible au cours du temps) est compatible avec la théorie de l'évolution (selon laquelle le vivant remonte le cours de l'entropie en créant de plus en plus d'ordre depuis son origine). Ou pour user des mots de Bataille, il s'agit de savoir si la dépense en « pure perte » autorise en même temps la culture, qui est la thésaurisation et la sélection des productions symboliques ? Étrangement, selon les lois de la physique, le vivant, et à plus forte raison les productions culturelles de l'*homo sapiens*, sont contre-nature car anti-entropiques, contraires aux prédictions du second principe de la thermodynamique².

Or, il se trouve que les systèmes vivants, englobés dans le système vivant général de la biosphère, n'obéissent pas qu'au principe de Carnot. En tant que système ouvert sur les entrées (*input*) et les sorties (*output*) de matière et d'énergie, l'être vivant est aussi soumis à d'autres lois.

En imaginant en 1935 la notion d'écosystème pour remplacer le terme de biocénose dû à Karl Möbius, Arthur Tansley entendait se rapprocher de la notion de « système » des physiciens³. La biologie empruntant ici à la physique, l'échange se devait d'être réciproque. Alors que les biologistes constataient l'apparente incompatibilité du vivant et de l'entropie, la physique réagit en approfondissant les lois de la thermodynamique à partir de la fin des années 1940, afin d'expliquer cette anomalie.

Au point de convergence d'un certain nombre de travaux américains et européens contemporains de ceux de Bataille, se réalise donc la possibilité de définir physiquement et mathématiquement le phénomène culturel comme objet d'étude des sciences naturelles. Parallèlement, dans l'ignorance de ces bouleversements qui

¹ Roger Caillois, « Cohérences aventureuses », in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2008, p. 906. Voir aussi Prigogine et Stengers, *La nouvelle alliance*, *op. cit.*, p. 200. Nous reviendrons plus loin et à plusieurs reprises sur les liens qui unissent Bataille à Caillois. Notons simplement ici que Caillois était friand de la recherche interdisciplinaire, ce qu'il nommait par devers lui les « sciences diagonales » ou les « cohérences aventureuses ». L'essai éponyme, *Cohérences aventureuses* (1976) regroupe plusieurs textes dans lesquels s'éprouve l'ambition commune de la science et de la poésie. C'est dans l'un de ces textes « La Dissymétrie », que Caillois s'est attaqué à l'incompatibilité des théories de Carnot et de Darwin : « Je me flattais ainsi d'articuler l'enseignement de Carnot, à savoir le second principe de la thermodynamique, avec celui de Darwin, la transformation et l'adaptation progressive des espèces. » Caillois, *op. cit.*, p. 810.

² Morin, préface de 2002 à *L'Homme et la Mort*, *op. cit.*, p. I. Voir aussi Alfred Fessard, préface à Henri Atlan, *L'Organisation biologique et la théorie de l'information* (1972), Paris, Seuil, « La librairie du XXIème siècle », 2006, p. XVII.

³ Drouin, *L'écologie et son histoire*, *op. cit.*, p. 105.

viennent notamment d'outre-Atlantique¹ (Ambrosino n'est plus là), Bataille déduit de son côté les origines énergétiques de la culture humaine, faisant un sort très particulier au principe de Carnot.

Ce que nous nous proposons donc de faire ici, c'est de montrer dans un premier temps à quel point Bataille s'est mal fait comprendre et a été mal compris quand il a parlé de « dépenser » en « pure perte » l'excédent d'énergie, et par là de restituer dans un deuxième temps l'histoire et les principes de cette nouvelle thermodynamique qui se développe sous les traits de la théorie de l'information.

Nous verrons alors avec quelle théorie globale il est possible de définir scientifiquement les bases du phénomène culturel. Car nous disposons certes de ce surplus d'énergie par nature, mais il demeure aussi naturellement à disposition de la culture, qui en absorbe une part importante.

3.2.1 – Le « troisième principe de la thermodynamique »

« Tout système disposant d'une certaine quantité d'énergie doit la dépenser² », écrit Bataille dans « L'économie à la mesure de l'univers ». Énonçant cette loi de la dépense dans le même style que les deux principes de la thermodynamique, avec l'anaphore relative au « système », Bataille formule son principe de la dépense, que l'on appellera ici le « troisième principe de la thermodynamique », en hommage à son effort pour engager la science de l'énergie sur le terrain des humanités.

Ce principe est des plus simples dans sa formulation, mais les conséquences qu'il entraîne sont nombreuses et complexes. Notons d'abord qu'à la différence des deux premiers principes de la thermodynamique, le « système » dont il est question chez Bataille n'est pas un système fermé, mais un système ouvert aux flux d'énergie, de matière et d'information. Pour tout dire, ce système du « troisième principe » est

¹ Lévi-Strauss, contrairement à Bataille, était en 1950 informé des développements des théories mathématiques de l'information et de la communication. Et pour cause, Lévi-Strauss vivait depuis 1940 aux États-Unis, où il avait fui les lois antisémites de Vichy. De cette découverte, qu'il fit en compagnie de Roman Jakobson, il espérait ainsi l'ouverture d'« immenses perspectives » pour l'anthropologie. Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in Mauss, *Sociologie et anthropologie*, op. cit., pp. XXXVI-XXXVII. Sur la relation Lévi-Strauss/Jakobson et leurs liens avec les théories de l'information et de la communication, voir Marcel Hénaff, « La nouveauté Lévi-Strauss », *Le Magazine littéraire*, n° 475, mai 2008, pp. 68-69. Voir aussi Dan Sperber, « Une pensée à l'orée des sciences cognitives », op. cit., pp. 70-71.

² Bataille, *L'économie à la mesure de l'univers*, in OC, VII, p. 13.

constitué soit par l'organisme lui-même (*homo sapiens* par exemple), soit par des organisations d'organismes (la société), qui sont pour chacun des systèmes vivants.

Ambrosino situa pour Bataille le vivant dans le cycle trophique, c'est-à-dire la chaîne alimentaire (*cycle food* en anglais), qui voit passer l'énergie solaire du végétal à l'animal, puis à l'humain. Il lui fit voir « dans ses grandes lignes le mouvement de l'énergie à travers l'ensemble formé par les hommes et leur milieu¹ », autrement dit à travers ce qu'on n'appelait pas encore l'écosystème. Ambrosino explique ainsi à Bataille que tout organisme, plante, animal, humain ou société, a besoin pour sa conservation et son développement d'une « *énergie strictement nécessaire*² » à sa survie, et d'une « *énergie appropriée produite*³ » utilisée dans la croissance. Du fait que chaque organisme est voué à croître, tous disposent par principe d'une énergie « *supérieure à l'énergie strictement nécessaire à sa vie*⁴. » L'excès d'énergie est la condition même de la vie, car si l'énergie retombe en-dessous du seuil de la stricte survie, c'est l'indifférence énergétique et la mort. Nous sommes voués au surplus d'énergie comme le soleil est voué à rayonner.

C'est pourquoi il faut faire appel selon Bataille à la notion de « dépense ». Cette énergie qui nous traverse est toujours de l'énergie solaire potentialisée, « mise en conserve » dans nos aliments et la respiration.

« Cette énergie en jeu dans notre activité n'est pas, quoique nous l'oublions, libérée de ses origines. Ce qu'elle opère en nous n'est qu'un passage. Nous pouvons arrêter les rayons solaires mais pour un temps. L'énergie solaire que nous sommes est une énergie qui se perd⁵. »

A l'extrémité de la chaîne alimentaire, nous sommes nous-mêmes de petits soleils et nous nous trouvons dans l'obligation psycho-bio-physique de rayonner, de dépenser l'énergie solaire dont nous ne sommes que les passeurs : « Le rayon solaire

¹ Ambrosino, in Bataille, *OC*, VII, p. 465.

² Ambrosino, in *op. cit.*, p. 466.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Bataille, *L'économie à la mesure de l'univers*, in *OC*, VII, p. 10. Ces phrases de Bataille ne sont pas sans rappeler le lien originel que Teilhard de Chardin, « père » de la complexité, soulignait poétiquement entre l'évolution cosmologique et l'évolution géologique : « Il y a quelques milliers de millions d'années, un lambeau de matière formé d'atomes particulièrement stables se détachait de la surface du Soleil. Et, sans couper les liens qui le rattachaient au reste des choses, juste à la bonne distance de l'Astre père pour en sentir le rayonnement avec une intensité moyenne, ce lambeau s'agglomérait, s'enroulait sur soi, prenait figure... Toute fraîche et chargée de pouvoir naissants, regardons se balancer, dans les profondeurs du Passé, la Terre juvénile. » Teilhard de Chardin, cité par Yves Coppens, in *Pré-ambules – Les premiers pas de l'homme*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2001, p. 84. Nous soulignons.

que nous sommes retrouve à la fin la nature et le sens du soleil : il lui faut se donner, *se perdre sans compter*¹. »

Toutefois, il n'est pas tout à fait correct de dire, bien que Bataille ait introduit la confusion sur ce point, que cette énergie « *se perd* », qui plus est en « *pure perte* ». Il est certain que nous devons dépenser l'excès d'énergie, reste qu'il nous est encore loisible de choisir comment cet excès va être exploité. « Ma volonté décide de la modalité, non de la quantité de la perte². » Tout ce que nous pouvons choisir, c'est le « mode de dilapidation des richesses³ ».

Or c'est bien là, dans le choix de cette modalité, qu'« est le point de départ incontestable⁴ » du « troisième principe de la thermodynamique » appliqué à l'humain, et non dans l'idée trop répandue d'une « pure perte » complètement hystérique et inutile. La perte chez Bataille en réalité est impure, partielle, car elle est métissée avec l'acquisition d'un certain type d'énergie qui prend la forme de productions matérielles (des outils, des vêtements) et immatérielles (des connaissances, des croyances, du pouvoir). La dépense n'est pas gaspillage, elle n'est pas sans retour, sans contre-don (Mauss), elle n'est pas non plus sans l'obligation de conserver (Godelier). Car ce que l'humain reçoit en retour et qu'il conserve, c'est la conversion de son énergie physique et biochimique en culture.

En quelque sorte, le phénomène de dépense de l'excès est similaire à celui de l'émergence décrit par la complexité. Rappelons que ce concept est illustré par la sentence : le tout est plus que la somme des parties. D'un tout émerge un excès et cet excès fait sens. L'excédent énergétique disponible n'est pas éliminé, il est converti au sens de Joule et fait ainsi émerger de la production cérébrale.

3.2.2 – Les « néguentropophages » : de l'information à la culture

Rappelons-nous Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Le premier principe de la thermodynamique a entériné cette loi : l'énergie de l'univers est constante. Rien ne se perd, et surtout pas en « pure perte », car tout se transforme. L'énergie prend forme, figure, sens, elle se manifeste à tous les niveaux de la vie humaine et c'est l'analyse de l'incidence du parcours de

¹ Bataille, *op. cit.*, p. 10.

² *Ibid.*, p. 13.

³ Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 31.

⁴ Bataille, *L'économie à la mesure de l'univers*, in *OC*, VII, p. 12.

l'énergie dans la culture qui fascinait Bataille. Son « troisième principe de la thermodynamique » était fait pour permettre l'étude de cette matérialisation de l'énergie, et de ce fait, Bataille était prêt à accueillir les idées neuves issues des théories de l'information. Le but que nous nous fixons ici sera de reformuler les implications culturelles de la circulation de l'énergie au sein de l'humanité qu'avait décrites Bataille, en une terminologie adéquate à notre temps.

3.2.2.1 – Les théories de l'information

L'explication de cette étonnante transformation de l'énergie en culture commence avec l'invention, en 1949, de la théorie de l'information par le mathématicien Claude E. Shannon et le psychologue Warren Weaver¹. A l'époque, Shannon travaille depuis quelques années aux Laboratoires Bell (fondés par Graham Bell, l'inventeur du téléphone) sur la façon de réduire les parasites et les grésillements qui brouillent les transmissions téléphoniques. La résolution de ce problème technique va l'amener à devoir quantifier mathématiquement le minimum d'informations qui peut circuler dans une ligne téléphonique et généralement dans n'importe quelle ligne de communication.

Les résultats de ces travaux, qui n'intéressaient *a priori* que les ingénieurs des télécommunications, seront publiés dans une revue spécialisée en 1948. Coïncidence chronologique, mais aussi coïncidence théorique, ce texte sera republié sous la forme d'un essai en 1949, la même année que *La Part maudite*, complété par un article de Weaver qui développait les applications générales du concept d'information. Sous le titre *The Mathematical Theory of Communication* (*La théorie mathématique de la communication*), Shannon et Weaver définissent le célèbre *bit*, un mot-valise formé à partir de l'anglais *binary digit*, qui signifie littéralement « chiffre binaire » et qui se retrouve dans la célèbre notation informatique « 0, 1 ». Ils définissent également dans ce livre une nouvelle équivalence qui va bouleverser les équations de la

¹ Warren Weaver est un personnage important de l'histoire des sciences du vingtième siècle, bien que son nom soit relativement peu connu. Outre le fait qu'il ait participé, aux côtés de Shannon, à la naissance et à la fortune des sciences de l'information et de la communication, Weaver fut également un dirigeant haut placé de la riche Fondation Rockefeller, et les directions de recherches qu'il indiqua et finança façonnèrent le visage de la science de son époque. Voir Pichot, *La société pure – De Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, « Champs », 2000, p. 254.

thermodynamique et de la physique toute entière : l'équivalence de l'entropie et de l'information¹.

Suivons le raisonnement de Shannon : selon lui il y a deux faits importants à remarquer. Premièrement, une information qui circule dans une ligne de transmission subit une dégradation entre l'émetteur et le récepteur, c'est le phénomène du « bruit² » qui finit par rendre un message inaudible. Or, cette dégradation irréversible de l'information est semblable à la dégradation de l'énergie en entropie décrite dans le principe de Carnot.

Deuxièmement, pour acquérir et transmettre de l'information, « *il faut dépenser de l'énergie*³ ». Cette énergie peut être représentée par le courant électrique d'un fil téléphonique, la lumière solaire ou les ondes sonores.

Or, cette énergie se dégrade irréversiblement, tout comme l'information.

« Pour éviter la dégradation de l'information, améliorer la qualité des transmissions, il fallait donc, au préalable, mesurer la quantité d'information renfermée dans un message⁴. »

Ce fut chose faite avec le *bit*. Et lorsque Shannon eut achevé de formaliser cette unité élémentaire d'information sous les traits d'une expression mathématique, des physiciens ne tardèrent pas à constater, en comparant les équations de Shannon et celles de la thermodynamique, que l'information se définit exactement comme « *l'inverse de l'entropie*⁵ ».

C'est notamment en 1956 que le physicien belge Léon Brillouin, dans *La science et la théorie de l'information*, mit au jour l'importance heuristique de la notion d'information pour la science. Il démontra, après l'intuition de Shannon et celle plus ancienne du physicien Léo Szilard⁶, l'existence d'un lien intime entre l'information et l'entropie⁷. Pour Brillouin, ce lien de la théorie de l'information de Shannon avec « la thermodynamique est si étroit que la cohérence exige une théorie physique de l'information⁸ », dont son livre établit les bases. L'entropie étant une mesure du désordre et du niveau de dégradation d'un système, Brillouin créa le

¹ Voir Atlan, *L'Organisation biologique et la théorie de l'information*, op. cit., p. 5.

² Karine Philippe, « Les sciences de l'information et de la communication », in *La communication – État des savoirs*, coordonné par Philippe Cabin et Jean-François Dortier, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2005, p. 61.

³ De Rosnay, *Le macroscope*, op. cit., p. 192.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 194.

⁶ Léon Brillouin, *La science et la théorie de l'information* (1956), Paris, Jacques Gabay, 1988, p. IX.

⁷ Voir Atlan, *L'Organisation biologique et la théorie de l'information*, op. cit., pp. 5-6.

⁸ Brillouin, op. cit., p. 284.

néologisme « néguentropie¹ » (pour entropie négative) comme unité de mesure de l'ordre, de l'organisation et de la présence d'information :

« L'information doit être considérée comme un terme négatif figurant dans l'entropie d'un système ; en bref, l'information est de la néguentropie². »

Brièvement et dans le style fragmentaire d'un brouillon, mais très nettement, Bataille a eu cette vision de la néguentropie, de cette énergie qui se convertit en information. C'est dans les papiers afférents à *La limite de l'utile* retrouvés après son décès que l'on peut lire cette note énigmatique : « Principes de la captation et de la libération (contraire du principe de Carnot)³. » Nous avons déjà vu que pour Bataille, la « captation » renvoie à une appropriation temporaire de l'énergie avant sa « libération », c'est du moins ce qui ressortait de la vision du cycle trophique que lui avait décrit Ambrosino. Mais les « principes » de « captation » et de « libération » qui sont cités là revêtent une signification supplémentaire du fait de leur opposition au principe de Carnot.

En effet, qu'est-ce que le « contraire du principe de Carnot » évoqué par Bataille sinon la néguentropie elle-même ? La néguentropie (l'inverse de l'entropie) structure l'information, modèle l'énergie captée en savoir⁴. Notre culture et notre savoir sont possibles parce que nous sommes des êtres « néguentropophages »⁵, qui nous nourrissons de l'énergie calorifique et qui la transformons en information avant de la traiter, de la construire, de la re-construire, de l'amplifier et de la faire circuler. La néguentropie est la modalité spécifique de dépense qui convertit l'excès d'énergie en information et en culture. Pour éclairer cette notion de néguentropie, prenons un exemple trivial que rencontre chaque lecteur :

« La lecture de cette page met en jeu plusieurs éléments : le texte, imprimé en noir sur le papier, une source de lumière (soleil ou lampe électrique), l'œil et le cerveau. La lampe est la source de néguentropie. Elle émet un flux lumineux qui se réfracte sur la succession de segments noirs et blancs des mots imprimés et module le faisceau lumineux qui frappe l'œil. L'œil décode ce message et le cerveau l'interprète. Le cerveau du lecteur a donc acquis des informations. Mais il lui a fallu

¹ *Ibid.*, pp. IX-X.

² *Ibid.*, p. IX.

³ Bataille, *OC*, VII, p. 578.

⁴ Si l'on doit définir l'information par rapport au savoir, disons que l'information, c'est le savoir *moins* une saveur. Les mots savoir et saveur ont en effet la même racine étymologique, le savoir est à lui-même une saveur, un goût et un parfum, autrement dit une qualité « subjective » qui relie le sujet et le savoir. L'information, dans le cadre de sa théorie mathématique, est purement quantitative, c'est une mesure clinique, sans qualité. Le savoir est donc une information ajoutée d'une saveur.

⁵ Morin, *La méthode – 2. La vie de la vie*, op. cit., p. 62.

les payer en énergie : les watts de la lampe contre les quelques 24000 bits d'informations de la page imprimée¹. »

La théorie de l'information de Brillouin prévoit d'une manière générale que l'acquisition d'information par un cerveau se paie ainsi directement par un « tribut » en énergie irrécupérable. En d'autres mots, l'augmentation locale de l'ordre a un coût en entropie au niveau global, la concentration de l'information par le cerveau humain provoque une augmentation du désordre dans le reste de l'univers².

Cependant, comme le pensait Bataille, c'est toujours bien l'énergie excédentaire, le surplus inutilisable qui est sujet à ces transformations. La notion d'« excès », souvent utilisée par les commentateurs dans sa perspective mystique, a aussi une autre réalité physique, biologique et thermodynamique par laquelle doit être encore nuancée l'assimilation de l'« excès » à une « pure perte », comme l'écrivait pourtant Bataille lui-même. Car l'« excès » n'est autre que la part d'énergie mise en circulation dans la néguentropie.

« Les hommes ont mille façons de laisser déborder l'énergie³ ». Les modes de dépense ont donc une multitude de voies d'écoulement et peuvent être aussi sinon plus nombreux que les passions et les nécessités qui agitent les humains depuis des millénaires : entre autres la guerre, le travail, la chasse, le sexe, le sport mais aussi l'art, la littérature et la science. On pourra éventuellement classer ces modes en travail économique (travailler pour manger et entretenir la structure socio-économique), en travail physique (le sport, la danse), en travail sexuel (l'activité sexuelle perverse, au sens freudien, c'est-à-dire sans but procréatif), en travail utile (la réparation d'un évier, la construction d'une maison), en travail de recherche (la science) et en travail « symbolique⁴ » ou artistique (un dessin, un poème, une mélodie).

3.2.2.2 – La dépense néguentropique

Ces deux derniers types de dépense néguentropique méritent particulièrement notre attention car la culture se fonde expressément sur l'établissement de la connaissance scientifique et artistique. Comment l'énergie se transforme-t-elle ici en

¹ De Rosnay, *op. cit.*, pp. 194-195.

² Brillouin, *op. cit.*, p. 283 et *sqq.*

³ Bataille, *OC*, VII, p. 597.

⁴ Bataille avait prévu le terme « dépense symbolique » pour caractériser certaines « productions de l'art », parmi lesquelles la littérature. Bataille, « La notion de dépense », in *OC*, I, p. 307.

théorème, en texte, en signe et en symbole ? Pour Henri Laborit, toute notre vie, notre mémoire, nos sensations et nos jugements sont des « événements énergétiques¹ ». En cela, Laborit renouvelle sous l'angle de la biologie du comportement la réflexion de Freud sur l'énergie psychique².

« Le rayonnement solaire, n'est pas seulement un immense torrent d'énergie inondant notre globe. Cette énergie a été à l'origine de la "mise en forme" de la matière, formes de plus en plus complexes, et ce sont elles qui ont créé l'Histoire, c'est-à-dire le stockage du temps, de la chronologie des expériences³ ».

Toute l'Histoire de l'humanité, collective et individuelle, est faite de « traces d'événements énergétiques⁴ ». Selon cette image, tous nos concepts philosophiques, moraux ou autres sont par eux-mêmes des formes d'énergie.

« Ce que nous appelons bon ou mauvais, vrai ou faux, beau ou laid, etc., n'est pas tel dans le monde, en nous et autour de nous. Il ne devient tel que parce que cette énergie a laissé des traces mémorisées en nous et que notre survie, à quelque échelon de notre organisation que l'on envisage, de la molécule au comportement, exige que nous émettions ces jugements de valeur⁵. »

On voit ici de quelle manière les flux et les intensités des déplacements d'énergie fixent les caractères de l'activité mentale. Les mots et les idées qui guident nos vies sont des interprétations humaines de phénomènes énergétiques qui marquent nos cerveaux.

L'expression de cette énergie sous forme de « signes » avait été prévue par Bataille dans un texte justement intitulé « Les signes »⁶ qui accompagne, en notes, *La limite de l'utile*. « La dépense active, y écrit Bataille, se dédouble en un certain sens en dépense et en signe⁷ ». L'énergie, bien qu'elle doive être transmise et dans une certaine mesure « perdue » par son passeur, ne se manifeste pas dans ce mouvement comme un phénomène invisible et insignifiant. Au contraire, la dépense fait signe, elle se signale, non pas en tant que loi de l'énergie, mais en tant qu'elle prend une forme.

¹ Henri Laborit, *Biologie et structure*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1968, p. 12.

² Notons ici ces mots de Freud, qui avait grand espoir en la biologie : « La biologie est vraiment un domaine aux possibilités illimitées : nous devons nous attendre à recevoir d'elle les lumières les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner quelles réponses elle donnerait dans quelques décennies aux questions que nous lui posons. Il s'agira peut-être de réponses telles qu'elles feront écrouler tout l'édifice artificiel de nos hypothèses. » Freud, cité par Jean-Pierre Changeux, in *L'homme neuronal*, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel sciences », 1983, p. 333.

³ Laborit, *op. cit.*, p. 18.

⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁵ *Ibid.*

⁶ Bataille, *OC*, VII, pp. 596-598.

⁷ *Ibid.*, p. 596.

« Chaque dépense immédiate est créatrice d'un *signe* ayant pour autrui le *sens* de la dépense effectuée. [...] Un saut, une danse, un cri, un chant, un acte sexuel, un éclat de rire, un sanglot, révélés par la vue ou l'ouïe, signifient pour qui les perçoit la *dépense* d'autrui¹. »

Dans ce texte court, Bataille n'envisage pas explicitement la dépense néguentropique sous forme de signe linguistique, c'est-à-dire sous forme d'écriture, mais il en est tout de même question indirectement puisque l'écriture, la littérature et la culture sont « l'œuvre des mains humaines² ».

Selon Bataille, l'écriture, pour celui qui en a la pratique intime, que ce soit l'écrivain ou le chercheur, reste une chose qui doit sortir du corps, un relais scriptural et linguistique par lequel on doit passer et que l'on doit passer. C'est avant tout un débordement incontrôlable de *quelque chose*, plutôt qu'un débordement concret de mots. C'est l'écriture (l'énergie) qui vient, ce ne sont pas les mots. Un excédent tourmente celui qui écrit, et cet excédent doit quitter l'intériorité de l'esprit en se fixant sur un support extra-cérébral, comme le papier. L'écriture, aussi bien littéraire, que poétique, ou que scientifique ou mystique, est une forme de dépense néguentropique. Ce qui démange la main de ceux qui écrivent, c'est de l'excès d'énergie qui demande à sortir, du surplus inemployé qui se transforme en science, en littérature et en art.

L'écriture est un moyen (comme le sexe, le sport ou n'importe quelle passion) de transformer le trop plein d'énergie en information. Selon le mot de Bataille, on a le sentiment de l'« excès », d'un « excès » qui se perd, certes, mais pas en « *pure perte* », puisqu'il prend la forme d'une information inscrite sur un support (les murs d'une grotte, une tablette d'argile, un parchemin, une feuille de papier, la mémoire électronique d'un ordinateur, etc.) qui n'est pas affectée par la mort.

Toute la culture, ainsi, est inscrite dans l'histoire de la circulation de l'énergie entre l'humain et son environnement. La composante temporelle de la culture, qui distribue les événements symboliques dans l'espace, n'avait pas échappé à Bataille, puisqu'« *il s'agit au fond* », pour lui, « *de la manière d'employer le temps*³ ». Nous pouvons aujourd'hui occuper notre temps à diverses activités, mais il est plus que probable que le temps fut, pour les premiers représentants du genre *homo*, un facteur essentiel dans la naissance de la culture.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 570.

C'est l'exemple donné par la chasse au mammouth. Cet acte collectif, qui demandait déjà un haut niveau d'organisation au sein des sociétés préhistoriques, allait de surcroît complexifier leurs cultures en leur offrant dans un premier temps de larges réserves de nourriture. Une fois ce garde-manger élaboré, celui-ci gratifia les hommes d'un lourd volume horaire généralement consacré à la chasse quotidienne de petits gibiers. Ce temps précieux, qui n'était plus soumis à la recherche des moyens de subsistance, fut à ce moment libre. Cependant, l'énergie qui était auparavant expulsée dans la chasse devait aussi être dépensée dans le temps libre. Ces instants privilégiés ont vu naître les premiers inventeurs de notre espèce, nos premiers charpentiers, nos premiers tailleurs de pierre, mais aussi et surtout, nos premiers artistes, nos premiers chamans, nos premiers musiciens et nos premiers conteurs. Ceux qui ont bâti les fondations profondes de notre culture ont précisément pu le faire en épargnant un énorme capital d'énergie qui prenait alors la forme de la viande de mammouth.

La culture depuis ne se maintient pas autrement, c'est parce que nous avons thésaurisé nos ressources matérielles et énergétiques que nous avons le temps de nous nourrir de néguentropie, d'étudier, d'apprécier une œuvre d'art, de lire et d'écrire à satiété.

L'univers n'est pas un pur chaos, il est organisé. Alors que dans sa prime jeunesse d'écrivain Bataille voulait que l'univers ressemble à un « crachat¹ », ou en tout cas, si ce n'est « à rien² », à quelque chose d'« informe³ », on a pu voir au début de ce chapitre que sa formation scientifique auprès d'Ambrosino a fait émerger chez lui l'image de structures et l'idée de lois régissant l'univers.

Ces structures et ces lois sont celles de la théorie de la complexité telle qu'elle a été d'abord élaborée par Teilhard de Chardin et Morin. Bataille se trouve ainsi là on ne l'attendait pas forcément, dans une économie des systèmes qui ouvre une vision globale et fédératrice de l'ensemble des phénomènes naturels.

Très vite, la façon dont Bataille va employer la notion de système va se rapprocher des conceptions qui se développent autour de lui, aux États-Unis ou en Europe. Le système de Bataille est certes inspiré du système hégélien mais les schémas auxquels il aboutit alors sont davantage proches des travaux des cybernéticiens et des systémiciens.

Bataille, à partir de sa rencontre avec Ambrosino, se retrouve donc à proximité des grandes reconfigurations de la science de son époque. Reconfigurations qui ont commencé en 1907, avec le jeune Albert Einstein qui formulait l'équation la plus célèbre du monde⁴ : $E = mc^2$. Il établissait ainsi une équivalence universelle entre l'énergie E et la matière désignée par sa masse m . Matière et énergie étaient désormais pour la physique deux aspects d'un phénomène élémentaire unique.

La théorie de l'information, à partir de 1949 avec Shannon et Weaver, puis à partir de 1956 avec Brillouin, montra par le truchement de la thermodynamique qu'à

¹ Bataille, « Informe », *Documents*, n° 7, décembre 1929, p. 382.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ João Magueijo, *Plus vite que la lumière*, Paris, Dunod, « Quai des sciences », 2003, pp. 46-47.

cette égalité il fallait ajouter un troisième terme, celui d'information. Matière, énergie et information sont trois manifestations mathématiquement reliées de ce qui fait le tissu de la nature.

L'incursion de Bataille dans cette réflexion est furtive mais systémique, ce qui signifie qu'elle n'est pas un effet de surface, mais qu'au contraire elle se répercute sur l'ensemble de son système de pensée. Le but ici n'a pas été de montrer l'importance de Bataille pour la théorie de la complexité et la théorie de l'information, dans le sens où ces théories seraient redevables de Bataille. Notre but a plutôt été de rendre visible que les traits de sa réflexion, aussi estompés soient-ils ici par une écriture fragmentaire, sont directement convergents avec l'esprit scientifique de son époque et avec les orientations de la science de l'énergie. Ce qu'il avait formulé comme étant le « contraire du principe de Carnot » était parallèlement étudié par les premiers théoriciens de l'information et devait, de son vivant, prendre le nom de néguentropie. Bien qu'étant un homme de lettres largement inscrit dans la sphère des écrivains et des philosophes, Bataille a transgresser les genres, et il en est ressorti, sous forme de fulgurations du langage, quelques-unes des idées maîtresses qui depuis ont dominé la science.

Ainsi, l'ensemble culturel, bien qu'obéissant à des lois différentes de celles du monde physico-chimique, trouve pourtant une définition thermodynamique et informationnelle qui fait de la science même l'objet de la science, puisque la culture commence avec l'expression et la diffusion des connaissances qu'on attribue à la science.

Les savoirs recueillis dans le temps par la « néguentropophagie » des systèmes humains sont ainsi accumulés, organisés et alimentés dans un réservoir que l'on appelle culture, dont l'immensité n'a d'égale que les sommes colossales d'énergie qui ont été nécessaires à sa constitution et qui sont encore nécessaires à son maintien. Un proverbe africain dit que lorsqu'un vieil homme meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. Les humains écrivent depuis près de cinq mille ans pour être les seuls à brûler, pour que les informations contenues dans leurs cerveaux soient sauvegardées au-delà de la mort des individus, au profit de l'espèce.

Selon Bataille, l'une des plus grandes erreurs que l'ignorance ait maintenue dans les connaissances de l'humanité était la croyance en un « sol immobile¹ », situé sous le soleil de l'Ecclésiaste. Dans ce climat asthénique, rien ne change, rien ne se transforme : les étoiles appartiennent éternellement et strictement au règne des cieux et les hommes sont des êtres immuables qui traversent la terre.

Or, rompre avec l'idée de ce « sol immobile » et replacer notre monde dans la dynamique du cosmos, comme Bataille l'a fait à partir de sa rencontre avec Ambrosino et de sa reconversion partielle à la science, c'est réinstaurer un rapport de fait entre l'homme et le monde, entre la société et l'univers. C'est aussi re-solidariser la nature et la culture, deux concepts qui avaient été séparés par Lévi-Strauss uniquement dans le but de forger un outil de travail méthodologique, et non dans celui de séparer ce qui est inséparable².

En retraçant les grandes étapes de l'élaboration de l'« économie générale » de Bataille, de ses premières amours interdites avec les sacrifices aztèques en faveur du soleil jusqu'aux intuitions qui l'ont rapproché de la complexité de Morin, on a ainsi clairement pu voir tout ce que Bataille a conservé de ses maîtres de la sociologie française, celle de Durkheim et de Mauss. Malgré les manquements à la méthode durkheimienne que Leiris n'a pas hésité à relever chez Bataille au cours des années 1930, ne doutons plus, encore une fois, de la pérennité de certains préceptes de Durkheim dans la recherche de Bataille.

En effet, lorsque ce dernier parvint, grâce à l'« économie générale », à fédérer l'unité des phénomènes naturels et culturels autour du paradigme énergétique, il le fit certes dans la lignée des thermodynamiciens, des théoriciens de

¹ Bataille, *La limite de l'utile*, in *OC*, VII, p. 187.

² Lévi-Strauss, *Nature, culture et société – Les Structures élémentaires de la parenté, chapitres I et II*, Paris, Flammarion, « GF », 2008, p. 49 et *sqq.*

l'information et des premiers écologues, mais il rejoignait également en cela la tradition presque aussi ancienne des *Règles* de Durkheim. La théorie de l'« enchevêtrement » de Bataille prolongeait ainsi le geste de la méthode sociologique de Durkheim, une méthode qui était déjà toute portée sur le « système » qu'était le phénomène social dans sa globalité :

« [...] Il est bien certain qu'il n'y a dans la cellule vivante que des molécules de matière brute. Seulement, ils y sont associés [*sic*] et c'est cette association qui est la cause de ces phénomènes nouveaux qui caractérisent la vie et dont il est impossible de retrouver même le germe dans aucun des éléments associés. C'est qu'un tout n'est pas identique à la somme de ses parties, il est quelque chose d'autre et dont les propriétés diffèrent de celles que présentent les parties dont il est composé. L'association n'est pas, comme on l'a cru quelquefois, un phénomène, par soi-même, infécond, qui consiste simplement à mettre en rapports extérieurs des faits acquis et des propriétés constituées. N'est-elle pas, au contraire, la source de toutes les nouveautés qui se sont successivement produites au cours de l'évolution générale des choses ? [...] »

En vertu de ce principe, la société n'est pas une simple somme d'individus, mais le système formé par leur association représente une réalité spécifique qui a ses caractères propres¹. »

Au-delà du pathos qui a accompagné les premiers émois de Bataille pour l'œil, le soleil et les sacrifices humains, s'est établie chez lui une vue s'ensemble du monde social, qui est en dernier lieu le monde tout court : il aperçoit alors un « système » à tendance associative qui prend sa racine dans la matière inorganique, et qui, par paliers successifs, d'une émergence à une autre, devient lentement société.

A sa manière, Bataille joua le jeu des « associations » et au sein de son propre système, il régla les lois de l'*oïkos* de façon à faire rimer anthropologie, économie, écologie et complexité, jusqu'au point où, dans sa pensée, la culture et la nature révèlent l'une et l'autre leur interdépendance dans les activités humaines les plus sophistiquées, comme l'écriture ou la science.

¹ Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique* (1894), Paris, Flammarion, « Champs », 1988, pp. 195-196.

DEUXIÈME PARTIE

*L'espèce humaine, la société et l'art –
Science et polis*

« L'homme s'est mis à marcher debout et ses mains sont devenues disponibles..., la mâchoire libérée par la main du plus gros de son travail..., le museau est devenu visage, le silex outil, la main s'est faite inventive, et l'esprit s'est trouvé saisi par la mort. »

Edgar Morin

Il y eut un paléontologue en Bataille, autant qu'il y eut un biologiste, un historien, un anthropologue, un sociologue, un politologue et un politicien. Sa réflexion sur la complexité de l'univers, ou sur l'« enchevêtrement » selon son propre terme, avait comme prolongation polylogique une réflexion sur la nature de l'humain, de la société, de la culture et de l'art. L'univers perçu dans sa globalité systémique à travers les théories de l'« économie générale » et de la complexité révèle la position exceptionnelle de la vie sur notre planète, et plus particulièrement de la vie humaine. Au lieu de céder au principe de l'entropie, les systèmes vivants au contraire s'organisent, concentrent l'énergie et l'information. Ce que l'on appelle la « théorie de l'évolution¹ » trace une histoire de la co-construction de l'humain par de multiples procès, à la fois biologiques, sociologiques, éthologiques et écosystémiques.

A partir de la fin des années 1920, dans des textes d'abord dispersés, Bataille a emprunté des éléments de cette théorie de l'« évolution ». Cependant, l'aspect poétique et « savant fou » de ces textes ont en quelque sorte mis au second plan les intuitions anthropologiques qu'ils recélaient. Bataille nous rappelait que les récits nous « révèlent la vérité multiple de la vie² » et nous « situent devant le destin³ »,

¹ Nous examinerons plus loin pourquoi le mot « évolution » doit être prudemment utilisé. En effet, si la théorie de l'« évolution » fait partie de notre paysage culturel et de notre langage depuis plus d'un siècle, il demeure dans ce mot des implications dangereuses que nous ne percevons pas forcément, rendus inattentifs par l'habitude. Voir *infra*, partie II, chapitre 2, 2.2.2.1 – *L'ambiguïté d'un mot : les théories de l'« évolution »*, p. 235.

² Bataille, *Le Bleu du ciel*, in *OC*, III, p. 381.

³ *Ibid.*

mais n'oublions pas que l'histoire des sociétés et l'histoire des sciences restent indispensables si nous voulons entendre le récit qui a fait de nous des humains.

La théorie de l'« évolution », loin de ne devoir intéresser que les biologistes et les paléontologues, doit en réalité éveiller la vigilance de tout citoyen. Apparue il y a environ deux cents ans sous sa forme première avec Lamarck, la théorie de l'« évolution » est l'une des plus profondes « mutations métaphysiques¹ » qu'ait connues l'humanité depuis l'apparition du christianisme. Elle a entraîné des « transformations radicales et globales de la vision du monde adoptée par le plus grand nombre² » et elle a altéré jusqu'aux structures sous-jacentes de nos systèmes de pensée, à tel point que ses principes se sont infiltrés partout sans que l'on en soit toujours parfaitement conscient : dans la politique (les eugénismes pratiqués en Allemagne, en Afrique du Sud, en Russie, etc.), dans l'éducation et la religion (le courant américain de l'*Intelligent Design*), dans la littérature (le naturalisme d'Émile Zola, la clairvoyance d'Aldous Huxley) ou dans l'économie (le capitalisme vu comme un darwinisme social, une jungle urbaine où règne la loi du plus fort). La théorie de l'« évolution » n'est donc pas qu'une théorie spécialisée du champ de la biologie, elle est aussi et surtout un soubassement idéologique, un non-dit théorique de l'Occident moderne et contemporain.

Les objectifs proposés ici seront ainsi de tenter de savoir quels furent les retentissements de la théorie de l'« évolution » sur la vie intellectuelle, artistique et politique des années 1930-40, et d'essayer de comprendre de quelle manière Bataille prit part au débat houleux qui agissait la question des « races humaines ». Les faits, nous le verrons, sont très nuancés et non moins délicats à décrire. Cependant, il demeure important et fort intéressant d'éclairer l'environnement direct ou indirect de Bataille sous l'angle des idéologies raciales qui dominaient dans ces années-là, car le paysage culturel y gagne une complexité qui rétroagit sur la pensée politique de Bataille : on portera alors une toute autre attention à certains détails, qui n'en sont peut-être pas, on déterminera un contexte historique miné et enkysté dans lequel les individus étaient littéralement pris au piège, et on redécouvrira partiellement une écriture et des actions au travers d'une époque.

¹ Pour reprendre l'expression de Michel Houellebecq dans *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 10.

² *Ibid.*

Avant d'en arriver à cette analyse de l'impact de la politique raciale sur le travail de Bataille et celui de son entourage culturel, nous commencerons par jeter un peu de lumière sur les origines de notre espèce, ce qui nous permettra d'aborder la questions de la « race » d'un point de vue biologique et historique. Nous nous interrogerons alors sur l'histoire de la nature humaine, ou plutôt sur le sens que l'on peut donner, ici et là, à son « évolution », de ses origines paléolithiques aux temps modernes. Qu'est-ce qu' « évoluer » ? Quels sont les événements fondamentaux qui, dans le lointain passé de notre espèce, ont contribué à faire de nous les animaux politiques que nous sommes aujourd'hui ? Et surtout, comment, et dans quelle mesure, la politique a-t-elle transformé les définitions de l'humain fournies par la science en des lois qui régissent les usages légaux du corps ?

La première partie de cette thèse situait la culture dans la *physis* et le *kosmos*, la seconde la situera dans l'*anthropos*, dans le *bios* et dans le *socius*, dans la suite bio-socio-logique de l' « évolution ». On racontera pour commencer l'histoire de l' « évolution » vue par Bataille avant de la rafraîchir à l'aune des connaissances contemporaines. Il s'agira de voir que, dès la fin des années 1920, Bataille se forge une anthropologie qui, de fantasmagique et ténébreusement poétique, va progressivement entrer dans un autre univers, celui de la science. Lentement, mais sûrement, son écriture va se transformer, déplaçant ses frontières de la subjectivité outrancière à une volonté de s'adresser à la communauté scientifique.

On discutera ensuite la notion ambiguë d' « évolution » au regard de la politique eugéniste nazie déployée par Hitler. L'explication globale qui fait émerger la culture de la nature possède en effet plus d'un volet pervers : la notion d' « évolution » renfermant intrinsèquement le sens d'une hiérarchie entre les êtres vivants, donc entre les hommes, tout un pan de la biologie des dix-neuvième et vingtième siècles a pu avancer la « supériorité » de certaines « races », cautionnant et induisant ainsi les génocides les plus atrocement singuliers de l'Histoire.

Il faudra voir ainsi que l' « enchevêtrement » par lequel Bataille voit l'univers est aussi l' « enchevêtrement » de sa propre pensée. La complexité de ses positions politiques, notamment vis-à-vis du fascisme (entendu comme la forme générale du pouvoir totalitaire, dont fascisme italien et nazisme sont des variations), mérite en effet une attention toute particulière au regard des idéologies qui se forgèrent en dehors des groupes connus que sont le *Cercle communiste démocratique* ou *Contre-Attaque*.

CHAPITRE 1

L'histoire de l'histoire de l'humain dans la pensée de Bataille

Foucault a démontré dans *Les mots et les choses* que la question que l'humain se pose sur ses origines et sa nature ne remonte pas à la nuit des temps comme le dit le cliché, mais à une période historiquement déterminée : c'est uniquement à partir du dix-neuvième siècle que « les être vivants se sont logés dans la profondeur spécifique de la vie¹ ».

L'« homme » était jusqu'à cette époque confiné dans le giron de la religion, qui en dictait l'origine et la destinée surnaturelles. Mais grâce à l'apparition de la biologie et à la formulation de la théorie sur l'origine des espèces de Darwin, l'humain quitta son nuage divin pour retrouver la place qu'il avait toujours eue au milieu du règne animal. L'humain dès lors se trouvait doté d'une histoire, d'une généalogie qu'il pouvait à présent commencer à retracer. Cette histoire de l'humain prend ses racines dans la période dite de la préhistoire, là où nous trouvons la divergence originelle avec l'histoire de l'animal.

¹ Foucault, *Les mots et les choses – Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966, p. 356.

La préhistoire désigne l'histoire d'avant l'avènement des civilisations écrites. En ce sens, cette période n'a en principe pas d'intérêt pour l'étude de la littérature, à moins d'y rechercher, dans la critique et dans le prolongement du travail de Bataille, les procédures naturelles qui menèrent à l'épanouissement culturel de l'*homo sapiens*. « La préhistoire, qui n'est en vérité qu'une forme d'histoire distincte, ne serait-elle pas finalement *la clé* de l'histoire ?¹ », demande pertinemment Bataille. La quête de cette « *clé* » commença pour lui à la fin des années 1920 avec ses recherches sur l'« œil pinéal » et des articles de *Documents*, et se poursuivit jusqu'à la fin de sa vie à travers *Lascaux* et *Critique*.

Dans l'article « Figure humaine », paru en 1929 dans la période la plus insolente de Bataille, celui-ci raille la face de « l'homme² » et conteste « l'existence de la *nature humaine*³ ». Avec un mimétisme encore prégnant, le chercheur anglais Martin Crowley considérait récemment que Bataille désavouait l'existence des constantes anthropologiques :

« Bataille croyait-il à l'existence d'une nature humaine ? Tout porte à le nier : la déchéance irrémédiable qu'il inflige à la dignité humaine se veut très précisément la ruine de toute croyance pareille⁴. »

L'ambition de ce chapitre s'oppose à cette affirmation et souhaite montrer qu'au fil des années, Bataille a forgé et renforcé une opinion contraire à celle de ses écrits de jeunesse, et qu'il a fini par se bâtir une idée assez précise de la nature humaine.

Dans *Documents*, Bataille opérait une confusion entre les notions d'« homme » et d'« humain », confusion toujours largement présente dans les esprits. La notion d'« homme » a elle aussi son histoire, elle a suivi un certain chemin à travers le vingtième siècle et Bataille s'est trouvé à une période charnière de ses bouleversements épistémologiques.

L'« homme » s'attache en Occident à l'histoire de la chrétienté, il est d'abord un produit de la volonté divine. Le récit cosmogonique de la Genèse décrit l'« homme » apparaissant *ex nihilo*, sans lien ombilical qui le rattache à une quelconque matrice matérielle, si ce n'est à une argile inspirée. L'« homme » était alors issu du Verbe, mais il était sans histoire. C'était là l'image d'un « homme »

¹ Bataille, « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? », in *OC*, XII, p. 417.

² Bataille, « Figure humaine », *Documents*, n° 4, septembre 1929, p. 194.

³ *Ibid.*, p. 196.

⁴ Martin Crowley, « L'homme sans », *Lignes*, « Nouvelles lectures de Georges Bataille », *op. cit.*, p. 12.

« insulaire¹ », d'un « homme » isolé des causes physiques et biologiques de son existence, qui n'existait que dans le temps tronqué de la chronologie biblique.

Puis, progressivement, à partir du siècle des Lumières mais surtout à partir des découvertes scientifiques du dix-neuvième siècle, l'« homme », sujet sans histoire de Dieu, a commencé à devenir « humain », espèce animale parmi les espèces animales, élément au sein d'un système, objet d'étude en même temps que sujet qui étudie, engrenage dans l'horloge de l'Histoire. En d'autres termes, l'« homme » s'est humanisé, il s'est rattaché au reste du cosmos et est devenu « péninsulaire² ».

Mais l'humain, naissant, laissait derrière lui le cadavre de l'« homme ». Ce n'est pas innocemment que Foucault a posé la question de la mort de l'homme³. Cette idée a, certes, un fort accent hégélien, mais ce qui l'explique en réalité, c'est le nouveau contexte épistémologique et scientifique des années 1960. En effet, c'est à ce moment précis que les travaux fondamentaux de la génétique (Watson, Crick et Wilkins, prix Nobel de médecine en 1962⁴) et de la biologie moléculaire (François Jacob, Jacques Monod, André Lwoff, pris Nobel de médecine en 1965⁵) achèvent d'arracher les dernières guenilles divines avec lesquelles l'homme se couvrait, mettant à nu cette créature nouvelle en même temps qu'ancienne, l'humain.

Ce qui est mort, c'est donc une conception amputée de l'*anthropos* et ce qui prend sa suite, ce n'est pas le « surhomme », ce n'est pas non plus le « dernier homme » qui signe la fin de l'Histoire, mais c'est un humain qui s'inscrit au milieu de la nature et qui appelle une nouvelle science pour le penser. Une nouvelle science pour nous penser, c'est-à-dire une nouvelle façon de penser la science :

« Le glas sonne pour une anthropologie rétrécie à une mince bande psycho-culturelle flottant comme un tapis volant sur l'univers naturel. [...] »

L'anthropologie fondamentale doit rejeter toute définition qui fasse de l'homme une entité, soit supra-animale (la Vulgate anthropologique), soit strictement animale (la Vulgate pop-biologique) ; elle doit reconnaître l'homme comme être vivant pour le

¹ Morin, *Le paradigme perdu*, op. cit., p. 211.

² *Ibid.*, p. 209.

³ Foucault, « L'homme est-il mort ? », in *Dits et écrits I*, op. cit., pp. 568-572.

⁴ Voir James D. Watson, *La double hélice – Comment un jeune chercheur de vingt-cinq ans, en découvrant la structure de l'ADN, a révélé au monde le secret de la vie*, Paris, Robert Laffont, 1968.

⁵ Voir François Jacob, *La logique du vivant – Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, « Tel », 1970, ainsi que Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité – Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1970. Ces deux ouvrages, de même que celui de Watson cité précédemment, brossent un tableau du contexte d'où a émergé la nouvelle biologie et mettent en lumière ses innovations et ses conséquences sur la notion de nature humaine.

distinguer des autres vivants, elle doit dépasser l'alternative ontologique nature/culture. Ni pan-biologisme, ni pan-culturalisme, mais une vérité plus riche, qui donne à la biologie humaine et à la culture humaine un rôle plus grand, *puisque c'est un rôle réciproque de l'une à l'autre*¹. »

Il y a une nature humaine, il y a des invariants universaux qui spécifient l'*homo sapiens*. Bataille les a d'abord niés, puis il est parti à leur recherche. Nous allons voir dans ce chapitre quelles ont été les étapes de ces renaissances de l'humain dans la pensée de Bataille. Cette histoire de l'histoire de l'humain dans son œuvre ne prétend ni à l'exhaustivité ni à l'encyclopédisme, son objectif est en premier lieu d'inscrire simultanément Bataille dans sa chronologie intérieure et dans les événements de son époque, de dire ce qui lui est dû, mais aussi et surtout de dire ce qu'il doit aux autres.

Voyons qu'à travers de multiples métissages intellectuels et une pénible gestation, Bataille se fait anthropologue, paléoanthropologue. Il se transforme et transforme ainsi ses conceptions de l'humain et de la société. Il faudra bien voir que ces transformations n'ont rien de marginal et qu'elles s'inscrivent aussi bien dans l'histoire personnelle de Bataille, qui prend des initiatives, qui fait des rencontres, que dans l'histoire des sciences avec laquelle Bataille va se solidariser de plus en plus.

Trois phases successives vont ici apparaître, qui chacune feront l'objet d'un sous-chapitre. La période initiale traite des premières anthropologies fantasmatiques et surréalistes que Bataille a développées entre 1927 et le début des années 1930, mais elle s'enracine plus profondément dans l'histoire privée de Bataille et remonte jusqu'à sa naissance et son enfance. Des méandres de ces premiers âges grandguignolesques, nous verrons surgir, tel un effrayant clown mécanique, un œil trop bien connu qui cache dans son ombre la vocation latente d'expliquer l'humain. *L'Histoire de l'œil*, *l'Anus solaire*, le dossier de l'« œil pinéal », *Documents* seront étudiés au crible de cette latence qui a produit parmi les textes poético-scientifiques les plus étranges.

Cette ardeur d'alchimiste médiéval parcourut Bataille jusqu'au moment où, par des biais différents mais convergents, il effectua une reconversion théorique en faveur de la science qu'il méprisait autrefois. La première liaison épistémologique apparut ainsi subtilement en 1933. Elle signalait le début de la seconde période

¹ Morin, *op. cit.*

anthropologique de Bataille en l'amenant à réfléchir sur la sociologie animale. Puisque l'homme est un animal, il faut chercher chez celui-ci les racines de notre « être-ensemble » et de notre propre nature. Bataille réalisa cette recherche à travers différents cénacles qui travaillèrent jusqu'à la veille de la guerre. Il fit alors le lien entre l'érudition fragmentaire des délires de l'« œil pinéal » et de *Documents* avec la nécessité de construire un système de savoir lisible et communicable à d'autres chercheurs.

Cette reconversion à l'anthropologie scientifique fut enfin appuyée et régénérée à partir des années 1950 par l'apport des grands paléontologues dont Bataille a su s'entourer, avec parmi eux l'abbé Henri Breuil. A partir des travaux que ce professeur au Collège de France a produits sur les cavernes ornées et notamment sur la grotte de Lascaux, Bataille entre dans la dernière phase de son anthropologie et donne une nouvelle ampleur à sa théorie de la nature humaine. Non content de discerner dans les années 1930 les origines animales de la société, il en arrive au processus de l'hominisation, à ce fameux passage qui créa l'espèce humaine.

Ce faisant, Bataille réécrit une énième histoire de l'œil, bouclant une nouvelle boucle : après avoir maîtrisé la question de l'œil par la science, la science l'a ramené à l'art, lui faisant voir la relation ontologique qui unit l'espèce humaine à ses yeux.

1.1 – Une histoire humaine et naturelle de l'œil (1897-1932)

C'est seulement en 1961, soit un an avant sa mort, que Bataille laissa entendre au public qu'il était l'auteur de l'*Histoire de l'œil*. Ce fut dans un entretien qu'il accorda à Madeleine Chapsal pour *L'Express*. Bien des personnes de l'entourage de Bataille n'en faisaient alors déjà plus un secret : beaucoup d'artistes et d'écrivains de l'époque savaient en effet fort bien qui était Lord Auch. Cependant Bataille n'autorisa jamais que cela soit divulgué de son vivant, et les trois éditions de ce livre qui parurent en trente ans conservèrent l'anonymat de l'auteur.

Face à l'insistance que Bataille montra toute sa vie pour maintenir ce secret dans un cercle restreint d'amis et de confrères, il est légitime de se demander pourquoi il laissa s'échapper cette indiscretion qui, tout d'un coup, brisait un tabou. Après quel chemin sinueux, quelle métamorphose, et surtout quelle connaissance d'elle-même, la question de l'œil s'est-elle désamorcée dans la pensée de Bataille ?

Ce fut par une connaissance chèrement acquise, en apprenant à maîtriser lentement, par l'art et la science, l'angoisse des traumatismes de son enfance. En effet, c'est en domptant l'œil poétiquement (par l'*Histoire de l'œil*, l'*Anus solaire*, l'« œil pinéal », les articles de *Documents*), puis par le biais de l'anthropologie (*Lascaux*), qu'il put se détacher de l'égocentrisme romantique de son histoire individuelle et trop humaine, afin de croiser et de rejoindre l'histoire universelle et naturelle. C'est ainsi que le cheminement de la question de l'œil dans la vie personnelle de Bataille devait rencontrer une préoccupation infiniment plus large, celle portant sur la nature de l'espèce humaine.

1.1.1 – L'histoire humaine, trop humaine

Par choix éditorial, le premier tome des *Œuvres complètes* de Bataille place *l'Histoire de l'œil* en position liminaire. Or, le classement des textes de Bataille obéit, toujours selon le vœu de l'éditeur¹, à l'ordre chronologique de parution, ce qui peut étonner puisque l'on sait que *l'Histoire de l'œil* n'est ni le premier récit ni même le premier texte de Bataille (citons par exemple le texte oublié, *Notre-Dame-de-Rheims*, daté de 1917, ainsi que les articles qu'il a écrits pour *Aréthuse*).

Cependant, il est d'usage de considérer que *l'Histoire de l'œil* est son premier livre en même temps que l'une de ses œuvres majeures. Et pour cause : dans ce livre se cachent les origines de Bataille, son histoire, son enfance, sa vie privée, humaine, trop humaine. Du moins, c'est ce que Bataille a pu dire.

Ce faisant, le lecteur apprend, toujours guidé par un certain Bataille, que l'œil tient une place prépondérante dans sa ténébreuse écriture des années 1920. D'abord motif traumatique, l'œil est devenu progressivement à cette période un motif poétique porté par une interprétation personnelle de la psychanalyse et par une anthropologie alors très ésotérique.

1.1.1.1 – La mécanique des inqualifiables contrées auvergnates : la question de l'œil en question

Bien avant de devenir l'objet d'une histoire et de fantasmes anatomiques, l'œil fut pour Bataille l'objet d'un problème familial et de traumatismes qui remontent à l'enfance. *L'Anus solaire*, *l'Histoire de l'œil*, le dossier de l'« œil pinéal » sont parmi les traces littéraires de l'explosion de ces angoisses. C'est ce que Bataille en a dit.

Toujours selon l'aveu de Bataille, il faut chercher les raisons de ces angoisses à la charnière des dix-neuvième et vingtième siècles, dans les montagnes d'Auvergne, à Billom, le village où il naquit, et à Riom-ès-Montagnes où il grandit dans la grande maison de son grand-père, au milieu d'un jardin où les saules pleureurs semblaient théâtralement annoncer le destin tragique de la famille Bataille.

Mais cet aveu, si souvent répété puis amplifié par la médiatisation critique, peut-il réellement être fiable venant de la part d'un écrivain dont l'une des dernières

¹ Hollier, *in* Bataille, *OC*, I, p. 7.

satisfactions est d'avoir réussi, sa vie et son œuvre durant, à « brouiller les cartes »¹ ? Quelle part peut-on faire aujourd'hui, à l'heure des réévaluations et des démystifications, aux sombres années auvergnates de la vie de Bataille que lui-même pendant un temps, puis certains critiques, ont érigé en mythe² ? Quelle mécanique huilée a transformé les traumatismes d'un petit auvergnat en balises pour un parcours touristique ?

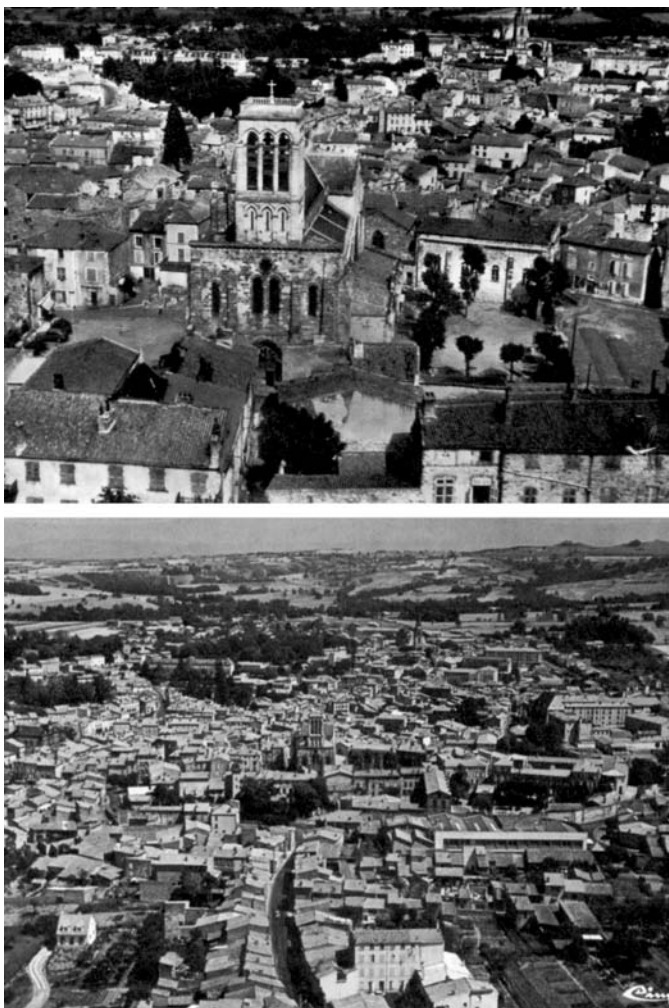


Fig. II.1.1 – Billom, la ville natale de Bataille.

Il est en réalité bien connu, trop bien connu, que l'histoire et la pensée de Bataille sont « l'affaire de la psychanalyse³ », ce qui irrita Jean-Paul Sartre. La

¹ « Je dirais volontiers que ce dont je suis le plus fier, c'est d'avoir brouillé les cartes », déclare Bataille à Madeleine Chapsal en 1961. Cité par Surya, in *Georges Bataille, la mort à l'œuvre, op. cit.*, p. 598.

² Gilles Ernst a déjà distinctement noté que les biographes de Bataille (Michel Surya et Bernd Mattheus) ont eu la main lourde lorsqu'il s'est agi d'extraire du matériau autobiographique des fictions de Bataille, négligeant ainsi la qualité de « reflets » altérés que Bataille a donné à ses souvenirs. Ernst, « Georges Bataille : position des "reflets" (ou l'impossible biographie) », *Revue des sciences humaines*, n° 224, octobre-décembre 1991, pp. 105-125.

³ Jean-Paul Sartre, « Un nouveau mystique », in *Critiques littéraires (Situations, I)*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1947, p. 174.

confusion devient presque totale lorsque Bataille fait en 1995 l'affaire et l'objet d'une thèse de psychologie clinique, qui étudie en vis-à-vis la personnalité de Bataille et son écriture fictionnelle, les considérant comme une unique entité psychologique¹.

Remémorons les « faits ». Georges Bataille est né en 1897 de l'union de Marie-Antoinette Tournadre et de Joseph-Aristide Bataille. Ce dernier était atteint du « tabès² », ou « neurosyphilis tertiaire³ », lors de la naissance de son second fils, Georges. Cette maladie vénérienne a la particularité de provoquer une lente dégénérescence nerveuse qui commence parfois par attaquer le système visuel, ce qui fut le cas du père de Bataille, qui conçut son fils alors qu'il était aveugle : « Je suis né d'un père P. G. qui m'a conçu étant déjà aveugle et qui peu après ma naissance fut cloué dans son fauteuil par sa sinistre maladie⁴ ».



¹ Arnaud Tellier, *La traumatographie – Expériences traumatiques et passage à l'écriture*, Université Paris 7, Thèse de doctorat de psychologie clinique, sous la direction de Michèle Huguet, 1995.

² Bataille, *Histoire de l'œil* (seconde version), in *OC*, I, p. 607.

³ Ernst, *art. cit.*

⁴ Bataille, *Histoire de l'œil*, in *OC*, I, p. 75.

Fig. II.1.2 – Joseph-Aristide Bataille, avec ses fils,
Georges (à gauche) et Martial (à droite).

En effet, en 1900, la dégénérescence du système nerveux de Joseph-Aristide le laissa paralysé général (« P. G. »)¹. La maladie gagnait son cerveau et il commença à devenir fou en 1913, « un an avant la guerre² », selon les dires de celui dont on sait pas s'il est Louis Trente, Lord Auch ou Bataille. Ce dernier grandit donc auprès d'un père infirme dont les yeux globuleux étaient en permanence grands ouverts sur le néant et l'obscurité. Bataille a écrit et répété (dans l'*Histoire de l'œil*, dans *Le Petit*, dans l'interview de Chapsal) que le handicap de son père l'avait profondément marqué, à tel point que trente ans plus tard, seule une écriture thérapeutique put faire la part belle à ces traumatismes, sublimant poétiquement les horreurs de l'enfance dans le plus pur style psychanalytique de l'époque.

Il est sans doute inutile de rappeler que la psychanalyse rencontre alors en France un effet de mode tout particulier, qui concerne notamment le surréalisme de Breton. Dans cette histoire de l'œil selon la psychanalyse, il est nécessaire d'évoquer le nom du docteur Adrien Borel, l'un des premiers psychanalystes français. Il fut l'analyste de Leiris, de Queneau, de Colette Peignot³ et il est connu pour avoir traité Bataille pendant deux courtes années, vraisemblablement en 1926-1927. La cure selon Borel impliquait que l'analysé écrive librement, qu'il soumette ses textes au thérapeute qui lui-même les replaçait au regard du dialogue qu'il avait avec son patient⁴. L'écriture était conçue comme un canal de transition et de révélation de l'information cachée au fond de la mémoire de l'analysé. Ce traitement « peu rigoureux⁵ » provoqua le déblocage de l'écriture de Bataille et émergea alors en 1928 l'*Histoire de l'œil*, son « premier » récit.

Revenir brièvement sur ces éléments familiers n'est pas inintéressant, car si l'on sait que Bataille a, toute sa vie d'écrivain, acquitté sa reconnaissance de dette envers Borel⁶, si l'on sait que l'origine de son écriture est la cure psychanalytique, on

¹ Bataille, *Histoire de l'œil* (seconde version), in *OC*, I, p. 607.

² Bataille, « W.-C. – Préface à l'*Histoire de l'œil* », in *Le Petit* (1943), in *OC*, III, p. 61. *Le Petit* paru à l'origine sous le pseudonyme de Louis Trente.

³ Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 125.

⁴ *Ibid.*

⁵ Bataille, cité par Surya, in *ibid.*

⁶ Un exemplaire numéroté de chacun des livres publiés de Bataille fut envoyé à Borel : « Je vous serais très reconnaissant s'il vous est possible d'envoyer au docteur Borel un exemplaire de tête, comme je l'ai toujours fait pour lui », écrit ainsi Bataille à son éditeur. Bataille, lettre du 16 juin 1950 à Georges Lambrichs, des éditions de Minuit, reproduite par Surya, in *Choix de lettres*, *op. cit.*, p. 415. Voir aussi Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 127.

aperçoit moins que la lente et tortueuse problématisation de la question de l'œil va nous emmener très loin des images obscènes et scatologiques véhiculées par une certaine *doxa* bataillienne.

Certains critiques ont, en effet, fait grand cas de la « part de l'œil » dans la pensée de Bataille, marquant souvent d'importants jalons dans la connaissance de son œuvre : Surya, par exemple, qui, dans sa biographie, donne une place prépondérante et prégnante à ces morceaux de vie, ou Barthes, mêlant, à l'ère de Lacan et de Lévi-Strauss, psychanalyse et linguistique, dans son brillant et célèbre article sur « La métaphore de l'œil ».

Cependant, il faut s'arrêter ici un instant et regarder en arrière. On peut alors se rendre compte que le recours à la psychanalyse dans l'étude de l'œuvre de Bataille n'a pas été une méthode sciemment choisie par certains commentateurs, ni même un réflexe purement critique, mais une révérence à l'interprétation fournie par Bataille en personne. C'est lui qui, encore une fois, nous montre comment et à partir de quels éléments le lire.

A ce titre, contrairement à ce qu'on a pu croire, les révélations faites dans les « Coïncidences » de l'*Histoire de l'œil* sont en partie dans le prolongement de la fiction du « Récit », car si les « Coïncidences » revêtent clairement une tout autre aura, celle des froids volcans d'Auvergne, celle de la vie scatologique de Joseph-Aristide Bataille, la taupe patriarcale, celle des détails scabreux et magnétiques que Bataille a semés derrière lui tel un petit Poucet et que ses lecteurs ont patiemment et passionnément récoltés, celle, pour tout dire, de la légende bataillienne, si les « Coïncidences » donc dégagent cette aura, il faut bien discerner que celle-ci est artificielle, montée de toutes pièces à partir d'éléments réels, comme seul peut le faire un écrivain qui écrit pour la postérité. « *Reflets* [...] ces *Coïncidences* [...]. *Reflet* [...] que ce *W.-C.* [...] sous-titré *Préface à l'Histoire de l'œil*¹ », dit Ernst.

Il est vrai que Bataille, longtemps, a amené son lecteur à regarder vers cette part glauque de son écriture, écriture traumatisée et ô combien traumatisante. Longtemps, certes, mais pas tout au long de son existence. Voici par exemple ce qu'en 1957 Bataille dit de la psychanalyse :

« Mon point de vue n'est pas celui de la psychanalyse. C'est d'ailleurs le point de vue, non pas d'un homme ignorant de la psychanalyse, mais presque d'un homme

¹ Ernst, *art. cit.*, p. 114.

qui, à force d'avoir quitté ce point de vue, l'a pour ainsi dire oublié, est devenu peu familier avec les représentations qu'il introduit¹. »

Or, Bataille avait certes un aspect de sa personnalité qui tendait vers une extrême noirceur, mais cet aspect malheureux ne constitue guère qu'un épisode de sa vie. Et seules la médiatisation et l'hyper médiatisation d'aveux trop réfléchis pour être honnêtes ont pu faire penser que l'hirondelle annonçait le printemps, c'est-à-dire que l'extravagance du jeune Bataille restait son principal attribut à l'âge mûr.

Preuve en est, la chaîne publique FR 3 a consacré en 1997 un numéro de l'émission *Un siècle d'écrivains* à Bataille². Dans ce film réalisé par André S. Labarthe, l'un des fondateurs des *Cahiers du cinéma*, on suit un homme, sans doute en pèlerinage, qui, de textes en lieux, visite l'œuvre de Bataille, ou plutôt une certaine vision de son œuvre. On y voit un écrivain obsessionnellement hanté par les thèmes du sexe, de la mort, de la saleté, qui pratique le sacrifice humain au pied d'un vieux chêne foudroyé de la forêt de Saint-Nom-la-Bretèche, qui pense que Dieu est une péripatéticienne de la rue Saint-Denis et qui se vautre nu dans la boue des campagnes. La voix off de Jean-Claude Dauphin, grave, lente et monotone, une bande son inquiétante, ainsi qu'un montage et des plans dignes de films d'épouvante achèvent de couvrir ce documentaire d'une chape menaçante et dérangeante.

Très loin du mythe, lorsque le visiteur se rend en réalité à Billom, où Bataille vécut ses premières malheureuses années, il se rend compte qu'à l'Office du tourisme de ce charmant petit village médiéval, devenu aujourd'hui capitale de l'ail, on vous indique poliment la rue où Bataille naquit (toutefois la localisation exacte de la maison fait l'objet d'un doute) et on vous envoie à la Mairie, si vous le désirez, consulter les registres d'état civil.

Et lorsque le visiteur pousse son voyage jusqu'à Riom-ès-Montagnes par le seul axe routier possible (ce village est toujours enclavé et coupé des lignes de chemin de fer), il a l'occasion de passer devant les ruines du château d'Apchon, trônant sur une colline à quelques encablures du village. Ce château fait partie de la topographie officielle de Bataille, des lieux de son enfance qui sont devenus des plaques tournantes de son écriture et dont la rotation a redistribué toutes les images de la « métaphore de l'œil », ce sont en effet les ruines de ce château qu'il évoque

¹ Bataille, conférence « L'érotisme et la fascination de la mort », Cercle ouvert, 12 février 1957, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 559.

² André S. Labarthe, « Georges Bataille, à perte de vue (1897-1962) », *Un siècle d'écrivains*, FR 3, 1997. Ce documentaire est visible sur http://www.pileface.com/sollers/article.php3?id_article=595

dans les « Coïncidences » de l'*Histoire de l'œil*. C'est ce genre d'espace interlope qui a catalysé l'idée que le grand public s'est faite de Bataille, notamment par l'intermédiaire de l'image simplificatrice colportée par la production de FR 3.



Fig. II.1.3 – Bataille dans les ruines du château d'Apchon, vers 1925.

Mais, poursuivant son enquête, le visiteur lucide peut se rendre compte que les mythes liés à ces lieux sont démystifiés par leur propre réification et leur propre répétition incantatoire. Ainsi, la maison où Bataille vécut, celle de ses grands-parents maternels, semble inchangée. A deux pas, de l'autre côté d'une petite place, se trouve l'église où Bataille s'est retrouvé enfermé une nuit, n'ayant pas entendu le sacristain clore la porte¹. Derrière cette maison, se dresse le Collège Georges Bataille, une singularité dans le paysage de l'Éducation nationale, qui n'a pas encore fait apparaître cet auteur au programme du CAPES, de l'Agrégation et encore moins au programme de l'enseignement secondaire. Devant la maison, se trouve une petite place ainsi qu'une librairie-papeterie où l'on vous montre LA maison de Georges Bataille sans trop savoir qui il est et où l'on vous vend des cartes postales couleur sépia des ruines du château d'Apchon.

A la vue de cette marchandisation de Bataille, on comprend clairement que ces chapitres de la biographie de Bataille ont été commercialement exploités et médiatiquement surexploités pour entretenir l'image d'un écrivain hors du commun, à la manière de Sade, qui se soulage sous lui-même au milieu d'une bibliothèque poussiéreuse où rôdent des rats et des femmes nues, la bouche pleine de terre².

¹ Delteil, « Georges Bataille à Riom-ès-Montagnes », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, p. 676.

² C'est encore là une image extraite du documentaire de Labarthe.

Le mythe aujourd'hui est détruit par sa monstration, par son industrialisation, par sa transformation en produit de consommation. La subversion absolue de Bataille, sa très chère « insubordination », sa tendre « souveraineté » sont à présent asphyxiées dans les vitrines des musées, aseptisées par la récupération économico-culturelle et la répétition académique. Les éditions originales de l'*Histoire de l'œil* et de l'*Anus solaire* furent exposées dans des cercueils de verre, comme des reliquats, lors de la rétrospective *La révolution surréaliste* au centre Pompidou en 2002. La pensée de Bataille devient également fossile en entrant au plus muséal des musées, le Louvre, avec l'exposition *La peinture comme crime – La part maudite de la modernité*, intitulée ainsi par Jean Baudrillard, l'un des commissaires d'exposition.

Bataille muséifié, mais Bataille muselé ? Non. Car malgré la surexposition de cet aspect de sa pensée (aspect qu'il a lui-même cultivé de longues années comme un dandy déluré et souffreteux), il est essentiel de voir qu'en dehors du choquant et du clinquant, il y a formellement chez Bataille un phénomène de dramatisation de l'œil. Or cette dramatisation ne vaut pas que pour elle-même, car elle nous oriente vers une direction de recherche bien plus fondamentale que vers une psychobiographie de l'auteur.

A vrai dire, cette dramatisation de l'œil pointe l'importance pour le régime de vie anthropologique de l'organe oculaire et de la fonction cérébrale visuelle qui y est attachée. Au-delà du spectacle provocant de la misère familiale et sexuelle d'un homme, il y a dans la question de l'œil chez Bataille un niveau d'interrogation qui atteint lentement mais sûrement les questions les plus importantes de la science et de la philosophie et qui concerne la nature de l'humain.

1.1.1.2 – Deux organes imaginaires : l' « œil pinéal » et l' « anus solaire »

Nous chercherons ici à montrer que malgré l'apparente dénégation décrite par Crowley, il y a bien chez Bataille une science de la nature humaine qui se constitue végétativement à partir de l'image « obscène » et anti-scientifique qu'il est possible de faire de lui.

L'anthropologie que Bataille va graduellement mettre au point avait pour principale obsession initiale la question de l'œil. Cette première anthropologie, une anthropologie fantasmatique, a eu des commencements stupéfiants et déroutants qui ont pris la forme de délires anatomiques à la Hans Bellmer, réorganisant

l'anagramme corporelle, « un arbre dans son corps, un sein dans la bouche, le soleil dans le cul¹ ». Bataille fantasma en effet à cette époque deux organes déconcertants qui n'en font en réalité qu'un seul : l'« œil pinéal » et l'« anus solaire », dont Bataille fait remonter l'intuition initiale et commune à 1927 :

« A l'interprétation près toute la conception – et en même temps l'obsession – exprimées par l'image de l'*œil pinéal* et exposées ci-après remontent au début de l'année 1927, exactement à l'époque où j'écrivis l'*Anus solaire*² ».

Le fantasme poético-anatomique de l'« œil pinéal » avait pour axe directeur l'axe du corps humain, axe vertical dont l'extrémité basse s'ancre dans le sol et l'extrémité haute pointe vers le ciel. C'est avec une malice certaine que Bataille voit dans cette verticalité le signe de l'*homo erectus*³, de l'humain qui selon le jeu de « mot glissant⁴ » est à la fois debout et en érection. Manière encore une fois de mélanger et de brouiller les genres, d'être à la fois dans la science et dans l'expérience quotidienne, dans l'anthropologie et dans l'érotisme. Notre espèce, *homo sapiens sapiens*, fut en un temps *homo erectus*, ou plutôt nous sommes *sapiens* parce que nous fûmes *erectus*.

Ce que Bataille appelle l'« œil pinéal » est un fantasme anatomique dérivé de l'existence d'une glande cérébrale appelée la glande pinéale, dont le nom scientifique moderne est épiphyse. Descartes considérait à son époque que cette glande constituait le siège de l'âme. Mais Bataille voyait tout autre chose dans cet organe. Selon les informations en partie erronées qu'il pouvait avoir, « la glande pinéale est située au sommet de la calotte crânienne, au sommet de l'édifice physiologique humain⁵ », or seuls les reptiles ont l'épiphyse située au-dessus du cerveau, cette glande reste chez les mammifères et particulièrement chez les humains confinée au cœur du cerveau, entre les deux hémisphères.

La ressemblance, selon Bataille encore une fois, de cette glande avec un œil embryonnaire fut à l'origine de la création de l'« œil pinéal ». Cet « œil pinéal » pour Bataille devait un jour percer la paroi supérieure du crâne et nous ouvrir sur une nouvelle vision, vision verticale tournée vers le cosmos, supplantant à la vision

¹ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *L'anti-Œdipe – Capitalisme et schizophrénie 1*, Paris, Minuit, « Critique », 1973, p. 10.

² Bataille, « Le Jésus », in « Dossier de l'œil pinéal », in *OC*, II, p. 14.

³ *Ibid.*, p. 16.

⁴ Bataille, *L'Expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 28.

⁵ Bataille, « Dossier de l'œil pinéal », in *OC*, II, p. 39.

horizontale commune du règne animal¹. Ce troisième œil, cette ouverture anatomique supplémentaire, en plus d'être doté d'un sens inédit de la vue, posséderait les propriétés anales et éblouissantes du derrière des singes² (l'aspect « anus solaire »), ainsi que la « sensibilité inouïe³ » d'un « organe sexuel⁴ » qui cracherait une « éjaculation grandiose mais puante⁵ » (l'aspect « pinéal » de l'œil en ce que par homophonie il renvoie familièrement à la « pine », c'est-à-dire au pénis en érection).

Le fantasme dérangé et dérangeant de l'« œil pinéal » a occupé l'esprit de Bataille pendant au moins six ans, puisque si l'idée originale remonte à 1927, elle s'est au moins maintenue jusqu'en 1931, date de la publication tardive de l'*Anus solaire*, augmenté de trois pointes sèches d'André Masson, voire jusqu'en 1932, date à laquelle Bataille se renseignait encore auprès d'un certain P. Francotte, sur les *Recherches sur le développement de l'épiphyse*⁶. Malgré le fait que les textes de l'« œil pinéal » n'aient pas été publiés, la longue persistance de cette pensée chez Bataille explique l'importance de cette période dans l'étude de son œuvre, mais pour au moins deux raisons complètement différentes. La première n'a d'yeux que pour la scatologie et l'« hétérologie⁷ », ces sciences de l'« autre » dont on pense parfois qu'elles s'attachent au personnage entier de Bataille et non à une période restreinte de sa vie et de son travail. La seconde raison, au contraire, veut écarter cette confusion en marquant les ruptures épistémologiques qui ont jalonné son anthropologie. C'est sous ce dernier angle que vont être abordés maintenant la genèse et le devenir de ces fantasmes organiques que sont l'« œil pinéal » et l'« anus solaire », chacun attestant la science ésotérique du jeune Bataille.

Ces balbutiements hermétiques correspondent à l'étape juvénile de l'anthropologie de Bataille, bien qu'à cette époque, orgueilleux, il n'ait pas considéré ses délires théoriques comme des premiers pas, mais comme des processus achevés.

¹ Bataille, « Le Jésus », in *OC*, II, p. 15.

² Bataille ne manque pas de qualificatifs fleuris lorsqu'il s'agit d'évoquer la sensation violente qu'a provoquée chez lui la contemplation du derrière des singes au *Zoological Garden* de Londres en 1927. Il parle ainsi des « fesses obscènes et brenneuses de certains singes », « ces impudiques protubérances, sortes de crânes excrémentiels aux couleurs éblouissantes, parfois diaprées, allant du rose vif à un violet nacré extraordinairement horrible ». Bataille, « Le Jésus », in *OC*, II, p. 16 et *sqq.*

³ *Ibid.*, p. 19.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in *OC*, XII, pp. 583-584.

⁷ Bataille, « La valeur d'usage de D. A. F. de Sade – (Lettre ouverte à mes camarades actuels) », in *OC*, II, p. 61.

Dans « Le Jésusve » et les différentes versions de « L'œil pinéal », Bataille se réclame clairement de l'anthropologie, une anthropologie qu'il décrit comme un « pouvoir¹ » bouleversant qu'il a acquis sur lui-même. Dans les *Œuvres complètes*, « Le Jésusve » est donné en premier parmi ceux qui composent le « Dossier de l'œil pinéal ». Pourtant selon toute vraisemblance, il est tardif et rétrospectif, revenant avec un peu de distance sur une expérience *in progress*. Quel est donc ce « pouvoir » dont Bataille dit avoir l'apanage ? De quelle nature est-il ? Et surtout, Bataille a-t-il raison de se l'attribuer à ce moment précis ?

A cette époque, à la manière du clan surréaliste, Bataille se déclare las des limites de la pensée logique :

« La philosophie, écrit-il, a été jusqu'ici, aussi bien que la science, une expression de la subordination humaine et lorsque l'homme cherche à se représenter, non plus comme un moment d'un processus homogène – d'un processus nécessaire et pitoyable –, mais comme un déchirement nouveau à l'intérieur d'une nature déchirée, ce n'est plus la phraséologie nivelante qui lui sort de l'entendement qui peut l'aider : il ne peut plus se reconnaître dans les chaînes dégradantes de la logique, et il se reconnaît au contraire – non seulement avec colère mais dans un tourment extatique – dans la virulence de ses phantasmes². »

C'est dans cet ordre d'idée que Bataille va très méthodiquement développer les tenants et les aboutissants du curieux fantasme de l'« œil pinéal ». Il faut préciser qu'à l'époque où Bataille écrit ces lignes, c'est-à-dire entre 1927 et 1931, il est pour ainsi dire inculte en matière de science, même s'il commence à s'intéresser à la neurologie et à la psychopathologie³ (la rencontre avec Ambrosino n'a pas encore eu lieu), et il a davantage pris position contre une connaissance superficielle de Hegel qu'il n'a réfléchi sur lui (Bataille rencontrera Kojève presque en même temps qu'Ambrosino), ce qui explique sa conception dévalorisante de la science en même temps que son mépris ignorant pour le « processus nécessaire et pitoyable » du *Logos* hégélien.

Mais malgré les limitations de sa culture et la présomption de ses connaissances, Bataille s' imagine alors en lieu et place de Hegel, qui a systématisé l'ensemble des sciences afin d'avoir une vision unifiée de l'*anthropos* : « La connaissance méthodique [la connaissance scientifique] ne peut être écartée qu'en

¹ Bataille, « Le Jésusve », in *OC*, II, p. 13.

² Bataille, « Dossier de l'œil pinéal », in *OC*, II, p. 22.

³ « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in *OC*, XII, notamment p. 576 et pp. 583-584.

tant qu'elle est devenue une faculté acquise¹ », écrit Bataille, c'est là l'une des conditions préalables de l' « anthropologie mythologique² » qu'il souhaite substituer à l' « anthropologie scientifique³ ». Ce désir de substitution est tout à fait conscient chez lui et il n'ignore rien de l'aspect « téméraire⁴ » et « fou⁵ » de sa démarche, toutefois il s'avance considérablement lorsqu'il s' imagine avoir récolté suffisamment d'informations sur le monde pour pouvoir se passer des ressources de la science.

Cependant, Bataille n'était pas complètement fou, ou s'il l'était, c'était comme Salvador Dali pouvait l'être, c'est-à-dire d'une folie jouée. Il le précise d'ailleurs :

« Je n'étais pas dément, mais je faisais sans aucun doute une part excessive à la nécessité de sortir d'une façon ou de l'autre des limites de notre expérience humaine⁶ ».

Ainsi, son délire était rationnel, méthodique. La démence ne se défait pas de la sagesse, elles ne démordent pas l'une de l'autre, et c'est la patience qui nous révèle leur alliance. Car le désir quasi pathologique qu'avait Bataille d'accéder à une pensée fantasmatique et mythologique cache un projet d'anesthésie et de maîtrise des traumatismes liés à l'œil, un projet de suture des plaies psychologiques.

Lorsque Bataille évoque dans « Le Jésus » ce « pouvoir » qu'il a acquis sur ce qui lui arrive, il pointe donc du doigt les fantômes qui s'éloignent sous l'effet de l'écriture, il désigne la bête qui commence à s'endormir et qui lui laisse alors du répit pour penser et pour construire.

1.1.2 – L'histoire naturelle du « Dictionnaire critique »

Il ne construira pas immédiatement. Il sera encore obnubilé par l'envie de démolir les fourmilières, de provoquer, de choquer, de déstabiliser. Ce sera l'époque de *Documents*, en 1929 et en 1930. Bien qu'elle soit en partie contemporaine du fantasme initial de l' « œil pinéal », on peut voir là la seconde et dernière étape de son anthropologie fantasmatique, celle-là même qu'il devra dépasser pour accéder à une anthropologie qui a prise sur le monde.

¹ Bataille, « Dossier de l'œil pinéal », in *OC*, II, p. 22.

² *Ibid.*, p. 21.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 22.

⁵ Bataille, « Le Jésus », in *OC*, II, p. 15.

⁶ *Ibid.*

A partir du numéro 2 paru en mai 1929 et jusqu'au numéro 7 de l'année 1930 (soit l'avant-dernier numéro), *Documents* se dota d'une rubrique d'abord intitulée « Dictionnaire critique » dans les numéros 2 et 3, puis « Dictionnaire » par la suite. La vocation de cette rubrique, donnée dans le célèbre article « Informe », était de mettre en crise la standardisation et le cintrage du réel opérés selon Bataille par le dictionnaire des académiciens. Le « Dictionnaire critique », à l'inverse du dictionnaire classique, ne donne donc pas le sens des mots, il les « besogne¹ », il leur fait l'amour, et de cette copulation du réel, de l'imaginaire et du mot émergent de nouvelles formes qui boursouflent les définitions standards. Bataille, ainsi, en est toujours à ce point où il espère laisser derrière lui le sens scientifique et commun qui lui permet pourtant de dialoguer avec l'humanité culturelle, espérant, par cette violation du contrat de connivence culturelle, mettre à jour des terres inconnues de l'esprit.

Cependant, même si les articles que Bataille donne à ce « Dictionnaire critique » demeurent pour beaucoup dans le domaine du délire poétique, l'intérêt de l'auteur pour les sciences de l'homme se fait de plus en plus précis. Parmi les textes qu'il écrivit durant ces deux années, trois attirent particulièrement notre attention, trois articles qui portent chacun sur un organe du corps humain : « Le gros orteil² », « Œil³ » et « Bouche⁴ ». La systématisation de ces trois organes réels est concomitante de même qu'elle fait suite à la théorisation des organes imaginaires qu'étaient l'« œil pinéal » et l'« anus solaire », et elle amorce un renouveau méthodologique et théorique de l'anthropologie de Bataille.

Mis à part l'article « Œil », « Le gros orteil » et la « Bouche » paraissent avoir été choisis indifféremment, or il se trouve que ces trois parties de notre actuelle anatomie sont parmi les plus différenciées par rapport à l'anatomie des primates dont nous sommes issus. C'est en effet d'abord à l'horizon de la question de l'œil que se pose la question de l'humain. Si l'*Histoire de l'œil* est une histoire très humaine et très intime d'un certain œil, il y a aussi en parallèle chez Bataille une histoire naturelle de l'œil, une histoire naturelle qui ne se passe pas de fantaisie mais qui s'appuie chaque fois qu'elle le peut sur la littérature scientifique, à laquelle Bataille avait largement accès du fait de son statut de bibliothécaire à la BNF. Ces deux

¹ Bataille, « Informe », *Documents*, n° 7, décembre 1929, p. 382.

² Bataille, « Le gros orteil », *Documents*, n° 6, novembre 1929, pp. 297-302.

³ Bataille, « Œil », *Documents*, n° 4, septembre 1929, pp. 216-217.

⁴ Bataille, « Bouche », *Documents*, n° 5, 1930, pp. 298-300.

histoires, humaine et naturelle, se sont confondues dans les esprits des lecteurs (dans le rôle du brouilleur de cartes, Bataille officiait là avec maestria) jusqu'à ce que la part humaine et biographique prenne aux yeux du public une trop large place.

Pourtant, derrière les enjeux psychanalytiques, pathologiques, voire psychiatriques du problème de l'œil dans la pensée et l'œuvre de Bataille, se trame une tout autre histoire, une « histoire universelle » qui traverse l'histoire individuelle et hautement personnelle de Bataille ainsi que l'histoire du vivant.

1.1.2.1 – Organe réel 1 : gros plan sur le gros orteil

Les financiers de *Documents* reprochaient à Bataille de donner une tournure beaucoup trop subjective à la revue¹. Et on ne peut pas nier le fait que cette revue ait quelque chose de Bataille, un côté « abruptement carpe et lapin² », comme l'écrivait Leiris, un côté hétéroclite et toujours assombri par une atmosphère inquiétante.



Fig. II.1.4 – Jacques-André Boiffard :

Gros orteil, sujet masculin, 30 ans.

¹ Le jeu de mots est connu : « Le titre que vous avez choisi pour cette revue, n'est guère justifié qu'en ce sens qu'il nous donne des "Documents" sur votre état d'esprit. C'est beaucoup mais ce n'est pas assez. Il faut vraiment revenir à l'esprit qui nous a inspiré le premier projet de cette revue, quand nous en avons parlé à M. Wildenstein, vous et moi. » Pierre d'Espezel, lettre d'avril 1929 adressée à Bataille, cité par Hollier, in « La valeur d'usage de l'impossible », préface à la réédition en fac-similé de *Documents*, Paris, Jean-Michel Place, « Cahiers de Gradhiva 19 », 1991, t. I, p. VIII.

² Leiris, « De Bataille l'impossible à l'impossible Documents », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, p. 692.

Toutefois, dire ceci c'est en même temps dénier la qualité des apports anthropologiques que Bataille a pu faire sous le masque de la provocation. L'article si connu sur « Le gros orteil », loin de n'être qu'une curiosité littéraire, est aussi un article d'anthropologie biologique. Il commence ainsi :

« Le gros orteil est la partie la plus *humaine* du corps humain, en ce qu'aucun autre élément de ce corps n'est aussi différencié de l'élément correspondant du singe anthropoïde (chimpanzé, gorille, orang-outang ou gibbon). Ceci tient au fait que le singe est arboricole alors que l'homme se déplace sur le sol sans s'accrocher à des branchages, étant devenu lui-même un arbre, c'est-à-dire s'élevant droit dans l'air ainsi qu'un arbre, et d'autant plus beau que son érection est correcte. Aussi la fonction du pied humain consiste-t-elle à donner une assise ferme à cette érection dont l'homme est si fier (le gros orteil, cessant de servir à la préhension éventuelle des branches, s'applique au sol sur le même plan que les autres doigts)¹. »

Cette leçon d'anatomie comparée s'oppose au créationnisme et redresse les conceptions religieuses de l'« homme ». Au dix-septième siècle, dans une société saturée de christianisme, on additionnait l'âge des personnages de l'Ancien Testament pour savoir quand avait été créé l'univers, l'évêque Ussher était ainsi parvenu à la conclusion que la création du monde et donc celle de l'« homme » avaient eu lieu en 4004 avant J.-C.². Mais depuis, cette histoire du monde et de l'« homme » a été considérablement rallongée, car nous savons aujourd'hui grâce au développement exponentiel des connaissances humaines durant le vingtième siècle, que le genre humain est vieux de plusieurs millions d'années et que l'univers a près de quatorze milliards d'années. Bataille oppose ainsi à la Genèse biblique la genèse physique et biologique, le temps de l'évolution. A la faveur des informations de la paléontologie et de l'anthropologie de son époque, Bataille, de manière provocatrice, « remet *sur leurs pieds* les productions idéologiques dont l'espèce humaine, dans un mouvement de sublimation unanime, se glorifie naïvement³. » La spécificité de l'anatomie de nos pieds est la condition *sine qua none* de la condition humaine : nous sommes humains, nous sommes bipèdes.

Par ailleurs, Bataille dialogue ici avec les textes de l'« œil pinéal » et poursuit ainsi l'élaboration de son histoire de l'humain. Avec l'« œil pinéal », sur le mode du délire rationnel, Bataille faisait déjà un sort tout particulier à l'*homo*

¹ Bataille, « Le gros orteil », *art. cit.*, p. 297.

² Stephen Hawking, « L'origine de l'univers », in *Trous noirs et bébés univers – et autres essais*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2000, p. 82.

³ Hollier, *La prise de la Concorde*, *op. cit.*, pp. 158-159.

erectus, lui imputant la lourde responsabilité d'avoir arraché les mammifères quadrupèdes à la station horizontale commune au règne animal, que curieusement il estimait alors plus belle et plus « noble¹ ».



Fig. II.1.5 – Boiffard :

Gros orteil, sujet féminin, 24 ans.

Mais cette « ignominie² » de la forme anthropoïde, à savoir la bipédie, est aussi ce qui a autorisé et catalysé le développement cérébral :

« Les anthropologues admettent que les ancêtres de l'homme ont commencé à se tenir droit à partir du moment où ils ont dû quitter la forêt [...]. L'épanouissement de la partie supérieure du crâne qui commence avec *Pithecanthropus erectus* se poursuit avec *Homo neanderthalensis* pour s'accomplir plus ou moins parfaitement dans les différents types humains existant de nos jours. Le sommet de la tête est devenu – psychologiquement – le centre d'aboutissement du nouvel équilibre. Tout ce qui dans l'ossature allait à l'encontre des impulsions verticales de l'être humain comme les saillies des orbites et des mâchoires, souvenir du désordre et des impulsions du singe encore à demi horizontales, a presque entièrement disparu³. »

¹ Bataille, « Le Jésus », in *OC*, II, p. 16.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 17-18. Remarquons que les hypothèses anthropologiques auxquelles Bataille se référait à l'époque ont été confirmées par la science moderne avant d'être récemment partiellement infirmés. On pensait depuis la découverte de Lucy dans les déserts africains que nos ancêtres avaient dû assurer la bipédie suite à la sécheresse et à la disparition des forêts. Mais la découverte par Michel Brunet d'Abel, un australopithèque arboricole ayant développé la bipédie en forêt, sème le trouble et relance les recherches. Quant aux espèces pré-humaines que Bataille désigne dans ce vieux texte (« *Pithecanthropus erectus* » et « *Homo neanderthalensis* »), elles ont été reclassées et renommées

Bataille avait connaissance et conscience de ce surprenant processus de cérébralisation décrit par la paléanthropologie, mais il n'en usa pas alors pour en explorer toutes les conséquences, il s'en servit comme d'un tremplin, d'un embrayeur prestement emprunté au monde validé de la science afin d'asseoir un tant soit peu son délire dans le réel efficace.

C'est seulement bien plus tard, dans les années 1950, notamment à la lecture de *L'Homme et la Mort* de Morin, que Bataille prendra la mesure de ce qui n'était avant pour lui qu'une fantaisie scientifique. Il répète ainsi, en épigraphe de son article sur Morin, ces mots qui l'ont ébahi :

« L'homme s'est mis à marcher debout et ses mains sont devenues disponibles..., la mâchoire libérée par la main du plus gros de son travail..., le museau est devenu visage, le silex outil, la main s'est faite inventive, et l'esprit s'est trouvé saisi par la mort¹. »

En effet, la bipédie induit toute une série de bouleversements anatomiques, comportementaux et cognitifs qui vont radicalement transformer le régime de vie primate de nos ancêtres. Non contente de libérer la main de la contrainte locomotrice, et la gueule de la fonction préhensile, la bipédie va progressivement modifier toute l'ossature du primate, et en particulier celle du crâne : mieux aligné par rapport au centre de gravité, le cerveau va se voir ouvrir physiquement « la possibilité d'accroissement selon tous les diamètres² ».

André Leroi-Gourhan confirma à partir des années 1960 les hypothèses précoces de Bataille et de Morin. Dans l'ouvrage des plus remarquables qu'est *Le geste et la parole*, Leroi-Gourhan considère ainsi, à la lumière de l'anatomie comparée et de la neurophysiologie, qu'au cours des âges les évolutions de la face et des organes de préhension ont mûri simultanément dans le comportement d'un grand nombre d'animaux. C'est une série de « libérations³ » successives,

depuis l'essor récent de l'anthropologie génétique, ainsi l'*homo neanderthalensis* que l'on considérait autrefois comme un très lointain cousin et le prototype même de l'« homme préhistorique », rustre et arriéré, est connu aujourd'hui pour être une sous-espèce de l'*homo sapiens*, il est désormais *homo sapiens neanderthalensis*. Sur l'apparition de la bipédie en Afrique sous la pression de sécheresse (théorie de l'*East Side Story*), voir Coppens, *Le genou de Lucy*, *op. cit.* Sur les nouvelles orientations induites par la découverte d'Abel, voir Morin, *La méthode – 5. L'humanité de l'humanité – L'identité humaine*, Paris, Seuil, « Points Essais », 2001, pp. 27-28.

¹ Morin, *L'Homme et la Mort*, cité par Bataille, in « Le paradoxe de la mort et la pyramide », in *OC*, VIII, p. 504.

² Jacques Ruffié, « Le mutant humain », in Morin et Piatelli-Palmarini (ed.), *L'unité de l'homme – I. Le primate et l'homme*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1974, p. 126.

³ André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole – I. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, « Sciences d'aujourd'hui », 1964, p. 40.

« [...] celle du corps entier par rapport à l'élément liquide, celle de la tête par rapport au sol, celle de la main par rapport à la locomotion et finalement celle du cerveau par rapport au masque facial¹ [...] »

qui ont organisé selon lui l'hominisation en complexifiant la relation pied/cerveau/œil/main. Cette relation est de type unique chez les mammifères et à plus forte raison dans tout le règne vivant. Leroi-Gourhan classe en effet les mammifères en deux groupes : les « marcheurs exclusifs² » et les mammifères « au moins transitoirement préhenseurs³ ». Les différences anatomiques de ces deux groupes (quadrupédie et inadaptation à la préhension chez les premiers, tendance à la préhension grâce à la libération d'une partie des organes locomoteurs chez les seconds) suffisent au bouleversement des habitudes comportementales de chacun.

Le volumineux encéphale de l'*homo sapiens* est donc bien dans la filiation des transformations dues au gros orteil. On peut ainsi parler d'un paradoxe bipédique/cérébral qui, « grâce » au gros orteil, appuie la possibilité de l'épanouissement culturel sur les pieds de l'humain.

1.1.2.2 – Organe réel 2 : les pouvoirs de l'œil

Revenons pour l'instant à l'époque de *Documents* et voyons ce que Bataille avait à dire de la définition de l'œil. Dans l'article « Œil », il n'y a en réalité nulle allusion à l'anthropologie mais une tendance très surréaliste à briser les catégories : l'œil devient une « friandise cannibale⁴ » sous la plume de Robert L. Stevenson et il rencontre le rasoir avec *Le chien andalou*, le film de Luis Buñuel cité par Bataille⁵.



Fig. II.1.6 – Buñuel et Dali, photogrammes extraits de *Le chien andalou*.

¹ *Ibid.*, pp. 40-41.

² *Ibid.*, p. 76.

³ *Ibid.*

⁴ Bataille, « Œil », *art. cit.*, p. 216.

⁵ *Ibid.*

Néanmoins, si la question de l'œil n'est pas encore devenue une question anthropologique comme elle a pu l'être du gros orteil, il demeure possible d'interroger certaines des images que Bataille a juxtaposées à son article. La première est la reproduction de deux pages de *L'Œil de la Police*, une revue illustrée qui parut à Paris au début du vingtième siècle¹. Au sommet de chacune des pages de cette revue qui décrit des crimes sanglants, est juché un œil qui observe tout.

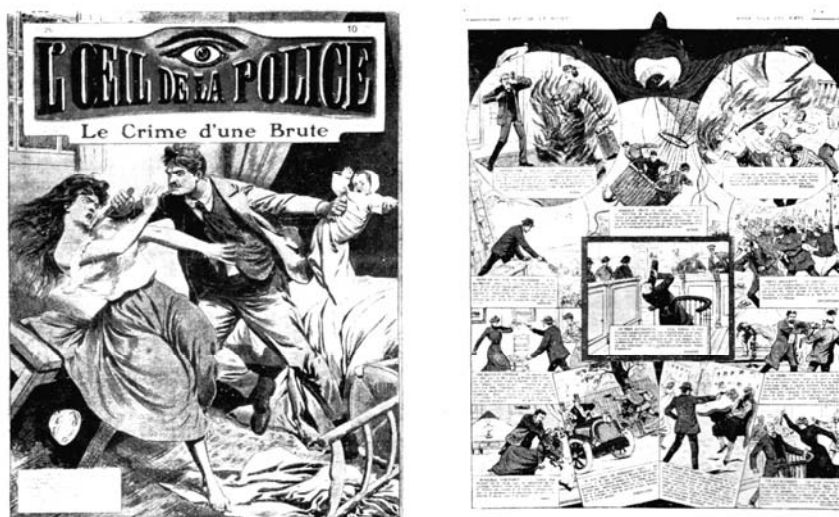


Fig. II.1.7 – *L'Œil de la Police*, n° 26, 1908, pages de la couverture.



Fig. II.1.8 – Grandville : *Premier Rêve – Crime et expiation*, 1847.

L'autre image est un dessin peu connu de Grandville, que celui-ci réalisa vers la fin de sa vie². On y voit un œil géant, sans corps, poursuivre un meurtrier sur terre, dans les airs et dans l'eau, avant que cet œil ne se transforme en une gueule à la

¹ *Ibid.*, p. 217.

² *Ibid.*, p. 216.

dentition inquiétante, qui finit par dévorer le condamné¹. Ce qu'il faut retenir de surprenant dans cette image, c'est le caractère autonome de cet œil fantasmatique, comme si cet organe était un avatar de l'humain tout entier, ou plutôt comme si l'œil concentrait les possibilités de tous les autres organes, réels et fantasmés (des ailes, des branchies). L'œil devient omniscient dans *L'Œil de la Police*, il est le siège du savoir, la condition par laquelle il est possible de savoir : voir rime alors avec savoir. L'œil incarne ainsi toutes les virtualités du potentiel humain.

Effectivement, l'organe oculaire et son corollaire, la fonction cérébrale visuelle, sont dans leur développement des moteurs essentiels de l'autonomie de la conscience de l'homme. D'après de récentes recherches effectuées au CNRS par le neurophysiologiste Yves Frégnac, le cortex visuel primaire (la zone du cerveau qui traite les informations directement en provenance du nerf optique) joue « un rôle clé dans la représentation de notre espace péri-personnel, des objets qui s'y trouvent et qui entrent donc dans notre champ d'action, ainsi que dans notre capacité à les imaginer² », il est en fait, pour tout dire, « indispensable à la perception consciente du monde qui nous entoure³. » L'aire visuelle primaire représente la condition d'existence de la conscience humaine. Anatomiquement et physiologiquement, la partie du cerveau qui nous fait voir est aussi celle qui nous fait accéder à la conscience du monde.

De plus, lorsque le singe s'est redressé sur ses anciennes pattes arrières, l'œil s'est affecté, comme dans le dessin de Grandville, les pouvoirs des autres sens :

« Quand l'homme et certains primates se sont relevés, leur nez s'est éloigné de la source des émissions de molécules odorantes et a eu du mal à percevoir les odeurs, surtout celles de nature non volatiles... Les phéromones de cette nature ont donc perdu de leur influence et l'organe voméronasal a disparu. L'homme et certains primates ont compensé cette perte en développant le sens de la vision⁴. »

L'organe voméronasal, localisé dans le museau de quasiment tous les mammifères terrestres, permet la détection des hormones sécrétées par les congénères d'une espèce, et notamment la détection des phéromones sexuelles. Chacun a peut-être eu l'occasion de s'étonner, comme Bataille dans l'article

¹ *Ibid.*, p. 220.

² Laure Schachli, « Façons de voir », *Science & Vie*, « Les secrets de l'intelligence », hors-série n° 222, mars 2003, p. 19.

³ *Ibid.*

⁴ Charles Susanne, cité par Muriel Valin, « Reproduction : Les étonnants effets de la bipédie », *Science & Vie*, « Le corps humain & son histoire », hors-série n° 226, mars 2004, pp. 156-157.

« Bouche »¹, de l'architecture horizontale des quadrupèdes qui place leur tête dans le prolongement de leur derrière, plaçant ainsi également leur tête dans le prolongement du derrière des autres et en particulier des derrières du sexe opposé. La bipédie a entraîné chez l'humain la disparition de cet organe lié à la reproduction, reportant sur l'œil et les rapports psychosociaux la charge de repérer un ou une partenaire.

L'œil a donc commencé à voir les événements venir de loin. L'œil de ce fait a pris la place de la gueule dans sa tâche d'appréhender le réel. De la même manière que la gueule était nécessaire pour saisir les aliments et les objets, il est nécessaire à l'homme naissant de voir loin, autant au sens spatial que temporel, cela veut dire qu'il doit voir arriver les événements et les dangers grâce à une bonne vue haut perchée sur ses deux pieds, et qu'il doit prévoir intellectuellement les événements à venir dans le temps, afin de calculer la mise en œuvre technique des moyens de la survie et de la perpétuation de l'espèce.

1.1.2.3 – Organe réel 3 : la bouche, le cri et la parole

On voit s'esquisser ici le parallèle entre l'histoire naturelle de l'œil et l'histoire naturelle du pied, qui s'articulent pour aboutir à l'histoire naturelle de l'humain. Mais cette pré-anthropologie bataillienne serait incomplète sans l'histoire naturelle de la bouche, de cette bouche qui nous donne la parole.



Fig. II.1.9 – Boiffard :
Bouche.



Fig. II.1.10 – Eisenstein,
photogramme extrait
du *Cuirassé Potemkine*.



Fig. II.1.11 – Francis Bacon :
Tête VI, 1949.

De fait, l'humain est le seul animal à posséder une bouche et non une gueule. A l'exception de nos plus proches ascendants, les grands singes, tous les animaux ont

¹ Bataille, « Bouche », *art. cit.*, p. 299.

une gueule proéminente située à l'extrémité de leur corps. « La bouche, écrit Bataille, est le commencement, ou, si l'on veut, la proue des animaux¹ », tandis que le redressement du corps humain à la verticale fait de son cerveau et de ses yeux le sommet de l'édifice organique :

« [...] Le haut du crâne est une partie insignifiante, incapable d'attirer l'attention et ce sont les yeux ou le front qui jouent le rôle de signification de la mâchoire des animaux. [...] Toutefois, précise Bataille par la suite, la signification violente de la bouche est conservée à l'état latent [...]. Dans les grandes occasions la vie humaine se concentre encore bestialement dans la bouche, la colère fait grincer les dents, la terreur et la souffrance atroce font de la bouche l'organe de cris déchirants². »

De cette manière, si la bouche et le langage à double articulation qu'elle permet sont le privilège de l'humain, reste que pour Bataille cet organe est avant tout le fruit d'une filiation animale, d'un héritage phylogénétique que nous perpétons par notre nature même de primate. La bouche qui parle posément redevient parfois « l'organe de cris déchirants », et lorsque la tête d'un homme qui hurle comme un loup est penchée en arrière et que la bouche ouverte se retrouve « dans le prolongement de la colonne vertébrale³ », elle a alors « *la position qu'elle occupe normalement dans la constitution animale*⁴ ». La bouche devient une porte anatomique sur l'animalité chevillée en nous, sur la nature naturelle, biologique et pré-humaine de l'espèce humaine⁵.

La bouche de l'humain a certes perdu cette qualité dévoratrice, ce que regrette en quelque sorte Bataille : l'homme saisit aujourd'hui sa nourriture avec les mains avant de la porter à la bouche, qui est désormais masticatrice et loquace. Pourtant, selon l'expression consacrée, il nous arrive encore de « dévorer quelqu'un des yeux » : confirmation de l'intuition de Bataille selon laquelle les yeux ont pris le relais de l'activité empathique de la gueule.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, pp. 299-300.

³ *Ibid.*, p. 300.

⁴ *Ibid.*

⁵ On peut d'ailleurs remarquer que l'apparition de l'organe buccal dans le règne du vivant correspond tout bonnement à l'apparition du premier animal. En effet, les biologistes nous révèlent que le premier être vivant de la planète est apparu il y a presque quatre milliards d'années, et qu'il s'agissait d'une plante, d'une cellule végétale qui se nourrissait par photosynthèse. Mais il y a environ un milliard et demi d'années, l'une de ces cellules ouvrit sa membrane et put pour la première fois ingérer des aliments. La première bouche était apparue, le végétal s'était muté en animal. Voir Jean-Marie Pelt, in Pelt, Marcel Mazoyer, Théodore Monod et Jacques Girardon, *La plus belle histoire des plantes – Les racines de notre vie*, Paris, Seuil, « Points », 1999, pp. 21-24.

C'était encore une manière pour Bataille de sortir du rang que de dénigrer la fonction discursive de la bouche et de lui restituer, par le biais de rapides emprunts à l'anatomie comparée, une préhistorique fonction vociférante aujourd'hui amoindrie par l'organisation sociale humaine.

Il est clair toutefois que cet organe est l'un de ceux qui ont le plus profité du processus de cérébralisation, puisque la bouche est devenue, grâce à l'apparition de la parole et des langues, le canal d'expression privilégié des plus hautes fonctions du cerveau, celles du néocortex, siège de la cognition qui caractérise l'*homo sapiens*. Le développement de la masse et de la complexité cérébrale a stimulé la clôture de la bouche bestiale et criarde. Bataille accusait cette « *bouche close*¹ » d'être « un coffre-fort² » obstinément fermé, cependant, erreur de jeunesse, il mésestimait par là le fait que ce « coffre-fort » puisse renfermer les secrets de la réflexion logique et discursive que seul un silence solitaire peut parfois produire.

1.2 – Les nouveaux mondes animaux (1933-1939)

Au début de la décennie 1930, Bataille en est donc là, à une anthropologie qui commence à sortir des balbutiements de sa jeunesse d'inspiration surréaliste. Malgré sa verve destructrice, grâce à des connaissances fragmentaires en paléanthropologie qui lui donnent une assurance toute relative, on voit peu à peu se dessiner le squelette d'une structure labile dont Bataille a puisé les articulations dans l'étude de la préhistoire. On y voit l'humain sortir péniblement d'une animalité qui lui colle au corps et on voit ce corps qui porte dans ses organes les marques de son histoire animale.

A partir de 1933 et jusqu'à sa mort, Bataille fut ainsi occupé par le problème du « passage de l'animal à l'homme³ ». Mais précisons avant d'aller plus loin que l'anthropologie de Bataille n'est pas « anthropologisante » ou « anthropolâtre », décrivant un mouvement centripète qui ramène inexorablement et orgueilleusement à l'« être humain »⁴, elle ne considère pas non plus l'animal comme un concept orbital

¹ Bataille, « Bouche », *art. cit.*, p. 300.

² *Ibid.*

³ Bataille, « Le passage de l'animal à l'homme et la naissance de l'art », in *OC*, XII, p. 259.

⁴ Nous verrons en effet progressivement que l'être n'est pas la possession exclusive de l'humain, et que s'il y a de l'« être humain », il y a aussi de l'« être animal ».

et accessoire. La nouvelle anthropologie scientifique que Bataille commence alors à forger est au contraire centrifuge et va vers tout ce qui explique l'humain, non seulement dans son actualité et dans son devenir, mais aussi et surtout dans son passé et son histoire la plus lointaine.

Ainsi, puisque nous sommes des animaux, la mauvaise question est : qu'y a-t-il de l'animal en nous ? Il faut plutôt demander : quelles sont les caractéristiques de l'espèce animale dite *homo sapiens sapiens* ?

A n'en pas douter, « nous sommes des animaux de la classe des mammifères, de l'ordre des primates, de la famille des hominiens, du genre *homo*, de l'espèce *sapiens*¹ ». Si aujourd'hui ceci est une connaissance répandue, peu de choses en réalité dans l'histoire des idées de l'Occident nous prédisposaient à l'admettre. Les textes fondateurs des civilisations judéo-chrétiennes ne donnaient-ils pas à Adam, Ève et leur descendance le droit de se nourrir des animaux et des fruits de la nature, affirmant ainsi la supériorité de l'humain sur le reste du règne vivant ? Descartes, reprenant et développant cette injonction divine, n'allait-il pas nous fournir la « méthode » pour nous rendre « maîtres et possesseurs de la nature² » ? Le capitalisme n'offrit-il pas aux doctrines religieuses occidentales et au précepte cartésien un terrain économique d'application et d'exploitation ? Le béhaviorisme de Pavlov ne réduisait-il pas le comportement animal à un ensemble de « réactions conditionnées³ » ?

Si la science contemporaine sait donc généralement que nous sommes des singes, des singes « nus » (c'est-à-dire sans poils) selon l'expression de l'anthropologue Desmond Morris, il reste difficile de réaliser pour le grand public, même cultivé, que les humains n'occupent pas la position si exceptionnelle que la tradition a bien voulu leur donner. Nous sommes certes uniques, mais notre patrimoine culturel n'est pas apparu *ex nihilo* à la venue des premiers *homo sapiens*, ni même à l'apparition des premiers individus du genre *homo*. La culture n'est pas l'apanage de l'espèce humaine, vieille de quelques dizaines de milliers d'années, elle est beaucoup plus ancienne que cela et elle imprègne tout le vivant.

¹ Morin, *Le paradigme perdu*, op. cit., p. 19.

² Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, « GF », p. 99.

³ Voir Konrad Lorenz, *Les fondements de l'éthologie* (1978), Paris, Flammarion, « Champs », 1984, p. 12.

1.2.1 – Bataille et les sociétés animales

Dans l'optique de Bataille, « envisager les sociétés animales, c'est envisager les sociétés dans leur ensemble¹. » De ce fait, l'étude du phénomène social animal qu'il a entreprise est dans le droit fil des recherches sociologiques menées d'abord en solitaire après les dérapages et les acrobaties logiques de *Documents*, puis en commun dans le cadre des différents groupes de réflexion auxquels il participa tout au long des années 1930. Il s'agissait avant tout de déterminer la nature profonde du lien social en examinant les racines animales de l'organisation interindividuelle à laquelle on donne le nom de société.

On va le voir, il y a eu au moins deux étapes dans la perception que Bataille avait des liens et des ruptures entre les sociétés animales et les sociétés humaines. Néanmoins, ce qu'il importe de voir, c'est l'unité biologique que Bataille réactualise dans le phylum animal/humain. L'insistance de Bataille à vouloir faire de l'humain un animal n'a de provocante que l'allure puisque sur le fond il s'attachait à établir une chronologie et une généalogie de l'histoire biologique et paléoanthropologique.

1.2.1.1 – Politique animale et socialité naturelle

Bataille s'intéressa en effet de près aux sociétés animales et à leur organisation. Il y a peu de traces écrites de cette réflexion, si ce n'est dans la conférence sur « La sociologie sacrée et les rapports entre "société", "organisme" et "être" » prononcée par Caillois et Bataille le 20 novembre 1937, lors de la séance inaugurale du Collège de sociologie². Des résurgences de ces lectures figurent aussi dans les papiers posthumes de Bataille, où l'on trouve les textes de deux communications faites en janvier 1938 à la Société de psychologie collective et au Collège de sociologie³. Ces deux textes étaient les pendants et les réponses que Bataille faisait à l'intervention de Caillois sur « Les sociétés animales » (Caillois et Bataille partageaient alors les mêmes lectures dans le cadre du Collège de

¹ Bataille, cité par Hollier, in *Le Collège de Sociologie – 1937-1939* (1979), Paris, Gallimard, 1995, p. 87.

² Voir Hollier, *Le Collège de Sociologie*, op. cit., pp. 31-60. Voir aussi Bataille, *OC*, II, pp. 291-306.

³ Bataille, *OC*, II, respectivement pp. 281-287 et pp. 307-318.

sociologie), intervention qui eut lieu le 19 décembre 1937. Malheureusement cet exposé de Caillois n'a semble-t-il pas été rédigé et son contenu a été perdu¹.

Mais bien avant l'apparition de ces premières traces écrites, le 14 août 1930, alors qu'il était encore en plein cœur du délire de l'« œil pinéal », Bataille emprunta déjà à la BNF un livre intitulé *Des sociétés animales*, d'Alfred Espinas². Cet essai, un classique de l'histoire de l'éthologie, fut initialement une thèse de doctorat soutenue à la Sorbonne en 1877. Lorsqu'elle fut publiée en 1878, elle fut amputée de son « Introduction » jugée inconvenante par les milieux scientifiques de l'époque³. Elle fut réintégrée dans l'édition posthume de 1924 à laquelle Bataille eut accès. Pour Espinas, il est heuristique vain d'isoler l'humanité dans le monde « en la faisant régner sur une nature vide d'intelligence et de sentiment⁴ » et il annonce que

« [...] quand la sociologie animale sera faite, on trouvera que les lois essentielles de la société humaine [...] sont [...] puissamment confirmées par les observations naturalistes⁵. »

Cette lecture fut une semence lancée dans la pensée de Bataille. Elle ne fit pas fortune de suite. Toutefois, il emprunta de nouveau ce livre trois ans plus tard, en avril 1933, de même cette fois-ci que sept autres titres qui portaient tous sur la question de la socialité animale⁶. Pour quelle raison Bataille lut-il tous ces livres à ce moment précis ? Dans le cadre de quelle recherche ces lectures eurent-elles lieu ?

L'époque à laquelle Bataille s'intéresse à la socialité naturelle est en réalité celle à laquelle il apparaît dans le débat politique houleux de l'entre-deux-guerres, notamment avec les écrits qu'il donne à *La Critique sociale* en 1932 et 1933. C'est en quelque sorte la débâcle sociale qui a lieu sous la Troisième République qui pousse Bataille à étudier la nature de la société, cela dans un but révolutionnaire avoué au travers de son activisme.

Et si de ces nombreuses lectures de Bataille, on trouve alors en réalité peu d'utilisations directes de l'entomologie, on en trouve au moins une, et elle se loge distinctement au cœur d'un texte de sociologie politique écrit en 1934. L'allusion que

¹ Voir Hollier, *Le Collège de sociologie*, op. cit., pp. 83-87.

² « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in OC, XII, p. 573. Alfred Espinas était un proche de Durkheim. Il fut professeur à l'université de Bordeaux de 1878 à 1893, et contribua à y faire entrer son ami en 1887. Voir Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, op. cit., p. 240.

³ Dominique Lestel, *Les origines animales de la culture* (2001), Paris, Flammarion, « Champs », 2003, p. 34.

⁴ Alfred Espinas, *Des sociétés animales*, Paris, Félix Alcan, 1935, pp. 120-122, cité par Lestel, in op. cit., p. 33.

⁵ *Ibid.*

⁶ « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in OC, XII, p. 590.

Bataille fait à ses lectures entomologiques est des plus brèves mais décisive pour son ontologie :

« La société est évidemment un être unique et non une collection d'individus se liant par des contrats [...] (sans aucun doute, une telle exigence n'est en rien plus absurde que les autres lois biologiques qui régissent aussi bien les organismes simples que les sociétés d'insectes) ¹. »

Le penchant de Bataille se portait en effet tout particulièrement sur les sociétés d'insectes, comme les fourmis, les termites et les abeilles. Longtemps la socialité de ces insectes a été considérée comme des cas d'espèces, des exceptions confirmant la règle d'une socialité exclusive à l'humain². Or, « ce savoir qui situe l'être humain dans le monde, en premier lieu, fut le savoir de l'animal³ », écrit très clairement Bataille. D'accord avec l'éthologie de son temps, Bataille affirme que l'animal a précédé l'homme dans le savoir et le savoir-faire, que l'humain n'a donc pas inventé la société et que l'organisation inter-individuelle est aussi vieille que la vie. Et il est non moins clair pour Serge Moscovici « que la société, dont les êtres humains n'ont pas l'exclusivité, se forme dans et pour la nature⁴. » Ce que nous considérons donc comme la particularité inexplicable des insectes sociaux est en vérité une donnée biologique qui s'est développée de façon prodigieuse chez l'espèce humaine.

En s'intéressant dès 1933 au discours des entomologistes sur les sociétés animales, Bataille cherchait donc à concevoir le phénomène social comme un phénomène naturel et biologique. Par là même, il battait en brèche la conception rousseauiste de la société comme « contrat social » passé délibérément et consciemment entre différentes parties, pour lui substituer une communication immanente, une auto-organisation naturelle du système social. Avec Bataille, la nature devient ainsi « sociogène » et produit de la société dès qu'elle le peut.

Il conçoit même les rapports sociaux animaux en termes de politique. Cette notion de politique animale se lit effectivement dans les titres des ouvrages qu'il emprunta à la BNF : des intitulés comme *Une société communiste dans une souche de pin*⁵ ou *Le Communisme chez les insectes*⁶ laissent bien voir en filigrane la

¹ Bataille, « Le Fascisme en France », in *OC*, II, p. 211.

² Morin, *Le paradigme perdu*, *op. cit.*, p. 23.

³ Bataille, « La planète encombrée », in *OC*, XII, p. 475.

⁴ Serge Moscovici, *La société contre nature* (1972), Paris, Seuil, « Points Essais », 1994, pp. 381-382.

⁵ « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in *OC*, XII, p. 590.

⁶ *Ibid.*

séduction de Bataille pour une vision zoologique, biologique et donc naturelle en droit, du phénomène communiste certes, mais avant tout du phénomène communautaire.

1.2.1.2 – La controverse de la mante religieuse

Bataille poursuivit ensuite ses recherches de sociologie animale et fit de nouveau des emprunts du même genre de décembre 1934 à janvier 1935¹ et en décembre 1937², en préparation aux séances du Collège de sociologie que Caillois et lui-même avaient consacré à l'étude des sociétés animales et à la définition générale du lien social.

De la communication que Caillois a prononcée, on a déjà dit qu'il ne restait rien. Cependant, au regard de son premier livre *Le mythe et l'homme* (1938), contemporain des débuts du Collège de sociologie, il est possible d'en retrouver les principales thèses et de mieux comprendre ainsi l'évolution de la pensée de Bataille sur cette question.

Pour Caillois, il n'y a pas de différences irréductibles entre l'humain et l'animal, quand bien même les différences de départ seraient « considérables³ ». Dans ce premier essai, Caillois compare « les modèles les plus achevés des deux évolutions divergentes du règne animal, évolutions aboutissant respectivement à l'homme et aux insectes⁴ », dans le but convenu et « périlleux de chercher les correspondances entre les uns et les autres et plus spécialement *entre le comportement des uns et la mythologie des autres*⁵ ». En étudiant ainsi l'étonnant insecte qu'est la mante religieuse, Caillois voit dans ses macabres mœurs nuptiales des applications directes du lien originel entre nutrition, mort et sexualité que l'on retrouve mythologiquement chez l'humain : « *Ici une conduite, là, une mythologie*⁶ », écrit Caillois. Et poursuivant :

¹ *Ibid.*, pp. 598-599.

² *Ibid.*, p. 610.

³ Caillois, *Le mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1938, p. 71.

⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 70.

« Les hommes et les insectes font partie de la même nature. A quelque degré, les mêmes lois les régissent. La biologie comparée a prise sur les uns et sur les autres. Leurs conduites respectives peuvent s'expliquer mutuellement¹. »

A peu de choses près, il s'agit là de la position que Bataille avait en 1933, au moment où, au début de ses lectures d'entomologie, il avait vu avec Espinas la continuité de nature qui suturait les sociétés animales et les sociétés humaines. Mais à partir de 1934, date d'une nouvelle rupture épistémologique qui eut lieu cette fois sous l'égide de Kojève, le point de vue de Bataille changea sensiblement. Il considéra alors, comme Caillois, que la société d'insectes n'était pas un « jalon du parcours² » qui avait mené à nos sociétés, mais « une *branche* différente³ » de la sociogenèse universelle. Autrement dit, Bataille ne considère plus les sociétés d'insectes comme les ancêtres de nos sociétés humaines, mais comme des types différents de socialité. « L'homme et l'insecte, en effet, se situent à des extrémités divergentes, mais également évoluées, du développement biologique⁴ », écrit Caillois d'accord avec Bataille. Tous deux s'accordent également pour « battre en brèche les explications finalistes de la constitution des sociétés⁵ ».

Mais sur ce dernier point, le raisonnement employé par chacun d'eux est différent. Il est clair pour Caillois qu'on a fait trop grand cas de « l'instinct de conservation⁶ », que la vie n'évolue pas *en vue de* se conserver et que la société ne se constitue pas *en vue de* pallier la faiblesse de l'individu. Il renvoie ainsi « l'utilitarisme de principe ou plus exactement l'hypothèse d'une finalité utilitaire dans les phénomènes de la vie⁷ » au fait du peureux « rationalisme⁸ » qui ne supporte pas que l'évolution soit privée des notions de sens et de but, opposant à ce finalisme la prévalence de l'instinct de mort freudien et du désir de désorganisation.

C'est là que Bataille se sépare de Caillois. Alors que ce dernier compose avec cet instinct mortifère pour unifier l'humain et l'animal, Bataille utilise l'instinct de mort pour « fonder la démarcation entre les sociétés d'animaux et celles

¹ *Ibid.*, pp. 70-71.

² Notes manuscrites de Bataille sur les sociétés animales, cité par Hollier, in *Le Collège de sociologie*, *op. cit.*, p. 88.

³ *Ibid.*

⁴ Caillois, *op. cit.*, p. 71.

⁵ Leiris, cité par Hollier, in *op. cit.*, p. 83.

⁶ Caillois, *op. cit.*, p. 25.

⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁸ *Ibid.*

d'hommes¹ », écrit-il à Caillois dans une lettre du 8 décembre 1937. Bataille comptait définir cette séparation « sur des données assez précises². »

Or, c'est deux jours plus tôt, le 6 décembre, qu'il écrit à Kojève la célèbre lettre sur Hegel qui sera plus tard éditée en appendice de *Le Coupable* sous le titre « Lettre à X., chargé d'un cours sur Hegel...³ ». A partir de janvier 1934 et jusqu'à la veille de la guerre, Bataille suit en effet les cours qu'à la suite d'Alexandre Koyré, Kojève professe sur Hegel à l'École des Hautes Études⁴. Tous les lundis soirs Bataille sortait stupéfait de ce cours donné par un génial philosophe de cinq ans son cadet⁵. C'est là que Bataille comprit toute la finesse de Hegel. C'est là aussi qu'il trouva la ligne de démarcation entre l'animal et l'humain qui l'opposa à Caillois. Ainsi, entre l'*anthropos* et l'animal, là où le Bataille des années 1927-1931 n'avait cessé de raturer les frontières, un autre Bataille, à tout le moins converti à l'hégélianisme, dresse maintenant une séparation d'une nouvelle nature qui prend appui sur la conscience de la mort.

Pour Hegel, ce qui fait l'unicité de l'*anthropos*, c'est la dialectique du maître et de l'esclave, c'est le désir de reconnaissance et la lutte à mort qui l'accompagne. Les puissants affects qui auréolent la perception consciente et réfléchie du négatif spécifient la nature humaine : c'est ce que, suite à l'exposé de Caillois, Bataille dira, le 17 janvier 1938, devant la Société de psychologie collective présidée par le docteur Pierre Janet :

« Le comportement très accusé de la société humaine à l'égard des cadavres peut être représenté comme opposant le monde humain au monde animal. Il est lié à la conscience aiguë de la mort en tant qu'elle menace chacun d'entre nous et l'on peut se demander si l'homme qui n'est pas plus que l'abeille ou la fourmi un animal social, n'est pas essentiellement un animal qui a conscience de la mort⁶. »

Entre le Bataille de 1933 pour qui le termite et l'humain sont des animaux sociaux et le Bataille de 1938, s'interpose le Hegel de Kojève qui souligne l'exclusivité anthropologique des réactions sociales liées à la mort. Du cours du 25 mai 1934 donné par Kojève, Hollier nous communique ces notes significatives prises par Bataille :

¹ Bataille, lettre du 8 décembre 1937 à Caillois, cité par Surya, in *Choix de lettres*, op. cit., p. 138.

² *Ibid.*

³ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, pp. 369-371.

⁴ Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 229.

⁵ *Ibid.*

⁶ Bataille, *OC*, II, p. 282.

« Pas de *Vermittlung* [d'entremise, de médiation] chez les termites. Pas de maître qui risque sa vie pour faire travailler un autre et c'est par l'intermédiaire de cet autre que se forme le monde historique¹. »

Bataille s'accorde donc avec Hegel ainsi qu'avec la paléoanthropologie de son époque pour voir dans la mise en scène sociale du risque de mort et dans la prise en charge rituelle et réglementaire du cadavre l'une des naissances fondamentales de l'humanité. Les connaissances que les anthropologues avaient alors réunies sur les premières sépultures², « si bornées qu'elles soient, [...] témoignent suffisamment de pratiques funéraires [...] liées sans aucun doute à des réactions spécifiquement humaines devant les cadavres³. »

Selon Bataille, la socialité humaine se définit donc par des liaisons paradoxales qui, comme le pensait Caillois, sont loin du « trop célèbre instinct de conservation⁴ » et balancent entre la néguentropie et l'entropie, entre le développement informé et l'auto-sabordage. Alors que pour le biologiste Étienne Rabaud, que Bataille lit et commente en dialogue avec le Collège de sociologie et la Société de psychologie collective à partir de 1937, la société animale se fonde sur un phénomène immanent de « sympathie immédiate⁵ » qu'il appelle l'« interattraction⁶ », Bataille propose d'ajouter à la définition de la société de l'*homo sapiens* la notion d'« inter-répulsion⁷ », qui exprime la force médiatisée et dissociative de la conscience humaine de la mort.

Pourtant, malgré ce revirement hégélien qui semble en apparence rompre la continuité qui va de l'animal à l'humain, s'affine en réalité l'idée de ce qui s'est passé lors du fameux « passage de l'animal à l'homme », car certes se précisent les ruptures qui ont œuvré dans l'histoire du vivant, cependant les liens qui demeurent s'en trouvent par le même coup affermis et dès lors c'est non plus tant les différences entre sociétés animales et humaines qui importent que les spécificités inhérentes à l'animal humain.

¹ Bataille, cité par Hollier, in *Le Collège de sociologie*, op. cit., p. 86.

² Sur cette question, voir le livre synthétique de Bruno Maureille, *Les premières sépultures*, Paris, Le Pommier, « Les origines de la culture », 2004.

³ Bataille, *OC*, II, p. 282.

⁴ Caillois, op. cit., p. 25.

⁵ Bataille, *OC*, II, p. 285.

⁶ Étienne Rabaud, *Phénomène social et sociétés animales*, Paris, Alcan, 1937, p. 101, cité par Hollier, in op. cit., p. 90.

⁷ Bataille, « La sociologie sacrée et les rapports entre "société", "organisme" et "être" », in *Le Collège de sociologie*, op. cit., p. 51.

1.2.2 – La révolution éthologique

Replaçons maintenant ces discours qui ont aujourd’hui quatre-vingts ans dans la perspective de l’histoire ancienne et contemporaine de l’éthologie afin d’en évaluer la pertinence et la postérité.

1.2.2.1 – Les termites de Bataille vs le chien de Pavlov

A l’époque où Bataille et Caillois avaient entrepris l’étude des sociétés animales, la biologie du comportement animal se divisait en deux grandes écoles : l’école de psychologie finaliste avec à sa tête William Mc Dougall et l’école behaviouriste représentée par Ivan Pavlov.

La caractéristique principale de la psychologie finaliste était de faire appel outrageusement à la notion d’ « instinct » et d’y voir « un facteur supra-naturel [...] qui ne demandait et ne pouvait recevoir d’explication naturelle¹. » Pour Mc Dougall, toute la vie de l’animal est guidée par un objectif désigné obscurément par un instinct non-rationnel mais infaillible². Bierens de Haan écrivait ainsi encore en 1940, alors que le mouvement est censé être moribond : « Nous observons l’instinct, mais nous ne l’expliquons pas³. »

Le behaviourisme, né à la fin du dix-neuvième siècle et tombé en désuétude après son apogée dans les années 1960⁴, critiqua vivement cette méthode non-scientifique et chercha à introduire la causalité en place du finalisme. Afin de réhabiliter l’étude objective de l’animal, les behaviouristes firent appel à la méthode expérimentale, voulant comprendre à travers des mises en situation stratégiques et artificielles le comportement vrai de l’animal. Le programme behaviouriste était rigoureux et permit de sortir du finalisme, mais la recette expérimentale eut ses limites qui, une fois atteintes, débouchèrent sur « une concentration de la recherche sur les domaines du comportement animal et humain qui se prêtaient le mieux à l’étude expérimentale⁵ », systématisant mécaniquement la vie animale.

¹ Lorenz, *Les fondements de l’éthologie*, op. cit., p. 11.

² *Ibid.*, pp. 11-12.

³ Bierens de Haan, cité par Lorenz, in op. cit., p. 11.

⁴ Lestel, *Les origines animales de la culture*, op. cit., p. 37.

⁵ Lorenz, op. cit., p. 12.

Cette mécanisation apparaît de la façon la plus frappante avec l'exemple du chien de Pavlov. Lorsqu'un enfant va décider de sortir son chien et que prenant la laisse, il voit le chien se diriger vers la porte d'entrée en remuant la queue, il pourra interpréter cette réaction du chien comme un signe d'intelligence et de raisonnement logique. Pavlov répondrait alors à cet enfant que le comportement du chien n'est pas déterminé par l'intelligence, mais par le résultat d'un apprentissage : en voyant son maître prendre la laisse, le chien ne *déduit* pas qu'il va se promener, il *obéit* au souvenir qui lie la laisse à la promenade. C'est ce que les behaviouristes ont appelé le mécanisme de la « réaction conditionnée¹ » : l'apprentissage conditionne les traces mnésiques qui conditionnent le comportement.

Cette focalisation sur la notion d'apprentissage va malheureusement aveugler le béhaviourisme au point de lui faire croire que « tous les comportements sont acquis par l'apprentissage² » et que la part de l'inné est réduite à rien. Mais c'était oublier là le rôle phare du *bios* à l'égard du *socius*, c'est-à-dire le rôle des processus biologiques innés impliqués dans l'existence même des comportements, le comportement étant forcément social puisqu'il est toujours un comportement pour les autres, un mode spatial et temporel de mise en relation avec autrui.

Bataille développa ainsi ses recherches sociologiques, suite à la *doxa* behaviouriste et il est loisible de voir en quoi il s'en écarte si on a à l'esprit son insistance à faire entrer les processus « bio-naturels » dans la sociologie. Là où Pavlov ne laissait rien à la nature et attribuait tout à la culture, Bataille ancre la possibilité comportementale et sociale dans la matrice même de la matière et du vivant. L'inné retrouve alors sa place auprès de l'acquis dans la constitution des sujets animaux.

1.2.2.2 – Vers une ethnologie animale

A ce titre, Bataille mordit sur les méthodes de l'éthologie à venir en réintroduisant d'une façon particulière l'univers biologique dans les sciences du comportement. L'éthologie est la science qui étudie les êtres vivants dans leur milieu naturel. Dans la définition de ses fondements, elle est exactement contemporaine du Collège de sociologie puisque c'est entre 1937 et 1939 que Konrad Lorenz, considéré

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

comme l'initiateur de la discipline, a publié ses articles fondamentaux¹, montrant que les voies qui aboutissent aux comportements prennent nécessairement leur source au niveau du génome et des capacités génétiquement déterminées par l'espèce².

Lorenz ne put élaborer cette théorie qu'en remettant les animaux dans leur contexte social, c'est-à-dire leur contexte naturel. Il comprit qu'il était indispensable d'étudier les animaux dans leur milieu naturel, car un animal de laboratoire enfermé dans une cage ou dans un aquarium n'est qu'un simulacre d'animal, un objet d'étude arraché à son contexte, voire encore une simple aberration théorique. L'animal n'a de sens que dans son environnement « biosocial », sinon il reste bouleversé par le contrôle que nous exerçons sur lui, par nos indiscretions et nos préjugés séculaires.

Ces derniers sont les plus dangereux, car ils nous ont longtemps empêchés de voir l'animal en dehors des concepts stéréotypés d'« instinct », de « machine » sans âme et de « réaction conditionnée ». La langue française elle-même ne tend pas à rendre grâce aux compétences cognitives des animaux en introduisant la confusion homonymique et sémantique entre la bête/animal et celui qui est bête/idiot. Dans cet ordre d'idée, la bête est forcément bête, ce qui contribue à ancrer inconsciemment le préjugé d'une animalité sans conséquence³.

Pourtant, outre chez les insectes communs que sont les fourmis ou les abeilles, les éthologues ont pu observer dans l'ensemble de la faune de la planète des comportements qu'ils qualifient de sociaux⁴, sans pour autant atteindre les merveilles d'organisations inter-individuelles que l'on trouve dans les fourmilières, dans les ruches ou à plus forte raison dans les villes.

« Il y a en effet une foule de comportements cent fois plus anciens que l'espèce humaine dont on s'est aperçu qu'ils présentaient une valeur universelle et dont on a précisément déterminé la valeur. Ces comportements existent toujours en nous et ils

¹ Lestel, *op. cit.*, p. 44.

² Lorenz, *op. cit.*, p. 14.

³ Mais nous verrons qu'au paléolithique, une animalité sans conséquence signifiait un avenir sans humain. La « clé » de la préhistoire dont parlait Bataille se résume en ceci que si nous voulons savoir ce que nous sommes, nous devons étudier les animaux que nous fûmes. Car, c'est dans la culture animale que la culture humaine a plongé ses racines il y a bien longtemps.

⁴ Remarquons que ces phénomènes sociaux sont également observés dans la flore. Morin relate par exemple cette expérience : dans une forêt, des biologistes exfolièrent l'arbre d'une certaine espèce. Or, la poussée de sève qui reconstitua les feuilles s'était chargée d'une substance anti-parasitaire : l'arbre avait réagi pertinemment à la stimulation de l'environnement. Mais le plus étonnant demeure que les arbres de la même espèce qui se situaient dans le voisinage secrétèrent la même substance. L'arbre exfolié avait informé ses congénères, il s'était ainsi établi une communication chimique au sein d'une communauté d'espèce, d'une société d'arbres. Voir Morin et Cyrulnik, *Dialogue sur la nature humaine*, *op. cit.*, p. 35. Voir également Pelt et Franck Steffan, *La Solidarité – Chez les plantes, les animaux, les humains*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2004.

jouent dans nos actes et même dans l'exercice de nos facultés cognitives un rôle bien plus important que nous n'avons pu le croire jusqu'à présent – et que nous ne voulons encore le croire¹. »

Les animaux ne sont donc pas des machines qui répondraient par réflexes à d'obscurs et insaisissables instincts, ou des automates qui apprendraient aveuglément par le principe basique de la « réaction conditionnée » des behaviouristes. La notion d'instinct explique des choses, mais elle-même ne s'explique pas, car par axiome sa seule formulation éteint la lumière sur tout un pan de questions et d'explications.

Au lieu de s'enfermer dans cette notion intra-psychique, les éthologues profitent de la vague cybernétique des années 1950 et se penchent sur les relations que les animaux établissent entre eux dans leur sphère de vie naturelle. Ils découvrent que les animaux ne passent pas leur temps à machinalement chasser de la nourriture, protéger leur territoire ou chercher un partenaire sexuel. Sous des apparences trompeuses, ils ont une vie sociale des plus complexes et connaissent le jeu, le suicide, l'amitié, le sens de l'équité, la folie et certains singes, comme les chimpanzés, approchent la conscience de la mort².

Aussi la vie sociale des primates, nos plus proches ancêtres, dont nous avons aussi hérité et du corps social et du corps biologique, ressemble en bien des égards à la nôtre.

« L'Homme et l'animal ne sont pas de nature différente et il devient de plus en plus difficile de tracer une limite entre l'un et l'autre ; on a dit que cette frontière était marquée par l'outil, puis par l'outil fabriqué ; on a dit aussi qu'elle l'était par la prohibition de l'inceste, par la parole, par les rites ; et puis on a découvert que l'outil avait peut-être quinze millions d'années, l'outil fabriqué et la parole peut-être trois ou quatre millions d'années et que les rites se manifestaient de manière visible dès l'*Homo erectus*, soit un million et demi d'années. On a découvert en même temps que le Chimpanzé utilisait l'outil de pierre ou de bois, qu'il lui arrivait de l'aménager, qu'il évitait les accouplements incestueux, qu'il apprenait de façon tout à fait inattendue le langage des sourds-muets et qu'il dansait pour fêter les premières pluies de mousson ! Ceci bien sûr est presque une boutade ; les caractéristiques de l'Homme ne peuvent être confondues. Mais ses attaches avec le monde animal d'où il vient se sont considérablement éclairées depuis quelques décennies de recherche³. »

¹ Gerolf Steiner, « En guise de préface », in Lorenz, *op. cit.*, p. 9.

² Derek Denton, *L'émergence de la conscience – De l'animal à l'homme – Suivi de discussions avec Sir John Eccles, Miriam Rothschild et Donald Griffin* (1993), Paris, Flammarion, « Champs », 1995, pp. 151-152.

³ Coppens, *Pré-ambules*, *op. cit.*, p. 185.

De fait, l'éthologie contemporaine, celle représentée par un Dominique Lestel ou un Boris Cyrulnik, s'est radicalement transformée depuis les intuitions de Lorenz et la question de l'animal s'est enrichie d'une complexité formidable. Cette complexité des rapports sociaux animaux se révèle telle à l'observation éthologique que le terme tabou vient à percer et que la recherche contemporaine entrevoit la nécessité heuristique de concevoir ces rapports en terme de culture animale. Le terme inhabituel de « culture animale » est bien sûr pesé, il renvoie à un renouveau de l'éthologie qui s'achemine vers une véritable « ethnographie des mondes animaux¹ ».

Enfin il devient possible de penser une intelligence qui ne soit ni humaine ni divine, et de faire éclore, non plus seulement les sociétés humaines des sociétés de primates, mais les cultures humaines des cultures animales.

1.3 – L'hominisation au rendez-vous de la préhistoire (1940-1962)

A l'aune de ces possibilités, mesurons à présent le large fossé qui sépare le Bataille de l'« œil pinéal » et celui de *Lascaux*. Mesurons l'écart entre l'époque où Bataille considérait de haut « l'impuissante préhistoire² », à laquelle il ne faisait référence que pour la détourner et l'instrumentaliser poétiquement, et l'époque où il voyait dans la préhistoire la « clé » de la devinette anthropologique.

Tentons alors de voir que, si l'humain, autant dans son corps biologique que dans son corps social, est bien dans la filiation de l'animal, cela a pour effet de situer la culture dans la filiation de la nature. Par principe, il ne peut exister dans *Lascaux ou la naissance de l'art* (1955) d'opposition entre la nature et la culture. Pour Bataille, l'émergence de l'activité artistique signe la sortie de l'animalité et fait de l'*homo sapiens* un être naturellement culturel.

1.3.1 – *Lascaux sort de l'ombre : l'entremise de l'abbé Breuil*

En septembre 1940, des enfants s'amuse dans les falaises calcaires de la vallée de Vézère, tout près du village de Montignac, dans le Périgord. Dans leur jeu,

¹ Lestel, *op. cit.*, p. 299.

² Bataille, « Dossier de l'œil pinéal », in *OC*, II, *op. cit.*, p. 22.

ils s'engouffrent dans une crevasse, si étroite que seuls leur petite taille leur permet d'y pénétrer¹. La grotte de Lascaux venait d'être découverte.

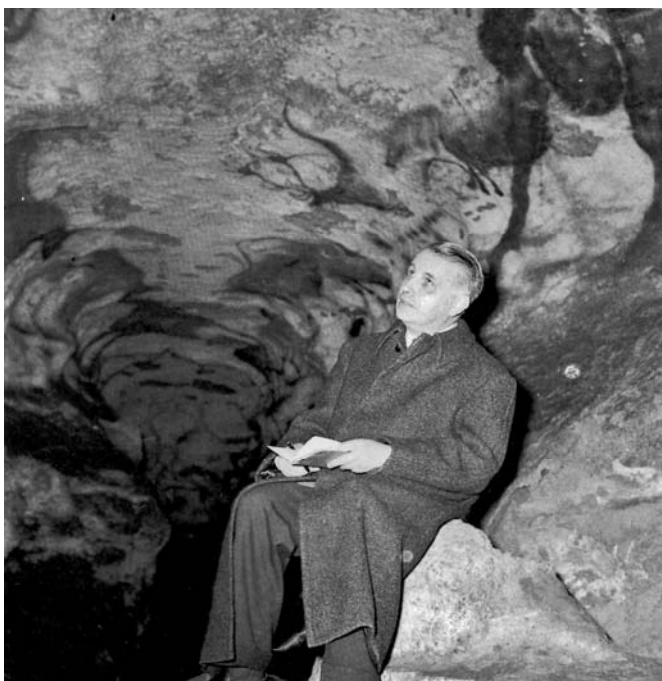


Fig. II.1.12 – Bataille, dans la grotte de Lascaux, vers 1955.

Lors de la découverte de cette grotte, les réflexions collectives sur la nature naturelle du lien social ont pris fin pour Bataille depuis un an avec la dissolution du Collège de sociologie. La guerre vient d'éclater et il se retrouve en partie isolé et déprimé par les échecs répétés des regroupements des années 1930. Il entre alors dans une phase d'écriture originale qu'il conviendra de décrire plus loin².

Pour le sujet qui nous concerne ici, à savoir l'histoire de l'histoire de l'humain selon Bataille, il reste à remarquer qu'entre la mise au jour de la grotte de Lascaux et les premiers travaux que Bataille lui consacra exclusivement, il s'est écoulé treize ans, pendant lesquels la question de la préhistoire a partiellement sommeillé, latente, dans l'attente d'une stimulation qui, à la manière de la dialectique de Hegel, ferait rebondir la pensée.

Rappelons qu'à l'époque de l'anthropologie restreinte de l'« œil pinéal », Bataille n'a que du mépris pour la science, tout comme les surréalistes. André Breton, qui avait pourtant entamé une formation de médecin, n'a en effet plus aucune estime pour la science et les scientifiques :

¹ Bataille, *OC*, XII, p. 637. Voir aussi Bataille, *Lascaux ou la naissance de l'art* (1955), Genève, Skira, « Les grands siècles de la peinture », 1980, quatrième de couverture.

² Voir *infra*, partie III, chapitre 1, 1.1 – **Qu'est-ce que l'« expérience intérieure » ?**, p. 291.

« Il me prend une grande envie de considérer avec indulgence la rêverie scientifique, si malséante en fin de compte à tous égards. [...] Je crois dans ce domaine comme dans un autre, à la joie surréaliste pure de l'homme qui, averti de l'échec successif de tous les autres, ne se tient pas pour battu, part d'où il veut et, par tout autre chemin qu'un chemin *raisonnable*, parvient où il peut¹. »

Breton ne cessera de prêcher pour un monde où la magie prend le pas sur la science, clamant que « la Révolution [y compris la Révolution surréaliste] n'a pas besoin de savants². » Mais Bataille, petit à petit, à sa façon, saura s'extraire de cette mouvance anti-scientifique. Au cours des années 1930, ses rencontres avec Ambrosino, Caillois, Kojève lui font voir l'insolence de sa jeunesse, la mesquinerie de sa culture et l'étroitesse de ses connaissances.

Bientôt, à partir des années 1952-1953, quelqu'un d'autre se charge de lui montrer les égarements de sa paléanthropologie. Cet homme, c'est l'abbé Breuil, internationalement reconnu de son vivant comme l'un des plus grands spécialistes de l'art pariétal. Bataille lui dira très expressément sa gratitude dans les premières lignes de *Lascaux* :

« Je me suis borné, en ce qui touche les données archéologiques, à les reprendre telles que les préhistoriens les ont établies par un travail immense, qui demanda toujours une extraordinaire patience – et souvent du génie. C'est ici le lieu de dire tout ce que ce livre doit à l'œuvre admirable de l'abbé Breuil, auquel je suis particulièrement reconnaissant d'avoir bien voulu m'aider de ses conseils quand j'ai commencé cet ouvrage. C'est l'étude archéologique entreprise par lui à Lascaux [...] qui m'a permis d'écrire ce livre³. »

Dès la découverte des peintures de Lascaux, Leroi-Gourhan mais surtout Breuil militent pour leur classement et leur conservation. Dans les plus brefs délais, avant que quelque décision ne soit prise, Breuil demande au photographe belge Fernand Windels d'effectuer la couverture photographique des lieux. Il est curieux de constater qu'à la suite de cela, la grotte de Lascaux fut pour ainsi dire oubliée et ne suscita quasiment aucun écrit. Sentant ce vide, les bras chargés de clichés extraordinaires et inédits, Windels écrivit en 1948 à Breuil, qui était alors « au fond de l'Angola⁴ » :

¹ Breton, *Manifeste du surréalisme*, cité par Jean Clair, in *Du surréalisme – considéré dans ses rapports au totalitarisme et aux tables tournantes – Contribution à une histoire de l'insensé*, Paris, Mille et une nuits, « Essai », 2003, pp. 75-76.

² Breton, cité par Clair, in *op. cit.*, p. 76.

³ Bataille, *Lascaux*, *op. cit.*, p. 7.

⁴ Breuil, cité par Philippe Soulier, « Henri Breuil et André Leroi-Gourhan, préhistoriens au XXe siècle », in Frédéric Chappey, Noël Coye, Anne-Laure Sol-Pfilmlin, Patrice Rodriguez, Jean-Bernard

« Je reçus de M. Windels, écrit Breuil, une lettre déplorant la carence d'une telle publication et me demandant s'il ne pourrait pas à mon défaut en éditer une description, en utilisant ses magnifiques photographies. Je lui répondis en applaudissant son idée¹. »

Ce livre, *Lascaux, "chapelle Sixtine" de la préhistoire* (1948), bien que constitué de documents relevés avec Breuil et bien qu'il comporte une introduction rédigée par lui, porte en réalité davantage la marque de Leroi-Gourhan, qui non seulement écrit la préface mais dirige également les recherches d'Annette Laming-Emperaire, laquelle a rédigé une grande partie du livre de Windels.

Suite à cette publication, Breuil propose à ce dernier le principe d'un autre ouvrage qui porterait sur « la description d'autres cavernes² ». Acceptant, Windels reçoit l'ensemble des documents de Breuil avant que celui-ci ne reparte pour l'Afrique. A son retour en France, en 1951, Windels lui remet la maquette de *Quatre cents siècles d'Art pariétal de l'Age du renne*, dont Breuil s'empresse d'écrire le texte. L'ouvrage est publié l'année suivante, en 1952.

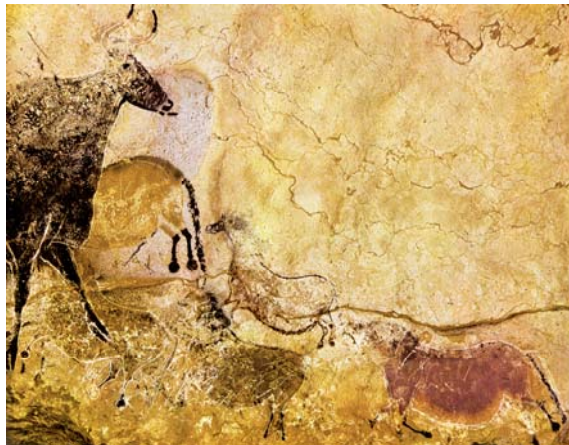


Fig. II.1.13 – Lascaux, détail de la nef, paroi gauche.

Cette monumentale somme illustrée comprend la description et l'analyse minutieuse de l'ensemble des grottes peintes répertoriées à cette époque³. Bataille rendit compte de ce livre dans un long article de fond publié dans le numéro 71 de *Critique* en avril 1953, « Le passage de l'animal à l'homme et la naissance de l'art », qui peut être considéré comme un brouillon à l'usage de *Lascaux ou la naissance de l'art*, qui devait paraître deux ans plus tard. A tout prendre, le livre de Bataille, bien que paru quinze ans après la découverte de la grotte, est donc l'un des premiers

Roy (ed.), *Sur les chemins de la préhistoire – L'abbé Breuil du Périgord à l'Afrique du Sud*, Paris, Somogy, 2006, p. 201.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ Bataille, « Le passage de l'animal à l'homme et la naissance de l'art », in *OC*, XII, p. 259.

essais d'importance qui aient été écrits sur le rôle fondamental de l'activité artistique dans le processus de l'hominisation.

Dès son article de 1953, Bataille postule pour une hypothèse qui, bien qu'elle soit soutenue par une autorité comme Breuil, est loin d'aller de soi : « L'art préhistorique le plus ancien marque assurément le passage de l'animal à l'homme¹. » On a vu avec Coppens que la frontière entre l'animal et l'humain s'est avérée particulièrement mouvante aux yeux des sciences de l'homme. Il en fut de même pour Bataille : tantôt ce fut l'« érotisme » qui nous démarquait du stade pré-humain, tantôt ce fut la conscience de la mort, tantôt ce fut le travail. Il est certain que tous ces facteurs ont été à l'origine de rupture de régimes dans la vie de nos ancêtres les primates. Mais dorénavant, pour Bataille, à l'équation « humain = sexe + travail + mort », il faut ajouter un quatrième terme déterminant : « humain = sexe + travail + mort + art », ce que résume parfaitement bien cette image célèbre, la « scène du puits », que l'on trouve dans l'art de Lascaux, la seule qui offre une représentation d'une forme humaine. On y voit comme une scène de chasse : un homme ithyphallique allongé, peut-être mort, se trouve près d'un bison éviscéré et planté d'une lance².

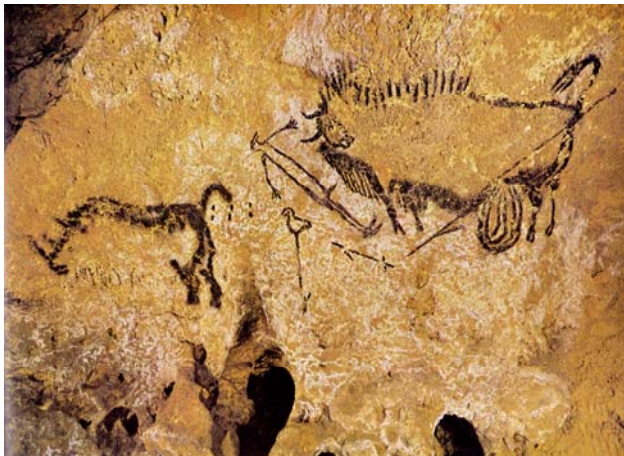


Fig. II.1.14 – Lascaux, la « scène du puits ».

Cependant, quand Bataille évoque le « passage de l'animal à l'homme » par la « naissance de l'art », il emploie un raccourci qui peut semer la confusion. En effet, « l'animal » dont il s'agit ici est déjà un pré-humain et le « passage » dont il est question ne s'est pas fait subitement. Au contraire, il y eut toute une série de

¹ *Ibid.*, p. 260.

² Il a été fait de nombreuses interprétations de cette scène énigmatique. Blanchot, pour sa part, a émis une hypothèse qui séduit par sa simplicité : ce que l'on lit dans l'apparition fugace de cette forme humaine, c'est la signature de l'espèce humaine qui prend conscience d'elle-même. Blanchot, « La naissance de l'art », in *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 9-20.

passages entre le pré-humain et l'humain, il y eut l'acquisition progressive de plusieurs gradients de liberté qui, pendant des millions d'années, contribuèrent à affaiblir la tyrannie du génome en la suppléant d'une seconde nature : la culture. Après une infinie gestation naquirent les humains, et avec eux les hordes de l'imaginaire et des pluralités sociales.

1.3.2 – *Le double bind de l'hominisation*

L'hominisation est l'anneau de Möbius qui relie la nature à la culture, qui fait émerger les procédures culturelles des possibilités naturelles. Selon Bataille, la question des origines de l'humanité est en quelque sorte seconde, car son intérêt se porte sur « la vue globale de l'ensemble¹ » des phénomènes de passage entre les caractéristiques animales et les spécificités humaines :

« Le sens des parties est tiré ensuite de la vue globale. Ce qui importe alors est la totalité du changement, le passage, dans le cas présent, de l'animal à l'homme, non le point où les choses ont commencé². »

Il ne s'agit donc pas pour Bataille de considérer les événements point par point, dans leur ordre chronologique : son objectif est plutôt d'approcher un phénomène global, l'hominisation, et de comprendre son fonctionnement général. A l'époque où Bataille écrit ces lignes, aux alentours de 1950-1951³, l'essentiel de l'actualité anthropologique est occupée par Lévi-Strauss, l'inceste est alors le paradigme majeur pour tracer la frontière entre l'humain et l'animal, ce que reprend bien vite Lacan en transformant le complexe d'Œdipe en structure universelle de l'hominisation⁴. Bataille lui-même se saisit de Lévi-Strauss et ce qu'il pense alors du « passage de l'animal à l'homme » est essentiellement une discussion du tabou de l'inceste⁵.

C'est une époque où on ne sait où et dans quels procès chercher l'origine de l'humain. Ce n'est qu'en 1959 que Louis S. B. Leakey donnera l'impulsion africaine en révélant « la présence de fossiles d'australopithèques accompagnés d'outillage en

¹ Bataille, *L'Histoire de l'érotisme*, in *OC*, VIII, p. 62.

² *Ibid.*

³ Notes de l'éditeur, in *OC*, VIII, p. 523.

⁴ Voir ainsi les nombreux rapports établis entre Lévi-Strauss et Lacan par Elisabeth Roudinesco, in *Histoire de la psychanalyse en France. 2 – 1925-1985* (1986), Paris, Fayard, 1994.

⁵ Bataille, *L'Histoire de l'érotisme*, in *OC*, VIII, pp. 42-48.

régions sèches¹ ». De plus, la rencontre avec Breuil et la visite de Lascaux n'ont pas eu lieu et Bataille néglige encore le fait que l'art ait pu constituer le phénomène déterminant de l'apparition de l'humanité. Ses connaissances lacunaires et les lacunes de la science des années 1950 le poussent d'ailleurs à avoir une vision erronée de la durée de ce passage, lui octroyant une quasi-immédiateté : « le passage semble s'être fait en une fois² ». Il concède à la rigueur quelques siècles à l'hominisation. Ce qu'il sait et ce qui est su alors de la paléontologie peut en effet suggérer une anthropogenèse assez rapide. Même l'« Essai de tableau chronologique³ » donné en 1955 après l'apport de Breuil fournit des périodes hypothétiques relativement courtes, plaçant par exemple l'apparition de l'*homo sapiens* il y a trente mille ou quarante mille ans, en même temps que les premières manifestations artistiques connues à ce moment, comme la Vénus de Lespugue.

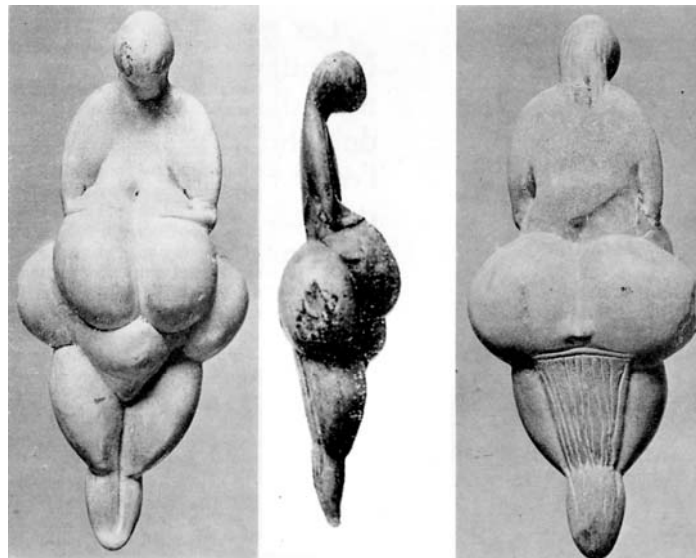


Fig. II.1.15 – La Vénus de Lespugue, de face, de profil et de dos.

Ces « erreurs » de datation reflètent l'état des capacités techniques qui étaient alors à disposition. Ce n'est en effet qu'après le décès de Breuil en 1961 que Leroi-Gourhan profitera des avancées scientifiques de la seconde moitié du vingtième siècle, notamment avec l'apparition de la datation au carbone 14, dont il a largement contribué à répandre l'usage⁴.

L'hominisation en réalité a été beaucoup plus lente que Bataille ne pouvait le prévoir. Nous savons aujourd'hui que la branche qui a mené aux humains a

¹ Morin, *L'humanité de l'humanité*, op. cit., p. 29.

² Bataille, *L'Histoire de l'érotisme*, in OC, VIII, p. 62.

³ Bataille, *Lascaux*, op. cit., p. 141.

⁴ Soulier, « Henri Breuil et André Leroi-Gourhan, préhistoriens du XXe siècle », in *Sur les chemins de la préhistoire*, op. cit., p. 207.

commencé à bifurquer du reste des primates il y a dix millions d'années¹. Nous savons aussi que contrairement à ce qu'a maladroitement dit Bataille, se faisant mal comprendre, « l'"homme de Lascaux"² » n'a pas créé « *de rien ce monde de l'art où commence la communication des esprits*³ ». Il y a eu certes un saut qualitatif sans précédent, mais comme la sociologie animale l'avait montré à Bataille, la communication interindividuelle humaine est un lent débordement de la communication animale.

Le cœur de la question de l'hominisation est occupé pour Bataille par le passage de « la vie indistincte à la conscience⁴ », par les procédés qui, au « donné naturel⁵ » limité imposé par le génome, ajoutent une conscience de soi complexe qui crée de la culture, c'est-à-dire des relations, des savoirs, des savoir-faire, des mythes, des idées, des délires, de l'imaginaire, de la folie, des lois, des mœurs, des postures, des habitudes, ainsi qu'une mise en question perpétuelle de ces relations, savoirs, savoir-faire, etc. C'est par une série de réactions en boucle entre celui qui crée et ce qu'il crée que la conscience complexe va affleurer dans l'esprit pré-humain.

A reformuler aujourd'hui la thèse du « passage de l'animal à l'homme » par le biais de l'art, on dirait que Bataille présupposait l'idée maintenant répandue d'une co-évolution interactive de la nature et de la culture⁶, ou si l'on veut reprendre l'expression du lumineux Gregory Bateson, l'idée d'un *double bind*⁷ de l'hominisation : ce que l'hominidé transforme transforme l'hominidé (en humain). Bateson fut un chercheur interdisciplinaire, il était à la fois anthropologue, sociologue, psychiatre et empruntait à toutes les disciplines pouvant lui apporter des modèles explicatifs de l'humain. Il fut notamment l'un des premiers chercheurs en sciences humaines à intégrer les apports de la cybernétique dans la sociologie, la

¹ Coppens, *Histoire de l'homme et changements climatiques*, Paris, Fayard, « Collège de France », 2006, p. 22.

² Bataille, *Lascaux*, *op. cit.*, p. 11.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 31.

⁵ *Ibid.*

⁶ Ce que certains chercheurs défendent sous l'appellation « co-évolution gènes/culture ». Voir l'un des fondateurs et défenseurs de cette théorie, le très controversé Edward O. Wilson, in *L'unicité du savoir*, *op. cit.*, pp. 164-215.

⁷ *Double bind* est traduit en français par l'expression « double contrainte », mais nous conserverons le terme original pour sauvegarder la polysémie de « *bind* », qui peut également signifier « liaison ».

psychologie, l'anthropologie et c'est sur la base de ses travaux que se développa la fameuse école de Palo Alto¹.

Le *double bind* est directement extrait de la cybernétique et de la notion de « *feed back* » (« boucle rétroactive ») conçue par Wiener. L'exemple le plus simple de système à boucle rétroactive est celui du thermostat : un thermostat est relié à une chaudière, si la température dépasse un certain seuil, le mécanisme du thermostat coupe la chaudière, ce qui fait descendre la température qui, arrivée en dessous d'un autre seuil, enclenche à nouveau la chaudière. Cette dernière est donc contrainte par le thermostat qui est contraint par la chaudière, double contrainte, mais en même temps double stimulation, double liaison. Dans le cas de ce système chaudière/thermostat, la boucle rétroactive ordonne un équilibre, une régulation du système, on dit que cette boucle est positive.

D'autres systèmes, comme les systèmes vivants et sociaux, fonctionnent avec des boucles de rétroactions négatives qui transforment la structure du système soit en le dégradant, soit en le complexifiant. Dans le cas de l'hominisation, une boucle rétroactive négative s'est enclenchée entre le créateur pré-humain et ses créations, ces dernières interagissant en retour sur le potentiel créateur du cerveau pas encore humain. Nous sommes sortis de l'animalité par le biais d'une médiation que nous avons créée et qui progressivement nous a créés. Mais quels sont donc les secrets ressorts de l'hominisation qui ont opérés de tels changements de régime dans la conscience animale que nous fûmes ? Quelles pratiques ? Quels procès ?

Afin de le comprendre, il faut revenir à ce moment où la lignée de singes qui allaient devenir des chimpanzés se sépara de la lignée des pré-humains. Ces derniers entrèrent dans un processus tout à fait unique, un processus multidimensionnel où l'hominisation biologique et l'hominisation culturelle se renvoyaient constamment la balle. Ce processus est discontinu en raison de l'apparition et de la disparition des espèces (*habilis*, *erectus*, Neandertal), mais il est continu dans le développement uni et multiple de la « bipédisation », de la « manualisation », de la « verticalisation » du corps, de la cérébralisation, de la juvénalisation et de la complexification sociale². L'évolution du corps (l'acquisition de la bipédie et de la station verticale, la libération et l'utilisation de la main, l'allongement de la durée l'enfance et de la

¹ Voir par exemple un bon aperçu des méthodes de l'école de Palo Alto, notamment dans leurs applications à la littérature, avec Paul Watzlawick, Janet Helmick Beavin, Don D. Jackson, *Une logique de la communication* (1967), Paris, Seuil, « Points Essais », 1972.

² Morin, *La méthode – 5. L'humanité de l'humanité*, op. cit., p. 30.

plasticité cérébrale et donc de la période d'apprentissage) rétroagit incessamment sur l'évolution de la pensée (le développement des capacités cognitives de l'hémisphère gauche parallèlement à l'augmentation du volume du cerveau, la complexification de la relation à autrui, la naissance des mondes imaginaires).

« Il est bien évident que le gros cerveau de *sapiens* n'a pu advenir, réussir, triompher, qu'après la formation d'une culture déjà complexe, et il est étonnant qu'on ait pu si longtemps croire exactement le contraire¹. »

Les pré-humains ont fait preuve très tôt de l'usage d'une pensée construite et constructrice, témoignant de capacités cérébrales et cognitives uniques. Pour Marx, le pire architecte se distingue de la meilleure abeille en ce que l'architecte construit mentalement avant de construire physiquement². Il y a deux millions d'années, pour le pré-humain créateur des premiers outils, « fabriquer, c'est penser³. » Pendant des milliers de générations nos ancêtres accumulèrent donc des comportements permis par leur cerveau nouveau, des pratiques permises par leurs membres naissants, des interactions permises par la société ainsi créée.

On voit encore de nos jours se manifester chez certains primates et notamment chez le chimpanzé des aptitudes que nos plus lointains ancêtres pouvaient avoir, comme faire d'un bâton ou d'une pierre un outil primaire ou créer des relations complexes au sein d'un groupe. Cet ensemble de façons de vivre fut peu à peu potentialisé par le petit cerveau naissant de nos ancêtres et de surcroît ces pratiques allaient rétroagir sur la taille et les capacités dudit cerveau de l'espèce.

Par exemple, l'invention de la cuisson permet une meilleure assimilation de protéines indispensables au développement cérébral, protéines qui ne sont pas digérées dans la viande crue, et l'essor de techniques élaborées pour préparer la nourriture se reflète par la suite dans la modification de l'anatomie de la mâchoire et donc du crâne entier⁴.

D'une certaine manière « *l'intelligence appelle l'intelligence*⁵ », car le cerveau n'a pu accroître ses capacités que dans un environnement stimulant ses pouvoirs latents. Des éléments de pré-culture et de pré-intelligence ont par

¹ Morin, *Le paradigme perdu*, op. cit., p. 100.

² Marx, cité par Robert Clarke, in *Naissance de l'homme – Nouvelles découvertes, nouvelles énigmes* (1980), Paris, Seuil, « Points Sciences », 2001, p. 29.

³ Clarke, *Naissance de l'homme*, op. cit., p. 29.

⁴ John C. Eccles, *Évolution du cerveau et création de la conscience – A la recherche de la vraie nature de l'homme* (1989), Paris, Flammarion, « Champs », 1994, p. 47.

⁵ Ruffié, « Le mutant humain », in Morin et Piatelli-Palmarini (ed.), *L'unité de l'homme – I. Le primate et l'homme*, op. cit., p. 130.

conséquent d'abord dû être accumulés, entrant ensuite en interaction réciproque les uns avec les autres, et développant la culture et l'intelligence par paliers successifs. Le renforcement du lien social, la sédimentation d'éléments pré-culturels ont influencé, et ont été influencés en retour, par les modifications morpho-psychologiques du corps. Ainsi, la culture n'est pas culturelle, elle ne trouve pas en elle-même ses propres sources et ressources, la culture est d'origine naturelle, au même titre que notre anatomie.

De plus ce « travail », c'est-à-dire cette transformation de la matière et de l'énergie qu'est la sédimentation pré-culturelle, a fini par constituer un socle de savoir et de savoir-faire, qui est devenu un avantage adaptatif devant la sélection naturelle :

« [...] Ce n'est plus uniquement sur l'individu pris isolément mais sur le groupe tout entier que s'exerce la sélection (efficacité de la structure, aptitude à l'adaptation des cadres sociaux, possibilité de diffusion et d'exploitation des connaissances, etc.)¹. »

En effet, mieux reliés, mieux soudés, en un mot, mieux organisés dans leur inter-individualité, les pré-humains font mieux corps contre les calamités de la nature². La pression du milieu favorise ainsi la subsistance d'individus biologiquement adaptés à l'existence sociale complexe. Les pratiques techniques et cérébrales interagissent sur le matériau biologique et les capacités cognitives et ces dernières interagissent en retour sur la complexité des techniques, des productions et des structures sociales.

Le *double bind* qui se cache sous l'hypothèse du *Lascaux* de Bataille, c'est cette contrainte de la pensée par le corps, cette liaison du corps et de la pensée. C'est cette co-évolution interactive de la biologie et de la société humaines par la médiatisation des pouvoirs du cerveau.

1.3.3 – Les naissances de l'art

Nous citons Coppens qui exposait la panoplie des liens qui rapproche le chimpanzé de l'humain³, mais s'il est bien un signe qui différencie certainement

¹ *Ibid.*

² Morin rappelle avec justesse ces mots de Rousseau : « Je vois un animal moins fort que les autres, moins agiles que les autres, mais à tout prendre organisé le plus avantageusement de tous. » Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, cité par Morin, in *La méthode – 5. L'humanité de l'humanité*, op. cit., p. 32.

³ Voir *supra*, partie II, chapitre 1, 1.2.2.2 – *Vers une ethnologie animale*, p. 171.

l'*homo sapiens* de ses ancêtres animaux, c'est la capacité cérébro-culturelle de faire œuvre d'art. Car pour que le phénomène artistique apparaisse dans la nature il faut déjà une complexité suffisante, c'est-à-dire au moins deux choses : premièrement un individu complexe biologiquement doté (un cerveau, des mains et un œil faisant le lien entre eux) pour faire passer une vision cérébrale interne sur un support physique externe, et deuxièmement l'appartenance de cet individu à une société complexe dotée d'une culture qui prend en charge ces innovations à la fois cognitives et techniques. Quelle est la nature précise de ces innovations, dont Bataille a vite pris la mesure ?

Pour l'auteur de *Lascaux*, l'humanité a eu plusieurs naissances. Une première naissance eut lieu avec l'apparition de l'outillage, que Bataille assimile à l'apparition du travail (la transformation réfléchie et utilitaire de la matière/énergie), et elle fut suivie au paléolithique supérieur d'une seconde naissance, celle de l'art et du jeu (la transformation non-utilitaire)¹. De la même manière l'art a eu plusieurs naissances, des commencements multiples.

Le déploiement artistique signe pour Bataille « le passage du monde du travail au monde du jeu² », la « naissance du jeu³ » étant le signe d'achèvement spécifique de l'*homo sapiens* :

« Tout commencement suppose ce qui le précède, mais en un point le jour naît de la nuit, et ce dont la lumière, à Lascaux, nous parvient, est l'aurore de l'espèce humaine⁴. »

En réalité les manipulations de l'imaginaire que Bataille appelle le « jeu » trouvent leur première place bien avant *sapiens*. Lascaux n'est pas ce lieu et ce moment créateur dont Bataille rêvait, cette « aurore de l'espèce humaine », tout au plus il en est le matin fleuri. Non que l'hypothèse soit fausse, mais il faut déplacer la scène et changer d'époque, ainsi que rectifier quelques excès théoriques, auxquels le style de Bataille nous a rendu familier.

Lascaux en effet, dont les peintures sont vieilles d'approximativement vingt mille ans, n'est pas la plus ancienne trace de l'activité artistique rupestre, elle est de loin détrônée par la grotte Chauvet découverte en 1994, qui remonterait à trente cinq

¹ Bataille, *Lascaux*, op. cit., p. 27.

² *Ibid.*, p. 27.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 11.

mille ans avant l'ère chrétienne. Mais même ceux qui peignirent cette grotte ne créèrent pas « *de rien ce monde de l'art* ».

Ni Lascaux, ni Chauvet ne sont apparues « *de rien* ». Une parabole issue de la culture chinoise permet de comprendre cette apparente explosion culturelle. D'après cette histoire, l'empereur demanda un jour à un prestigieux peintre de lui réaliser un tableau où les oiseaux seraient peints de telle manière qu'on aurait l'impression de les voir voler. En cas de réussite, le peintre serait couvert de richesses, en cas d'échec, lui et sa famille seraient tués. Le vieux peintre accepta le marché et invita l'empereur à revenir dix ans plus tard. L'empereur revint à la date fixée et réclama son dû. Le peintre déclara qu'il ne l'avait pas encore réalisé. Furieux, l'empereur envoya ses soldats chercher dans la maison les membres de la famille afin de les massacrer. Une épée sur le cou, le peintre lui-même était proche de la mort quand un soldat fit irruption en priant l'empereur de bien vouloir visiter une pièce voisine. Cette pièce était l'atelier du peintre, elle était remplie de centaines de peintures d'oiseaux, sur certaines d'entre elles, les plus récentes, on les voyait s'envoler avec un réalisme confondant. Le peintre suivit l'empereur en silence, prit une feuille de papier, de l'encre et son pinceau et réalisa l'œuvre commandée en quelques fragiles secondes, devant les yeux ébahis de l'empereur.

Moralité : ce qui apparaît comme une fulguration géniale, une explosion culturelle, est en fait le fruit d'une longue et lente série d'essais et de combinaisons. L'humain n'est pas né doté de culture comme une Minerve sortant armée de la cuisse de son père. Il a en fait potentialisé et développé l'héritage culturel, ou si l'on veut pré-culturel, de ses lignées d'ancêtres pré-humains. Il n'y a pas eu de « Big Bang de l'art¹ » qui aurait fait surgir *ex nihilo* des peintures monumentales aux techniques maîtrisées, mais là encore une lente sédimentation culturelle, quelque chose comme un apprentissage de la beauté, une fascination graduelle pour certaines catégories d'objets et de choses.

Grâce aux méthodes modernes de datation, nous savons que les premiers témoignages artistiques (peintures, gravures, statuettes, objets décorés) sont apparus

¹ Jean Clottes, « La conquête de l'imaginaire », in André Langaney, Clottes, Jean Guilaine, Dominique Simmonet, *La plus belle histoire de l'homme – Comment la Terre devint humaine*, Paris, Seuil, « Points », 1998, p. 70.

il y a approximativement cinquante mille ans¹, à une époque où *sapiens* régnait déjà en maître sur tout le globe.

Mais les paléontologues ont eu l'occasion de remonter jusqu'à l'étrange comportement d'une espèce d'hominidé qui vécut il y a un demi-million d'années et dont les individus « ramassaient, transportaient et conservaient des pierres et des ossements d'animaux aux formes et aux couleurs particulières² », réunissant comme des collectionneurs de véritables cabinets de curiosités. C'est peut-être là l'une des premières traces pré-humaines d'intelligence et de lecture artistique du monde offert à la vue, à un moment où l'*homo erectus* et les néandertaliens préparaient la venue de *sapiens* (notre espèce n'est apparue qu'il y a deux cent mille ans).

Dès le paléolithique inférieur émerge ainsi un « souci esthétique³ », un intérêt nouveau pour les catégories idéelles du beau et de la forme, rendu possible par l'augmentation du volume du cerveau et des ressources cognitives qui lui sont associées. On a déterminé par la suite que l'usage décoratif de colorants naturels comme l'ocre rouge ou l'oxyde de manganèse se retrouvait dès l'*homo erectus*, soit trois cent mille ans avant notre civilisation⁴. Ces indices révèlent les contenus concrets du « souci esthétique naissant⁵ » dont parle Jean Clottes, « souci » plusieurs fois millénaires qui a préparé les artistes de Chauvet, de Cosquer ou de Lascaux, par la transmission de génération en génération d'un patrimoine culturel non héréditaire qui se perpétue encore aujourd'hui.

Bataille rappelle que des peintures de Lascaux, Picasso, « un homme du métier, qui par le grand nombre est tenu pour le plus qualifié, disait [...] : on n'a rien fait de mieux depuis⁶. » La raison en est que les artistes de Lascaux portaient l'héritage de grandes connaissances lentement acquises, perpétuant en cela la loi de l'art selon Proust :

« Moi je dis que la loi cruelle de l'art est que les êtres meurent et que nous-mêmes mourons en épuisant toutes les souffrances, pour que pousse l'herbe non de l'oubli mais de la vie éternelle, l'herbe drue des œuvres fécondes, sur laquelle les

¹ Emmanuel Anati, *Aux origines de l'art – 50000 ans d'art préhistorique et tribal*, Paris, Fayard, 2003, pp. 23-24.

² *Ibid.*, p. 66.

³ Clottes, *La plus belle histoire de l'homme*, *op. cit.*, p. 70.

⁴ Anati, *op. cit.*, pp. 70-71.

⁵ Clottes, *op. cit.*, p. 70.

⁶ Bataille, « Le passage de l'animal à l'homme et la naissance de l'art », in *OC*, XII, p. 261.

générations viendront faire gaiement, sans souci de ceux qui dorment en-dessous, leur "déjeuner sur l'herbe"¹. »

Des générations s'éteignent, transmettant à d'autres la possibilité de jouer à leur tour de la puissance créatrice de l'art. C'est bien là, selon l'avis concomitant de Bataille et de Breuil, la spécificité anthropologique : cette aptitude à faire naître ces « splendeurs inutiles à la vie matérielle mais essentielles à l'esprit² », à jouer, à créer des besoins dont on n'a pas besoin, à faire apparaître ce qui n'existe pas, à concevoir des idées, de l'imaginaire, des mensonges et à croire à ces mensonges.

¹ Marcel Proust, cité par Denton in *L'émergence de la conscience*, *op. cit.*, pp. 150-151.

² Breuil, cité par Coppens in *Pré-ambules*, *op. cit.*, p. 75.

A l'heure de gloire de *Critique*, un Bataille mûr et expérimenté définissait ainsi le programme de sa revue :

« Il faudrait que la conscience humaine cesse d'être compartimentée. *Critique* cherche les rapports qu'il peut y avoir entre l'économie politique et la littérature, entre la philosophie et la politique¹. »

Cette définition/programme de *Critique* donnée en 1947 était tout autant celle de Bataille, esprit non compartimenté, fermé à la fermeture, ouvert à l'ouverture, comme pouvait l'être à ce moment Morin.

Mais nous avons vu cependant que ces dispositions à croire aux ressources de la science, à poser méthodiquement des informations dans un système de pensée, ne sont pas venues à Bataille toutes seules et de façon brutale. Une esquisse de l'histoire de son anthropologie s'est dessinée dans ce chapitre. Sa conception de l'histoire de l'humain, ce qu'il en fit, ainsi que l'importance qu'il accorda à ces connaissances se sont révélées changeant au fil des années, des rencontres, des lectures, des découvertes imprévues.

Cette histoire non exhaustive de l'histoire de l'humain dans la pensée de Bataille a essentiellement voulu rendre visible certaines grandes strates de son anthropologie. Ces strates sont au nombre de trois et sont entrecoupées de deux dénouements/renouements épistémologiques qui chacun vont successivement amener Bataille à se situer dans le sillage de la science contemporaine, parallèlement à l'éthologie commençante de Lorenz ou à la paléoanthropologie de Breuil.

Il s'est agi de savoir comment Bataille s'est fait anthropologue et quels anthropologues il a successivement été. D'abord, à partir de 1927, il a été un anthropologue de film d'horreur, bricolant des orifices effrayants au sommet des

¹ Bataille, entretien au *Figaro littéraire*, 17 juillet 1947, cité par Surya, in *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 450.

crânes. Cet homme ravagé et ravageur considérait que la notion de nature humaine était un luxe inutile produit par une raison insuffisante et fatiguée. Bataille a alors tout fait pour ancrer l'« homme » dans l'animalité. Mais l'animalité était là une arme conceptuelle dirigée contre les idées reçues et notamment contre la « dignité humaine » dont parlait Crowley, elle n'était pas le point de départ d'une réflexion éthologique et sociologique sur la nature animale.

Elle ne le deviendra qu'à partir de 1933, lorsque Bataille montrera ses premiers émois pour l'entomologie et l'étude des sociétés d'insectes. Principalement aux côtés de Caillois, Bataille jette un regard froid et assagi sur l'ancienne « bête », l'animal. Il discerne chez lui organisation, communication et finit par affirmer que la société humaine est une ramification parmi d'autres de la sociogenèse naturelle qui a également donné naissance aux termitières et aux ruches.

Dès lors que le continuum animal/humain était rétabli et qu'étaient précisés les points de désunion, Bataille pouvait s'intéresser à la phase d'altération proprement dite, au « passage de l'animal à l'homme », ce qu'il fit grâce à la médiation de l'abbé Breuil. Il accède avec lui aux profondeurs de Lascaux et, au fond de cette grotte, il trouve l'*homo sapiens* achevé, c'est-à-dire tel qu'on le retrouve aujourd'hui : celui qui fait l'amour d'une passion dévorante et dévoratrice, qui travaille, qui fait un sort à la mort et qui crée des mondes entiers à l'aide de son cerveau, de ses mains et de ses yeux.

A l'époque de l'« œil pinéal », Bataille se préoccupait de raccorder ses délires à l'humanité culturelle par des références à la science, mais sa façon paradoxale de procéder l'éloignait de son but : il s'enfermait dans un placard poétique inaccessible. Puis, au gré des métissages de sa pensée, lui est venu le souci de partager de réelles connaissances, de communiquer.

Depuis, Bataille a quitté ses marges, à sa manière unique il s'inscrit dans la pensée de son temps. Il surprend parce qu'il n'est pas dans la littérature, qu'il est dans le monde. Mais sa pensée est fondamentalement là, curieuse, instigatrice, à la recherche des questions et éventuellement d'une réponse tapie dans le corps de l'humain.

CHAPITRE 2

Politiques de Bataille : autour du biopouvoir

Il sera question ici d'une autre période de l'histoire, plus récente et plus sanglante aussi, mais qui n'est autre que la suite de la (pré-)histoire que nous venons de raconter. C'est l'époque même où vécut Bataille et où il écrivit le plus : les années 1930 et la guerre mondiale qu'elles préparaient. On sait que Bataille, dans *La Critique sociale*, publia dès 1933 un article intitulé « La structure psychologique du fascisme¹ ». Quelques mois auparavant, Hitler était devenu Chancelier et avait reçu les pleins pouvoirs. Bataille fut, en France, le tout premier à « se mesurer à l'événement pour en faire apparaître le caractère sans précédent² », un an avant Emmanuel Lévinas qui livra à *Esprit* en 1934 *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*. Mais jusqu'à quel point Bataille s'est-il mesuré au fascisme ?

« La structure psychologique du fascisme » est un modèle psycho-socio-économique qui explique la concentration du pouvoir dans les mains de l'État fasciste. Ce modèle dérive directement des recherches de Bataille sur l'énergie et la notion de dépense sur laquelle il a publié son célèbre article quelques mois auparavant dans la même revue. Celui qui a la maîtrise de l'énergie et qui contrôle l'excédent de toute une société est celui qui a le pouvoir. Chacun sait ce qu'a fait Hitler de ce pouvoir. Mais qu'en est-il réellement ? Et comment ont réagi les

¹ Bataille, « La structure psychologique du fascisme », in *OC*, I, pp. 339-371.

² Miguel Abensour, « Le Mal élémental », in Emmanuel Lévinas, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme* (1934) – *Suivi d'un essai de Miguel Abensour*, Paris, Payot & Rivages, « Rivages poche / Petite Bibliothèque », 1997, p. 28.

intellectuels, et parmi eux Bataille, à la « philosophie » de mort déployée par l'hitlérisme ?

Ce que les lignes suivantes vont proposer s'inspire beaucoup de la méthode de Foucault (archéologie des énoncés qui ont forgé les actuelles conditions d'énonciation), ainsi que de sa notion de « biopolitique¹ » ou de « biopouvoir ». En effet, comme l'écrit très bien Manchev : « L'opération conceptuelle fondamentale de la modernité reste l'inscription de la notion de vie à la base du régime ontopolitique². » En quelque sorte, c'est la prise en charge du biologique par le régime nazi qui nous a fait entrer dans le vingtième siècle, et non pas l'année 1900 ni même la Grande Guerre. Une blessure horrible s'est ouverte ce jour-là dans le corps de l'humanité. Mais le coup porté fut longtemps préparé par toute une science, toute une idéologie, toute une sociologie, toute une mythologie, toute une histoire de l'histoire de l'hitlérisme. Comment expliquer sinon les compromissions avec le nazisme de Heidegger, de Céline, de Bataille et de Blanchot, sinon par un trouble installé depuis longtemps et dont fascisme et nazisme semblaient de loin être des solutions envisageables ? Il faut le dire : il y avait tout simplement quelque chose à cette époque qui encore et toujours plaçaient le totalitarisme et le racisme dans l'air du temps et les rendaient respirables.

Nous avons choisi dans ce cadre d'interroger prioritairement le contexte culturel et politique des années 1930 et de faire ressortir à partir de lui les caractéristiques saillantes des positions de Bataille. L'important ici sera de voir à quel point Bataille ne pouvait être qu'influencé, comme tant d'autres, par la montée du fascisme. Et la fascination fonctionnant sur une double logique d'attraction et de répulsion, Bataille dut tantôt flirter avec l'extrême-droite, tantôt la fuir.

En premier lieu, nous examinerons donc quelle fut la disposition politique de cette période et nous distinguerons alors la débâcle idéologique qui présida en France à l'irruption du fascisme. Il sera ainsi aisé de voir qu'à ce moment-là, les positions politiques apparemment aberrantes qu'avait Bataille étaient en réalité le reflet d'une pensée commune à beaucoup d'hommes de lettres.

Une fois effectué ce point sur les positions politiques de Bataille, en ce qu'elles furent cohérentes avec les idéologies de cette décennie, nous nous

¹ Foucault, *Naissance de la biopolitique – Cours au Collège de France (1978-1979)*, Paris, Seuil /Gallimard, « Hautes Études », 2004.

² Manchev, *art. cit.*, p. 59.

pencherons sur les conditions historiques qui ont pu rendre viables le fascisme et l'antisémitisme. Nous passerons alors en revue quelques-unes des racines philosophiques et scientifiques qui supportèrent la politique raciale européenne des années 1930. Il s'agira de se rendre compte que depuis le dix-neuvième siècle, en Allemagne comme en France, la pensée raciste a su sournoisement se doter d'un arsenal de théories rétrogrades qui avançaient sous le masque de l'avant-garde, notamment dans l'entourage immédiat de Bataille.

Nous verrons enfin que ces théories biologiques ont été manipulées par l'art et par la propagande nazis afin d'acclimater le peuple allemand aux nouvelles formes corporelles conformes à la « purification raciale ». Cette standardisation et cette pétrification du corps humain ont été identifiées et combattues par Bataille à travers une contre-production d'œuvre d'art qui a commencé avec *Documents* et qui a connu son apothéose avec le concours providentiel de l'artiste allemand Hans Bellmer.

2.1 – Trio avec Charybde et Scylla

Jusqu'à *Georges Bataille, politique*¹, l'essai de Francis Marmande, on n'avait jamais porté une attention significative au rôle du politique dans l'œuvre de Bataille. A la suite de ce livre, d'autres études sur ce thème firent leur apparition, notons en particulier celle de Jean-Michel Besnier, *La Politique de l'impossible*², et celles, lumineuses, de Heimonet dans *Le mal à l'œuvre* ou *Pourquoi Bataille ?*³ Bien que fondateurs, ces textes souffrent d'insuffisances, comme le remarque Hamano avec respect, mais lucidité⁴. Ces commentaires ont, en effet, l'inconvénient de se refermer sur l'œuvre littéraire de Bataille, coupant sa politique de la *polis* (la cité des hommes), au lieu de chercher à épuiser le contexte dans lequel l'œuvre s'écrit.

Ce contexte n'a d'ailleurs pas fini de diviser les historiens, et en particulier les historiens français et étrangers. René Rémond, dans son ouvrage de référence sur les mouvements français de droite, a en effet montré que les historiens étrangers, comme Ernst Nolte ou Zeev Sternhell, donnent un statut très particulier au fascisme français. Selon ces derniers, ce n'est pas tant la France qui aurait été contaminée par le virus fasciste, que l'inverse, et le « fascisme de l'étranger » se serait donc inspiré des traditions politiques françaises issues du dix-neuvième siècle⁵. Pour Nolte et Sternhell, écrit Rémond :

« [...] Le problème n'est plus alors de savoir si la France a connu ou non entre 1934 et 1939 une poussée fasciste, mais si elle n'a pas inventé le fascisme qui serait une de ses tentations politiques les plus anciennes⁶. »

Rémond réfute en partie cette thèse. Il pense que l'historiographie étrangère a tort de voir dans le fascisme français des années 1930 un lien de parenté directe avec

¹ Francis Marmande, *Georges Bataille, politique*, Lyon, PUL, 1985.

² Jean-Michel Besnier, *La Politique de l'impossible – L'Intellectuel entre révolte et engagement*, Paris, La Découverte, 1988.

³ Heimonet, *Le mal à l'œuvre – Georges Bataille et l'écriture du sacrifice*, op. cit. ; *Pourquoi Bataille ? – Trajets intellectuels et politiques d'une négativité au chômage*, Paris, Kimé, « Détours littéraires », 2000.

⁴ Hamano, op. cit., pp. 20-21.

⁵ René Rémond, *Les Droites en France*, Paris, Aubier, « Collection historique », 1982, pp. 197-198.

⁶ *Ibid.*, p. 198.

les mouvements de droite antérieurs à 1914¹. On ne saurait, bien évidemment, imputer un quelconque excès de chauvinisme à l'analyse de Rémond, car, lui-même, bien que cherchant à fonder les études des droites françaises sur de nouvelles bases, n'en considère pas moins que la question du fascisme français de l'entre-deux-guerres demeure entière. Il ne fait alors que prendre en considération les textes de cette époque : « Les contemporains des ligues n'étaient-ils pas bons juges quand ils pensaient reconnaître dans la prolifération de ces ligues le visage fasciste international ?² », demande et se demande Rémond.

Quelle place Bataille a-t-il occupée dans cette tourmente ? Ou plutôt quelles places a-t-il occupées ? Nous verrons que, fidèle à ses contradictions internes, Bataille a en effet oscillé entre les deux extrêmes politiques, la droite et la gauche, jouant en lui la dangereuse et provocante rencontre de Charybde et de Scylla.

Malgré le fait qu'il n'ait jamais appartenu à aucun parti, Bataille fut le type même de l'intellectuel engagé du début du vingtième siècle. Il fut partout où l'actualité et sa pensée lui demandaient d'être, surtout dans les espaces les plus antinomiques. De ce fait, on le vit aussi bien écrire pour *La Critique sociale*, un organe du *Cercle communiste démocratique* de Boris Souvarine, que pour la revue *Combat*, celle-là même dans laquelle Blanchot se compromet en donnant des textes à l'extrême-droite antisémite. On ne peut pas douter que Bataille fut profondément un homme de gauche, mais on ne peut pas douter non plus de la validité des accusations de « surfascisme³ » dont il fut l'objet.

Il ne s'agira pas d'opérer une « réparation » de Bataille, comme lui-même a pu le faire avec Nietzsche, il ne s'agira pas non plus de juger, après coup, sur le modèle de la chouette de Minerve, qui, ayant observé toute la journée, revient au soir porter un récit qui est déjà une reconstitution secondaire. Car ce n'est que le récit de la chouette que nous entendons dans l'inculpation de « surfascisme ».

Aux grondements des chars et des bataillons répondait en effet à cette période un capharnaüm idéologique dans laquelle toute la France était plongée. En plein cœur de cette époque, des artistes, des penseurs, des écrivains aux noms connus et aux œuvres respectées se laissèrent séduire par la montée du fascisme, y voyant une révolution politique inespérée.

¹ *Ibid.*, p. 206.

² *Ibid.*

³ Surya, *op. cit.*, p. 642.

La position fasciste n'est pas sortie d'un chapeau de magicien et nous montrerons qu'elle était conditionnée par un environnement idéologique favorable. Il faut savoir, en effet, quelles déterminations extérieures et intérieures pouvaient amener la présence en France d'une « cinquième colonne¹ » qui attendait la venue du fascisme. L'étude de ces déterminations historiques, philosophiques et scientifiques doit aider à comprendre le dangereux engouement de certains, non pour une politique restreinte à l'administration de la cité, mais pour toute une vision scientífico-fasciste du monde. Insistons sur ce dernier point, comprendre n'est pas justifier, expliquer n'est pas donner raison. Apprendre à reconnaître les facteurs insidieux qui amènent au totalitarisme est au contraire un geste salutaire qui sert la démocratie.

2.1.1 – « *Ni droite ni gauche* » : le malaise intérieur

Il y a une complexité de la pensée qu'il ne faut pas forcément chercher à réduire. La contradiction n'est pas une pathologie de la pensée, elle ne doit pas être résolue, mais affichée et exposée en tant que mouvement naturel du cerveau, qui lui-même est à la fois hémisphère droit et hémisphère gauche.

Bataille donc, d'extrême-gauche et d'extrême-droite, mais en même temps « ni droite ni gauche », à la fois contradiction de la droite et de la gauche et contradiction de la politique. Malgré la critique qu'a faite Rémond du point de vue de Sternhell, nous allons, dans les pages qui suivent, beaucoup emprunter aux recherches édifiantes de l'auteur de *Ni droite ni gauche*. Car, en partant d'une documentation très riche, et en particulier des textes d'intellectuels et d'écrivains de l'époque, Sternhell a pu montrer à quel point la situation pouvait en réalité être embrouillée et révélatrice d'un malaise profond dans la société et la culture françaises de l'entre-deux-guerres. Le nom de Bataille est absent de l'essai de Sternhell, bien qu'y soient présents ceux de nombreux hommes de lettres, et, en particulier, celui de Blanchot, sur lequel on reviendra dans un second temps.

Mais d'abord, il conviendra de nous replonger dans le contexte politique français des temps agités de l'entre-deux-guerres et de nous ouvrir sur les difficultés

¹ C'est à Franco que l'on doit l'expression « cinquième colonne ». Lors de la guerre civile espagnole, alors que ses armées marchaient vers la capitale, il déclara : « Les quatre colonnes qui s'approchent de Madrid seront aidées par une cinquième qui s'y trouve déjà. » La « cinquième colonne » désigne ainsi la trahison qui vient de l'intérieur. Voir Alexandre Koyré, *La cinquième colonne* (1945), Paris, Allia, 1997, pp. 7-8.

de la Troisième République à contenir la montée des nationalismes. Ce qu'on lit en effet dans le désordre des années 1930, c'est le bouillonnement d'une époque, précisément celle dont Bataille a souffert, qui se prépare à de grands changements : certains s'apprêtant à combattre l'ennemi nazi, d'autres s'attachant à lever des défenses, tandis que d'autres, parfois les mêmes, voudraient s'efforcer d'échapper au capharnaüm politique.

2.1.1.1 – Fascisme sous la Troisième République : la « cinquième colonne » française

A l'origine, le « fascisme », autant comme mot que comme mouvement identifié, provient d'Italie. C'est le nom qui, à partir de 1920, allait être donné à la dictature nationaliste que Mussolini instaura. Hors de ce contexte italien, le fascisme désigne les régimes de pouvoir qui lui sont comparables¹ : le nationalisme hitlérien (1933), l'Espagne de Franco (1936) ou le gouvernement de Vichy (1940). Dans une autre mesure, qui n'est pas moindre, la France des années 1930, celle qui vit Bataille s'agiter politiquement, connut elle aussi des résurgences de ce qu'il convient d'appeler le fascisme français². En effet, comme l'écrit sans réserve Ernst Nolte dans *Les mouvements fascistes*, son ouvrage désormais classique :

« Il serait [...] erroné d'affirmer qu'il n'y eut pas de fascisme en France. Il y en eut un, dans cette vieille nation, la plus sensible de l'Europe continentale ; il y fut plus précoce dans ses premières tentatives, plus multicolore et riche en prolongements dans sa maturité, plus tenace à son déclin que nulle part ailleurs³. »

Sternhell rappelle qu'au début des années 1980, c'était encore en France, pour un historien ou pour quiconque, « un crime de lèse-majesté⁴ » que de poser la question de l'emprise puissante du fascisme sur l'intelligentsia française de la décennie 1930. Il était légitime de se demander ce que T. S. Eliot faisait alors à

¹ Voir Maurice Agulhon, *La République II – Nouveaux drames et nouveaux espoirs (1932 à nos jours)* (1990), Paris, Hachette Littératures, « Pluriel histoire », 1997, p. 7 et *sqq.* Ernst Nolte admet, quant à lui, « environ six caractéristiques fondamentales » pour atteindre « le minimum fasciste » : « antimarxisme, antilibéralisme, principe du chef, armée de parti, tendance à l'anticonservatisme, prétentions totalitaires ». Voir aussi Ernst Nolte, *Les mouvements fascistes – L'Europe de 1919 à 1945* (1966), Paris, Calmann-Lévy, « Les grandes vagues révolutionnaires », 1969, p. 329.

² Nous parlons ici de résurgences du fascisme français car, dès avant les années 1930, la tentation fasciste avait déjà connu un sort certain à cause de l'antisémitisme et du nationalisme d'un Georges Valois ou d'un Charles Maurras.

³ Nolte, *op. cit.*, p. 333.

⁴ Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche – L'idéologie fasciste en France* (1983), Bruxelles, Complexe, « Historiques », 2000, p. 14.

Londres, ce que pensait Cioran à Bucarest ou à quoi s'affairait Fernando Pessoa à Lisbonne, mais le naturel de ces interrogations perdait de son sens sur le sol français, comme s'il était bloqué par une ceinture de chasteté qui le mettait hors d'atteinte de la vérole fasciste¹.

Pourtant, après considération des documents fournis par les historiens, il est évident que la question des intellectuels fascistes français se pose de façon pertinente. Car, plus que partout ailleurs en Europe et dans le monde, le fascisme fut en France l'affaire des écrivains, des artistes et des penseurs².

Dès le début des années 1920, la France soignant ses blessures profitait des bienfaits des « années folles » conduites par Raymond Poincaré et ses successeurs. Cependant, l'opinion commençait à se rendre compte que la Grande Guerre avait occasionné des séquelles graves et profondes dans les mentalités et dans la culture. Le mouvement Dada de Tristan Tzara et le surréalisme étaient ainsi les reflets des volontés ardentes de ceux qui décidèrent d'oublier la boucherie des massacres en fuyant éperdument un réel décevant pour embrasser l'« amour fou » et les mondes imaginaires. Sous leur forme jubilatoire, ces réactions culturelles furent de courte durée puisqu'elles se transformèrent lors de la crise boursière de 1929. Dès lors que la stabilité monétaire et financière s'effondrait et que l'économie s'essouffait, le monde entier se préparait à changer³.

A cette crise, dont les effets concrets se firent sentir à partir de 1930, aucun parti politique, qu'il soit de droite ou de gauche, ne trouva de réponse adéquate : ni le rassemblement des partis de gauche sous la bannière du Front populaire de Léon Blum, ni la droite révolutionnaire à la Charles Maurras ou à la Maurice Barrès n'étaient en mesure de satisfaire les attentes de la population française. C'est dans cette impasse que les tentations fascistes se présentèrent.

Alors que le capitalisme ne faisait plus briller aucun espoir, la droite perdait la confiance de l'opinion publique au profit des regroupements d'une gauche qui tentait d'éviter l'écueil du communisme et qui ne parvenait pas à redresser la situation de la France. Dans ce contexte socio-politique paralysé, ici et là, des groupes et des revues se formèrent et on vit poindre des élans qui étaient

¹ *Ibid.*

² Agulhon, *op. cit.*, p. 37 et *sqq.*

³ Ce paragraphe s'inspire très largement des conclusions de Serge Bernstein et de Pierre Milza, *Histoire de la France au XXe siècle – Tome I : 1900-1930*, Bruxelles, Complexe, « Questions au XXe siècle », 1990, pp. 541-543.

simultanément antilibéraux et antimarxistes, et qui ne se revendiquaient ni de droite ni de gauche.

« Parmi les hommes de cette génération, écrit ainsi Sternhell, le dénominateur commun qui unit les fascistes confirmés et tous ceux qui ne sont que des compagnons de route, ou qui simplement subissent l'attrait du fascisme, est leur révolte commune contre la droite et contre la gauche¹. »

Un écrivain comme Pierre Drieu de la Rochelle était très clair sur cette position, il écrivit en 1934 : « Nous sommes contre tous². » Et la même année : « [...] Nous nous battons contre tout le monde. C'est cela le fascisme³. » Ce sentiment de révolte « contre tout le monde » permettait au jeune fasciste Thierry Maulnier d'écrire :

« Nous ne croyons ni au capitalisme qui crée la lutte des classes, ni au socialisme qui l'exploite ; ni aux présidents de conseil d'administration qui s'enrichissent du travail du peuple, ni aux politiciens qui se font une carrière de son ressentiment ; ni à ceux qui paient les commissions, ni à ceux qui les touchent ; ni à l'égoïsme, ni à l'humanitarisme ; ni à la lâcheté, ni à l'arrivisme ; ni à la droite, ni à la gauche⁴. »

Maulnier était le directeur de la revue *Combat*. Il n'hésitait pas à recommander, par un terrifiant oxymore, la pratique d'un « antisémitisme raisonnable⁵ ». Il fallait selon Maulnier suivre l'exemple du fascisme et faire sans les idéaux politiques symbolisés par la droite et par la gauche. Cet avis résumait d'après les membres de *Combat* celui d'une grande partie de la population française,

« [...] une masse énorme, encore confuse, mais qui s'ordonnera par notre effort, écrit Marcel Déat, et qui en a assez de l'ordre établi, qui veut profondément que cela change et qui est capable de tout changer par sa pression⁶. »

Marcel Déat, fondateur du « Rassemblement national populaire », avait épousé la cause fasciste à partir de 1933, il fut l'« un des collaborateurs les plus connus de la guerre⁷ ». L'« effort » d'organisation qu'il évoquait passait entre autres par le travail d'écrivains, de journalistes et de littérateurs réunis autour de

¹ Sternhell, *op. cit.*, p. 366.

² Pierre Drieu de la Rochelle, *Socialisme fasciste*, Paris, Gallimard, 1934, p. 10, cité par Sternhell, in *op. cit.*, p. 366.

³ Drieu de la Rochelle, *Socialisme français*, *op. cit.*, p. 114, cité par Sternhell, in *op. cit.*

⁴ Maulnier, « Le seul combat possible », *Combat*, juillet 1936, cité par Sternhell, in *op. cit.*, p. 368.

⁵ Thierry Maulnier, cité par Sternhell, in *op. cit.*, p. 485.

⁶ Marcel Déat, « Rapport moral » pour le II^e Congrès national du PSF, *La Vie socialiste*, 5 mai 1934, p. 10, cité par Sternhell, in *op. cit.*, p. 367.

⁷ Nolte, *op. cit.*, p. 330.

périodiques comme *La Revue universelle*, *Je suis partout*, *Gringoire*, ou *L'Ami du peuple*, mais aussi la revue *Esprit*¹.

Le fascisme français n'était donc pas que l'affaire des politiciens. Il eut cette particularité de ne pas être un mouvement officiel ni un régime, il fut plus gravement une aspiration de ceux qui sont censés penser à une société nouvelle et meilleure :

« [...] Ce ne sont pas les Taine, Renan, Barrès, Drumont, Maurras ou Thierry Maulnier, les Céline, Brasillach ou Drieu de la Rochelle ainsi que leur nombreux compagnons de route qui ont produit tout seuls le nationalisme de la Terre et des Morts et son corollaire, l'antisémitisme ; mais, en fournissant la conceptualisation d'un profond besoin social, émotionnel et intellectuel, ils ont pesé sur l'histoire autant que les grands intellectuels allemands et portent de ce fait une même responsabilité². »

Il ne fait donc pas de doute que l'appropriation de la question fasciste par les intellectuels français a largement contribué à faciliter l'installation du maréchal Pétain. La « cinquième colonne » française était ainsi dangereusement armée de plumes et d'encre, et, par son activité de propagande, elle a permis la création d'un terrain et d'un climat propices à l'emprise du fascisme.

2.1.1.2 – Maurice Blanchot : une autre « communauté invivable »

C'est en 1941 que Bataille, sous l'impulsion de Prévost, fait la connaissance de Blanchot, « auquel le lien sans tarder l'accord et l'admiration³ ». Les deux hommes, dès ce moment, entretiendront des liens d'amitié et de travail extrêmement puissants. Or, ces liens sont si forts, si inextricables, que rapprocher et comparer leurs parcours politiques peut nous fournir une matière à penser non-négligeable.

En 2008, les éditions Gallimard publient les *Écrits politiques* de Blanchot⁴. Cette initiative aurait été parfaitement heureuse si l'ensemble de ces écrits avait paru, mais il s'agit d'un choix de textes qui s'échelonnent de 1953 à 1993 et qui occulte la partie gênante et compromettante des engagements fascistes de Blanchot, passant sous silence cet épisode et revitalisant le tabou français que Sternhell et d'autres historiens s'attachent à combattre.

¹ Sternhell, *op. cit.*, p. 141.

² *Ibid.*, pp. 13-14.

³ Bataille, « Notice autobiographique », in *OC*, VII, p. 462.

⁴ Blanchot, *Écrits politiques – 1953-1993 – Textes choisis, établis et annotés par Éric Hoppénot*, Paris, Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 2008.

1953 correspond à l'année où Blanchot a repris l'écriture politique, puisque de 1938 à cette date, il écrira uniquement des récits, des romans (*Aminadab*, *Thomas l'Obscur*, etc.), des articles sur la littérature et des essais (*Faux pas*, *La part du feu*). Les textes d'obédience fasciste datent quant à eux des années 1936-1938 et ont été publiés dans différentes revues d'extrême-droite : *Le Rempart*, *L'Insurgé* ou *Aux écoutes*¹.

Entre 1936 et 1938, Blanchot collabora également au mensuel *Combat* de Maulnier. L'article « On demande des dissidents² », que Blanchot publie en décembre 1937, est un appel aux insoumis qui fuient et la droite et la gauche tout en cherchant la fusion. En effet, il ne s'agit pas pour des gens comme Blanchot ou Drieu de la Rochelle de se lancer dans « une politique d'équilibre, ce n'est pas balance et balance, c'est une politique de fusion³. » Selon Sternhell, dans « On demande des dissidents »,

« [...] Maurice Blanchot fournit, en fait, la définition parfaite de l'esprit fasciste en montrant qu'il s'agit d'une synthèse entre une gauche qui quitte ses croyances traditionnelles, non pour se rapprocher des croyances capitalistes, mais pour définir les vraies conditions de la lutte contre le capitalisme, et une droite qui néglige les formes traditionnelles du nationalisme non pour se rapprocher de l'internationalisme, mais pour combattre l'internationalisme sous toutes ses formes⁴. »

Ce serait une insulte à la mémoire de Blanchot (il n'est plus de ce monde pour répondre) que d'en faire aujourd'hui un sympathisant fasciste, mais il ne serait pas moins grave, comme pour Bataille du reste, de gommer cet épisode de son histoire et d'en faire après coup une erreur, un égarement sans conséquence.

Prévost, qui mit en contact Bataille et Blanchot était familier des milieux de droite que fréquentait ce dernier. C'est là qu'il l'y rencontra, alors que Blanchot était pressenti pour devenir le directeur littéraire de la revue du groupe Jeune France, financée par le gouvernement de Pétain. Georges Pelorson avait été initialement

¹ Hoppenot, « Avertissement », in Blanchot, *op. cit.*, p. 7.

² Blanchot, « On demande des dissidents », *Combat*, décembre 1937, cité par Sternhell, in *op. cit.*, p. 368. 1938. La revue *Combat*, à ne pas confondre avec le journal éponyme de Camus, affichait très clairement son nationalisme et antisémitisme. Voir Surya, *op. cit.*, p. 381.

³ Drieu de la Rochelle, cité par Sternhell, in *op. cit.*, pp. 368-369.

⁴ Sternhell, *op. cit.*, p. 368.

choisi pour ce poste, mais ayant été appelé ailleurs, Pelorson indiqua le nom de Blanchot, qu'il considérait comme le plus grand écrivain de sa génération¹.

Quelques mots sur ce Georges Pelorson ne sont pas superflus ici, tant sa relation avec Bataille est emblématique du marécage idéologique de ces années-là. Pelorson était écrivain et traducteur. Il participa à la NRF dans les années 1930, et il créa et dirigea la revue *Volontés* (1937-1939). Après la défaite de 1940, il devint pétainiste et se vit charger par Vichy de développer des projets de publication².

En 1941, alors qu'il avait les grâces du régime en place, il sollicita la participation de Leiris, qui refusa toute accointance avec ce personnage. Ainsi note-t-il dans son *Journal*, en date du 31 janvier :

« Vu Pelorson au Napolitain. Refusé – ce que, déjà, j'étais décidé à faire – la collaboration qu'il me demandait pour une revue littéraire qu'il doit diriger et qui se présente comme devant, plus ou moins, être l'origine d'une association elle-même, plus ou moins, patronnée par le ministère de la Jeunesse du gouvernement de Vichy³. »

Bataille, lui, n'eut pas les scrupules de Leiris. Il accepta la proposition que Pelorson lui fit de publier un texte dans une collection qu'il dirigeait, ce qui provoqua une vive réaction de la part de Leiris et de son épouse, Louise, surnommée Zette par son mari et par ses proches. Leiris en fit référence le 16 février 1941 :

« Dimanche, il y a 15 jours, déjeuner chez B[ataille], et Z[ette] et moi, nous lui disions – en termes des plus mesurés – ce que nous pensions de sa collaboration à une collection que dirige Pelorson⁴. »

Les Leiris reprochèrent à Bataille cette promiscuité et cette collaboration, qu'ils assimilèrent à de la passivité verbeuse et des plus douteuses⁵. A ce moment-là, Bataille aurait dit à Leiris des choses terrifiantes qui, selon ce dernier, se résumaient en ce principal « argument » :

¹ A cette époque pourtant, Blanchot n'avait encore rien publié, mais il avait écrit plusieurs textes qu'il brûla, visiblement après les avoir fait lire à certaines personnes, comme Pelorson, qui ont pu témoigner de leur force. Surya, *op. cit.*, pp. 378-379.

² À la Libération, Pelorson fut inscrit sur le registre des « écrivains indésirables » par le Comité national des écrivains. Il se consacra ensuite à la traduction, notamment d'Henry Miller, sous le pseudonyme de Georges Belmont. Yvert, *in* Bataille, Leiris, *Échanges et correspondances*, *op. cit.*, p. 219.

³ Leiris, *Journal*, p. 335, cité par Yvert, *in op. cit.*, p. 219.

⁴ Leiris, *Journal*, p. 336, cité par Yvert, *in op. cit.*, p. 210.

⁵ Leiris, *Journal*, pp. 336-339, cité par Yvert, *in op. cit.*, pp. 210-212.

« Ce que j'ai toujours compté pour l'essentiel relève de ma vie intérieure ; je n'ai pas à me soucier *de ce qui est extérieur à moi (sic)*. Dans le temps présent, il n'y a pas à se solidariser avec ceux qui sont atteints¹. »

Ces mots de Bataille sont d'une violence dévastatrice qui laisse peu de choses sur son passage, sinon Bataille lui-même, seul, rayonnant d'une lumière intérieure qui laisse tout mourir autour de sa propre splendeur. Il est certes difficile d'interpréter cette déclaration hors de son contexte (celui d'un débat entre les Leiris et Bataille), mais il est également difficile de l'excuser, quel que soit le contexte.

D'après les souvenirs de Pierre Klossowski, c'est Blanchot qui, avec « beaucoup de force² », sauva Bataille de la tentation fasciste. Klossowski a un jugement rétrospectif très dur et très tranché sur son vieil ami, mais peut-être cette dureté n'est-elle pas injustifiée, peut-être même elle est-elle absolument nécessaire à l'hygiène de l'esprit critique : « Que les tentations profondes du cynisme fasciste se soient exercées sur son génie propre, on ne saurait le contester³ ». Ou encore :

« [...] En subissant cette fascination qu'on discerne dans l'horizon de demi-culture allemand, Bataille inconsciemment rejoignait un fond fascisant – ce côté ogre – pour le dire d'une autre façon, dont il ne pouvait se départir⁴. »

Pourtant, Surya fait remarquer que, si avant 1941, les positions politiques de Bataille et de Blanchot étaient opposées, c'est ensuite aux positions de Bataille que se rallia Blanchot⁵. Il demeure malheureusement peu de choses, sinon rien, pour étayer cette hypothèse, chacun ayant, semble-t-il, d'un commun accord détruit les lettres de l'autre.

Il se peut même que Surya ait surinterprété l'impact de Bataille sur la pensée politique de Blanchot en prêtant au premier le pouvoir d'avoir converti le second. Car Blanchot a cessé de donner des textes pro-fascistes depuis la fin de l'année 1938, soit trois ans avant qu'il ne fasse la connaissance de Bataille.

Toutefois, si ce dernier n'a pas déclenché le revirement à gauche de Blanchot, on peut concéder à Surya que Bataille a bel et bien été un point d'attraction dans l'espace politique où errait le futur auteur de *La communauté inavouable* (1983). La « communauté inavouable » de Blanchot, en effet, c'est aussi cet engagement

¹ Propos verbal de Bataille, cité par Leiris, *Journal*, p. 336, cité par Yvert, in *op. cit.*, p. 210. Le « *sic* » est de Leiris.

² Pierre Klossowski, *Le Peintre et son démon – Entretiens avec Jean-Maurice Monnoyer*, Paris, Flammarion, 1985, p. 192, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 380.

³ Klossowski, *op. cit.*, p. 189, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 354.

⁴ *Ibid.*

⁵ Surya, *op. cit.*, p. 381.

honteux dont il fit preuve en versant dans l'antisémitisme, engagement sans nom dont il put dire : « Il y aurait dans toute vie un moment où l'injustifiable l'emporte et où l'incompréhensible reçoit son dû¹. »

Alors, si la conversion idéologique de Blanchot a été confirmée, mais non provoquée par Bataille, il est légitime de se demander de quelle façon Blanchot a pu défricher le terrain de sa mutation. En examinant la façon dont il a considéré lui-même l'égarement de Martin Heidegger, on peut imaginer la façon dont les choses ont pu évoluer. Il est connu que Heidegger, recteur de l'Université de Fribourg lors de l'arrivée de Hitler au pouvoir, eut des sympathies affichées pour le nazisme et qu'il en dit notamment : « Le national-socialisme était la juste voie pour l'Allemagne². » Plus tard, mais seulement en privé, il reconnut avoir commis « la plus grande bêtise de sa vie³ ». En effet, en 1934, il renonça à ses engagements nazis et démissionna de son poste. Selon les termes rapportés par Blanchot, c'est suite à « La nuit des longs couteaux » du 30 juin 1934 que Heidegger se retourna contre ses anciennes sympathies hitlériennes⁴. Lors de cette nuit sanglante, Hitler avait commandité la liquidation des opposants internes du régime en faisant assassiner Ernst Röhm et en dispersant les SA. C'est face à ces brutalités débordantes du fascisme allemand que Heidegger aurait reculé devant sa « bêtise ».

Il est intéressant, dès lors, de relire l'épisode fasciste de Blanchot ainsi que certains de ses récits comme *L'arrêt de mort* (1948), *La folie du jour* (1973) et *L'instant de ma mort* (1994). Ces livres témoignent en effet d'une base autobiographique susceptible d'expliquer sa conversion idéologique, une conversion qui n'est pas sans rappeler celle de Heidegger. Dans *L'instant de ma mort*, un récit d'à peine dix pages écrit en 1994, Blanchot conte ce qui semble être un épisode réel de sa vie, mais sublimé par une écriture impersonnelle et d'outre-tombe qui transforme le « je » de la confession en un « jeune homme – un homme encore jeune⁵ ». En « 1944⁶ », c'est la date donnée par Blanchot dans ce récit, ce « jeune

¹ En réalité, Blanchot écrit cette phrase à propos de Paul Valéry, mais elle s'applique fort bien à lui-même. Blanchot, *Les Intellectuels en question*, cité par Hoppenot, « Avertissement », in Blanchot, *op. cit.*, p. 7.

² Martin Heidegger, cité par Blanchot, in *Écrits politiques*, *op. cit.*, p. 226.

³ Heidegger, cité par Blanchot, in *op. cit.*

⁴ Blanchot, *op. cit.*, pp. 228-229.

⁵ Blanchot, *L'instant de ma mort* (1994), Paris, Gallimard, 2002, p. 9.

⁶ *Ibid.*, p. 14.

homme » se retrouva face à un peloton d'exécution nazi¹. Mais à l'instant où les fusils devaient faire feu, il fut « empêché de mourir par la mort même² ».

Dans *La folie du jour*, vingt-et-un ans plus tôt, Blanchot avait déjà brièvement écrit sur ce chapitre de sa vie, puisqu'il l'évoqua dans un court paragraphe, mais en assumant le « je » autobiographique de l'écrivain qui raconte des faits qui lui sont arrivés³ :

« [...] La folie du monde se déchaîna. Je fus mis au mur comme beaucoup d'autres. Pourquoi ? Pour rien. Les fusils ne partirent pas. Je me dis : Dieu, que fais-tu ? *Je cessais alors d'être insensé*⁴. »

En quoi Blanchot a-t-il cessé d'être « insensé » à ce moment précis ? Est-ce que, comme Heidegger, c'est en voyant les brutalités nazies à l'œuvre que Blanchot a révisé ses sympathies d'extrême-droite ? Certes, la date fournie dans *L'instant de ma mort* (« 1944 ») ne concorde pas avec la cessation de l'activisme fasciste de Blanchot (1938), mais dans un livre dont le titre rappelle fortement *L'instant de ma mort*, *L'arrêt de mort*, Blanchot relate un événement de sa vie qui lui serait arrivé cette année-là, c'est ce qu'il écrit dès la première ligne de ce livre. Même si ces deux récits, séparés par une période de temps de quarante-six ans, paraissent *a priori* ne pas évoquer les mêmes incidents, une certaine confusion peut régner entre eux.

« Ces événements, écrit Blanchot, me sont arrivés en 1938⁵ J'éprouve à en parler la plus grande gêne. Plusieurs fois déjà, j'ai tenté de leur donner une forme écrite. Si j'ai écrit des livres, c'est que j'ai espéré par des livres mettre fin à tout cela⁶. »

Selon ses aveux d'écrivain, Blanchot tenta de faire un récit de ces « événements », mais il détruisit le « manuscrit⁷ » avant que n'aboutisse *L'arrêt de mort*, ce qui semble être attesté par le témoignage de Georges Pelorson. En tout état de cause, la difficulté, voire l'impossibilité qu'avait Blanchot à rendre compte de ce fragment de vie en dit long sur la situation « inavouable » qu'il occupait avant de cesser d'écrire provisoirement des textes politiques.

On voit donc que, pour prendre des distances vis-à-vis de la séduction fasciste, Blanchot n'a pas forcément eu besoin de Bataille, comme le pense Surya, ni que Bataille a eu besoin de Blanchot, comme le pensait Pierre Klossowski.

¹ *Ibid.*, pp. 10-11.

² *Ibid.*, p. 9.

³ Blanchot, *La folie du jour* (1973), Paris, Gallimard, 2002, pp. 29-30.

⁴ *Ibid.*, p. 11. Nous soulignons.

⁵ Cette première phrase ne comporte pas de point de ponctuation. S'agit-il d'une erreur d'impression ou d'un effet d'écriture volontaire ?

⁶ Blanchot, *L'arrêt de mort* (1948), Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1977, p. 7.

⁷ *Ibid.*, p. 8.

Néanmoins, il est évident que, selon l'avis partagé de Surya et de Klossowski, la rencontre de Bataille et de Blanchot a été aussi importante pour l'un que pour l'autre, puisque, effectivement, lorsque Blanchot reprendra l'écriture politique en 1953, ses positions seront sensiblement les mêmes que celles de Bataille, à savoir des positions de gauche.

Ce qui doit donc ressortir de cet étrange binôme, c'est tout le trouble d'une ère funambule qui, balançant d'un côté ou de l'autre, restait désespérément victime du vertige totalitaire, que ce dernier soit de droite, de gauche ou d'aucun de ces partis.

2.1.2 – Dominante droite : *La Critique sociale*, L'Ordre nouveau, Contre-Attaque ou le « surfascisme » de Bataille

En 1931, Bataille fit la connaissance de Boris Souvarine, « l'un des révolutionnaires les plus prestigieux, certainement l'un des plus estimés¹ » que comptait alors la gauche. Souvarine avait fondé en 1926 le Cercle communiste Marx-Lénine, qui devint à partir de 1930 le Cercle communiste démocratique. De ce groupe de réflexion d'extrême-gauche est née *La Critique sociale*, une revue ouverte aux « camarades exclus ou sortis diversement du Parti communiste² » et s'adressant à ceux qui voulaient ouvrir les yeux sur les faiblesses du Parti.

Outre quelques surréalistes (Breton, Éluard, Queneau, Desnos, etc.) qui participèrent occasionnellement à cette revue, Bataille fut de ces hommes déçus par les partis politiques³. De 1931 à 1934, il publia ainsi dans *La Critique sociale*, sous l'œil méfiant de Souvarine⁴, ses premiers et ses plus retentissants articles politiques : « La notion de dépense », « Le problème de l'État », « La structure psychologique du fascisme », etc.

¹ Surya, *op. cit.*, p. 195.

² Boris Souvarine, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 204.

³ Sur la question des partis politiques français de cette époque et de leur inefficacité, voire de leur inutilité, il faut attirer l'attention sur un texte peu connu de Simone Weil, qui gravita autour de *La Critique sociale* et qui connut Bataille dans ce milieu. Weil, *Note sur la suppression générale des partis politiques* – Précédée de *Mettre au ban les partis politiques* par André Breton – Et suivie de *Simone Weil* par Alain, Paris, Climats, 1957.

⁴ Souvarine n'estimait guère la personne de Bataille, non seulement du fait des positions politiques que l'on va examiner plus loin, mais aussi parce que Colette Peignot, sa compagne, le quitta pour Bataille, le 3 juillet 1934, quatre mois après le dernier numéro de *La Critique sociale*. Surya, *op. cit.*, p. 639.

A la même époque, Bataille fréquenta un groupe dont étrangement, on parle relativement peu¹, celui de *L'Ordre nouveau*. Ce groupe, fondé en 1931, fut doublé en mai 1933 d'une revue éponyme. Dans sa composition on trouvait notamment Prévost, Denis de Rougemont ou Claude Chevalley (l'un des cerveaux de l'entité collective Nicolas Bourbaki), et à la direction officiaient Robert Aron et Arnaud Dandieu.

Bataille fut un proche de ce dernier, même si l'on sait finalement peu de choses de leurs rapports. Tous deux avaient le même âge et, avec Aron, étaient bibliothécaires à la BNF. Sans doute Bataille et Dandieu se sont-ils connus là, sur leur lieu de travail, au cours des années 1920 (Bataille est entré à la BNF en 1922). D'après Piel, ils se virent souvent pendant plusieurs années². Quant à Prévost, il raconte cette anecdote provenant de la famille Dandieu : il survenait qu'arrivant en retard pour le dîner, Arnaud Dandieu s'excusait auprès de sa mère et de sa sœur par cette phrase : « Ce midi, j'ai feuilleté Bataille³. » A *Documents*, Dandieu donna deux contributions : dans le premier numéro de 1930, il fut le co-auteur avec Bataille de l'article « Espace », dont il rédigea l'une des entrées⁴, et dans le numéro 5 de la même année, il donna un compte rendu de lecture d'un article d'Émile Meyerson, « Le Physicien et le Primitif »⁵. Dandieu mourut jeune, peu de temps après, en août 1933, « à la suite d'une opération⁶ », écrit Bataille à Queneau.

Il semble que Bataille n'ait pas participé directement aux activités de *L'Ordre nouveau*. Toutefois, il possédait tous les numéros de la revue de ce groupe⁷ et, d'après ce qu'en rapporte Prévost dans ses mémoires, il donna une contribution anonyme prenant la forme de discussions avec Dandieu et de transmissions de documents pour l'élaboration du chapitre « Échanges et crédits » du livre-manifeste de Dandieu et Aron, *La Révolution nécessaire*⁸.

¹ « C'est une chose peu signalée que l'éphémère proximité de Bataille d'un cercle tout différent de celui qu'animait Boris Souvarine : Ordre nouveau. » Surya, *op. cit.*, p. 214.

² Surya, *op. cit.*

³ Prévost, *Pierre Prévost rencontre Georges Bataille*, *op. cit.*, p. 11.

⁴ Arnaud Dandieu, « Espace – Fondements de la dualité de l'espace », *Documents*, n° 1, 1930, p. 41 et p. 44.

⁵ Dandieu, « Émile Meyerson, *Le Physicien et le Primitif*, dans la *Revue philosophique*, mai-juin 1930 », *Documents*, n° 5, 1930, p. 312.

⁶ Bataille, lettre du 9 septembre 1933 à Queneau, cité par Surya, in *Choix de lettres*, *op. cit.*, p. 76.

⁷ Bataille se proposait en effet d'envoyer ses exemplaires personnels à Queneau, qui s'intéressait aussi à ce mouvement. *Ibid.* Souvenons-nous que c'est à Queneau que Bataille avait écrit de la *Mostra* fasciste de Rome.

⁸ Prévost, *op. cit.*, p. 13 et Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 214. Comme le remarquent Prévost et Surya, ce chapitre de *La Révolution nécessaire* s'appuie sur la notion de

En réalité, Bataille, lorsqu'il rencontra Prévost en 1937¹, « ironisa² » sur les actions de *L'Ordre nouveau*, défini par Surya comme un « groupe de réflexion révolutionnaire, antibolchevique, anticapitaliste, antiparlementariste, corporatif, pro-ouvrier [...] et fédéraliste³ », ce qui correspond aux définitions du fascisme que nous avons déjà examinées.

Mais, bien que Bataille ait gardé ses distances avec Dandieu et ses compagnons, il demeure important d'ouvrir les yeux sur cet autre entourage politique dans lequel il baigne parallèlement au *Cercle communiste démocratique* de Souvarine. Quelles étaient les actions entreprises par Dandieu et Aron sur lesquelles Bataille « ironisa » ? Quelle fut concrètement l'attitude de *L'Ordre nouveau* vis-à-vis du fascisme ?

Prévost déclare que pour tous les membres de *L'Ordre nouveau*, « le mouvement hitlérien était jugé [...] comme une monstrueuse entreprise esclavagiste en vue d'une recomposition "monocéphale" de la société⁴. » Cette affirmation de Prévost, qui est teintée du style de Bataille, est malheureusement tout à fait douteuse.

En effet, ce n'est pas une coïncidence si *L'Ordre nouveau*, en tant qu'organe de publication, a vu le jour en mai 1933, soit un peu plus de trois mois après que Hitler eut accédé au pouvoir. Il y apparut très vite que ses fondateurs, Aron et Dandieu, avaient à l'égard du national-socialisme certes quelques réserves, mais surtout beaucoup de sympathie⁵. En novembre de la même année, dans le cinquième numéro de *L'Ordre nouveau*, les directeurs de la revue publiaient une longue « Lettre à Adolf Hitler, Chancelier du Reich », un document « pratiquement méconnu⁶ » souligne Sternhell, et pourtant d'un intérêt déterminant. Bien que Dandieu soit mort en août, sa signature figure au bas de cette lettre. Sans doute ce texte, du moins dans ses grandes lignes, avait dû être pensé avant son décès accidentel. Objet d'une brouille temporaire avec l'équipe de la revue *Esprit*, cette lettre contient, écrit

« dépense » et revisite l'économie capitaliste au regard de la théorie du potlatch, telle qu'elle est conçue par Mauss et Bataille. (Cette même théorie du potlatch dont on a déjà vu dans notre tout premier chapitre qu'elle était en partie erronée.)

¹ Prévost, *op. cit.*, p. 9.

² *Ibid.*, p. 12.

³ Surya, *op. cit.*

⁴ Prévost, *op. cit.*, p. 27.

⁵ Sternhell, *op. cit.*, p. 462.

⁶ *Ibid.*, pp. 462-467.

Emmanuel Mounier, « quatorze phrases de réserves sur trente pages d'apologie¹ ». Aron et Dandieu avaient là des propos tout à fait glaçants :

« Votre œuvre, écrivaient-ils à Hitler, est courageuse ; elle a de la grandeur [...]. Votre mouvement possède, dans son fondement, une grandeur authentique². »

Même s'il s'écartait tout relativement de *L'Ordre nouveau*, Bataille ne pouvait pas ignorer l'existence de ce document puisqu'il était lecteur de cette revue. Il peut paraître étrange dès lors qu'il n'en parla pas et même qu'il ne fit qu'« ironiser » devant Prévost sur les actions de *L'Ordre nouveau*. Peut-être que ce qui le fit sourire, ce n'était pas tant la main tendue vers Hitler que l'espoir de voir en ce dictateur une réponse au « matérialisme contemporain » de la « démocratie libérale », ce « régime malfaisant »³. C'était en effet, pour les auteurs de cette « Lettre », l'acte héroïque de Hitler que d'avoir mis fin à « la conquête, plus ou moins chimérique, d'un paradis aux immeubles standardisés⁴ ».

Il demeure que la pensée de Bataille et celle développée par *L'Ordre nouveau* présentent plusieurs analogies. Par exemple :

« Ainsi que *L'Ordre nouveau*, Georges Bataille, comme Durkheim, écarte la conception d'après laquelle la société relierait les individus par des quasi-contrats ; autrement dit, il s'oppose aux conceptions courantes depuis Rousseau⁵. »

Dandieu, comme Bataille, cherchait lui aussi à renouveler la conception de la société en dehors des termes de Rousseau. Toutefois, l'issue entrevue par Bataille diffère de celle de Dandieu. Pour ce dernier en effet « la société humaine échappe à tout schéma physique, étant très différente des sociétés animales, mêmes les plus compliquées⁶ », alors que nous avons eu l'occasion de voir que Bataille ne se résout pas à couper l'humanité de sa réalité physico-biologique en recourant volontiers « à des schémas scientifiques tirés de la physique corpusculaire ou de l'astrophysique, ainsi qu'à la microbiologie ou à l'histologie⁷. »

Par ailleurs, pour les membres de *L'Ordre nouveau*, que l'on appelle aussi les « personnalistes⁸ », la notion d'individu s'oppose à celle de « personne », en ce que

¹ Emmanuel Mounier, « Réponse à l'Ordre nouveau », *Esprit*, n° 19, 1^{er} avril 1934, p. 199, cité par Sternhell, in *op. cit.*, p. 438.

² Aron et Dandieu, « Lettre à Adolf Hitler, Chancelier du Reich », *L'Ordre nouveau*, n° 5, novembre 1933, pp. 12-14, cités par Sternhell, in *op. cit.*, p. 464.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Prévost, *op. cit.*, p. 28.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Sternhell, *op. cit.*, p. 461.

cette dernière est la personne en acte¹. « L'esprit s'exprime par la violence, dresse l'homme contre l'univers, le fait résister et attaquer² ». Bataille connaît bien cette violence interne du sujet, lui pour qui, à peu près au même moment, le hurlement de l'animal n'est jamais très loin « des cris déchirants³ » de l'humain. D'interne, cette violence devait pour *L'Ordre nouveau* devenir révolutionnaire et réaliser « l'esprit en action⁴ ». Voilà pourquoi la brutalité nazie ne parut pas de prime abord heurter Dandieu et ses compagnons, les amenant jusqu'à « laisser pour le moment de côté la question des excès et des brutalités national-socialistes⁵ », celles-ci n'étant pour eux que des dérives nécessaires dans un mouvement qui demeure violent quoi qu'il arrive.

On ne peut s'empêcher de voir dans cette violence exutoire une ressemblance avec « la violence révolutionnaire⁶ » demandée par Bataille. Le désir de passer à l'acte, en ce qu'il a d'efficace, de renversant et de ravageur, était ce qui réunissait Bataille, Dandieu et *L'Ordre nouveau*.

En effet, Bataille eut beau jeu de se moquer devant Prévost de ce que put dire et faire *L'Ordre nouveau*, puisque au même moment, lui-même tenait des propos quasi similaires. Dans « La structure psychologique du fascisme », dont la première partie a été publiée le même mois que la « Lettre à Adolf Hitler, Chancelier du Reich », Bataille écrivait ainsi ces phrases qui répondaient, comme en écho, à l'apologie d'Aron et Dandieu :

« Opposés aux politiciens démocrates, qui représentent dans les différents pays la platitude inhérente à la société *homogène*, Mussolini et Hitler apparaissent immédiatement en saillie comme *tout autres*. Quels que soient les sentiments que provoque leur existence actuelle en tant qu'agents politiques de l'évolution, il est impossible de ne pas avoir conscience de la *force* qui les situe au-dessus des hommes, des partis et même des lois : *force* qui brise le cours régulier des choses, l'homogénéité paisible mais fastidieuse et impuissante à se maintenir elle-même (le fait que la légalité brisée n'est que le signe le plus évident de la nature transcendante, *hétérogène*, de l'action fasciste)⁷. »

¹ Prévost, *op. cit.*, p. 30.

² *Ibid.*

³ Bataille, « Bouche », *art. cit.*, p. 300.

⁴ Prévost, *op. cit.*, p. 30.

⁵ Alexandre Marc, « Hitler ou la Révolution manquée », *L'Ordre nouveau*, n° 2, juin 1933, pp. 28-29, cité par Sternhell, in *op. cit.*, p. 462.

⁶ Bataille, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 641.

⁷ Bataille, « La structure psychologique du fascisme », in *OC*, I, p. 348.

D'une façon proche de celle d'Aron et Dandieu, Bataille voit en Hitler un chef hors du commun, situé au-dessus du marasme politique et qui peut avoir la force de « briser le cours régulier » et fastidieux d'un monde démocratique sans issue.

On retrouvera cette position de Bataille après la dissolution de *La Critique sociale*, dans *Contre-Attaque*. Cette « Union de lutte des intellectuels révolutionnaires » fut inaugurée le 7 octobre 1935 par un Bataille et un Breton réconciliés par l'urgence politique. *Contre-Attaque* s'inscrivait dans cet effort commun de l'époque qui consistait à vouloir renverser le conservatisme et à appeler une révolution qui se situerait en dehors des champs politiques obsolètes que sont le capitalisme et le socialisme. Dès le texte fondateur de cette union de révolutionnaires, le ton sera donné, par Bataille en premier lieu :

« [...] Nous entendons à notre tour nous servir des armes créées par le fascisme, qui a su utiliser l'aspiration fondamentale des hommes à l'exaltation affective et au fanatisme¹. »

Selon Henri Dubief, qui suivit de près le mouvement, « les analyses de *Contre-Attaque* étaient celles de Bataille² », et cela même lorsqu'il n'était pas le rédacteur des textes. En mars 1936, dans un texte rédigé par Jean Dautry et publié dans le premier et unique numéro des *Cahiers de Contre-Attaque*, on retrouve ces mots :

« [...] Contre les chiffons de papiers, contre la prose d'esclave des chancelleries [...] nous [...] préférons, *en tout état de cause*, la brutalité antidiplomatique de Hitler, plus pacifique, en fait, que l'excitation baveuse des diplomates et des politiciens³. »

Ces phrases firent grand bruit et valurent simplement, en mai 1936, la cessation nette des activités de *Contre-Attaque*⁴. Sur ces phrases en effet, Bataille et Breton se séparèrent de nouveau. Aussitôt après la parution des lignes honteuses de Dautry, les surréalistes adressèrent cette note à la presse :

« Les adhérents surréalistes du groupe “Contre-Attaque” enregistrent avec satisfaction la dissolution dudit groupe, au sein duquel s'étaient manifestées des tendances dites “sur-fascistes”, et dont le caractère purement fasciste s'était montré de plus en plus flagrant⁵. »

¹ Bataille et *alii*, « Contre-Attaque – Union de lutte des intellectuels révolutionnaires », in *OC*, I, p. 382.

² Henri Dubief, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 640.

³ Jean Dautry, « Sous le feu des canons français », in Bataille, *OC*, I, p. 398.

⁴ Surya, *op. cit.*, p. 642.

⁵ Breton, Adolphe Acker, Claude Cahun, Marcel Jean, Suzanne Malherbe, Georges Mouton, Henri Pastoureau et Benjamin Péret, in Bataille, *OC*, I, pp. 672-673.

C'est de ce moment que date l'accusation de « surfascisme » qu'a subie Bataille. Le préfixe « sur » employé ici est le même que celui du « surréalisme » ou du « surhomme », il est destiné à surmonter le fascisme, mais dans une sorte d'*Aufhebung* incomplet qui conserve pour beaucoup sa virulence pathologique. Le fascisme est là dépassé par intégration, mais une intégration qui reste difficilement acceptable pour Breton et les surréalistes.

Ce refus d'assimilation est parfaitement compréhensible et, de bien des façons, ce n'était pas diaboliser Bataille que d'en faire un « surfasciste », c'était lui rendre au contraire sa juste mesure d'enragé ou d'« ogre », comme le disait Pierre Klossowski. Il ne s'agit pas ici d'impliquer Bataille dans le fascisme, puisqu'à l'entendre, il y était tout simplement jusqu'au cou, du moins jusqu'en 1936, année des derniers propos fâcheux de Bataille au sujet de Hitler et de Mussolini. A partir de l'année suivante, en 1937, il sortit la tête du fascisme pour se faire acéphale et pour « réparer » la pensée de Nietzsche de la souillure fasciste. Ce que l'on voit donc à présent, c'est qu'en même temps qu'il assainissait la pensée de Nietzsche des scories nazies, il assainissait ses positions récentes. Et lorsqu'il riait de *L'Ordre nouveau*, il riait en réalité de lui-même.

2.1.3 – Dominante gauche : un « hégéliano-chardino-marxisme »

Pendant ces mêmes années 1930, où Bataille apparaissait de si bonne heure comme un penseur pro-fasciste, il était aussi au service de la pensée marxiste. Il l'était d'abord en raison des éclaircissements qu'il donna sur les rapports entre Hegel et Marx, puis, parce qu'il fut amené à produire une théorie de la nature telle qu'elle devait appuyer la théorie de la dialectique de la nature de Marx et Engels.

2.1.3.1 – Hegel et Marx : la dialectique de la nature

Commençons par rappeler ce que nous savons aujourd'hui. La philosophie de Marx est d'influence hégélienne et elle trouve sa source dans le concept de dialectique. Hegel, par ce concept, expliquait l'enchaînement des formes historiques. L'Histoire pour lui avait un sens et surtout un but, qui se découvrait dialectiquement dans la synthèse successive et progressive des différentes facettes de l'*anthropos*

distribuées dans le temps. C'est la fameuse prophétie de la « fin de l'Histoire » qui verrait se réaliser l'homme entier, cette pure conscience de soi.

Marx conserva de Hegel l'idée d'une visée téléologique de l'Histoire et reprit ce concept de dialectique, mais au lieu de laisser un mystérieux *Logos* être l'artisan du développement historique, il confia cette tâche à la matière et au travail que les hommes effectuent sur elle. C'est une dialectique matérialiste qui pour Marx fait avancer la roue de l'Histoire vers son but, qui est la réalisation des conditions matérielles du bonheur.

Or, au détour des années 1920-1930, même pour les personnes les plus avisées, cela n'allait pas systématiquement de soi. En effet, d'après les souvenirs de Queneau, Hegel, bien que traduit en français depuis la fin du dix-neuvième siècle, n'avait encore en 1929 rien de l'icône philosophique qu'il est aujourd'hui. Il était ainsi possible d'obtenir une licence de philosophie tout en n'ayant de Hegel qu'une vague idée, voire une absence d'idée totale. Quant à la correspondance entre la dialectique idéaliste de Hegel et la dialectique matérialiste de Marx, Queneau achève de remarquer avec étonnement que, pour beaucoup, elle apparut comme inexistante pendant longtemps :

« Parmi les intellectuels les mieux qualifiés de ces années vingt-cinq, peu d'entre eux se doutaient qu'il y avait un lien quelconque entre le communisme du couteau-entre-les-dents et la dialectique hégélienne¹. »

Les premiers essais sur Hegel se manifestèrent en France uniquement à partir de 1929-1930, alors que Bataille dirigeait *Documents*. Manifestement, Bataille ne lut pas ces livres tout de suite car des articles comme « Le langage des fleurs » ou « Figure humaine » montrent combien il avait de Hegel une connaissance t conventionnelle².

C'est seulement à partir de 1932, après avoir partagé avec Queneau les lectures de Jean Wahl, *La conscience malheureuse dans la philosophie de Hegel* (1929), de Georges Gurvitch, *Les tendances actuelles de la philosophie allemande* (1930) et de Lévinas, *La théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl* (1930), que Bataille va réellement s'intéresser à Hegel. Les traces de ces lectures et des discussions qui suivirent avec Queneau se cristallisèrent dans un article de *La Critique sociale*, « Critique des fondements de la dialectique hégélienne », article co-

¹ Queneau, « Premières confrontations avec Hegel », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, p. 695.

² *Ibid.*, pp. 694-695.

signé par Bataille et Queneau, mais presque entièrement rédigé par Bataille, à l'exception du passage sur la dialectique dans les mathématiques selon Engels¹. L'objectif avoué de cet article était d'abord de mettre à jour la tendance qu'avaient les philosophes non-communistes à nier l'existence concrète de la dialectique de la nature, et ensuite de défendre cette dialectique matérialiste :

« Bien que ni Bataille ni moi-même n'ayons appartenu au parti communiste [...], écrit Queneau, nous prétendons venir au secours de la dialectique matérialiste sclérosée et nous nous proposons de l'enrichir et de la rénover en l'ensemencant des meilleures graines de la pensée bourgeoise : la psychanalyse (Freud), et la sociologie (Durkheim et Mauss)² ».

Alors qu'à l'époque de *Documents*, Hegel était pour Bataille l'artisan d'un panlogisme réducteur, « Hegel apparaît maintenant comme un dialecticien “non-réduisant” par rapport auquel on dévalue la dialectique vulgaire du communisme³. » En effet, jusqu'aux travaux de Nicolaï Hartmann, dont Bataille et Queneau s'inspirent très largement dans leur article, les détracteurs du communisme repoussaient la dialectique marxiste comme ils repoussaient la dialectique hégélienne : avec « répugnance⁴ ». Pour les anti-dialecticiens, il n'y a pas d'antinomie dans la nature, il n'y a pas un positif qui s'oppose à un négatif, il n'y a pas de synthèse réductrice : de tels concepts n'existent que pour l'expérience humaine de la nature, pas dans la nature elle-même.

Or, pour Bataille, qui reconnaît par ailleurs la justesse de cette affirmation⁵, il faut conserver l'espoir de voir un jour les formes les plus complexes de la nature s'intégrer dans le « développement dialectique » de « l'expérience vécue » et de « l'existence réelle »⁶. Il y a une dialectique de la nature chez Bataille, c'est-à-dire une théorie de la nature qui s'associe à une théorie politique. L'histoire de la nature est bel et bien à ce moment-là, dans son esprit, une science de gauche, une science au service d'une idéologie communiste.

¹ *Ibid.*, p. 697.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Bataille et Queneau, « Critique des fondements de la dialectique hégélienne », in *OC*, I, p. 277.

⁵ Queneau, *art. cit.*, p. 698.

⁶ Bataille et Queneau, *art. cit.*, p. 288.

2.1.3.2 – Marx et Teilhard de Chardin : la dialectique complexe

Queneau remarqua cet élan dialectique chez le Bataille de 1932, mais il méconnut son destin :

« Un passage assez énigmatique de la conclusion [de la « Critique des fondements de la dialectique hégélienne »] envisage un retour possible à l'interprétation "dialectique" de la nature ; je crois que Bataille se réfère à ses articles de *Documents* comme *Le cheval académique*, *Le langage des fleurs*, etc. dans lesquels il esquisse effectivement une sorte d'"histoire" naturelle (et par conséquent de dialectique) ; ce sont là des considérations que Bataille n'a jamais ensuite, à ma connaissance, développées, mais dont on trouve un lointain écho dans son livre sur Lascaux¹. »

Nous avons déjà mis en avant certains éléments de l'histoire naturelle de *Documents*². Queneau, pour sa part, pensait que cette histoire naturelle s'était pour ainsi dire arrêtée là. Pourtant, elle a connu chez Bataille des ramifications, mais celles-ci ne se développèrent pas dans l'horizon de *La Critique sociale* ni dans les années d'activisme politique. Nous savons déjà que, de 1933 à 1936, ce sera l'accusation de « surfascisme » qui dominera la réputation de Bataille. Mais, dès la dissolution de *Contre-Attaque*, on va pouvoir assister à une réappropriation de la science naturelle de gauche qu'il avait commencé à organiser autour de Hegel et de Marx.

« Le labyrinthe » est ainsi publié en 1936, juste après que Bataille eut tenu les propos tendancieux que l'on connaît sur Hitler et Mussolini. C'est dans cet article qu'il développa pour la première fois sa théorie de la complexité, devançant en cela, on l'a vu³, Teilhard de Chardin. Sur les positions politiques de ce dernier, il est possible de dire deux ou trois choses en rapport avec Bataille. On notera d'abord que Teilhard de Chardin était plutôt un homme de droite. Sous le régime de Vichy, il fut membre de la Fondation de Carrel et était en cela partisan des thèses eugénistes⁴. De plus, lorsque l'on décida l'édition des *Œuvres complètes* de Teilhard de Chardin, celle-ci fut placée sous le patronage d'éminences scientifiquement respectées, mais politiquement douteuses, comme François Perroux⁵, l'ami de Bataille et le numéro

¹ Queneau, *art. cit.*, p. 698.

² Voir *supra*, partie II, chapitre 1, 1.1.2 – L'histoire naturelle du « Dictionnaire critique », p. 150.

³ Voir *supra*, partie I, chapitre 3, 3.1.1.2 – L'invention du mot et de la chose : Pierre Teilhard de Chardin, p. 106.

⁴ Pichot, *La société pure*, *op. cit.*, p. 222.

⁵ Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, *op. cit.*, p. 10.

deux de la Fondation de Carrel, ou comme Julian Huxley, le généticien ambigu, porteur d'une idée de l'évolution non moins ambiguë¹.

Mais si Teilhard de Chardin se compromet avec la droite pétainiste, ses théories n'en influencèrent pas moins la gauche. En effet, la science de la complexité, par le principe de complicité inhérente de la matière physique et biologique, devait séduire les communistes, qui y virent une justification scientifique de la dialectique marxiste : c'était le « chardino-marxisme² » proprement dit, tel qu'il fut combattu par Louis Althusser et ses camarades au sein du Parti communiste³.

Plus qu'une vision de l'Histoire humaine, Teilhard de Chardin avait une vision du temps cosmique. Son esprit, pétri de foi chrétienne, s'orientait vers une volonté de faire entrer en accord la science et le catholicisme. Il vit dans la théorie du Big Bang, alors toute récente, une confirmation des écritures chrétiennes et du dessein divin réservé à l'humain, comme le rappelle de Rosnay :

« Toute l'évolution, que Teilhard appelle la cosmogénèse, est l'histoire de la complexification de la matière, depuis les particules élémentaires jusqu'aux sociétés humaines. A chaque niveau de complexité, le "dedans des choses" se manifeste par des propriétés que nous appelons la vie, puis la conscience réfléchie. Chaque étape voit l'esprit se libérer de la matière. Poussée jusqu'à ses limites logiques, la "loi de complexité consciente" (plus un système est complexe, plus il est "conscient") conduit à l'intégration de toutes les consciences en un seul Dieu, point de convergence de toute l'évolution⁴. »

Tout l'univers, selon Teilhard de Chardin, est tendu vers une finalité qu'il a bibliquement appelé « Oméga ». Selon lui, tout se passe comme si Dieu avait créé l'univers pour que ce dernier crée l'humain, qui, dès l'origine, était destiné à l'épiphanie cosmique. Cette extension de l'anthropocentrisme fut nommée par la physique moderne « principe anthropique fort⁵ » : l'univers physique est « paramétré » pour permettre la création de la conscience humaine achevée, l'aboutissement de l'évolution divine, cosmique et historique.

En remplaçant Dieu par la matière et en soulignant des similarités de structures, il était facile du reste à la pensée communiste de voir un parallèle entre le

¹ *Ibid.*, p. 7.

² Foucault, « Entretien avec Madeleine Chapsal », in *Dits et écrits I, op. cit.*, p. 544.

³ *Ibid.*

⁴ De Rosnay, *Le macroscopie, op. cit.*, pp. 245-246.

⁵ Le « principe anthropique » a été émis en 1974 par l'astrophysicien anglais Brandon Carter. Voir Jean Guilton, Igor et Grichka Bogdanov, *Dieu et la science – Vers le métaréalisme*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche / Biblio essais », 1991, p. 83.

procès de complexification de l'univers physique et la dialectique matérialiste, entre un modèle scientifique et un modèle politique. Dans un premier temps, la pensée communiste dédaigna ces théories scientifiques, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que la physique, science des lois générales de la *physis*, pouvait justifier l'autorité du Parti communiste unique, en faisant du progrès historique prophétisé par Hegel, puis par Marx et Lénine, non plus seulement une théorie philosophique et économique, mais une loi de nature.

Il serait faux de dire que le « chardino-marxisme » a occupé en tant que tel la pensée de Bataille, faux de dire aussi que cette théorie était dominante de son vivant : elle reste, en effet, une interprétation rétrospective, le livre de Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, n'étant paru qu'en 1955. Toutefois, il n'est pas faux de dire qu'une causalité non-linéaire relie chez Bataille la vision politique d'une communauté d'« inter-attraction¹ » et la vision scientifique d'une matière complexe qui s'agrège par complicité en ensembles toujours plus grands.

Bataille avait lu Petr Kropotkine², cet anarchiste soviétique qui fut aussi un biologiste, spécialiste de la théorie de l'évolution. Pour Kropotkine, la « lutte pour la vie » darwinienne n'est pas le seul moteur de l'évolution puisque s'y rajoute l'« entraide », la coopération et la complicité³. Pas de communauté politique sans une solidarité intrinsèque au *bios* lui-même.

En quelque sorte, il s'agissait là pour Bataille d'éprouver l'efficacité de la dialectique de la nature, de la confronter aux développements des sciences naturelles de son époque. Bataille suivait là très explicitement les directives de Marx et de Lénine. Pour Marx, en effet :

« L'Histoire est elle-même partie de l'histoire naturelle, de la transformation de la nature en homme. Mais les sciences naturelles engloberont par la suite la science de l'homme tout comme la science de l'homme englobera les sciences naturelles⁴. »

Autrement dit, la connaissance que doit avoir le politicien ou le politologue est avant tout une connaissance de la nature, puisque l'histoire politique demeure dans son essence une histoire de l'homme dans la nature, une histoire naturelle. C'est cette réconciliation des sciences de la nature et des sciences de l'homme que va

¹ Bataille discute ce terme du biologiste Étienne Rabaud dans deux séances du Collège de sociologie, les 17 et 22 janvier 1938. Voir *OC*, II, pp. 281-287, pp. 307-318.

² Le 6 janvier 1937, Bataille emprunte deux livres de Kropotkine, *L'Éthique* et *L'Entraide, un facteur de l'évolution*. Voir *OC*, XII, pp. 607-608.

³ Voir la confirmation de cette théorie dans un ouvrage récent de Pelt et de Steffan, *La Solidarité*, *op. cit.*

⁴ Marx, cité par Attali, in *La parole et l'outil*, *op. cit.*, p. 55.

poursuivre le communisme soviétique. Bataille en appela d'ailleurs à Lénine, qu'il cite : « La justesse de la dialectique doit être vérifiée par l'histoire des sciences¹. »

On a vu, en effet, qu'à partir de la « Critique des fondements de la dialectique hégélienne », il y a eu pour Bataille une dialectique de la nature. On a vu également qu'à partir de 1934, Bataille a acquis avec Ambrosino des connaissances certaines en physique et en biologie. Or, ces dernières connaissances vont précisément lui permettre de donner corps à son idée d'une dialectique qui résout les impasses du panlogisme réducteur. Ce sera l'ébauche des théories de la complexité. Avec « Le labyrinthe », la dialectique de la nature devient ainsi pour Bataille une dialectique complexe, non plus seulement une logique, mais une « dialogique² », c'est-à-dire une pensée de la nature totale en ce qu'elle est le terrain où nous vivons, où nous glanons nos connaissances, et en ce qu'elle est ce monde où nous mourrons, qui résiste à la conceptualisation.

A côté de ses dérives à droite, on voit donc bien que Bataille ne perdit jamais le marxisme de vue. Si, au tout début des années 1930, la dialectique de la nature n'était qu'un outil réducteur aux yeux de la plupart des intellectuels, Bataille va progressivement apprendre à discerner quel « labyrinthe » se cache au cœur de la matière. Et même lorsque avec l'affaire de *Contre-Attaque* il sera invectivé et rejeté par les gens de gauche à cause de son admiration relative pour le fascisme, il sera toujours sur la brèche, enclin à enrichir la « dialectique du réel³ » grâce aux sciences naturelles, se plaçant du coup plus près de la lettre même du marxisme que ne pouvaient l'être des adhérents au Parti.

2.2 – Biologie raciale et société

Il n'est pas coutumier de se demander si Bataille était raciste, puisqu'il semble à tout le moins qu'il ne l'était pas. D'ailleurs, ce ne sera pas non plus la question posée ici. Plutôt que de plonger dans l'analyse de ses textes pour y trouver des réponses manichéennes et catégoriques, nous allons, en effet, chercher à

¹ Lénine, cité par Bataille, in « Critique des fondements de la dialectique hégélienne », *OC*, I, p. 280.

² Morin, *La méthode – 3. La connaissance de la connaissance – Anthropologie de la connaissance*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1986, pp. 98-100.

³ Bataille, « Critique des fondements de la dialectique hégélienne », in *OC*, I, p. 288.

déterminer la teneur et l'histoire du discours racial de son époque pour découvrir ce qu'était alors le racisme et dans quelle mesure il était répandu.

2.2.1 – Races et racismes autour de Bataille

Entre 1937 et 1939, Leiris était en marge du Collège de sociologie, car il n'adhérait que très partiellement à ses méthodes et particulièrement à celles de Bataille. Pendant ces années d'écart, il fut notamment le collaborateur d'une publication peu connue, la revue bimestrielle *Races et racisme*, qui parut de janvier 1937 à décembre 1939¹. Cette revue fut fondée et dirigée par des scientifiques antifascistes et antiracistes qui souhaitaient étudier le phénomène racial et informer le public sur les inepties des thèses racistes nazies. Paul Rivet, fondateur du Musée de l'homme, et Lucien Lévy-Bruhl, co-fondateur avec Mauss et Rivet de l'Institut d'ethnologie, font notamment parties du comité directeur de *Races et racisme*. Les contributeurs de la revue sont des biologistes, des anthropologues, des ethnologues et des historiens, parmi lesquels Jacques Soustelle et Leiris².

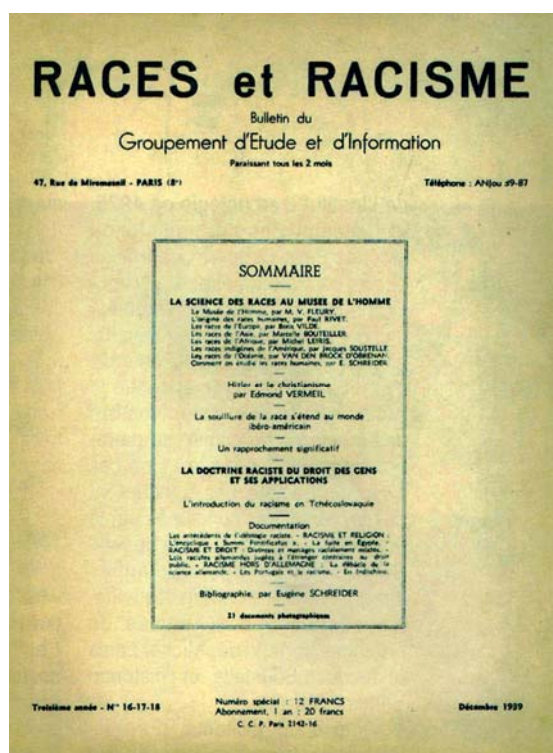


Fig. II.2.1 – *Races et racisme*, n° 16-17-18, décembre 1939, page de couverture.

¹ Régis Meyran, « Un antiracisme ambigu dans la France de l'entre-deux-guerres », *Pour la science – Les génies de la science*, « Mendel – Les prémices de la génétique », n° 35, juillet 2008, p. 13.

² *Ibid.*, pp. 13-14.

Bien que foncièrement engagée dans l'antiracisme, il faut bien voir que cette revue s'enlise dans ses propres contradictions : elle se défend du racisme, mais en jouant de la notion de race comme on jouerait avec de la dynamite. Elle évolue sur des terrains dangereux, frôlant les arguments retors de ses adversaires, utilisant les mêmes méthodes anthropologiques qu'eux : *Races et racisme* défend ainsi la validité scientifique des mesures anthropométriques (taille des membres, indice céphalique, etc.), recourant d'autorité à celles-ci pour classer des races dont on dit par ailleurs qu'elles n'existent pas¹. En cela, les collaborateurs de Leiris et lui-même commettaient le même « délit de sale gueule » que les racistes qu'ils combattaient.

Cet exemple de racisme ambigu est représentatif du contexte scientifique et idéologique des années 1930, contexte dans lequel baignèrent Bataille et ses contemporains. Pour bien le comprendre, pour voir dans quel labyrinthe idéologique Bataille avançait, il est nécessaire de s'intéresser à certaines personnalités qui furent de près ou de loin liées à lui et qui pensèrent la question des « races humaines ».

2.2.1.1 – Le cas Nietzsche

Partons du plus connu. L'une des sources reconnues de la pensée et de la politique d'Hitler est dans la philosophie de Nietzsche. Bataille rapporte en effet dans *Acéphale* que le 2 novembre 1933, Elisabeth Foerster-Nietzsche, la sœur du philosophe, mariée à Bernard Foerster, un antisémite notoire, reçut Hitler à Weimar au *Nietzsche-Archiv*, et témoigna devant lui de l'antisémitisme de son frère avant de lui offrir une canne à épée qui lui avait appartenu². Bataille fait le récit de cet événement dans le numéro double d'*Acéphale* de janvier 1937 consacré à la « réparation³ » de Nietzsche. Il s'insurgeait là devant la trahison de la sœur de Nietzsche, symbole de la récupération par le dogme nazi d'une pensée qui l'intéressait trop pour qu'il la laisse se salir auprès des hitlériens.

Après la mort de Nietzsche, le 25 août 1900, « Elisabeth Judas-Foerster⁴ » la bien nommée s'accapare des papiers et de la pensée de son frère. Pangermaniste, antisémite et ambitieuse par dessus tout, elle fait paraître une biographie truffée de

¹ *Ibid.*, pp. 12-17.

² Bataille, « Nietzsche et les fascistes », *Acéphale*, n° 2, 21 janvier 1937, p. 3, in *Acéphale* (Michel Camus (ed.), réédition en fac similé), Paris, Jean-Michel Place, 1995.

³ *Ibid.*, p. 2.

⁴ *Ibid.*

faux qu'elle diffuse en Europe, avant de publier, en 1901, sous le nom de Friedrich Nietzsche, un collage de notes et d'extraits de manuscrits, la première version de *La Volonté de puissance*¹. Elle gère comme une entreprise les *Nietzsche-Archiv*, qui deviennent vite un lieu de fréquentation mondaine où se croisent les dignitaires nazis. Pendant la Grande Guerre, elle fait imprimer à ses frais une édition établie par elle de *Zarathoustra* et les distribue dans les tranchées afin de galvaniser l'esprit de conquête des soldats allemands².

Lorsqu'elle rencontre Hitler, elle vit en lui « la concrétisation du surhomme annoncé par Nietzsche³ » et le lui fit savoir par un télégramme dès qu'il reçut le titre de Führer :

« Nous sommes ivres d'enthousiasme car nous avons à notre tête un homme d'une personnalité merveilleuse, oui, phénoménale, le chancelier Adolf Hitler !⁴ »

Elisabeth Foerster fit tant et si bien s'épouser le nietzschéisme et le nazisme, qu'au cours du procès de Nuremberg, la responsabilité de Nietzsche fut très officiellement proposée à la reconnaissance du tribunal par le procureur français⁵.

Certes, il est possible de « réparer » Nietzsche en montrant en quoi l'interprétation a pu être faussée, ce à quoi Bataille s'est attelé⁶, toutefois il est très difficile d'ôter aux textes de Nietzsche la responsabilité d'avoir inspiré Hitler et d'avoir soutenu sur le plan théorique les délires nazis. Sur une échelle de comparaison, Nietzsche est aussi responsable de l'hitlérisme qu'Einstein de la bombe atomique : ni l'un ni l'autre n'avait projeté ou souhaité ce qui est arrivé, mais chacun avait livré de son côté une clé théorique permettant que telle et telle catastrophes se réalisent.

Car, il est vrai que Nietzsche a introduit la confusion sur plus d'un point, en particulier sur la question du « surhomme » et sur celle des « races ». Dans *La généalogie de la morale*, Nietzsche proposait sa vision d'un monde aux valeurs renversées, l'humanité pour lui est coupée en deux : d'un côté, les forts, qui sont les maîtres, et, de l'autre, les faibles, qui sont les esclaves. A l'avènement des religions monothéistes, les perspectives se sont renversées et les faibles ont pris le pouvoir

¹ Jean-Paul Curnier, « Nietzsche : pensée, destin, métamorphose (D'une vérité qui nous importe) », *Lignes*, « Un autre Nietzsche », n° 7, février 2002, p. 152.

² *Ibid.*, p. 153.

³ *Ibid.*, p. 154.

⁴ Télégramme signé au nom des Archives-Nietzsche, cité in *ibid.*

⁵ Curnier, *art. cit.*, p. 155.

⁶ Bataille, *art. cit.*, p. 3 et *sqq.*

sous le couvert de la morale et de la culture, dont l'objectif est « d'extraire de l'homme-fauve un animal apprivoisé et civilisé¹ ». Celui qui renverserait de nouveau les valeurs pour rétablir le bon droit de la force et de la « santé » serait le « surhomme » que Nietzsche prophétisait. Il semble ainsi planer sur ce texte un certain degré d'embarras, en tout cas du point de vue du lecteur et du critique², qui peuvent parfois voir Nietzsche appeler la « race aryenne » à accomplir sa prophétie.

« La méfiance profonde, glacée, qu'inspire l'Allemand dès qu'il arrive au pouvoir [...] est encore une survivance de la terreur sans bornes qu'inspirèrent à l'Europe, des siècles durant, les ravages de la brute blonde germanique³ »,

écrit Nietzsche. Ailleurs encore :

« Les hommes forts, les vrais maîtres, retrouvent la conscience pure des bêtes de proie ; monstres heureux, ils peuvent revenir d'une effroyable suite de meurtres, d'incendies, de viols et de tortures avec des cœurs aussi joyeux, des âmes aussi satisfaites que s'ils s'étaient amusés à des bagarres d'étudiants⁴. »

Il était facile du reste pour la pensée détraquée d'un Hitler d'assimiler le « surhomme » à la « brute blonde » aryenne et de lui donner « la pure conscience des bêtes de proie », avant de lâcher ces « bêtes » sur tous ceux que la biopolitique nazie décrétait comme relevant du pathologique, avec en tête de liste les Juifs.

Là encore, sur la question des races, la confusion est grande. Richard Oehler, cousin de Nietzsche et collaborateur d'Elisabeth Foerster au *Nietzsche-Archiv*, publia après la visite d'Hitler un livre intitulé *Nietzsche et l'avenir de l'Allemagne*. Oehler tentait dans cet ouvrage de montrer la parenté intellectuelle qui existait entre les textes de Nietzsche et *Mein Kampf*. C'est ce livre de Oehler dont Bataille démonte l'architecture malhonnête dans *Acéphale*⁵, en montrant comment par un système de citation frauduleux, Oehler avait pu faire passer Nietzsche pour un antisémite.

Bien que Bataille ait réhabilité l'image de Nietzsche chez les penseurs français, certains chercheurs continuent aujourd'hui de s'interroger sur l'ambiguïté

¹ Nietzsche, *La généalogie de la morale – Un écrit polémique – Pour compléter et éclairer* Par-delà bien et mal récemment publié, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1971, p. 42.

² Philippe Breton, *L'utopie de la communication – Le mythe du « village planétaire »*, Paris, La Découverte, « Poche Essais », 1997, pp. 71-75.

³ Nietzsche, *op. cit.*, p. 41.

⁴ Nietzsche, *La généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, « Idées », 1964, p. 51, cité par Breton, in *op. cit.*, p. 75.

⁵ Bataille, « Nietzsche et les fascistes », *art. cit.*

de l'auteur de *La généalogie de la morale*¹. Il est bon, en effet, que la critique reste active et il est bon de remarquer que le problème demeure ouvert.

Remarquons par exemple avec Philippe Breton que si Nietzsche n'a jamais parlé de racisme, il ne niait pas l'existence des races et des liens rétrogrades que l'anthropologie coloniale de son temps faisait entre les proportions du corps et les capacités intellectuelles :

« Les Celtes étaient une race absolument blonde ; quant à ces zones de populations aux cheveux essentiellement foncés que l'on remarque sur les cartes ethnographiques de l'Allemagne faites avec quelque soin, on a tort de les attribuer à une origine celtique et à un mélange de sang celte [...] c'est plutôt la population préaryenne de l'Allemagne qui perce dans ces régions. La même observation s'applique à toute l'Europe : en fait la race soumise a fini par reprendre la prépondérance, avec sa couleur, la forme raccourcie de son crâne et peut-être même les instincts intellectuels et sociaux² ».

Breton, qui cite ce passage, l'interprète assez durement :

« Nietzsche contribue donc clairement à dresser une nouvelle carte de l'humanité en excluant des frontières de l'humain ceux qui ne méritent pas d'en faire partie. On comprend mieux, à la lecture de ces lignes sans ambiguïté, l'attrait de Hitler pour le philosophe du "surhomme". Hitler qui reprochait aux juifs, on voit mieux maintenant pourquoi, d'avoir "inventé la conscience"³. »

La lecture de Breton est très tranchante, pour lui ces lignes sont « sans ambiguïté » : Nietzsche conçoit un compartimentage en terme de races, sans pour autant parler de racisme.

« Mais l'absence de référence au racisme chez Nietzsche est finalement, dans ce contexte, pire que tout : elle donne à sa vision du monde une puissance d'influence supplémentaire. L'apologie de l'exclusion qui en découle est à la fois acceptable par les racistes et par tous ceux qui acceptent "sans être racistes", une représentation des rapports humains où s'affrontent – éventuellement pour la survie – les "faibles" et les "forts"⁴. »

N'en déplaise aux défenseurs de Nietzsche, l'analyse de Breton est tout à fait pertinente et il est vain de nier que les thèses de Nietzsche ont pour une large partie aidé Hitler à forger ses propres idées directrices.

¹ Voir Alain Boyer, André Comte-Sponville, Vincent Descombes, Luc Ferry, Robert Legros, Philippe Raynaud, Alain Renaut, Pierre-André Taguieff, *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Paris, Grasset, 1991.

² Nietzsche, *op. cit.*, cité par Breton, in *op. cit.*, p. 73.

³ Breton, *op. cit.*, p. 73.

⁴ *Ibid.*, p. 74.

A cet égard, la position de Bataille sur le racisme de Nietzsche semble être très claire : si Nietzsche a été antisémite, c'est seulement dans l'ironie de ses textes et ce sont les lectures des racistes qui ont fait de lui un raciste. Mais il peut être cependant légitime de se demander si Bataille a ici défendu Nietzsche pour purement restaurer la vérité de la juste interprétation, ou si la communauté d'esprit qui le liait à lui ne le plaçait pas *ipso facto* de son côté, ce qui vaudrait pour un vice de méthode, un délit d'initié.

2.2.1.2 – Le cas du docteur Carrel

Bataille avait lu *L'Homme, cet inconnu* (1935), le célèbre best-seller d'Alexis Carrel¹, dont un million d'exemplaires se sont vendus en France à sa sortie². Génie précoce (la Fondation Rockefeller lui confia un laboratoire et une bourse de recherche à l'âge de vingt-trois ans), figure renommée de l'histoire de la médecine, Carrel obtint le prix Nobel en 1912 pour ses travaux sur la ligature des vaisseaux sanguins, qui ouvrait la voie aux greffes d'organes. Mais il est moins connu qu'il eut par ailleurs des sympathies affichées pour l'extrême-droite vichyssoise et nazie et que le Maréchal Pétain lui confia des fonctions importantes³.

Après avoir brossé un portrait passionnant des sciences biologiques de son époque, Carrel s'évertue dans les derniers chapitres de *L'Homme, cet inconnu*, à faire l'éloge de l'eugénisme, appuyant de toute son autorité scientifique l'opération d'« un choix parmi la foule des hommes civilisés⁴ ». Pour lui, « la sélection naturelle n'a pas joué son rôle depuis longtemps⁵ », ce qui a eu pour conséquence que « beaucoup d'individus inférieurs ont été conservés⁶ » et que « leur multiplication a été nuisible à la race⁷ ».

En 1936, alors qu'il était un proche de Bataille, Caillois fit pour la NRF un bref, mais cinglant, compte rendu du livre de Carrel. A la lecture de cet essai, Caillois en est purement venu à regretter l'invention de l'imprimerie⁸ ! Bataille lut

¹ « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in *OC*, XII, p. 611.

² Nicolas Chevassus-au-Louis, « Le rêve du docteur Carrel », in *Savants sous l'Occupation – Enquête sur la vie scientifique française entre 1940 et 1944*, Paris, Seuil, « Science ouverte », 2004, p. 151.

³ *Ibid.*, pp. 151-153.

⁴ Alexis Carrel, *L'Homme, cet inconnu* (1935), Paris, Plon, 1997, p. 348.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Caillois, cité par Hollier, in *Le Collège de Sociologie, op. cit.*, pp. 781-782.

L'Homme, cet inconnu plus tard, en 1939, et c'est l'effet qu'eut sur lui ce livre qui est le plus étonnant. Alors que le commentaire de Caillois paraît des plus normaux et des plus démocratiques du fait de sa réactivité et de sa vivacité, Bataille fait grand silence sur les idées eugénistes de Carrel. Pourquoi ce vide inquiétant, alors qu'une invective franche et acide aurait semblé plus proche de son tempérament et de son style ? Faut-il croire ici au précepte selon lequel « qui ne dit mot consent » ?

Ce silence est d'autant plus troublant lorsque l'on sait que Bataille a été le collaborateur et l'ami de l'économiste François Perroux, qui lui fut présenté en 1948¹. Aux côtés des noms de Kojève, d'Ambrosino, de Mircea Éliade, le nom de Perroux était cité comme faisant partie des auteurs que Bataille voulait publier dans « L'usage des richesses », la collection qu'il dirigeait alors aux éditions de Minuit². Ses rapports avec Perroux étaient amicaux et chaleureux, ce que disent Surya³ et Piel⁴, et ce dont témoigne Perroux lui-même :

« Le visage de Georges Bataille, dès le premier regard, je le portais dans le cœur ; j'y garde les figures des chercheurs exaltés, des violents extrêmes qui nous tirent des sables quotidiens pour nous relancer sur notre propre piste⁵. »

Or, Perroux était loin d'être opposé à Pétain, et ses compétences et son assentiment au régime de Vichy firent qu'il siégea à une commission du Conseil national chargé de réviser la Constitution, en vue d'adapter la loi française à la domination allemande⁶.

De plus, Perroux fut pendant plus d'un an, entre septembre 1942 et décembre 1943, un proche collaborateur de Carrel⁷. En mars 1941, ce dernier s'ouvrit en effet au Maréchal Pétain d'un projet qui lui tenait à cœur, celui d'une fondation scientifique qui aurait pour tâche sublissime de régler les problèmes de santé publique. Au programme de cette fondation, on s'attaquerait aux questions de :

« Biologie de la lignée, Natalité, Développement de l'enfance, Développement de la jeunesse, Habitat, Nutrition, Biotypologie, Psychophysiologie, Travail, Économie rurale, Production, Sociologie, Économie, Finances, Droit, Assurances⁸. »

¹ Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 473. Voir aussi Piel, « Bataille et le monde », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, p. 724.

² Surya, *op. cit.*, p. 489.

³ *Ibid.*

⁴ Piel, *art. cit.*

⁵ François Perroux, « La part maudite et le silence », *L'Arc*, n° 44, p. 42, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 473.

⁶ Chevassus-au-Louis, *op. cit.*, p. 156

⁷ *Ibid.*, p. 156 et p. 160.

⁸ *Ibid.*, p. 154.

Le but de cette fondation serait « d'améliorer l'état physiologique, mental et social¹ » de la population française, en appliquant à l'échelle du pays les préceptes eugénistes de *L'Homme, cet inconnu*. Ainsi fut promptement créée, par la loi du 17 novembre 1941, la Fondation française pour l'étude des problèmes humains². Complètement indépendante de l'université et des centres de recherche officiels, elle disposait d'un budget énorme qui représentait plus de la moitié de celui du CNRS.

Carrel était le numéro un de la Fondation et portait le titre pompeux et kitsch de « régent³ », mais il était un chercheur, pas un administrateur, et l'exploitation et l'organisation des ressources attribuées laissaient à désirer. C'est la raison pour laquelle à partir du 1^{er} septembre 1942, Perroux, économiste écouté et professeur des universités à Paris, fut officiellement appelé par Vichy pour seconder Carrel en tant que secrétaire général⁴. Reprenant toute la structure de la fondation, il contribua alors à rendre plus efficace le travail des chercheurs de Carrel, œuvrant ainsi à fertiliser les rêves eugénistes communs à ce dernier et à l'hitlérisme.

Qu'est-ce que Bataille sut de cet épisode pétainiste de Perroux ? Qu'en pensait-il ? Que pensait-il réellement de l'eugénisme ? Il est d'autant plus difficile de répondre à ces questions qu'un proche de Bataille a pu afficher sa sympathie pour les thèses de Carrel : un certain Pierre Libra. Ce nom n'apparaît pas dans les recherches biographiques de Surya et il n'est que mentionné dans celles de Mattheus⁵. Hollier confesse qu'il a appris de Jules Monnerot que Libra était mort au combat en avril 1940, mais qu'en dehors de cela, il n'avait croisé son nom nulle part⁶.

Nulle part sauf en deux endroits, dont l'un n'est pas des moindres puisqu'il s'agit de la « Note sur la fondation d'un Collège de Sociologie⁷ » parue dans le numéro double d'*Acéphale* en juillet 1937. Auprès d'Ambrosino, Bataille, Caillois, Klossowski et Monnerot, Libra était l'un des six signataires. A tout le moins, il était donc à cette époque un proche collaborateur de Bataille, suffisamment connu et estimé de lui pour qu'il soit admis dans le Collège de Sociologie, qui n'est pas

¹ « Statuts de la Fondation française pour l'Étude des problèmes humains », cités par Pichot, in *La société pure – De Darwin à Hitler*, op. cit., p. 224.

² Chevassus-au-Louis, op. cit., p. 153.

³ *Ibid.*, p. 154.

⁴ *Ibid.*, p. 156.

⁵ Bernd Mattheus, *Georges Bataille – Eine Thanatographie III*, Munich, Matthes & Seitz Verlag, 1995, p. 447.

⁶ Hollier, *Le Collège de Sociologie*, op. cit., pp. 777-778.

⁷ Ambrosino, Bataille, Caillois, Klossowski, Libra, Monnerot, « Note sur la fondation d'un Collège de Sociologie », *Acéphale*, n° 3-4, juillet 1937, p. 26.

qu'une aventure intellectuelle collective, puisqu'il est décrit par ses fondateurs comme une « communauté morale¹ » fortement déterminée, dont les membres sont liés, non par des contrats, mais par des affinités électives. Si Libra apparaît donc comme un inconnu aux yeux des biographes, il ne l'était manifestement pas pour Bataille.

Or, l'autre trace écrite que l'on a retrouvée de Libra est des plus compromettantes. Elle prend la forme d'une réponse à l'enquête, « Il y a toujours eu des directeurs de conscience en Occident² », lancée par Monnerot. Dans ce texte, Libra fait montre d'un « point de vue raciste maurassien sans honte ni nuance³ », écrit Hollier. Au sommet de ses misérables emphases, il évoque Carrel en louant son « remarquable livre⁴ » qui, on le devine, cache pour lui de remarquables idées racistes. Hitler et Mussolini sont, pour Libra, « tout de même⁵ », des personnages d'une grande valeur :

« Si l'on prend le comportement des chefs de l'Italie et de l'Allemagne, et non leurs théories, on doit reconnaître qu'ils ont commencé de grandir l'Europe, et peut-être le monde entier⁶ ».

L'affichage de ses penchants politiques et de son racisme est peut-être la raison pour laquelle Libra disparaît vite de l'environnement du Collège de Sociologie, ne laissant quasiment rien derrière lui⁷. C'est plus que probable à la vue du rite imposé par Bataille de refuser de serrer la main d'un antisémite⁸. Libra, en effet, ne cachait pas son antisémitisme, il accusait d'ailleurs ouvertement la psychanalyse, cette œuvre juive !

« Freud et ses disciples, à partir d'observations justes et profondes, semblent militer pour réduire l'importance des différences natives entre les hommes au profit de l'éducation et du hasard des traumatismes émotionnels. Le maître et un grand nombre de ses adeptes sont juifs. Est-ce un hasard ?⁹ »

Le racisme de Libra très primaire : il est plein de fiel et de syllogismes vaseux. A ses yeux, les Juifs sont manifestement inférieurs sur l'échelle de l'évolution, ce serait la raison pour laquelle « Freud et ses disciples » auraient

¹ *Ibid.*

² Hollier, *op. cit.*, p. 762.

³ *Ibid.*, p. 778.

⁴ Pierre Libra, « Il y a toujours eu des directeurs de conscience en Occident : Réponses à l'enquête », in Hollier, *Le Collège de Sociologie*, *op. cit.*, p. 781.

⁵ *Ibid.*, p. 783.

⁶ *Ibid.*, pp. 783-784.

⁷ Hollier, *op. cit.*, pp. 777-778.

⁸ *Ibid.*, p. 778.

⁹ Libra, in Hollier, *op. cit.*, p. 781.

minimisé « l'importance » de la loi biologique du sang au profit d'une théorie de l'apprentissage, ce qui leur aurait permis, dans le raisonnement perfide de Libra, de se dégager de leur infériorité de naissance.

A la lecture de ces lignes infectes, on peut se demander ce que ce raciste éhonté faisait aux côtés de Bataille, qui, à ce moment, venait de lire le livre de Carrel¹, et aux côtés de Caillois, dont on a déjà dit ce qu'il en pensait. Était-ce une erreur d'appréciation ? Ou un reflet des extrêmes contradictions internes de Bataille ?

2.2.1.3 – Le cas de la famille Huxley

Les ambiguïtés de la famille Huxley et les rapports, fussent-ils fugaces et tardifs, que l'un d'entre eux a entretenu avec l'entourage intellectuel de Bataille achèvent de poser question et de troubler sa position. A elle seule, cette ancienne et prestigieuse famille d'érudits britanniques symbolise en effet les contradictions qui agitaient l'époque en matière de race, de racisme et d'eugénisme.

Les membres de la famille que nous dénombrons ici sont : Thomas Huxley, contemporain et correspondant de Darwin, qui pressentit d'une autre manière que lui les impasses du fixisme ; Julian Huxley, petit-fils du premier, généticien reconnu et célèbre ; et enfin, Aldous Huxley, frère du précédent, et auteur célèbre du roman d'anticipation *Le meilleur des mondes* (1932).

La théorie de l'évolution telle que Thomas Huxley la concevait différait de celle de Darwin. Alors que ce dernier considérait que l'évolution était latérale et qu'il n'y avait pas de hiérarchie au sein du vivant, Thomas Huxley pensait au contraire que certains organismes étaient supérieurement évolués :

« HUXLEY : Un jour, j'ai tenté de définir l'évolution d'une manière globale. Cela donna à peu près ceci : un processus à sens unique, irréversible dans le temps, produisant manifestement des novations et une plus grande diversité, et conduisant à un degré d'organisation supérieur.

Darwin : "Supérieur" ?

HUXLEY : Oui, plus différencié, plus complexe, mais en même temps plus intégré.

Darwin : Mais elle produit aussi des parasites.

¹ L'emprunt de Bataille à la BNF a duré du 14 janvier au 20 mars 1939 et le texte de Libra a été publié en juin de la même année. Voir Bataille, *OC*, XII, p. 611 et Hollier, *op. cit.*, p. 762.

HUXLEY : Je veux dire un degré supérieur d'organisation globale, comme celui du niveau le plus élevé¹. »

Cette discussion eut lieu en 1959 entre Julian Huxley et Charles Darwin, petit-fils homonyme de l'auteur de *L'origine des espèces*, lui aussi scientifique. Les deux hommes remettaient ici en jeu le débat qui avaient animé leurs grands-pères un siècle auparavant, le premier voulant croire en une hiérarchie des êtres vivants, quand le second rejetait toute idée de supériorité et d'infériorité.

Pour Thomas Huxley, il était bien clair qu'il existait une diversité de races humaines et que ces différentes races étaient inégales, tant selon des critères biologiques, que selon des critères psychologiques et intellectuels. Travaillant à l'époque de l'invention de la photographie, Thomas Huxley vit celle-ci se répandre comme procédure de mesure dans l'étude ethnologique.

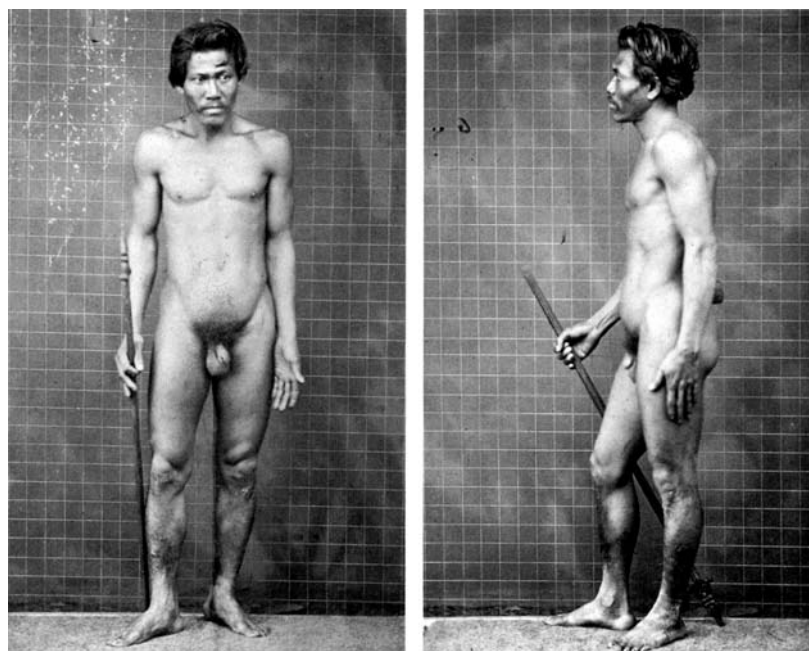


Fig. II.2.2 – John Lamprey :

Homme malais – Étude anthropométrique, 1868-69.

Il s'inquiéta vite, avec l'anthropologue John Lamprey, de s'apercevoir que les premières images ramenées n'étaient pas « uniformes et bien considérées² » et qu'elles ne donnaient pas « les informations précises concernant les proportions et la conformité du corps³ ». Thomas Huxley était un ferme partisan des mesures anatomiques, et pour combler les lacunes des premiers relevés, il rédigea des

¹ Julian Huxley, Charles Darwin, cité par Gould, in *L'éventail du vivant – Le mythe du progrès* (1996), Paris, Seuil, « Points Sciences », 1997, p. 169.

² Thomas Huxley, cité par William A. Ewing, in *Le Corps – Œuvres photographiques sur la Forme Humaine*, Paris, Assouline, 1998, p. 113.

³ *Ibid.*

instructions « photométriques¹ » sur la prise de vue du corps humain. Par là, il croyait non seulement pouvoir hiérarchiser les races humaines, mais il pensait de surcroît conférer des fondements scientifiquement rigoureux à cette croyance. Ces règles firent la fortune des anthropologues racistes, qui mesuraient les tours de tête afin de classer l'intelligence des différentes races, ainsi que des détracteurs embarrassés du racisme (les membres de *Races et racisme* usant des mêmes techniques « scientifiques » dans un but soi-disant humaniste).

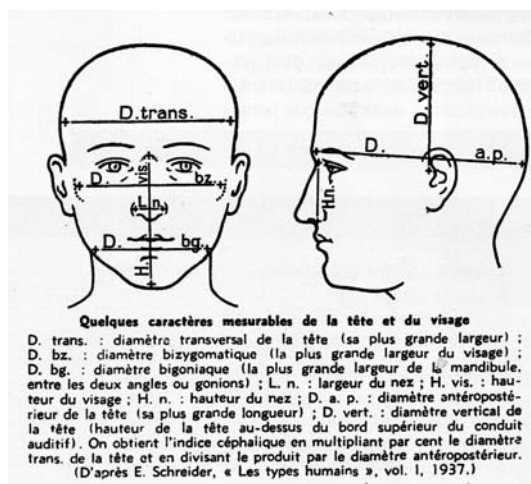


Fig. II.2.3 – *Races et racisme* :
schéma rendant compte de l'indice céphalique
dans la méthode anthropométrique.

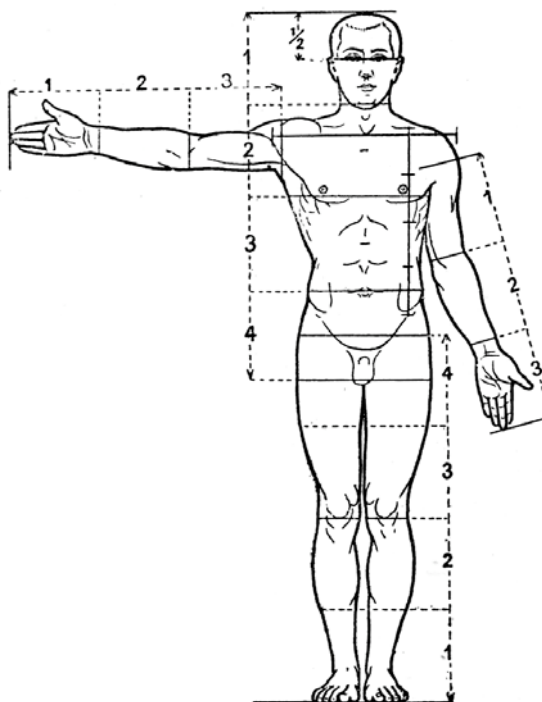


Fig. II.2.4 – Proportions mathématiques du corps canonique.

¹ *Ibid.*, p. 127.

Julian Huxley suivit sensiblement les mêmes traces que son aïeul, en profitant au passage de l'essor de la génétique, ouvrant la voie à ce que l'on appelle aujourd'hui le néodarwinisme¹. Ses positions sur la question des races sont représentatives de la posture inconfortable des généticiens qui

« [...] d'un même élan, vantent le métissage, déclarent que telle maladie héréditaire se rencontre surtout dans telle ou telle race, puis proclament que ces races n'existent pas dès qu'un politicien douteux veut s'en servir à sa manière². »

Directeur de l'Unesco depuis 1946, Julian Huxley fit paraître en France, en 1947, les traductions de deux livres : *Nous Européens* (1935), un ouvrage écrit avec A. C. Haddon et A. M. Carr-Saunders pour prouver l'inexistence biologique des races humaines³, et *L'Homme, cet être unique* (1941) dans lequel Julian Huxley affirmait « l'existence de différences génétiques marquées dans les caractères physiques [...] [et] dans l'intelligence⁴ » des différentes races, considérant comme « absolument probable que les nègres authentiques ont une intelligence moyenne légèrement inférieure à celle des Blancs ou des Jaunes⁵. »

Ni ses propos, ni la contradiction de ces deux discours ne choquèrent Huxley, ni ne choquèrent ses lecteurs. Les nazis venaient de torturer et de tuer des millions d'êtres humains décrétés « non-conformes » par le dogme hitlérien, mais l'eugénisme et le racisme « savants » et « modérés » de Julian Huxley restaient pourtant politiquement corrects.

C'est l'étrange raison pour laquelle on retrouve son nom parmi les membres du prestigieux et irréprochable comité de rédaction de *Critique*. Son nom figure, en effet, sur la page de garde du fameux numéro d'hommage de 1963, aux côtés des sommités scientifiques qu'étaient Alexandre Koyré ou Louis de Broglie⁶. Mais Julian Huxley avait été appelé du vivant de Bataille et participait à la revue depuis au moins l'année 1951, ce qu'atteste un article du journal local d'Orléans écrit à

¹ Patrick David, Sarah Samadi, *La théorie de l'évolution – Une logique pour la biologie*, Paris, Flammarion, « Champs Université », 2000, p. 299.

² Pichot, *op. cit.*, p. 16.

³ *Ibid.*, pp. 12-13.

⁴ Julian Huxley, *L'Homme, cet être unique* (1941), Paris, La Presse française et étrangère, 1947, p. 74, cité par Pichot, in *op. cit.*, p. 14. Le titre de ce livre est bien sûr un hommage à *L'Homme, cet inconnu* de Carrel, paru six ans plus tôt. Julian Huxley partageait et prolongeait ainsi l'idée de Carrel et de bien d'autres scientifiques éminents de l'époque selon laquelle il fallait « contrôler le sens de l'évolution de la race ». Voir Pichot, *op. cit.*, p. 251.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, p. 673.

l'occasion de la nomination de Bataille à la Bibliothèque municipale de cette ville¹. En tant que directeur de *Critique*, Bataille partageait avec son éditeur le privilège de pouvoir choisir les membres de son comité de rédaction, et c'est personnellement qu'il leur écrivait afin de solliciter leur collaboration². Il est bien évident que ces membres prestigieux n'étaient pas choisis au hasard ou dans le seul but d'attirer des lecteurs. Au contraire, ils étaient soigneusement sélectionnés aux yeux de leur attirance pour la revue et pour la réciprocité de cette attirance que Bataille lui-même engageait en premier lieu en leur écrivant :

« Je suis entièrement d'accord, écrit-il à Piel, pour n'entrer en relations maintenant qu'avec les quelques personnes qui pourraient s'intéresser à nous d'une façon toute particulière. Il s'agit donc de lettres strictement personnelles³. »

Ce qui signifie que Bataille eut personnellement des rapports avec Julian Huxley et que sa présence au sein de *Critique* avait été pleinement désirée par lui et ses financiers. La participation de ce généticien au discours ambigu n'était donc pas contingente, et le moins que l'on puisse penser est que Bataille ne convoqua pas un inconnu, mais un chercheur dont il avait très certainement lu les livres et qu'il tenait suffisamment en estime pour faire apparaître son nom à côté du sien.

Le cas d'Aldous Huxley est tout aussi complexe. *Le meilleur des mondes* est connu pour être un livre pédagogique qui dénonce les dérives du totalitarisme et des manipulations politiques de la biologie humaine. Mais quelle était la position précise d'Aldous Huxley vis-à-vis de l'eugénisme ? Le répudiait-il vraiment ? En réalité, tout porte à en douter. Il se trouve en effet qu'il fit partie de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains de Carrel⁴, dont l'ambition affichée, distinctement eugéniste, était, on l'a dit, d'œuvrer à l'« amélioration » de la physiologie et des mentalités de la population.

Le meilleur des mondes a paru en 1932, un an avant l'arrivée de Hitler au pouvoir et deux ans avant les terribles lois eugéniques de Nuremberg. De bien des manières Aldous Huxley fit figure de visionnaire, puisqu'il avait très justement

¹ Cet article intitulé « Notre nouveau conservateur : Georges Bataille » est reproduit par Emmanuel Tibloux, in *Georges Bataille*, Paris, ADPF, 1996, recto de la « Fiche 1 » des « Repères biographiques ». C'est en juin 1951 que Bataille est en effet muté à la Bibliothèque municipale d'Orléans. Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 673.

² Voir la lettre du 16 juin 1950 que Bataille adresse à Piel, reproduite par Surya, in *Choix de lettres*, op. cit., pp. 411-413.

³ *Ibid.*, p. 412.

⁴ Pichot, op. cit., p. 222.

anticipé sur ce que les totalitarismes futurs pourraient faire et firent des découvertes de la science, et particulièrement de celles de son grand-père.

Néanmoins, il serait bien hâtif de dire qu'Aldous Huxley condamnait l'eugénisme, car, comme son frère, il en avait une vision sans doute davantage embarrassante qu'embarrassée. L'avis même qu'il avait des dictateurs du *Meilleur des mondes* n'est pas aussi tranché qu'on pourrait le croire. Il les compare ainsi à Sade dans sa préface de 1946 :

« Sade était un fou, et le but plus ou moins conscient de sa révolution était le chaos et la destruction universelle. Les gens qui gouvernent le *Meilleur des mondes* peuvent bien ne pas être sains d'esprit [...] ; mais ce ne sont pas des fous, et leur but n'est pas l'anarchie, mais la stabilité sociale. C'est afin d'assurer la stabilité qu'ils effectuent, par des moyens scientifiques, la révolution ultime, personnelle, véritablement révolutionnaire¹. »

Bataille aurait été en désaccord avec cette vision de Sade, mais là n'est pas la question, l'important est dans la rationalisation et l'alibi qu'Aldous Huxley donne aux dirigeants politiques de son roman. En fait, ce n'est pas tant contre l'eugénisme qu'il lutte que contre les idéaux portés par ceux qui en usent et en mésusent. D'après lui, l'humanité est depuis Hiroshima placée devant trois choix : « ou bien un certain nombre de totalitarismes nationaux, militarisés, ayant pour racine la terreur de la bombe atomique² », « ou bien un seul totalitarisme supranational, suscité par le chaos social résultant du progrès technologique rapide en général et de la révolution atomique en particulier³ », ou encore, dernière solution proposée par Aldous Huxley, l'utilisation de la science « non pas comme une fin en vue de laquelle les êtres humains doivent être réduits à l'état de moyens, mais bien comme le moyen de *produire une race* d'individus libres⁴ ». Ainsi, sans racisme ni antisémitisme, alors que le monde entier découvre dans les journaux les horreurs des camps de concentration et de la politique raciale nazie, Aldous Huxley en est à promouvoir, sans choquer, la « production d'une race », c'est-à-dire qu'il prône alors ni plus ni moins qu'un eugénisme « positif » et salulaire pour l'humanité.

Sa vision de la biologie raciale et de son application à la société, comme celle de son frère Julian, se révèle ainsi sournoise et comme faisant pleinement partie des possibilités de son temps, qui est le temps de Bataille. C'est pourquoi il faut tenter de

¹ Aldous Huxley, « Préface » (1946) à *Le meilleur des mondes* (1932), Paris, Pocket, 1977, p. 12.

² *Ibid.*, p. 18.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.* Nous soulignons.

comprendre dans quelles conditions ces pensées ambiguës ont pu être élaborées, véhiculées et soutenues par l'histoire.

2.2.2 – Des racines du mal : le mariage du caducée et de la croix gammée



Fig. II.2.5 – Pierre peinte d'un caducée.

Objet trouvé par l'auteur
dans le jardin de la maison familiale de Bataille,
à Riom-ès-montagnes.

Pour cela, il faut se demander ce qu'était la biologie entre la seconde moitié du dix-neuvième siècle et la première moitié du vingtième. C'est à cette question qu'il faut répondre si l'on veut comprendre le statut des pensées raciales et racistes de cette époque.

« Le corps est repensé et examiné à neuf par les artistes et les écrivains car il est restructuré et reconstitué par les scientifiques et les ingénieurs¹ », écrit Ewing dans son ouvrage sur le corps dans la photographie. Pour notre propos, il faudrait le paraphraser ainsi : le corps est repensé et examiné à neuf par les artistes, les écrivains *et les politiciens* car il est restructuré et reconstitué par les scientifiques et les ingénieurs. En effet, il n'y a pas de ramifications politiques et institutionnelles de l'eugénisme concevables sans racines scientifiques et techniques.

La question à laquelle nous allons donc tenter de répondre ici sera la suivante : comment les positions que nous venons d'examiner au regard de Bataille, celles de Nietzsche, de Carrel et des Huxley, ont-elles pu s'immiscer dans l'esprit du début du vingtième siècle ? Non que nous cherchions à banaliser les déclarations et les silences inquiétants de Bataille, ou à le dégager de la responsabilité d'avoir fréquenté des personnalités très douteuses, car nous serons davantage portés à

¹ Ewing, *Le Corps*, *op. cit.*, p. 9.

montrer la façon dont, depuis le siècle de Darwin et de Pasteur, est née la possibilité d'un racisme institutionnalisé par le langage et les structures de la société européenne dans laquelle Bataille était complètement immergé.

En analysant ainsi le passé des troubles conceptions raciales contemporaines à Bataille, nous espérons jeter un peu de lumière sur la complexité de l'époque de ce dernier et sur les rapports qu'il a pu entretenir avec plusieurs penseurs interlopes.

2.2.2.1 – L'ambiguïté d'un mot : les théories de l' « évolution »

L'eugénisme nazi et les idées raciales de Nietzsche ont un fond rocheux historique vraisemblablement commun qui prend sa source dans la publication par Darwin, en 1859, de *L'origine des espèces*¹. En effet, nous allons nous efforcer de montrer qu'il est parfaitement clair que les malentendus qui ont suivi la réception de l'œuvre de Darwin ont alimenté les divagations biologiques racistes, dont l'apothéose sinistre a été l'entreprise d'extermination systématique du peuple Juif.

L'étude du moment de transition entre l'animal et l'humain fut prise en charge pour ainsi dire officiellement dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, grâce à ce que les vulgarisateurs de l'œuvre de Darwin allaient vite appeler la « théorie de l'évolution ». Sur ce sujet encore, Bataille ne manquait pas de lectures : *Essai sur l'évolution du règne animal et la formation de la société* (1918) de Maurice Bedot, *La Vie et l'évolution* (1928) de Charles Burdo et alii, *Le Problème de l'évolution* (1931) de Maurice Caullery, *L'Origine et l'évolution de la vie* (1921) de Henri Osborn sont parmi les livres empruntés par lui à la BNF entre 1934 et 1935².

La théorie de Darwin suppose que les êtres vivants n'ont pas toujours été tels qu'ils sont et qu'ils dérivent tous les uns les autres d'un ancêtre unique qui s'est développé et diversifié dans le temps par mutation. Les différentes espèces entrent ainsi en compétition pour la vie et les ressources vitales, et toujours selon Darwin, les individus dotés de la mutation la plus adaptée à leur milieu ont davantage de chances de survivre et de transmettre cette mutation à leur descendance, c'est ce qu'il a appelé le mécanisme de la sélection naturelle.

¹ Andrew Goliszek rappelle ainsi que l'une des « sources originelles de la vision biomédicale d'Hitler » est Darwin. Goliszek, *Au nom de la science* (2003), Paris, Télémaque, 2005, p. 29.

² « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in *OC*, XII, pp. 598-599.

« Mutation » et « sélection » sont les concepts clés de Darwin, et contrairement à ce que la *doxa* laisse à penser, jamais Darwin n'emploie le mot « évolution » dans *L'origine des espèces*. Il ne l'utilisera que plus tard, contraint et forcé, car le terme sera entré dans les mœurs de l'époque victorienne par le fait de vulgarisateurs comme le naturaliste anglais Herbert Spencer, qui allaient très vite, au corps défendant de Darwin, populariser une certaine « théorie de l'évolution »¹. « Ne dites jamais supérieur ou inférieur² », écrivait Darwin, et encore : « J'ai la ferme conviction qu'il n'existe aucune tendance naturelle au développement progressif³. »

En anglais vernaculaire, le mot « *evolution* » signifie littéralement « déploiement », dans le sens de « progrès ». Ce mot malencontreux suppose donc qu'il existe dans le monde vivant une hiérarchie qui va de l'inférieur vers le supérieur. L'« homme blanc » étant le découvreur de cet état de fait, il était d'emblée situé, avec sa science et sa civilisation, au sommet de l'échelle de l'évolution, tandis que les peuples « moins civilisés » réduits en esclavage (nous étions en pleine époque coloniale) occupaient nécessairement un rang inférieur qui justifiait le traitement inhumain dont ils faisaient l'objet.

Cette « théorie de l'évolution », telle qu'elle est véhiculée par Spencer et non par Darwin, intéresse de près la biologie naissante, puisque rappelons qu'avant Lamarck qui invente le terme en 1809, il n'y avait pas de biologie, mais une histoire naturelle.

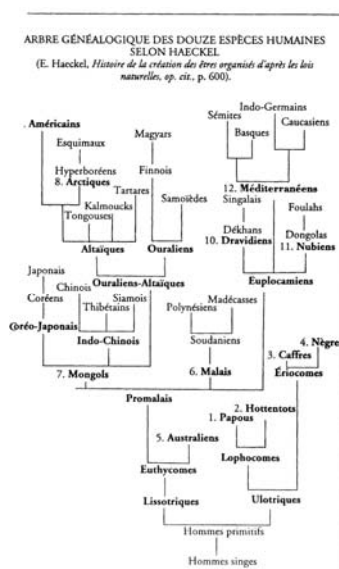


Fig. II.2.6 – Haeckel, arbre généalogique des douze espèces humaines.

¹ Gould, *op. cit.*, p. 171.

² Darwin, cité par Gould, in *L'éventail du vivant*, *op. cit.*, p. 171.

³ *Ibid.*

La biologie allemande donnera notamment à cette théorie des développements tristement remarquables. On doit en particulier à Haeckel, par ailleurs inventeur du mot « écologie », d'avoir contribué à instaurer une biologie officielle raciale et raciste qui allaient servir de terreau aux futures idéologies d'extrême-droite. Dans son *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* (1868), Haeckel élabore une classification pour ainsi dire tragi-comique des « douze espèces » et des « trente-six races »¹ [sic] humaines mises en place selon lui par les « lois naturelles ».

TABLEAU TAXONOMIQUE DES DOUZE ESPÈCES ET DES TRENTE-SIX RACES HUMAINES SELON HAECKEL (E. Haeckel, <i>Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles</i> , op. cit., p. 599).		
Espèces	Races	Patrie
1. Papou. <i>Homo papua</i> .	1. Négritos. 2. Neo-Guinéens. 3. Mélanésiens. 4. Tasmaniens.	Malacca, Philippines. Nouvelle-Guinée. Mélanésie. Terre Van Diemen.
2. Hottentot. <i>Homo hottentotus</i> .	5. Hottentots. 6. Boschismans.	Cap de Bonne-Espérance. Cap de Bonne-Espérance.
3. Caffre. <i>Homo cafer</i> .	7. Caffres-zoulous. 8. Béchuanas. 9. Caffres du Congo.	Afrique sud-orientale. Sud de l'Afrique centrale. Afrique sud-occidentale.
4. Nègre. <i>Homo niger</i> .	10. Nègres Tibous. 11. Nègres Soudaniens. 12. Sénégalais. 13. Nigritiens.	Pays de Tibou. Soudan. Sénégal. Nigritie.
5. Australien. <i>Homo australis</i> .	14. Australiens du nord. 15. Australiens du sud.	Australie du nord. Australie du sud.
6. Malais. <i>Homo malayus</i> .	16. M. des îles de la Sonde. 17. Polynésiens. 18. Madécasses.	Archipel de la Sonde. Polynésie. Madagascar.
7. Mongol. <i>Homo mongolus</i> .	19. Indo-Chinois. 20. Coréo-Japonais. 21. Altaïques. 22. Ouraliens.	Thibet, Chine. Corée, Japon. Asie moyenne et du nord. Nord-ouest de l'Asie, nord de l'Europe, Hongrie.
8. H. arctique. <i>Homo arcticus</i> .	23. Hyperboréens. 24. Esquimaux.	Nord-est de l'Asie. Extr ^e nord de l'Amérique.
9. Américain. <i>Homo americanus</i> .	25. Nord-Américains. 26. Américains du centre. 27. Sud-Américains. 28. Patagons.	Amérique du nord. Amérique du centre. Amérique du sud. Extr ^e sud de l'Amérique.
10. Dravidien. <i>Homo dravida</i> .	29. Dr. du Dékhan. 30. Singalais.	Dékhan. Ceylan.
11. Nubien. <i>Homo nuba</i> .	31. Dongoliens. 32. Foulahs.	Nubie. Pays Foulah (Afr. centrale).
12. Méditerranéen. <i>Homo mediterraneus</i> .	33. Caucasiens. 34. Basques. 35. Sémites. 36. Indo-Germains.	Caucase. Extr ^e nord de l'Espagne. Arabie, nord de l'Afrique. S.-ouest de l'Asie, Europe.

Fig. II.2.7 – Haeckel, tableau taxinomique des douze espèces et des trente-six races humaines.

Or, la génétique moderne a depuis montré que l'ensemble de la population mondiale formait une même espèce, nous sommes tous *sapiens*, puisque tous les humains sont interféconds². De plus, « en terminologie botanique ou zoologique, une race est une sous-espèce³ », ce qui a toujours si peu de sens au regard de notre espèce

¹ Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* (1868), cité par Pichot, in *La société pure*, op. cit., p. 328.

² Telle est la définition biologique de l'espèce : un pool d'individus entre lesquels la reproduction est possible.

³ Coppens, in Reeves, de Rosnay, Coppens, Simmonet, *La plus belle histoire du monde – Les secrets de nos origines*, Paris, Seuil, « Points », 1996, p. 169.

puisque nous sommes d'autant plus unifiés que nous nous métiſſons : nous sommes du genre *homo*, de l'espèce *sapiens* et de la sous-espèce *sapiens*.

Mais Haeckel ne s'arrête pas en chemin et dresse à la suite les arbres généalogiques des « douze espèces » et des « trente-six races » que comptait selon lui l'humanité. On verra sans surprise dans l'arbre généalogique des « espèces » que les « Indo-Germains » sont situés à la cime, concurrencés de près par les « Sémites » et que les « Papous », « Hottentots » et autres « Caffres » sont au pied de l'arbre¹. Quant à l'arbre généalogique des races indo-germaniques, il donne évidemment les « Hauts-Allemands » vainqueurs de la course à l'« évolution »².

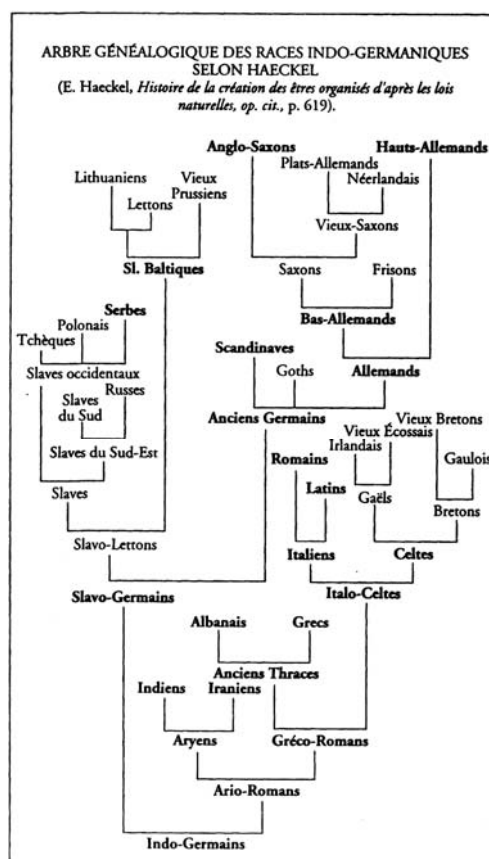


Fig. II.2.8 – Haeckel, arbre généalogique des races indo-européennes.

L'Allemagne disposait donc déjà, en ce milieu de dix-neuvième siècle, d'une légitimation « scientifique » de la « supériorité » biologique de son peuple et du danger représenté par le concurrent « Sémite ». Haeckel était l'une de ces légitimations et il n'était ni un obscur biologiste, ni un cas isolé mais un scientifique réputé. Il suffit de lire l'ouvrage renversant d'André Pichot, *La société pure – De*

¹ Haeckel, cité par Pichot, in *op. cit.*, p. 329.

² *Ibid.*, p. 331.

Darwin à Hitler, pour s'apercevoir que ce système de pensée constituait la *doxa* de l'époque et que la biologie raciale était enseignée dans les universités¹.

Si donc la tradition historique imputait à Arthur de Gobineau l'entière paternité du racisme nazi² avec son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), faisant de lui le bouc émissaire et l'unique coupable d'une trahison de l'humain contre l'humain, l'histoire des sciences nous apprend que les recherches de Gobineau sont en réalité une cristallisation, parmi d'autres, du racisme alors ambiant et que s'il faut désigner des coupables, ceux-ci sont légion, et que figurent parmi eux Nietzsche, Richard Wagner et les chantres des légendes nordiques.

Il y a donc bien toute une série d'ancrage du nazisme dans une certaine science qui, mêlée à la haine ordinaire, aux préjugés et aux idées eugénistes, ouvrait la possibilité aux actions biopolitiques les plus meurtrières.

2.2.2.2 – Hygiène et eugénisme : de l'Institut Pasteur aux camps de la mort

Il convient à présent de se demander comment la « santé » individuelle et collective a pu être à ce point prise en charge par l'État totalitaire et comment ont émergé les structures qui ont gouverné les processus biologiques des communautés.

A considérer les mécanismes du contrôle de la santé, et non l'esprit dans lequel le nazisme l'a instauré systématiquement, l'une des naissances de la biopolitique a ainsi eu lieu avec Louis Pasteur, « le bienfaiteur de l'humanité³ ». Pasteur était un chimiste de si grand talent qu'à plusieurs reprises il fut appelé par l'Empire pour remédier à des fléaux nationaux : la rage, le charbon du mouton, la maladie du ver à soie, ainsi que celles du vin ou de la bière. Son travail fut si efficace que cet investissement dans la cause nationale contribua à faire de Pasteur l'un des premiers grands inventeurs et gestionnaires de la notion de santé publique.

Ambitieux et désireux de reconnaissance officielle, Pasteur fit en mars 1886, à la suite des premiers essais concluants de vaccin contre la rage, une communication à l'Académie des sciences : « Il y a lieu de créer un établissement

¹ Pour la petite histoire, Georges Vacher de Lapouge, auteur de *L'Aryen, son rôle social* et des *Sélections sociales*, et traducteur de Haeckel, professa à l'Université de Montpellier en 1888-1889. Il y rencontra le jeune Paul Valéry, alors étudiant en droit, qui l'aida en 1891 à « mesurer six cents crânes extraits d'un vieux cimetière ». Voir Sternhell, *Ni droite ni gauche*, *op. cit.*, p. 26.

² Lévi-Strauss, *Race et histoire* (1957), Paris, Gallimard, « Folio essais », 1987, pp. 9-10.

³ Pichot (ed.), in Louis Pasteur, *Écrits scientifiques et médicaux*, Paris, Flammarion, « GF », 1994, p. 279.

vaccinal contre la rage¹ », soutenait-il. Son vœu fut exaucé un an plus tard par un décret de loi qui déclarait l'Institut Pasteur d'utilité publique. Le bâtiment était inauguré le 14 novembre 1888 par le Président de la République Sadi Carnot².

Ce n'était pas qu'un centre de vaccination qui naissait là, c'était aussi un centre de recherche qui avait pour vocation de veiller à la santé de la population. De plus, conformément à la logique de la découverte de la contagion microbienne, Pasteur a souhaité une réforme des comportements en matière d'hygiène, qui s'est réalisée sous la forme de ce que certains historiens des sciences appellent la « pastorisation de la société³ ».

Le parallèle pourra paraître rapide et cru, mais de bien des manières Hitler a poussé la logique de Pasteur jusqu'à une extrémité imprévue et meurtrière, en voulant non pas seulement « pastoriser » la société allemande, mais réellement la pasteuriser, c'est-à-dire la libérer de ce que Hitler considérait comme de l'impropre, de l'agent infectieux et de la pathologie. Pasteur et Hitler craignaient chacun la contagion, mais alors que, pour le premier, le développement des règles mesurées d'hygiène corporelle œuvrait pour la vie, le second confondait hygiène et eugénisme et pensait pouvoir purger, purifier, nettoyer la « race aryenne » de ses « impuretés ».

De l'Institut Pasteur aux camps de concentration, on retrouve ainsi une logique fondamentale de même type : celle de l'élargissement des compétences de l'État à réglementer et à réguler une certaine conception de la santé publique. La conception humaniste de Pasteur (elle est en quelque sorte l'ancêtre de la « sécurité sociale ») devient mutilante chez Hitler. Son putsch sur les aléas biologiques et les cellules familiales, le déploiement du racisme institutionnalisé et adoubé par la loi, la naissance du terrorisme biopolitique, l'excitation de la haine ordinaire et le développement de l'eugénisme industriel contribuent à détourner la belle ambition de Pasteur et à régenter le bien-être avec des chaînes.

Le mot « eugénisme » a été forgé par Francis Galton, le cousin de Charles Darwin (autre travestissement de son œuvre, après celui effectué par Spencer), à partir du grec *eu* (bien, bon) et *géné* (origine, naissance). L'eugénisme est la science de la « bonne naissance », de l'« amélioration » de l'espèce.

¹ Pasteur, cité par Anne Marie Moulin, « L'âme de l'Institut Pasteur », *Pour la science – Les génies de la science*, « Pasteur – Microbes et controverses », n° 33, novembre 2007-janvier 2008, p. 100.

² Moulin, *art. cit.*

³ *Ibid.*

C'est en septembre 1934 que le troisième *Reich* profère les terribles lois eugéniques de Nuremberg, promettant la stérilisation forcée à tous les indésirables au rêve d'Hitler d'une « race pure », libérée des métissages qui affaibliraient la puissance aristocratique de l'*Aryen*. Sont donc destinés à ne plus avoir de descendance : Juifs, mais aussi Tziganes et autres gens du voyage, métis, malades mentaux, faibles d'esprit, alcooliques, épileptiques, handicapés, aveugles, sourds-muets, criminels, homosexuels, grabataires, retraités et tous ceux présentant aux yeux du régime une tare prompte à entacher son projet de purification raciale, dont la stérilisation n'est que la première étape, puisqu'elle va vite être remplacée par l'assassinat systématique¹, puis par l'expérimentation humaine.

Les lois de Nuremberg furent par ailleurs doublées de l'instauration d'un programme de recherche médicale concentré sur les questions de « race », d'eugénisme et de génétique². Les blocs médicaux des camps de concentration étaient les repères de ces médecins de cauchemar, dont les expérimentations sans nom (et notamment celles de l'« Ange de la Mort », Joseph Mengele, médecin-chef d'Auschwitz) visaient « à établir la théorie raciale de la supériorité de la race nordique³ », notamment en démontrant *a contrario* l'« infériorité » biophysique de ceux qu'ils torturaient puis disséquaient en recherchant les mécanismes de leur « défaillance raciale ».

A travers ces lois, l'État totalitaire nazi s'est fait patrie nourricière, qui veille sur la « pureté » de la race, et marâtre, qui utilise la destruction pour parvenir à ses fins. Il s'est attribué les pouvoirs de la nature décrits initialement par Darwin, assimilant la loi de la cité à la loi de la jungle, remplaçant la sélection naturelle par la sélection culturelle et politique, substituant la régulation répressive et contrôlée des lignées à l'auto-régulation de la population (métissages, traditions exogamiques, préférences sexuelles, etc.), instrumentalisant avec la propagande les fictions théoriques biologiques (Gobineau, Haeckel) et philosophiques (Nietzsche) afin de renforcer l'antisémitisme latent.

En ce sens, le nazisme a radicalisé et repris à son compte les ambiguïtés du racisme européen ambiant. Il a retourné l'ironie de Nietzsche contre lui-même (à

¹ Voir les documents édifiants recueillis par Góliszek, qui proviennent de médecins civils allemands dans l'exercice de leur fonction en 1940 et qui témoignent des débuts de l'extermination légale des « faibles » et des « frères » : Góliszek, *op. cit.*, p. 40.

² Góliszek, *op. cit.*, p. 37 et p. 41.

³ *Ibid.*, p. 41.

supposer qu'il ait été constamment ironique), il a travesti le darwinisme, il a fait de l'hygiène pastorienne une arme contre la population civile indésirable, il a réalisé à l'extrême et avec une effroyable efficacité le rêve du docteur Carrel, et il a donné corps à la fiction d'Aldous Huxley.

C'est ainsi que s'effectua le mariage insensé de la croix gammée et du caducée, des camps de la mort et de la médecine, et que les nazis en vinrent à travestir les termes du contrat naturel « biosociologique » dont nous avons étudié plus haut les procédures¹. La tentation était grande de faire de la société la plus développée la détentrice d'un potentiel biologique supérieur. Et plus grand encore était le désir de mettre la société en lieu et place de la nature afin qu'elle contrôle elle-même son « évolution ». De cette manière, la politique d'Hitler se faisait définitivement biopolitique, pouvoir sur le matériau biologique de toute une nation, dont il entendait modeler réciproquement corps biologique et corps social, afin que l'aristocratie aryenne puisse se manifester dans le corps sculptural de la « brute blonde germanique ».

2.3 – De l'art et du corps politique : images du corps et société

Que ces éléments d'histoire et d'histoire des sciences ne nous égarent pas, il s'agit toujours bien du temps depuis lequel et duquel Bataille nous parlait. Les crimes perpétrés par la médecine nazie avaient lieu à quelques centaines de kilomètres des lieux où lui-même écrivait, ce qui ne pouvait pas manquer de l'interpeller, ni lui ni personne d'autre d'ailleurs, puisque, finalement, l'histoire des idées, l'histoire de la littérature et l'histoire de l'art sont directement marquées par l'empreinte des événements guerriers et pré-guerriers de cette période charnière. Les mouvements artistiques se faisaient et se défaisaient en effet de façon réactive au gré de l'actualité politique.

Un épisode déterminant de la vie de Bataille dans ces années-là va nous introduire aux méthodes qui ont permis aux idées fascistes de s'insinuer dans le quotidien de l'Europe, par des moyens autres que scientifiques. En 1934, Bataille était souffrant. Après une période d'alitement, il décida de partir en convalescence

¹ Voir *supra*, partie II, chapitre 1, 1.3.2 – *Le double bind de l'hominisation*, p. 179.

sous le soleil d'Italie. Bataille savait le penchant de Nietzsche pour la Méditerranée, où il connut quelques illuminations¹. Peut-être Bataille a-t-il voulu tenter cette méthode de ressourcement ? Quoi qu'il en soit, il en profite, à Rome, pour visiter la « *Mostra della Rivoluzione fascista*² » (l'Exposition de la révolution fasciste). Inaugurée en octobre 1932, cette exposition organisée par la propagande fasciste commémore le dixième anniversaire de la prise de pouvoir par Mussolini.



Fig. II.2.9 – Affiche de
l'Exposition de la révolution fasciste, 1932.

De cette exposition, le 14 avril 1934, Bataille écrit à Queneau :

« Je suis étonné par ça, dit-il. [...] Je suis même assez frappé. Ce n'est évidemment pas cela qui me fera acheter une croix de feu en émail ni me changera si peu que ce soit mais c'est assez fort³. »

Bataille est « frappé » par la puissance symbolique qui se dégage de cette manifestation. Sans armes, sans milices, sans agitation panique, uniquement grâce à une savante scénographie, l'exposition de Rome se fait beauté captivante et rend l'esprit collectif perméable à la pensée fasciste.

Cette expérience de Bataille pose la question essentielle du rôle de l'image et de la communication visuelle pour le totalitarisme fasciste, qu'il soit italien, et plus particulièrement allemand. En effet, la nouvelle biopolitique raciale de l'Allemagne nazie a su sournoisement s'imposer à travers différents procédés de contrôle des mentalités. L'image du corps a été particulièrement visée, car elle correspondait

¹ Voir Daniel Halévy, *Nietzsche* (1944), Paris, LGF, « Le Livre de Poche / Biblio essais », 2000, pp. 241-258.

² Surya, *Choix de lettres*, *op. cit.*, p. 80.

³ Bataille, lettre du 14 avril 1934 à Queneau, reproduite par Surya, in *op. cit.*, p. 81.

pleinement au projet de standardisation de la « race aryenne ». Il fallait modeler politiquement les corps, ce qui passa par la diffusion d'une imagerie corporelle réglementée par les services de propagande. Par un effet de miroir discordant, la société fasciste a eu pour programme de façonner un corps politique qui refléterait la pureté d'un idéal malsain.

L'objectif premier des pages qui vont suivre sera d'analyser le fond de cette expérience de confrontation de Bataille face aux processus mécanisés d'assujettissement et face à cette manipulation du regard par la propagande fasciste, manipulation de l'œil et de l'esprit à laquelle Bataille fut confronté en Italie et qui s'est répandue en fanfare dans l'Allemagne de Hitler. L'outil de contrôle des mentalités qu'est la propagande, une propagande vécue par Bataille, sera donc ici le point d'orgue de nos questions. Il s'agira d'abord de porter attention sur l'importance du rôle de l'image dans le régime nazi. En effet, toute chose étant liée, l'appropriation du biopouvoir a d'abord été médiatisée par l'art et par un usage à la fois furtif et invasif de la communication visuelle.

Des artistes, des écrivains, et parmi eux Bataille, ont lutté contre la prise de pouvoir des institutions sur le corps humain. Car, pour Bataille, le corps humain est politiquement irrécupérable. Nous montrerons donc comment Bataille a réagi face à la récupération du corps humain par l'hitlérisme, et comment, en compagnie d'artistes, et notamment de dessinateurs et de photographes, il a très tôt mis au point une imagerie contrastive et contestataire des idéaux artistiques fascistes.

2.3.1 – Art et propagande : mass media et manipulation des masses

Si certains pensent ou feignent de penser que l'art n'a rien à voir avec la politique, la politique est, quant à elle, fort intéressée par l'art. Le nazisme avait très bien compris qu'il ne pouvait pas faire l'économie de l'art et de la communication visuelle pour atteindre ses objectifs de propagande et de manipulation des masses. Tout le monde a en tête les images des fastueux défilés nazis, savamment orchestrés dans chacun de leurs détails, afin d'engendrer des images d'une intense puissance collective. Ce phénomène de captation médiatique a été formidablement décrit par Marshall Mc Luhan, ce qu'il résumait dans cette formule célèbre : « Le médium,

c'est le message¹. » Ce qui signifie clairement que les effets d'un médium comme une manifestation publique dépend très nettement de l'échelle selon laquelle elle se réalise et que c'est son ampleur qui va décider de sa réception.

Cette exubérance visuelle n'est que l'une des branches du dispositif de contrôle totalitaire. Pour aveugler le peuple allemand à la barbarie qui se déployait et pour le préparer à la nouvelle société qui l'attendait, il fallait également transformer sa culture et lui imposer et normaliser de nouvelles images, en concordance avec l'idéologie du régime.

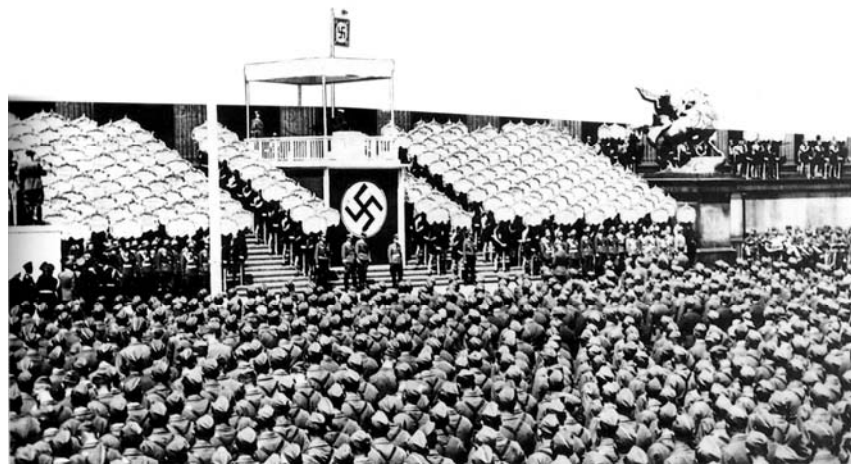


Fig. II.2.10 – Manifestation militaire nazie à Berlin, 1940.

Ce sont ces procédures de contrôle, ainsi que leurs origines hitlériennes, que nous allons prendre ici en considération. Le but visé, en achoppant d'abord sur l'histoire et la sociologie des médias nazis, est d'essayer de révéler le système propagandiste diffus, mais envahissant, contre lequel Bataille a placé sa propre conception de la « figure humaine ». Nous aurons en effet l'occasion de voir, après quelques éclaircissements sur la façon dont le nazisme a su communiquer l'art au peuple allemand, que Bataille n'ignorait rien de la dimension grandiloquente et grandguignolesque que le fascisme esthétique souhaitait introduire sournoisement dans le corps social germain.

2.3.1.1 – La place de l'art dans l'hitlérisme

Comprendre les formes esthético-politiques que Bataille a combattues, c'est comprendre en premier lieu la passion malade que les plus hauts dirigeants nazis ont

¹ Marshall Mc Luhan, *Pour comprendre les médias – Les prolongements technologiques de l'homme* (1964), Paris, Seuil, « Points Essais », 1968, p. 25.

eue pour une vision très étriquée de l'art. Sans Hitler et sans Joseph Goebbels, la postérité n'aurait certainement pas conservé du nazisme des images si frappantes et si obsédantes.

Le père d'Adolf Hitler rêvait pour sa progéniture d'un avenir stable et assuré. Il décida donc que le jeune Hitler suivrait une carrière semblable à la sienne dans le fonctionnariat. violemment opposé à cette idée dès l'âge de onze ans¹, Adolf Hitler, lui, voulait être « artiste-peintre² ».

A la mort de son père, il put enfin ouvrir les bras à son rêve et se rendit à Vienne pour tenter l'examen d'entrée de la section peinture de l'Académie des Beaux-Arts. Sa fierté, sa détermination précoce, ainsi qu'une « épaisse liasse de dessins³ », le rendaient confiant, le remplissaient d'un « excellent espoir⁴ » et il était persuadé de se jouer facilement de l'épreuve d'admission.

Mais le 8 octobre 1908, à son grand désarroi, il fut recalé, comme le rappelle Éric-Emmanuel Schmitt dans son roman⁵. Lorsque Hitler demanda au recteur de l'Académie les raisons de son refus, celui-ci lui assura que les dessins qu'il avait présentés « révélaient indiscutablement⁶ » son « manque de dispositions pour la peinture⁷ ». Le recteur orienta alors diplomatiquement Hitler vers la section architecture, dont il était certain qu'il ne pourrait pas y accéder, faute de formation adéquate⁸.

D'après Hitler, cet échec cuisant, qui signait la fin de sa vocation artistique, signait également le début de son intérêt pour la politique, et plus particulièrement le début de son aversion pour le marxisme et le judaïsme⁹. Il est probable en réalité que Hitler ait forcé les traits de son antisémitisme prématuré dans un but démonstratif, voulant par son livre « montrer l'exemple » à la nouvelle jeunesse allemande. En effet, selon ce que l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt a pu dire des recherches préliminaires à son roman, *La Part de l'autre*, le jeune Hitler aurait été élevé dans la

¹ Adolf Hitler, *Mein Kampf* (1924), Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1979, p. 20.

² *Ibid.*, p. 22.

³ *Ibid.*, p. 30.

⁴ *Ibid.*

⁵ Éric-Emmanuel Schmitt, *La Part de l'autre*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2001, p. 11.

⁶ Hitler, *Mein Kampf*, *op. cit.*, p. 31.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 32.

tolérance du judaïsme et ce ne serait que bien plus tard, à l'issue de la défaite allemande de 1918 que, par rancœur, il se serait rallié aux antisémites¹.

Dans *La Part de l'autre*, Schmitt prend comme point de départ la non-admission de Hitler à l'Académie de Vienne. Fondée sur la riche documentation anglo-saxonne, qui offre d'autres points de vue que la française, la fiction de Schmitt traduit une hypothèse des plus captivantes :

« Que se serait-il passé si l'Académie des beaux-arts en avait décidé autrement ? Que serait-il arrivé si [...] le jury avait accepté Adolf Hitler ? [...] Y aurait-il eu une Seconde Guerre mondiale, cinquante millions de morts dont six millions de Juifs dans un univers où Adolf Hitler aurait été un peintre² ? »

L'intérêt de ce roman est de montrer quelle place primordiale avait l'art au sein de la vie de Hitler. Le moins que l'on puisse dire est qu'à l'âge adulte, il conserva pour l'art cette place de choix qu'il lui avait réservée dans sa jeunesse. Et d'une façon presque attendue, son accession au pouvoir lui permit d'affirmer cette place dans son système philosophique et politique et de prendre sa revanche sur l'humiliation de 1908.

Vingt-cinq ans après ses déboires à l'Académie de Vienne, presque jour pour jour, Hitler prononça le 1^{er} septembre 1933 au congrès du parti national-socialiste son discours sur l'« Art allemand comme instrument de défense le plus noble du peuple allemand ». Dans ce discours de propagande, il enjoignait aux artistes d'adhérer à « un nouveau style de vie, d'art et de culture³ » qui répondrait au « renouveau idéologique⁴ » et à la « clarification raciale⁵ ». Par vengeance, l'ancien étudiant recalé s'emparait du contrôle de l'art et dictait à ceux qui n'avaient pas voulu être ses professeurs ce que devait être l'art.

¹ Schmitt, « Post-face », in *op. cit.*, pp. 480-481.

² *Op. cit.*, pp. 11-12.

³ Hitler, « L'art allemand comme instrument de défense le plus noble du peuple allemand », cité par Didier Herlem, « Polarité des sexes, racialité des corps – Sens et message du nu dans la sculpture du Troisième Reich », *Quasimodo*, « Art à contre-corps », n° 5, printemps 1998, p. 23.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

2.3.1.2 – Un esprit malsain dans un corps sain : Joseph Goebbels et le corps fasciste

Goebbels, que Hitler avait désigné dans son testament comme son successeur à la Chancellerie du *Reich*¹, fut le véritable maître d'œuvre de la récupération nazie de l'art allemand.

Boiteux depuis l'âge de quatre ans, Goebbels fut réformé par l'armée au début de la Première Guerre mondiale. Son patriotisme en souffrit beaucoup. Il se tourna alors vers de longues études d'histoire et de philologie² et devint en 1922 docteur ès lettres de l'université de Bonn³. En 1926, il fait la connaissance de Hitler et lui voue aussitôt fidélité. Grâce à sa formation et à ses qualités d'agitateur journalistique⁴, il entre au Parti national-socialiste quatre ans plus tard avec le titre de responsable de la propagande⁵. Le 14 mars 1933, Hitler le nomme « ministre de l'Éducation populaire et de la Propagande », il le restera jusqu'en 1945⁶.



Fig. II.2.11 – Joseph Goebbels (au centre)
à l'Exposition de la radiophonie allemande, en 1937.

En quelque sorte, Goebbels peut être considéré comme l'un des premiers *spin doctors*⁷ des temps modernes. Il fut un conseiller en communication hors pair, sachant manipuler l'information pour lui faire dire ce que le régime voulait que le

¹ Pierre Ayçoberry, « Joseph Goebbels (1897-1945) », in Horst Möller, Ayçoberry (ed.), *Joseph Goebbels, Journal – 1943-1945*, Paris, Tallandier, 2005, p. XIII.

² Rochus Misch, *J'étais garde du corps d'Hitler – 1940-1945*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2006, p. 234.

³ Ayçoberry, *op. cit.*, p. XI.

⁴ Goebbels dirige à partir de 1927 un quotidien polémique anti-communiste intitulé *Der Angriff* (*L'Attaque*). Ayçoberry, *op. cit.*

⁵ Misch, *op. cit.*

⁶ Ayçoberry, *op. cit.*, p. XII.

⁷ C'est le titre qui est donné aux États-Unis aux spécialistes en information et en communication de la Maison Blanche.

peuple entende et pour lui faire révéler ce que le régime voulait que le peuple voie. Hitler était plus que fier du travail de son ministre, comme Goebbels le rapporta dans son journal, en date du 9 mars 1943 :

« Le Führer m'assure à plusieurs reprises qu'il n'est pas seulement très satisfait de mon travail, mais qu'il l'admire beaucoup. La propagande de guerre allemande est, selon lui, un chef d'œuvre¹. »

Effectivement, Hitler avait de quoi se reposer sur Goebbels tant ses démarches étaient efficaces, car non seulement il a fait de la communication visuelle et de la propagande nazies un « chef-d'œuvre », mais de surcroît il a réussi à instaurer un usage nazi de l'art et des artistes.

Suite au discours propagandiste de Hitler sur l'« Art allemand comme instrument de défense le plus noble du peuple allemand », Goebbels se chargea de réorganiser la perception que le public avait de l'art. C'est ainsi l'image du corps humain qui subit le plus de changement. Le corps humain fut « naturellement » placé au cœur de la « révolution culturelle » nazie, car encore une fois le pouvoir pour l'hitlérisme était essentiellement un rapport au corps, à tous ces corps étrangers, malades, dissemblables, non standards vis-à-vis de la « race aryenne ». Quand Heinrich Himmler avait la charge d'occulter physiquement les corps « impropres » par le biais des camps de concentration et de l'industrie de la mort, Goebbels, lui, répondait de la disparition de leur image dans la culture populaire grâce à la manipulation des médias et à la main mise sur l'industrie de l'art.



Fig. II.2.12 – *Le Sculpteur de l'Allemagne* :

Hitler créant le nouvel Allemand,

planche tirée du journal *Kladderadatsch*, n°49, 1933.

¹ Goebbels, *Journal*, op. cit., p. 96.

Avec son ministère, Goebbels fit alors préparer des expositions itinérantes d'« art dégénéré¹ ». La première exposition fut inaugurée à Dresde le mois même du discours d'Hitler et s'intitulait « Reflets de la décadence »².

« Sur l'initiative des services culturels à la Direction de la propagande du Reich fut organisée, en 1937, une seconde exposition itinérante d'"art dégénéré" qu'on vit à Munich, à Berlin, à Leipzig, à Dresde et à Düsseldorf³. »

Y figuraient par exemple les expressionnistes qui étaient le contraire du classicisme glacé que Hitler affectionnait, ainsi que Otto Dix et Georg Grosz, deux représentants de la Nouvelle Objectivité⁴.



Fig. II.2.13 – Georg Grosz,
Hitler le sauveur, 1923.



Fig. II.2.14 – Otto Dix,
Dirne und Kriegverletzter, 1924.

Ces deux derniers artistes avaient à peine trente ans au lendemain de la Grande Guerre. Les conflits, à cette époque, étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui, qui sont pour beaucoup médiatisés par une technologie de mise à distance. Le combat au corps à corps en 1914-1918 occupait une place plus importante, sans parler des premiers obus à fragmentation dont on connaît les terribles ravages sur les Gueules Cassées. Comme toute leur génération, Dix et Grosz

¹ Frédéric Baillelte, Philippe Liotard, « Résistances artistiques », *Quasimodo*, « Art à contre-corps », *op. cit.*, p. 33. Cette notion d'« art dégénéré » rappelle le saisissant *Bienvenue à Gattaca* (1997), le film d'anticipation d'Andrew Niccol qui reprend le thème du *Meilleur des mondes*. Dans ce film, on découvre les rouages d'une société futuriste entièrement régulée par l'eugénisme : la procréation n'y est plus naturelle et aléatoire mais assistée génétiquement afin de produire des humains « supérieurs ». L'élite génétique accède à Gattaca (G, A, T et C étant les symboles des quatre bases azotées de l'ADN), tandis que ceux qui ne sont pas le fruit d'une procréation assistée sont mis au banc de la société et sont appelés les « dé-gène-érés ».

² Baillelte, Liotard, *art. cit.*

³ *Ibid.*

⁴ Vincent Breyre, « Corps mutilés, société dévastée – Témoignages picturaux », *Quasimodo*, « Art à contre-corps », *op. cit.*, p. 17.

assistèrent donc à une boucherie sans nom. Ce qu'ils peignirent à leur retour montraient les ravages de la guerre sur les corps de leurs compatriotes : les amputations, les mutilations, les visages arrachés. Ce faisant, ils montraient également une société allemande dévastée qui s'acheminait vers la décadence.

Dans les expositions d'« art dégénéré » dans lesquelles ils figurèrent, les perfides commissaires et scénographes de Goebbels juxtaposaient auprès de leurs œuvres des documents médicaux de silhouettes déformées et handicapées pour en montrer le caractère vil et rétrograde¹.

Par le fait même, ces expositions d'« art dégénéré » promouvaient *a contrario* un « art noble », un art du beau et de la belle forme. Les musées abritaient alors la propagande nazie, qui souhaitait cultiver le désir de la brûlure musculaire, de la force corporelle. Opposé comme une Némésis aux corps torturés des artistes « dégénérés », se dresse le corps fasciste, corps athlétique, gonflé de politique et d'idéologie rétrograde.

Il existe une photographie de Mussolini prise par un anonyme, qui le montre debout torse nu dans la neige, son regard se portant au loin, sans doute vers les montagnes à l'horizon. Comme le remarque Ewing, cette photographie n'a rien du reportage anodin, puisqu'à bien la considérer, cette image dresse le portrait d'un homme fort et robuste défiant les éléments et la nature et qui, se trouvant au milieu des montagnes, devient lui-même montagne et acquiert la solidité du roc².



Fig. II.2.15 – Mussolini, 1935. Photographie anonyme.

¹ Ewing, *Le Corps*, op. cit., p. 332.

² *Ibid.*, p. 326.

Or, dès 1933, les conseillers de Mussolini, et particulièrement Galeazzo Ciano, s'étaient inspirés des méthodes de Goebbels, et lorsque le *Duce* se fait représenter en corps imperturbable en 1935, ou lorsque la *Mostra* fasciste se déroule sous les yeux de Bataille en 1934, le service de presse de l'appareil de contrôle fasciste s'est déjà transformé en un « ministère de la Presse et de la Propagande¹ », une nouvelle institution nécessaire à l'acculturation au fascisme et une pure réplique du ministère de Goebbels². Le corps de Mussolini devient ainsi l'emblème vigoureux de l'idéal fasciste, sa puissance athlétique, naturelle, mais dominant la nature, se fait voir comme l'attribut le plus légitime de la pensée officielle. Le corps sain est alors censé valoir pour un esprit sain portant une idéologie pure.

C'est avec la même stratégie propagandiste qu'ont été organisés les Jeux Olympiques de Berlin en 1936. Grâce à son monumentalisme, orchestré par Goebbels et Albert Speer³, cette manifestation a réussi à donner un impact certain aux proclamations de Hitler sur la « supériorité aryenne »⁴. La grandeur et la splendeur du spectacle offert par les nazis dragéifiaient ainsi le poison raciste distillé par la propagande, car le corps d'éphèbe de l'athlète, aux muscles harmonieusement travaillés et répartis, à la peau imberbe et au visage d'ange ne peut en aucun cas représenter le mal. Au contraire, il ne peut être que le héraut d'une noblesse qu'il porte dans sa constitution physique.



Fig. II.2.16 – Arno Breker,
Vergeltung.



Fig. II.2.17 – Josef Thorak,
Zwei Menschen.

¹ Francesca Tacchi, *Histoire illustrée du fascisme* (2000), Paris, Place des Victoires, 2004, p. 98.

² *Ibid.*, p. 88.

³ Albert Speer occupa de nombreuses fonctions dans le troisième Reich. Il fut notamment l'architecte officiel de Hitler et le concepteur des grands projets du Parti national-socialiste. Voir Misch, *op. cit.*, pp. 245-246.

⁴ Tacchi, *op. cit.*, p. 103.

Parmi les artistes ayant collaboré à la scénographie des Jeux se trouvait Arno Breker, le sculpteur favori de Hitler, qui réalisa d'immenses statues pour le stade olympique¹. A une époque où l'avant-garde française bouleversait l'art de la sculpture avec Marcel Duchamp ou Alberto Giacometti, Breker s'était spécialisé dans une statuaire réaliste très classique, inspirée des sculpteurs de l'Antiquité grecque, à l'instar de son contemporain Josef Thorak², lui aussi rallié au régime.



Fig. II.2.18 – Marcel Duchamp,
Fontaine, 1917.

Avec leurs travaux aux proportions monumentales, ces deux sculpteurs privilégiaient le marbre blanc, dans lequel ils imprimaient une musculature, une force et une virilité toutes nordiques qui semblaient directement extraites des légendes des *Nibelungen*³.

Cette officielle statuaire « gréco-nazie », qui incarnait à la fois dans ses représentations le romantisme allemand, la sagesse de l'Athénien et la robustesse du Viking, avait entre autres fonctions de donner une légitimité ferme au corps de la « brute blonde germanique » qui s'était imposée face à toutes les civilisations

¹ Möller, Ayçoberry, in Goebbels, *Journal*, op. cit., p. 749.

² Herlem, « Polarité des sexes, racialité des corps », art. cit., p. 28 et p. 31.

³ Remarquons que cet art de la sculpture, loin de pousser en avant et de servir de façon optimale le « renouveau » culturel appelé par le parti national-socialiste, se trouve mis à mal par la critique d'art nazie elle-même, qui regrette que les injonctions de Hitler n'offrent pas d'autres sursauts aux artistes que de se mettre à l'« artisanal ». Werner Rittich, « Die Kunst im deutschen Reich », n° 8-9, août-septembre 1941, pp. 249-250, cité par Herlem, art. cit., p. 27.

d'Europe¹. L'improbable hybridation qui s'opérait ici entre Platon et un SS devait démontrer que le troisième Reich était le digne successeur des plus nobles empires.

2.3.1.3 – « Répétition inactivée² » du mythe

L'utilisation du motif grec, avec sa double pédagogie du corps et de l'esprit, a été l'un des ancrages politico-esthétiques de la propagande nazie. Elle en eut d'autres, qu'elle trouva dans les mythes qui venaient du nord.

Les corps vigoureux qu'elle cherchait à produire étaient déjà effectivement présents dans le passé mythologique de l'Allemagne et étaient incarnés dans les corps « supérieurs » de Siegfried ou des Chevaliers teutoniques. Comme tout nationalisme, « le nazisme a exalté sur un mode passéiste la tradition historico-culturelle allemande ou plus largement germanique³ ». Le souci nostalgique de Hitler et de Goebbels fut donc de réactiver la puissance de ces anciens mythes, afin de rendre à l'Allemagne humiliée du traité de Versailles le rayonnement d'une gloire révolue mais sous-jacente.

Notre but ici ne sera pas d'analyser les sources et les modalités de cette réactivation. Il s'agira au contraire de montrer que cette réactivation ne pouvait qu'échouer et que, conformément à l'intuition tardive de Bataille reprise et développée par Jean-Luc Nancy, répéter un mythe ancien, vouloir le ressusciter, c'est déjà le perdre, l'inactiver.

En effet, dans le cadre du Collège de sociologie, Bataille s'est penché sur les liens que l'on disait établis entre le nazisme et les ordres mythiques germaniques. Le 24 janvier 1939, il prononce ainsi une conférence intitulée « Hitler et l'Ordre teutonique ». Ce texte n'a pas été retrouvé, mais Hollier en a rétabli les grandes lignes à travers différentes sources croisées⁴.

N'oublions pas que le Collège de sociologie était un collectif de chercheurs qui avait la vocation particulière et paradoxale de réfléchir sur la notion de collectif. Des textes sur ce sujet furent donc naturellement proposés, outre celui de Bataille,

¹ Pour Hitler, « l'Aryen est l'unique représentant [...] de l'espèce des fondateurs de civilisation » et il est donc légitime qu'il règne à nouveau. Hitler, *Mein Kampf*, cité par Nancy, in *Au fond des images*, Paris, Galilée, « Écritures/Figures », 2003, p. 79.

² Thierry Cauwet, *Répétition Inactivée*, Paris, Archi-Art.prod / Enseigne des Oudin, 2003.

³ Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, *Le mythe nazi* (1991), Paris, L'Aube, « Poche essai », 2001, pp. 18-19.

⁴ Hollier, in *Le Collège de Sociologie*, op. cit., pp. 494-501.

notons « Confrérie, ordres, sociétés secrètes, églises »¹ de Caillois, mais qui en l'absence de ce dernier fut prononcé par Bataille², et remarquons également « Les rites des associations politiques dans l'Allemagne romantique »³ de Hans Mayer.

Bataille s'était attardé sur une rumeur qui circulait, rumeur selon laquelle le souhait de Hitler était de faire revivre les anciens mythes germaniques et de se baser pour cela sur les vestiges de l'antique splendeur allemande.⁴ Il était connu des collaborateurs de Bataille et de lui-même que Hitler avait choisi d'anciennes forteresses de l'Ordre des Chevaliers teutoniques perdues dans la légendaire Forêt Noire pour ériger les « *Ordensburgs* » ou « Écoles des *Führers* », ces institutions destinées à former pour le troisième Reich une « élite de jeunes chefs, implacables et purs »⁵.

D'après Prévost, qui assista à la conférence de Bataille, ce dernier disposait de photographies de l'un de ces châteaux et les lui aurait montrées⁶. Mais cela ne fait pas de Bataille un partisan de la rumeur qui assimile l'hitlérisme à une tentative mystique. En effet, Prévost témoigne encore que, devisant un jour avec lui de la possibilité qu'une « *société de complot*⁷ » de « moines-chevaliers »⁸ issue de l'Ordre teutonique soit sous-jacente au nazisme, Bataille lui aurait répondu « par un grand geste de la main »⁹ avant de faire retomber le silence, comme si Prévost venait de se montrer paranoïaque ou faible d'esprit.

L'objectif de l'exposé de Bataille sur « Hitler et l'Ordre teutonique » était ainsi double : comme il l'expliquait dans une lettre à Caillois, il s'agissait d'admettre que les « écoles de *Führers*¹⁰ » étaient « construites et instituées dans un esprit voisin [...] des ordres militaires¹¹ », mais d'accepter par ailleurs que « l'affiliation d'Hitler à l'Ordre teutonique est probablement "mythique"¹² ». Selon Bataille, la rumeur associant la pensée de Hitler à une quête d'ordre mythologique était mensongère. Elle était même impossible pour la simple et bonne raison qu'un mythe qui tente de

¹ Voir *ibid.*, pp. 217-244.

² *Ibid.*, p. 217.

³ *Ibid.*, pp. 607-640.

⁴ Prévost, *op. cit.*, p. 27.

⁵ Caillois, *Approches de l'imaginaire*, cité par Hollier, in *op. cit.*, p. 496.

⁶ Prévost, *op. cit.*, p. 27 et p. 47.

⁷ *Ibid.*, p. 47.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Bataille, lettre du 17 décembre 1938 à Caillois, cité par Hollier, in *op. cit.*, p. 494.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

se répéter après sa disparition est, par le fait même, inactivé, d'où l'impasse dans laquelle se trouvait la « solution fasciste¹ » :

« Il est plus court de restaurer que de créer et comme la nécessité d'une cohérence sociale renouvelée peut être sentie à certains moments de la façon la plus pesante, le premier mouvement de recomposition a lieu sous la forme d'un retour au passé. [...] C'est par un ressemelage permettant à l'existence de marcher à nouveau droit sous le fouet de la dure nécessité que commence la RECOMPOSITION DES VALEURS SACRÉES. [...] Le souci de la récupération du monde perdu qui a joué un rôle dans la genèse du fascisme, n'a pour aboutissement que de la discipline militaire et l'apaisement limité que donne une brutalité détruisant avec rage tout ce qu'elle n'a pas la puissance de séduire². »

Le retour aux mythes qui créèrent autrefois de l'ordre semble la solution la plus simple aux impasses politico-existentielles, mais elle est aussi la plus vaine, car la vraie difficulté reste de trouver une nouvelle forme de mythe. En effet, à partir du moment où un mythe ancien est identifié en tant que tel par une strate de l'histoire, ce mythe peut difficilement revenir doté d'une puissance active. Déjà quand il revient, écrit Nancy dans les pas de Bataille, « le mythe est un mythe³ », il est son propre erratum, son propre démenti : « Parler du mythe n'a jamais été que parler de son absence. Et le mot "mythe" lui-même désigne aussi bien l'absence de ce qu'il nomme⁴. »

La « solution fasciste » n'en était donc pas une, puisqu'elle menait irrémédiablement à l'échec. Bien que déployant des moyens considérables pour contrôler les masses, bien que flattant et galvanisant les reliquats de la fierté populaire, la propagande en réalité avait créé les conditions idéologiques de sa propre déroute.

2.3.2 – La contre-attaque de Bataille : les pratiques du corps

Bataille est une référence familière aux artistes et aux critiques d'art contemporain, qui l'invoquent généreusement lorsqu'ils traitent de la question du corps humain⁵. Il est en effet connu pour avoir combattu la standardisation de la

¹ Bataille, « Chronique nietzschéenne », *Acéphale*, n° 3-4, juillet 1937, p. 17.

² Bataille, *art. cit.*, cité par Heimonet, in *Le mal à l'œuvre*, *op. cit.*, pp. 40-41.

³ Nancy, *La communauté désœuvrée* (1986), Paris, Christian Bourgeois, « Détroits », 1999, p. 140.

⁴ *Ibid.*, p. 132.

⁵ Voir par exemple le livre de Dominique Baqué, qui fait une tentative assez singulière pour analyser l'utilisation du corps par les artistes contemporains au seul regard de l'« érotisme » de Bataille.

forme et pour avoir ainsi offert une assise théorique à l'éclatement de la forme humaine, voire de toute forme, dans l'art du vingtième siècle¹.

Tout au long de sa vie, Bataille a effectivement recueilli un imposant catalogue d'images du corps : là une photographie qu'on lui communique, ici une autre qu'il commande, là encore un dessin ou une gravure qui illustre l'un de ses récits, etc. L'œuvre de Bataille est ceinturée d'une iconographie qui est, au sens propre, sa face visible.

Nous allons évoquer ici quelques éléments de cette iconographie en révélant la valeur d'usage que Bataille accordait au corps. Il s'agira de voir que le corps humain pour Bataille était l'exact contre-point de la statuaire glacée de Breker ou de Thorak, et qu'au contraire, pour lui, la chair est explosive et versatile. L'art qu'a ainsi défendu Bataille n'appelait pas l'« informe » que par provocation : les nouveaux traitements de la « figure humaine » que Bataille affectionnait étaient fondamentalement les signes d'une résistance artistique et politique. Par les images dont il s'est entouré, par les artistes avec lesquels il a œuvré, Bataille a élaboré une galerie de corps qui est la contre-directive des idéaux fascistes. Des premières positions iconoclastes de *Documents* à la collaboration avec l'exilé allemand Hans Bellmer, Bataille va lutter farouchement contre le biopouvoir, contre toute ossification de la forme humaine, en montrant qu'il est possible de donner plus d'une pratique rigide et frigide au corps.

2.3.2.1 – Documents « à contre-corps » : le surréalisme écartelé et sa progéniture

La revue *Documents* fut l'une des ramifications de ce combat, qui commença en réalité avant que Bataille n'entre en politique. Dès ses jeunes années, Bataille eut en effet sur la notion de forme, et particulièrement de forme humaine, des idées tout à fait arrêtées qui voulaient ouvertement aller à contre-courant d'une iconographie qu'il disait lui-même « académique »².

Baqué, *Mauvais genre(s) – Érotisme, pornographie, art contemporain*, Paris, Regard, 2002. Voir également l'œuvre de Thierry Cauwet, in *Répétition Inactivée*, op. cit.

¹ Voir Yve-Alain Bois et Rosalind Krauss (ed.), cat. *L'informe – Mode d'emploi*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1996.

² Bataille, « Informe », art. cit., p. 382.

A partir des années 1990, en premier lieu avec l'Américaine Rosalind Krauss, puis avec Georges Didi-Huberman, la notion d'« informe » prend une place importante dans la critique d'art et dans l'exégèse de Bataille. Krauss s'attache dans *Le Photographique* à rompre avec la coutume voulant qu'on ne lise pas « la production surréaliste à travers la grille de la pensée de Bataille¹ », et s'applique à éprouver les œuvres d'artistes comme Raoul Ubac ou Man Ray à travers la notion d'« informe ». De son côté, le remarquable essai de Didi-Huberman, *La ressemblance informe*, étend la notion d'« informe » sur le dispositif texte/image que Bataille a mis en place dans *Documents* et détermine de cette façon une hypothèse sur sa politique éditoriale, qui aurait été de détruire la définition et de « déchirer la ressemblance² » (la définition étant ce qui fixe la ressemblance du mot à la chose : un homme ressemble à cela, il a les caractéristiques suivantes, etc.).

Bien que nous nous accordions avec ces analyses, notre objectif ici ne sera ni de mettre à l'épreuve une « grille de lecture bataillienne », ni de nous tourner vers une analyse des mécanismes internes de *Documents*, mais d'opter pour une approche contextuelle et de situer cette revue dans son environnement artistique, au milieu des acteurs culturels contemporains et des artistes qui s'en sont inspirés. Nous tenterons ainsi de montrer quel type d'image du corps Bataille a pu produire et amener à produire au tournant des années 1929-30 et au-delà.



Fig. II.2.19 – Man Ray,
Le violon d'Ingres, 1924.



Fig. II.2.20 – Pablo Picasso
Le Baiser, 1925.

¹ Krauss, *Le Photographique – Pour une Théorie des Écarts*, Paris, Macula, 1990, p. 170.

² Georges Didi-Huberman, *La ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*, Paris, Macula, « Vues », 1995, p. 9.

Alors que l'art conservateur de Breker et de Thorak n'allait pas tarder à être sanctifié par Hitler, Bataille élaborait sa première esthétique du corps auprès des dissidents surréalistes excommuniés par Breton. C'est dire quelle torsion, quel traitement atypique il a fait subir à la « figure humaine », puisqu'il se retrouvait parmi les chiens fous que Breton avait fait fuir. Dès le début des années 1920, Breton et ses proches compagnons avaient déjà fait du corps humain un terrain de jeu : *Le Violon d'Ingres* (1924) de Man Ray ou l'étrange *Baiser* (1925) de Picasso sont de parfaits exemples des prouesses corporelles que l'avant-garde affectionnait alors en France.

En 1929, lorsque les relations s'enveniment entre Bataille et Breton, le cœur du problème se trouve dans *Documents*. Notons, fait significatif, qu'un an auparavant, en 1928, Breton publiait *Nadja*, l'histoire dans le style « amour courtois » d'une relation platonique et étrange, alors que Bataille faisait clandestinement circuler l'*Histoire de l'œil*, une histoire d'amour là aussi si on peut dire, mais autrement moins courtoise. La nature de la dissension entre Bataille et Breton devient assez facilement visible. Le second reproche essentiellement au premier d'exhiber ses obsessions malsaines et d'exposer à la lumière les thèmes les plus ignobles de la culture et de la psyché humaines. Il le dira de façon vigoureuse dans le *Second manifeste du surréalisme* paru en 1930 : « M. Bataille fait profession de ne vouloir considérer au monde que ce qu'il y a de plus vil, de plus décourageant et de plus corrompu¹ ».

Breton était d'autant plus amer que derrière Bataille s'étaient alors informellement regroupés d'autres mutins : Leiris, Masson, mais aussi Robert Desnos, Georges Ribemont-Dessaignes, Georges Limbour ou encore Roger Vitrac. Le *Second manifeste* de Breton, le pamphlet « Un cadavre » rédigé contre le pape du surréalisme par une ligue d'excommuniés et d'opposants, ainsi que les textes fameux de Bataille que sont « La valeur d'usage de D. A. F. de Sade² » ou « La “vieille taupe” et le préfixe *sur* dans les mots *surhomme* et *surréaliste*³ », témoignent vivement de la rivalité de coqs qui a opposé les deux hommes.

Le texte sur « La valeur d'usage de D. A. F. de Sade » est particulièrement représentatif de leurs divergences et cristallise les différents rapports au corps que

¹ Breton, « Second manifeste du surréalisme », in *Manifestes du surréalisme*, op. cit., p. 132.

² Bataille, « La valeur d'usage de D. A. F. de Sade », in *OC*, II, pp. 54-69.

³ Bataille, « La “vieille taupe” et le préfixe *sur* dans les mots *surhomme* et *surréaliste* », in *OC*, II, pp. 93-109.

Bataille et Breton envisageaient l'un et l'autre. Le différend qu'alimente ce texte a pour origine l'article de Bataille sur « Le langage des fleurs », dans lequel il évoquait une anecdote fameuse sur Sade. On raconte qu'enfermé à l'asile de Malmaison, Sade se faisait livrer les plus belles roses des marchands « pour en effeuiller les pétales sur le purin d'une fosse¹ ». A ce sujet, Breton accuse clairement Bataille de s'attarder sur des détails aussi graveleux et d'afficher avec une perversité minable les verrues de l'humanité². Bataille a, quant à lui, vis-à-vis du surréalisme de Breton, une attitude ambivalente. Il situait volontiers ses recherches « à la suite, à côté du surréalisme³ », et en son fond, l'essence révolutionnaire du mouvement lui plaisait et avait son adhésion.



Fig. II.2.21 – Gros plan sur une crosse de fougère.

Mais il récusait l'approche idéaliste que Breton avait de la représentation du corps, de la sexualité et de la femme rêvée. Cette approche de l'idéal féminin se retrouve aussi bien dans *Nadja* que dans le *Second manifeste* écrit entre juin 1929 et 1930, au moment de la polémique autour de Sade. Depuis qu'il a fait une lecture décevante du premier *Manifeste du surréalisme* en 1924 et que de la même manière il a fait une rencontre décevante de Breton en 1925 par l'intermédiaire de Leiris, le matérialiste qu'est le jeune Bataille se convainc que ce mouvement qui se veut

¹ Bataille, « Le langage des fleurs », *Documents*, n° 3, juin 1929, p. 164.

² Breton, « Second manifeste du surréalisme », in *Manifestes du surréalisme*, *op. cit.*, p. 136.

³ Bataille, *Méthode de méditation*, in *OC*, V, p. 193.

révolutionnaire en appelle à des armes qui ne concordent pas avec son objectif de libération de l'esprit¹.

Breton est à ce moment-là horripilé par Bataille, il ne reconnaît pas la légitimité de sa pensée et de son entreprise. Bataille avait ses torts, puisque on a déjà eu l'occasion de voir quel trublion de la pensée il était à ses débuts. Du fait de la brutalité provocante de ses théories et de ses actes, il n'a pas su se faire comprendre immédiatement de Breton, il n'a pas su lui faire voir que *Documents* n'était pas l'œuvre d'un détraqué, mais celle d'un surréalisme noir et grinçant, peut-être plus proche de l'essence du surréalisme que ne l'était le monde merveilleux de Breton, Breton qui, de son côté, était trop imbu de lui-même pour tendre l'oreille à un obsédé sexuel. Il le reconnaîtra progressivement : en 1942 par exemple, dans les *Prolégomènes à un troisième manifeste du surréalisme ou non*, il verra en Bataille l'un des esprits « les plus lucides et les plus audacieux² » de son temps, puis en 1947, il écrira de Bataille qu'il est l'« un des seuls hommes que la vie ait valu pour moi la peine de connaître³. »

A rebours, Breton avouait là sa part de responsabilité dans l'incompréhension qui a régné autour de *Documents* et autour de la pensée et de la personne de Bataille. La question se pose ainsi de savoir quelle est cette force que Breton, par excès d'orgueil, n'a pas su voir chez le Bataille des années 1929-1930 et qu'il lui a reconnue pleinement plus tard. Où se situaient la lucidité et l'audace de *Documents* ?

Il faut se rappeler que les revues d'art ont connu une prolifération et un éclat tout particulier pendant l'entre-deux-guerres et que *Documents*, bien qu'elle ait paru « aberrante⁴ » aux yeux de certains de ses contemporains, n'était pas la seule revue de son genre. Outre la très célèbre *Révolution surréaliste* ou le *Minotaure*, on trouvait dans ces mêmes années des titres comme *Beaux-Arts*, la *Revue de l'art ancien et moderne*, le *Bulletin des musées de France* ou encore le *Bulletin de la société d'histoire de l'art français*, autant de publications dédiées à l'art et/ou à l'histoire de l'art.

Lorsque Georges-Henri Rivière présente Bataille et Leiris à Georges Wildenstein, qui est le directeur de la *Gazette des beaux-arts*, la plus ancienne revue

¹ Ernst, « Notice » de l'*Histoire de l'œil*, in Bataille, *Romans et récits*, op. cit., p. 1008.

² Breton, « Prolégomènes à un troisième manifeste du surréalisme ou non » (1942), in *Manifestes du surréalisme*, op. cit., p. 155.

³ Breton, cité par Bataille, *Le Surréalisme au jour le jour*, in OC, VIII, p. 178.

⁴ Gauthier, « *Documents* : de l'usage érudit à l'image muette », in *L'Histoire-Bataille*, op. cit., p. 57.

d'art française, ce dernier a dans l'idée de lancer une nouvelle publication pour concurrencer les *Cahiers d'art* de Christian Zervos, un mensuel prestigieux et prisé¹. Ces *Cahiers d'art* ont la particularité d'être pluridisciplinaires et de s'occuper aussi bien de peinture et d'architecture que d'ethnologie et d'archéologie. Séduit par ce déploiement de centres d'intérêts, Wildenstein va donc financer dans le même esprit le lancement de *Documents* à partir du début de l'année 1929.

En étudiant le profil des membres de la rédaction, les collaborateurs de l'époque se sont vite rendu compte que celle-ci était divisée en deux camps distincts : celui des dissidents qui avaient quitté Breton (Ribemont-Dessaignes, Limbour, Desnos, etc.), et celui des chercheurs institutionnels, la plupart ethnographes (Rivet, Rivière, Griaule, etc.)².

A la jonction de ces deux groupes, se trouvaient stratégiquement Bataille et Leiris, tant dans leurs préoccupations personnelles que dans leurs fonctions administratives, puisque Bataille, auteur secret de l'*Histoire de l'œil* et fêru de Mauss et d'ethnologie depuis le récent intermédiaire de Métraux, tenait le poste de rédacteur en chef, tandis que Leiris, ex-surréaliste ayant ses entrées au Musée d'ethnographie du Trocadéro, occupait la place de secrétaire de rédaction.

En dépit de l'apparente impossibilité de cette « mixture³ » d'art et de science, *Documents* vécut deux ans, pendant lesquels Bataille allait pouvoir élaborer une « contre-histoire de l'art⁴ » et faire de sa revue une véritable « machine de guerre⁵ ». Aux nationalismes et à leur renfermement xénophobe, il opposait l'ethnographie et son ouverture ; à l'art classique et glacé, il opposait la vivacité des arts primitifs rendus théoriquement accessibles grâce à Carl Einstein, l'un des principaux collaborateurs de la revue ; à la foule sans visage, hypnotisée et abrutie, il opposait le gros plan à la Eisenstein ; au canon artistique du corps, il opposait « les écarts de la nature⁶ » ; à la forme, il opposait l'« informe » ; et surtout au corps figé et « dégradé »⁷, il opposait le corps libre de toute entrave idéologique.

¹ *Ibid.*, p. 58.

² Leiris, « De Bataille l'impossible à l'impossible "Documents" », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, pp. 688-689.

³ *Ibid.*, p. 688.

⁴ Gauthier, « *Documents* : de l'usage érudit à l'image muette », in *L'Histoire-Bataille*, *op. cit.*, p. 61.

⁵ Leiris, *art. cit.*, p. 689.

⁶ Bataille, « Les écarts de la nature », *Documents*, n° 2, 1930, pp. 79-83.

⁷ Dans l'article « Figure humaine », Bataille évoque la « dégradation » que représente pour lui la traditionnelle photographie de mariage où tous posent sagement alignés en rang d'oignons. Bataille, « Figure humaine », *Documents*, n° 4, septembre 1929, p. 196.



Fig. II.2.22 – Regnault, *Les écarts de la nature*, 1775.



Fig. II.2.23 – Eisenstein, photogrammes extraits de *La ligne générale*, 1929.



Fig. II.2.24 – Mariage en Seine-et-Marne, vers 1905.

Il ne s'agit pas là d'un programme de Bataille qui serait resté vain, car d'après certains témoignages, et pas des moindres, *Documents* a marqué les esprits et influencé les recherches plastiques d'artistes fameux comme Francis Bacon ou Alberto Giacometti.

Il se trouve, en effet, qu'à la fin des années 1920, Francis Bacon se trouvait à Paris, où il venait de décider de sa conversion à la peinture après avoir visité une exposition de Picasso¹. Des décennies après son séjour parisien, lors de ses entretiens avec John Russell, Bacon « sut se souvenir du numéro de *Documents* où étaient parues des photographies d'abattoirs². »

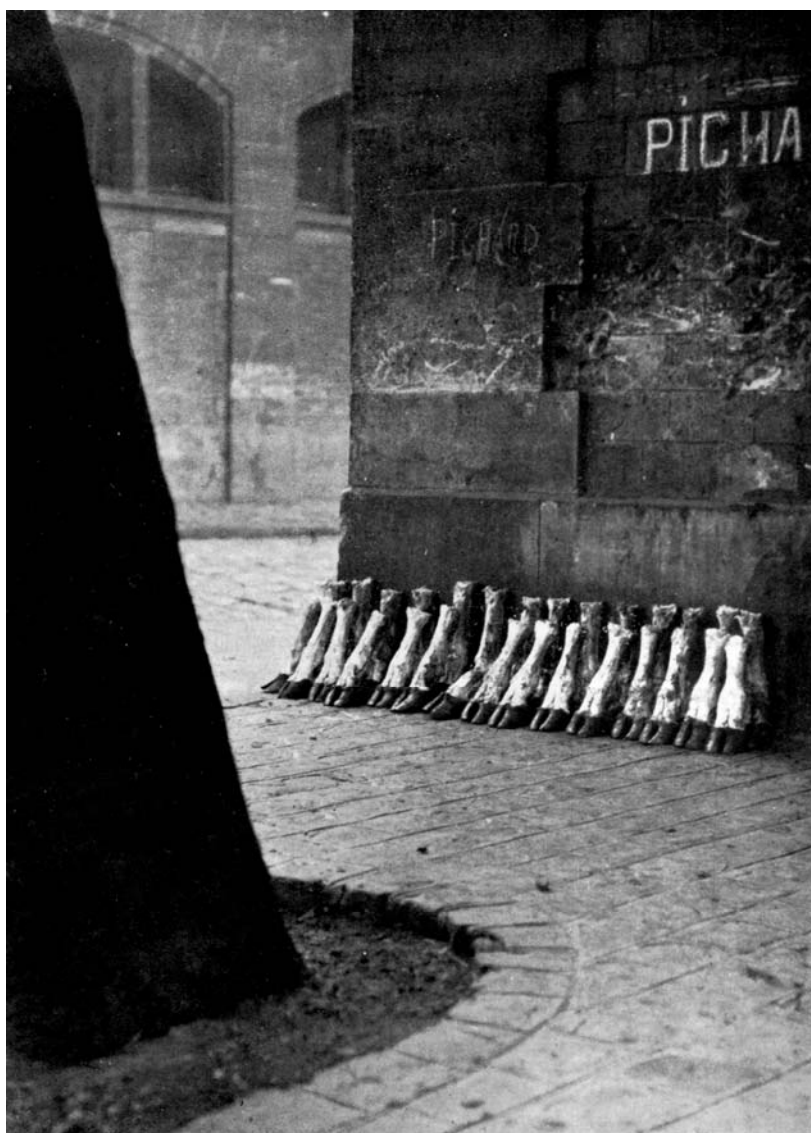


Fig. II.2.25 – Éli Lotar : Aux abattoirs de la Villette.

¹ John Russell, *Francis Bacon* (1971), Paris, Thames & Hudson, « L'univers de l'art », 1994, p. 169.

² *Ibid.*



Fig. II.2.26 – Lotar : Aux abattoirs de la Villette.

Or, le seul numéro à comporter de telles images est très exactement le numéro six de l'année 1929, dans lequel figurait un petit article de Bataille intitulé « Abattoir ». Les « photographies d'abattoirs » évoquées par Bacon illustraient cet article. Bataille s'était rendu personnellement avec Éli Lotar, l'un des photographes de la revue, dans les abattoirs de la Villette (devenue aujourd'hui la Cité des Sciences et de l'Industrie), afin d'obtenir les clichés désirés. On sait quelle affection notoire a eue depuis Bacon pour les abattoirs, pour les boucheries et les quartiers de viande, lui qui a peint, avec Rembrandt et Soutine, les plus splendides carcasses. « [...] Voyez comment la viande peut être belle [...] »¹, disait-il à David Sylvester.



Fig. II.2.27 – Bacon, *Trois études de figures au pied d'une crucifixion*, 1944.

¹ Francis Bacon, *L'art de l'impossible – Entretiens avec David Sylvester*, Genève, Skira, 1976, tome 1, p. 94, cité par Philippe Dagen, in *Bacon*, Paris, Cercle d'art, « Repères contemporains », 1996, p. 90.



Fig. II.2.28 – Bacon, *Peinture*, 1946.

Giacometti, de son côté, conserva tous les numéros de *Documents* jusqu'à sa mort¹. Cette revue lui était chère pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'avant même que sa première exposition parisienne n'ait lieu à la galerie de Pierre Colle, il put y lire un article élogieux sur son œuvre écrit de la main de Leiris², manifestement l'un de ses premiers admirateurs.

¹ Didi-Huberman, *Le Cube et le visage – Autour d'une sculpture d'Alberto Giacometti*, Paris, Macula, « Vues », 1993, p. 112.

² *Ibid.*, p. 199. Voir aussi Leiris, « Alberto Giacometti », *Documents*, n° 4, septembre 1929, pp. 209-214.



Fig. II.2.29 – L’atelier d’Alberto Giacometti.

Ensuite, parce que *Documents* fut pour Giacometti une source d’inspiration constante, une série « d’incitations à déplacer les repères traditionnels de la représentation figurée¹ », comme l’écrit Didi-Huberman. Ainsi que Bacon, Giacometti trouva dans le travail de Bataille des raisons de malmener la forme humaine classique, d’éprouver la liberté de faire, d’outrager l’artistiquement correct en cherchant à mettre en lumière ce qu’il y a de mystérieux dans le corps humain. C’est à travers la « besogne² » des images et des raisonnements insolites, à travers les curiosités ethnographiques ou les œuvres des grands maîtres reproduites dans *Documents* que Giacometti a puisé les éléments de sa recherche des années 1930³.

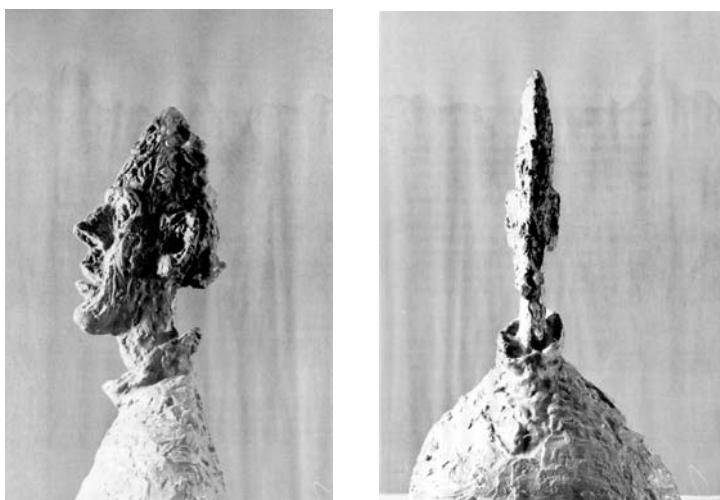


Fig. II.2.30 – L’atelier d’Alberto Giacometti.

¹ Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 201.

² Bataille, « Informe », *art. cit.*, p. 382.

³ Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 199 et *sqq.*

Documents a ainsi été un manuel de désobéissance à plus d'un titre : refuge de ceux qui avaient dérogé à la loi surréaliste de Breton, protestation contre une science qui ne serait pas pluridisciplinaire, mais aussi muse pour les artistes qui souhaitaient faire du corps humain leur terrain de jeu. Tout en étant l'un des objets et l'un des supports de la discorde entre Bataille et la conception du corps qu'avait Breton, *Documents* était donc également le lieu d'un jaillissement de formes nouvelles qui allaient faire date dans l'histoire de l'art moderne en libérant le corps humain d'un idéalisme écœurant et en lui rendant sa marge de manœuvre matérielle.

2.3.2.2 – La plume, le burin et la mitrailleuse : le dialogue Bataille/Hans Bellmer

A partir de ce moment, pour certains, le corps deviendra non seulement un terrain de jeu, mais il deviendra également un champ de bataille, de dénonciation et de revendication politique. Pour ceux-là, il s'agira de « s'en prendre au corps humain¹ » et d'en faire l'étendard de toutes les libertés.

Dans l'Allemagne nazie, à côté des artistes prédisposés qui collaborèrent à la volonté politique du régime, d'autres décidèrent de fuir le pays pour retrouver une liberté d'expression qui venait d'être perdue. Ainsi de Hans Bellmer, qui avait une double raison de s'exiler puisque son travail œuvrait à l'inverse des directives officielles en matière d'art et surtout parce qu'il était d'origine juive. Vivant à Berlin, la capitale du Reich et le cœur de la répression raciste, sa vie était d'autant moins facile que pour montrer sa non-participation au régime, il avait d'abord entrepris la « cessation de tout travail utilitaire² », refusant d'offrir les bénéfices d'une activité productive à une société qu'il méprisait.

Dès l'avènement d'Hitler, Bellmer décida alors de se consacrer essentiellement à son œuvre en s'engageant dans la construction de sa délirante *Poupée*. La mort de sa compagne, Margarete Schnell, en 1938, l'incita à quitter définitivement l'Allemagne qui voyait grandir la menace antisémite et impérialiste. Il gagna donc Paris au printemps 1938, où, lors de précédents voyages, il s'était lié

¹ Bataille, « Dossier de l'œil pinéal », in *OC*, II, p. 41.

² Hans Bellmer, notes biographiques manuscrites, cité par Pierre Dourthe, in *Bellmer – Le Principe de perversion*, Paris, Jean-Pierre Faur, 1999, p. 84.

dans les années 1920 aux surréalistes, notamment à Breton, Paul Éluard, Henri Parisot et Robert Valançay¹.

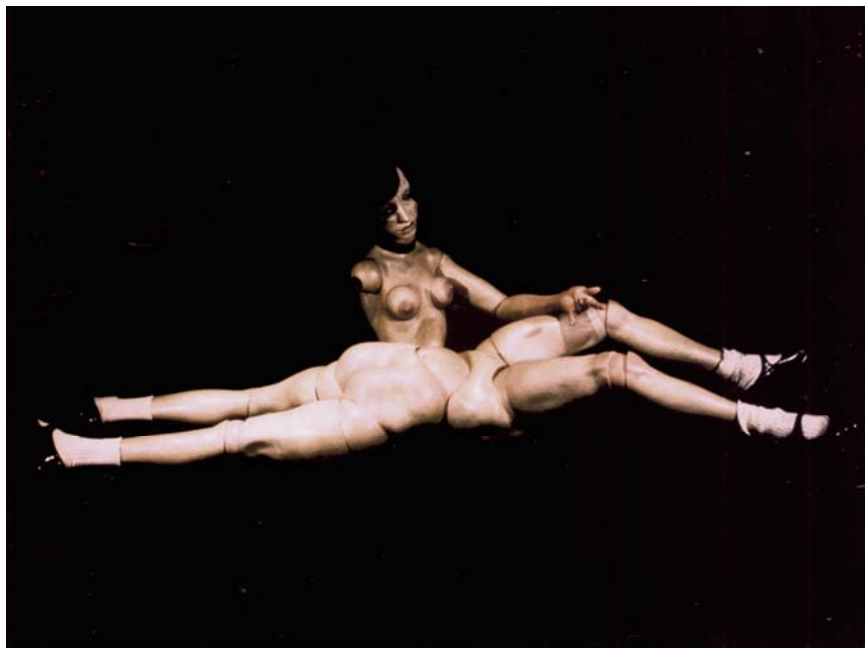


Fig. II.2.31 – Hans Bellmer, *La poupée*, 1934-35.

En France, Bellmer produisit beaucoup malgré la précarité de son quotidien, qui était celui d'un immigré sans papier. Il n'était toutefois pas un inconnu puisqu'en 1933-1934, il avait déjà participé à la revue *Minotaure*, et qu'en 1936 il avait fourni la *Jointure de boules, poupée* (1936) à l'exposition parisienne des objets surréalistes organisée par la galerie Charles Ratton². Sa notoriété était donc en partie faite, ce qui lui permit d'entreprendre plusieurs projets communs et d'être sollicité pour illustrer différentes œuvres littéraires.



Fig. II.2.32 – Bellmer, *Jointure de boules, la poupée*, 1936.

¹ Dourthe, *op. cit.*, pp. 84-85.

² *Ibid.*, p. 79.

Il travailla notamment, on le sait, sur deux livres de Bataille : *l'Histoire de l'œil*, pour laquelle il donna six gravures à l'édition dite de Séville parue en 1947, et *Madame Edwarda*, qu'il augmenta de douze cuivres gravés pour la réédition de 1965. Ces livres ont par bonheur été réédités en fac similé par Jean-Jacques Pauvert en 2001.



Fig. II.2.33 – Bellmer,
dialogue avec *l'Histoire de l'œil*.

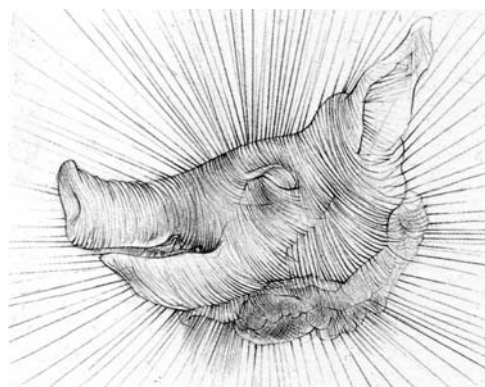


Fig. II.2.34 – Bellmer,
dialogue avec *Mme Edwarda*.

On trouve également dans ce coffret, en plus des livres réalisés en partenariat avec Bellmer, l'édition originale de *l'Histoire de l'œil* publiée en collaboration avec André Masson, et le dialogue entre Bataille et Jean Fautrier pour la version de *Madame Edwarda* de 1945¹.

Commanditée par Marie-Magdeleine Lessana, la réédition de ces textes dans leurs versions originales, c'est-à-dire leurs versions illustrées, comble les omissions des *Œuvres complètes* de la collection Blanche de Gallimard, qui avaient complètement oblitéré l'importance des images accompagnant presque systématiquement les récits originaux de Bataille². Jusqu'à l'initiative de Lessana, les livres de Bataille ont donc été présentés d'une manière gravement incomplète, puisque seuls les textes ont été réédités depuis sa mort, tandis que les illustrations demeuraient enfermées dans la réserve de la BNF. Désormais, il est loisible de rendre

¹ Bataille, *Histoire de l'œil*, *Madame Edwarda*, précédés de *De Borel à Blanchot, une joyeuse chance*, Georges Bataille, par Marie-Magdeleine Lessana, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 2001.

² L'édition de la Pléiade a partiellement remédié à cette lacune, bien qu'elle ne respecte pas toujours la place des images dans la pagination et que ces images soient en noir et blanc.

hommage aux artistes qui ont aidé Bataille à confectionner les véritables « livres-objets » qu'étaient chacun de ses récits et romans.

Ainsi, avant d'engager l'hypothèse d'une symbiose d'esprit entre Bataille et Bellmer, nous allons examiner quels ont été les rapports de travail entre ces deux hommes. Nous pourrions alors nous rendre compte clairement que, bien qu'elle ait été hasardeuse, leur rencontre fut privilégiée, puisqu'elle mettait en contact deux pensées qui partageaient des obsessions communes et qui avaient la possibilité singulière de se comprendre.

D'après les témoignages, la collaboration entre Bataille et Bellmer était initialement un montage éditorial, et ni la volonté de l'un ni celle de l'autre n'était alors en jeu. C'est Alain Gheerbrant, l'éditeur à l'origine du projet, qui a sollicité Bellmer afin qu'il travaille sur l'*Histoire de l'œil* et qui l'a présenté à Bataille en mai 1946 à Paris¹. De cette rencontre, Gheerbrant dira avec un machiavélisme jubilatoire :

« C'était tentant de faire dialoguer un papiste et un luthérien sur leur commune obsession. La précision nordique et chirurgicale de l'un était faite pour donner forme aux imaginations nocturnes et romantiques de l'autre. Le projet enleva du reste d'emblée leur agrément commun². »

Même si l'enthousiasme de Bataille et de Bellmer fut partagé et même si cette expérience fut florissante (il suffit de regarder les gravures de Bellmer pour s'en apercevoir), ce travail n'avait pas pour but ni pour mesure de faire d'eux des amis. Leur seule rencontre en ce qui concerne cette édition a été celle qui les réunissait autour de Gheerbrant³. Bellmer dira d'ailleurs : « Nous avons seulement échangé des mots sans importance, nous étions tous les deux trop égocentriques⁴. »

Il faut cependant noter très distinctement qu'au-delà de cette amitié qui ne s'est pas tissée, une résonance intime s'établit entre les œuvres respectives de Bataille et de Bellmer, une résonance telle que quelques mois de travail dans des conditions difficiles suffiront à ce dernier pour rendre ses planches à Gheerbrant. En effet, à l'occasion de cette commande, Bellmer débute son apprentissage de la gravure à l'eau forte et au burin, lui qui, auparavant, dessinait, peignait et sculptait. Figure vibrante du juif errant, Bellmer est alors presque sans domicile, vivant avec sa

¹ Dourthe, *op. cit.*, p. 171.

² Alain Gheerbrant, cité par Lessana, in *De Borel à Blanchot...*, *op. cit.*, p. 42.

³ Lessana, *op. cit.*, p. 42 et Dourthe, *op. cit.*, pp. 170-171.

⁴ Bellmer, cité par Lessana, in *op. cit.*, p. 42.

valise à la main, il se déplace dans le sud de la France avec le peu de matériel dont il dispose. A la fin du mois de septembre 1946, grâce à l'intervention généreuse du peintre Jean Camberoque, Bellmer dispose d'un logement où œuvrer. Il reste cependant démuné et se plaint de sa situation précaire : « Je travaille dans une maison glaciale¹ », écrit-il.

Mais il a la fièvre des chercheurs et il s'obstine à apprendre cette nouvelle technique qu'est la gravure, à lire et relire l'*Histoire de l'œil*, à réfléchir sur Bataille, à réaliser des croquis préparatoires. Il prendra même le temps d'effectuer une série de photographies pornographiques qui mettent en scène des passages de l'*Histoire de l'œil*, comme l'épisode de l'assiette du chat ou celle de la ballade à bicyclette². On ignore si ces clichés ont été produits comme des documents de travail ou comme des illustrations envisageables. On peut seulement imaginer d'après les informations contradictoires dont on dispose qu'il y eut vraisemblablement deux séances de prises de vues entre le printemps et l'été 1946, l'une chez Gheerbrant à Paris et l'autre à Carcassonne³.

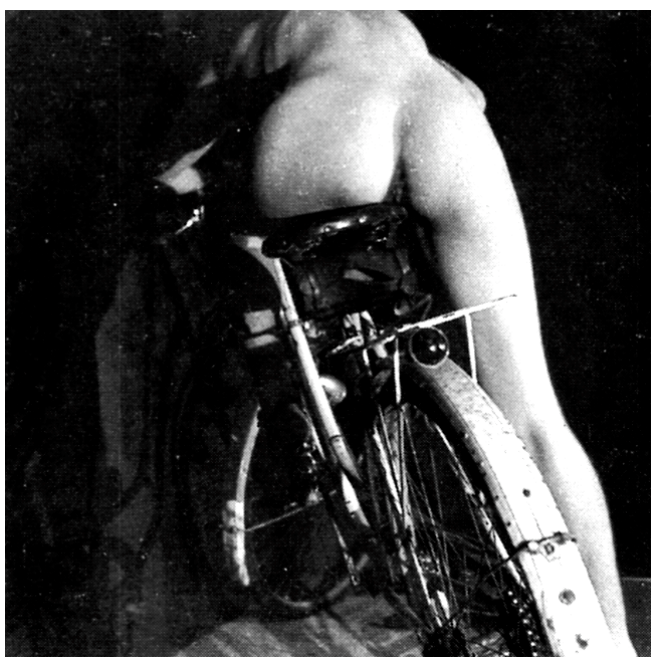


Fig. II.2.35 – Bellmer, photographie à rapprocher des études pour l'*Histoire de l'œil*.

¹ Bellmer, lettre du 3 novembre 1946 à Joseph Monestier, cité par Dourthe, in *op. cit.*, p. 172.

² Dourthe, *op. cit.*, pp. 185-187 pour les photographies et p. 180, pp. 182-183 pour les dessins non retenus qui s'en sont inspirés.

³ *Ibid.*, p. 184. Pour Gheerbrant il est clair que certaines de ces photographies ont été prises en juillet-août 1946. Dourthe quant à lui rapporte que selon les souvenirs de Jean Brun, d'autres auraient été prises « vers 1945/46 ». Mais la rencontre entre Bataille et Bellmer ayant eu lieu en mai 1946, l'approximation de Brun doit en toute logique céder le pas à celle de Gheerbrant, à moins que Bellmer n'ait, sans sollicitation extérieure et providentiellement, entamé ce travail dès 1945.

Il est facile de voir que le travail d'édition lancé avec Bataille a captivé Bellmer au-delà de ses strictes obligations contractuelles. Il s'est investi proportionnellement aux affinités qu'il entretenait avec l'esprit de Bataille, et en très peu de temps, il retrouva si bien sa propre conception de la sexualité, sa propre vision du corps humain, que le livre fut promptement édité en juillet 1947¹.

Plus tard, en 1955, Bellmer retrouva Bataille autour d'un nouveau projet pour *Madame Edwarda*. Cette fois-ci, Bataille intervenait dans la décision, ce n'était plus l'idée d'un éditeur à laquelle il se pliait, c'était une entreprise commune à lui et Jean-Jacques Pauvert, qui prévoyaient ensemble le concours de Bellmer². Celui-ci eut lieu sous la forme d'un travail organisé : Bataille et Bellmer se rencontraient régulièrement dans la librairie de Pauvert pour vérifier que leurs œuvres respectives coïncidaient³. Le livre devait porter le nom de Pierre Angélique, mais devait comporter une longue préface signée Georges Bataille. Il était prévu également que Bellmer produise douze cuivres gravés selon le même procédé que les illustrations de *l'Histoire de l'œil* huit ans plus tôt, très certainement afin d'harmoniser les publications. Manque de moyens dit Lessana⁴, manque de temps affirme Pauvert⁵, ce dernier ne publia pas le livre prévu, mais donna en 1956 *Madame Edwarda* augmentée de la préface signée Bataille.

En 1965, trois ans après le décès de Bataille, l'éditeur Georges Visat racheta les cuivres à Pauvert et négocia les droits du texte avec Diane Bataille. Il publia alors *Madame Edwarda* augmentée des douze gravures de Bellmer, mais sans la préface. Il faudra attendre 2001, soit quarante-six ans après la formulation de l'idée, pour que Lessana rétablisse le projet initial de Bataille, de Pauvert et de Bellmer.

Cet inestimable travail de restauration étant accompli⁶, la possibilité nous est maintenant offerte de lire non plus seulement les récits de Bataille, mais les livres de Bataille/Bellmer. Nous essaierons ainsi de montrer une chose : qu'on aurait tort de voir dans l'intervention de Bellmer un simple travail d'illustration, plutôt faudrait-il

¹ Dourthe, *op. cit.*, p. 172.

² Lessana, *op. cit.*, p. 47.

³ Dourthe, *op. cit.*, p. 192.

⁴ Lessana, *op. cit.*, p. 48.

⁵ D'après Jean-Jacques Pauvert, Bellmer n'aurait pas terminé les gravures dans les délais. Pauvert, entretien du 17 juin 1997 avec Dourthe. Voir Dourthe, *op. cit.*, p. 192.

⁶ Mais il reste encore à publier les versions complètes de *Sacrifices*, de *L'anus solaire* et du *Mort* par Masson, de *L'Impossible* par Giacometti, et de *La Scissiparité* par Jacques Hérold.

parler, à la manière d'Yves Peyré, de « *livre de dialogue*¹ », préférable à la formule de « *livre illustré*, plus sujette à contresens et à réduction² ».

En effet, en ayant un regard d'ensemble sur les « dialogues » que Bellmer a pu avoir avec différents poètes et écrivains, il est aisé de constater la permanence obsessionnelle de son style, qu'il s'agisse d'un travail entrepris avec Bataille, avec Aragon pour *Le con d'Irène*, avec Pauline Réage pour *l'Histoire d'O* ou avec les textes de Sade³. Bellmer ne s'adapte pas aux textes avec lesquels dialoguent ses images, ce n'est guère dans ce sens qu'il semble avancer, de préférence il va d'emblée choisir le texte qui lui parle et qui parle à son graphisme. Le « livre de dialogue » devient donc pour Bellmer le lieu privilégié, non d'un simple transfert du mot vers l'image, mais d'un échange réciproque de sens.

L'œuvre de Bellmer est entièrement tournée vers une représentation toute personnelle du corps. Cette acuité de Bellmer quant au sort fait au corps humain est ce qui lui a permis de construire le parfait contre-modèle des corps souhaités par le dogme hitlérien : la *Poupée*. La *Poupée* est un mannequin articulé de taille humaine, dont toutes les parties du corps peuvent se déboîter et s'articuler selon une liberté qui brise les lois de l'anatomie. Dès l'origine, Bellmer a pensé la *Poupée* et « le corps comme un rempart contre le totalitarisme⁴ », comme « un objet de résistance incongru⁵ ».

Ce que Bellmer expose dans *l'Histoire de l'œil* et dans *Madame Edwarda* est donc une concordance d'idées qui est plus que la seule pensée de Bataille, qui est la pensée de Bataille fusionnée avec celle de Bellmer. De cette symbiose émerge une vision multidimensionnelle du corps humain : la vision offerte par l'« illustration » de la fiction littéraire, la vision philosophique que Bataille se fait du corps, la vision de la recherche plastique de Bellmer et surtout la vision du corps humain en ce qu'elle est équivalente à Bataille et à Bellmer.

De ce coup, sous le burin de Bellmer, Simone, Marcelle ou Madame Edwarda se transforment en des avatars de la *Poupée*. Alors que Masson avait opté pour des compositions qui multipliaient les personnages ithyphalliques, Bellmer se concentre presque exclusivement sur les personnages féminins qu'il dote de possibilités

¹ Yves Peyré, *Peinture et poésie – Le dialogue par le livre – 1874-2000*, Paris, Gallimard, 2001, p. 6.

² *Ibid.*

³ Voir à ce sujet le livre de Dourthe, qui est richement illustré sur cette question du livre de dialogue chez Bellmer.

⁴ Dourthe, *op. cit.*, p. 79.

⁵ *Ibid.*, p. 77.

corporelles et érotiques hallucinantes, dont la nouveauté se pose comme un défi au législateur « normal »¹ et comme une insulte au législateur nazi.

En effet, si Bellmer est là pour nous montrer des images des corps des fictions de Bataille, il est donc également présent pour dénoncer les « fictions de corps »² que sont les « corps politiques » orchestrés par les services culturels du régime nazi, ces « simulacres corporels »³ dont l'image est véhiculée afin de formater et de dresser un cordon sanitaire autour de ce corps si prompt à sécréter de l'étrangeté. « Toutes les figurations du corps sont des projections fantasmatiques porteuses d'idéologie, de "*valeurs faites corps*" (Pierre Bourdieu)⁴ ». C'est la raison pour laquelle il faut être d'autant plus attentif à la politique de l'image et aux formes de l'humain qu'elle colporte, car elle cache en amont des stratégies de contrôle des mentalités, des attitudes, de l'opinion et des idées, en un mot des stratégies de contrôle de la vie dans sa totalité.

Desservir cette volonté totalitariste en matière d'art était en soi-même un combat dangereux qu'il fallait mener, quitte à risquer la déportation. Le peintre allemand George Grosz, engagé dans la lutte contre le nazisme et représenté avec Otto Dix dans les expositions d'« art dégénéré »⁵, intimait aux artistes de transformer leurs « pinceaux » et leurs « plumes » en « armes »⁶. Message reçu par Bellmer qui usa de tout son savoir et de tout son savoir-faire pour créer des corps dont la seule existence cinglait la face de la volonté hitlérienne d'un art aussi « épuré » que la « race » aryenne.

Au sens figuré, mais aussi au sens propre, Bellmer allait faire une arme de son art et de sa *Poupée*. Ainsi de sa *Mitrailleuse en état de grâce*⁷, élaborée en 1937, juste avant qu'il ne quitte l'Allemagne. Cette sculpture de bois, de fer et de papier mâché est une variation de la *Poupée*. Elle se présente comme l'assemblage d'une tête dotée d'une bouche féminine et dont le crâne est un fessier rebondi profondément creusé par une raie, de deux seins sphériques et de deux appendices

¹ Voir Marcela Iacub, *Le crime était presque sexuel – Et autres essais de casuistique judiciaire*, Paris, Flammarion, « Champs », 2002.

² Baillette, « A contre-corps », *Quasimodo*, « Art à contre-corps », *op. cit.*, p. 7.

³ Michel de Certeau (entretien avec), « Histoires de corps », *Esprit*, « Le corps... entre illusions et savoirs », n° 62, février 1982, p. 180, cité par Baillette, « A contre-corps », *art. cit.*, p. 7.

⁴ Baillette, *art. cit.*, p. 8.

⁵ Baillette et Philippe Liotard, « Résistances artistiques », *Quasimodo*, « Art à contre-corps », *op. cit.*, p. 33.

⁶ George Grosz, cité par Baillette et Liotard, *art. cit.*

⁷ Dourthe, *op. cit.*, pp. 80-81. L'œuvre originale de 1937 est restée inachevée et a été perdue lorsque Bellmer a gagné la France. Il en a réalisé une seconde mouture en 1961.

qui servent de pieds. Les parties organiques sont peintes dans des couleurs peau nacrées qui évoquent une texture sensuelle.



Fig. II.2.36 – Bellmer, *La mitrailleuse en état de grâce*, première version, perdue, de 1937.

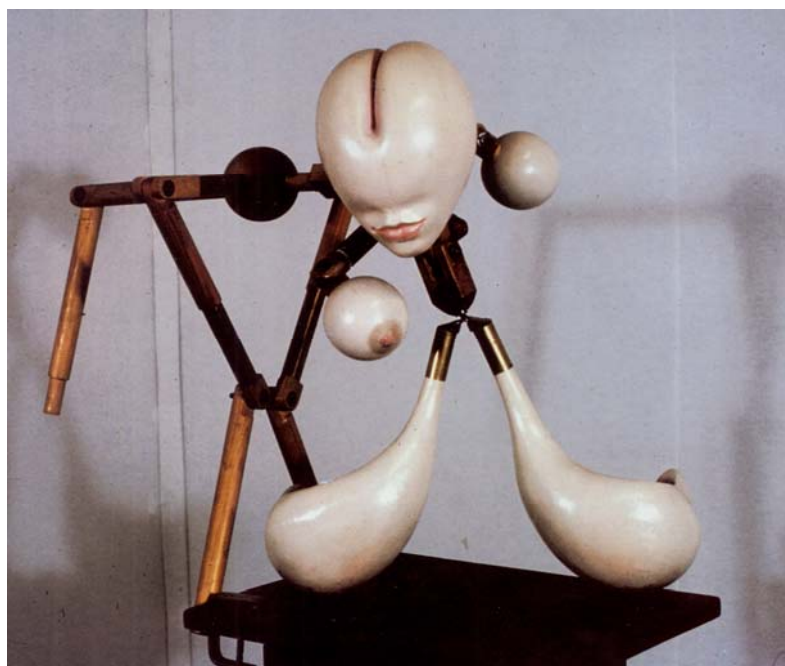


Fig. II.2.37 – Bellmer, *La mitrailleuse en état de grâce*, 1961.

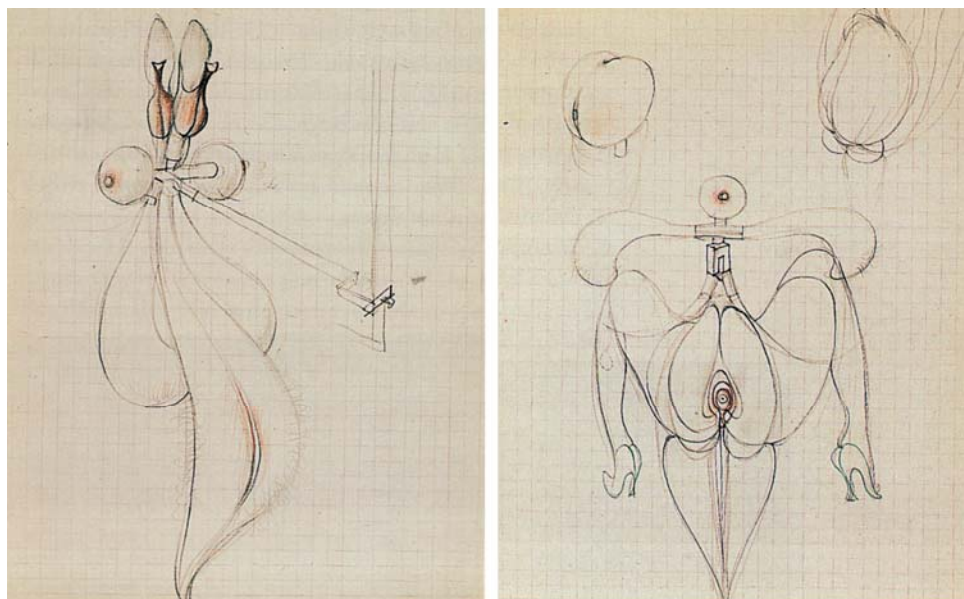


Fig. II.2.38 – Bellmer, deux études d'après *La mitrailleuse en état de grâce*, 1961.

La mitrailleuse de Bellmer est la Némésis de l'arme de guerre nazie, car elle devient rondeurs et orifices, femme fatale distribuant la petite mort et militant pour des corps libérés, non asservis à des présupposés biologiques. Dourthe écrit en introduction de son essai sur Bellmer :

« Ce que Bellmer défend – dans une démarche qui reste marginale bien qu'elle s'inspire d'autres pensées, parmi lesquelles s'affirme celle de Georges Bataille – c'est l'idée que *le corps est le lieu des actes de dépassement du monde réel et de la souveraineté de l'être*¹. »

Le corps, chez Bataille comme chez Bellmer, est bien un support essentiel de résistance au fascisme. Il est, à l'instar de la *Poupée*, un anagramme, un objet érotique configurable selon les désirs (ici ceux de Bataille), mais il est avant tout un objet politique, un anticorps spécifié contre la pathologie totalitaire.

¹ *Ibid.*, p. 11.

De bien des manières, l'un des écrivains qui a su le mieux parler de l'ambiguïté de la politique française aux alentours de la seconde guerre mondiale est Patrick Modiano. En effet, bien que traitant essentiellement de la période de l'Occupation, cet auteur a fort bien décrit la situation pour le moins inconfortable dans laquelle se trouvèrent Bataille ou Blanchot pendant la décennie 1930. Né en 1945, Modiano est le fils d'un Juif qui, pour survivre et sauver sa famille de la déportation, entra dans la Gestapo. La trilogie qui ouvre son œuvre (*La place de l'étoile* (1968), *La ronde de nuit* (1969) et *Les boulevards de ceinture* (1972)) nous fait ainsi pénétrer ce monde d'avant sa naissance, ce monde où, pour survivre, il fallait être à la fois un traître et un martyr, et s'identifier à l'objet de son dégoût.

L'œuvre de Modiano nous rend cette époque plus humaine, mais aussi plus difficile. Plus humaine parce que l'on se rend compte que ce sont des hommes, avec toutes leurs faiblesses, qui ont été confrontés aux choix les plus cornéliens. Plus difficile parce que les frontières rassurantes entre le bien et le mal s'effacent pour donner lieu à un *no man's land* où le politiquement correct n'est plus de mise. Tous étaient concernés par les événements, mais impuissants à les contrecarrer. Il fallait en quelque sorte « faire avec » le fascisme, il fallait l'intégrer dans une synthèse à proprement parler disjonctive qui faisait sauter le cadre des partis politiques, de leurs convenances et de leurs frilosités.

C'est la raison pour laquelle Bataille ne fut membre d'aucun parti et c'est la raison pour laquelle il fut de tous les partis. Par disposition, mais aussi parce que personne ne pouvait y échapper, Bataille se retrouva au cœur de la tourmente entre une bourgeoisie qui clamait « Plutôt Hitler que le Front populaire !¹ » et une pensée communiste qui n'avait pas les armes pour lutter contre le libéralisme galopant.

¹ Agulhon, *La République II*, op. cit., p. 47.

Cependant, bien que le contexte politique de Bataille fût majoritairement marqué par la montée du fascisme et son usage du biopouvoir, il fut aussi parcouru par un marxisme qui, contre la philosophie fasciste de la biologie, développa une théorie de la nature prompte à appuyer le discours d'autorité de Marx et du communisme soviétique.

Le fascisme, et en particulier le fascisme allemand, était certes un mouvement politique, mais il était aussi une vision de la nature et une vision de la destinée de l'humain. Comme le communisme, mais à l'opposé extrême, le fascisme chercha dans les théories scientifiques de quoi accréditer sa conception totalitaire du monde, un totalitarisme où science et politique ne font qu'un et se commandent mutuellement l'un et l'autre sur la base de la haine ordinaire qui nous fait craindre la différence irréductible des corps « étrangers ». Violant et violentant l'humanisme de Darwin et de Pasteur, instrumentalisant l'ambivalence de certains propos de Nietzsche, prolongeant le racisme issu du colonialisme, Hitler fut, non pas le premier¹, mais le plus marquant des hommes politiques modernes à légiférer sur le vivant, à décréter la légalité de certains types humains et à jeter aux lions les formes « pathologiques » de l'humanité.

Mais, si le fascisme sut si bien s'insinuer dans les esprits allemands ou français, ce n'était pas tant du fait des soi-disant soubassements scientifiques sur lesquels il s'appuya sournoisement (le communisme aussi avait sa science), c'était surtout parce que Hitler et Goebbels surent s'adresser aux masses. Un fascisme « savant » qui ne se serait tourné que vers les élites intellectuelles serait peut-être resté lettre morte, vocifération inutile. Mais le noir talent de propagande du troisième Reich fut d'acheter le peuple allemand en le faisant rêver du retour des héros mythologiques, hérauts d'un empire german restauré. Il fut de faire circuler la politique officielle dans les rues, dans les écoles, dans les kiosques à journaux, à la radio, au cinéma, à la télévision, c'est-à-dire partout et pour tout le monde. La politique était même dans les chambres à coucher, sur les tables de chevet de chacun, avec ce manuel de mauvaise éducation qu'était *Mein Kampf*. Elle était encore dans les musées, dont la tâche dévolue par le ministère de la propagande était désormais de standardiser la « figure humaine », de dégager l'art allemand de toutes velléités

¹ Penser aux eugénismes qui ont fleuri dans différents pays du monde avant même que ne soient votées les lois de Nuremberg. Voir Pichot, *La société pure*, *op. cit.*

baroques ou expressionnistes, de lisser les corps jusqu'à ce que ne subsiste plus que l'essence abstraite d'une musculature « pure ».

La pensée politique de Bataille avait certes des affinités avec certains idéaux de Hitler et de Mussolini, mais sa sensibilité, de même que celles de la plupart des artistes qui l'entourèrent, s'opposèrent très nettement aux créations figées mises en avant par le fascisme. Alors que Berlin remontait le temps en voyant s'ériger les bâtiments rétrogrades de Speer et les monuments gréco-nazis de Breker, Paris, autour d'agitateurs comme Bataille ou Breton, devenait la capitale internationale de la culture, accueillant le fleuron de la création d'avant-garde, tous des artistes immigrés, sans-papiers pour la plupart, les Picasso, Bacon, Giacometti et autres Bellmer.

« Bataille politique » donc, comme l'a écrit Marmande, ou plutôt Bataille politiques, de tous les bords, de toutes les limites. Ce serait l'émasculer que de lui retirer son « surfascisme », mais ce serait l'amputer d'une partie de son cerveau que de le lui laisser sans l'inscrire dans l'histoire politique et culturelle de son époque. Tout en un, Bataille était simultanément l'« ogre » fasciste, ce mangeur d'hommes qui en appelait aux armes pour ouvrir les yeux du monde sur la misère humaine, et le sympathisant du prolétariat, ce voleur de feu qui offrit sa science et son art à la gauche.

Bataille, à la suite de Morin, avait souligné ce vertige : lorsqu'au cours de l'anthropogenèse, l'homme naissant s'est redressé et a adopté la bipédie, il a accédé à la contemplation d'un monde nouveau, tissé de liens sociaux singuliers, et il s'est trouvé saisi par l'idée de la mort. Dès lors, la mort va devenir le cœur opaque et pourtant omniprésent des structures sociales et religieuses des sociétés humaines. Les premières sépultures et les premiers rituels de l'homme de Neandertal ont laissé la place aux cimetières et, au temps des malheurs où Bataille a écrit, on a retranché ces cimetières derrière leur modeste noblesse pour offrir le spectacle fumeux et apocalyptique des fours crématoires.

C'est sans doute emprunter un raccourci contestable que de rapprocher les premières tombes de l'humanité et l'industrie nazie de la mort, pourtant, les lois de Nuremberg sont bel et bien une variation et une instrumentalisation particulièrement morbide du régime spécifique et fondateur qu'occupe la mort dans la société depuis que notre espèce est apparue au paléolithique. L'« évolution » nous a porté de l'Australopithèque voûté l'*homo sapiens* gracile, mais la politique nazie, en se faisant très officiellement biopolitique, a su se faire remettre la charge de contrôler la signification sociale de l'« évolution », proférant ainsi l'un des plus funestes amalgames technocratiques de l'histoire.

Afin de resituer Bataille dans ce débat, nous avons procédé d'une façon simple, en deux temps. D'abord, en montrant comment Bataille en était venu à penser l'évolution de l'homme et la nature fondamentale de l'espèce humaine. Ensuite, en revenant sur le contexte interlope des années 1930-40 qui a déterminé les positions et l'activisme politiques de Bataille vis-à-vis de l'idéologie raciste du nazisme.

L'histoire de la pratique paléoanthropologique de Bataille nous a éclairé le long chemin qui l'a conduit à être parmi les privilégiés qui ont accédé à l'authentique

grotte de Lascaux. Là, dans les entrailles de la terre et de notre passé, il a trouvé les premiers vestiges de l'espèce humaine, les traces d'un esprit semblable au sien, semblable au nôtre. La notion d'espèce humaine est donc fortement enrichie à cette époque par les découvertes de la paléanthropologie, découvertes que Bataille accompagne à la suite des plus grands spécialistes d'alors, par qui il sait se faire aider, les Breuil et les Leroi-Gourhan.

Cependant, la notion d'espèce humaine est aussi, voire surtout, à considérer en ce temps-là au travers de ce que Robert Antelme a pensé sous ce nom. Antelme fut le premier époux de Marguerite Duras. Entré dans la Résistance avec elle, il fut fait prisonnier et connut les camps de concentration. C'est là, au milieu de la mort rendue omniprésente dans chaque détail de l'architecture et de l'atmosphère, qu'Antelme trouva « l'espèce humaine ». De cette expérience, il tira un livre longtemps oublié qui porte précisément ce titre : *L'Espèce humaine*. A la manière de Primo Levi et de David Rousset, Antelme a vu, parmi les déportés torturés par les nazis, des hommes dressés contre la déchéance et l'ignominie, des membres à part entière de « l'espèce humaine » qui souhaitaient rester dignes face au pouvoir que la politique eugéniste croyait tirer d'un prétendu savoir sur l'« évolution ».

Si les engagements politiques de Bataille durant les années 1930 ont été les porteurs virulents des élans du fascisme français, ses recherches sur l'anthropomorphisme et sur l'art d'avant-garde occupé par la dissidence surréaliste ou par des *outsiders* comme Bacon, ainsi que les « livres de dialogue » réalisés avec Bellmer, ont clairement établi que la seule idéologie que le corps était susceptible de développer était une idéologie de l'absence d'idéologie incarnée. La particularité concrète du corps humain est ainsi d'être en dernier lieu insaisissable, inaliénable et irrécupérable. Bien que manipulable et manipulé par le biopouvoir, le corps peut par le biais de l'art se transfigurer et révéler toutes les possibilités fermées naturellement par les barrières biologiques et culturellement par les politiques liberticides.

En montrant ainsi sa résistance à la fascisation du corps et en travaillant sur ce terrain de la « figure humaine », Bataille traitait en réalité de « l'espèce humaine », de l'histoire et du devenir de l'*homo sapiens* tel qu'il était pris dans la tourmente des décennies 1930-40.

TROISIÈME PARTIE

La connaissance – L’homme de Pascal et le paradoxe de Kierkegaard

« Je considère que l'ambition de dépasser les contraires,
incluant une synthèse qui embrasse la compréhension
rationnelle et l'expérience mystique de l'unité, est le *mythos*,
la quête, exprimée ou inexprimée, de notre époque. »

Werner Heisenberg

La science, depuis ses antiques racines méditerranéennes, est à la recherche des lois générales de la *physis*, de la nature entendue comme totalité structurée et organisée. Depuis des millénaires, l'humanité constitue et amplifie ainsi un réservoir d'idées, de théories et de théorèmes, qui est aujourd'hui notre héritage culturel à tous. C'est pourquoi, comme le dit Pascal, « toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement¹. » Cet « homme de Pascal » s'est fait fort de percer les secrets ressorts de l'univers et il est indéniable qu'il a accompli dans cette voie des avancées considérables.

Cependant, en un sens, ces avancées devaient être arrêtées par leur élan et leur propre développement. Comme les individus qui le constituent, l'« homme de Pascal » souffre en effet du paradoxe de Kierkegaard, suivant lequel « la passion de l'intelligence est de courir à sa propre perte². » Nous possédons donc en nous-mêmes la grandeur de pouvoir connaître le monde et de pouvoir thésauriser ces connaissances au bénéfice des générations à venir, mais nous sommes également les hérauts du malheur qui s'abat sur nous lorsque nous nous trouvons face à des objets de pensée que nous sommes incapables d'intégrer dans un système entièrement rationnel.

Il y a dans ce schéma de l'histoire de l'« homme de Pascal », qui marche noblement avant de choir sur l'ignoble, une similitude avec le propre cheminement de Bataille qui allait du « savoir » au « non-savoir ». Ayant emmagasiné la plus large réserve de connaissances possibles et pensant avoir résolu rationnellement

¹ Blaise Pascal, cité par Axel Kahn, in Kahn, Albert Jacquard, *L'avenir n'est pas écrit*, Paris, Pocket, 2001, p. 36.

² Søren Kierkegaard, cité par Michel Camus, in « L'acéphalité ou la religion de la mort », présentation à la réédition en fac simulé d'*Acéphale*, *op. cit.*, p. ii.

« l'énigme¹ » du monde, Bataille devait en effet se rendre compte qu'il venait de remplir le tonneau des Danaïdes et qu'à la résolution de l'énigme ne faisait que succéder une autre énigme². Cette dernière ne relevait plus des tentatives de l'« explication causale », c'est-à-dire du champ de l'objectivité, ni même du champ de la subjectivité, mais d'un champ intermédiaire où avait lieu l'étrange « expérience intérieure ».

D'après une « Notice autobiographique » rédigée vers 1958, Bataille écrit que dès 1914, alors qu'il a à peine dix-huit ans, il ne doute pas « que son affaire en ce monde est d'écrire, en particulier d'élaborer une philosophie paradoxale³. » Qu'il ait pu avoir cette intuition si tôt et si jeune, là n'est pas la question. Ce qui importe, ce sont les développements réels de cette « philosophie paradoxale » et ce sont surtout ses conséquences sur son œuvre. C'est cette pensée dont Bataille dira bien plus tard, à l'âge de la maturité, qu'elle est à la fois le « système » et l'« excès », le « savoir » et le « non-savoir », l'« économie générale » et l'« athéologie ».

L'expérience de chercheur de Bataille nous révélera ainsi par là le double fond de la pensée. On y verra la pensée de l'humain à la fois comme une entité hautement informée et organisée et comme un néant, à la fois comme une volonté de savoir et comme une volonté de se dégager des engrenages ratiocinants du savoir. On comprendra que la pensée, et plus singulièrement la pensée de Bataille, est une entité complexe qui n'est pas synonyme de raison et qu'elle est indissociable d'un « bruit⁴ » de fond, sorte de chaos adjuvant qui déstabilise la pensée tout en l'organisant.

Ce qui éclaire est connu pour rester dans l'ombre et la pensée éclairante en réalité est à elle-même la plus obscure et la plus lointaine. Nous savons beaucoup de choses, mais en dernier lieu nous butons, car comment connaître ce par quoi même nous connaissons ? « Qui expliquera l'explication ?⁵ », demandait le poète. Quelle est cette étrange relation objective/subjective, scientifique/mystique qui unit le sujet connaissant au monde ?

¹ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 11.

² *Ibid.*

³ Bataille, « Notice autobiographique », in *OC*, VII, p. 459.

⁴ Sur le concept d'« ordre à partir du bruit » (« *order from noise* »), voir l'œuvre du biophysicien Henri Atlan, qui avec Heinz von Foerster, est l'un des chercheurs à avoir montré l'importance du « bruit » et du désordre à l'origine de l'ordre. Voir en particulier Atlan, *Entre le cristal et la fumée*, *op. cit.*, pp. 11-130.

⁵ Lord Byron, cité par Morin, in *La méthode – 3. La connaissance de la connaissance*, *op. cit.*, p. 7.

Afin de rendre explicites les positions de Bataille sur le savoir, nous allons aborder plusieurs notions, importantes ou secondaires, qui vont nous permettre d'approcher son épistémologie et son ontologie de la connaissance. Le premier chapitre sera consacré à l'« expérience intérieure » et à l'« histoire universelle », on s'y attachera à dégager la façon dont l'évolution du rapport de Bataille à la connaissance, de 1930 à sa mort, a affecté son écriture.

Les notions de « communication », d'« autonomie », de « sujet », d'« objet » seront enfin traitées dans le dernier chapitre, où nous tenterons de montrer comment Bataille, en tant qu'être pensant parmi les êtres pensants, vivait et pensait son insertion dans le monde de la matière et de l'esprit.

CHAPITRE 1

L' « histoire universelle » : la symbiose de l' « économie générale » et de l' « athéologie »

Bataille, comme Diogène, cherchait l'homme en plein jour, armé d'une lanterne théorique. On a vu tout au long des chapitres précédents qu'un large pan de l'œuvre de Bataille avait constitué en l'élaboration d'un système de pensée complexe, où l'économie se mêlait à la physique, à la biologie, à la sociologie, à la politique, à la philosophie, à l'art, etc. Bataille était un chercheur curieux de tout, de tout savoir.

En ce sens, son ambition est objectivement à rapprocher de l'œuvre de Hegel, dont Bataille suivit l'exemple, mais, c'est ce qu'il sera important d'entendre : il suivit cet exemple seulement jusqu'à un certain point de sa logique. Bataille aimait ses maîtres pour la force de leur enseignement, mais il aimait aussi les défier pour se distinguer de leurs idées. De ce fait, c'est dans les deux dernières décennies de sa vie que Bataille eut la pensée la plus personnelle, en ce qu'il a su marier en lui les théories des deux philosophies ennemies que sont celles de Hegel, le logicien, et de Nietzsche, le philosophe-artiste, pour aboutir à une nouvelle façon d'écrire le savoir et l'Histoire.

Cette période originale de l'œuvre de Bataille correspond aussi au début de la crise de mysticisme qu'il va traverser sous le nom d' « expérience intérieure » à partir de la seconde Guerre mondiale. Nous aurons l'occasion de montrer que cette expérience paradoxale de Dieu comporte des liens réciproques forts avec

l'expérience de mise en système du savoir, et que, dans les dernières années de l'existence de Bataille, le système scientifique qui s'était développé avec l'« économie générale » était devenu co-extensif de la *Somme athéologique* dans laquelle il avait prévu de réunir ses écrits mystiques.

Pour comprendre comment cette fusion des modes de connaissance scientifique et mystique a pu s'opérer dans l'esprit du Bataille des années 1940-50, il faudra interroger la nature exacte de l'« expérience intérieure ». En effet, suite à la parution de ses plus grands essais (*L'expérience intérieure*, *La Part maudite*, *Lascaux*, etc.), et outre les nombreux plans de réédition que Bataille avait envisagés pour ses anciens livres, il réfléchissait depuis 1956 à un projet d'envergure dont on parle finalement peu, l'« histoire universelle ». Ce projet, discret dans ses retombées écrites, devait fédérer les dernières réflexions de Bataille et constituer le dernier cri d'une pensée acculée à la mort. Notre hypothèse est que l'« histoire universelle » devait en premier lieu donner un statut déterminant à l'« expérience intérieure », parce que c'est avec cette dernière que commence la descente dans les profondeurs de la pratique du savoir.

Récemment, un chartiste comme Laurent Ferri a pu se trouver dans l'expectative face à l'expérience religieuse de Bataille, estimant que celle-ci était peut-être issue d'un contexte mystique « assez daté¹ », qui renvoyait pour l'essentiel à l'univers du christianisme. De nombreux contemporains de Bataille, ainsi que l'écrivain Julien Gracq, avaient en effet noté cet attachement équivoque qui fait penser à celui d'un prêtre défroqué : « [...] L'œuvre de Bataille renvoie au paysage spirituel du christianisme – [à] son climat affectif surtout – aussi fidèlement que la médaille au creux du moule² ».

Or, s'il est vrai que Bataille était en quelque sorte un « catholique à rebours³ », il n'est pas moins vrai que l'« expérience intérieure » n'était pas restreinte à la pensée chrétienne. Lors de la « Discussion sur le péché » qui eut lieu chez Marcel Moré le 5 mars 1944, Jean Hyppolite et le père Daniélou avaient fait remarquer à Bataille que si l'on supprimait la position chrétienne de *L'expérience intérieure*, l'originalité de ce livre s'effaçait⁴. Ce sur quoi Bataille était parfaitement d'accord, mais à quoi il répondait qu'il regrettait de ne pas avoir pu faire sentir qu'il

¹ Ferri, « Histoire-Bataille ? », in *L'Histoire-Bataille*, op. cit., p. 12.

² Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 1980, p. 212, cité par Ferri, in *ibid.*

³ Léon Bloy, cité par Ferri, in *ibid.*

⁴ Bataille, « Discussion sur le péché », *OC*, VI, pp. 348-349.

n'avait aucune nécessité « de rester dans l'orbite chrétienne¹ » pour exprimer le principe fondamental de son « expérience », parce qu'il aurait pu aboutir aux mêmes conclusions s'il était parti de la confession musulmane ou bouddhiste².

L'« expérience intérieure » n'est pas que chrétienne, même, elle n'est pas que mystique. Afin de rendre cette proposition intelligible, il faudra d'abord appréhender chronologiquement la façon dont s'est déroulée la lente élaboration de cette « expérience ». En trois phases, nous montrerons ses visages successifs avant de voir comment elle a agi sur l'écriture des deux grands ensembles de textes apparemment contradictoires que sont l'« économie générale » et la *Somme athéologique*.

Après quoi nous nous tournerons vers les conséquences de cette « expérience intérieure » de la connaissance en examinant la teneur exacte de l'« histoire universelle ». Loin de ne voir en elle qu'un projet historiographique ou qu'une ultime tentative pour Bataille d'être Hegel à la place de Hegel, nous tâcherons de rendre visible que l'« histoire universelle » devait être pour Bataille la symbiose assumée d'une recherche scientifique pure mûrie par les ans et d'une prise de conscience exacerbée de la fragilité des réponses données par l'esprit humain.

¹ *Ibid.*, p. 349.

² *Ibid.*

1.1 – Qu’est-ce que l’ « expérience intérieure » ?

L’expérience intérieure est le titre d’un livre écrit entre 1941 et 1942 et publié en 1943. Mais sous ce nom s’est également déroulée une aventure de pensée qui déborde très largement ces bornes temporelles. Explicitement, *L’expérience intérieure* a été présentée par Bataille, non comme le récit d’un mysticisme original et unique, mais comme une expérience susceptible d’être reproduite par une méthode, qui est décrite dans l’ensemble de la *Somme athéologique* :

« J’ai voulu rendre accessible aux vivants – heureux des plaisirs de ce monde et mécréants – les transports qui semblaient le plus loin d’eux (et sur lesquels, jusqu’ici, la laideur ascétique a veillé jalousement)¹. »

Notre objectif, ici, sera de ne surtout pas reproduire l’ « expérience » de Bataille, il sera de ne surtout pas entamer « un commerce lyrique² » avec son œuvre, de ne surtout pas rechercher « l’état de grâce critique » sur lequel Marguerite Duras ironisait et qui nous permettrait de vivre l’ « expérience » de l’ « intérieur ». Car, si Bataille a pu espérer à certains moments qu’il écrivait pour celui qui, lisant son livre, « y tomberait comme dans un trou, n’en sortirait plus », il a également pu écrire : « Je dis au premier venu : “Suis ton idée. Ignore-moi.” J’ai de nombreux suiveurs dont la sottise est mon enseignement infini³. »

La tâche que nous nous assignons donc ici sera d’essayer de comprendre, aussi objectivement que possible, le déroulement chronologique de l’ « expérience intérieure ». Nous tenterons de montrer que, bien qu’elle se revendique comme mystique, cette « expérience » est avant tout épistémologique, portant bien davantage sur la question du savoir que sur celle de Dieu. L’ « expérience intérieure » se révélera alors comme une « expérience “mystique” paradoxale⁴ » du savoir, une expérience de l’homme connaissant qui s’interroge sur toutes les possibilités de connaître.

¹ Bataille, *Méthode de méditation*, in *OC*, V, p. 284.

² Ernst, « Préface » à Hamano, *op. cit.*, p. 9.

³ Bataille, *OC*, VI, p. 442.

⁴ Bataille, *OC*, V, p. 493.

1.1.1 – Phase I : La quête du « savoir absolu » ou le Hegel d’Alexandre Kojève

La première phase de l’ « expérience intérieure » commence bien loin de l’extase et des apories du langage que celle-ci occasionne. Elle débute en réalité et bien au contraire dans la conversation que Bataille a menée avec Hegel et son concept de « savoir absolu » :

« Tout d’abord j’atteins l’extrême du savoir (par exemple je mime le savoir absolu, peu importe le mode, mais cela suppose un effort infini de l’esprit voulant le savoir)¹. »

On a déjà vu qu’en 1929-1930, Bataille avait de Hegel la même connaissance que la plupart de ses contemporains, c’est-à-dire une connaissance superficielle². L’article qu’il écrivit avec Queneau en 1933 n’était que le début d’une correction de tir. Grâce aux lectures qu’il fit avec l’auteur des *Cent mille milliards de poèmes*, mais aussi grâce aux cours d’Alexandre Koyré sur « La philosophie religieuse de Hegel d’après ses écrits de jeunesse »³, Bataille commençait à s’imprégner d’une pensée qui bientôt n’allait presque plus le quitter.

Cependant, la réelle découverte que Bataille fit de Hegel eut lieu en janvier 1934⁴, par l’intermédiaire d’Alexandre Kojève, né Kojevnikoff. Kojève, en effet, succéda à Koyré, qui lui demanda de reprendre son séminaire sur Hegel à l’École des Hautes Études, ce qu’il fit dès janvier 1933. C’est à cette occasion que Bataille découvrit un Hegel situé très loin de celui dont il avait usé jusque là. Hegel n’était plus alors l’idéaliste à combattre (*Documents*), ni la muse de Marx et du communisme (*La Critique sociale*). A partir de l’enseignement de Kojève, Hegel cessa d’être ce logicien frustrant et ce serviteur de la politique, car il devint le philosophe de *La phénoménologie de l’esprit*, celui qui avait tout pensé et qui avait réalisé « *das absolute Wissen* », « le savoir absolu ».

Du cours de Kojève, Bataille a dit qu’il sortait « rompu, broyé, tué dix fois⁵ » et qu’avec Queneau, ils se trouvaient « suffoqués, cloués⁶ » par l’ « explication

¹ Bataille, *L’expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 67.

² Voir *supra*, partie II, chapitre 2, 2.1.3.1 – Hegel et Marx : la dialectique de la nature, p. 212.

³ Bataille a assisté à ce cours de Koyré à partir de novembre 1931. Surya, *Georges Bataille, la mort à l’œuvre*, op. cit., pp. 230-231.

⁴ *Ibid.*, p. 638.

⁵ Bataille, *OC*, VI, p. 416.

⁶ *Ibid.*

géniale¹ » de leur enseignant. C'est là que Bataille saisit « l'évidence² » de Hegel, ou plutôt, et la différence est loin d'être insignifiante, du Hegel de Kojève. La lecture kojévienne de Hegel a eu un impact si bouleversant sur Bataille qu'il est presque faux de dire que Bataille était hégélien, car il a été d'abord et avant tout kojévien.

Or, au regard de l'importance réservée au filtre spécifique qu'a été Kojève dans l'appréhension de Hegel par Bataille, il faut tenter un tant soit peu de dégager ce qui a fait l'essence de son cours. En effet, le rapport de Bataille à Hegel était faussé par Kojève, qui eut de *La phénoménologie de l'esprit* une lecture certes extrêmement intelligente, mais orientée d'une façon très précise qui dérogeait à l'orthodoxie hégélienne, comme Kojève le confia et comme le notèrent ses commentateurs :

« Kojève reconnaîtra lui-même en différents endroits de son œuvre s'écarter radicalement de Hegel, en particulier de sa philosophie politique, de sa philosophie de la nature, et donc de son ontologie³. »

Lorsque Koyré demanda à Kojève de reprendre son séminaire, ce dernier était un jeune philosophe fraîchement débarqué à Paris. D'origine russe, sa famille, avant d'arriver en France, passa par l'Allemagne. Là, alors qu'il suivait les cours de Karl Jaspers, Kojève commença la lecture de Hegel : « J'ai lu quatre fois, et dans son long, *La phénoménologie de l'Esprit*. Je m'acharnais. Je n'en ai pas compris un mot⁴ », écrivit-il de cette époque. Dans l'optique de son cours, Kojève fut en quelque sorte contraint de se replonger dans ce livre :

« J'ai relu *La phénoménologie de l'Esprit* et quand je suis arrivé au chapitre IV, alors j'ai compris que c'était Napoléon. J'ai commencé mes cours. Je ne préparais rien, je lisais et je commentais, mais tout ce que disait Hegel me paraissait lumineux⁵. »

En dehors de cette interprétation célèbre selon laquelle la fin de l'Histoire aurait été entérinée par Napoléon, que Hegel vit passer sous sa fenêtre à Iéna, il faut comprendre de cette confession de Kojève que le chapitre IV en question est au cœur de son cours. Tout ce que Kojève va expliquer et tout ce que ses auditeurs, parmi lesquels Bataille, vont comprendre, était contenu dans ce fameux chapitre IV, qui porte sur la conscience de soi et qui développe la fameuse dialectique du maître et de

¹ *Ibid.*

² Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 128.

³ Laurent Bibard, « Présentation » de Alexandre Kojève, *L'athéisme*, Paris, Gallimard, « Tel », 1998, p. 25.

⁴ Kojève, entretien, *La Quinzaine littéraire*, juillet 1968, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 230.

⁵ Kojève, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 231.

l'esclave. Ce fait sera marqué par Queneau lorsqu'il publiera ses notes de cours revues par Kojève : « En guise d'introduction » de cette *Introduction à la lecture de Hegel*, figure rien moins que la traduction commentée de la section A du chapitre IV, intitulé « Autonomie et dépendance de la Conscience-de-soi : Maîtrise et Servitude »¹. Dans la pensée de Kojève, aussi bien que dans celle de Bataille, tout se passe donc comme si *La phénoménologie de l'esprit* pouvait être résumée en cette seule section. A l'encontre de Kojève, d'autres commentateurs de Hegel choisiront de donner une moindre importance à ce chapitre et porteront toute leur attention sur la longue préface² ou sur le dernier chapitre³. C'est donc la spécificité de l'auteur de l'*Introduction à la lecture de Hegel* que de tirer « la racine de son anthropologie du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'esprit*⁴. »

Rappelons en quoi consiste cette pensée et précisons en quoi elle mérite le nom d'« anthropologie ». Disons tout d'abord que la phénoménologie est nécessairement pour Hegel une science de l'homme et de son histoire. En 1956, Bataille verra là « un défaut⁵ », il reprochera à la philosophie de Hegel de séparer l'individu « des fonctions sociales et religieuses⁶ ». Conscient que son intervention ne saurait démêler « des difficultés qu'un siècle et demi n'ont pas suffi à résoudre⁷ », Bataille tentera modestement de remédier à ce « défaut » en remplaçant le concept de « maîtrise » par celui de « souveraineté »⁸. Cependant, là n'est pas la question, et au sujet de la filiation hégélienne de la notion de « souveraineté », nous nous contentons de renvoyer à l'étude qu'en a faite Derrida⁹.

Ce qu'il importe de savoir ici, c'est le rôle qui sera donné à la mort par Hegel, Kojève et Bataille :

« [...] La seule façon pour l'homme de rendre *manifeste* qu'il est *humain* est de montrer qu'il est capable d'affronter la mort par la seule obtention de la

¹ Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel – Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études réunies et publiées par Raymond Queneau*, Paris, Gallimard, « Tel », 1947, pp. 9-34. Cette traduction commentée a paru dans la revue *Mesures* en janvier 1939.

² Voir l'édition de Jean-Pierre Lefebvre : Hegel, *Préface à la Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Flammarion, « GF Bilingue », 1996.

³ Voir l'édition de Bernard Rousset : Hegel, *Le savoir absolu*, Paris, Aubier Montaigne, « Bibliothèque philosophique bilingue », 1977.

⁴ Bibard, *op. cit.*

⁵ Bataille, « Hegel, l'homme et l'histoire », in *OC*, XII, p. 351.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 349.

⁸ *Ibid.*, p. 351.

⁹ Jacques Derrida, « De l'économie restreinte à l'économie générale – Un hégélianisme sans réserve », in *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1967, pp. 373-384.

reconnaissance par les autres du fait qu'il se tient bien sur le plan de la mort comme en son "lieu" propre. L'homme n'est vraiment humain que s'il est capable d'affronter ses pairs à mort en *montrant* par là qu'il se réalise comme humain – c'est-à-dire paradoxalement comme "au-dessus" de toute condition donnée d'existence.

Kojève interprète donc le chapitre IV de la *Phénoménologie de l'esprit* en identifiant la décision de mener une lutte à mort pour la reconnaissance ou pour le seul prestige comme l'*acte anthropogène* par excellence des membres de l'espèce *homo sapiens*¹. »

Ce qui fait de l'homme un humain, c'est donc le risque de mort qui nous fait « affronter le passage au néant comme un passage vers *chez soi*² » et qui nous révèle à nous-mêmes dans la « lutte à mort pour la reconnaissance ». A partir du moment où l'esclave se pose devant le maître, l'Histoire et la Science peuvent commencer puisque c'est dans ce dénivelé de pouvoir et précisément dans ce désir de « reconnaissance » que se niche la possibilité d'une connaissance de soi-même.

Or, non seulement Kojève identifie la « lutte à mort » à « l'*acte anthropogène* par excellence », mais de surcroît il identifie le « savoir absolu » à cette connaissance pleine de l'homme par l'homme, c'est pourquoi il est question de son « anthropologie » et non de sa philosophie : « Savoir absolu hégélien ou Sagesse et acceptation consciente de la mort, comprise comme anéantissement complet et définitif, ne font qu'un³. » Le « savoir absolu » de Kojève n'est pas celui qui nous dévoile les mystères de l'univers, il nous montre plutôt quels sont les méandres de ce petit absolu qu'est l'humain craintif de la mort mais qui l'affronte afin d'être lui-même.

Cette connaissance de l'humain, c'est-à-dire cette connaissance de soi-même, peut, avec le « Sage⁴ », qui n'est autre que Hegel en personne, se transformer en une entière « conscience de soi ». Kojève notera qu'étrangement la position de Hegel sur le « Sage » est similaire à celle de Platon : pour tous deux la réelle « Sagesse » est irréalisable⁵. Pourtant, Hegel se conformera audacieusement à la définition du « Sage » :

« Le Sage est l'homme capable de répondre d'une manière *compréhensible*, voire satisfaisante, à *toutes* les questions qu'on peut lui poser au sujet de ses actes, et

¹ Bibard, *op. cit.*, pp. 26-27.

² *Ibid.*, p. 26.

³ Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, *op. cit.*, p. 540.

⁴ *Ibid.*, p. 271.

⁵ *Ibid.*, pp. 271-273.

répondre de telle façon que l'*ensemble* de ses réponses forme un discours cohérent. Ou bien encore, ce qui revient au même : le Sage est l'homme *pleinement* et *parfaitement conscient de soi*¹. »

Or,

« [...] pouvoir répondre à *toutes* les questions relatives à l'*un* quelconque de nos actes, c'est en fin de compte pouvoir répondre à toutes les questions possibles *en général*. Donc : "répondre à toutes les questions... etc.", – c'est réaliser l'*encyclopédie* des connaissances possibles. Être parfaitement et complètement conscient de *soi*, c'est disposer – du moins virtuellement – d'un savoir *encyclopédique* au sens fort du mot.

Hegel, en définissant le Sage, l'Homme-du-savoir-absolu, comme l'homme *parfaitement* conscient de soi, c'est-à-dire *omniscient*, du moins en puissance, a néanmoins eu l'audace inouïe d'affirmer qu'il a *réalisé* la Sagesse en personne². »

Bien que Kojève ait critiqué l'« audace inouïe » de Hegel devant Bataille, ce dernier ne renonça pas à acquérir le « savoir *encyclopédique* » nécessaire à la réalisation d'un « savoir absolu » renouvelé. Il voulut, lui aussi, « répondre à toutes les questions », et disposer d'une théorie « générale » au sens fort du mot. C'est dans ce sens qu'à l'époque même où Bataille recevait l'enseignement de Kojève, il se rapprocha d'Ambrosino et qu'on le vit élargir son horizon épistémologique aux sciences physiques. C'est dans ce sens également que dans les années qui suivirent, on vit Bataille constituer ou participer à divers groupes de recherches : le *Collège de sociologie* ou *Acéphale*, créés en 1936, étaient complètement dans l'élan de la quête du « savoir absolu » et existaient pour multiplier les expériences visant à acquérir la stature de « l'Homme-du-savoir-absolu », de l'homme total porteur de la richesse de l'humanité.

En jetant un simple coup d'œil au plan de *La phénoménologie de l'esprit* relevé par Kojève³, il est facile d'apercevoir que Hegel s'était intéressé à tout : littérature et philosophie bien sûr, mais aussi physique, biologie, art, ethnographie, religion, histoire, psychologie, tout était présent dans sa réflexion. A sa suite, Bataille ne concéda rien à l'ignorance et « mima », de 1934 à 1939, le « savoir absolu ». La première étape vers l'« expérience intérieure » était accomplie.

¹ *Ibid.*, p. 271.

² *Ibid.*, p. 272.

³ *Ibid.*, pp. 578-597.

1.1.2 – Phase 2 : La foi négative ou Nietzsche contre Hegel

Mais une fois cette phase isolée, elle demande à être mise en dialogue avec les activités que Bataille mena parallèlement au cours de Kojève. En effet, après que Bataille eut cessé ses activités politiques en 1936, il eut l'idée, qu'il qualifiera plus tard de « comique¹ », de « fonder une religion ». Ce fut toute l'ambition de la société secrète Acéphale : « J'étais résolu, sinon à fonder une religion, du moins à me diriger dans ce sens [...] et pour aussi stupéfiante qu'une telle lubie puisse paraître je la pris sérieusement². » Cette ambition avouée paraît d'autant plus incongrue qu'avec Ambrosino et Kojève, tout sentiment religieux semblait devenu impossible, puisque la science avait nié l'existence de Dieu, du moins, c'est ce que Bataille avait projeté d'écrire dans la préface de *L'expérience intérieure* :

« La science en elle-même n'est rien, n'apprend rien, mais elle a détruit ce que la religion enseigne.

La science ne répond pas à ce que la religion enseigne, pourtant elle a rendu la foi impossible³. »

Or, comment est-il possible de devenir religieux, et qui plus est comment est-il possible d'inventer une religion, lorsque la foi a été rendue « impossible » par la science de la matière et par l'entière conscience de soi ? En réalité, loin de n'être qu'une « lubie » sans origine et détachée de toute finalité, l'intention religieuse de Bataille fut dans les faits reliée à la quête du « savoir absolu » et avait tout à la fois pour but de disjoindre cette dernière et de s'y adjoindre.

Si l'« expérience intérieure » a donc commencé avec la quête du « savoir absolu », elle a trouvé son second souffle dans la crise mystique que Bataille a traversée à la fin des années 1930. Il serait totalement faux d'assurer que l'« expérience intérieure » n'est qu'une expérience mystique, comme Bataille a pu le laisser entendre : « J'entends par *expérience intérieure* ce que d'habitude on nomme *expérience mystique*⁴ ». Toutefois, il y a bien eu chez Bataille dans ces années-là un désir de se rapprocher d'une certaine forme de religion, mais d'une religion qui ne soit pas asservissante, qui permette à l'homme de demeurer indépendant des dogmes existants. La religion, selon Bataille, ce n'est pas se conformer aveuglement à des

¹ Bataille, *OC*, VI, p. 371.

² *Ibid.*, p. 369.

³ Bataille, *OC*, V, p. 485.

⁴ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 15.

écrits qui donneraient pour parole d'évangile la réponse aux problèmes de la vie. Sa religion n'offre pas de solution, elle n'offre que des questions :

« La religion est la *mise en question* de toutes choses. Les religions sont les édifices qu'ont formés les réponses variées : sous le couvert de ces édifices, une mise en question sans mesure se poursuit. De l'histoire des religions différentes subsiste en entier la question, à laquelle il fallut répondre ; profondément, l'inquiétude est restée, les réponses se sont dissipées¹. »

De ce fait, la religion, comme la science, est un mode d'accès à la connaissance. D'ailleurs, lorsque les propos des religions ont cessé d'être rassurants, c'est la science qui a repris à son compte la charge de répondre aux questions que nous nous posons : « Pendant des siècles, l'ordre vrai de la Connaissance était la Théologie. Et aujourd'hui l'ordre vrai de la Connaissance s'appelle Science². » Mais Bataille n'a pas cédé à la tentation de faire de la science une nouvelle religion : il a fui simultanément la théocratie et la technocratie, ni l'un ni l'autre de ces régimes de connaissance n'étaient pour lui satisfaisants. Il a préféré opter pour un choix très personnel en se frayant un chemin entre tous les modes de savoir : science, religion, philosophie, réunies sous le signe de l'écriture, ont constitué chacun un motif, et, ensemble, ces motifs apparemment si éloignés les uns des autres ont formé une constellation, c'est-à-dire l'image identifiable d'une façon d'envisager la connaissance.

La religion de Bataille était donc un mélange, un sacré mélange, où tour à tour il convoquait tout ce qui pouvait alimenter la question. Et ce que l'on doit ici pointer du doigt, c'est qu'au plus fort de cette crise mystique, ce n'est pas la philosophie religieuse de Hegel que Bataille a le plus sollicité, mais l'expérience de Nietzsche. En effet, la religion que Bataille souhaitait véhiculer à travers *Acéphale* se revendiquait comme « essentiellement nietzschéenne³ ».

Afin de bien comprendre ce qui va suivre, il faut rappeler au préalable qu'à l'âge de quatorze ans, Bataille s'adonna au catholicisme⁴. Il fut alors un bon chrétien, un pratiquant qui allait à la messe, se confessait régulièrement et priait longuement. Il entama également le séminaire à Saint-Flour, en Auvergne. Il pensa « un moment à

¹ Bataille, *Le Coupable* suivi de *L'alleluia* – *Catéchisme de Dianus*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1961, p. 122.

² Morin, *Science avec conscience*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1990, p. 93.

³ Bataille, fragment d'une notice autobiographique, in *OC*, VI, p. 485.

⁴ Bataille, « Notice autobiographique », in *OC*, VII, p. 459.

se faire prêtre, ou plutôt moine¹ », cependant il n'alla pas jusqu'à prononcer ses vœux. Dans une « Notice autobiographique » qu'il a laissée, Bataille semble avouer qu'il « perd brusquement la foi parce que son catholicisme avait fait pleurer une femme qu'il aimait² ». Mais ailleurs, dans un brouillon qui ne laisse filtrer aucune coquetterie d'auteur, c'est à Nietzsche qu'il impute son athéisme :

« J'avais lu Nietzsche en premier lieu (des passages de *Zarathoustra*) alors que j'étais encore croyant, j'étais frappé et je résistais. Mais lorsqu'en 1922, je lus *Par delà le bien et le mal*, j'avais si bien changé que je crus lire ce que j'aurais pu dire – si du moins... Je n'avais pas beaucoup de vanité : je pensais simplement que je n'avais plus besoin d'écrire. Ce que j'avais pensé (à ma façon, sûrement bien vague) était dit, c'était grisant³. »

A tout le moins, la fameuse formule de Nietzsche selon laquelle « Dieu est mort » eut un retentissement infini sur Bataille. Nietzsche avait si bien décrit son nouveau sentiment vis-à-vis de la chrétienté qu'un instant il imagina superflu de redoubler la foi paradoxale nietzschéenne par d'autres écrits.

En réalité, Bataille ne perdit pas entièrement la foi, il en conserva le négatif, comme on conserverait le négatif d'une photographie, se réservant la secrète possibilité de révéler à nouveau cette foi, avec de nouvelles zones d'ombre et de lumière, avec de nouvelles teintes et de nouvelles nuances. *L'Histoire de l'œil* par exemple, publiée en 1928, n'est pas le livre d'un athée, sinon on ne pourrait pas y lire le blasphème. Seul blasphème celui qui croit en Dieu, l'athée n'en parle pas, il affirme simplement son inexistence. En 1937, quittant Bataille après une discussion sur la « mort de Dieu », Prévost fit remarquer à Claude Chevalley « qu'un passionné de Dieu n'aurait pas parlé autrement, sauf à employer la forme affirmative là où notre interlocuteur avait usé de la négative⁴. » Pierre Klossowski écrivit aussi un texte magnifique sur *L'Abbé C.*, « La messe de Georges Bataille⁵ », dans lequel il montrait en quoi la religiosité de Bataille se confondait avec son athéisme. Jamais le sentiment de Dieu ne quitta donc Bataille. Tout au plus cette idée fut en sommeil, retirée sous la couverture de la nécessité politique qui rendait souterraine la question de Dieu.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ Bataille, *OC*, VIII, p. 640.

⁴ Prévost, *op. cit.*, p. 17.

⁵ Pierre Klossowski, « La messe de Georges Bataille – A propos de *L'Abbé C...* », in *Un si funeste désir*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1963, pp. 115-125.

Si la première phase de l'« expérience intérieure » se place donc sous l'égide de Hegel, la seconde phase est en partie sous le signe de Nietzsche : l'expérience négative que Bataille a de Dieu lui a été explicitement empruntée. La foi de Nietzsche en effet était l'« athéisme d'un homme qui connaît Dieu, qui de Dieu eut la même expérience que les saints¹ ». Très clairement, Nietzsche intéresse à ce moment-là Bataille car, comme les saints, ils connurent tous deux des extases mystiques sans pour autant appartenir au christianisme ou à une quelconque « religion définie² ». C'est une théologie sans Dieu, une « athéologie » qui se met en place :

« Tout le monde sait ce que représente Dieu pour l'ensemble des hommes qui y croient, et quelle place il occupe dans leur pensée, et je pense que lorsqu'on supprime le personnage de Dieu à cette place-là, il reste tout de même quelque chose, une place vide. C'est de cette place vide que j'ai voulu parler³. »

Avec la quête du « savoir absolu », ce que Nietzsche avait laissé de foi en Bataille était rationnellement, scientifiquement devenu impossible. Cependant, les extases de ce dernier l'ont ramené à la foi négative de l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Puisqu'il y a de l'extase, il y a de la foi. Et de l'extase, Bataille avait une fière connaissance, une connaissance personnelle et vécue. Il relate ainsi sa première extase négative dans « Le Supplice », le chapitre central de *L'expérience intérieure* :

« Il y a quinze ans de cela (peut-être un peu plus), je revenais je ne sais d'où, tard dans la nuit. La rue de Rennes était déserte. Venant de Saint-Germain, je traversai la rue du Four (côté poste). Je tenais à la main un parapluie ouvert et je crois qu'il ne pleuvait pas. (Mais je n'avais pas bu : je le dis, j'en suis sûr.) J'avais ce parapluie ouvert sans besoin (sinon celui dont je parle plus loin). J'étais fort jeune alors, chaotique et plein d'ivresses vides : une ronde d'idées malséantes, vertigineuses, mais pleines déjà de soucis, de rigueur, et crucifiantes, se donnaient cours... Dans ce naufrage de la raison, l'angoisse, la déchéance solitaire, la lâcheté, le mauvais aloi trouvaient leur compte : la fête un peu plus loin recommençait. Le certain est que cette aisance, en même temps l'« impossible » heurté éclatèrent dans ma tête. Un espace constellé de rires ouvrit son abîme obscur devant moi. A la traversée de la rue du Four, je devins dans ce « néant » inconnu, tout à coup... je niais ces murs gris qui m'enfermaient, je me ruai dans une sorte de ravissement. Je riaais divinement : le parapluie descendu sur ma tête me couvrait (je me couvris exprès de ce suaire noir).

¹ Bataille, évoquant Nietzsche, cité par Surya, in *La mort à l'œuvre*, op. cit., p. 75.

² Bataille, *OC*, V, p. 493.

³ Bataille, entretien avec Chapsal, in Chapsal, *Quinze écrivains*, Paris, Gallimard, 1963, p. 19, cité par Surya, in op. cit., p. 413.

Je riais comme jamais peut-être on n'avait ri, le fin fond de chaque chose s'ouvrait, mis à nu, comme si j'étais mort.

Je ne sais si je m'arrêtais, au milieu de la rue, masquant mon délire sous un parapluie.

J'ai peut-être sauté (c'est sans doute illusoire) : j'étais convulsivement illuminé, je riais, j'imagine, en courant¹. »

L'expérience intérieure ayant été écrite entre l'hiver 1941 et l'été 1942², Bataille fait remonter ce souvenir à « quinze ans de cela (peut-être un peu plus) », ce qui nous ramène au milieu des années 1920, au moment même où Bataille habitait rue de Rennes avec sa mère et son frère³.

Jusqu'à la fin des années 1930, il semble que Bataille ne connut plus ces états de « ravissement », d'« illumination ». C'est seulement à partir d'Acéphale, mais surtout à partir du *Coupable* qu'il confia qu'il avait encore atteint ces états. Ce dernier livre, qui fut écrit avant *L'expérience intérieure* mais qui fut publié après, sera ponctué de récits de multiples expériences d'extase. Bataille évoquera ainsi le « premier jour⁴ » où, dans une forêt, « le mur a cédé⁵ » de nouveau, en 1938. Il fera encore le « récit d'une expérience brûlante⁶ » du même type, qui eut lieu elle aussi dans une forêt. Il décrira également ses ravissements devant les photographies du condamné chinois, victime du Supplice des cent morceaux⁷, ses illuminations devant « les pentes nues des montagnes⁸ » ou face aux murs de sa chambre⁹.

Notre objectif, en pointant ces passages, n'est pas de faire un relevé exhaustif des récits d'extase de Bataille, ni même, pour l'instant du moins¹⁰, de préciser par quelles méthodes il a pu produire ces illuminations successives. Pour l'heure, il suffit simplement de considérer que ces expériences mystiques ont eu lieu, et qu'elles ont eu une importance capitale dans la quête du « savoir absolu », transformant cette dernière en une expérience mystique, et non plus seulement philosophique, de la connaissance. « J'identifie expérience et connaissance¹¹ », écrira Bataille de *L'expérience intérieure*.

¹ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, pp. 46-47.

² Bataille, *OC*, V, p. 421.

³ Bataille vécut rue de Rennes de 1919 à 1928. Surya, *op. cit.*, p. 614.

⁴ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 269.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 276.

⁷ *Ibid.*, pp. 268-269.

⁸ *Ibid.*, p. 294.

⁹ *Ibid.*, p. 296.

¹⁰ Voir *infra*, troisième partie, chapitre 2, 2.2.2.1 – Les trésors d'Indo-Chine : Bataille yogi, p. 383.

¹¹ Bataille, *OC*, V, p. 473.

Ainsi, on aperçoit que la religion nietzschéenne de Bataille n'est pas la contradiction de la recherche scientifique de la connaissance. Certes, l'extase représente par rapport au « savoir absolu » une sorte de béance. Pourtant, c'est comme dialectiquement que Bataille va intégrer ces deux expériences de connaissance que sont la philosophie positive de Hegel et la foi négative de Nietzsche, traçant ainsi la voie de la troisième et dernière étape de l'« expérience intérieure ».

1.1.3 – Phase 3 : Rencontre avec l'étrange M. Blanchot ou le système désœuvré du savoir

En effet, la béance symbolisée par le mysticisme de Bataille demeure par rapport à Hegel une béance partielle, un simple fossé en réalité, sur lequel il est possible de jeter un pont. Événement heureux donc que ce fossé, puisqu'il permet le pont, et que ce pont permet à Bataille d'être Hegel, mais à sa manière, sans répéter à la lettre l'« interprétation géniale » de Kojève.

Dans sa quête du « savoir absolu », Bataille avait premièrement suivi le chemin de Hegel. Mais grâce à l'expérience de la foi négative, il va pouvoir atteindre une conclusion différente de celle donnée dans *La phénoménologie de l'esprit*. Hegel avait montré en effet qu'en 1806, arrivé à la fin de l'Histoire, le « savoir absolu » avait été incarné en sa propre personne. « A l'instar de Hegel, écrit Bataille, j'imagine l'histoire achevée¹ ». Cependant, lui, n'atteindra pas le « savoir absolu », et ce ne sera pas faute d'une incapacité intellectuelle, ni la conséquence d'une modestie socratique. Ce sera le fait tout simplement d'un autre point de vue qui, au « savoir absolu », substituera le « non-savoir ». Comment ce renversement s'est-il opéré ? Qu'est exactement ce « non-savoir » que Bataille semble manipuler comme une amulette ? Par quel biais a-t-il pu parvenir à une conclusion apparemment si différente de celle de Hegel ?

« *Iipse*, écrit Bataille, j'ai voulu être tout (par le savoir) et je tombe dans l'angoisse : l'occasion de cette angoisse est mon non-savoir, le non-sens sans remède (ici le non-savoir ne supprime pas les connaissances particulières, mais leur sens, leur enlève tout sens)². »

¹ Bataille, *OC*, VI, p. 412.

² *Ibid.*

Parvenu au système de la connaissance, au savoir encyclopédique décrit par Hegel, Bataille se trouve en défaut et met par là même en crise la visée encyclopédique du savoir. Au sommet du savoir, il aperçoit une infinité de sommets plus hauts les uns que les autres. Il découvre alors qu'un homme isolé ne peut pas résoudre l'« énigme ». Le chercheur, dans l'aventure de la pensée, ne peut que connaître cet état où, arrivé à l'euphorie de la résolution du problème, il finit par se rendre compte que sa réponse ne fait illusion qu'un temps. La valeur d'une idée se mesure aussi au temps de satisfaction qu'elle donne à celui qui en use. Le « non-savoir » est en partie une conceptualisation de cette insatisfaction fondamentale qui nous pousse à connaître sans apaisement durable.

Ayant flirté avec les connaissances les plus variées et pensant avoir le bagage épistémique nécessaire pour clore l'Histoire, Bataille, au lieu de dévoiler la réponse au monde, s'enferma et se replia sur lui-même, dans les tréfonds de ce qui s'affirmait lentement comme l'« expérience intérieure ». A cette époque, l'« expérience » portait déjà son nom, mais Bataille s'y enlisait beaucoup plus qu'il ne la maîtrisait. Ambrosino et Kojève lui ont offert les outils pour penser le système hégélien d'une autre façon, mais Hegel n'est-il pas « mort noyé¹ » ? N'a-t-il pas frôlé la folie ?

« Hegel, je l'imagine, toucha l'extrême. Il était jeune encore et crut devenir fou. J'imagine même qu'il élaborait le système pour échapper (chaque sorte de conquête, sans doute, est le fait d'un homme fuyant une menace). Pour finir, Hegel arrive à la *satisfaction*, tourne le dos à l'extrême. *La supplication est morte en lui*. Qu'on cherche le salut, passe encore, on continue de vivre, on ne peut être sûr, il faut continuer de supplier. Hegel gagna, vivant, le salut, tua la supplication, *se mutila*. Il ne resta de lui qu'un manche de pelle, un homme moderne. Mais avant de se mutiler, sans doute il a touché l'extrême, connu la supplication : sa mémoire le ramène à l'abîme perçu, *pour l'annuler !* Le système est l'annulation². »

Bataille reproche à Hegel de s'être arrêté en chemin, d'avoir cessé la « mise en question » et de s'être « satisfait » de son « système du savoir ». Or, pour Bataille, il ne peut y avoir de « satisfaction », de réponse qui tienne, il n'y a qu'une insatisfaction fondamentale, qu'un questionnement interminable :

« Le développement ultime de la connaissance est celui de la mise en question. Nous ne pouvions sans fin donner le pas à la réponse... au savoir... : le savoir au dernier

¹ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 242.

² Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 56.

degré laisse devant le vide. Au sommet du savoir, je ne sais plus rien, je succombe et j'ai le vertige¹. »

Ainsi, au « système du savoir » de Hegel, Bataille opposait le « Système inachevé du non-savoir² ». Dans *L'écriture et la différence*, Derrida avait fort bien analysé cette spécificité de l'hégélianisme de Bataille. Selon Derrida, Bataille n'était ni hégélien, ni anti-hégélien³, et il montre comment ce dernier, qui avait forgé certains de ses principaux concepts par rapport ceux de Hegel, met en réalité le « système du savoir » en crise, préférant l'absence totale d'issue à l'arrêt de la pensée discursive sur un point plutôt qu'un autre :

« La notion d'*Aufhebung* (le concept spéculatif par excellence, nous dit Hegel, celui dont la langue allemande détient le privilège intraduisible) est risible en ce qu'elle signifie *l'affairement* d'un discours s'essoufflant à se réapproprier toute négativité, à élaborer la mise en jeu en *investissement*, à *amortir* la dépense absolue, à donner un sens à la mort, à se rendre du même coup aveugle au sans-fond du non-sens dans lequel se puise et s'épuise le fonds du sens⁴. »

Hegel refusa de perdre face à la question. Pour lui, de même que le Moi n'existe qu'en rapport à un autre Moi, la question ne peut se suffire à elle-même et se trouve forcément en regard d'une réponse qui est la fin, à la fois terme et but, de la pensée philosophique. A la suite de Derrida, dans un ouvrage beaucoup plus récent, Hamano a distinctement établi, à travers une minutieuse étude chronologique des textes de Bataille, que c'est Blanchot qui va apprendre à Bataille « comment perdre⁵ », qui va l'instruire sur la façon d'obtenir une « dépense absolue ».

En 1941, Bataille cherchait en effet un élan pour surmonter les problèmes que lui posait son expérience de pensée. A partir de l'automne, afin de faire connaître l'état actuel de ses recherches et de trouver une éventuelle issue à ses questions, il organisa chez Denise Rollin des réunions où il donnait lecture de passages de *L'expérience intérieure*, alors en pleine rédaction⁶. Ces lectures, pendant lesquelles il faisait part de son désarroi de ne pouvoir formaliser son « expérience », étaient suivies de discussions et de débats avec l'assistance. Parmi ces auditeurs, se

¹ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 333.

² Bataille, *OC*, VI, p. 362.

³ Derrida, « De l'économie restreinte à l'économie générale », in *L'écriture et la différence*, *op. cit.*, p. 373.

⁴ *Ibid.*, pp. 377-378.

⁵ Hamano, *Georges Bataille – La perte, le don et l'écriture*, *op. cit.*, pp. 99-162.

⁶ Surya, *op. cit.*, p. 385.

trouvaient notamment Queneau, Leiris, Prévost, Michel Fardoulis-Lagrange et bien entendu Blanchot, qu'il venait de rencontrer¹.

Bataille dit ne pas aimer le mot « mystique », car il sous-entend l'appartenance à une « confession » religieuse particulière². Son « expérience » est dégagée, selon lui, de toute affiliation, de tout lien d'école :

« L'expérience intérieure ne pouvant avoir de principe ni dans un dogme (attitude morale), ni dans la science (le savoir n'en peut être ni la fin ni l'origine), ni dans une recherche d'états enrichissants (attitude esthétique, expérimentale), ne peut avoir ni d'autre souci ni d'autre fin qu'elle-même³. »

Cependant, là où l'« expérience » se libère de ses fers, Bataille se retrouve enchaîné : sans lien qui la rattache à l'humanité culturelle, l'« expérience intérieure » a-t-elle un but, une « raison d'être⁴ » qui autorise sa continuation ? « L'absence d'une réponse formelle (dont je m'étais passé jusque là) finit par me laisser un grand malaise⁵ », écrivait alors Bataille. Il confia ce problème au groupe de réflexion qu'il avait convoqué et c'est de Blanchot qu'il reçut la réponse qu'il souhaitait. Rien d'étonnant d'après les témoignages de Prévost et de Fardoulis-Lagrange, puisque selon eux les débats étaient essentiellement occupés par Bataille et Blanchot⁶, ce qu'atteste *L'expérience intérieure* :

« Conversation avec Blanchot. Je lui dis : l'expérience intérieure n'a ni but, ni autorité qui la justifient. Si je fais sauter, éclater le souci d'un but, d'une autorité, du moins subsiste-t-il un vide. Blanchot me rappelle que but, autorité sont des exigences de la pensée discursive ; j'insiste, décrivant l'expérience sous la forme donnée en dernier lieu, lui demandant comment il croit cela possible sans autorité ni rien. Il me dit que l'expérience elle-même est l'autorité. Il ajoute au sujet de cette autorité qu'elle doit être expiée⁷. »

Il n'y a pas lieu ici d'analyser cette modalité d'autorité⁸, car l'objectif est de montrer comment Blanchot a pesé d'un autre poids sur l'« expérience » de Bataille, toutefois il fallait signaler l'importance multidimensionnelle de l'intervention de la pensée de Blanchot sur celle de son ami. Si Bataille, en effet, a contribué à

¹ *Ibid.*

² Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 15.

³ *Ibid.*, p. 19.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Surya, *op. cit.*, pp. 385-386.

⁷ Bataille, *op. cit.*, p. 67.

⁸ Voir à ce sujet Hamano, *op. cit.*, pp. 133-137.

bouleverser les positions politiques de Blanchot, c'est manifestement ce dernier qui en réalité a été l'« autorité » de l'« expérience ».

Sartre rapporte que, pour Albert Camus, *L'expérience intérieure* est « la traduction et le commentaire exact de *Thomas l'obscur*¹ », le premier livre que Blanchot publia en 1941. Surya, qui rend compte de ce fait, ironise sur cette interprétation en demandant lequel des deux livres Camus n'a pas lu². Mais il est tout à fait possible que Camus ait trouvé cette idée en lisant uniquement *L'expérience intérieure*, et qu'il n'ait pas lu *Thomas l'Obscur* n'affaiblit en rien la puissance de cohésion qui unit selon lui Bataille et Blanchot, puisque *L'expérience intérieure* fait directement référence autant à la personne de Blanchot qu'à *Thomas l'Obscur*³, plaçant l'homme et le texte sur le chemin de l'« expérience » de Bataille.

Quelque chose va lier Bataille et Blanchot, un nœud gordien, sinon « l'amitié⁴ » étrange de deux hommes qui ne prononcent pas le même discours, mais qui parlent depuis une même tribune. En 1962, quelque temps avant la mort de Bataille, Blanchot offre à celui-ci son dernier livre paru, *L'attente, l'oubli*. Il le lui dédicace « dans la pensée du but qui nous est en commun⁵. » Quel était ce « but » secret qui joignait l'effort du tapageur Bataille à celui du silencieux Blanchot ? Tous deux firent sans doute beaucoup pour que personne ne le sache jamais : aucun document pouvant attester ce « but » ne subsiste, l'un et l'autre ayant semble-t-il d'un commun accord détruit leur correspondance⁶.

Reste que Blanchot doit être considéré, avec Ambrosino, Kojève (Hegel) et Nietzsche, comme l'un des adjuvants essentiels au développement de l'« expérience intérieure ». Le physicien et l'hégélien se chargeant de fournir les connaissances quand Nietzsche et l'étrange Blanchot jouaient l'un et l'autre le rôle d'un Charon guidant Bataille dans une contrée où le vide et l'absence de tout flottent dans les airs comme des feuilles d'automne.

¹ Albert Camus, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 380.

² Surya, *op. cit.*, p. 380.

³ La version de *Thomas l'Obscur* citée par Bataille est celle de 1941. Il faut savoir qu'après épuisement, c'est une deuxième version qui sortit en 1950, celle-ci quatre fois moins volumineuse que la précédente. C'est cette version qui fut constamment rééditée par la suite et que l'on retrouva en édition de poche (Gallimard, « L'imaginaire »). Tout récemment, en 2005, la version originale a été republiée : Maurice Blanchot, *Thomas l'Obscur – Première version, 1941*, Paris, Gallimard, 2005.

⁴ *L'amitié* est le titre de la première partie de *Le Coupable*, comme il est le titre d'un livre que Blanchot publia en 1971 en hommage au lien qui continuait de l'unir à son ami décédé. Blanchot, *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971.

⁵ Blanchot, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 384.

⁶ Surya, *op. cit.*, p. 383.

Avec Blanchot, Bataille va s'engager dans un mouvement en spirale qui rompt tout autant avec la circularité du discours hégélien¹ qu'avec l'« Éternel retour » de Nietzsche. Le « système du savoir » se trouve alors désœuvré, c'est-à-dire sans œuvre, sans résultat définitif qui puisse être présenté comme tel. Le « non-savoir » apparaît comme une « non-œuvre », comme les cris d'un homme mort d'angoisse qui refuse de « se mutiler » à la manière de Hegel en figeant son discours et ses concepts². C'est pourquoi le « système du savoir » de Bataille doit, par une volonté féroce, et non par impuissance, rester « inachevé ».

Dans la correspondance que Bataille eut avec Kojève durant la rédaction de *Le Coupable* (de 1939 à 1943), l'auteur de *L'expérience intérieure* s'imagina ainsi être la Némésis de Hegel :

« [...] Mon expérience, vécue avec beaucoup de souci, m'a conduit à penser que je n'avais plus rien "à faire". (J'étais mal disposé à l'accepter, et, comme vous l'avez vu, ne me suis résigné qu'après m'être efforcé.)

Si l'action (le "faire") est – comme dit Hegel – la négativité, la question se pose alors de savoir si la négativité de qui n'a "plus rien à faire" disparaît ou subsiste à l'état de "négativité sans emploi" : personnellement, je ne puis que décider dans un sens, étant moi-même cette "négativité sans emploi" (je ne pourrais me définir de façon plus précise). Je veux bien que Hegel ait prévu cette possibilité : du moins ne l'a-t-il pas située à l'issue des processus qu'il décrit. J'imagine que ma vie – ou son avortement, mieux encore, la blessure ouverte qu'est ma vie – à elle seule constitue la réfutation du système fermé de Hegel³. »

On peut être étonné du type d'argumentation que Bataille développe ici. Il n'y a pas à redire sur l'enchaînement logique de ses propos, il pose en effet clairement les faits, décrivant le chemin qui va de la « négativité » strictement hégélienne à la « négativité sans emploi ». Cependant, il est frappant de constater que Bataille a recours, non à des arguments philosophiques, mais à des ressentis d'ordre sensible

¹ Kojève, « Préface à l'œuvre de Georges Bataille » (1950), in Bataille, *OC*, VI, p. 363.

² Il n'y a pas réellement chez Bataille de concepts, il y a plutôt des notions si l'on entend par là une idée déterminée de façon très flottante. C'est ce qui explique le fait que régulièrement ses notions se transformeront, bien qu'elles recouvriront sensiblement la même pensée. Ne pas figer les notions, c'est rechercher la liberté, c'est échapper à « l'ennui » et aux escarres de l'intelligence : « Précédemment, je désignais l'opération souveraine sous les noms d'*expérience intérieure* ou d'*extrême du possible*. Je la désigne aussi maintenant sous le nom de *méditation*. Changer de mot signifie l'ennui d'employer quelque mot que ce soit. » Bataille, *Méthode de méditation*, in *OC*, V, p. 219.

³ Bataille, « Lettre à X., chargé d'un cours sur Hegel... », in *Le Coupable*, *OC*, V, pp. 369-370.

(« mon expérience, vécue avec beaucoup de souci » ; « la blessure ouverte qu'est ma vie »).

Or, en mettant l'accent sur cette sensibilité exacerbée et surtout en situant celle-ci « à l'issue » de son système, Bataille rejoignait en réalité deux conclusions différentes. La première est celle qu'il expose à Kojève et que, d'accointance avec Blanchot, nous avons exposée ici : Bataille incarnant un système désœuvré du savoir qui est « la réfutation du système fermé de Hegel ». Mais la seconde, simultanée, contradictoire, antagoniste et absolument complémentaire, le ramène au plus proche de la conclusion de Hegel et incite à penser que ce n'est qu'en apparence que Bataille s'est éloigné du « savoir absolu » hégélien. En effet, le dernier chapitre de *La phénoménologie de l'esprit*, précisément intitulé « *Das absolute Wissen* », se résume ainsi :

- « - L'histoire est finie ;
- Le savoir absolu est réalisé ;
- Il nous reste donc à travailler pour construire la science ;
- Nous pouvons ainsi retourner à notre point de départ, la simple certitude sensible¹. »

Cette boucle qui rétrograde le « savoir absolu » en « simple certitude sensible » n'est pas la moindre des difficultés auxquelles les commentateurs de Hegel sont confrontés :

« [...] Comment la possession du savoir absolu [...] peut-elle n'être qu'une préparation à la science, alors qu'elle semble supposer la possession de la science [...] ? [...] Comment comprendre que la possession du savoir absolu soit une justification circulaire d'un retour à cette non-possession du savoir absolu ou à cette possession d'un *non-savoir absolu*, qu'est la simple certitude sensible au sein de l'existence naturelle et dans le cadre d'un devenir historique contingent ?² »

Hegel lui-même, s'il s'était orgueilleusement défini comme le « Sage », « l'Homme-du-savoir-absolu », avait néanmoins intégré l'enseignement de Platon selon lequel la « Sagesse » est chimérique. Le système de Hegel, en même temps qu'il est le « savoir absolu », est le « non-savoir absolu ». Le système est la destruction du système, il est ce même promontoire d'où Bataille s'est senti en décalage avec Hegel. Mais, subtilement, on voit bien que Bataille et Hegel parlèrent

¹ Rousset, « Introduction » à Hegel, *Le savoir absolu*, op. cit., p. 11.

² *Ibid.*, pp. 12-13. Nous soulignons.

de la même chose, ils avaient contemplé le même objet de pensée, chacun se tenant à une extrémité opposée :

« En un sens, écrira Bataille, la pensée de Hegel est le contraire de la mienne, mais je ne m'y retrouve que dialectiquement, si je puis dire, hégéliennement¹. »

Seul un effet d'écriture distingue Bataille de Hegel, et cette distinction est mue par le fait que la pensée de Bataille privilégiait avant tout la « sensibilité », ce qu'il exprima dans l'un des seuls documents sonores que nous ayons aujourd'hui de lui² :

« [...] Je fais, pour ma part, appel davantage à la sensibilité qu'à l'intelligence et, dès ce moment, c'est l'expression, par son caractère sensible, qui compte le plus. D'ailleurs, ma philosophie ne pourrait en aucune mesure s'exprimer sous une forme qui ne soit pas sensible : il n'en resterait absolument rien³. »

Hegel, parce qu'il était un philosophe professionnel exceptionnellement rigoureux, s'abstint de faire de ses états d'âme des arguments. Bataille, au contraire, bien qu'il put dire qu'il fit œuvre de « philosophie », a maintes fois répété qu'il ne s'exprimait pas en philosophe et que sa pensée était « fondée sur une expérience subjective⁴ » essentiellement sensible.

Mais comme Hegel, il eut « l'audace inouïe » de penser qu'en lui tout avait été résolu : « il n'était rien que je ne sache⁵ », écrivait-il dans l'« Avant-propos » de *L'expérience intérieure*. Reste que lorsque ladite « expérience intérieure » fut réalisée dans ses trois phases, Bataille renversa l'image du « savoir absolu » : le « non-savoir » de Bataille était devenu le « savoir absolu » de Hegel décrit en des termes négatifs.

¹ Bataille, brouillon de réponse à une demande de notice pour le « *Lexicon der Literatur der Gegenwart* », in *OC*, VII, p. 615.

² Nous disposons également d'un autre document, d'un rare intérêt, celui de la seule émission de télévision à laquelle Bataille participa. Cet enregistrement est accessible sur le site http://www.pileface.com/sollers/article.php?id_article=359

³ Bataille, *France Culture*, 10 décembre 1954. Ce document est audible sur http://www.pileface.com/sollers/article.php?id_article=595

⁴ Bataille, brouillon de réponse au « *Lexicon...* », in *op. cit.*

⁵ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, *op. cit.* p. 11.

1.1.4 – *Extase et explication causale : l'écriture simultanée de la Somme athéologique et du projet « Part maudite »*

Recherche « émotionnelle¹ » et extatique d'une part, recherche « discursive² » et scientifique d'autre part, Bataille a donc mêlé ces deux systèmes de cognition opposés. Il a, à un moment donné, ressenti la fierté d'avoir découvert « la possibilité d'unir *en un point précis* deux sortes de connaissances jusqu'ici ou étrangères l'une à l'autre ou grossièrement confondues³ » : « J'en éprouvai, écrit-il, un sentiment de triomphe : peut-être illégitime, prématuré?...⁴ » Mais cette exaltation ne fut que le fruit d'un instant. En réalité, pour Bataille, c'était une souffrance continue, éprouvée dans les affres de l'écriture, que de maintenir sa pensée dans cet entre-deux. Pour affirmer ceci, nul besoin d'exhumer les nombreux brouillons de plans qu'il avait échafaudés à la fin de sa vie pour tenter d'unifier ses écrits⁵. Il suffit d'observer la chronologie de l'écriture et de la parution de ses textes.

Ainsi, *La consumation*, premier volet du projet « *Part maudite* », et *L'expérience intérieure*, premier tome de la *Somme athéologique*, sont des livres apparemment des plus différents, tant par les sujets que par les méthodes d'approche de la connaissance qui y sont déployés. De même pour *La limite de l'utile* et pour *Le Coupable*. Pourtant, tous ces livres ont été écrits en même temps et ne peuvent être lus les uns sans les autres sans risquer de dénaturer la dynamique de la pensée globale de Bataille. En aucun cas l'« athéologie » ne peut être abordée et comprise sans la lecture parallèle de l'« économie générale », et de la même manière, on ne comprend rien aux conclusions de l'« économie générale » si l'on ne sait pas quel mystique a été Bataille.

Dans l'« Avant-propos » de *L'expérience intérieure*, Bataille confia son désir de comprendre le monde :

« Ce monde est donné à l'homme ainsi qu'une énigme à résoudre. Toute ma vie – ses moments bizarres, déréglés, autant que mes lourdes méditations – s'est passée à résoudre l'énigme⁶. »

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Bataille, « Plans pour la somme athéologique », in *OC*, VI, pp. 360-374.

⁶ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 11.

Mais *L'expérience intérieure* est « le récit d'un désespoir¹ » : désespoir de ne pouvoir donner une finalité positive à cette ambition, aveu d'une impossibilité subie dans la chair et les nerfs. Des années avant le commencement de l'« expérience intérieure » et la rédaction du livre éponyme, nous avons déjà vu que Bataille avait en effet entrepris l'écriture de *La Part maudite*², livre dans lequel il avait prévu de révéler la solution de « l'énigme » du monde. Mais, parce que le système de Hegel était en train de se fissurer, parce que sa crise mystique l'y contraignait, Bataille dut renoncer à cette entreprise :

« Aux trois quarts achevé, écrit-il lapidairement pour conclure son avant-propos, j'abandonnai l'ouvrage où devait se trouver l'énigme résolue. J'écrivis *Le Supplice*, où l'homme atteint l'extrême du possible³. »

Du constat de cette incapacité dernière à se délivrer et se soulager de la quête du sens, il écrivit alors « *Le Supplice* », qui allait être l'embryon et le chapitre central de *L'expérience intérieure*⁴. Dans les notes manuscrites de *Méthode de méditation*, Bataille évoqua encore *La Part maudite*, « ouvrage commencé depuis quinze ans, plusieurs fois abandonné – la dernière fois, comme je l'ai dit (*E. I.* [p. 13]) pour écrire *Le Supplice*⁵ ». Dans une autre variante, Bataille mentionne en des termes plus précis ce double jeu d'écriture, rajoutant également « qu'en un sens⁶ », la *Méthode de méditation* « introduit cet opuscule⁷ » d'« économie générale » qu'est *La Part maudite*. Il parle ainsi de :

« [...] l'ouvrage [...] que j'abandonnai comme je l'ai dit (*E. I.*, p. [13]) pour écrire le *Supplice* et qui n'est qu'une économie générale de l'énergie (ordonnant un système de rapport – scientifique – des objets de pensée à la modalité humaine non de la substance mais de la dépense d'énergie – à l'immanent, non plus au transcendant)⁸. »

Dans les textes économiques, on trouvera le même type de renvoi. Les toutes dernières lignes de *La Part maudite* par exemple, dans un étonnant tête à queue,

¹ *Ibid.*

² Voir *supra*, partie I, chapitre 2, 2.1.1 – *La part de Georges Ambrosino dans La Part maudite : sur un livre à quatre mains*, p. 66.

³ Bataille, *op. cit.*

⁴ « Les seules parties de ce livre écrites nécessairement – répondant à mesure à ma vie – sont la seconde, le *Supplice*, et la dernière. J'écrivis les autres avec le louable souci de composer un livre. » Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, pp. 9-10.

⁵ Bataille, *OC*, V, p. 470.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 472.

tendent en quelque sorte de rendre le discours historique et économique de Bataille insituable en disant quel chercheur il était entièrement :

« [...] L’auteur de ce livre d’économie se situe par ailleurs (par une partie de son œuvre) à la suite des *mystiques* de tous les temps (mais il n’en est pas moins étranger à toutes les présuppositions des mysticismes divers, auxquels il n’oppose que la lucidité de la *conscience de soi*). »

Même allusion dans *La limite de l’utile*, ce livre si peu cité, si ce n’est pour dire qu’y sont regroupés « les fragments d’une version abandonnée de *La Part maudite*¹ », dont le titre initial devait être *La Part maudite ou la limite de l’utile*². En effet, ces pages, écrites entre 1939 et 1945, ont été rédigées dans le même temps que celles du *Coupable*, dont les manuscrits vont de 1939 à 1943. Rappelons que ce dernier ouvrage était envisagé par son auteur comme un « journal », mais que Bataille voyait en *La limite de l’utile* un livre commencé « depuis quinze ans³ » et qui devait bientôt être édité par Gallimard⁴. Cela ne signifie pas que *Le Coupable* servait de vide-poche à *La limite de l’utile*, bien au contraire, ces deux livres eurent autant d’importance l’un que l’autre et l’un pour l’autre. Bataille passait allégrement de l’expérience mystique à l’explication causale, confiant à son « journal » les impasses dernières auxquelles il se devait de donner une forme écrite et scientifique dans son essai d’« économie générale ». Alors que la bataille du Nord battait son plein, Bataille note :

« Pendant la nuit du 9 au 10 mai, je ne savais rien, ne pressentais rien : je me réveillais sans cesse et, ce que je n’ai peut-être jamais fait, je gémissais, murmurant sur l’oreiller, misérablement : Pitié !... [Je gémissais près de celle à côté de laquelle j’étais couché : elle m’entreignait doucement pour me calmer. Une alerte nous réveilla, nous nous sommes longtemps mêlés. Lorsque je suis]⁵

Descendu dans le jardin ensoleillé, je vis de l’autre côté de la grille le vieillard que l’on appelle ici le “commandant”, portant tablier bleu de jardinier : de son accent bonasse de paysan racé, ému, mais simplement, il me dit ce qu’annonçait la radio : les Allemands en Belgique et en Hollande⁶. »

¹ Thadée Klossowski, in Bataille, *OC*, VII, p. 502.

² *Ibid.*

³ Bataille, lettre du 29 septembre 1945 aux éditions Gallimard, cité par Thadée Klossowski, in *ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Ce passage donné entre crochets avait été supprimé de l’impression. Dans les « Notes » de *La limite de l’utile*, il est fourni par Thadée Klossowski tel qu’il est donné dans le manuscrit. Bataille, *OC*, VII, p. 517. Cette année-là, Bataille habite une maison de Saint-Germain avec Denise Rollin. Surya, *op. cit.*, p. 653.

⁶ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 289.

Ce n'est que le 20 mai 1940 que Bataille fit état de cet événement dans *Le Coupable*. Ce qui lui servit de « journal » en la date du 10 mai, ce jour « ensoleillé » où il eut du « “commandant” » les dernières nouvelles de la guerre, ce fut *La limite de l'utile*. Néanmoins, comme *Le Coupable* était écrit pendant les conflits, mais pas destiné à en parler, il en était en quelque sorte de même de *La limite de l'utile*. « 10-5-40¹ », cette date apparaît dans les dernières pages de *La limite de l'utile*, au milieu d'un développement serré sur la nature de la connaissance. Faisant irruption au milieu de l'essai de Bataille comme une fleur au sein des ruines, cette date « transforme l'essai » si l'on nous permet le jeu de mots, elle rappelle la solidarité intrinsèque qui unit *La limite de l'utile* au *Coupable*, et qui fait de chacun d'eux la quête complémentaire de l'autre.

Cette insistance de Bataille sur les péripéties des écritures parallèles de la *Somme athéologique* et de l'« économie générale » est proportionnelle à l'intensité des interactions et des interférences qui relie et séparent en même temps ces deux grands ensembles de textes. Nous avons dit au début de cette section que cette ligature, véritable anneau de Moëbius de la pensée de Bataille, était vécue par lui comme une souffrance. En effet, c'était se perdre régulièrement et flirter incessamment avec le « non-savoir » que de chercher ça et là une connaissance à hauteur de l'homme entier :

« Dans la plénitude du ravissement, lorsque rien ne comptait que l'instant même, j'échappais aux règles communes. Mais pour les retrouver bien vite inchangées, et de même que, dans l'élan, l'extase – ou la liberté de l'instant – se dérobe à l'utilité possible, de même l'être utile, qui définit l'humanité, m'apparaît lié au besoin des biens matériels, et j'imagine mauvais de lui donner des fins supérieures². »

Le « ravissement » résout le souci de « l'utile », mais uniquement dans « l'instant », or cette résolution est un surplus luxueux puisque avant toute extase, « l'humanité » a besoin de manger, d'être dans le quotidien. Et ni la « fin supérieure » du « ravissement », ni l'arrêt de la vie sur les actions « utiles » ne sont pour Bataille des réponses pleinement acceptables.

Cependant, le basculement entre l'un et l'autre est plus que nécessaire, il est inéluctable :

¹ Bataille, *La limite de l'utile*, in *OC*, VII, p. 267.

² Bataille, *Méthode de méditation*, in *OC*, V, p. 228.

« La connaissance est engagée dans un égarement chronique. Je considère la suite des changements de la pensée comme un seul mouvement solidaire¹. »

C'est cet « égarement chronique » qui, tour à tour, fit passer Bataille de l'extase « athéologique » à l'explication causale de l'« économie générale » puis du savoir au « non-savoir ».

De cette façon, lorsque Bataille nous révélait de façon si obscure son « secret² », à savoir que « le non-savoir communique l'extase³ », il ne sous-entendait pas que l'apparition du « non-savoir » dans sa pensée précédait celle des premières extases, puisque plusieurs extases l'ont touché avant même qu'il ne formule la notion de « non-savoir⁴ ». Mais en conceptualisant le « non-savoir », c'est-à-dire en trouvant une écriture pour figer ce qui ne saurait être figé par un discours classique, Bataille révélait le « mouvement solidaire » des changements de toute pensée, et en premier lieu de la sienne. Il touchait le « système » foucaldien, le « dehors » qui active et unifie ce dispositif binaire de connaissance. Il montrait, enfin, ce manège de montagnes russes qui fit passer incessamment son existence des fulgurations extatiques du « non-savoir » où, dans « l'instant », il ne sait rien, à ces moments discursifs où il sait qu'il ne sait rien et où il écrit longuement et paradoxalement toute une philosophie du savoir basée sur cette nuit silencieuse et sidérante d'où ne sort aucun savoir. Le « non-savoir » de Bataille est la connaissance des mécanismes souterrains de « l'égarement chronique » et tragi-comique d'une pensée qui est par nature éternellement insatisfaite.

1.2 – Le projet d'« histoire universelle » : une histoire à la mesure de l'univers ?

Dans les dernières années de sa vie, Bataille avait entrepris d'écrire un essai d'« histoire universelle ». Un article, « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? », et quelques brouillons de plans retrouvés après sa mort sont tout ce qui demeure apparemment de ce projet. La maladie et les soucis matériels l'ont malheureusement empêché d'aller au bout de cet essai, ce qu'il a amèrement regretté, comme en a

¹ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 309.

² Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 73.

³ *Ibid.*

⁴ Cette notion apparaît pour la première fois en 1943. *Ibid.*, p. 15.

clairement témoigné Piel¹. Ce regret était d'autant plus grand que, pour Bataille, l'« histoire universelle » devait constituer rien moins que « le véritable couronnement² » de l'ensemble des recherches qu'il avait pu mener jusque là.

Qu'est-ce, effectivement, que cette « histoire universelle » ? Quelle est l'histoire de cette « histoire » ? En quoi devait-elle constituer « le véritable couronnement » de l'œuvre de Bataille ? Quel devait être son contenu ? S'agissait-il encore d'une réécriture de l'histoire selon Hegel, comme Bataille avait pu en formuler l'idée³ ? Ou s'agissait-il plutôt d'un réel projet d'unification de tout ce que Bataille avait pu écrire et penser autant dans le domaine de l'« économie générale » que de l'« athéologie » ?

1.2.1 – L'histoire de l'« histoire universelle »

Le moins que l'on puisse dire pour commencer est que l'« histoire universelle » n'est pas une invention originale de Bataille. Le vocable même est ancien et en cette matière Bataille eut de nombreux prédécesseurs. De plus, dans le temps même où Bataille pensait cette « histoire universelle », d'autres projets portant ce nom ou s'y assimilant ont également émergé dans la tradition historiographique.

Il est important de reconnaître la teneur de ces différentes « histoires universelles » afin de saisir en quoi l'entreprise de Bataille s'en distingue et/ou s'en rapproche. Car sans doute est-il possible de comprendre intuitivement ce qu'est une « histoire universelle ». De cette façon, si on ne me demande pas ce qu'elle est, je le sais, mais si on me le demande, je ne le sais plus. Est-ce une histoire de l'univers ? Une histoire mondiale ? Une histoire générale ? Une histoire globale ? Une histoire totale ? Une histoire hégélienne ? Une histoire synthétique ?

Sans doute l'« histoire universelle » de Bataille est tout cela à la fois. Mais pour le savoir, pour savoir quelle idée de l'Histoire se cache sous ce projet inabouti, il faut précisément étudier les travaux des prédécesseurs et des contemporains de Bataille et déterminer la place qu'il occupe parmi eux.

¹ Piel, « Bataille et le monde », *art. cit.*, p. 723.

² *Ibid.*

³ Dans la conférence du *Collège de sociologie* du 5 février 1938, Bataille a émis le désir de réécrire *La phénoménologie de l'esprit* en s'appuyant sur les « données objectives » de la sociologie et de la psychanalyse. Bataille, « Attraction et répulsion – II. La structure sociale », in *Le Collège de sociologie*, *op. cit.*, pp. 143-168. Voir également Jean-Claude Monod, « L'art avant l'histoire ou comment Bataille célèbre Lascaux », in *L'Histoire-Bataille*, *op. cit.*, p. 112.

1.2.1.1 – La critique du savoir encyclopédique

C'est en 1956 que le projet d'« histoire universelle » apparaît pour la première fois sous la plume de Bataille, dans l'article intitulé très pertinemment « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? ». Paru dans le numéro d'août-septembre de *Critique*, cet article répondait à la publication du tome I de l'*Histoire universelle* de l'*Encyclopédie de la Pléiade* éditée sous la direction générale de Queneau, ainsi qu'à la parution, quelques mois plus tôt, de l'*Histoire générale des civilisations* placée sous la responsabilité de Maurice Crouzet¹. Bataille profita de cette occasion de comparer deux grandes façons d'envisager et d'écrire l'histoire pour dessiner la forme de sa propre méthode historiographique.

Bien que Bataille reconnût la qualité de ces travaux d'historiens « spécialistes », on s'aperçoit vite qu'il n'était pas avare de reproches envers les principes de Queneau et de Crouzet. « La sévérité de ces jugements tient, entre autres, à ce que Bataille préparait un projet d'« Histoire universelle »² », remarque Marmande, mais cette « sévérité » tient surtout et précisément du fait que la vision de l'histoire supportée par ce projet était très différente de celles des « histoires universelles » qui lui étaient contemporaines.

Sous son nom propre, l'« histoire universelle » de Bataille est née, comme nous l'avons dit, en 1956. Mais, selon Surya, ce projet est susceptible « d'unifier toute la seconde période de son œuvre (1944 à 1962)³ » :

« S'il ne fait pas de doute que Bataille eut le projet que ce qu'il écrivait servît le projet d'une histoire que lui-même voulait universelle, il ne fait pas moins de doute que ne restent de celui-ci que des "chutes"... Les tomes successifs de *La Part maudite*, mais aussi bien *L'Érotisme*, *Lascaux*, *Théorie de la religion*, *Les Larmes d'Éros*, etc. forment ces "chutes" admirables, essentielles (ce sont des livres à part entière, même s'ils ne représentent pas l'entièreté de cette "Histoire")⁴. »

Ferri, qui a pu citer ces lignes, rebondit très justement sur cette analyse en rappelant que la réflexion attachée à *La Part maudite* remonte à bien avant 1944, car

¹ Bataille, « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? », in *OC*, XII, p. 415.

² Marmande, in Bataille, *OC*, XII, p. 642.

³ Surya, *Georges Bataille, une liberté souveraine*, Paris, Fourbis, 1997, pp. 10-11.

⁴ *Ibid.*

c'est en 1933, date de publication de « La notion de dépense », que l'« économie générale » a trouvé sa source¹.

Peut-être est-ce sous l'influence de Hegel que Bataille a voulu lui-même entreprendre une « histoire universelle ». Il ne faut pas oublier en effet que quelques mois avant la parution de l'article sur la nature de l'« histoire universelle », Bataille publiait un long article sur la philosophie de l'histoire de Hegel, « Hegel, l'homme et l'histoire² », dans lequel il explicitait son interprétation de la « lutte à mort pour la reconnaissance ». De la « représentation générale » de l'anthropologie de Hegel, Bataille disait alors :

« [...] Je ne puis savoir ni à quel point elle est grandiose, ni si elle est l'objet majeur que doive se poser ma réflexion, mais elle existe et elle s'impose dans la mesure où nous la connaissons³ ».

Rien n'empêche donc de penser que l'« histoire universelle » était dans la droite mouvance de Hegel. La lettre que Bataille envoya à Piel le 16 août 1956 au sujet de « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? » amène à croire que c'est le cas. Signalant qu'il a écrit l'article avec facilité, Bataille mentionne qu'avant d'envoyer le texte à l'impression, il fera suivre « la copie à Kojève⁴ ». Bataille envoyait-il sa « copie » d'histoire à Kojève comme il envoyait sa « copie » de physique à Ambrosino ? Malgré le fait que le nom de Hegel ne soit pas cité dans cet article, il reste que Kojève a eu la charge de « revoir » et de « corriger » le texte de Bataille avant de le remettre à la revue⁵, il devait lui donner son imprimatur hégélien parce qu'il est clair à la lecture de cet article qu'il possède de forts accents empruntés à *La phénoménologie de l'esprit*, notamment lorsque Bataille aborde le concept de travail⁶.

Toutefois, même si le spectre de Hegel semble hanter définitivement le projet d'essai historique de Bataille, ce dernier n'est pas exclusivement inféodé à l'anthropologie hégélienne. « Je crois indispensable de ne pas centrer l'histoire

¹ Ferri, « Annexe », in *L'Histoire-Bataille*, op. cit., p. 133. Bataille a dit que l'intuition initiale de *La Part maudite* remontait à 1931, mais nous avons montré que son économie n'avait pu devenir « générale » qu'à partir de 1934. Voir *supra*, partie I, chapitre 2, 2.1.1 – *La part de Georges Ambrosino dans La Part maudite : sur un livre à quatre mains*, p. 66.

² Bataille, « Hegel, l'homme et l'histoire », *Monde nouveau-Paru*, n° 96, janvier 1956, pp. 21-23 et n° 97, février 1956, pp. 1-14. Bataille, *OC*, XII, pp. 349-369.

³ *Ibid.*, p. 349.

⁴ Bataille, lettre du 16 août 1956 à Piel, cité par Surya, in *Choix de lettres*, op. cit., p. 457.

⁵ *Ibid.*

⁶ Bataille, « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? », in op. cit., p. 418 et *sqq.*

universelle sur le seul nom de Hegel¹ », écrit à ce propos Laurent Dubreuil, auteur d'un superbe article auquel nous empruntons à l'envi dans les paragraphes qui suivent.

N'oublions pas qu'à partir de l'« expérience intérieure », dans les années 1940, Bataille a mis en crise le système de Hegel, et particulièrement sa prétention au savoir encyclopédique. C'est cette même critique de l'encyclopédisme que Bataille va poursuivre en 1956 avec ses prises de position sur les grands travaux d'histoire de son époque.

Aux yeux de Bataille, le problème de l'« histoire universelle » de Queneau est qu'elle se donne comme une « encyclopédie ». Or, pour Bataille, il y a là une faille dans le rapprochement des termes : l'« histoire universelle » ne peut pas être seulement encyclopédique. Bataille définit en effet l'« encyclopédie » comme « la somme des connaissances élaborées considérée indépendamment d'un ensemble² », et il distingue ces « connaissances particulières³ » constituées en « somme » du « savoir général⁴ », du « savoir de l'homme en général⁵ ». Cet « ensemble⁶ » épistémique est une propriété émergente des « connaissances particulières » : à cet effet Bataille montre à partir de l'exemple des individus particuliers et de la société que le tout est plus que la somme des parties⁷. L'« encyclopédie » selon lui n'a la charge que des parties et des détails, tandis que l'« histoire universelle » a pour objet d'étude leur addition, le tout.

Notons que l'année même où Bataille écrit cet article, il rédige une notice autobiographique pour un dictionnaire allemand dans laquelle il affirmera très clairement sa préférence pour la vision globale :

« Si vous voulez situer ma position philosophique, il est possible de dire qu'elle est fondée sur le non-savoir concernant l'ensemble, le savoir ne concernant jamais que les détails. Mais, pour moi, la sensibilité laisse à la fin devant l'ensemble⁸. »

Bataille ne se soucie pas de connaître précisément les détails de la mort de Louis XVI, non qu'il ignore ce type de fait, mais ce qui lui importe est de comprendre la signification réelle du « savoir général » pour celui qui pose les

¹ Laurent Dubreuil, « Projets d'histoire universelle », in *L'Histoire-Bataille*, op. cit., p. 34.

² Bataille, op. cit., p. 414.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 416.

⁶ *Ibid.*, p. 414.

⁷ *Ibid.*

⁸ Bataille, brouillon de réponse au « *Lexicon...* », in *OC*, VII, p. 615.

questions, l'homme, soi-même. Les faits historiques détaillés ne sont pour Bataille que les « *données* de l'histoire universelle¹ », ils n'ont en eux aucun pouvoir explicatif, ils ne représentent qu'une base de travail et de réflexion. Ce savoir encyclopédique n'est pas une réponse globale, ce n'est pas la théorie de tout ni l'équation universelle, ce n'est pas non plus la solution de l'« énigme » du monde. Par contre, un certain usage du savoir encyclopédique, orienté par une vocation anthropologique, serait susceptible d'approcher de plus près la nature de l'homme.

« [...] Je pose en principe que dès l'instant où l'histoire n'est plus celle d'une contrée et d'un temps, mais celle de toutes les contrées et de tous les temps, elle n'est plus seulement somme des connaissances particulières : elle prend place, dès l'instant, dans la vue d'ensemble qu'est le savoir de l'homme. Le savoir de l'homme en général apparaît en réponse à la question fondamentale : "Que signifie ce que je suis ?" A quoi l'histoire universelle ne répond sans doute que partiellement. Mais laissons pour l'instant la difficulté. Je montrerai d'abord que l'histoire répondant à la question : "Que signifie ce que je suis ?" diffère de celle qui fait la somme des faits connus – comme la fin diffère des moyens². »

Bataille reproche au livre de Queneau et à celui de Crouzet de ne pas considérer l'histoire comme une anthropologie et de ne pas s'occuper de la question première de la nature humaine. *L'Histoire universelle* de la Pléiade et *L'Histoire générale des civilisations* sont aux yeux de Bataille de magnifiques colliers de perles, l'histoire y est cette succession de périodes, de strates temporelles décrites une par une. Mais la connaissance est alors un catalogue qui est à lui-même sa propre fin. Ces *Histoire[s]* cherchent les conséquences de l'existence de l'homme, et non pas ses causes. Le premier tome de *L'Histoire générale des civilisations* commence ainsi avec *L'Orient et la Grèce*³, autrement dit avec l'Antiquité. *L'Histoire universelle* de Queneau se différencie la première de ce défaut de méthode en rallongeant l'histoire des hommes de plusieurs centaines de millénaires : « *L'Histoire universelle* de la *Pléiade* se distingue d'ailleurs de celles qui l'ont précédée par la place importante qu'elle accorde à la Préhistoire⁴ », écrit Bataille qui, rappelons-le, venait lui-même de publier *Lascaux*. Grâce à la compétence de Leroi-Gourhan, cette prise en compte

¹ Bataille, « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? », in *op. cit.*, p. 417.

² *Ibid.*, p. 416.

³ Maurice Crouzet (dir.), André Aymard, Jeannine Auboyer, *Histoire générale des civilisations – I. L'Orient et la Grèce*, Paris, PUF, 1955.

⁴ Bataille, *op. cit.*, p. 417.

des âges préhistoriques a donné lieu à « un des meilleurs exposés, même un des plus complets, de nos connaissances¹ » en la matière.

Cependant, il ne suffit pas uniquement de reculer la date du début de l'Histoire pour obtenir la vision d'« ensemble » chère à Bataille, il faut encore déterminer les invariants de la nature humaine et les mécanismes anthropogènes qui les gouvernent. « C'est ce qu'André Leroi-Gourhan ne juge pas nécessaire de dire² », regrette sévèrement Bataille. Pour le paléontologue, l'existence et les réalisations de l'homme sont des faits, mais pour Bataille ce sont des interrogations, des épines plantées dans ses pieds. Bataille reproche ainsi à Leroi-Gourhan de ne pas avoir fait ressortir que sous sa brillante chronologie de l'outillage humain, se cachait la problématique hégéliano-marxiste du travail anthropogène³. Il lui reproche également de faire commencer le chapitre initial par l'histoire de l'outil et non par le processus de l'hominisation lui-même : « [...] Ne devons-nous pas en premier lieu nous demander comment, de l'existence animale, le passage à l'homme eut lieu⁴. » En d'autres termes, Bataille reproche à Leroi-Gourhan de ne pas suivre les préceptes méthodologiques de *Lascaux* et de négliger la question : « Qu'est-ce que l'homme ? » au profit de celle-ci : « Que fait l'homme ? »

Ce n'est pas par éclectisme, ni par commodité temporelle que l'« histoire universelle » commence donc par la préhistoire, mais c'est bien parce que là se trouvent, du moins en majeure partie, l'origine de notre espèce et « la *clé* de l'histoire ».

1.2.1.2 – Bataille chartiste ?

Il ne faut pas oublier que celui qui critiquait les historiens professionnels et les Leroi-Gourhan était lui-même un historien de formation qui avait effectué un brillant parcours au sein de la prestigieuse École nationale des chartes⁵ et qui avait eu

¹ *Ibid.*, pp. 417-418.

² *Ibid.*, p. 419.

³ *Ibid.*, p. 418 et *sqq.*

⁴ *Ibid.*, p. 417.

⁵ Après sa thèse de fin d'études, par arrêté ministériel, Bataille fut nommé archiviste-paléographe, deuxième de sa promotion dans l'ordre du mérite. Il déclara plus tard qu'il avait vendu la première place à un étudiant moins doué. Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, *op. cit.*, p. 616.

une carrière plus qu'honorable dans l'administration de la culture¹. Bataille ne se trouvait donc pas forcément déplacé et malavisé lorsqu'il apprenait aux historiens à écrire l'histoire. Bien au contraire, on vient de voir qu'il était parfaitement informé des débats historiographiques de son temps et que sa position était mûrement réfléchie et située vis-à-vis des acteurs contemporains qu'étaient par exemple Queneau et Crouzet.

Il est bon cependant de savoir avec davantage de précision quel historien était Bataille, en élargissant notre horizon contextuel et en replaçant l'originalité de son « histoire universelle » au milieu de la tradition historiographique qui l'a vue naître et des travaux marquants qui lui ont succédé. Sans doute il n'est pas innocent qu'en 2002, année du quarantième anniversaire de la mort de Bataille, l'École des chartes organisa un excellent colloque sur « l'écriture de l'histoire » dans l'œuvre de Bataille. Bien que les organisateurs de ce colloque aient nié toute volonté de récupération corporatiste², cette réappropriation se manifeste pourtant dans l'existence même du projet et elle se dit très explicitement chez Yves-Marie Bercé, ancien directeur de l'École des chartes :

« [...] Si l'on évoque Bataille dans ce lieu, c'est bien que l'on espère deviner dans une trajectoire, que l'on sait atypique, orgueilleusement solitaire, puissamment originale, des traits cachés de la tribu, des traces d'une confraternité subtile mais aussi rassurante, l'empreinte fut-elle légère des disciplines spécifiques et des modes de travail dont l'École des chartes détient, je le crois, des secrets simples et essentiels³. »

Bataille aurait-il été un bon chartiste aux yeux des siens ? Il semble que oui. Même si la note nécrologique de la *Bibliothèque de l'École des chartes* a déploré son « goût trop prononcé pour les outrances verbales⁴ », elle a vu en lui dès 1964 « un grand serviteur des Lettres⁵ » et cette vénérable institution reconnaît aujourd'hui à ce personnage sulfureux sa qualité et sa valeur d'historien :

« Admettons qu'un des devoirs de l'historien est avant tout de reconnaître ce qui est variable, précaire, lié à une conjonction de temps et de lieu, et de séparer ces faits

¹ Sur le parcours professionnel de Bataille, voir Ferri, « Histoire-Bataille ? », in *L'Histoire-Bataille*, *op. cit.*, p. 11. Précisons qu'en vertu de la qualité de son travail, Bataille fut fait chevalier de la Légion d'honneur en février 1956.

² *Ibid.*, p. 13.

³ Yves-Marie Bercé, « Bataille et l'histoire des mentalités », in *L'Histoire-Bataille*, *op. cit.*, p. 21.

⁴ André Masson, *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1964, p. 380, cité par Ferri, in *op. cit.*, p. 11. Cet André Masson n'est pas l'artiste surréaliste mais son homonyme, un camarade de promotion de Bataille devenu conservateur de la Bibliothèque de Bordeaux puis des bibliothèques et archives de l'Indochine.

⁵ *Ibid.*

culturels, limités et donc proprement historiques de ceux qui sont éternels, qui viennent du fond des âges et qui sous des apparences trompeuses reflètent les structures, la nature, l'humanité. Si l'on s'accorde sur cette proposition, alors, en ce sens, Bataille est bien un historien puissant et visionnaire. Dans ce débat essentiel pour toute écriture de l'histoire, il tient sa juste place, il est un maître d'une sorte de méta-histoire¹. »

De nos jours, l'optique transversale de Bataille et sa recherche des constantes anthropologiques sont parfaitement comprises et lui valent les hommages académiques. Mais à son époque, Bataille avait senti comme

« [...] une sorte d'incompatibilité des manières de penser propres aux historiens spécialistes et de la manière fondamentale de l'histoire envisagée comme un aspect d'ensemble du savoir². »

Qu'est-ce qui, à ce moment-là, marginalisait la philosophie de l'histoire de Bataille ? Et pourquoi l'accueille-t-on à présent avec tant de prévenances ?

Lorsque Bataille a défini sa conception de l'histoire, la guerre théorique pour la définition de l'histoire faisait rage depuis plusieurs décennies entre les spécialistes français, et notamment entre les historiens ralliés aux *Annales d'histoire économique et sociale* d'une part et les chartistes d'autre part. Il est heureux de remarquer que les deux livres que Bataille a choisi de commenter pour « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? » représentaient chacun l'un de ces camps. Avec son article, Bataille se situait donc au cœur d'un débat que, par formation et par goût, il ne pouvait pas ignorer. Examinons ce débat, non pas au regard des arguments des deux protagonistes, mais au regard des jeux de préfaces qui ont situé ces discours dans leurs contextes.

En ouvrant l'*Histoire générale des civilisations* par sa « Préface générale », Crouzet plaçait immédiatement cette somme sous le signe « du regretté Marc Bloch³ », promoteur de l'histoire totale et fondateur, avec Lucien Febvre, des *Annales*. Bataille aperçut cette filiation et parla allusivement dans les termes de Bloch et de Febvre du souci qu'avait Crouzet de « la vie sociale et économique⁴ », cette expression étant le titre inversé des *Annales*.

Face à ce parti pris totalisant, se posait l'*Histoire universelle* de la Pléiade, dans laquelle on trouvait « au contraire une opposition fondamentale en ce qui touche

¹ Bercé, *op. cit.*, pp. 24-25.

² Bataille, « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? », in *OC*, XII, p. 424.

³ Crouzet, *Histoire générale des civilisations 1*, *op. cit.*, p. XII, cité par Dubreuil, « Projets d'histoire universelle », in *op. cit.*, p. 28.

⁴ Bataille, *op. cit.*, p. 435.

la manière d'envisager l'histoire¹. » Cette position était occupée par les collègues de Bataille, les archivistes paléographes qu'étaient Louis Halphen, Ferdinand Lot et André Chamson. Émile Léonard introduisait l'*Encyclopédie* par un hommage à ces grands historiens², « chartiste[s] et [...] écrivain[s] sensible[s] à toutes les voix d'aujourd'hui³ ».

En confrontant ces deux pôles de la recherche en histoire, le but de l'article de Bataille était en quelque sorte de les renvoyer dos à dos dans une contradiction subtile : si Bataille reprochait à l'*Histoire générale des civilisations* de refuser d'entrer dans « le détail des faits⁴ » parce qu'elle se réclamait de l'histoire totale de Bloch et de Febvre, il reprochait à l'*Histoire universelle* d'être écrite par des spécialistes qui oubliaient qu'ils n'écrivaient pas « pour d'autres spécialistes⁵ » mais pour un public avide de connaissance. Bataille rejetait et l'approche exclusivement totalisante des uns et l'approche exclusivement spécialisée des autres. Il loua le fait que l'*Histoire universelle* de la Pléiade ait opté pour offrir une place importante à la préhistoire, comme ne l'avait pas fait l'*Histoire générale des civilisations*, mais il regretta que cette approche fût trop spécialisée, trop minutieusement resserrée pour envisager le fait anthropologique total qu'est l'histoire de l'humain. Par ailleurs, Bataille saluait la méthode déployée par Crouzet, qui regardait l'Histoire à travers le filtre total et général de « la vie sociale et économique », mais cette force méthodologique était limitée par l'inattention faite aux détails fournis par les spécialistes.

En renvoyant les partisans de Bloch et de Febvre et les chartistes chacun dans un coin du ring, Bataille souhaitait-il faire comprendre que sa propre méthode était une voie de traverse entre ces deux extrêmes que sont la grammaire du tout socio-économique et la spécialisation outrancière ? Cherchait-il le mode opératoire qui ferait fonctionner ensemble la tradition des chartistes avec les apports des *Annales* ?

Bataille a certainement cherché une méthode qui évite les écueils rencontrés par ses contemporains, mais il serait trop facile de dire que son but était d'aboutir à une synthèse rassurante, il n'a pas cherché la paix comme Léonard a pu le faire. Ce dernier, en effet, s'est entre autres servi de son introduction à l'*Histoire universelle*

¹ *Ibid.*, p. 434.

² René Grousset, Émile G. Léonard, *Histoire universelle*, tome 1, Paris, Gallimard, « Encyclopédie de la Pléiade », 1956, pp. XXI, XXII, XXV, XXVI, cité par Dubreuil, in *op. cit.*

³ *Ibid.*, p. XXVI.

⁴ Bataille, *op. cit.*

⁵ *Ibid.*, p. 433.

pour régler quelques comptes avec Febvre, qui quelques temps auparavant avait écrit un article au vitriol sur Halphen, affirmant qu'il n'était « pas un historien¹ » mais un simple « aide technique² ». Selon Febvre, les chartistes travaillaient dans l'illusion que l'histoire est constituée de faits, qui sont « de petits cubes de mosaïque, bien distincts, bien homogènes, bien polis³ » qu'il suffit de ramasser pour écrire l'histoire. A quoi Léonard répondit presque mot pour mot : pour « l'historien d'aujourd'hui⁴ », « l'idéal de l'œuvre historique a cessé d'être [...] une belle mosaïque bien complète et bien lisse⁵ ». Elle ne l'est plus, corrige Léonard à l'attention de Febvre, parce que l'histoire chartiste a intégré les apports des *Annales*. Par un triste mouvement dialectique à trois temps, Léonard en arrive à l'« académisme consensuel »⁶ qui reconnaît les erreurs du passé et tente d'ingérer la force déstabilisatrice afin de maintenir son œuvre traditionnelle de « *restauration*⁷ » des documents historiques. Bataille n'a pas souhaité un tel compromis, il ne s'est pas arrêté à l'espoir de réconcilier les méthodes afin de créer la méthode synthétique.

1.2.1.3 – L'expérience de l'histoire chez Bataille et Michel Foucault

Il n'en reste pas moins que Bataille a fait des émules dès les années 1960, à commencer par Foucault. Ne peut-on pas penser légitimement que des livres comme *l'Histoire de la folie* ou *l'Histoire de la sexualité* sont dans la droite lignée de *La Part maudite* ou de *L'Histoire de l'érotisme* ? Foucault a avoué maintes fois que toute sa génération ainsi que lui-même avaient été fortement influencés par Bataille⁸. Afin de montrer sa reconnaissance, Foucault a beaucoup fait pour légitimer les œuvres et la pensée de Bataille et pour révéler la force heuristique de ses méthodes de recherche.

¹ Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Colin, 1953, p. 117, cité par Dubreuil, in *op. cit.*, p. 29.

² *Ibid.*

³ Febvre, *op. cit.*, pp. 116-117, cité in *ibid.*

⁴ Léonard, *Histoire universelle*, *op. cit.*, p. XXVI.

⁵ *Ibid.*, p. XXVII.

⁶ Dubreuil, in *op. cit.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Signalons entre autres les textes suivants : Foucault, « La prose d'Actéon », in *Dits et écrits*, I, *op. cit.*, p. 357 ; « Débats sur le roman », in *ibid.*, p. 367 ; « L'obligation d'écrire », in *ibid.*, p. 465 ; et surtout « Qui êtes-vous professeur Foucault ? », in *ibid.*, pp. 642-643 ; et « De l'archéologie à la dynastique », in *ibid.*, p. 1280.

Notons d'abord le factuel : que Foucault fut appelé à la rescousse à la veille de la parution du tome I des *Œuvres complètes* de Bataille, en 1970. Pour cause : le volume était prêt pour l'impression quand Gallimard s'est souvenu que l'*Histoire de l'œil* était toujours frappée de l'interdit de publication, mais afin de déjouer la censure, on fit appel à Foucault, qui venait de passer un contrat avec cet éditeur. La succincte « Présentation » de l'illustre professeur au Collège de France fut imprimée en « pare-choc » contre les foudres de la justice. Foucault déclara solennellement, comme si la certitude que dégageait sa phrase était destinée à conjurer le sort ou à trancher un malentendu dans le vif : « On le sait aujourd'hui : Bataille est un des écrivains les plus importants de son siècle¹. » Il est possible de ne voir dans cette intervention de Foucault qu'une stratégie médiatique et judiciaire de Gallimard, qu'un montage apprêté pour éviter un procès devant les tribunaux². Cela aurait pu être pleinement le cas si à la suite on ne trouvait pas ces mots :

« Nous devons à Bataille une grande part du moment où nous sommes ; mais ce qui reste à faire, à penser et à dire, cela sans doute lui est dû encore, et le sera longtemps. Son œuvre grandira³. »

L'hommage de Foucault n'était pas que contractuel et conventionnel, il était avant tout réel. Le pronom « nous » ici désigne certes toute sa génération de penseurs (les Derrida, Deleuze, Lyotard, Baudrillard, Kristeva, Sollers, etc.), mais il désigne d'abord Foucault lui-même. Et lorsque ce dernier évoque le moment où l'œuvre de Bataille continuera de parler et de grandir, il évoque en réalité ses propres travaux, c'est-à-dire ces instants de l'histoire de la pensée où les recherches philosophiques, historiques et épistémologiques de Bataille sont à travers lui relancées.

Quel est le principe de cette recherche commune à l'auteur de *La Part maudite* et à celui de *l'Histoire de la folie* ? La question a été posée à Foucault, qui a expliqué que son propre penchant pour l'histoire, et particulièrement pour l'histoire des sciences, lui était explicitement venu de gens comme Nietzsche et Bataille⁴. Ces deux penseurs ont montré à Foucault qu'il ne fallait pas être dupe de la rationalité et qu'il ne suffisait pas de faire l'histoire d'un domaine ou d'un concept pour le comprendre : il est nécessaire de s'intéresser également au contexte culturel de sa

¹ Foucault, « Présentation », in Bataille, *OC*, I, p. 5.

² Il faut avoir à l'esprit le procès qui fut intenté par le ministère public aux éditions Pauvert en 1957 pour avoir édité les œuvres complètes du marquis de Sade. Voir Bataille, « L'affaire Sade », in *OC*, XII, pp. 453-456.

³ Foucault, *op. cit.*

⁴ Foucault, « Entretien avec Michel Foucault », in *Dits et écrits II – 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, p. 873.

création, à l'histoire de sa réception et à sa valeur d'usage en chaque temps et lieu donnés. Nietzsche, à travers *La généalogie de la morale*, et Bataille, à travers les textes d'« histoire universelle », ont ouvert les yeux à Foucault sur le fait que le progrès de la raison est un mythe, ce que l'hégélianisme pouvait laisser penser, et sur le fait qu'il n'y a non plus aucune voie envisageable dans le constat de l'« absurde » et de la « nausée », comme on pouvait le lire dans l'existentialisme. Tournant le dos et à la dictature de la raison et au suicide désespéré d'une pensée sans issue, Foucault a cherché à distinguer les transformations que les discours subissaient relativement à leur contexte d'énonciation et à leur histoire :

« [...] Il ne suffit pas de faire une histoire de la rationalité, mais l'histoire même de la vérité. C'est-à-dire que, au lieu de demander à une science dans quelle mesure son histoire l'a rapprochée de la vérité (ou lui a interdit l'accès de celle-ci), ne faudrait-il pas mieux se dire que la vérité consiste en un certain rapport que le discours, le savoir entretient avec lui-même, et se demander si ce rapport n'est ou n'a pas lui-même une histoire¹. »

Alors que Nietzsche se demandait comment les concepts de « bon » et de « méchant » avaient construit la morale moderne, et que Bataille s'interrogeait sur la manière dont l'usage de l'énergie se transformait en transformant les sociétés, Foucault s'est posé la question par exemple de savoir comment et par rapport à quel contexte idéologique « l'objet folie² » s'est réalisé dans la civilisation européenne, il s'est aussi occupé de savoir comment les pratiques sexuelles entraient en interaction avec les pouvoirs publics ou de savoir d'une manière générale comment ces pouvoirs publics avaient contrôle sur les corps des individus. Nietzsche écrivant une histoire de la morale renversée, Bataille écrivant une histoire générale de l'économie et une histoire de l'érotisme, Foucault écrivant l'histoire de la ségrégation institutionnelle des corps marginaux, tous trois se retrouvaient dans le même camp, un camp cette fois-ci proche de la philosophie des *Annales* puisque Febvre ne cessait de lutter pour l'écriture d'« une histoire de la méchanceté, de l'amour, de la mort³ ».

Ici, l'historiographie changeait de visage et s'ouvrait très concrètement à un nouveau type de classification des événements : au lieu d'enchaîner les périodes temporelles que sont l'Antiquité, le Moyen Age, la Renaissance, etc. et d'y voir se succéder les pharaons, les empereurs, les rois, dans le long collier de perles (ou la

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 874.

³ Febvre, cité par Ferri, in *op. cit.*, p. 16.

grande mosaïque) de l'Histoire, on cherchait des regards nouveaux à porter, de nouveaux découpages à effectuer. On s'intéressait particulièrement à l'homme, à cet esprit subrepticement modelable qui se modifiait en même temps qu'il modifiait ses connaissances sur lui-même. Foucault a posé très clairement qu'il était un « expérimentateur » et qu'il concevait son travail comme une « expérience » : « Je suis un expérimentateur en ce sens que j'écris pour me changer moi-même et ne plus penser la même chose qu'auparavant¹. » A quoi il reconnaît aussitôt que c'est au sens de Nietzsche, Bataille et Blanchot qu'il va vivre sa propre « expérience » :

« [...] L'expérience chez Nietzsche, Blanchot, Bataille a pour fonction d'arracher le sujet à lui-même, de faire en sorte qu'il ne soit plus lui-même ou qu'il soit porté à son anéantissement ou à sa dissolution. C'est une entreprise de dé-subjectivation.

L'idée d'une expérience limite, qui arrache le sujet à lui-même, voilà ce qui a été important pour moi dans la lecture de Nietzsche, de Bataille, de Blanchot, et qui a fait que, aussi ennuyeux, aussi érudits que soient mes livres, je les ai toujours conçus comme des expériences directes visant à m'arracher à moi-même, à m'empêcher d'être le même². »

En évoquant Bataille et la méthode qu'il lui doit, Foucault note qu'« il s'agit toujours d'expérience limite et d'histoire de la vérité³. » Même si des commentateurs ont pu remarquer l'écart qui existait entre sa réflexion sur des écrivains comme Blanchot, Klossowski, Bataille et sa méditation sur l'histoire des sciences, Foucault lui-même a affirmé que cet éloignement était relatif⁴. En effet, « [...] la racine historique d'une science ne se trouverait-elle pas dans cette genèse réciproque du sujet et de l'objet ?⁵ ». Autrement dit, la science n'est pas seulement la construction de la connaissance de l'objet, de l'objet connu, elle est aussi et surtout la construction du « sujet connaissant⁶ » qui fait l'« expérience » de la possibilité de connaître. Pour cette raison même qui solidarise le sujet et l'objet de la connaissance dans une relation complexe, l'histoire des sciences ne peut pas expliquer pourquoi une science dit la « vérité », cependant elle peut discerner dans l'obscurité de la pensée les différents régimes de vérité que l'« expérience » des hommes se donne dans le temps.

¹ Foucault, *op. cit.*, p. 861.

² *Ibid.*, p. 862.

³ *Ibid.*, p. 876.

⁴ *Ibid.*, p. 872.

⁵ *Ibid.*, p. 874.

⁶ *Ibid.*

C'est en poursuivant, à sa façon bien personnelle, l'« expérience » de savoir et les recherches de Bataille que Foucault a légitimé la présence de ces dernières dans le champ historiographique. En reprenant sa méthode « générale », « totale », « annaliste » et en l'appliquant aussi brillamment qu'il l'a fait aux marges de la société (l'asile, la prison, etc.), il a contribué à modifier l'atmosphère de l'historiographie dominante pour que celle-ci puisse reconnaître toute sa valeur à Bataille. Gageons que si l'École des chartes s'intéresse aujourd'hui de si près à Bataille et à son « histoire universelle », l'ombre de Foucault ne doit pas être bien loin. Bataille n'a pas su faire valoir ses recherches historiques dans une époque qui n'était de toute façon peut-être pas prête à les accueillir. Foucault au contraire a pu donner du crédit à son histoire, reste que sans Bataille, il n'y aurait certainement pas eu le Foucault que nous connaissons, et sans Foucault, le travail d'historien de Bataille serait peut-être encore méconnu.

1.2.2 – « *La Bouteille à la mer* » : vers l'homo non finito

Dans le tome XII des *Œuvres complètes* de Bataille, Marmande avance que l'« histoire universelle » apparaît trois fois dans les papiers de la Boîte 10 sous forme de plans¹. Seul le premier de ces plans, qui porte pour titre « La Bouteille à la mer, ou l'Histoire universelle, des origines à la veille d'un désastre éventuel », est publié de façon fragmentaire². Mais en 2006, grâce aux recherches des organisateurs du colloque sur *L'Histoire-Bataille*, deux plans supplémentaires ont été mis à jour et tous ont été publiés dans leur intégralité³.

Le statut de ces plans, rédigés vraisemblablement entre 1956 et 1960, est énigmatique : « S'agit-il d'un véritable *planning* ou d'une matrice pour la pensée et pour l'écriture ?⁴ », demande par exemple Ferri, qui a exhumé les plans inédits. Dans le même sens, lorsque la collecte et le classement des textes de Bataille ont commencé après sa mort en vue de la publication de ses *Œuvres complètes*, Jean Bruno a exprimé son désappointement vis-à-vis de l'« histoire universelle » : « *La*

¹ Marmande, in Bataille, *OC*, XII, p. 642.

² Bataille, *op. cit.*, pp. 643-645.

³ Bataille, in *L'Histoire-Bataille*, *op. cit.*, pp. 134-146.

⁴ Ferri, « Annexe », in *L'Histoire-Bataille*, *op. cit.*, p. 133.

Bouteille à la mer fut prévue sur une note par Bataille, j'ignore à quoi elle correspondait dans sa pensée¹ », écrivait-il.

En effet, quelle est exactement la place de l'« histoire universelle » dans la pensée de Bataille ? N'est-ce que l'un des nombreux projets de livre qu'il a abandonnés ? Ou est-ce que cet abandon, cet inachèvement est plus profondément un reflet de la nature même du projet ?

1.2.2.1 – Le « système » et l'« excès » : la place de l'« histoire universelle »

En survolant *La Bouteille à la mer* et les quatre variantes qui l'accompagnent, on peut dans un premier temps se rendre à l'idée que ces textes se rattachent à l'« économie générale » : il s'agit d'une histoire encore assez marxiste de l'usage du pouvoir, c'est-à-dire de la maîtrise de la matière et de l'énergie, à travers les différentes civilisations de par le monde, des premiers outils de pierre venus de nos origines préhistoriques jusqu'à la peur instillée par la domestication de l'énergie nucléaire. Mais, malgré l'apparente affiliation que ces textes laissent voir avec les recherches économiques de Bataille, peut-on affirmer pour autant que leur appartenance réciproque est hermétiquement scellée ? L'« histoire universelle » n'est-elle vraiment qu'une simple version augmentée et mise à jour de *La Part maudite* ?

Rien de moins sûr si l'on garde à l'esprit que, comme nous l'avons montré précédemment, l'« économie générale » est inséparable de l'« athéologie ». Dans le premier classement que Bruno avait prévu en avril 1964 pour les *Œuvres complètes*, la *Somme athéologique* devait comporter deux volumes qui auraient réuni *L'expérience intérieure*, *Le Coupable*, *L'Alleluiah*, *Sur Nietzsche*, *Mémoire*, *Méthode de méditation*, *Le pur bonheur, ou la part du jeu*, *La théorie de la religion* et enfin *La Bouteille à la mer*². Bruno répondait là à un désir émis par Bataille lui-même qui, dans deux plans réalisés en 1958 et 1959, avait prévu d'intégrer un « Abrégé de l'histoire universelle³ » à la *Somme athéologique*.

En effet, il ne faut surtout pas négliger la chronologie des événements, car l'« histoire universelle » fait partie intégrante de l'athéologie, elle est même

¹ Jean Bruno, cité par Marmande, in Bataille, OC, XII, p. 642.

² *Ibid.*

³ Bataille, OC, VI, p. 364.

nettement une continuation de l'« expérience intérieure ». En se retrouvant incluse dans la *Somme athéologique*, l'« histoire universelle » révélait sa vraie nature : elle n'est pas, comme le projet initial de *La Part maudite*, une tentative de résolution de « l'énigme », car elle a profité des acquis paradoxaux de l'« expérience intérieure ». On a vu que dans les dernières années de sa vie, le « savoir absolu » était devenu pour Bataille, non plus une fin en soi, mais la composante d'une expérience plus complète, qui exprimait la nécessité de l'inachèvement du savoir et d'un système *non finito*, suspendu dans son tracé et dans la clôture de sa propre figure. De ce fait, il n'y a qu'une redondance secondaire entre le projet de décrire rationnellement le problème humain et sa solution (ce qui était pour Bataille et Ambrosino l'ambition de départ de *La Part maudite*) et le projet d'inscrire dès l'origine un système d'explication rationnel et autant scientifique qu'il se peut dans une expérience mystique (ce qui était devenu le point d'orgue de l'« histoire universelle »). Il n'y a qu'un effet d'écho entre ces deux projets parce que d'abord ils diffèrent par l'écart originel de leurs statuts.

L'« histoire universelle » répond à ce que Bataille aimait appeler une « exigence » ou une proposition « décisive » : « Il faut le système et il faut l'excès¹. » Parce qu'elle refuse la fermeture du système, l'« histoire universelle » dispose d'une plus-value exceptionnelle par rapport à l'« économie générale » : elle ne souffre plus du souci de rechercher « la vérité² », comme le dira Bataille en 1961 dans l'« Introduction » de la réédition du *Coupable*. A cette époque, mourant, il avait refusé de choisir, il disait « oui³ » à tout, à l'ineffable et au discursif. Il avait abouti à cette « philosophie paradoxale » qui réunissait en un l'esprit fatigué de chercher la vérité, niant l'explication causale, balançant sensiblement vers son univers intérieur, et l'esprit de l'infatigable chercheur, curieux de tout et ouvert sur le monde, ambitieux, voulant mettre à jour la complexité de l'univers. « Il est aussi mortel pour l'esprit d'avoir un système que de n'en point avoir. Il faut donc se décider à réunir les deux⁴. » Tel était le sens de l'« histoire universelle », si bien résumé par ces phrases de Friedrich Schlegel : il fallait à la fois l'élaboration d'un

¹ Bataille, cité par Surya, in *Georges Bataille, la mort à l'œuvre, op. cit.*, p. 412.

² « La recherche de la vérité n'est pas mon fort ». Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 240.

³ En 1924, Bataille, Leiris et Jacques Lavaud discutaient de la fondation d'un mouvement et d'une revue « Oui » « impliquant, selon Leiris, un perpétuel acquiescement à toutes choses et qui aurait sur le mouvement Non, qu'avait été Dada, la supériorité d'échapper à ce qu'a de puéril une négation systématiquement provocante ». Depuis, Bataille n'a pas cessé d'accueillir et de recueillir en lui toutes les propositions, même les plus contradictoires. Voir Surya, *op. cit.*, p. 620.

⁴ Friedrich Schlegel, cité par Morin, in *La méthode – 2. La vie de la vie, op. cit.*, p. 9.

système de pensée, d'un modèle d'explication du monde, et un excès, un échec du projet, une impuissance, une inadaptation, une incompetence naturelle à résoudre « l'énigme ».

La connaissance est aussi nécessaire que son sabotage et sa destruction. Les multiples essais de planification et de mise en ordre de notes et d'articles que Bataille a tentés à cette époque, tant du côté de l'« histoire universelle » que de la *Somme athéologique*, montrent bien qu'il a voulu faire de sa pensée un système intelligible. Mais sous cette présentation ordonnée, sous l'apparence de l'explication logiquement articulée, il y a la fêlure du système, la brèche dans laquelle s'engouffrent toutes les connaissances exposées. Selon Goethe, que Bataille cite :

« L'homme n'est pas né pour résoudre les problèmes de l'univers, mais bien pour rechercher où commence le problème et ensuite se maintenir dans les limites de l'intelligible¹. »

Tout savoir : cela est impossible. Tout écrire, tout expliquer à ses semblables : cela est inconcevable. Cependant, Bataille ne peut entièrement couper court à son penchant pour l'explication causale, car nos cerveaux sont bâtis pour analyser des faits et chercher des réponses : « [...] Ceci nous laisse en présence de problèmes inhérents à notre nature d'hommes, nous sommes obligés, devant une impasse, de chercher une issue² ». Toujours nous sommes à l'affût des événements et nous nous maintenons « dans les limites de l'intelligible », sans quoi nous nous coupons de la communauté humaine et nous parlons tout seul. « Nous ne pouvons être que conscients et c'est en nous enfonçant dans la conscience que nous pouvons tenter de transgresser les difficultés du monde actuel³. » C'est en ce sens que l'« histoire universelle » est tout à la fois une pratique mystique du savoir, une alchimie du verbe et une explosion sensorielle.

A travers ce projet historiographique, se dessinent les contours évanescents d'une expérience des possibilités de la conscience et d'une mise en péril de la capacité de savoir. Par nature, nous cherchons les réponses aux questions, mais c'est par cette même nature que nous cherchons aussi à fuir les questions : « C'est qu'il y a un désir de non-savoir, d'être délivré des enchaînements du savoir, même si le savoir est rassurant⁴. » En ce sens, Bataille est proche du pessimisme de Schopenhauer,

¹ Goethe, *Conversations avec Eckermann*, cité par Bataille, in *L'expérience intérieure*, OC, V, p. 352.

² Bataille, « La religion surréaliste », in OC, VII, p. 391.

³ *Ibid.*

⁴ Bataille, « Le pur bonheur », in OC, XII, p. 540.

pour qui « [...] la base dernière sur laquelle reposent toutes nos connaissances et toutes nos sciences est l'inexplicable¹. » Mais ce pessimisme n'abat pas Bataille, car il n'est « pas un homme qui vit dans l'espoir² », comme il le confie à Marguerite Duras en 1957 : « Je n'ai jamais compris comment on pouvait se tuer par manque d'espoir. On peut être désespéré et ne pas songer à se tuer. On ne se satisfait pas que d'espoir³. » Et lorsque son interlocutrice lui demande de quoi on peut alors se satisfaire, il répond d'une façon telle que ses propos sont retranscrits par Duras en italique : « *De comprendre*⁴ », dit Bataille. Il ressort de ce dialogue la dimension tragique et désespérée de la « hantise de comprendre le monde » qu'avait Bataille. « Comprendre le monde », oui, désespérément, parcourir son labyrinthe, se heurter dans ses impasses, errer comme un revenant, et parfois, au hasard d'un détour, trouver une oasis où se désaltérer, s'alimenter avant de reprendre la route vers une issue introuvable.

1.2.2.2 – L' « histoire naturelle rectifiée » : lettre à l'espèce humaine

Le titre même du projet d' « histoire universelle », « La Bouteille à la mer », a comme tout titre une signification forte et première. Bataille se peint ici sous les traits d'un naufragé, d'un homme perdu au milieu de l'océan qui, dans un dernier geste d'espoir (ou de désespoir), jette une « Bouteille à la mer ». Celle-ci est lancée comme un dernier message, une dernière tentative, flottante et incertaine, de communiquer avec autrui. Envoyé au hasard de ce qui la porte, cette « bouteille » vogue jusqu'à ce qu'elle tombe sur son destinataire, le seul envisageable : un membre de l'espèce humaine.

Même si Bataille avait quelques bonnes raisons de se sentir coupé de la communauté des chercheurs⁵, même si périodiquement il a pu nous parler depuis des lieux qui rendait sa pensée à peine audible et compréhensible, même s'il avoua qu'il lui manquait « la vocation de ceux qui se sentent responsables du monde⁶ », en

¹ Arthur Schopenhauer, *Philosophie et science*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2001, p. 138.

² Bataille, cité par Duras, in « Bataille, Feydeau et Dieu », *Outside*, *op. cit.*, p. 31.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Lors des premières étapes de l' « expérience intérieure », Bataille écrit par exemple : « Je suis las d'écrire à l'intention des sourds. A nouveau, je veux m'enfermer dans la chambre chaude où ma vie ne connaît que l'ébullition. » Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 538.

⁶ Bataille, cité par Duras, in *op. cit.*, p. 32.

réalité il n'était insensible ni au sort de ses semblables, ni à la valeur de l'aide qu'il aurait pu leur apporter.

En témoigna à maintes reprises Leiris, qui aimait raconter une conversation avec Bataille où ce dernier s'interrogeait sur les chances qu'il avait de recevoir le prix Nobel de la paix pour *La Part maudite*¹. Il est bien connu que le prix Nobel récompense les grandes œuvres qui contribuent au développement de l'humanité. Bataille pensait entrer dans cette catégorie des « nobélisables » parce qu'il avait deviné quels allaient être les développements de la Guerre froide. Il avait vu « que les contradictions du monde ne seront pas forcément résolues par la guerre² » et que la course à la recherche nucléaire et à la conquête spatiale se substituerait à « cette dépense catastrophique de l'énergie excédante³ » qu'est la guerre.

La particularité de la Guerre froide a en effet été de remplacer les combats frontaux par une guerre scientifique et technologique où les deux grands blocs qu'étaient les États-Unis et les soviétiques s'affrontaient pour la maîtrise de l'infiniment petit et de l'infiniment grand. Au lieu de déchaîner sur les populations « l'énergie excédante » accumulée dans l'armement, cette énergie a été réinvestie dans la recherche et dans la conquête des nouveaux horizons de l'univers ouverts par la science du vingtième siècle. Comme l'avait remarqué Piel, Bataille s'était fait le prophète de la mal nommée « coexistence pacifique » plus de dix ans avant l'heure en pointant ces voies détournées que prendraient les conflits armés⁴.

Bataille était donc bien plus que soucieux de l'avenir de l'espèce humaine, il n'en prenait pas la responsabilité, mais il s'y sentait attaché, il était après tout un homme au milieu des hommes. C'est pourquoi le projet d'« histoire universelle » peut être considéré comme un essai philanthropique pour ouvrir les yeux de l'humanité sur la nature consumériste de l'« *homo consumans* »⁵.

Accompagnant les plans d'« histoire universelle » récemment publiés par Ferri, on trouve des notes, extraites de la boîte XX Ag du Fonds Bataille de la BNF, dans lesquelles Bataille explicitait la teneur de son projet. L'« histoire universelle » était selon lui une « histoire du genre humain⁶ » qui s'inscrivait dans une « histoire

¹ Hollier, « L'inénarrable – Les vases non-communicants », in *Georges Bataille, après tout, op. cit.*, p. 271.

² Bataille, *La Part maudite*, cité par Piel, « Bataille et le monde », *art. cit.*, p. 733.

³ *Ibid.*

⁴ Piel, *art. cit.*

⁵ Morin, *La méthode – 5. L'humanité de l'humanité, op. cit.*, p. 149.

⁶ Bataille, in Ferri, Gauthier, *L'Histoire-Bataille, op. cit.*, p. 143.

naturelle rectifiée¹ ». Comme Bataille l'avait précisé dans « Qu'est-ce que l'histoire universelle ? », cette « histoire » ne peut pas commencer avec les grandes civilisations de l'Antiquité, elle doit obligatoirement remonter à la préhistoire, au moment de l'apparition de notre espèce.

Mais l'« histoire du genre humain » ne se limite pas « à un répertoire scientifique des faits² », elle n'est pas l'histoire de la succession des empires et des royaumes, cependant elle commence par s'inscrire dans l'histoire naturelle du vivant pour pouvoir comprendre la conscience de l'*homo sapiens*. L'humain est « un charme³ », écrit Bataille, et « il en résulte une lourde conséquence⁴ » : il est ce sujet/objet d'étude, cet animal si complexe qu'il demande un type d'investigation spécifique. Parce qu'il est « un charme », on ne peut faire de son histoire un récit clinique, on ne peut pas écrire sur lui comme on écrirait sur un objet extérieur :

« Cette histoire donnée dans un livre, sera dramatique. Il serait même facile de soutenir que drame elle l'est dans tous les sens, qu'elle doit finir mal. Inévitablement...

Ce qui exprime le drame ne peut être exprimé que dramatiquement. Entendons-nous l'expression du drame est liée à la conscience du drame⁵. »

Avec l'« histoire universelle », Bataille décide explicitement de suivre « le plan de la science, seul imaginable⁶ ». Mais parce que l'existence humaine est un « charme » dramatique, l'être humain qui écrit l'histoire est lui-même un personnage dramatique inscrit au cœur du « drame » qu'il décrit. « Inévitablement », le caractère irréalisable et impossible de l'« histoire universelle » se répercute dans le projet d'écriture de celle-ci. « La conscience du drame » humain qu'a Bataille est la clé de « l'expression » dramatique qu'il souhaitait donner à cet essai. La raison même pour laquelle ce livre n'a pas vu le jour est un symptôme de son impossibilité. « La Bouteille à la mer » devait « finir mal » et devait pour ainsi dire ne pas commencer, rester à l'état larvaire.

Des plans, des schémas, des notes lapidaires raturées et corrigées forment en même temps le récif et l'épave avec laquelle Bataille avait échoué, ainsi que la « Bouteille à la mer » qu'il donna aux flots.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, pp. 143-144.

⁶ *Ibid.*, p. 140.

Le projet d' « histoire universelle » est difficile à lire et à comprendre du fait même de son ambition et de son ambiguïté. En effet, après l' « expérience intérieure », toute recherche visant à définir une « vérité » était devenue caduque pour Bataille. L'idée d'une « histoire naturelle » de l'espèce humaine occupait donc à tout le moins une position inconfortable dans son esprit, puisque se révélait alors l'embarras de relier le « refus de l'explication causale » à l'explication causale elle-même : « Difficulté de concilier *ce qu'est* mon livre avec le refus de l'explication causale¹ », écrivait Bataille du projet « Part maudite ».

En poursuivant à travers l' « histoire universelle » les efforts qu'il avait entrepris dans l' « expérience intérieure », Bataille arrivait donc à une pratique du savoir telle qu'elle était une expérimentation de la destruction de la pensée qui sait. Avec *La limite de l'utile* et *La Part maudite*, ce puissant sentiment d'impuissance s'était déjà manifesté, cependant il s'était montré par le biais d'une pénible gestation et n'était encore qu'un épiphénomène par rapport à la volonté de résoudre « l'énigme ».

« La pensée ruine, écrit Bataille, et sa destruction est incommunicable à la foule, elle s'adresse aux moins faibles². » Ce que Bataille s'est proposé de faire avec l' « histoire universelle », c'est de mettre au cœur de son système cette « destruction [...] incommunicable », c'est-à-dire ce moment proprement impossible où la pensée, en sombrant, pense encore son naufrage. Morin, qui, ne l'oublions pas, est un fin lecteur de Bataille, a à ce propos des mots confondants : reprenant le

¹ Bataille, *OC*, VII, p. 527.

² Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 179.

principe du thermodynamicien autrichien Karl Trinchler, selon lequel « la vie ne peut exister qu'à la température de sa propre destruction¹ », Morin avance que « la vraie pensée ne peut se former qu'à la température de sa propre destruction² ». Penser authentiquement, c'est donc se trouver aux limites de la pensée, c'est mettre la pensée sachant qu'elle sait au bord du précipice où elle se rend compte que la connaissance s'élabore comme un jeu, comme une symphonie, et non comme une suite linéaire de propositions purement logiques.

Ici encore, alors que l'on a vu qu'il fallait s'éloigner de la figure de Hegel pour trouver l'« expérience intérieure » et l'« histoire universelle » de Bataille, on retrouve le philosophe allemand par un détour dialectique. Il faut dire ainsi que la pure conscience de soi hégélienne, celle de l'homme accompli, du « Sage », diffère peu de la conscience de l'homme le plus simple³ :

« La simple conscience en effet (en ce qu'elle n'est pas conscience de soi développée) est aussi "sachante" et même savante, elle fait des opérations de savoir, sans être au courant de la logique de son activité⁴ ».

« La simple conscience », porteuse de « la simple certitude sensible », est le point de départ de toute recherche. Comme tous ceux qui pensèrent, c'est de là que partirent tant Hegel que Bataille. Cependant, ce qui caractérise la profondeur de leurs expériences, c'est la volonté de comprendre les mécanismes de cette conscience dite « simple ». Le développement de leurs pensées avait en effet pour objectif de révéler les mécanismes méconnus qui meuvent notre capacité naturelle à produire de la connaissance.

C'est pourquoi « le thème central de la *Phénoménologie*, c'est celui de la production à même soi du savoir de ce savoir caché⁵. » En évoquant la destruction de la pensée, ou plutôt la façon dont la pensée est capable d'affronter son propre effondrement, Bataille voit la pensée comme du dehors, il est à la fois l'acteur et le spectateur de la vie et de la mort de la pensée sachant qu'elle sait. L'esprit est alors

¹ Karl Trinchler, cité par Morin, in *Dialogue sur la nature humaine*, op. cit., p. 45.

² *Ibid.*

³ Les amis de Bataille se souviennent que bien que d'une allure toujours élégante, il était capable d'être à toute hauteur d'homme : il pouvait s'exprimer en égal face à Sartre, disserter en latin avec Pierre Klossowski, mais à la campagne, il avait la même opiniâtreté face à un fermier et on l'entendait « discuter clauses, réserves, douzaines d'œufs, mottes de beurre, avec la précision d'un notaire. » Georges Delteil, « Georges Bataille à Riom-ès-Montagnes », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », op. cit., p. 676.

⁴ Lefebvre, « Introduction » à Hegel, *Préface à la Phénoménologie de l'esprit*, op. cit., p. 21.

⁵ *Ibid.*

en quête de la logique de sa propre activité et devient connaissance, connaissance de la connaissance et « non-savoir ».

CHAPITRE 2

La connaissance de la communication et la communication extatique

Peu de critiques, sinon Jean-Michel Heimonet¹, ont cherché à décortiquer la notion de communication chère à Bataille, à éclaircir son histoire et à rendre compte de ses implications sur la pensée philosophique et sociale de notre temps. Qu'est-ce que la « communication », telle que Bataille l'entendait ? A-t-elle quoi que ce soit de comparable à la définition qui en est donnée dans le dictionnaire ? A-t-elle encore aujourd'hui, comme l'affirme Heimonet², le pouvoir de nous inspirer ?

Posant ces questions, nous en arriverons à nous interroger sur le point commun entre communiquer et connaître. La communication, en effet, implique un contenu à communiquer. Mais elle pose d'abord la question de l'intersubjectivité, de la possibilité d'être ensemble. Cette possibilité est offerte en même temps que limitée par le double concept de « ficelle » : d'une part, la ficelle est l'emblème de ce que la tradition sociologique appelle le lien social, elle est ce qui se tisse dans le champ de la communication intersubjective ; d'autre part, les ficelles, qui rappellent métaphoriquement la manipulation des marionnettes, sont l'ensemble des ruses et

¹ Heimonet, *Négativité et communication – La part maudite du Collège de sociologie, l'Hégélianisme et ses monstres, Habermas et Bataille*, Paris, Jean-Michel Place, « Surfaces », 1990.

² *Ibid.*, p. 111.

des bruits qui ont lieu dans le champ sous-jacent de nos possibilités communicationnelles.

L'intersubjectivité pose en elle-même la question du savoir et de la formalisation du passage de ce savoir. Avant cela même, se manifeste la question de pouvoir de faire passer quelque contenu que ce soit d'une subjectivité à une autre : c'est donc la possibilité de savoir, la possibilité de ficeler les subjectivités au sein de la communauté humaine qui fait l'essence de la notion de communication. Communiquer pleinement, c'est ainsi savoir comment ça communique (quelles sont les règles de la communication sociale et intersubjective ?), et ce qui communique (quels sont les règles de formation et d'acquisition du savoir ?).

Notre enquête commencera ici par revenir sur la façon propre dont Bataille a développé la notion de communication à partir de la fin des années 1930. Tant que ce sera possible, nous comparerons l'usage que Bataille fait de cette notion avec l'usage qu'en ont fait des philosophes ou d'autres types de penseurs, comme Morin, Norbert Wiener ou Jürgen Habermas, afin de montrer ce que Bataille a tout à la fois d'original et de commun avec l'esprit de son époque.

Nous poserons ensuite la question de la connaissance de façon plus détaillée. Là, nous tâcherons de montrer que chez Bataille, le matérialisme et la mystique sont deux régimes de pensée qui ne sont pas impossibles, et que bien au contraire ils participent l'un de l'autre dans une fantastique « mystique de la matière », dont certains aspects sont comparables aux voies empruntées par Roger Caillois dans l'âge de la maturité ou par Gregory Bateson. Une fois ce mystico-matérialisme repéré, nous reviendrons sur la pratique que Bataille a eue des techniques orientales de l'extase, et nous les mettrons en lien avec les réflexions qu'il se faisait sur les découvertes récentes de la physique et sur l'interaction entre le sujet connaissant et l'objet de la connaissance.

2.1 – La notion de communication

Le mot « communication » est attesté dans notre langue depuis l'ancien français. Les recherches sur l'histoire de cette notion ont fait apparaître que depuis le siècle des Lumières, l'Europe a montré « une sensibilité très forte à la communication et aux espoirs qu'elle suscite¹. » Cependant, il va falloir attendre le milieu du vingtième siècle pour voir la communication prendre son essor et devenir l'une des notions-phares de notre société.

Bataille, à sa manière toute personnelle, n'a pas été étranger à cet essor. Il serait peut-être exagéré d'avancer que Bataille a été un pionnier de la communication, telle que nous entendons de nos jours cette notion. Il n'est pourtant pas dépourvu d'intérêt de remarquer et d'analyser le fait que la notion de communication est apparue simultanément chez Bataille et chez les grands théoriciens et ingénieurs des télécommunications.

Ici, afin de mieux comprendre ce qui constitue au final la part la plus actuelle du questionnement de Bataille sur la communication, nous allons nous attacher à comparer les conditions d'apparition de cette notion en France, chez Bataille et Morin, et aux États-Unis, chez Norbert Wiener, l'« inventeur » de la communication moderne. Nous serons alors amené à voir que, malgré certaines racines contextuelles partagées, la théorie de la communication de Bataille est en bien des points à l'opposé de ce que Wiener avait programmé pour nos sociétés contemporaines.

2.1.1 – *L'autos ou la condition préalable de la communication*

¹ Breton, *L'utopie de la communication*, op. cit., pp. 8-9. Voir aussi Patrice Flichy, *Une histoire de la communication moderne*, Paris, La Découverte, 1991 et Armand Mattelart, *L'invention de la communication*, Paris, La Découverte, 1994.

C'est un homme, subjectivité parmi les subjectivités, qui cherche à se lier à ses semblables. Cependant, avant de communiquer, il faut ne pas communiquer. Car le temps de la communication implique au préalable un silence révélateur, une suspension des échanges, sans quoi la communication ne peut être reconnue comme une valeur forte, mais simplement comme une banalité du quotidien.

Dans *Le Coupable*, Bataille avait emprunté aux sciences physiques pour élaborer un modèle anthropo-sociologique de la communication. Une partie de la logique de fonctionnement de la théorie de la communication de Bataille tire ainsi ses effets de la mécanique quantique et de la découverte alors récente montrant que la matière microphysique est simultanément de nature ondulatoire et corpusculaire¹. Bataille compare alors l'individu au système dual onde/corpuscule : l'homme est à la fois fermé au tout, tel un corpuscule, une particule particulière, une particularité, et ouvert au tout, telle une onde immanente, une omniprésence, « *de l'eau à l'intérieur de l'eau*² ».

Nous renfermons potentiellement le pouvoir d'être connectés les uns aux autres, d'être reliés par des voies intrinsèques. Mais en tant que « particule », nous demeurons généralement étrangers au système, à la corrélation des autres « particules ». La « particule » et l'« ensemble » sont alors contradictoires et antagonistes, ils sont l'un pour l'autre des « êtres isolés »³. C'est par cet isolement premier de toutes les subjectivités que la communication peut prendre un sens réel et se déployer dans toutes ses nuances.

Dès lors, nous posons l'hypothèse que dans la vie et l'œuvre de Bataille, cette séparation intersubjective fut le point de départ à partir duquel il put penser ce qu'était réellement la communication. Afin de rendre ce propos explicite, nous partirons ici d'un examen de la solitude dans laquelle Bataille s'est retrouvé à la veille de la seconde guerre mondiale, une solitude définitive et représentative du silence nécessaire à la réalité de la relation. Nous verrons alors selon quelle modalité cet isolement et cette solitude ont pu constituer la condition même de la détermination de soi et de la connaissance des ressorts secrets de la communication. Autrement dit, nous exposerons la façon dont Bataille a pu accéder à l'expérience de l'ouverture de l'onde à la condition *sine qua none* d'expérimenter à l'avance la

¹ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, pp. 283-284.

² Bataille, *Théorie de la religion*, in *OC*, VII, p. 292.

³ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, pp. 283-284.

fermeture du corpuscule, et de définir les formes propres de ce qui fait pour chacun notre particularité de sujet.

2.1.1.1 – Solitude de Bataille

Il est clair que les années 1930 ont été pour Bataille un temps de puissante émulation collective. C'est lors de cette période qu'il participa à de nombreux groupes de réflexion (*La Critique sociale*, Contre-Attaque, le Collège socratique, la Société de psychologie collective, etc.) et qu'il créa et géra lui-même des regroupements de chercheurs (le Collège de sociologie et Acéphale). Ces deux derniers groupes ont eu une vie difficile, à la hauteur de leurs fins. On a déjà vu que la société secrète Acéphale avait été en quelque sorte la face sombre du Collège et qu'elle avait également été l'embryon de la religion nietzschéenne que Bataille souhaitait fonder.

Mais, comme chez Nietzsche, le désir de communauté de Bataille s'est heurté à ses propres limites et au moment où la guerre commença à faire rage, il se retrouva dans une solitude extrême. Acéphale, plus que le Collège, sa communauté jumelle, a eu une naissance et une existence nimbées de secrets. Parce qu'elle a été l'une des dernières tentatives de Bataille de se lier à ses contemporains, il convient de s'y attarder et de repérer les conséquences, non de sa vie, mais de sa mort.

L'idée de cette communauté secrète est née en 1936 entre la France et l'Espagne, où Bataille rendait visite à André Masson, l'auteur de l'emblème de la revue *Acéphale*. Il s'agissait, comme on l'a dit, de créer une société secrète religieuse dont l'ampleur du dessein n'était connue vraisemblablement que de Bataille seul¹. Cependant, il faut préciser, pour échapper au risque d'une confusion simplificatrice, que tous ceux qui donnèrent des textes à la revue n'étaient pas systématiquement admis aux activités rituelles de la société secrète. A *Acéphale*, qu'il convient de distinguer d'Acéphale, participèrent notamment Pierre Klossowski, Caillois, Jules Monnerot, Jean Wahl et Jean Rollin, mais parmi ceux-ci, seuls Klossowski et Caillois ont pu parler de la société secrète : Klossowski parce qu'il a admis en avoir

¹ Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 305.

été membre¹ et Caillois parce qu'il a maintes fois rejeté l'invitation de Bataille à en faire partie².

Pour expliquer la rareté des membres d'Acéphale, il ne suffit pas de dire, même si cela est vrai, que ces derniers étaient rigoureusement choisis par Bataille, car non seulement Bataille opérait un choix drastique sur la base d'affinités affectives et intellectuelles, mais en plus il était confronté dès l'origine à la réticence de plusieurs de ses camarades. L'entreprise d'Acéphale était certes extrêmement séduisante, mais elle suscitait davantage la curiosité que l'adhésion. Notons la distance que prit Caillois, mais aussi que prirent Leiris, Kojève ou Lacan³. Tous, si proches de Bataille dans le cœur et/ou dans l'esprit, se sont tenus à l'écart, observant l'expérience d'Acéphale avec un intérêt certain mais insuffisant pour pouvoir communier. Ils ont eu tout le loisir de contempler le déploiement mystique de Bataille dans un certain cercle, mais ils n'en ont pas franchi le périmètre. Ils sont restés des spectateurs informés mais non concernés.

Les rites très personnels que Bataille avait confectionnés à l'attention des membres d'Acéphale avaient effectivement de quoi poser quelques problèmes aux esprits vigilants d'un Caillois ou d'un Leiris. Outre le fait de refuser de serrer la main aux antisémites ou de célébrer la décapitation de Louis XVI sur la place de la Concorde, Bataille avait institué tout une palette de rituels, dont l'un consistait à se réunir la nuit au pied d'un honorable chêne foudroyé de la forêt de Saint-Nom-la-Bretèche, près de laquelle il vivait alors avec Colette Peignot⁴. Chacun des membres devait se rendre dans la région en train, dans le silence le plus complet, en faisant mine de ne reconnaître personne. Sur place, Bataille et sa compagne avaient allumé un grand feu et élaboré toute une scénographie.

Quant aux activités perpétrées, on en est réduit aux suppositions, car les participants, selon les vœux émis par Bataille, devaient garder pour eux le secret de ce qu'ils avaient vécu et ressenti, et ne devaient rien partager, même avec leurs

¹ Dans un beau passage du film d'André S. Labarthe sur Bataille, on trouve une interview de Klossowski : vieux, affaibli, mâchant ses mots jusqu'à les rendre presque incompréhensible, il évoque sa participation aux rites de la société secrète en infirmant notamment cette pierre de touche de la légende bataillienne, à savoir que pour sceller la communauté d'Acéphale, un sacrifice humain aurait été effectué. Voir également Surya, *op. cit.*, p. 303.

² « [...] J'étais l'un des plus réticents [...]. [...] Je fais allusion ici au groupe *Acéphale*, dont m'entretenait fréquemment Bataille et dont je refusai toujours de faire partie tout en collaborant à la revue du même nom, qui en était l'organe. » Caillois, « L'esprit des sectes », in *Œuvres*, *op. cit.*, p. 295. Voir aussi Surya, *op. cit.*, p. 301.

³ Surya, *op. cit.*, p. 289.

⁴ *Ibid.*, p. 304.

confrères¹. Assistait-on à des rituels érotiques ? A des orgies ? A des événements d'un tout autre ordre ?

Impossible de le savoir, car Bataille a tout fait pour que cela reste du domaine de l'expérience et non de la forme littéraire ou artistique. Ce faisant, il a réactualisé l'expérience de Rimbaud en lui faisant prendre une autre direction. Poussant l'expérience de la poésie jusqu'à l'un de ses termes, Rimbaud arriva en effet à l'absence d'écriture et au silence presque total. Bataille, lui, ne cessa pas d'écrire, toutefois au creux de ses écrits, à leur origine et à leur fin, mais aussi en dehors d'eux, il y avait une expérience fondamentalement silencieuse si forte qu'elle ne pouvait être partagée que potentiellement et virtuellement à l'extérieur du langage, dans un retranchement des mots qui rendrait sa place primordiale à l'action.

Bataille souhaitait une poésie sans traces, c'était son regret que l'écriture change la fumée en cristal. C'est dire si le fait de vivre l'instant était autrement plus intéressant et important que d'en rendre compte ou même d'en parler. Avec Acéphale, c'est l'expérience qui devient art, poésie, « dépense absolue » non dévolue à la commercialisation d'un compte rendu, d'une trace écrite à qui l'on donnerait *a posteriori* le statut d'objet d'art². L'immersion, la promiscuité infinie était la base et le but des rituels de Bataille. Son art était immatériel.

Mais un tel vœu de communion est fragile, précaire et prompt à voler en éclats. C'est ce qui arriva lors de la déclaration de la guerre. L'enthousiasme rare que Bataille avait pu susciter s'étiola, les jeux nocturnes d'Acéphale avaient jusque là calmé le manque d'idéologie de certains, mais l'avenir semblait beaucoup trop préoccupant pour que cette société secrète se maintienne.

A la fin, comme cela l'avait toujours été depuis le début, Acéphale, c'était Bataille. Il était seul, il avait alors quarante-deux ans. C'est à ce moment, en cette fatidique année 1939, qu'il sentit le poids de la solitude. Il avait vu s'effondrer toutes ses tentatives de rassemblement : *Documents*, Contre-Attaque, le Collège de

¹ « La recommandation était : "Vous méditez, mais en secret ! Il ne faudra jamais rien dire de ce que vous avez ressenti ou pensé !" » Pierre Klossowski, in Bernard-Henri Lévy, *Les aventures de la liberté*, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 304.

² De ce point de vue, Bataille donne encore du grain à moudre à l'art contemporain. Un artiste comme Jean-Baptiste Farkas poursuit aujourd'hui une expérience-limite de ce type en refusant radicalement que son travail se transforme en objet d'art commercialisable et veille scrupuleusement à ce que la disparition de toutes formes artistiques laisse la place à l'expérience vécue, à une relation intense et à une modification de la mentalité. Ce qui compte pour Farkas, explicitement en référence à Bataille, c'est la dépense et pas la formalisation de la dépense. Entretien avec l'auteur. Voir également Jean-Baptiste Farkas, *Ikhéa©Services – 68 pages de passages à l'acte !*, Brest, Zédélé, 2004.

sociologie, Acéphale croulèrent sous leur propre poids, laissant Bataille à l'abandon. De plus, sa vie privée paraissait plus désordonnée que jamais. Colette Peignot venait en effet de mourir, et ses plus proches amis restaient désespérément à distance respectable de ses activités. Bataille faisait « peur¹ » à ses amis intimes, qui ne pouvaient que se protéger de son charisme de chaman anachronique. Il avait conscience de l'effet que suscitait sa présence :

« Je sais que mon amitié a quelque chose de pesant pour ceux que j'aime le plus. J'ai un accès plus familial – et surtout plus humain – auprès des gens que j'aime le moins². »

Cette pesanteur va alors éloigner beaucoup de monde, le temps des échanges va disparaître. Patrick Waldberg sera le seul ancien membre à formuler explicitement des reproches, dans un article de 1943 dont le titre, « Vers un nouveau mythe », n'est pas sans rappeler celui sarcastique de Sartre à propos de *L'expérience intérieure*. Patrick Waldberg, critique d'art, et son épouse, Isabelle Waldberg, artiste, firent parties de la société secrète Acéphale. Ils furent de ceux qui se réunissaient au pied du vieux chêne foudroyé et qui désirèrent la « “communication convulsive”³ » avec Bataille. Mais après la dissolution de la société secrète, au retour de la chouette de Minerve, l'amertume enveloppa Patrick Waldberg, qui souhaita démystifier « “la folie à l'intérieur de la folie”⁴ » présidant insidieusement aux activités d'Acéphale. Patrick Waldberg en voulait à Bataille comme il s'en voulait à lui-même d'avoir été assez fou pour s'engager dans une telle tentative de re-sacralisation de la société moderne. « Comment avons-nous pu donner si longtemps dans le panneau mystique de Bataille ? », demanda-t-il, hanté par le souvenir du mirage d'Acéphale⁵. Bataille, à tout le moins, se sentit extrêmement blessé par le jugement de Waldberg. Il souffrit d'autant plus que cette attaque venait d'un ancien membre.

¹ « Mes amis m'évitent. Je fais peur, non pour mes cris, mais je ne peux laisser personne en paix [...]. » Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 54.

² Bataille, brouillon de lettre du 20 janvier 1935 à Leiris, cité par Surya, in *op. cit.*, pp. 336-337.

³ Bataille, cité par Michel Camus, « L'acéphalité ou la religion de la mort », in *Acéphale*, *op. cit.*, p. ii.

⁴ Patrick Waldberg, cité in *op. cit.*, p. i.

⁵ Plus tard, en 1967, à l'occasion de la parution d'une édition illustrée de *L'Archangélique*, Patrick Waldberg revint sur la dureté de ses reproches et de ses regrets. Il salua alors la « rigueur » et la « lucidité » de « l'exploration la plus originale, audacieuse et féconde du tourment humain » que constituait l'expérience mystique de Bataille. » Patrick Waldberg, « Notes sur G. B. », in Bataille, *L'Archangélique*, augmenté de cuivres gravés de Jacques Hérold, Paris, Nouveau Cercle Parisien du Livre, 1967, pp. 5-7.

« Ainsi je suis abandonné, écrit Bataille à l'époque de *Le Coupable*, abandonné avec une brutalité inexplicable. J'attendais l'abandon ; je ne proteste pas, j'en éprouve même la nécessité mais l'aveuglement et la brutalité me heurtent¹. »

La solitude envahit l'existence de Bataille, qui désormais agit seul, pense seul, écrit seul. Il souffre de cette situation, même s'il l'avait en quelque sorte prévue. A partir de ce moment, Bataille va donc devoir définir un nouveau régime de vie et de réflexion.

2.1.1.2 – De l' « *autos* » à l' « *ipse* » : l' « autonomie » humaine

En mars 1944, alors qu'il travaille à la rédaction de *Sur Nietzsche*, Bataille écrit simultanément le brouillon d'un chapitre sur la notion d' « autonomie » qu'il destine à *La limite de l'utile*. Cette notion d' « autonomie » est très importante, car elle est absolument emblématique de l'état d'esprit dans lequel Bataille se trouve alors : puisqu'il est désormais seul, renié de presque tous, c'est en lui-même, dans le puits de ses propres ressources d'homme qu'il va rechercher son « autonomie », c'est-à-dire la connaissance, la conscience et la maîtrise de soi. En d'autres mots, l'abandon et la solitude ont été pour Bataille le sevrage ultime grâce auquel il a pu affirmer son « autonomie » fondamentale, sa différence radicale par rapport à ses anciens compagnons et par rapport à la nature elle-même.

En effet, premièrement, c'est au regard de la nature que Bataille pose la question de l' « autonomie » de l'être humain :

« Cet être que nous sommes, issu de la nature, n'en est pas seulement le produit. Car nous nous arrachons à la nature. Nous ne sommes pas dans l'univers à la façon d'une éponge dans la mer. De cet univers, nous émergeons ou tentons d'émerger. En quelque sorte, l'homme se sèche de l'univers ou de la nature. Il s'efforce d'être autonome². »

Au moment où Bataille écrit ces lignes, il vit à Paris « dans le plus grand dénuement³ ». Au début du mois de mars, le 5, il prononce chez Marcel Moré la fameuse conférence sur le péché devant une riche assistance composée d'amis et de professionnels de la pensée. Mais malgré l'engouement que suscite sa pensée, Bataille se considère toujours comme seul. Les seuls amis qu'il se reconnaisse sont

¹ Bataille, *OC*, V, p. 514.

² Bataille, *OC*, VII, pp. 584-585.

³ Henri-François Rey, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 661. Avec Henri-François Rey, Bataille collabora à l'écriture d'un scénario pour le cinéma, dont le premier rôle devait être tenu par Fernandel. Surya, *op. cit.*

des amis paradoxaux, absents par leurs présences mêmes : Blanchot et Nietzsche. Il définit ainsi l'auteur insaisissable de *Celui qui ne m'accompagnait pas* :

« Caractère de Blanchot : *simplicité*. Retiré du monde. On ne sait à peu près rien de lui même en l'approchant, sinon qu'on répondrait mal à ce qu'il est en disant le peu que l'on sait¹. »

De Nietzsche, il écrit : « A peu d'exception près, ma compagnie sur terre est celle de Nietzsche...² » Mais cette dernière amitié est celle d'un mort, elle est résolument impossible, plus que ne l'est celle de Blanchot. Malgré les puissants liens d'amitié que Bataille tisse alors, il ne s'illusionne pas sur sa solitude définitive. Il tente d'être lui et non Hegel, Blanchot ou Nietzsche : « Le fait de l'autonomie est exactement celui d'être soi, non un autre³. » Bien sûr, « [...] il n'est pas d'autonomie, si tranchée semble-t-elle, qui ne soit précaire⁴ », ce qui nous rapproche de nos semblables. Cependant, la recherche de l'« autonomie » ne peut être arrêtée car elle est le moteur qui anime la volonté de conscience de soi.

Être « autonome », c'est se distinguer en tant que soi de la nature et des autres individus. C'est plus précisément entrer dans un rapport agonistique et complémentaire de distinction et d'inclusion de l'humain et de son écosystème biologique et intellectuel :

« L'homme est un être naturel mais qui s'arrache à la nature. Cet arrachement est donné dans le développement complexe d'une conscience autonome ou se voulant telle, sans cesse contestant et devant contester le bien-fondé de son autonomie [...]»⁵.

Ainsi, l'« autonomie », dans un curieux renversement, ne se suffit pas à elle-même, elle est un moment périodique d'auto-affirmation de soi, d'autarcie vis-à-vis de la communauté humaine. L'« autonomie » ne se définit alors en dernier lieu que par ce dont il faut se détacher pour être pleinement soi. C'est ce que dit Bataille en évoquant à demi mot les ruptures de communautés qui l'ont poussé à théoriser la notion d'« autonomie » :

« J'aperçois l'existence humaine engagée sur les pentes d'un sommet qu'elle tente de gravir. Du fait qu'elle cherche l'autonomie, elle a le regret de la dépendance perdue. La nostalgie de la nature.

Mais regret, nostalgie, se confondent avec la contestation de l'autonomie.

¹ Bataille, *OC*, VII, p. 610.

² Bataille, cité par Surya, in *op. cit.*, p. 662.

³ Bataille, *OC*, VII, p. 585.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 587.

La situation devient plus étrange au moment où l'homme aperçoit ses possibilités d'autonomie fondées sur une illusion et sur une infirmité. L'équivoque s'introduit alors¹. »

La difficulté soulevée ici par Bataille est celle des éventuelles mauvaises raisons qui l'auraient poussé à rechercher l'« autonomie ». Si c'est par incapacité de se faire entendre et de rassembler, si c'est du fait de la faillite des ambitions communautaires ou religieuses, l'« autonomie » qui ressort de la solitude de Bataille peut devenir « équivoque », car elle peut alors constituer une notion-refuge pour un esprit pusillanime qui refuse d'affronter les écueils de la communication interpersonnelle.

Mais Bataille ne se situe pas dans cette « équivoque » :

« Ce qui est avant tout effectué dans le regret est le passage d'une autonomie fondée sur l'erreur et l'avarice à une autonomie plus entière fondée sur une renonciation à la stabilité et sur la mise en jeu d'elle-même². »

Dans le cas où Bataille se serait enfermé sur la quête de l'« autonomie », où il aurait nié formellement et fondamentalement les apports de la communauté humaine, il n'aurait été qu'un ersatz d'ermite, un illuminé incapable de communiquer son illumination, mais en maintenant le sujet autonome ouvert sur le monde, Bataille est simultanément dans l'effort de définir sa personnalité propre et d'interroger les fondements extérieurs de son intériorité.

La solitude n'a pas pu se muer en échec, elle est devenue une force qui a permis à Bataille de se tenir droit, même sous les coups de fouet du drame humain. Ici, un parallèle s'impose, car la façon dont Bataille s'est acheminé vers l'« autonomie » est d'autant plus claire lorsque l'on a analysé la manière dont Edgar Morin a lui-même développé cette notion. L'autonomie, plus précisément la notion d'« autos³ », est apparue à l'auteur de *La méthode* seulement à partir de l'âge de quarante-huit ans⁴. Afin de comprendre l'apparition tardive de l'« autos » et afin de pouvoir relier le parcours de Bataille à celui de Morin, il est nécessaire de considérer certains éléments biographiques concernant ce dernier⁵.

¹ *Ibid.*, p. 586.

² *Ibid.*

³ « L'autonomie fondamentale – Autos » est le titre de la seconde partie de *La méthode – 2. La vie de la vie*, op. cit., p. 101.

⁴ Morin, *Journal de Californie*, op. cit., p. 258 et sqq.

⁵ Pour ce qui concerne l'interprétation biographique qui va suivre, nous renvoyons à l'étude de Heinz Weinmann. Weinmann, « Introduction – Edgar Morin : l'Œdipe du complexe », in Morin, *La complexité humaine*, op. cit., pp. 7-138. L'interprétation de Weinmann sur la formation du concept d'« autos » est d'autant plus intéressante et pertinente qu'elle a été accréditée par Morin.

Morin est venu au monde malgré de multiples tentatives abortives émanant de sa mère¹. Il vécut ses premières années d'enfance auprès de cette mère qu'il vénérât en dépit de tout et d'un père qui demeura fantomatique des années durant. Lorsqu'il eut neuf ans, sa mère mourut, le laissant pour ainsi dire seul. Il continua très longtemps à idolâtrer son image et pour canaliser sa douleur, il rationalisa un fantasme enfantin dans lequel sa mère avait « rejoint le ciel » et était désormais présente dans le cosmos nocturne. A ce propos, il est un fait d'importance que Morin n'a signalé que très tardivement, et qui explique notamment l'« anthropocosmomorphisme » qu'il a développé dans la première partie de son œuvre avec *L'Homme et la Mort*. Le prénom de la mère de Morin la prédestinait en effet à gagner le ciel étoilé, puisqu'elle portait le nom encore rare de Luna.

Jusqu'à l'âge mûr, Morin fut miné par la tragédie de la mort de sa mère. Il porta le deuil à n'en plus finir, sans pouvoir trouver l'autonomie, sans pouvoir se détacher d'une mère devenue omniprésente dans le cosmos visible. Sa mère était Luna, l'étoile morte, mère et marâtre, garante de la vie et de la mort, autorité définitive d'un homme qui ne parvenait pas à être lui-même.

Un pas vers la délivrance est fait en 1962, lors d'un voyage aux États-Unis. Sur le pont *Golden Gate* de San Francisco, Morin s'effondre. Il passe alors quinze jours dans un profond coma au *Mount Sinai Hospital* de New York². A son réveil, il pleure sa mère comme il ne l'avait plus fait depuis son enfance et « commence le premier processus de détachement³ », le premier pas vers l'« autonomie ».

Plus tard, en 1969, Morin gagne le privilège d'être reçu en résidence pendant deux ans à San Diego dans les laboratoires du *Salk Institute for Biological Studies*, le centre de recherche fondé et dirigé par Jonas Salk, l'inventeur du vaccin contre la poliomyélite. Là, au cœur de la Californie qui l'a déjà vu renaître une fois, et qui est autant la contrée des hippies que celle des technologies de pointe, Morin va réaliser le deuxième « processus de détachement » qui va le mener à la notion d'« autos ». Lors d'un rêve dont il se réveilla en sanglots, il comprit que sa mère, cet astre exclusif qui réapparaissait de façon cyclique, ne reviendrait jamais auprès de lui⁴. Ayant compris cela, s'en étant fait l'aveu conscient, Morin retrouva la solitude

¹ Morin, *Ordre et Désordre*, cité in *La complexité humaine*, op. cit., p. 181.

² Morin, *Journal de Californie*, op. cit., p. 264.

³ Morin, *Le Vif du sujet*, cité in *La complexité humaine*, op. cit., p. 186.

⁴ Morin, *Journal de Californie*, op. cit., pp. 258-259.

sereine nécessaire à son accomplissement propre et à son ouverture sur le monde. A cette époque, il nota :

« [...] L'astre premier est mort

Mais [...] sa lumière ruisselle en voie lactée¹. »

C'est parce qu'il se délivre du spectre de Luna que Morin accède à l'âge mûr et qu'il découvre sa propre autonomie. Au sortir de cette révélation, il est en mesure d'enfin théoriser l'« *autos* », ce qu'il fait à son retour en France en 1970 grâce à Henri Atlan, qui lui fait découvrir la théorie de l'auto-organisation simultanément mise au point par Heinz von Foerster et John von Neumann². De von Foerster, Morin apprend le principe de l'« *order from noise* » (l'« ordre à partir du bruit ») selon lequel le « bruit », le désordre, l'aléa et le chaos ne sont pas seulement synonymes de destruction, car ils peuvent également être source de création, d'ordre et d'harmonie. De von Neumann, il retient la théorie des *automata*, qui met évidence le fait stupéfiant selon lequel un système vivant, contrairement au système artificiel qu'est une machine, n'est pas détruit par le chaos, mais qu'au contraire il s'en nourrit³.

Alors que les événements de la vie personnelle de Morin lui intimaient de rechercher une autonomie de fait, sa réflexion anthropologique l'amenait en même temps et dans un même mouvement à considérer la manière extraordinaire dont les systèmes vivants s'organisent en parfaite autonomie en créant un noyau d'ordre à partir du désordre ambiant⁴.

On voit ainsi le lien qui existe entre l'histoire de la pensée de Bataille et celle de Morin. Les chemins vers l'autonomie parcourus par l'un et par l'autre ont eu la même sinuosité et ont été semés des mêmes embûches. Et si tous deux sont comparables, c'est précisément parce que chez l'un comme chez l'autre, la vie et l'œuvre se sont heureusement croisées pour faire émerger l'autonomie, autant comme mode de vie que comme concept : Morin de son côté parvenait à l'« *autos* » et à l'auto-organisation en se sevrant de son amour pour sa mère, tandis que Bataille arrivait à l'« autonomie » en rejetant ses ambitions grandiloquentes de créer des

¹ *Ibid.*, p. 254.

² Weinmann, « Edgar Morin : l'Œdipe du complexe », in Morin, *La complexité humaine*, op. cit., p. 67.

³ La révolution conceptuelle de la théorie des *automata* auto-reproducteurs a été de montrer qu'une machine, bien que construite à base de composants extrêmement fiables, s'achemine vers la panne si un seul de ses composants vient à faillir. Dans un système vivant, tout au contraire, la fatigue de la cellule fait la vigueur de l'organisme : celui-ci est en effet composé de myriades de molécules qui se dégradent sans cesse, mais le vivant tolère et se sert de ces perturbations en effectuant des réorganisations permanentes de l'aléa. Voir Morin, *La méthode – 2. La vie de la vie*, op. cit., p. 108.

⁴ Weinmann, « Edgar Morin : l'Œdipe du complexe », in Morin, *La complexité humaine*, op. cit.

communautés et des religions, et en cédant le pas à la déstabilisation créatrice et au désordre réorganisateur. Chez ces deux hommes, qui se sont connus, reconnus et admirés, ce sont l'affranchissement émotionnel et la distinction subtile entre l'autonomie et la dépendance qui permettent le chemin vers soi.

Ce rapprochement entre l'« autonomie » de Bataille et l'auto-organisation devait se faire au risque de paraître technique et déplacé, car la dimension essentielle qui relie l'« *autos* » de Morin à l'« autonomie » de Bataille reste avant tout celle du sujet, du soi. En effet, la théorie de l'auto-organisation n'est pas qu'une physique ou une biologie, elle est aussi une philosophie, une science du sujet pensant et connaissant. Son objet est le sujet qui cherche l'objectivité et la conscience de soi, au sens hégélien du terme. Or, la conscience de soi, l'« *autos* », l'« autonomie », implique autant la conscience de l'unicité et de l'individualité que la conscience de ce qui nous ronge et de ce qui nous partage, et c'est en prenant connaissance de ce double mouvement qui nous disjoint et qui nous soude que l'« *autos* » peut sans prétention être réalisé.

Il peut être vrai que la notion d'« *autos* » et surtout le préfixe « auto- » introduisent l'idée d'un automatisme mécanique réducteur. Mais ce n'est là que la première définition de l'« *autos* », qui renvoie alors au même, à l'« *idem* ». Morin déchiffre un second sens en empruntant implicitement à Bataille une notion rarement employée dans l'histoire de la philosophie, si ce n'est dans *L'expérience intérieure* et dans la critique que Sartre a faite de ce livre : la notion d'« *ipse*¹ ». L'« *autos* » est à la fois l'« *idem* », c'est-à-dire le même et la reproduction de l'identique, et l'« *ipse* », c'est-à-dire le soi-même et la production de l'identité du sujet². Bataille avait lui-même emprunté la notion d'« *ipse* » au physicien Paul Langevin, et en usait afin de différencier l'ensemble de l'individu, qu'il appelait la « particule ». C'est par le processus d'autonomisation que celui qui cherche la conscience de soi parvient à son but, à savoir la détermination de ce qui est « *ipse* » au sein de l'« *idem* », de ce qui est soi au sein de la redondance. L'« autonomie » est alors synonyme de conscience de soi et seul le sujet autonome peut devenir le fragile porteur d'une connaissance qui se souhaite non-mutilée.

¹ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 101 et p. 133 et *sqq.* Sartre, *Critiques littéraires*, *op. cit.*, p. 148 et *sqq.*

² Morin, *op. cit.*, p. 108.

2.1.2 – Les naissances modernes de la communication

Nous nous proposons à présent ici d'analyser les rapports entre Bataille et la cybernétique en comparant la notion de communication telle que développée par l'auteur de *L'expérience intérieure* et la même notion forgée au même moment aux États-Unis par Norbert Wiener. Ce rapprochement peut paraître incongru au premier abord, mais il l'est moins lorsque l'on resitue Wiener et sa cybernétique dans l'histoire des idées. Entre autres choses, disons ici brièvement que Wiener est en effet celui qui a fortement influencé, et d'une certaine manière façonné, la linguistique de Jakobson et le structuralisme de Lévi-Strauss, et partant de là, une grande partie de la pensée française des années 1960-1970.

De plus, il est important de pouvoir reformuler la notion de « communication » de Bataille dans une terminologie autre que la sienne en l'expliquant au regard de la cybernétique, qui a altéré en profondeur notre société actuelle, puisque c'est d'elle que nous avons hérité de la « société de communication » et des NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication), qui envahissent aujourd'hui notre quotidien (les ordinateurs, Internet, les téléphones portables, etc.).

Nous commencerons par revenir sur les origines de la cybernétique et sur la façon dont la notion de communication de Wiener a contribué à modifier l'idéologie de son temps. Après quoi nous explorerons le destin de cette même notion chez Bataille. Il y aura alors lieu de voir qu'au-delà des divergences qui opposent leurs systèmes de pensée, les travaux de Wiener et de Bataille cristallisent une même urgence, celle, en des temps déchirés comme jamais, de rappeler l'unité de l'espèce humaine.

2.1.2.1 – L'« invention » de la communication : Norbert Wiener et la cybernétique

La notion de communication a quitté le domaine spécialisé de la technologie pour devenir progressivement une valeur à portée universelle à partir des années 1940-50¹, c'est-à-dire au moment même où Bataille développait lui-même cette

¹ Breton, *L'utopie de la communication*, op. cit., p. 10.

notion dans *Le Coupable* ou *La littérature et le mal*. A première vue, l'emploi que Bataille fait du mot communication l'écarte complètement de son sens moderne : la « communication » de Bataille semble n'avoir rien en partage avec l'acte de communiquer simplement admis (à savoir : échanger de l'information) ou avec la « société de communication » d'aujourd'hui. Sans doute même, la communication mise en place par notre société moderne est l'antithèse du type de communication recherché par Bataille.

Néanmoins, il n'est ni hasardeux ni innocent que la notion de communication soit née simultanément chez Bataille et chez Wiener au summum de la barbarie du vingtième siècle. Cette proximité chronologique est aussi une proximité théorique, un symptôme contextuel. Il faut en effet prendre en grande considération les guerres, les dictatures et les impasses des grandes idéologies qui, en réalité, ont conduit à la théorisation de la communication. Ce n'est pas peu dire que le désir de communiquer entre les hommes et entre les nations soit venu d'un contexte opaque et étouffant, celui des échecs de la diplomatie, de l'espionnage et de la désinformation.

Ici encore, Bataille apparaît comme un homme de son temps : sa route personnelle, sa recherche privée se noue en un nœud gordien autour des problèmes de son époque et de la recherche de ses contemporains, ses semblables en un monde mis en lambeaux par les conflits. Certes, une histoire de la notion de communication dans la pensée occidentale rendrait peut-être peu de choses à Bataille tant sa « communication » paraît parfois renfermée sur une mystique de la littérature ou de l'érotisme, tandis que la cybernétique se verrait certainement reconnaître l'importance du rôle qu'elle a eu dans la conceptualisation et dans la diffusion de cette notion¹.

Toutefois, si Bataille n'est en rien le père de la « société de communication », il n'en reste pas moins que c'est la même nécessité et la même urgence que Wiener qui l'a poussé à penser la « communication ». Et parce que Bataille et Wiener ont en commun cette source guerrière, il est possible de comparer leurs conceptions, ce qui nous amènera à constater que cette comparaison ne peut se faire effectivement que jusqu'à un certain point, où Bataille et Wiener divergent totalement : alors que Bataille eut la lucidité avantageuse de penser la communication directement à partir

¹ C'est ce qui ressort de l'étude de Breton dans le livre cité ci-dessus. Nous nous appuyons assez largement sur cet ouvrage critique.

de son impossibilité, le cybernéticien était, quant à lui, le porteur d'une vision très optimiste, voire utopiste, de la communication.

Afin de replacer l'apport original de Bataille dans le contexte global de la recherche, revenons donc sur cette dernière vision de Wiener et sur la façon dont la notion cybernétique de communication s'est développée aux États-Unis alors même qu'en France Bataille en pensait la forme obscure.

Le mot « cybernétique » est de nos jours associé à l'univers ludique d'Internet, du virtuel, de la science-fiction et des jeux vidéos, ce qu'a enregistré le vocabulaire contemporain : « cyberculture », « cyberspace »¹, « cyberpunk », « cybercafé », etc. Pourtant, la cybernétique est née dans le contexte meurtrier de la guerre froide, de l'un des cerveaux les plus brillants qui aient travaillé pour l'armée américaine.

Wiener était en effet un mathématicien de génie qui travailla toute sa vie au prestigieux MIT. L'idée de la cybernétique est née en lui à partir de 1942, quand la fondation Macy a commencé à financer les recherches qu'il menait avec le cardiologue mexicain Arturo Rosenblueth et le logicien Julian Bigelow. Dès cette époque, Wiener et ses confrères formulent l'intuition que tous les phénomènes naturels (parmi lesquels le vivant, l'humain et la société) sont explicables par des structures et des processus communs, et ils vont très vite pointer du doigt que ces structures et processus sont de type relationnel. De nombreux chercheurs, dans l'entourage immédiat ou lointain de Wiener, travaillent sur le champ interdisciplinaire et tentent eux aussi d'unifier la connaissance, citons ici Shannon qui, en contact avec Wiener, va élaborer la théorie mathématique de la communication et les bases de la théorie de l'information, et von Neumann, qui élaborera les premiers ordinateurs avec Bigelow et la théorie de l'auto-organisation avec von Foerster.

Au cœur de cette émulation, Wiener, Rosenblueth et Bigelow prononcent en 1942 une conférence qui inaugure le début du programme de recherche cybernétique. Cette conférence sera réécrite pour un article, « *Behaviour, Purpose and Teleology* », publié en 1943 dans la revue *Philosophy of Science*. Ni le mot cybernétique, ni le mot communication n'apparaissent à ce stade de la pensée de Wiener, mais cet

¹ Notons que le terme « cyberspace » est l'invention de l'auteur de science-fiction William Gibson dans son roman *Neuromancien* publié en 1984. Voir Jean-Claude Guédon, *Internet – Le monde en réseau*, Paris, Gallimard, « Découvertes / Techniques », 1996, pp. 92-93.

article fait cependant apparaître trois grandes lignes directrices qui préfigurent la suite de son œuvre : premièrement, la nécessité d'une science du global et d'une nouvelle méthode pour les sciences ; deuxièmement, la nécessité d'une nouvelle vision de l'homme ; et enfin, la nécessité d'introduire de nouveaux concepts, comme celui de *feed back*¹.

Tout l'argumentaire des premiers cybernéticiens est alors marqué par les notions de « comportement » et d'« information » : le « comportement » de tout être consiste à « échanger de l'information »². C'est pourquoi la science doit se réorienter et réorienter sa méthode, car ce qui importe, ce n'est ni l'intérieur des phénomènes, ni la méthode cartésienne de dissection et d'analyse, mais les relations que les phénomènes entretiennent entre eux. C'est pourquoi l'homme doit être redéfini, car selon Wiener, il n'existe pas d'intérieur irréductible dans l'homme, il n'y a que de la relation et de l'information qui circule. Et c'est pourquoi de nouveaux concepts sont nécessaires, parce que la science à l'époque de Wiener est encore trop disjonctive et ne considère pas d'un œil sérieux la complexité des phénomènes.

Les créations du mot cybernétique et du paradigme communicationnel vont avoir lieu dans cet élan de création de concept. Après maints échanges avec de nombreux confrères, Wiener, Rosenblueth et Bigelow forgent en 1947 le néologisme « cybernétique » à partir du grec *kubernètès*, qui signifie en propre « gouvernail »³. La cybernétique est définie dès lors comme l'art de gouverner, d'ordonner un ensemble d'interrelations. Pour Wiener, la cybernétique est la science du contrôle et de la communication, elle est plus précisément

« [...] la recherche des lois générales de la communication, qu'elles concernent des phénomènes naturels ou artificiels, qu'elles impliquent les machines, les animaux, l'homme ou la société⁴. »

En 1948, soit un an avant la parution de *La Part maudite*, Wiener publie un livre regroupant ses travaux entrepris depuis 1942. Cet ouvrage aura une influence considérable sur toute notre civilisation, il s'intitule *Cybernetics : or control and communication in the Animal and the Machine*. Pour Wiener, il est clair que les idées de la cybernétique s'appliquent aussi bien aux machines qu'aux êtres vivants ou qu'aux sociétés, puisque chacun de ces systèmes existent par l'interrelation de ses

¹ Breton, *op. cit.*, pp. 24-25.

² *Ibid.*, p. 26.

³ Wiener, *Cybernetics*, *op. cit.*, p. 12.

⁴ Breton, *op. cit.*, p. 19.

éléments constitutifs. Une machine est fonctionnelle grâce à la connexion de ses composants, un être est vivant grâce à l'interaction de ses organes et une société est opérationnelle grâce à l'interdépendance de ses institutions.

A partir de ce moment, la notion de « communication » va remplacer les notions de « comportement » et d'« échange d'informations », et les applications de la cybernétique vont commencer à très largement déborder le cadre des sciences physiques et biologiques. En effet, dès les années 1947-48, Wiener est poussé par l'idée que la cybernétique peut et doit aider à une « meilleure compréhension de l'homme et de la société¹ ».

Afin de bien comprendre l'origine de cette volonté, il est important de se rappeler la date, le lieu et les protagonistes : nous sommes au lendemain de la seconde Guerre mondiale et du bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki par l'arme nucléaire, Wiener lui-même était un scientifique du contingent (il conçut des canons anti-aériens grâce au concept de *feed back*), comme von Neumann, qui fut l'un des tristement célèbres artisans du « projet Manhattan », le projet américain de conception et de production des premières bombes A. Le souffle nucléaire qui a déferlé sur la population japonaise en août 1945 était un pur fruit de la science, de ce fait, la prise de conscience des dizaines de milliers de victimes occasionnées par le « progrès » de la science n'a pu que signer l'acte de naissance du concept de responsabilité scientifique. Le politicien et le soldat ne pouvaient plus être les seuls coupables, désormais les calculs des physiciens et des mathématiciens pesaient aussi dans la balance de la justice.

Le scientifique était devenu responsable de ses actes devant les sociétés. Ses découvertes se devaient dorénavant d'être au service de l'épanouissement de l'humanité, non de son auto-destruction. Wiener eut une fine conscience de ce devoir qui lui incombait et, notamment sous l'influence de Margaret Mead et de son époux, Bateson² (qui lui-même fit partie des premiers cybernéticiens regroupés autour de la fondation Macy), il décida explicitement de devenir un scientifique militant et luttant pour que la notion de communication puisse éclairer de sa logique la politique et l'ordre social.

En 1949, Wiener publie dans ce sens un nouvel essai sur la cybernétique, expurgé des développements techniques et des formules mathématiques qui avaient

¹ Wiener, *op. cit.*, p. 29.

² *Ibid.*, p. 24.

interdit l'accès de *Cybernetics* aux non-scientifiques. Avec ce livre, *The Human Use of Human Beings*, pertinemment traduit en français par *Cybernétique et société*, Wiener souhaite rendre la philosophie de la cybernétique accessible au domaine de la sociologie :

« Des amis me conseillèrent d'écrire à l'intention des profanes un ouvrage similaire [à *Cybernetics*], dans lequel j'évitais le symbolisme scientifique et l'abstraction et où j'exposerais les conséquences sociologiques assez importantes de la thèse¹. »

C'est à partir de ce moment que Wiener va se placer sous le signe de l'utopie et que la communication va devenir pour lui un maître-mot, un sésame censé débloquent les problèmes de l'intersubjectivité humaine. En 1949, Wiener œuvrait donc pour la paix, tout comme Bataille, qui avait tant travaillé à cela qu'il pensait pouvoir prétendre au prix Nobel, mais ce fut par deux voies opposées cependant qu'allèrent les voies de communication de Bataille et de Wiener.

Pour commencer, en réalité, Bataille et Wiener partent d'un fond théorique commun, celui de la thermodynamique et particulièrement de son second principe. A la manière de Bataille dans son « économie générale », Wiener envisage la société comme un ensemble soumis aux lois de l'énergie, c'est-à-dire comme un système thermodynamique. Sa plaidoirie soutient que les sociétés, comme les machines vivantes et artificielles, ne peuvent être comprises qu'en terme de communication et que seule une bonne auto-régulation de la communication peut lutter contre le chaos social. Suivant Szilard, mais devançant Brillouin, Wiener appuie son argumentation sur le mélange des concepts d'entropie et d'information. Souvenons-nous que selon la seconde loi de la thermodynamique, ou principe de Carnot, l'univers tend vers l'entropie maximale, c'est-à-dire le désordre absolu². Wiener considère que cette loi de la physique n'est pas qu'une abstraction, mais qu'elle est au contraire d'une importance capitale pour l'avenir des sociétés humaines. C'est la raison pour laquelle selon lui ces sociétés doivent prendre une décision majeure :

« La question de savoir si la seconde loi de la thermodynamique doit être interprétée de manière pessimiste ou bien sans aucune implication mélancolique dépend de l'importance que nous donnons d'une part à l'univers en général et, d'autre part, aux îlots d'entropie localement décroissante que nous y trouvons³. »

¹ Wiener, *Cybernétique et société*, Paris, Deux-Rives, 1952, cité par Breton, in *op. cit.*, p. 31.

² Voir *supra*, partie I, chapitre 3, **3.2 – Définition thermodynamique et informationnelle de la culture et de la littérature**, p. 112.

³ Wiener, *Cybernétique et société*, *op. cit.*, p. 41, cité par Breton, in *op. cit.*, pp. 33-34.

Wiener oppose ainsi les sociétés « ouvertes », qui font reculer localement l'entropie par la circulation de l'information, l'énergie et la matière, et les sociétés « rigides » qui, en s'enfermant et en refusant la communication, risquent l'entropie maximale et l'effondrement¹. Il s'agit pour Wiener d'une pensée de la survie : nous ne faisons que survivre provisoirement à la mort thermique et à la désintégration dans un monde promis physiquement à la catastrophe. « Nous sommes des naufragés sur une planète vouée à la mort² », écrit-il avec un accent romantique, mais

« [...] dans un naufrage, même les règles et les valeurs humaines ne disparaissent pas nécessairement et nous avons à en tirer le meilleur parti possible. Nous serons engloutis mais il convient que ce soit d'une manière que nous puissions dès maintenant considérer comme digne de notre grandeur³. »

Et le seul moyen de maintenir les îlots d'ordre serait de faire de la communication un concept universel susceptible de donner une digne valeur d'usage à l'humanité. Tel est « l'usage humain des êtres humains » réclamé par Wiener.

« La communication est le ciment de la société, écrit-il ainsi, et ceux dont le travail consiste à maintenir libres les voies de communication sont ceux-là mêmes dont dépend surtout la perpétuité ou la chute de notre civilisation⁴. »

Avec Wiener, venait au jour l'idée, l'utopie que la multiplication des engins de communication et des voies de communication sauverait l'humanité des mésententes intestines. La notion de « transparence » faisait son apparition en force. Par la grâce d'une communication maîtrisée dans ses fondements logico-mathématiques, la société devait effacer les quiproquos et les dimensions cachées des paroles et des actes, et se muer en une maison de verre où tout se sait sur tout⁵. La communication ainsi envisagée relève presque de l'ordre du dialogue thérapeutique, du soin par la parole : il s'agit, comme dans l'ingénierie téléphonique, de canaliser les perturbations, d'éclaircir les « bruits » qui dégradent la qualité de la communication.

¹ Breton, *op. cit.*, pp. 31-32.

² Wiener, *Cybernétique et société*, *op. cit.*, p. 43, cité par Breton, in *op. cit.*, pp. 32-33.

³ Wiener, *op. cit.*, cité par Breton, in *op. cit.*, p. 33.

⁴ Wiener, *op. cit.*, p. 183, cité par Breton, in *op. cit.*, p. 37.

⁵ Breton, *op. cit.*, p. 51.

2.1.2.2 – Contre « l'utopie de la communication » : une communication sans lieu

C'est sur cette question, sur la valeur d'usage de la communication, que Bataille se trouve aux antipodes de Wiener. Alors que ce dernier plaidait pour une communication qui véhicule le dialogue et la « transparence », Bataille se donnait la charge d'affirmer douloureusement que la communication véritable est nécessairement une calamité. Parce qu'il a éprouvé dans sa chair l'échec de l'être-ensemble, Bataille sait l'utopie de la communication entre les hommes, l'impossibilité de la communauté. Cependant, rappeler ceci ce n'est pas dire que Bataille ne croit plus en la communication, c'est suggérer qu'il en a en réalité une conception plus fine, qui accueille et intègre le paradoxe et l'aporie.

Avant de définir la subtilité de la position de Bataille vis-à-vis de Wiener, il faut comprendre au préalable que la grande insuffisance de la théorie de l'information et de ses domaines connexes, comme la cybernétique, est de faire de l'information une pure quantité numérique objectivement chiffrable. L'information est une mesure sans qualité qui néglige la dimension humaine et subjective du langage. Jakobson, grâce à la théorie linguistique de la communication, Bateson et l'école de Palo Alto, grâce à leurs travaux en psychologie, ont sensiblement comblé cette lacune en replaçant l'information à l'échelle de la complexité humaine. Mais ces louables efforts n'empêchent pas que la notion d'information ait tendance à être réifiée et absolutisée au même rang que les concepts physiques de matière, de temps et d'espace¹. Au fond de la communication promue par Wiener, le quantitatif prime sur le qualitatif, la multiplication des communications l'emporte sur leur affinage. N'oublions pas que Wiener, qui agit au cœur de l'intelligentsia américaine, élabore cette pensée en anticipant sur la nouvelle révolution industrielle, celle du numérique. En effet, pendant la guerre, ses confrères, avec parmi eux von Neumann, ont inventé l'ordinateur, dont l'avenir prometteur était déjà certain avant même sa conception technique. Le rêve d'une technologie venant au secours de l'humanité semblait ainsi pouvoir prendre forme dans l'extension des réseaux câblés. Puisque le réel était tout entier dans les relations extérieures entre les phénomènes, tout l'intérieur devenait extérieur et tout l'individu devenait communication.

¹ Voir les recherches de physiciens comme John Wheeler ou les très médiatiques frères Igor et Grichka Bogdanov. Voir Bogdanov, *Avant le Big Bang*, op. cit.

Cet univers du « tout communication » a pu être évoqué dans un certain mouvement du développement de Bataille :

« [...] L'humanité n'est pas faite d'êtres isolés, mais d'une communication entre eux ; jamais nous ne sommes donnés, fût-ce à nous-mêmes, sinon dans un réseau de communications avec les autres : nous baignons dans la communication incessante¹ ».

Toutefois, là où la communication totale et froide de Wiener s'ouvre sur l'analyse de l'ingénieur et la quantification, la communication brûlante de Bataille s'ouvre sur un paradoxe, celui d'une communication qui existe par son absence même. De « la communication incessante » dans laquelle nous sommes engagés,

« [...] jusque dans le fond de la solitude, nous sentons l'absence, comme la suggestion de possibilités multiples, comme l'attente d'un moment où elle se résout en un cri que d'autres entendent². »

La communication est un « cri » qui vient de l'intérieur, et même si « la personne à qui s'adresse l'opération, en partie, dans l'instant, se mue elle-même en communication³ », en pure extériorité cybernétique, il est bien clair que pour l'auteur de *L'expérience intérieure*, l'intériorité des individus est assurée et qu'une grande partie de l'expérience humaine est incommunicable : les fonds de la poésie, de l'érotisme et de la mystique sont par nature ineffables. Il est bien clair également que le langage même qui véhicule la communication a une importance considérable et que la qualité et la sensibilité de l'expression comptent au premier plan, qui plus est pour un écrivain.

De ce point de vue, la comparaison que Heimonet a établie entre Bataille et Jürgen Habermas autour de la notion de communication entretient quelques liens forts avec l'opposition qui est mise ici en lumière. Habermas, dans *La technique et la science comme idéologie* (1973), définissait l'urgence de la communication en réaction à l'augmentation des forces productives liées à la technique. Le développement de l'univers des machines lui faisait craindre la réification des rapports humains, il souhaitait donc lutter contre la « déshumanisation occasionnée par la technique moderne⁴ ». Comme Bataille, Habermas voulait faire du langage le lieu privilégié de la communication, alors que Wiener n'avait d'inclination que pour les nouvelles machines à communiquer.

¹ Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1957, p. 148.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 139.

⁴ Heimonet, *Négativité et communication*, *op. cit.*, p. 111.

Habermas cependant n'était pas avare de reproches envers Bataille : si le premier désirait poser les bases de la communication sur la raison, le second la fondait d'une façon incompatible sur la passion¹. C'est en ce sens qu'à Bataille, Habermas opposait Walter Benjamin, pour qui le langage demeure « la sphère propre de l'entente² ». La communication d'Habermas doit être conduite comme une action positive pour le bien commun par une raison qui ne démord pas.

La communication de Bataille, elle, n'est pas limpide et calibrée tel un remède, au contraire elle est une « dépense » explosive et déraisonnable, voire un acte de guerre en ce qu'elle transgresse les frontières des territoires individuels. C'est dans *Le Coupable*, qui est en quelque sorte le journal de la solitude de Bataille, que la notion de communication commence à prendre chez lui une certaine importance. Isolé de ceux avec qui il aurait pu penser, Bataille cherche les lois de l'intersubjectivité qui l'ont laissé abandonné de quasiment tous ses collaborateurs. Il définit alors la communication comme une « déchirure » :

« La communication demande un défaut, une “faille” ; elle entre, comme la mort, par un défaut de la cuirasse. Elle demande une coïncidence de deux déchirures, en moi-même et autrui³. »

En d'autres termes, l'intersubjectivité n'est possible que si les individus demeurent fermés, à l'exception de certaines « déchirures » béantes. Ces « déchirures » peuvent être physiologiques, et comptent parmi elles les organes sexuels et les orifices non-génitaux, ou elles peuvent être mentales, et comptent en leur rang les émotions intenses de l'esprit qui nous ouvrent à autrui. C'est par ces « déchirures », ces ouvertures que la communication a lieu et que transitent les passages d'énergie entre les individus.

Cette première théorisation de la communication, vécue dans « la douleur⁴ » de la guerre et des séparations, devait avoir lieu sous le signe du déchirement et de « la blessure⁵ ». Mais lorsqu'en 1957 Bataille publia *La littérature et le mal*, la notion de communication changea sensiblement de statut. Maîtrisée, elle devint un outil d'analyse littéraire et anthropologique. A ce stade de sa pensée, Bataille approfondit sa théorie de la communication et hiérarchisa deux grands types : la

¹ *Ibid.*

² Habermas, *Discours philosophique de la modernité*, cité par Heimonet, in *op. cit.*, p. 96.

³ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 266.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

« *communication faible* » et la « *communication forte* »¹ ou « *majeure*² ». La première est informative, elle est l'ouverture minimale à autrui, « la base de la société profane (de la société active – au sens où l'activité se confond avec la productivité)³ ». La seconde, en « opposition fondamentale⁴ », représente une ouverture extrême, une expérience des limites de la communication.

Seule cette dernière, que la poésie ou la mystique ont pour objet, est digne d'intérêt aux yeux de Bataille. Il va ainsi en donner les modes d'accès, définis selon deux procédures différentes. Ce sont d'abord les situations limites n'utilisant pas « les formes extérieures du langage, mais des lueurs surnois analogues au rire⁵ », qui sont à même d'engager la « *communication forte* » : la poésie, le sacrifice, l'érotisme, la sensualité, la fête, le drame, l'amour, la séparation et la mort sont parmi les activités répertoriées par Bataille⁶. Là est la vraie communication, où la relation intersubjective se fait fébrile, intense, litigieuse et où elle se retrouve au bord d'elle-même, éprouvant ses propres frontières.

Ces situations paroxystiques représentent le volet le plus visible de la « *communication forte* », mais il en est un autre. Très finement, et d'une façon paradoxale qui est toute à lui, Bataille devine une voie d'accès à la « *communication majeure* » dans l'échec de la « *communication faible* » :

« La communication, au sens où je voudrais l'entendre, n'est en effet jamais plus forte qu'au moment où la communication au sens faible, celle du langage profane (ou, comme dit Sartre, de la prose, qui nous rend à nous-mêmes – et qui rend le monde – apparemment pénétrables) s'avère vaine, et comme une équivalence de la nuit⁷. »

Voici un renversement de perspective bien paradoxal qui confie à l'impuissance de la « *communication faible* » une immanence qui lui donne les pouvoirs de la « *communication forte* ». Celle-ci, dans ce cadre, est alors notre adaptation à notre inadaptation à communiquer, un désœuvrement qui fait œuvre, voire une manœuvre de survie. La « *communication forte* » étant irréalisable, sinon dans certaines conditions privilégiées, il ne nous reste qu'un seul moyen d'être ensemble : celui de faire partie de « *la communauté de ceux qui n'ont pas de*

¹ Bataille, *La littérature et le mal*, op. cit., p. 150.

² *Ibid.*, p. 138.

³ *Ibid.*, p. 150.

⁴ *Ibid.*

⁵ Bataille, *Le Coupable*, in *OC*, V, p. 390.

⁶ Bataille, *La littérature et le mal*, op. cit., p. 150.

⁷ *Ibid.*, p. 149.

*communauté*¹ », de tous ceux qui sont enfermés dans une subjectivité « impénétrable² ». Grâce à la théorie des communications « *faible* » et « *forte* », l'impossibilité de la communication est promue au rang d'essence. L'absence de communication devient la possibilité du sommet de la communication.

Au début des années 1980, le fameux dialogue mené par Blanchot et Nancy autour de la notion de communauté chez Bataille a mis au clair cette subtilité. En effet, si pour Wiener la communication doit être dotée d'une valeur d'usage infinie, pour Bataille la communication est hors d'usage, sans œuvre, elle a lieu en dehors de la parole et du langage. Elle est dans le paradoxe désigné par Blanchot et Nancy, celui de la communication impossible, de la « communauté désœuvrée », de la communion « inavouable » sans quoi elle ne serait plus communion mais bavardage. A Nancy, qui montrait que Bataille « sans doute a été le plus loin dans l'expérience cruciale du destin moderne de la communauté³ », Blanchot répondait comme en écho en rappelant le parcours de son ami : après la série des désillusions des années 1930, Bataille a enfin pu commencer à penser la communication en termes de déchirure et la communauté en termes d'absence. C'est, écrit Blanchot,

« [...] ce qui est précisément arrivé à Georges Bataille qui, après avoir, durant plus d'une décennie, tenté, en pensée et en réalité, l'accomplissement de l'exigence communautaire, ne s'est pas retrouvé seul (seul de toute façon, mais dans une solitude partagée), mais exposé à une communauté d'absence, toujours prête à se muer en absence de communauté⁴. »

Alors que la « *communication faible* » échoue, se manifeste un au-delà de la communication qui nous rappelle qu'il nous reste en commun ce qui ne peut être mis en commun : l'impénétrabilité de notre subjectivité. Ce n'est pas le moindre des paradoxes engagés par Bataille que d'avoir fondé l'une des formes de la « *communication forte* » sur une sorte de déception transcendantale due à l'incommunicabilité générale. Mais cette ruse va de pair avec le caractère insaisissable de la communication même. Elle transmet l'idée très incisive que la communication n'a en aucun cas la capacité de promouvoir la « transparence » d'une société ou d'être elle-même « transparente ». Contrairement à Wiener, Bataille

¹ Bataille, cité par Blanchot, in *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983, p. 9. Bataille dira également : « [...] L'appartenance de toute communauté possible à ce que j'appelle [...] absence de communauté doit être le fondement de toute communauté possible. » Bataille, cité par Nancy, in *La communauté désœuvrée*, op. cit., p. 151.

² Bataille, *La littérature et le mal*, op. cit., p. 150.

³ Nancy, cité par Blanchot, in op. cit., p. 13.

⁴ Blanchot, op. cit., pp. 12-13.

suggère que la communication ne peut pas devenir l'outil de la clarification des échanges, étant pour cela trop glissante, trop prompte à se révéler incontrôlable.

Au regard de l'histoire, si Wiener a effectivement été celui qui a permis l'irrigation de nos sociétés par les voies de communication électroniques, il n'en a pas moins sous-estimé les difficultés humaines attachées à la volonté de resserrer le lien social. Bataille, par sa connaissance des abysses anthropologiques, avait bien mieux mesuré la situation que Wiener. Il avait pressenti qu'il n'y aurait pas de paix au sens où Wiener le souhaitait, mais que le conflit se déplacerait sur d'autres fronts, sur lesquels les dépenses des excédents des nations guerrières pourraient se poursuivre, notamment sur le terrain de la course à l'armement nucléaire et de la conquête spatiale.

La guerre froide, ce long moment de tension extrême ne pouvant s'exprimer que souterrainement, cet âge d'or de l'espionnage, des « taupes » et des agents doubles, a été la condition d'une paix acceptable. Ce n'est donc bien qu'au prix d'une communication par la « déchirure » que le conflit mondial a pu être maîtrisé et il est bien clair que cette paix relative n'a pas été véhiculée par l'utopie de la communication « transparente », mais qu'elle a plutôt à se rapprocher, pour être expliquée, de Bataille et de sa vision de la communication comme « blessure ». Il ne pouvait y avoir de résolution que dans une transformation du conflit, tel que celui-ci laisse exprimer une dose non négligeable d'impénétrabilité.

2.2 – La connaissance : raison (matière) et mystique (Dieu)

Selon Bataille, il y a deux termes à la pensée humaine : soit celui qui cherche trouve la mystique, soit il trouve la science¹. Bataille parvint à ces deux extrémités en découvrant qu'elles étaient intriquées l'une dans l'autre, mais ce fut par un chemin long et sinueux, semblable au déplacement d'un serpent qui cherche une proie et qui s'aperçoit que tout est proie.

En effet, Bataille s'est longuement interrogé sur « la possibilité de connaître² » propre à l'espèce humaine, sur notre capacité à réduire « l'inconnu » au « connu », tout en ménageant un cœur inconnaissable dans cet espace de

¹ Bataille, *OC*, VIII, p. 566.

² *Ibid.*

connaissance. Aux frontières de l'expérience du savoir, c'est-à-dire là où la connaissance se termine mais aussi là où elle commence, apparaît une *terra incognita*, où gît « l'inconnu ». Or, Bataille écrit que les images offertes par cet « inconnu » se réduisent toutes « en dernier lieu » aux « sens de mots tels que *Dieu* ou *matière*¹ ».

Dans le but de montrer quelques-uns des principaux aspects de l'étonnant mariage que Bataille a déclaré entre la mystique et les sciences de la matière, nous allons ré-éclairer, non pas le rapport de Bataille à l'univers, mais le rapport de Bataille à la connaissance de l'univers et à l'univers mystique de la connaissance. Nous nous demanderons alors quelle est la nature de l'« accord » qui, dans l'acte de connaissance, s'établit entre l'esprit humain et le monde, et nous ferons notamment pour cela un détour vers d'autres scientifiques/mystiques comme Roger Caillois et Gregory Bateson, dont les œuvres nous rendent l'accès à Bataille plus léger.

Après quoi nous nous tournerons pour finir sur des pratiques de Bataille qui ont été peu commentées, celles qu'il fit du yoga et des techniques d'illumination tibétaines ou japonaises. On a déjà dit que l'historien Laurent Ferri estimait, peut-être « à tort », confesse-t-il, que le contexte religieux dans lequel Bataille a pensé et réalisé son œuvre est historiquement daté. Et sans doute effectivement a-t-il « tort » d'isoler si facilement l'expérience mystique de Bataille dans un antichristianisme commun à cette époque, car nous montrerons que le mysticisme œcuménique de Bataille a été très proche des méthodes de méditation hindoues et bouddhistes, qu'il a utilisées de manière complètement atypique dans son « expérience intérieure ». En regard de ces exercices orientaux et du discours proposé par un Bataille yogi, nous finirons alors par poser le discours de la philosophie et de la physique. Il s'agira de voir comment la théorie du sujet et de l'objet de Bataille a été forgée mutuellement par ses illuminations successives et par sa connaissance des lois de la microphysique.

2.2.1 – « La possibilité de connaître »

L'écriture simultanée de la *Somme athéologique* et des textes d'« économie générale » a révélé à Bataille l'ambiguïté du champ de l'esprit d'où émerge la connaissance. Une connaissance apte à satisfaire un tant soit peu le questionnement

¹ *Ibid.*

infini de l'humain ne peut pas uniquement venir de l'explication causale, elle ne peut pas non plus être exclusivement retirée de l'expérience mystique. « La science, à elle seule, ne suffit pas¹ », disait le chanoine Streeter, concluant ainsi douze causeries sur le thème « Science et Religion » que la B.B.C. diffusa à l'automne 1930. Mais la mystique, elle aussi, est bien en peine de combler toutes les attentes de l'esprit. Le savoir n'est donc ni dans la science, ni dans la méditation, mais il est cependant dans les deux, ou peut-être dans un interstice, une frange invisible qui serait le point d'émergence de toute connaissance. Le voyant, le sentant, Bataille a cherché cet entre-deux, et à travers lui, il a voulu saisir un savoir fuyant, mi-matérialiste, mi-mystique, qui ne se trouvait jamais là où on l'attendait.

En explorant les méandres qui font accéder à la connaissance, Bataille eut ainsi l'occasion de s'interroger sur ce qui offrait à l'humain la possibilité de connaître. Il s'agissait, pour lui, de comprendre comment se réalisait l'« accord » entre le sujet connaissant et l'univers. Cet « accord » passe-t-il d'une façon dominante par la science, et notamment par la science mathématique, qui est le fondement logique de toutes les autres sciences ? Ou passe-t-il plutôt par une perception mystique de la matière ? A moins que, dans une logique de pénétrations et d'inter-pénétrations transgressives propre à Bataille, on assiste à la naissance d'une manière personnelle, personnelle parce que métis, de vivre la connaissance ?

2.2.1.1 – Bataille et les mathématiques : l'« accord avec l'univers »

Avant d'examiner en quoi le domaine des mathématiques a interféré sur la conception de la connaissance de Bataille, souvenons-nous seulement que ce dernier n'a pas toujours été intéressé par le discours des mathématiciens.

L'exemple emblématique de ce mépris premier est l'article « Informe² », daté de 1929. Court et corrosif, cet article accusait l'Académie, ou plutôt la science qu'elle représente, de déterminer et de définir les formes qui peuplent notre réalité. Bataille y tournait en dérision la tentative de la science d'ordonner le chaos du monde, il disait ne voir là qu'un essai pour passer une « redingote à ce qui est, une

¹ Chanoine Streeter, cité par Bertrand Russell, in *Science et religion*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1971, p. 128.

² Bataille, « Informe », *art. cit.*, p. 382.

redingote mathématique¹. » La connotation vieillotte et étriquée du mot « redingote » suffisait par contamination à faire des mathématiques une dame âgée qui ne sait plus très bien ce qu'elle dit.

Bataille renvoyait alors l'image d'un homme qui fuyait les mathématiques comme la peste, et qui, ce faisant, fuyait également toutes les autres sciences puisque les mathématiques sont le socle conceptuel sur lequel s'appuient les sciences de la nature. Les nombres, ces idéalités pythagoriciennes, n'avaient à ce moment aucune place dans le matérialisme excessivement intransigeant de Bataille.

Nous avons déjà eu l'occasion de voir que depuis cette époque, Bataille a pu amplement réviser sa position vis-à-vis des sciences. Sa rencontre avec Ambrosino fut à ce titre fondamentale. Il faut signaler cependant qu'outre Ambrosino, l'entourage de Bataille supportait la présence de quelques autres praticiens des mathématiques. Nous avons déjà évoqué l'auteur ingénieux des *Cent mille milliards de poèmes*, Queneau, qui avait co-signé avec Bataille « La critique des fondements de la dialectique hégélienne », et dont la participation avait essentiellement consisté à donner un appui mathématique aux propos de Bataille. Nous avons également cité Claude Chevalley, l'un des membres de Nicolas Bourbaki, qui dans les années 1930, accompagnait fréquemment Pierre Prévost lorsqu'il se rendait chez Bataille pour discuter entre autres sujets de Dieu. Signalons enfin la proximité différée d'un autre membre de Bourbaki, son fondateur même : André Weil. Proximité différée parce que Bataille n'eut semble-t-il pas de rapport avec lui, sinon lointain ou secret, mais avec des membres de sa famille ou avec certains de ses amis et collaborateurs. André Weil fonda en effet Bourbaki dans les années 1920, alors qu'il était étudiant à l'École Normale Supérieure, dans la même promotion que Sartre et Raymond Aron². Mais André Weil était surtout le frère de Simone Weil, cette femme qui a tant marqué Bataille qu'il en a fait, sous le nom de Lazare, un personnage essentiel du *Bleu du ciel*. Les liens que Bataille entretenait donc avec les Weil étaient d'autant plus resserrés et interrogateurs que c'est le père d'André et de Simone, le docteur Weil, qui soigna Colette Peignot dans les dernières années de sa vie, alors qu'elle habitait avec Bataille³.

¹ *Ibid.*

² Mashaal, « Un groupe se forme », *Pour la science : Les génies de la science*, « Bourbaki – Une société secrète de mathématiciens », n° 2, fév-mai 2000, p. 7.

³ Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 252.

La valeur de ces faits n'est pas qu'anecdotique, car on se rappelle alors que le monde de la science est petit et que Bataille y était relié non par des institutions et la sphère publique, mais par des amitiés et la sphère privée. Or, cette relation que Bataille entretient avec l'ensemble des agitateurs culturels de son époque, elle, est très loin de l'anecdote, elle est même essentielle puisqu'elle a aussi permis à Bataille, au quotidien, de progressivement se mettre en accord avec le milieu des sciences et en particulier avec les mathématiques. Voici ce qu'il écrit par exemple entre 1939 et 1945 dans *La limite de l'utile* :

« Nous sommes liés à une réalité intelligible, celle d'une rue où court un chien, où passe une voiture, etc. La rue est susceptible d'explication, les pavés, les passants sont *nombrables* : on fait l'*histoire* de sa forme, des passages. Il faut inscrire à la fin la rue dans l'univers de l'astronome ou du calculateur de *quanta* : à ce moment, la réalité naïve dont je dépends s'est effacée, je l'ai réduite à l'état d'ombre mensongère. Pourtant c'est au *pavé* que je dois le sentiment aigu de *réel*, sans lequel l'échafaudage du savant s'effondre.

Ainsi dans l'obscur fantaisie de l'existence, je dois, pour subsister, présider à la fuite de toute chose vers deux points, où je touche à l'irréductible (au moins selon l'apparence) : d'un côté le *pavé*, le réel grossier, vulgaire, dont je suis, d'évidence, le satellite ; et de l'autre, les *nombres*. D'un terme à l'autre, *voici l'homme*, abandonné au travail inachevable en lui de l'explication¹. »

Avant sa conversion partielle à la science, Bataille n'avait d'yeux que pour le « *pavé* », celui qui, lorsque l'on trébuche dessus, nous fait sentir la réalité douloureuse de notre chair innervée. Après cette conversion, au moment de la guerre, il est cet homme plus mesuré qui a une vision globale du « *pavé* », cet objet qui fait partie du réel décrit par la physique. Face à ce « *pavé* », « *voici l'homme* », enfant de Sisyphe, « abandonné au travail inachevable en lui de l'explication » et de la science qui a pour mission d'arracher ses secrets à la nature.

Bataille admet cette fois que cette explication se fasse sur la base des « *nombres* » et des mathématiques. Il reconnaît pleinement la validité et la nécessité d'une telle approche, tout en conservant une direction de recherche dans le sens opposé, tenant à l'importance de l'expérience subjective et corporelle du « *pavé* », le « *pavé* » n'étant autre ici que le symbole du réel concret.

Comme Pascal, Bataille place l'homme entre deux infinis : l'infiniment grand « des astronomes » (l'univers physique, le cosmos) et l'infiniment petit du

¹ Bataille, *OC*, VII, p. 529.

« calculateur de quanta » (la substance microphysique étudiée par les spécialistes de la mécanique quantique). Cet ensemble d'infinis, auquel il faut ajouter ce que l'on pourrait appeler l'infiniment médian du monde anthropologique, est régi par les « *nombres* », par la logique mathématique. Même si elle est froide et insensible, l'abstraction mathématique est la plus « irréductible » des sciences puisqu'elle permet la formalisation du réel dans le langage le plus épuré qui soit. En évoquant « l'ombre mensongère » que les sciences font peser sur le réel, Bataille semble jeter la disgrâce sur les mathématiques, mais en réalité il est conscient que la logique des « *nombres* » prévaut dans le domaine de la raison.

L'abstraction cependant n'est pas coupée du « *pavé* » qui la fait naître, car les mathématiques sont en étroites relations de complicité avec l'humanité :

« Les vérités mathématiques sont en nous liées à leurs antécédents et conséquents, de même qu'en une espèce de poisson, sa structure. La structure rend possible la vie, l'accord avec le milieu (la reptation) : de même les vérités mathématiques nous permettent un accord avec l'univers¹. »

Cette note de Bataille apparaît sur une feuille volante, entourée d'autres notes où il est question de mysticisme². L'éditeur avisé du tome VI des *Œuvres complètes* a bien pris soin de la classer dans la section afférente à l'« athéologie » et au questionnement mystique de Bataille³. Car, c'est bien du point de vue de l'extase représentée par l'« accord » entre l'homme et l'univers qu'il faut considérer le regard de Bataille sur « les vérités mathématiques ». « Liées à leurs antécédents et conséquents », ces « vérités » sont les signes de l'immanence des lois de la nature et de notre immersion dans la globalité gérée par ces lois. La méditation mystique fait vivre l'effacement des limites entre les objets comme l'activité mathématique unifie les phénomènes naturels. Ce sont deux modes d'une même extase qui annihilent la distinction entre les différents pans de la réalité et qui nous ouvrent infiniment à l'unité de l'univers. La science et la mystique apparaissent ainsi telles deux expressions du désir unique de répondre à l'« énigme » du monde et telles autant de profondes modalités d'accès à l'intimité de la nature.

¹ Bataille, *OC*, VI, p. 415.

² *Ibid.*, pp. 415-417.

³ Ce feuillet est en effet rattaché aux « Notes » de *Sur Nietzsche*, l'ouvrage qui inaugure le tome II de ce que Bataille avait envisagé comme la *Somme athéologique*.

2.2.1.2 – La « mystique de la matière¹ » chez Bataille, Roger Caillois et Gregory Bateson

La matière n'appartient pas au règne exclusif de la pensée scientifique, le mystique peut aussi s'adresser à elle et lui réclamer des comptes. Un tel commerce, plus précisément une telle « mystique de la matière », s'est manifesté dans l'athéologie de Bataille. Il ne faudrait pas croire que ce type de mysticisme était absolument original et unique, car il s'est également montré chez d'autres, comme Roger Caillois, le plus proche collaborateur de Bataille pendant l'aventure du Collège de sociologie, et comme Gregory Bateson, le fondateur de l'école de Palo Alto.

Afin d'éclairer la conception de la connaissance de Bataille, nous allons effectuer la mise en rapport de l'auteur de *L'expérience intérieure* avec ces deux mystiques atypiques. A travers ces comparaisons, nous allons voir que le mariage étrange que Bataille a opéré entre science et mystique n'était pas une étrangeté dans le paysage culturel de son époque. En confrontant l'hermétisme des écrits de Bataille à d'autres « mystiques de la matière », comme Caillois et Bateson, nous souhaitons ainsi distinguer ce qui fait l'originalité de Bataille tout en rendant à l'esprit de son temps ce qui lui appartient.

Commençons par revenir sur la personne et l'œuvre de Caillois dans leurs liens avec Bataille. On l'a dit, Caillois est connu des lecteurs de Bataille pour avoir été, avec lui, le principal instigateur des activités du Collège de sociologie. Grâce au programme qu'ils élaboraient ensemble, ils tentaient de comprendre la nature de la société ainsi que la structure sociale de la nature elle-même². En disant ceci, on semble avoir dit l'essentiel de leurs rapports de ce moment, mais en creusant l'œuvre foisonnante de Caillois, apparaissent des éléments qui sont susceptibles d'éclairer la pensée de Bataille et de lui donner de nouvelles tonalités.

Il faut sans doute commencer par préciser que si Caillois a marqué à l'égard de Bataille sa dette incompressible³, leur alliance n'a duré en réalité que peu de

¹ La formule est de Caillois s'évoquant lui-même, cité par Marguerite Yourcenar, « L'homme qui aimait les pierres », in Caillois, *Œuvres, op. cit.*, p. 24.

² Voir *supra*, partie II, chapitre 1, 1.2.1 – *Bataille et les sociétés animales*, pp.

³ Dans l'« Avant-propos » de *L'homme et le sacré*, Caillois écrit ainsi : « Je dois enfin exprimer ma gratitude à Georges Bataille : il me semble que sur cette question [du sacré] s'est établie entre nous une sorte d'osmose intellectuelle, qui ne me permet pas, quant à moi, de distinguer avec certitude,

temps, de 1937 à 1939. La forte personnalité et de l'un et de l'autre les a rapprochés puis éloignés. Il n'en reste pas moins qu'ils demeurent liés par le fond d'une recherche commune qui s'est révélée à chacun par des voies complètement différentes, mais convergentes, au-delà des bornes temporelles qui semblent restreindre les relations entre leurs œuvres. Afin de saisir la forme et la nature de ce fond commun, examinons à présent quelques éléments biographiques et bibliographiques de Caillois en ce qu'ils ont à voir avec l'œuvre de Bataille.

Caillois est né en 1913. En 1926, le futur auteur de *Le mythe et l'homme* est sans le savoir dans le sillage de Bataille, puisqu'il suit ses études au lycée de garçons de Reims, où Bataille, de seize ans son aîné, l'a précédé une dizaine d'années plus tôt¹. Caillois a développé dès l'enfance une passion pour la nature et notamment pour les insectes. L'été 1928, alors que Bataille publie l'*Histoire de l'œil*, Caillois parvient à capturer deux insectes des plus symboliques pour lui, mais aussi pour Bataille, qu'il ne connaît pas encore : sa première mante religieuse, cet emblème de l'« érotisme » qui dévore le mâle pendant l'accouplement², ainsi qu'un *Acherontia atropos*, le papillon dit sphinx à tête de mort³.

A Reims, Caillois a pour voisin le jeune Roger Lecomte, qui deviendra Roger Gilbert-Lecomte, l'un des fondateurs du groupe Le Grand jeu⁴. Caillois assiste à leurs réunions, se lie d'amitié avec certains de leurs membres⁵. C'est le premier groupe littéraire qu'il fréquenta, avant d'adhérer au surréalisme. En 1932, alors qu'il est en classe de khâgne, Caillois fait en effet la connaissance d'André Breton après lui avoir écrit. Très vite, Breton tient le jeune homme en haute estime. Un an plus tard, à l'âge de vingt ans, Caillois se définit comme « un membre fidèle, fanatique exclusif du surréalisme »⁶.

A partir de 1933, il s'inscrit simultanément à l'École Normale Supérieure et à la cinquième section de l'École pratique des hautes études, où il suit les cours de Georges Dumézil, de Mauss et de Kojève. On sait qu'aux cours de ce dernier,

après tant de discussions, sa part de la mienne dans l'œuvre que nous poursuivons en commun. » Caillois, *L'homme et le sacré* (1939), Paris, Gallimard, « Folio essais », 1950, p. 19.

¹ Odile Felgine, « Roger Caillois – Vie et œuvre », in Caillois, *Œuvres, op. cit.*, p. 34.

² « De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort », écrivait Bataille. Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Minuit, « Arguments », 1957, p. 17.

³ Felgine, in Caillois, *op. cit.*, p. 36.

⁴ *Ibid.*, p. 34.

⁵ *Ibid.*, pp. 36-37.

⁶ *Ibid.*, p. 39.

assistaient également cette année-là Breton, Queneau, Maurice Merleau-Ponty, Raymond Aron et Lacan.

C'est chez le psychanalyste, en janvier 1934, que Caillois fait la connaissance de Bataille. La même année, le 26 du mois de décembre, Caillois se querelle avec Breton au sujet des haricots sauteurs que Benjamin Péret a rapportés du Mexique. Le lendemain, Caillois écrit sa lettre de démission à Breton, lui reprochant de faire davantage place à la superstition qu'à l'investigation¹. Dès lors, Caillois est libre, dégagé de toute influence d'autorité.

Ainsi, lorsqu'en 1935, Breton et Bataille lancent Contre-Attaque, Caillois se trouve d'abord lié au projet dans la mesure où il en avait élaboré le plan initial. Mais l'indépendance de sa personnalité le tient éloigné de Contre-Attaque à tel point que son plan est finalement rejeté, ce qui occasionna une brouille avec Bataille². Au même moment, il s'entend avec Tristan Tzara, Aragon et Jules Monnerot sur la création d'un Groupe d'études pour la phénoménologie humaine. Ce groupe se dota d'une revue, *Inquisitions*, qui eut un seul numéro, en juin 1936. Le mouvement s'étiola ensuite, ce qui donna l'opportunité à Caillois d'écrire pour différentes revues.

C'est alors qu'en juillet 1937, on le voit signer la « Note sur la fondation d'un Collège de sociologie », auprès de Bataille, de Leiris et de Monnerot. Notons ici au passage la présence persistante et redoublée du sociologue martiniquais, Monnerot, qui accompagne Caillois d'*Inquisitions* au Collège de sociologie. Monnerot, selon ses propres termes, aurait fait bien plus qu'accompagner Caillois, puisqu'il aurait initialement fondé et baptisé le Collège³. Cependant, même si Monnerot fut le « père » du Collège, il n'en fut ni le cœur ni l'animateur, puisque ces rôles revinrent conjointement à Bataille et à Caillois.

A cette époque, en 1938, paraît *Le mythe et l'homme*, le premier essai de Caillois. S'y révèlent l'enseignement de Durkheim, de Mauss, de Dumézil, le fruit des activités du Collège, mais également la passion pour les mystères de la nature que Caillois a conservée depuis son enfance. Mais cette recherche orientée par la volonté de percer la syntaxe qui relie l'homme à la nature, bien qu'entamée auprès de Bataille, n'est pas poursuivie auprès de lui.

¹ *Ibid.*, pp. 41-42.

² *Ibid.*, pp. 42-43.

³ On doit aux recherches de Heimonet d'avoir mis à jour ce problème de paternité. Voir Heimonet, *Négativité et communication*, *op. cit.*, pp. 14-23.

En 1939, en effet, les deux hommes se brouillent, ce qui précipite la fin du Collège. Ne doutons pas que la nouvelle expérience mystique que Bataille vit à ce moment-là y soit pour quelque chose et qu'elle perturbe excessivement l'activité studieuse du Collège. Quand les événements ont commencé à prendre une tournure résolument mystique, Caillois vivait déjà hors de Paris depuis un certain temps, contraint qu'il était, pour survivre, de reprendre une activité salariée dans l'enseignement¹. Cet éloignement va rendre la fin du Collège d'autant plus tumultueuse.

Le feu est mis aux poudres par « La joie devant la mort », la conférence que Bataille prononce le 6 juin 1939². Cet exposé provoque de considérables remous intérieurs chez ceux qui y assistent, notamment chez Caillois. Le 4 juillet, le Collège se réunit pour une séance spéciale qui sera la dernière. Cette séance ne fut pas décidée en raison de l'exposé de Bataille, celui-ci resta cependant au cœur de la polémique. Ce soir-là, il ne s'agissait plus de donner une série de conférences, mais de faire le bilan d'à peine vingt mois d'activité et de mettre une dernière fois à l'ordre du jour la définition, les buts et les méthodes du Collège³. Mais Bataille fut seul face à l'assistance, alors que Leiris et Caillois devaient également prendre la parole : pour illustrer leur désaccord avec l'esprit mystique qui depuis peu anime virulemment Bataille, Leiris se fit porter absent la veille⁴, et Caillois, quant à lui, était déjà dans un bateau qui l'amenait en Argentine⁵. C'est lui que le « mysticisme » de « La joie devant la mort » a le plus gêné et il s'en est plaint ouvertement, du moins le désirait-il. En effet, ne pouvant pas être présent physiquement à cette réunion de mise au point, Caillois envoya son texte à Bataille, dans l'optique que celui-ci le lise à l'assistance. Mais les attaques qui y étaient portées à l'encontre de Bataille étaient telles que ce dernier ne put se résoudre à donner lecture de ce texte, comme il le confia à Leiris la veille de la réunion⁶, et comme il le rappela à Caillois dans une lettre très explicite du 20 juillet⁷.

¹ *Ibid.*, p. 44.

² Hollier, *Le Collège de sociologie*, *op. cit.*, pp. 729-745. Une version considérablement remaniée de cet exposé sera publiée dans le dernier numéro d'*Acéphale* sous le titre « La pratique de la joie devant la mort ». Bataille, « La pratique de la joie de la mort », *art. cit.*, pp. 11-23.

³ Surya, *Choix de lettres*, *op. cit.*, p. 161.

⁴ Hollier, *op. cit.*, p. 817.

⁵ Sur l'invitation de son égérie, Victoria Ocampo, mécène des écrivains d'Amérique du Sud et editrice de la revue *Sur*, à laquelle participaient abondamment Borges ou Julio Cortázar. Felgine, *in* Caillois, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 47.

⁶ Bataille, lettre du 3 juillet 1939 à Leiris, reproduite par Surya, *in op. cit.*, pp. 161-163.

⁷ Bataille, lettre du 20 juillet 1939 à Caillois, reproduite *in ibid.*, pp. 166-171.

Comme le dira Bataille aux auditeurs du Collège¹, Caillois regrettait les inflexions qui s'étaient révélées dans le dernier exposé de Bataille, « La joie devant la mort » : il se désolait de ses accents « apocalyptiques² » et de « la part faite par [Bataille] au mysticisme, au drame, à la folie, à la mort³ », trouvant cette complaisance malsaine « difficilement conciliable avec les principes⁴ » dont les membres fondateurs du Collège étaient censés partir initialement. A la décharge de Caillois, Bataille prit soin d'ajouter que ce dernier n'était pas le seul « à ressentir avec malaise ce sentiment d'incompatibilité⁵ », car ce sentiment était au moins partagé par Jean Paulhan et Jean Wahl⁶, ainsi que par Patrick Waldberg⁷.

Il est intéressant de remarquer que c'est l'aspect « mystique » de « La joie devant la mort » qui a fait perdre à Caillois la confiance qu'il avait mise en Bataille : « Vous parlez aujourd'hui du mysticisme de mon article. Vous voulez dire par là qu'il vous irrite⁸ », écrit Bataille à Caillois. *A priori*, on pourrait ne pas comprendre en quoi le mysticisme avéré de Bataille pose problème à Caillois, car les deux hommes sont chacun des spécialistes du sacré et sont aussi férus l'un que l'autre d'histoire des religions. Lorsque l'on a lu l'« Avant-propos » de *L'homme et le sacré*, écrit en mars 1939, soit trois mois avant l'affaire de « La joie devant la mort », on a en effet du mal à imaginer entre eux une mésentente sur ce type de sujet. Dans *L'homme et le sacré*, après avoir rendu hommage aux grands hommes de la sociologie auxquels il doit d'être ce qu'il est (les Durkheim, Mauss, Dumézil...), en dernière position, Caillois nomme *the last but no least*, le dernier fait premier :

« Je dois enfin témoigner ma gratitude à Georges Bataille : il me semble que sur cette question s'est établie entre nous une sorte d'osmose intellectuelle, qui ne me permet pas, quant à moi, de distinguer avec certitude, après tant de discussions, sa part de la mienne, dans l'œuvre que nous poursuivons en commun⁹. »

¹ Le texte de ce dernier exposé est donné dans son intégralité par Hollier, in *op. cit.* pp. 799-813. Dans les lignes qui suivent, nous citons ce texte, mais tel qu'il est retranscrit à l'adresse de Caillois dans la lettre du 20 juillet.

² Bataille, lettre du 20 juillet 1939 à Caillois, reproduite par Surya, in *op. cit.*, p. 168.

³ *Ibid.*, p. 167.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ En septembre 1943, Patrick Waldberg écrivait ainsi à Isabelle Waldberg, son épouse : « Il faut, sans aucun doute, disqualifier toute la partie de notre activité de Saint-Germain qui avait pour thème : “la joie devant la mort”. Là, plus que partout ailleurs, nous avons gravement failli à la pudeur, à l'humour, à la dignité. » Patrick Waldberg, cité par Hollier, in *op. cit.*, p. 733.

⁸ Bataille, lettre du 20 juillet 1939 à Caillois, reproduite par Surya, in *op. cit.*, p. 168.

⁹ Caillois, *L'homme et le sacré*, *op. cit.*, p. 19.

Mais, force est de reconnaître que malgré la proximité, voire la promiscuité, de Caillois et de Bataille sur la question du sacré, « La joie devant la mort » a marqué la limite de cette « osmose intellectuelle ». Ce texte a révélé à Caillois qu'il désirait rester un chercheur, un chercheur original certes, fouillant aussi bien l'histoire des religions que les sciences naturelles, mais un chercheur tout de même, aussi objectif que possible et apte à s'aligner sur les exigences de la recherche universitaire. S'il y a une apocalypse chez Caillois, elle a le sens que l'étymologie lui donne, celui de la révélation, de la quête de ce que la nature cache. C'est alors ce qui va le séparer de Bataille : malgré leur connivence d'approche du sacré, Caillois ne souhaite pas devenir un mystique et il voit d'un très mauvais œil se profiler l'expérience très personnelle que Bataille fait du mysticisme.

Le départ de Caillois pour l'Amérique du Sud précipite la fin de leurs rapports de travail. Mais cette rupture, si elle peut paraître autant philosophique que géographique, ne constitue pas à proprement parler une séparation d'esprit. L'un et l'autre, chacun de leur côté, vont en réalité poursuivre les voies de recherches qu'ils ont fondées ensemble, mais selon des modalités différentes. Au temps du Collège, Caillois a effectivement regretté l'aspect chamanique de l'entreprise de Bataille, car la sienne, même si elle demeurait expérimentale, était celle d'un esprit moins versé dans le mysticisme, du moins à l'époque de la rupture avec Bataille.

Si l'on veut donc que Caillois éclaire pleinement Bataille, il faut aller au-delà de ce qu'ils ont eu immédiatement en commun et s'interroger sur les idées qu'ils ont porté dans l'avenir, séparément, mais dans une communauté d'esprit peut-être plus resserrée qu'elle ne l'était à l'époque du Collège. C'est assez tardivement que les positions de Caillois évoluèrent et se rapprochèrent, à l'âge de la maturité, de l'état mystique qu'il avait fui en Bataille en 1939.

En 1952, sous les auspices de l'UNESCO, est publié le premier numéro de *Diogène*, qui deviendra très vite la revue de Caillois et le refuge privilégié de sa pensée¹. Il commence à y esquisser sa théorie des « sciences diagonales² » et définit ainsi son ambition interdisciplinaire en novembre 1953 dans la « Lettre du rédacteur en chef sur le rôle de *Diogène* et les conditions d'un humanisme rénové » :

¹ Felgine, in Caillois, *Œuvres*, op. cit., p. 60.

² Dans le projet de Caillois, les « sciences diagonales » « relieraient des recherches victimes de la fatalité d'isolement qui pèse sur elles ou qui, parce qu'elles se développent dans des domaines en apparence disparates, n'auront jamais connu de points de jonction, alors qu'on sait bien, pourtant, que la science commence avec le refus des apparences et la recherche de l'identité profonde qu'elles dissimulent. » Caillois, *Cohérences aventureuses*, in *Œuvres*, op. cit., p. 908.

« Cette revue ne saurait être une forteresse, un monastère ou quelque acropole [...] : elle est forcée d'être un carrefour ou, dans le pire des cas, un bazar ; de toute façon, un lieu d'accueil, de rencontre [...], une table d'orientation ouverte sur plusieurs disciplines et sur les diverses cultures fraternelles dont l'homme peut s'enorgueillir d'être l'auteur¹. »

Cet esprit d'ouverture est tout à fait celui qu'avait Bataille envers *Critique*, qui voulait par elle rompre les barrières entre les disciplines. Pour Caillois, la pureté et le dessin d'une pierre sont des documents susceptibles d'être respectés et analysés, au même titre que le texte d'un philosophe ou d'un scientifique. En ce sens, chaque élément de recherche envisagé doit être mis en contexte de la façon la plus globale et peut alors être mis en perspective avec l'objet le plus éloigné dans un jeu de structures correspondantes.

Bataille agissait de la même façon lorsqu'il concevait l'« économie générale », et telle était sa difficulté, celle de mettre sur un même plan le don d'un joyau, le marché du blé et la logique du tigre dévorant sa proie². Sur ce plan méthodologique, Bataille et Caillois s'accordèrent à distance, achevant de poser séparément les jalons d'une recherche commencée en commun : tous deux s'alignèrent sur une vision de l'unité multiple des phénomènes du monde et sur la nécessaire approche interdisciplinaire de la recherche qui en découle.

Progressivement, Caillois va radicaliser cette méthode par coupe « oblique³ » et transversale de la connaissance. En 1960, il publie ainsi *Méduse et Compagnie*, un essai dans lequel il poursuit l'éloge des « sciences diagonales ». Malgré une décennie 1960 animée comme l'on sait par l'émergence de nouvelles autorités de la pensée tels Deleuze, Derrida ou Sollers, Caillois continuera de vivre cette décennie, toujours traversé par le spectre d'une vision unitaire des phénomènes naturels, sociologiques et humains.

Dans *Cases d'un échiquier* (1970), Caillois s'inquiétait avec la plus grande attention de la parcellisation et de la spécialisation croissante de la recherche scientifique : « La connaissance scientifique, ramifiée à l'infini, est aujourd'hui parcellaire⁴ », regrettait-il, en appelant alors à « un autre champ d'investigation⁵ »,

¹ Caillois, « Lettre du rédacteur en chef sur le rôle de *Diogène* et les conditions d'un humanisme renoué », cité par Felgine, in Caillois, *Œuvres*, op. cit., p. 62.

² Bataille, *La Part maudite*, in *OC*, VII, p. 19.

³ Caillois, *Cases d'un échiquier*, in *Œuvres*, op. cit., p. 569.

⁴ *Ibid.*, p. 565.

⁵ *Ibid.*, p. 569.

un champ « diagonal » qui s'occuperait de « la comparaison des niveaux d'organisation dans l'inanimé, le vivant, le psychique, le social et des modalités de passage de l'un à l'autre plan¹. » Les ultimes travaux de sa vie achèvent d'appuyer cette recherche libre et cette recherche de liberté, d'importantes réflexions sur les sciences « obliques » sont ainsi regroupées dans *Approches de l'imaginaire* en 1974, puis dans *Cohérences aventureuses* en 1976. Caillois meurt en 1978, après être tombé dans l'inconscience pendant plusieurs jours, comme il l'avait souhaité².

Au cours des derniers jalons de ce parcours, de cette longue et fructueuse investigation sur les structures et les frasques de la nature, Caillois a dû s'avouer que la « mystique de la matière » qu'il avait rejetée chez le Bataille de 1939 correspondait en réalité à l'aboutissement de son propre cheminement intellectuel :

« Au fond, il ne s'agit que de tirer les conséquences correctes du fait que l'univers est un tout et qu'à chacun de ses niveaux, les mêmes lois doivent y trouver, sous des aspects souvent déconcertants, des applications homologues³. »

Caillois voyait un même grand dessin dans les lignes sinueuses de la jaspé ou de la cornaline et dans les lignes tordues de la poésie⁴, une même chorégraphie dans la danse macabre de la mante religieuse et dans les mythes et fantasmes sexuels, un même ordre qui traverse tout l'univers, univers qui « demeure unique⁵ », bien qu'il soit composite. Il s'agissait pour lui, disait-il, de

« [...] déchiffrer l'univers sensible, m'efforçant d'y déceler des corrélations, des réseaux, des carrefours, des régularités, en un mot quelques unes des réverbérations mystérieuses dont se trouve marqué ou éclairé l'épiderme du monde, depuis les dessins des pierres dans la matière inerte jusqu'aux images des poètes dans les jeux apparemment libres de l'imagination⁶. »

C'est cette fusion épistémologique et ontologique des niveaux de savoir sur l'univers, cette synthétisation de l'échelle comtienne des sciences en une science transversale qui a constitué pour Caillois, dans un esprit voisin de Bataille, une sorte de mystique matérialiste.

Reconsidérons en cela le cas de Gregory Bateson. A maintes reprises, nous avons déjà croisé son nom, qui nous a éclairé sur différentes questions et qui n'a pas

¹ *Ibid.*

² Felgine, in Caillois, *Œuvres*, op. cit., p. 76.

³ Caillois, *Cohérences aventureuses*, in *Œuvres*, op. cit., p. 813.

⁴ Lire par exemple ce que Caillois écrit dans un livre au titre des plus parlants, *L'écriture des pierres*, in *Œuvres*, op. cit., p. 1087 et sqq.

⁵ Caillois, *Cohérences aventureuses*, in *Œuvres*, op. cit., p. 907.

⁶ Caillois, cité par Felgine, in Caillois, *Œuvres*, op. cit., p. 74.

fini de nous donner quelques lumières, notamment sur le rapport entre la mystique de Caillois et celle de Bataille. Il est effectivement tout à fait significatif que Bateson, tout scientifique qu'il était, se réclamait du mysticisme.

Cette conception, il la reçut de son père, William Bateson. Ce dernier fut l'un des plus grands biologistes du début du vingtième siècle, il s'illustra notamment en redécouvrant les travaux de Mendel et en donnant ainsi une base biologique à la génétique. Mais son fils rappelle qu'avant de porter sur la génétique, les travaux de William Bateson ont porté sur la « symétrie animale » et la « répétition sérielle des segments et des modèles »¹, et « il garda toujours une fascination pour les problèmes de la symétrie et du modèle² ». Pour son fils, ce sont « cette fascination-là et la sorte de mysticisme qui l'inspirait³ » qu'il a fait siennes et qu'il a appelé sa « "science"⁴ ». C'est ce que Gregory Bateson dit de sa propre méthode :

« J'ai acquis là un sentiment plus ou moins mystique, qui m'a porté à croire qu'il nous faut rechercher le même type de processus dans tous les domaines des phénomènes naturels : par exemple, qu'il faut s'attendre à trouver un même type de lois à l'œuvre, aussi bien dans la structure d'un cristal que dans celle de la société, ou à constater que la segmentation d'un ver de terre est comparable au processus qui régit la formation des colonnes de basalte⁵. »

Et il rajoute que ce qui a donné à sa démarche

« [...] sa teinte "mystique" demeure bien ce que j'avais appris très vaguement mais qui fut pour moi d'une extrême importance, parce que conférant une dignité à n'importe quelle recherche scientifique : à savoir qu'en étudiant, par exemple, les modèles des plumes de perdrix, on pourrait trouver une réponse (ou une partie de réponse) au problèmes des structures et de la régularité de la nature⁶. »

Le mysticisme de Bateson n'est pas le mysticisme classique d'un Saint-Jean de la Croix ou d'une Sainte-Thérèse d'Avila, il n'a même pas pour signature la divinité ou la méditation : c'est une « croyance dans une unité des phénomènes du monde⁷ », une expérience interdisciplinaire du savoir hissée au rang d'extase, mais d'une extase bien spécifique, celle de la logique de fonctionnement des phénomènes naturels. Toutes les logiques internes s'ouvrent au-delà d'elles-mêmes pour amener,

¹ Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, 1, *op. cit.*, p. 106.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 107.

non pas à une illumination panthéiste (comme Sartre l'avait reproché à Bataille¹), mais à la perception d'une unité de la diversité, d'un même « modèle » sous-jacent à la diversité naturelle.

Par l'entremise de Caillois, il peut être assez aisé de voir en quoi le mysticisme scientifique de Bateson est comparable à celui de Bataille. Nous avons déjà montré que l'« expérience intérieure » de Bataille était une expérience du savoir, plus précisément une expérience des limites du savoir et de la façon dont, grâce à ces limites, il est possible d'accéder à l'entière conscience de soi². En ce sens, cette recherche interdisciplinaire que Bataille a eue l'occasion d'exposer dans l'« économie générale » ou dans l'« athéologie » rappelle fort le type de mystique développé très méthodiquement par Bateson.

Comme Bataille, qui chercha le « savoir absolu » hégélien, la recherche de Bateson a commencé par la quête d'un savoir débridé, libéré des barrières traditionnelles entre les différentes sciences. Alors qu'il avait à peine vingt ans, il publia avec son père une étude sur la symétrie du plumage chez une certaine espèce de perdrix. Plus tard, il se tourna vers l'étude anthropologique d'une tribu de Nouvelle-Guinée, après quoi il travailla dans le domaine de la psychiatrie sur les problèmes de la schizophrénie ou de l'alcoolisme, avant de se pencher notamment sur l'étude de la communication chez les cétacés³.

Cette liste non-exhaustive des centres d'intérêt de Bateson témoigne de sa curiosité infinie pour l'homme et le monde. Mais ce qui demeure important à l'égard de l'appréhension que l'on peut avoir de Bataille, c'est que Bateson ne fît pas que cumuler de l'érudition, au contraire il fut très proche de la méthode de l'« expérience intérieure » et de l'« histoire universelle » de Bataille, méthode qui refusait l'encyclopédisme, c'est-à-dire la réunion inopérante des connaissances de l'humanité, au profit d'une recherche qui questionne le phénomène humain dans sa totalité⁴. C'est cette tendance holistique très large qui a conduit Bateson à rechercher les points où se manifeste l'absence de distinction entre les savoirs. L'unité qu'il a découverte dans cette extase épistémologique est l'objet de ce qu'il appelle sa « mystique ».

¹ Bataille, écrivait Sartre à propos de *L'expérience intérieure*, « nous a tout simplement préparé une bonne petite extase panthéistique. » Sartre, *Critiques littéraires*, *op. cit.*, p. 171.

² Voir *supra*, partie III, chapitre 1, 1.1 – **Qu'est-ce que l'« expérience intérieure » ?**, p. 291.

³ Bateson, *op. cit.*, pp. 7-10.

⁴ Voir *supra*, partie III, chapitre 1, 1.2.1.1 – La critique du savoir encyclopédique, p. 316.

Il y a en effet, communément à Bataille et à Bateson, comme à bien d'autres prestigieux chercheurs et artistes, cette fièvre métamorphique, cette injonction rimbaldivienne du « *dérèglement de tous les sens*¹ » qui permet d'accéder à la mystique par la raison et à la raison par la mystique. Bataille, citant Nietzsche, répétait l'essence de cette méthode : « Le nouveau sentiment de la puissance : l'état mystique ; et le rationalisme le plus clair, le plus hardi, servant de chemin pour y parvenir². » Dans ses propres mots, Bataille n'était pas moins impératif : « L'exaltation naturelle ou l'ivresse ont la vertu de feu de paille. Nous n'atteignons pas, sans l'appui de la raison, la sombre incandescence³ », écrit-il à l'époque de *L'expérience intérieure*. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'est enrichi de cette conviction que « seule la raison intacte peut avoir pour objet et intérêt ce qui excède la raison⁴. »

D'une telle position il ressort que, malgré son insuffisance dernière, le langage connivent à la raison est en mesure de questionner des modalités non-discursives qui font partie intégrante de la réalité. Même Dieu, même le silence, même l'ineffable deviennent ainsi des objets de discours⁵. Pour le poète et pour le mystique, il n'y a pas de distinction entre soi et le monde, il y a au contraire un rapport de nature religieuse (il faut entendre ici la religion au sens étymologique de « lien »).

Bataille et Bateson se retrouvaient dans cette conception sous l'égide de William Blake, que tous deux affectionnaient. Bateson disait devoir au poète anglais toute son inspiration et reconnaissait en lui celui « qui savait plus que tout autre ce qu'être un homme veut dire⁶ ». Selon Bateson, Blake était, comme lui-même tentait de le faire, à la recherche d'une vision globale de l'univers qui mêlaient science, éthique, esthétique et mystique⁷. Bataille de son côté a affiché ses affinités avec Blake dans un riche article qui fait partie de *La littérature et le mal*. Il y a loué le

¹ Rimbaud, « Lettres dites du "voyant" », *Poésies – Une saison en enfer – Illuminations*, op. cit., p. 200 et p. 202.

² Nietzsche, *La volonté de puissance*, cité par Bataille, in *Sur Nietzsche*, OC, V, p. 68.

³ Bataille, *L'expérience intérieure*, cité par François Warin, in *Nietzsche et Bataille – La parodie à l'infini*, Paris, PUF, « Philosophie d'aujourd'hui », 1994, p. 41.

⁴ Bataille, « Le mysticisme », in OC, XII, p. 179.

⁵ Bataille pensait explicitement qu'il se distinguait par cette spécificité : « S'il fallait me donner une place dans l'histoire de la pensée, ce serait je crois pour avoir discerné les effets, dans notre vie humaine, de l'"évanouissement du réel discursif", et pour avoir tiré de la description de ces effets une lumière évanouissante ». Bataille, *Post-scriptum 1953*, in OC, V, p. 231.

⁶ Bateson, op. cit., p. 10.

⁷ Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, 2, op. cit., p. 99.

« caractère religieux¹ » de la poésie de Blake et a défini à partir d'elle le rapport de la poésie au monde :

« La poésie n'accepte pas les données des sens dans leur état de nudité, mais elle n'est pas toujours, et même elle est rarement le mépris de l'univers extérieur. Ce sont plutôt les limites précises des objets entre eux qu'elle récuse, mais elle en admet le caractère extérieur². »

Dans l'esprit du poète, du poète qu'est Blake mais aussi du poète qu'est Bataille, tout est lié et l'activité poétique elle-même est une conséquence de cette interaction :

« La religion n'est qu'un effet du génie poétique. Il n'est rien dans la religion qui ne soit dans la poésie, il n'est rien qui ne lie le poète à l'humanité, l'humanité à l'univers³. »

Par le langage, le poète, comme l'artiste et le chercheur, a accès à la connaissance de l'humanité et de l'univers, et ce pour la simple et bonne raison qu'il a un rapport d'inclusion avec ces systèmes et qu'il les connaît donc de l'intérieur. C'est à cette condition de faire partie de l'humanité et de l'univers qu'il est possible de parler. Cette dernière proposition peut paraître relever du truisme, mais elle pose en réalité la question essentielle de la nature de la connaissance : comment est-il possible que nous sachions ? En d'autres mots, en quoi notre présence au monde nous autorise-t-elle la connaissance de ce monde ? Dès le début des années 1930, Bataille s'est interrogé en ces termes sur la nature de nos capacités cognitives :

« La question est de savoir [...] si une méthode de pensée qui semble commandée par la structure même de celui qui pense n'est pas susceptible d'être appliquée, au moins dans une certaine mesure, à l'intelligence de la nature⁴. »

Freud avait soulevé le même type de question : « Avons-nous le droit de faire l'hypothèse d'une survivance de l'originel à côté de l'ultérieur qui est né de lui ?⁵ » Plus près de notre époque, Reeves, l'astrophysicien, demande précisément : « Pouvons-nous affirmer qu'il n'y a aucun rapport entre la nature profonde des choses et ce que nous pouvons en connaître et en dire ?⁶ » Dans ces questions fascinantes se cache l'idée que la possibilité de connaître en elle-même se loge dans notre statut de fragment de réalité. Car, c'est notre appartenance au phénomène

¹ Bataille, *La littérature et le mal*, op. cit., p. 59.

² *Ibid.*, p. 63.

³ *Ibid.*, p. 64.

⁴ Bataille, « La critique des fondements de la dialectique hégélienne », in *OC*, I, p. 289.

⁵ Freud, *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, « Quadrige », 2004, p. 9.

⁶ Reeves, *Malicorne – Réflexions d'un observateur de la nature*, Paris, Seuil, « Points », 1990, p. 82.

unitaire qu'est le monde qui explique l'explication et qui nous fait connaître les processus de la connaissance.

La connaissance n'est pas un fruit supranaturel de l'esprit humain, elle n'est pas non plus qu'une pure construction idéale qui nous permet une négociation avec le monde, bien au-delà de cela, elle est le code, la source, la modalité même selon laquelle nous existons dans ce monde et dans laquelle le monde existe :

« La *connaissance* des êtres humains apparaît donc ainsi comme un mode de connexion biologique instable mais tout aussi réel que les connexions des cellules dans un tissu¹. »

Dès le milieu des années 1930, Bataille adopte cette formulation de première importance qui explicite avec une grande force la manière dont il envisageait la connaissance. Il est à parier que la métaphore organique employée par Bataille n'est pas innocente, elle renvoie très clairement aux notions de vie et de survie et donc à ce qui fait l'essence même de l'être humain, sa condition *sine qua none*. Selon lui, nous vivons naturellement et biologiquement dans la « connexion » créée par l'échange des connaissances. La connaissance est un « processus naturel² » d'adéquation à nous-mêmes et à notre environnement biologique et social.

Bataille réaffirma cette vision plus tard, dans les années 1950, montrant ainsi la persistance de cette conception dans son système de pensée :

« Le savoir est l'accord de l'organisme et du milieu dont il émerge. Sans lui, sans l'identité de l'organisme et de cet accord, la vie ne pourrait être imaginée. Qu'est-ce donc que l'organisme dans le monde, sinon l'élan inconsideré d'un possible au sein de l'impossible qui l'entoure ? Se développant, le savoir s'efforce de ramener l'impossible (l'imprévisible) au possible (au prévisible)³. »

Si l'homme, et en lui le poète, l'artiste, le mystique et le chercheur, est capable de percevoir la diversité des phénomènes naturels comme les variations d'un phénomène unitaire unique, c'est bien que nous sommes nous-mêmes des variations biologiques de ce modèle de base. Et bien qu'il soit « instable », le « mode de

¹ Bataille, « Le labyrinthe », in *OC*, I, p. 437. Bataille écrit ces lignes au milieu des années 1930 et il faut bien constater qu'il anticipe alors sur des questions qui sont encore en cours aujourd'hui. Bataille fait par exemple écho aux travaux de Noam Chomsky, pour qui la connaissance portée par le langage est de nature biologique. En effet, le langage à double articulation serait une capacité génétiquement déterminée de l'*homo sapiens* lui servant à interagir avec son environnement. Voir Chomsky, *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit* (2000), Paris, Stock, « L'autre pensée », 2005.

² Nous empruntons cette formule au neurobiologiste chilien Francisco Varela, qui se demande : « Qu'est-ce que la connaissance comme processus naturel ? ». Varela, « Autopoïèse et émergence », in Benkirane, *La complexité, vertiges et promesses*, op. cit., p. 159.

³ Bataille, « La planète encombrée », in *OC*, XII, pp. 475-476.

connexion » cognitif que l'anthropogenèse a mis en place avec le langage et la raison demeure le placenta, la matrice, le lien originel qui unit l'humanité au monde. Nous sommes des morceaux de nature, il n'est donc pas impensable que nous puissions rendre compte de ce qui nous entoure. C'est tout naturellement que nous possédons les structures cognitives nécessaires à l'explication (partielle) de notre environnement, puisque l'existence de ces structures et de l'environnement découle des mêmes lois de la nature, de la même réalité physico-chimique universelle.

Dit autrement, dans les mots de Bataille, notre intelligence, c'est-à-dire « la structure même de celui qui pense », est naturelle et c'est par elle que nous nous adressons à « l'intelligence de la nature », parce que nous sommes des êtres connaissant par nature, biologiquement constitués selon les lois de la matière pour avoir un certain degré d'« accord » avec l'environnement ainsi qu'avec nos semblables.

Cette extase de l'intelligence humaine et de « l'intelligence de la nature », cette fusion de l'humanité et des différents phénomènes du monde (étudiés par autant de différentes sciences, réunies en une méthode d'approche « générale ») a constitué une large part de l'expérience mystique de Bataille. Son mysticisme a aussi bien été l'ouverture de l'esprit que des savoirs au-delà d'eux-mêmes, une expérience de la connaissance et de la possibilité de connaître mettant en rapport avec une grande subtilité Dieu et la connaissance que nous avons de la matière.

2.2.2 – Techniques d'Orient, pratiques d'Occident : le mystique, le physicien et le philosophe

Jean Bruno¹ regrettait, en 1963, qu'aucune exploration scientifique n'ait été menée sur les formes de méditation venues de l'Asie. Les quelques maigres études qui avaient été lancées étaient alors essentiellement médicales et n'envisageaient l'extase que comme une psychopathologie².

Depuis lors, les monastères ont ouvert leurs portes aux scientifiques, et les cerveaux de lamas en pleine méditation ont été scannés avec tous les types de rayonnements possibles. L'actuel Dalaï-lama lui-même accueille périodiquement en

¹ Dans les lignes qui suivent, nous reviendrons vite sur ce personnage important dans l'histoire de Bataille.

² Jean Bruno, « Les techniques d'illumination chez Georges Bataille », *Critique*, « Hommage à Georges Bataille », *op. cit.*, p. 720.

sa demeure de nombreux scientifiques qui viennent exposer leurs visions des mystères de l'univers¹.

Non que la question du discours commun des scientifiques et des mystiques d'Orient ait été aujourd'hui résolue ou soit en passe de l'être, disons plutôt que le rapport est devenu pertinent et qu'il interroge désormais sérieusement la communauté des chercheurs.

Bataille a fait l'expérience de ce double fond, scientifique et mystique, de la connaissance. D'une part, mystique qu'il était, il chercha chez les yogis et les maîtres bouddhistes la connaissance de la connaissance. D'autre part, en matérialiste effréné, il a poursuivi l'explication causale des physiciens, et notamment des spécialistes de la mécanique quantique.

Au travers d'une approche bipartite, qui contient en elle antagonisme et complémentarité, nous allons examiner la façon dont les techniques orientales de l'extase et les connaissances de Bataille sur la mécanique quantique ont interagi réciproquement afin de s'accorder en un discours commun.

2.2.2.1 – Les trésors d'Indo-Chine : Bataille yogi

Bataille s'intéressa de longue date à des pays comme l'Inde ou la Chine. A partir de 1920, alors qu'il était étudiant à l'École des Chartes, il manifesta le désir de voyager en Orient², et précisa sa destination en 1922 en souhaitant découvrir le Tibet³. Un an plus tard, il commença l'apprentissage du russe, du chinois et du tibétain à l'Institut des Langues Orientales⁴. Surya, semblant minimiser l'attrait de Bataille pour l'Asie, dit qu'il a abandonné ces cours assez vite⁵. Mais Bataille a tout de même persévéré dans cet effort pendant au moins trois ans, empruntant durant toute cette période à la BNF des manuels pour pouvoir travailler seul, notamment des manuels de chinois⁶.

¹ Depuis 1987, l'homme d'affaires Adam Engle et Francisco Varela organisent régulièrement des rencontres entre le Dalaï-Lama, les moines bouddhistes et d'éminents scientifiques. Voir Matthieu Ricard et Trinh Xuan Thuan, *L'infini dans la paume de la main – Du big bang à l'Éveil*, Paris, Pocket, 2000, p. 11.

² Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 615.

³ *Ibid.*, p. 618.

⁴ *Ibid.*, p. 619.

⁵ *Ibid.*

⁶ Voir notamment « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in Bataille, *OC*, XII, pp. 554-558.

A cette époque-là, Bataille fera une petite référence au zen dans le mouvement « Oui » qu'il voulait fonder avec Leiris en 1924. Ce mouvement se voulait le contraire du « Non » puéril et systématique que Bataille voyait en Dada¹. Bataille et Leiris rêvaient pour leur mouvement d'une revue qui aurait eu pour siège une maison close que tous deux fréquentaient². L'acquiescement perpétuel à toutes choses que prônait « Oui » était alors selon Bataille « dans l'esprit zen³ ».

En 1925, ce penchant pour les choses de l'Orient va s'estomper. Bataille cesse l'apprentissage des langues et ne parlera que très peu de ses anciennes amours, sinon par l'intermédiaire de quelques articles sur les monnaies mongoles ou du Moyen-Orient dans *Aréthuse*⁴, et d'une notice sur la déesse indienne Kâlî dans *Documents*⁵. En ces années tourmentées qui vont voir l'éclosion de l'*Histoire de l'œil*, Bataille ne pense plus à cette passion orientale qui l'avait piqué au vif pendant sa vie estudiantine.

Mais elle va lui revenir au moment où son esprit sera disposé à l'écoute et à la rigueur, au tout début des recherches d'« économie générale ». A partir de 1932, Bataille retrouve donc son goût pour les mystères de l'Orient. On le voit d'abord dévorer les livres d'Alexandra David-Neel, l'une des pionnières des secrets du Tibet⁶, il s'intéresse aussi aux textes sacrés indiens et lit les *Védas*⁷, et il se renseigne sur la civilisation chinoise⁸. C'est alors qu'il va commencer à nourrir un intérêt constant pour les mystiques tibétains. Il emprunte et réemprunte ainsi plusieurs livres sur ce thème, dont ceux d'Alexandra David-Neel en 1937⁹, puis en 1942¹⁰.

Dans les premières années de cette recherche, Bataille étudie seul, mais certainement aux alentours de 1937-1938, il a semble-t-il été accompagné par Jean Bruno. Ce dernier était un collègue de Bataille, bibliothécaire comme lui à la BNF. Ils entretenaient, en dehors du travail, de proches relations amicales et personnelles. C'est par son intermédiaire que Bataille put par exemple toucher ses appointements, suite au long congé maladie qu'il demanda en 1942 à cause de sa tuberculose

¹ Surya, *op. cit.*, p. 620.

² *Ibid.*

³ Bataille, cité par Yvert, in Bataille, Leiris, *Échanges et correspondances*, *op. cit.*, p. 245.

⁴ Bataille, « Les monnaies des Grands Mongols au Cabinet des Médailles », in *OC*, I, pp. 108-119, et « Note sur la numismatique des Koushans et des Koushan-shah sassanides », in *ibid.*, pp. 122-143.

⁵ Bataille, « Kâlî », *Documents*, n° 6, 1930, pp. 368-369.

⁶ « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », in Bataille, *OC*, XII, p. 584.

⁷ *Ibid.*, p. 587.

⁸ *Ibid.*, p. 588.

⁹ *Ibid.*, p. 608.

¹⁰ *Ibid.*, p. 618.

pulmonaire¹. Bruno offrit une aide à Bataille, une aide matérielle, financière, mais aussi une aide intellectuelle. Bruno connaissait ainsi si bien la pensée et l'œuvre de son ami que les éditeurs des *Œuvres complètes* le sollicitèrent afin de mettre de l'ordre dans les papiers posthumes de Bataille.

On avance encore, sans certitude, qu'il fut l'une des clés de voûte de l'expérience mystique de Bataille en initiant ce dernier au yoga². Bruno était en effet lui-même un adepte de ces techniques hindoues. Il est possible que ce soit par son biais que Bataille, après avoir étudié pendant longtemps la question d'un point de vue théorique, ait accédé à la pratique d'exercices de méditation. Il est sûr en tout cas que, pour Bataille, Bruno était l'interlocuteur privilégié en ce qui concernait l'expérience méditative. Lorsque *L'expérience intérieure* fut passée au crible de la critique, Bataille en disputa ainsi abondamment avec Bruno³, parce que ce dernier en savait long, autant sur les techniques d'extase venues d'Orient que sur la pratique que Bataille en avait. Une grande partie de l'intérêt que Bataille avait pour Bruno résidait aussi et surtout dans le fait que ce dernier avait une expérience personnelle des états de conscience dont parlait Bataille.

On doit en ce sens à Bruno un témoignage fameux sur les liens que Bataille a entretenus avec les mystiques orientales comme l'hindouisme et le bouddhisme. Paru en 1963 dans le numéro d'hommage à Bataille de *Critique*⁴, cet article est d'une richesse extraordinaire, car il met Bataille en contact avec un ensemble culturel absolument exotique dans la mesure où il est rare de rapprocher l'« expérience intérieure » des discours des lamas tibétains et des yogis indiens. C'est pourtant ce qu'a fait Bruno en révélant, avec toute la subtilité dont pouvait faire preuve un connaisseur de l'extase, les sources hindoues et bouddhistes dans lesquelles Bataille a puisé pour forger sa propre méthode de méditation. On y apprend des choses fondamentales sur l'héritage mystique de Bataille et sur le cheminement de sa démarche « intérieure ».

Dans *Méthode de méditation*, Bataille laissa entendre qu'il rejetait complètement les préceptes yogis : « Ma méthode est aux antipodes du "yoga"⁵ », écrivait-il. Or, rien n'est moins vrai, en tout cas en ce qui concerne l'origine de cette

¹ Surya, *op. cit.*, p. 388.

² *Ibid.*, p. 122.

³ *Ibid.*, pp. 403-404.

⁴ Bruno, « Les techniques d'illumination chez Georges Bataille », *art. cit.*, pp. 706-720.

⁵ Bataille, *Méthode de méditation*, in *OC*, V, p. 193.

« méthode ». Bien sûr, Bataille n'était pas un yogi à proprement parler, mais le peu qu'il apprit à partir de 1938 bouleversa son appréhension de l'extase. Sa méthode mystique conserva donc une base de yoga, et en cela il est possible de voir sa *Méthode de méditation* ou un texte tel « La pratique de la joie devant la mort »¹ comme les types de yoga que Bataille aurait aimé apprendre :

« Il serait heureux qu'existât quelque manuel dépouillant les pratiques des yoghis [sic] d'excroissances morales ou métaphysiques. Les méthodes, au surplus, pourraient être simplifiées². »

On se souvient que la toute première extase de Bataille eut lieu dans la seconde moitié des années 1920, alors qu'il marchait la nuit dans Saint-Germain-des-Prés³. Comme beaucoup d'autres qui furent frappés par ce type de crise, les écrivains et les poètes par exemple⁴, Bataille ne sut reproduire ses effets, et ce pendant près de dix ans, jusqu'à ce que son apprentissage des bases du yoga lui permette progressivement de maîtriser, à sa façon bien personnelle, l'accès à des états de conscience modifiée.

Bruno rappelle que c'est en mai 1938 que l'extase resurgit dans la vie de Bataille. C'est à ce moment que Bataille s'intéresse au yoga et qu'il en tire ses propres exercices de méditation. Il était alors au cœur du « principe initial des yoga-sûtras⁵ », qui est « l'arrêt de la pensée discursive⁶ ». Bruno précise ainsi :

« L'on atteint à la "sombre incandescence" qu'en consentant d'abord à ce retrait en soi auquel on répugne et dont Bataille emprunta la technique à l'Orient⁷. »

Le but de ces premiers exercices, qui sont les exercices fondamentaux du yoga, était de parvenir à opérer le vide et le silence à l'intérieur de l'esprit, ce en expurgeant tout particulièrement le langage. Car si le langage est porteur d'émotions intenses, il freine néanmoins la manifestation de la conscience extatique qui, elle, ne s'exprime pas par le canal discursif. Il faut donc parvenir à effacer momentanément les mots et la logique du discours, comme le font les techniques hindoues et

¹ Bataille, « La pratique de la joie devant la mort », *art. cit.*, pp. 11-23.

² Bataille, *Méthode de méditation*, in *OC*, V, p. 194.

³ Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, pp. 46-47. Voir *supra*, partie III, chapitre 1, 1.1.2 – Phase 2 : *La foi négative ou Nietzsche contre Hegel*, p. 297.

⁴ Bruno, *art. cit.*, p. 714.

⁵ *Ibid.*, p. 708. Dans le bouddhisme indien, un *Sûtra* désigne un texte censé avoir été formulé par Bouddha lui-même. Voir Edward Conze, *Le bouddhisme* (1951), Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1995, p. 32.

⁶ Bruno, *art. cit.*, p. 708.

⁷ *Ibid.*

bouddhistes, par exemple en focalisant la concentration sur le corps ou une fonction organique telle la respiration¹.

Une autre technique d'effacement du langage, issue du « bouddhisme du Sud² », c'est-à-dire du bouddhisme indien, va séduire Bataille : celle qui consiste à effacer le langage par le langage lui-même.

« Au flux des images, afin de remédier à la fuite des idées du fait d'associations sans fin, nous pouvons proposer l'équivalence du lit immuable d'un fleuve à l'aide de phrases ou de mots obsédants³. »

En récitant intérieurement une sorte d'incantation, de mantra monotone et répétitif, les mots eux-mêmes s'abolissent dans leur propre « inanité sonore⁴ », comme dans un poème de Mallarmé. L'évanouissement se pratique alors par l'écriture, qui devient le moteur paradoxal de la disparition du langage et de toute phraséologie.

Pour ces premières méditations, Bataille choisit le thème de la paix. Voici le support textuel qu'il semble avoir rédigé en mai 1938, et qu'il publia ensuite en juin 1939 dans le dernier numéro d'*Acéphale* :

« Je m'abandonne à la paix jusqu'à l'anéantissement.

Les bruits de lutte se perdent dans la mort comme les fleuves dans la mer, comme l'éclat des étoiles dans la nuit.

La puissance du combat s'accomplit dans le silence de toute action.

J'entre dans la paix comme dans un inconnu obscur.

Je tombe dans cet inconnu obscur.

Je deviens moi-même cet inconnu obscur⁵. »

Bataille atteignait par cet exercice le premier niveau de l'extase : « un engourdissement intense, avec hypersensibilité au moindre bruit, et, l'exercice une fois terminé, une impression de puissance et de calme⁶. » Selon Bruno, bien des pratiquants stagnent longtemps au niveau de cette étape, et beaucoup cessent les exercices à cause du découragement⁷. Mais Bataille, faisant preuve de dispositions exceptionnelles, put très vite dépasser cet échelon et atteindre les stades ultimes de

¹ *Ibid.*

² *Ibid.* Rappelons à toutes fins utiles que le bouddhisme, bien que particulièrement répandu en Chine, est une doctrine d'origine indienne.

³ Bataille, *Le Coupable*, cité par Bruno, in *ibid.*

⁴ « [...] / Aboli bibelot d'inanité sonore / [...] », écrivait Mallarmé dans le sonnet en « yx » et « or ». Stéphane Mallarmé, *Poésies*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1992, p. 59.

⁵ Bataille, « La pratique de la joie devant la mort », *art. cit.*, p. 14. Voir aussi Bruno, *art. cit.*, p. 709.

⁶ Bruno, *art. cit.*

⁷ *Ibid.*, pp. 709-710.

l'illumination, réalisant ainsi la *prakasamatra*, c'est-à-dire l'union du « moi » et du « cela »¹, soit en des termes occidentaux : l'extase, l'annihilation des frontières entre le sujet et le monde.

Afin de parvenir à cette illumination complète, Bataille brusqua les rituels doctrinaires qu'il avait plus ou moins suivis dans un premier temps, et opta pour des méditations portant sur des images et des scénarios hyper-violents. Par ce procédé dit de la « dramatisation² », il en arriva au yoga « noir, détraqué³ » que Surya a pu évoquer dans des adjectifs chers à Bataille. Notons, pour nuancer ces qualificatifs, que même si le yoga de Bataille est effectivement atypique, il n'en demeure pas moins qu'il puise dans le fonds commun de plusieurs méthodes religieuses, occidentales et orientales :

« Comme types de dramatisation, Bataille cite surtout les exercices ignaciens, qu'il avait partiellement pratiqués dans sa jeunesse, ou le zen qui déclenche le satori par un saisissement. Il connaissait aussi, grâce au *Yoga tibétain*, le rituel médité du Chöd, où le novice imagine son corps déchiqueté par les esprits⁴. »

Dans le but de provoquer l'extase, Saint-Ignace de Loyola préconisait en effet à ses disciples de se représenter à la place de Jésus-Christ durant son calvaire, du chemin de croix à la crucifixion elle-même. La prière ignacienne consistait donc à prendre sur soi la douleur physique de Jésus en l'incarnant et en ravivant ce drame dans le temps présent. L'esprit ainsi aiguisé par des émotions paroxystiques pouvait dès lors se retrouver « saisi » par une terrible dénivellation.

Une variante de cette méthode peut consister, comme dans le rituel tibétain du Chöd, à visualiser une scène violente comme le démembrement d'un corps⁵. Mais une différence importante s'introduit entre ce type de dramatisation et les exercices ignaciens, car ces derniers ne peuvent pas se passer de la représentation de Dieu, tandis que Bataille, appuyé par la pensée tibétaine et japonaise, va vite découvrir à la fin de son évolution mystique que l'extase peut se présenter à partir d'images de toutes sortes et dans les situations qui s'y prêtent en apparence le moins.

¹ Michael Talbot, *Mysticisme et Physique Nouvelle* (1980), Paris, Mercure de France/Le Mail, « Science et conscience », 1984, p. 159.

² Voir Bataille, *L'expérience intérieure*, in *OC*, V, p. 138 et *sqq.*

³ Surya, *op. cit.*, p. 122.

⁴ Bruno, *art. cit.*, p. 711.

⁵ Gageons que dans l'esprit de Bataille, le rituel du Chöd était lui-même une variante de la contemplation des photographies de la victime du supplice chinois des cent morceaux, qui se fait lentement démembrer par un bourreau-boucher.



Fig. III.2.1 – Le supplice chinois des « Cent morceaux », 1905.

Dans *Le Coupable* ainsi que dans *L'expérience intérieure*, Bataille évoque plusieurs de ces situations où l'extase le surprend sans qu'il la recherche. L'extase lui devient facile, mais à condition qu'il ne soit pas à sa recherche. A cette époque, nous sommes à l'été 1939, les textes à caractère poétique qu'il écrivait auparavant pour se concentrer deviennent inutiles. Dans les moments les plus triviaux, les yeux ouverts et sans intériorisation, Bataille expérimente plusieurs saisissements¹. Un simple geste du quotidien le fait sortir de lui-même : « J'ai dû m'arrêter d'écrire. J'ai été, comme souvent, je le fais, m'asseoir devant la fenêtre ouverte : à peine assis, je suis tombé dans une sorte d'extase². » A ce stade, Bataille est très proche du zen, une section du bouddhisme apparue en Chine aux environs du VI^{ème} siècle, et qui est aujourd'hui très répandue au Japon³.

Bataille connaissait bien ce courant puisqu'il l'avait étudié et pratiqué. Il a clairement rendu compte de cette affiliation dans *Sur Nietzsche*, dans un chapitre intitulé « L'expérience intérieure et la secte zen⁴ », qui est lui-même encadré d'un chapitre sur « L'expérience intérieure de Nietzsche⁵ » et d'un autre consacré à une « Réponse à Jean-Paul Sartre (Défense de "L'EXPÉRIENCE INTÉRIEURE")⁶ ». Bataille y cite allégrement les préceptes zen, si proches des siens. En effet, pour le

¹ Bruno, *art. cit.*, p. 713.

² Bataille, *Le Coupable*, cité par Bruno, *art. cit.*, p. 713.

³ Bataille, *Sur Nietzsche*, OC, VI, p. 192.

⁴ *Ibid.*, pp. 192-194.

⁵ *Ibid.*, pp. 189-191.

⁶ *Ibid.*, pp. 195-202.

bouddhisme zen, l'illumination, ou *satori*, peut survenir à tout moment. Le maître zen considère que l'illumination a pour base l'ordinaire et le banal. Un certain Hsuan-chien obtint ainsi l'illumination « quand son maître souffla une chandelle, puis quand une brique tomba, enfin quand il se brisa la jambe¹. »

« Le *satori*, écrit Bataille en citant l'*Essai sur le bouddhisme zen* de Suzuki, peut résulter “de l'audition d'un son inarticulé, d'une remarque inintelligible, ou de l'observation d'une fleur en train de s'épanouir ou de la rencontre de n'importe quel incident trivial et quotidien : tomber, dérouler une natte, employer un éventail, etc.”² »

Bataille relève ainsi du livre de Suzuki plusieurs cas de *satori* : un moine parvint à l'illumination alors qu'il trébucha dans la cour³, un autre tordit le nez de l'un de ses camarades « et en ouvrit l'esprit⁴ ». En ce sens, l'« éveil final » ne peut pas être dépendant d'un processus temporel, et le maître zen ne peut pas compter sur les rigueurs de l'ascétisme pour favoriser l'illumination, car cela reviendrait pour lui à « frotter une brique pour la changer en un miroir⁵ ». Au point de pratique où Bataille en était donc arrivé, s'asseoir devant sa fenêtre suffisait à déclencher chez lui un mouvement d'extase et de volatilisation.

Au sommet de ces méditations, Bataille a vécu une expérience dont on parle peu et que partagent pourtant les grands mystiques d'Asie : il a éprouvé ce que les Hindous appellent la *Maya*. Pour les Hindous comme pour les Bouddhistes, le monde matériel est une apparence, une illusion qui cache une béance originelle, un vide profond. Cette apparence est *Maya*. L'illumination complète, ou l'« éveil final », est la prise de conscience de cette inanité prévalente à toute chose. Selon le témoignage de Bruno, Bataille a pu faire ce constat par lui-même : sans en passer par le bouddhisme ou par la théorie hindoue de la *Maya*, il a « spontanément redécouvert, après son illumination, la fantasmagorie de notre univers sensoriel⁶ ». Seul, il parvint à

« [...] l'impression d'une énergie sous-jacente – “un mouvement incessant et fourmillant” – dont le jeu l'obséda quelques mois et dont la vision ne l'abandonna

¹ Conze, *op. cit.*, p. 235.

² Bataille citant Daisetz Teitaro Suzuki, *Essai sur le bouddhisme zen* (1944), in *Sur Nietzsche*, OC, VI, p. 193.

³ *Ibid.*

⁴ Bataille, *Sur Nietzsche*, *op. cit.*

⁵ Conze, *op. cit.*, p. 236.

⁶ Bruno, *art. cit.*, p. 717.

peut-être jamais complètement, quoique bien peu d'hommes aient eu un sens aussi aigu de l'univers solide, du physiologique éprouvé jusqu'à la nausée¹ [...] ».

Ne méconnaissons pas ce témoignage de Bruno, qui, d'un côté, savait fort bien quel matérialiste était Bataille, mais qui, d'un autre côté, connaissait de son ami certains aspects qui, par nature, peuvent rester opaques à un certain nombre de personnes. Armé d'une telle sensation, issue de la renaissance, pour lui, de la *Maya*, Bataille dépassait en réalité le strict domaine des yogis et se retrouvait à la croisée des discours, entre les mystiques, les physiciens et les écrivains. Borges, ce formidable mage, avait posé à sa manière inégalable ce problème mystico-physico-poétique :

« Admettons ce que tous les idéalistes admettent : la nature hallucinatoire du monde. Faisons ce qu'aucun idéaliste n'a fait : recherchons des défauts de réalité qui confirment cette nature hallucinatoire. Je pense que nous les trouverons dans les antinomies de Kant et la dialectique de Zénon... "Le plus grand magicien, a écrit Novalis, est celui qui s'ensorcelle lui-même au point de prendre ses fantasmagories pour des apparitions autonomes. Est-ce que cela ne serait pas notre cas !" Je soupçonne que ça l'est. Nous (c'est-à-dire la divinité indivisible qui agit en nous), nous avons rêvé le monde. Nous l'avons rêvé comme quelque chose de durable, de mystérieux, de visible, d'omniprésent dans l'espace, et de stable dans le temps ; mais nous avons consenti à des intervalles d'illogisme à la fois si minces et si éternels dans son architecture que nous devrions savoir qu'il est faux². »

Bataille baigna dans cette réalité merveilleuse, sachant à quel point elle relevait de l'hallucination collective, mais ne s'empêchant en rien de l'analyser comme un matérialiste acharné.

2.2.2.2 – Du soleil à Londres : le principe d'Heisenberg et la théorie du sujet/objet de Bataille

La question qui se pose devant cette hallucination universelle qui touche chaque objet est de savoir quel est le statut du sujet observateur de cet objet qui n'est pas là : si l'univers révélé par nos sens n'existe pas, qui, sinon le sujet, construit alors cette « réalité » qui se trouve devant nos yeux ?

La position de Bataille sur ce point se tient parfaitement par rapport à son expérience de l'extase. Une discussion assez étrange, qui eut lieu entre Bataille,

¹ *Ibid.*

² Borges, *Enquêtes*, cité par Talbot, in *op. cit.*, p. 9.

Merleau-Ponty, Ambrosino et le philosophe anglais Alfred J. Ayer rend les choses tout à fait claires à ce sujet¹. Ce débat eut lieu dans la nuit du 11 au 12 janvier 1951, en marge du « Collège Philosophique »², qui s'était réuni pour une série de conférences à laquelle prenaient part Bataille, mais aussi Ayer.

Le 11, ce dernier avait pris la parole pour questionner « L'idée de vérité et la logique contemporaine ». Le lendemain, Bataille devait faire son exposé sur « Les conséquences du non-savoir ». Mais entre-temps, Bataille et Ayer se croisèrent le soir, par hasard, dans un « bar³ » « fort agréable⁴ ». Merleau-Ponty et Ambrosino se trouvaient également là, et la discussion, qui eut bon train, dura jusqu'à trois heures du matin⁵.

« A la fin, écrit Bataille, nous avons eu l'occasion de parler de cette question assez bizarre ; Ayer a annoncé cette proposition très simple : il y avait eu le soleil avant que les hommes existent. Et il ne pouvait même pas en douter. Il s'est trouvé que Merleau-Ponty, Ambrosino (physicien) et moi-même n'étions pas d'accord sur cette proposition et Ambrosino disait que certainement le soleil n'avait pas existé avant le monde⁶. »

« Question assez bizarre » effectivement que celle-ci : qui des hommes ou du soleil a existé en premier ? Ayer n'en doute pas : le soleil nous a précédés. Cela paraît simple d'un point de vue temporel. Logiquement et chronologiquement, il est évident que la vie, et à plus forte raison l'humanité, n'ont pu se développer qu'en présence d'une source d'énergie au moins aussi abondante que le soleil. En cela dit Bataille, « la proposition [d'Ayer] est une proposition qui indique le parfait non-sens que peut revêtir une proposition raisonnable⁷. »

A première vue, le trio français formé par Bataille, Merleau-Ponty et Ambrosino semble ainsi contester l'évidence émise par Ayer. Bataille résume leur avis en opposant à la proposition d'Ayer celle d'Ambrosino : le soleil n'a « pas existé avant le monde ». Voici une supputation encore plus « bizarre » que celle d'Ayer, surtout venant de la part d'un « physicien ». Remarquons la façon dont Bataille prit bien soin de noter entre parenthèses quelle était la profession

¹ Bataille, « Les conséquences du non-savoir », in *OC*, VIII, pp. 190-191.

² Le « Collège Philosophique » a été fondé en 1947 par Jean Wahl. Au 44, rue de Rennes, se réunissait une tribune faite d'universitaires et de libres-penseurs : « un foyer où faire converger les rayons de la pensée philosophique contemporaine. » Voir Bataille, *OC*, VII, p. 606.

³ Bataille, « Les conséquences du non-savoir », in *OC*, VIII, p. 190.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, pp. 190-191.

d'Ambrosino, insistant donc paradoxalement sur l'apparente incongruité de sa déclaration. Car il est sûr que Ambrosino sait que, physiquement, la formation du soleil eut lieu avant celle de la Terre et de la vie.

Mais que Bataille place dans la bouche d'Ambrosino leur réponse commune nous indique d'une façon biaisée que le cœur de la contestation ne porte pas sur ce détail résolu par la physique classique. L'exemple choisi par Ayer était en effet le support d'une discussion touchant le rapport, plus vaste, du sujet et de l'objet. Lorsque Ambrosino déclarait que « certainement le soleil n'avait pas existé avant le monde », il voulait signifier en fait qu'il ne pouvait y avoir d'objet observé sans sujet observateur. « Le monde » lui-même ne peut advenir que s'il y a des hommes pour l'habiter et surtout pour le redoubler par leurs regards.

« Un sens commun doit avoir un sens total au sens où l'on annonce une proposition quelconque qui implique en principe un sujet et un objet. Dans la proposition : il y avait le soleil et il n'y a pas d'hommes, il y a un sujet et pas d'objet¹. »

Et cette « proposition » est intenable dans l'esprit de Bataille et d'Ambrosino². Quels sont les motifs plus scientifiques que philosophiques qui poussent le physicien qu'est Ambrosino à défendre ce point de vue ? Car, c'est bien en tant que « physicien », Bataille le rappelle à brûle-pourpoint, que s'exprime ici Ambrosino.

Dans la physique classique, celle de Newton, qui régit les phénomènes de notre quotidien comme la chute d'un corps ou l'accélération d'un véhicule, les objets comme le soleil, la Terre ou la vie apparaissent indépendamment du sujet observateur. Ces objets sont alors les purs rouages d'une mécanique physico-chimique qui se déroule immuablement dans le temps.

Mais une branche de la physique moderne, la mécanique quantique, dont Ambrosino est alors un spécialiste, a opéré une révolution conceptuelle dans les sciences physiques en introduisant dans toutes les observations et les mesures de la matière microphysique, la dimension du sujet observateur et investigateur, avide de connaissance.

Le physicien allemand Werner Heisenberg, l'un des principaux fondateurs de la mécanique quantique, et l'auteur, en 1927, du célèbre principe éponyme, qui porte

¹ *Ibid.*, p. 191.

² Ainsi que, selon Bataille, dans l'esprit de Merleau-Ponty, mais aucun des propos de ce dernier n'étant rapportés, nous nous abstenons de commentaires. Admettons simplement que pour l'auteur de *La phénoménologie de la perception*, le rôle du sujet observateur prévaut sur celui de l'objet observé, ce qui explique son ralliement à Bataille et à Ambrosino.

parfois le nom de principe d'incertitude (ou d'incomplétude), écrit alors après les dernières découvertes de la science de son temps :

« La conception de la réalité objective... s'est dissipée dans... la clarté d'une mathématique qui ne traduit plus le comportement des particules élémentaires mais plutôt la connaissance que nous en possédons¹. »

Afin de comprendre toute la subtilité de cette déclaration de Heisenberg, ainsi que l'importance que celle-ci recouvre pour la théorie du sujet et de l'objet chez Bataille, faisons d'abord un léger détour par l'histoire de l'anthropologie, qui va nous fournir une image commode pour approcher l'une des lois les plus fondamentales et les plus étonnantes de la mécanique quantique, en ce qu'elle a à voir avec la pensée de Bataille.

A la fin du dix-neuvième siècle, Boas avait eu l'intention louable de corriger le caractère invasif des enquêtes anthropologiques de terrain et avait proposé pour cela la méthode de l'observation participante. Avant lui, l'ancienne méthode consistait essentiellement à signaler outrageusement la présence de l'anthropologue, qui tentait tant bien que mal de récolter des informations sur ce qu'il estimait être la vie de ceux qu'il observait, ne réalisant pas que le simple fait d'être là, à prendre des notes, à enregistrer ou à simplement regarder, perturbait gravement le quotidien des personnes observées.

Souhaitant réformer cette méthode archaïque et inefficace, Boas proposa aux anthropologues de l'époque de revoir tout leur système heuristique, ce qui supposait d'engager une posture moins coloniale et de s'intégrer, lentement, en se faisant oublier, dans l'environnement qu'ils étudiaient. C'est à cette seule condition d'une immersion du sujet observateur dans l'« objet » observé (un corps social quelconque) qu'il était possible d'obtenir une information fiable. Le sujet doit fusionner avec l'objet afin de produire une connaissance, ce qu'atteste le sens même du mot connaissance, puisque le *co-natus*, la co-naissance, est l'acte d'accouchement du sujet et de l'objet dans leur gémellité révélée.

Le principe d'incertitude de Heisenberg fonctionne en quelque sorte sur le même mode que l'« observation participante » de Boas. Selon ce principe, comme Bataille le résume bien, « l'observateur ne peut à la fois connaître la vitesse d'une particule et son emplacement en un temps donné² ». Cette impossibilité ne réside en

¹ Werner Heisenberg, *Physique et philosophie*, cité par Talbot, in *op. cit.*, p. 12.

² Bataille, « Notes diverses », *OC*, XII, p. 636.

aucun cas dans la limitation de nos instruments de mesure, mais dans la nature même du rapport à la réalité que nous observons et que nous vivons.

Il est en effet nécessaire à l'observateur de faire un choix dans ce qu'il observe, en cela, l'observateur est tout aussi nécessairement un « observateur participant », l'un des architectes de l'observation qu'il réalise¹. Il n'est pas qu'une simple caméra objective : il fait partie de la représentation qu'il se représente, et il construit, par ses choix, la réalité qu'il traverse.

De ce principe résulte la ruine des concepts d'objectivité et de subjectivité. Il ne peut plus exister de réalité objective qu'un sujet impartial explorerait, il n'y a plus qu'une participation mi-subjective, mi-objective de l'observé et de l'observant. La relation de connaissance devient ainsi « omnijective² », faite d'un jet, d'un saut qui ne vient plus exclusivement de l'intérieur ou de l'extérieur, mais qui a lieu de toutes parts.

Pour Bataille, la connaissance advient par une relation de ce type, par une mise en « rapport » et en « accord » du sujet et de l'objet : « [...] le savoir n'est jamais plus qu'un dernier rapport possible entre sujet et objet de la connaissance (étant donné que le sujet, sinon l'objet, varie)³. » Dans ce cadre, l'opération cognitive agit au sein d'un système dynamique binaire constitué par l'interaction réciproque entre le sujet et l'objet, et le savoir est la stabilisation de ce système dynamique sur un paradigme choisi.

En 1934, Bataille avait emprunté à la BNF *Les principes de la mécanique quantique* de Paul Dirac⁴. Bien qu'il ait conservé cet ouvrage pendant presque deux mois⁵, nous disons qu'il l'a emprunté et pas qu'il l'a lu, car ce livre, un classique de

¹ Sur cette idée, la mécanique quantique fournit une autre métaphore déroutante, celle du chat de Schrödinger, qui illustre le rôle décisif de l'acte d'observer. Imaginons un scénario ressemblant à celui-ci : un chat est enfermé dans un coffre avec une bombe, de telle façon à ce que l'on ne sache pas si le chat est mort ou vivant avant que l'on ouvre le coffre. Pour le spécialiste de la mécanique quantique, tant que le coffre est fermé, le chat a cinquante pour cent de chances d'être en vie, et cinquante pour cent de chances d'être mort, il est dans un état d'incertitude. Et c'est l'acte d'ouvrir la porte du coffre et de porter sur le chat un regard en quête d'informations qui va « décider », dans un sens ou dans l'autre, de la survie du chat. On en arrive alors à voir l'observation se fabriquant elle-même : l'observation (le fait de fixer son attention sur un objet) fait l'observation (le résultat de cette focalisation sur un fragment du réel). Voir John Gribbin, *Le chat de Schrödinger – Physique quantique et réalité* (1984), Paris, Flammarion, « Champs », 1994.

² Talbot, *op. cit.*, p. 10.

³ Bataille, *OC*, VII, p. 532.

⁴ « Emprunts de Georges Bataille à la B. N. », *OC*, XII, p. 598. Au même moment, il empruntait *La Notion de corpuscules et d'atomes* de Paul Langevin, avant de s'imprégner en 1935 de *La Théorie atomique et la description des phénomènes* de Bohr. *Ibid.*, p. 602.

⁵ Le livre de Dirac a été emprunté le 27 décembre 1934 et rendu le 16 février 1935. *Ibid.*, p. 598.

l'histoire des sciences récemment réédité, est illisible pour un non-spécialiste, étant pour l'essentiel un traité de mathématiques plutôt sophistiquées.

Néanmoins, dans la préface, Bataille a pu s'arrêter sur les lignes trop rares que Dirac a consacrées aux conséquences de la mécanique quantique « au point de vue purement philosophique¹ ». Dans ces lignes, il déclare « qu'on estime de plus en plus à sa juste valeur le rôle prépondérant joué par l'observateur, qui introduit lui-même dans ses observations les régularités qui s'y manifestent² ». La théorie du sujet/objet de Bataille a prolongé le geste opéré par ce recentrement de l'attention sur le sujet. En effet, le savoir chez Bataille est bien cette action commanditée par le sujet observateur :

« Le savoir est comprendre et non apprendre ; agir, et non subir. Dans l'acte de comprendre, l'objet cesse d'être au sujet comme une chose étrangère. La connaissance est reconnaissance, réduction de l'inconnu au connu, c'est-à-dire à moi [...], réduction de l'objet au sujet La connaissance demande donc toujours le sujet vivant, en pleine possession de la vie L'intelligibilité du monde par la vie suppose la possibilité d'un accord, d'une communication entre l'objet et le sujet³ »

L'accès à la connaissance (co-naissance) tel que décrit ici par Bataille se trouve dans ce qu'il convient peut-être d'appeler une extase froide, c'est-à-dire une fusion de l'objet et du sujet qui a les caractéristiques de l'extase mystique, mais qui a lieu sur le plan de la science et de la compréhension. Le savoir est la conscience qui réduit l'objet au sujet en établissant une communication non-univoque entre la conscience et ce dont elle prend conscience. « Le savoir, la conscience devenue conscience objectivante⁴ », écrit Bataille.

Dès lors, le problème auquel est confronté le sujet est de faire face au carrousel des apparences trompeuses et d'assigner une forme stable à l'objet observé. Bataille avait formulé cette difficulté dans les termes de la mécanique quantique : « La difficulté qui s'oppose à l'appréhension de l'instant rappelle en un sens le principe de Heisenberg⁵ », écrivait-il en 1952, soit un an après la discussion avec Ayer et Ambrosino. Dans quelques notes retrouvées après sa mort, Bataille rapporte cette fatalité si dérangeante pour un chercheur : « l'observation dérange l'objet

¹ Paul A. M. Dirac, *Les principes de la mécanique quantique* (1931), Paris, Jacques Gabay, 2007, p. VI.

² *Ibid.*

³ Bataille, *OC*, VII, p. 533. Dans le texte, les trois dernières phrases ne comportent pas de point de ponctuation.

⁴ *Ibid.*, p. 534.

⁵ Bataille, « Notes diverses », *OC*, XII, p. 636.

observé¹. » Ce processus d'altération s'aggrave lorsque l'objet considéré devient « l'instant » vécu et que l'on cherche à s'appréhender, à se comprendre et à se connaître soi-même : « La difficulté commence dès que l'observation a pour objet l'observateur lui-même². » Observer « l'instant » vécu par soi, c'est-à-dire en prendre conscience, le saisir, l'analyser et le rapporter aux autres instants connus est un mouvement cognitif de base. C'est par la succession des séries d'instantanés reliés entre eux par une trame que l'on entre dans le monde de la connaissance : « L'incessante opposition dans l'instant d'objets que je rapporte au connu et au possible constitue mon existence³ ». Toutefois, « observer, dans ce cas, n'est même plus déranger, mais détruire⁴ ». L'instant, en effet, perd son unicité et sa force spontanée lorsqu'il est comparé à d'autres instants. Il est détruit par les choix de l'observateur.

Un principe semblable au principe d'incertitude d'Heisenberg régit ainsi selon Bataille l'économie de la connaissance. C'est l'observateur qui fait l'observation, c'est le sujet de la connaissance qui construit la connaissance, comme un chef d'orchestre accorderait différents instruments. On retrouve là, au bout d'une boucle, l'équivalent physique et épistémologique des discours proposés par les yogis ou les maîtres du zen. En ce point, l'expérience scientifique de la matière et l'expérience mystique de l'extase se confondent l'une et l'autre, découlent l'une de l'autre, aboutissant à une même conclusion : le sujet n'est ni une caméra objective, ni une caméra subjective, il est « omnijectif » et il projette sur le voile de la *Maya* les « régularités » et les irrégularités qui font l'essence de la vie.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

Lorsque Bataille a commencé à employer la notion de communication, les premiers ordinateurs, qui faisaient alors la taille d'un terrain de tennis, naissaient dans les laboratoires secrets de l'armée américaine. Sans se douter du destin faramineux de cette machine et de l'avance de sa réflexion sur son temps, Bataille avait cependant prévu l'avènement de la communication, ainsi que son échec silencieux, et il avait expérimenté, en particulier avec Blanchot, quelques voies subtiles de communication en forme de vases non-communicants. Bataille était donc présent dans le champ de la communication dès son origine et il le demeure encore aujourd'hui par le biais de l'œuvre de Nancy, qui prolonge un dialogue *post mortem* avec les textes de Bataille et de Blanchot autour des concepts de communauté et de communication.

Loin de Wiener, en même temps que tout proche de lui, Bataille vécut personnellement et intensément les affres de la solitude et comprit, seulement par ce chemin tragique, quels pouvaient être les rouages d'une communication réelle, non-aliénée au regard de la séduction superficielle et ostentatoire. Au fond de l'amitié et de l'amour, d'un mot doux susurré au téléphone ou d'une lettre envoyée à un proche, au fond de toute relation intersubjective, il demeure cette impossibilité profonde que Wiener avait souhaité combattre au profit de l'entente des nations et que Bataille a exposée comme le cœur imputrescible de toute communication : bien que la possibilité de parler et d'écrire soit infiniment ouverte, tout dialogue est d'abord un monologue et la communication n'est pas la rupture des solitudes, mais la mise ensemble des solitudes. Alors que notre société veut encore croire à « l'utopie de la communication », Bataille avait pensé, avant même l'aube de l'ère informatique, que la communication était en réalité utopique et qu'elle était vouée à être recherchée en tant qu'utopie.

Mais force est de reconnaître que Bataille ne vivait ni d'utopie, ni d'espoir et que malgré l'impasse dernière du renfermement sans partage qu'il reconnut entre les hommes, il ne s'empêcha nullement de chercher à comprendre les règles mêmes de toute compréhension et de toute connaissance en partage. Dans les instants mêmes où il travaillait, Bataille était en effet constamment à l'affût de la « possibilité de connaître » et, en ce sens, il faut être extrêmement reconnaissant aux éditeurs des *Œuvres complètes* d'avoir publié les notes que Bataille prenait en marge de l'écriture de ses livres. Grâce à ces notes, on aperçoit la pensée de Bataille dans son processus de travail, on le voit se questionner sur les sources les plus profondes des connaissances humaines et interroger l'écriture en train d'œuvrer, la pensée en train de penser, le savoir et le sujet en train de co-naître.

Dans des sphères tangentes à celles de Caillois ou de Bateson, Bataille traça la figure constellée de sa propre conduite épistémologique. Il emprunta, non la voie « des deux chemins » du chanoine Lemaître, celle qui sépare rigoureusement science et mystique, mais une voie du milieu, serpentant entre les sciences occidentales et les pratiques méditatives orientales, de façon à n'être ni dans l'un, ni dans l'autre, et encore moins dans un mélange ésotérique de bas étage, tel qu'il en existe aujourd'hui un commerce florissant.

En explorant ainsi minutieusement différents modes d'accès à la connaissance, en les confrontant et en les hybridant, Bataille a saisi, plus profondément que Wiener, les règles intrinsèques de la communication humaine, mais il a également fait l'épreuve des formes que pouvait prendre la connaissance au sein de ces règles, soit, en dernier lieu, une « mystique de la matière », produit d'une connexion entre l'explication causale et la non-explication.

La maladie qui a emporté Bataille avait ceci de terrifiant qu'elle lui donna l'occasion moribonde et magnifique de voir et de penser sa propre pensée en train de s'abîmer. L'entretien qu'il accorda à Madeleine Chapsal presque à la veille de sa mort, en 1961, est à ce titre des plus émouvants. Ce jour-là, Bataille, toujours désireux de parler avec justesse, s'exprima brillamment, comme à son habitude. Mais son éloquente prestation fut obscurcie et amoindrie par son cerveau défaillant. A ce moment, il se compara lui-même à une vieille dame, non pas tant en ce que lui-même était un vieil homme, plutôt il s'imagina en lieu et place d'un personnage hypothétique et symbolique : une vieille dame en train de tricoter et qui perd une maille. Le tricot ici est le symbole de la pensée de Bataille et le drame qui se joue est celui d'un homme contemplant sa pensée en train de s'effiloche et de se délier alors même qu'il tente de la construire.

Le témoignage de Joseph-Marie Lo Duca¹ sur les difficultés de l'accouchement des *Larmes d'Éros*, à la même époque, converge vers ce même portrait d'un Bataille alors réduit intellectuellement par une neuropathologie, voyant avec toute la lucidité et toute la tristesse possibles son potentiel de raisonnement se réduire telle une peau de chagrin².

Lui qui avait toujours voulu penser la mort voyait maintenant la mort œuvrer sur sa propre pensée. Dans une épiphanie laïque, voilà que la destruction de la pensée

¹ De naissance italienne, Joseph-Marie Lo Duca fut un illustre théoricien du cinéma. Appelé en France dès 1935 par André Breton et Jean Cocteau, qui l'admiraient, il dirigea dans les années 1960 la Bibliothèque internationale d'Érotologie publiée par Pauvert. C'est à ce titre qu'il fut amené à seconder Bataille sur l'élaboration des *Larmes d'Éros* et qu'il put rendre compte des difficultés qu'avait ce dernier à organiser sa pensée.

² Voir Bataille, *Les larmes d'Éros*, Paris, 10/18, « Domaine français », 1961, pp. 7-44. Cette édition des *Larmes d'Éros* est précédée d'une introduction de Lo Duca très justement intitulée « Georges Bataille, au loin... », ainsi que d'un échange de lettres entre les deux hommes. Il s'y révèle très clairement un Bataille aux abois, épuisé par la tâche de penser.

que Bataille avait souhaité communiquer toute sa vie par la pensée se joue pour lui en un spectacle privé, dans l'arène intérieure de son esprit souffrant.

De l'« expérience intérieure » à l'« histoire universelle », de la solitude des cimes aux expérimentations des différents modes d'accès à la connaissance et à la « communication », Bataille a manipulé la pensée comme une épée à double tranchant, nous frappant à la fois par ses textes de raison et de déraison. Lorsqu'il clamait qu'il fallait simultanément le « système » et l'« excès », le savoir et le « non-savoir », l'« économie générale » et l'« athéologie », il ne coupait pas la poire en deux de façon diplomatique, conformément à une prudente pensée binaire, il introduisait plutôt le refus de la dichotomie et produisait ainsi une alchimie subtile et ternaire qui renvoie davantage au symbole du *yin yang*.

Dès les années 1930, l'« expérience intérieure » a commencé à devenir le refuge de cette recherche des protocoles inhérents aux facultés de connaître et d'être ensemble. En passant notamment par Hegel, par Nietzsche, par Heisenberg et par les religions orientales, Bataille va se forger une sorte de religion œcuménique qui est aussi une science « générale ». Chacune des deux facettes de cette pensée infiltre l'autre et de cette manière, la pensée est constamment détruite par elle-même dans un cercle qui entretient sa défaillance. Et c'est au prix de cette dynamique épuisante et de cette destruction de la pensée en train de penser que peuvent affleurer une communication et une connaissance véritables.

En des termes similaires à ceux de Bataille, Heisenberg avait parlé de la conscience comme d'une « connexion biologique¹ ». Pour lui, il y a une « communication² » entre l'esprit humain et le monde : une dépendance naturelle, de type inné, existe entre l'évolution de notre espèce et nos connaissances. C'est donc naturellement que nous comprenons le monde, mais c'est tout aussi naturellement que d'immenses zones d'ombre menacent notre compréhension. En conséquence de quoi la pensée doit bien être considérée comme un tout : à la fois rigueur du calcul et intuition mystique, science et poésie, savoir et « non-savoir ».

¹ Heisenberg, *Le manuscrit de 1942* (1948), Paris, Allia, 2003, p. 124.

² *Ibid.*, p. 135.

CONCLUSION

Mais laissons là M. Bataille...

Laissons là M. Bataille, oui, mais pour mieux revenir à lui, pour mieux le comprendre et pour mieux saisir à quel point son nom est réellement significatif de la multitude qui s'agitait en lui.

Dans cet esprit de « péninsularité » et d'ouverture à autrui, nous avons souhaité, tout au long des pages qui précèdent, explorer Bataille et ses univers, approcher ses amis et ses collaborateurs, visiter sa bibliothèque, débusquer ses influences discrètes, partager ses lectures hétéroclites et reconstituer des histoires et des chronologies transversales. Ce faisant, nous espérons avoir concouru à mieux faire résonner la pensée tentaculaire de Bataille avec son contexte général, c'est-à-dire avec le monde et l'ensemble des systèmes qui rendent du coup sa pensée moins solitaire et moins hermétique.

Car, Bataille n'était pas un orphelin de pensée. Son intelligence (sa lecture du monde), ses idées, ses concepts et ses protocoles de pensée n'avaient rien d'une manne tombée du ciel. Bataille ne participait pas du mythe de l'écrivain original qui n'a jamais rien lu. Il était un lecteur, un infatigable lecteur, et un interlocuteur redoutable, curieux de tout et désireux de tout savoir. Chacun des livres qu'il a lus et chacune des paroles qu'il a eues l'ont accompagné et on aurait tort de croire que les lectures et les rencontres *a priori* mineures, celles qu'il n'évoque pas ou peu, ont une importance négligeable. Il y a en effet, entre autres, un Bataille/Nietzsche et un Bataille/Hegel qui sont très présents, mais il y a aussi un Bataille/Ambrosino, un Bataille/Vernadsky, un Bataille/Espinas, un Bataille/Breuil, un Bataille/Morin, un Bataille/Huxley, un Bataille/Bellmer, un Bataille/Heisenberg... Autant de couples de pensées inter-reliées les uns aux autres qu'il a été nécessaire de mettre à jour afin d'apercevoir le système global dont l'écriture de Bataille est un effet de surface,

parce que sa pensée est faite de cet entrelacement, de cet « enchevêtrement » et de cette complexité.

Ceux qui ont aimé avec ardeur un auteur ou un artiste savent rétrospectivement quelle distance ils doivent garder par rapport à un objet d'étude dévorant. Et ceux qui ont lu Bataille en l'aimant savent ainsi particulièrement quel danger son œuvre représente pour l'objectivité du chercheur passionné, trop passionné.

La nouvelle garde de la critique, celle qui, depuis les années 1980-90, surtout à la suite de Catherine Cusset (à l'époque du colloque « Georges Bataille, après tout »), stigmatise violemment les commentaires mimétiques de Bataille, s'efforce aujourd'hui de produire des approches d'un autre genre. Il s'agit maintenant, comme Hollier l'a si bien dit, d'envisager Bataille sous l'angle d'un jeu de mots à la fois empreint de désabusement et de lucidité : pensons Bataille, « après tout »... c'est-à-dire pensons-le dans l'époque post-totalitaire et post-transgressive qui est la nôtre, mais pensons-le également « après tout », pour parler encore de cet homme dont on a déjà tant dit, mais pour parler de lui cette fois d'une façon neuve et depuis un périmètre qui a été tracé en creux par les lectures mimétiques et révérencieuses qui sont aujourd'hui critiquées. Il s'agit de se situer simultanément dans la connivence et dans l'épuisement d'une vieille amitié : nulle fatigue, nulle lassitude dans ce constat, parce que l'autre est toujours imprévisible, mais simplement la nécessité de chercher les autres sous l'autre, de décrypter le palimpseste infini qu'est l'œuvre de Bataille.

De nombreuses avancées ont déjà été faites en ce sens et il est possible dorénavant de voir les effets de cette critique de la critique dans plusieurs champs du savoir : la critique repense par exemple le rapport de Bataille à la politique (Nancy, Heimonet, Marmande, Besnier), elle réécrit l'histoire de l'art du vingtième siècle en y inscrivant l'intervention explosive de Bataille (Krauss, Didi-Huberman), elle réexamine son legs à l'anthropologie (le colloque « Georges Bataille et les ethnologues »), elle revisite son œuvre au regard des débats historiographiques du vingtième siècle (le colloque « L'Histoire-Bataille ») ou elle cherche par l'étude minutieuse de ses textes à dévoiler des chronologies jusque là restées invisibles dans l'« économie générale » de Bataille (Hamano).

L'ambition de cette thèse s'est située à la suite et dans le prolongement de cet effort de réévaluation : elle a été d'insuffler un surplus de vitalité à cette mutation paradigmatique et épistémologique qui bouleverse la lecture que nous pouvons

aujourd'hui avoir de Bataille. Pour ce faire, nous avons opté pour des explorations de type archéologique qui s'inspirent du renouveau de la critique, ainsi que de méthodes d'approches globales de bords divers (Foucault, Morin, De Rosnay) mais unifiées par la notion de système. Or, qui dit archéologie ne dit pas forcément stratification linéaire et stable des couches du passé. L'histoire des idées, comme le sous-sol, est faite de plis, de fissures, de ruptures de continuité, de failles qui se combinent de corps étrangers et hétérogènes... Dès que cela a été possible, nous avons donc cherché à décrypter les histoires qui se cachaient sous les histoires racontées par Bataille, à reconstituer la genèse et la naissance de ses concepts à partir de l'« hypercontexte », c'est-à-dire à partir du contexte général de leur énonciation.

Il faut rappeler qu'en optant pour cette méthode, nous n'avons pas sacrifié au mimétisme, mais nous ne nous sommes pas éloignés de Bataille de façon inconséquente et hasardeuse, car nous avons persévéré dans le même type d'effort méthodologique dont il avait lui-même trouvé le premier élan chez Nietzsche. Bataille, en effet, cite ainsi ce dernier :

« La plupart des hommes sont une image fragmentaire et exclusive de l'homme, il faut les additionner pour obtenir un homme. Des époques entières, des peuples entiers ont encore en ce sens quelque chose de fragmentaire, il est peut-être nécessaire à la croissance de l'homme qu'il ne se développe que morceau par morceau. Aussi ne faut-il pas méconnaître qu'il ne s'agit jamais, au fond, que de produire l'homme synthétique, que les hommes inférieurs, l'immense majorité, ne sont que les préludes et les exercices préliminaires dont le jeu concerté peut faire surgir ça et là *l'homme total*, pareil à une borne milliaire qui indique jusqu'où l'humanité est parvenue¹. »

Et en guise de commentaire, Bataille reprend :

« Mais que signifie cette fragmentation, mieux, quelle en est la cause ? sinon ce besoin d'agir qui spécialise et borne à l'horizon d'une activité donnée ? Fût-elle d'intérêt général, ce qui n'est pas le cas d'habitude, l'activité subordonnant chacun de nos instants à quelque chose de précis efface le caractère total de l'être². »

Bataille et Nietzsche ont joué la synthèse contre le fragment, la totalité contre la spécialité, « *l'homme total* » contre l'homme subordonné et amputé : « Je mets en avant, personnellement, un principe de totalité³. » « L'homme » dont il fut question

¹ Nietzsche, cité par Bataille, in *Sur Nietzsche*, OC, VI, p. 17.

² Bataille, *Sur Nietzsche*, in OC, VI, p. 17

³ Bataille, OC, VII, p. 531.

pour Nietzsche, et qui eut encore davantage d'importance pour Bataille, est un « homme » qui s'inscrit dans l'immense réseau de la matière et de la vie :

« Les penseurs dont les étoiles suivent des routes cycliques ne sont pas les plus profonds, celui qui voit en lui comme dans un univers immense et qui porte en lui les voies lactées sait aussi combien toutes les voies lactées sont irrégulières ; elles conduisent jusque dans le chaos et le labyrinthe de l'existence¹. »

Dans les années 1940, alors que Bataille prenait pleinement acte de cette proximité de l'univers et de l'humanité, les philosophies existentialistes qui dominaient le paysage culturel français se donnaient l'occasion très contestable de couper le « labyrinthe de l'existence » de sa filiation universelle et de l'enfermer dans l'enfer de la psychologie. Camus, par exemple, situa très distinctement la recherche du *Mythe de Sisyphe* dans cette sorte de déni de la science : pour lui, savoir « si le monde a trois dimensions² » ou « qui de la terre ou du soleil tourne autour de l'autre³ » est de moindre importance par rapport au sens de la vie envisagé exclusivement du point de vue psychologique.

Mais Camus avait comme omis d'intégrer dans la problématique provocante du suicide le doute selon lequel c'est peut-être parce que la philosophie sait de moins en moins nous situer par rapport au cosmos et à la totalité synthétique de l'écosystème que l'Occident est si suicidaire. Car, dans les théories de la complexité, n'importe quelle fluctuation atteint tous les niveaux d'un système à partir de l'épicentre des perturbations, en corrélation avec la structure et la configuration matérielle et idéelle dudit système.

Ainsi, l'existence et l'intelligence des hommes, ces contradictions insolentes du principe de Carnot, sont-elles de purs effets de l'univers et plus particulièrement de notre soleil, comme Bataille l'a montré dans l'« économie générale ». Autrement dit, et de façon plus précise et plus tranchante, l'homme est le reflet de l'univers physique :

« En réalité, écrit Bataille, la terre est un miroir des univers et l'essentiel à sa surface ce sont les multiples yeux des animaux et des hommes. L'image de l'univers s'y retarde, elle y est décomposée et inversée : de la même façon que la lumière d'une étoile se décompose dans un prisme et donne d'elle-même une image explicative⁴. »

¹ Nietzsche, cité par Bataille, in *ibid.*, p. 28.

² Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1942, p. 17.

³ *Ibid.*

⁴ Bataille, *OC*, VII, p. 545.

C'est pourquoi celui qui écrit n'est ni plus ni moins qualifié qu'un chercheur en mathématiques. « Je ne suis ni savant ni ignorant¹ », écrit Blanchot dans *La folie du jour*. Tel est également le sentiment de Bataille, qui ne sait rien tout en n'ignorant rien, mais qui écrit en se sachant connecté avec le monde dont il est issu et dont il parle. Le pouvoir des poètes réside donc en ce fait qu'ils puisent directement à une source d'information originelle. Selon Heidegger, la poésie est née du « bannissement de Mnémosyne² », déesse de la mémoire et mère des neuf Muses : « La poésie, ce sont donc les eaux profondes qui parfois courent à rebours vers la source, vers la pensée comme pensée fidèle³. » La poésie, c'est la « pensée fidèle » à la « source », à la mémoire des origines. Freud évoqua également cet accès privilégié aux « sources » de la connaissance :

« Ils [les poètes] sont dans la connaissance de l'âme nos maîtres à tous, hommes vulgaires, car ils s'abreuvent à des sources que nous n'avons pas encore rendues accessibles à la science⁴. »

Prenant à bras le corps la poésie, mais sans emprunter ses formes métriques figées ou ses niaiseries thématiques⁵, embrassant la science, mais sans céder aux murmures sournois du démon de Laplace, Bataille a écrit. Et parce qu'il écrivait, parce que l'écriture poétique fait subir une tension interne au savoir objectif qu'elle véhicule, la connaissance discursive que nous a livrée Bataille est dotée d'une plus-value exceptionnelle : celle d'un homme qui connaît l'univers, la terre et les lois physiques, biologiques et sociales de la vie, parce qu'il naît avec cet univers, cette terre et ces lois.

Citant Lamartine, Bataille écrit ainsi : « C'est une banalité de dire de l'homme qu'il est "un dieu tombé qui se souvient des cieux" : c'est néanmoins la définition la moins extérieure⁶. » Et il est vrai que le romantisme avait pointé le lien matriciel entre la nature et le moi, les états d'âme du poète ou du peintre étant étroitement mis en relation avec le « discours » que la nature porte à travers ses

¹ Blanchot, *La folie du jour*, op. cit., p. 9.

² Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, cité par Sylvie Courtine-Denamy, in « Préface » à Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1995, p. 31.

³ *Ibid.*

⁴ Freud, cité par Jean-Pierre Barou et Sylvie Crossman, in *Enquête sur les savoirs indigènes* (2001), Paris, Gallimard, « Folio actuel », 2005, p. 83.

⁵ Cette poésie de l'abîme qui se caractérise par « la haine de la poésie » classique et que Bataille a appelée parfois l'« impossible ». Bataille, *L'Impossible*, in *OC*, III, pp. 101-102.

⁶ Bataille, *La limite de l'utile*, in *OC*, VII, p. 190.

paysages (que l'on pense aux somptueuses toiles de Carl Gaspard Friedrich par exemple).

Mais Bataille avait évidemment surpassé le champ romantique, et au-delà de cette communion de l'homme avec les éléments naturels dans un monde de plus en plus perturbé par l'artifice et la machine¹, il théorisa le rapport intrinsèque de causalité qui unit l'homme à la complexité du cosmos infini. Le devenir du monde de l'homme était ainsi fixé dans le spectre du rayonnement solaire qui a permis l'apparition de la vie, la constitution de l'animal et la mise en œuvre de ces immenses chantiers que sont l'espèce humaine et ses sociétés.

Tout au fond du souvenir de l'œil aveugle de son père, après d'âpres combats pour dégager son anthropologie de ses fantômes et de ses ténèbres captivantes, Bataille a fini par voir briller une luminescence lui indiquant la fantastique généalogie animale qui a conduit les primates à l'émergence de la conscience réfléchie. La culture humaine est animale et naturelle, elle provient d'une thésaurisation des connaissances pragmatiques et immatérielles qui a lieu depuis la formation de nos premiers ancêtres hominidés, il y a bientôt dix millions d'années : « La nature de l'homme est toute nature, "*omne animal*". Il n'y a rien qu'on ne rende naturel. Il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre² », écrivait Pascal.

Néanmoins, Bataille ne put faire autrement que de garder à l'esprit le fait que si la nature peut être une mère nourricière pour l'homme, elle peut aussi être une marâtre et ôter le sein de la bouche de ses enfants. Ce fut notamment le cas dans les années 1930-40, lorsque l'État nazi, dans sa prétention totalitaire, c'est-à-dire dans sa folie mystique et utopique de vouloir être tout à la place de tout, se substitua aux processus naturels d'auto-régulation de la *Terra Mater* et s'octroya le droit macabre de gérer les affaires biologiques de l'humanité, travestissant et souillant ainsi le contrat naturel qui, par une cascade ininterrompue d'interactions réciproques entre les lois biologiques et les règles sociales, a fondé l'animal humain et son régime de vie sociale.

Dans le cours qu'il donna en 1979 au Collège de France, Foucault mit à jour les techniques gouvernementales issues du dix-huitième siècle qui ont conduit à la

¹ En effet, il est possible de lire l'apparition de la nostalgie romantique comme une réaction face à l'envahissement de la société par les machines et donc face à la prise de conscience fondamentale selon laquelle le fossé se creuse entre l'homme et la nature. Bataille avait pris connaissance de thèse grâce à Morin. Voir Morin, *L'Homme et la Mort*, op. cit., pp. 278-279.

² Pascal, *Pensées*, op. cit., p. 362.

« naissance de la biopolitique ». Dès cette époque, l'industrialisation galopante de la société, l'extension des réseaux de communication, ainsi que les nombreuses découvertes scientifiques et médicales qui émaillent l'essor du libéralisme occidental ouvrent une brèche dans le mode de gouvernement classique et laissent s'introduire le pouvoir étatique, non seulement dans le corps du sujet (comme c'était le cas dans le régime monarchique, où l'individu était soumis à un rapport direct de sujétion au roi qui permettait à ce dernier d'extraire de son vassal des taxes et du travail physique), mais aussi dans le corps même de la population (cet ensemble démographique qui représente un potentiel abstrait de production et qui a été formalisé par Thomas Malthus au dix-neuvième siècle). La question biologique et somatique de la santé publique, qui se décline à travers celles de l'hygiène, de la prophylaxie, de la longévité, de la natalité, de la descendance héréditaire et des « races », commence à partir de ce moment-là à devenir une question d'État.

C'est alors toute une anti-éthique du biopouvoir qui va être récupérée et sinistrement dressée au vingtième siècle par les extrémistes nazis, en vue des fins funestes et nauséabondes que l'on sait. Lorsque Foucault entama l'étude de la bio-histoire dans les années 1950-60, le problème de l'usage des corps, de l'histoire de l'usage des corps, avait déjà été balisé de longue date : de Montaigne à Lévi-Strauss, en passant par Nietzsche et Mauss, les pratiques et les techniques du corps avaient déjà été traitées généreusement, et Foucault a confessé sa reconnaissance envers Bataille pour avoir ingénieusement mêlé histoire des mentalités et histoire des sciences dans une écriture de l'homme et de sa politique.

Bien que pris jusqu'au cou dans la débâcle idéologique et politique qui déchira l'*intelligentsia* européenne de l'entre-deux-guerres, Bataille eut l'acuité visuelle de constater que la fascisation de l'administration de la cité passait par la fascisation de la culture, de la pensée et des formes artistiques s'attachant à la « figure humaine ». Mais le corps humain, dont Bataille a vu très tôt le plus pur (ou le plus impur) symbole dans la notion déliquescente d'« informe », est en dernier lieu inaliénable. Au contraire, la chair innervée, animée par la dynamique de l'énergie qui parcourt l'écosystème, est le premier étendard de la résistance contre le biopouvoir nazi : chaque corps qui traverse ce monde vit pour briser ses chaînes, et les récits des survivants des camps de la mort, comme ceux de Primo Lévi et de David Rousset, ou les œuvres iconoclastes de Grosz, de Dix, de Bellmer ou des Actionnistes Viennois, sont là pour toujours raviver le souvenir d'un corps qui décide

de ne laisser aucune prise aux prétendues légitimités que les grandes puissances et les grands dogmes revendiquent sur la matière humaine.

L'être humain doit rester libre : pour cela, il doit se dégager des fers imposés par l'existence sociale et ses excès juridiques, et il doit s'enfoncer dans la conscience de lui-même et du monde qui l'entoure. Face à la folie nazie, à la guerre, à l'Occupation, Bataille a combattu, il s'est ligué contre les forces qui voulaient opprimer le désir de pérennité des cellules individuelles. Dans l'adaptation cinématographique du 1984 de Georges Orwell, « *Big Brother* » a ce commandement terrifiant, qui est en somme la devise de tout totalitarisme : « L'homme n'est qu'une cellule. Et la fatigue de la cellule fait la vigueur de l'organisme. »

Mais si, dans un organisme, la cellule peut être considérée comme un rouage mineur, corvéable et remplaçable à souhait, la métaphore cellulaire ne convient que partiellement à l'homme inscrit dans la société. Bataille, dès *Documents*, savait en effet que cette uniformisation fasciste de l'individu était anti-naturelle, et grâce à sa théorie de la « composition des êtres », qui est née directement de ses analyses sur l'économie politique fasciste des années 1930, il comprit à quel point l'homme était un morceau de nature, un élément parmi des myriades d'éléments au sein de l'immense système composé qu'est l'univers physique.

Contrairement à la cellule au strict point de vue organiciste véhiculé par « *Big Brother* », l'individu n'est pas une unité de production aveugle et asservie, il n'est pas qu'un potentiel énergétique ou qu'un bras ouvrier. Car, au sein de la société et de l'écosystème, l'espèce humaine est simultanément dans un rapport de filiation (nous sommes des êtres physico-chimico-bio-socio-anthropologiques) et de contradiction (nous cherchons l'« autonomie » de notre condition *sine qua non*). L'homme ne peut se contenter d'être une cellule parmi les autres cellules (même si en dernier recours, tel est le cas), car « l'être indifférencié n'est rien¹ ». L'être humain est social et naturel, mais il s'oppose à la société et à la nature, il s'en différencie parce qu'il est conscient de son statut, et surtout parce qu'il se sait conscient.

Or, ce savoir de l'être sachant qu'il sait est bien le premier et le dernier des problèmes qui se pose à l'intelligence humaine. A la manière de l'ensemble des philosophes qui l'ont précédé, Bataille a eu la volonté de tout savoir, il a voulu voir

¹ Bataille, *L'Être indifférencié n'est rien*, in *OC*, III, pp. 367-376.

le savoir en train de co-naître avec le sujet, et il a fait du doute une arme de l'esprit voulant savoir.

De la fin des années 1930 jusqu'au décès de Bataille, cette investigation sur les possibilités et les limites de la connaissance a emprunté les divers noms d'« expérience intérieure », d'« athéologie », d'« économie générale », de « communication », d'« histoire universelle » ou d'« histoire naturelle rectifiée ». A chaque fois, il s'est agi de parvenir à la symbiose des différentes procédures d'accès à la connaissance afin de se rapprocher au plus près de la synthèse incomplète qu'est l'*homo non finito*. En un travail d'hybridation des plus singuliers, fait à la fois d'intuitions et de calculs, d'extases froides et d'extases brûlantes, Bataille a su marier en lui la science de son époque (l'écologie, la paléanthropologie, la physique quantique, etc.) et un lien très personnel avec la religion. Ainsi écrit-il dans le manuscrit de *La limite de l'utile* :

« Sans la science, je n'aurais pu dire ce qui précède et la science m'autorise à m'attarder. La suite du livre se développe à partir de ces prémices : elle fait voir l'avidité économique, propre aux éléments divisés de la terre, et la nostalgie d'une gloire qui n'appartient vraiment qu'aux cieux. En vérité, chaque voie mène au même débat. Mais que la voie des sciences, extérieure à la dogmatique, par le détour que j'ai choisi, conduise au drame spirituel, ceci ne peut manquer de conséquences pour les hommes.

En principe c'est la religion, c'est l'autorité qu'elle a toujours, qui pose les termes du débat. L'autorité renvoie au sentiment naïf, dont l'homme le plus savant est imbu. A cet égard, une séparation rigoureuse est de règle : dans la même personne la part savante ignore la part naïve, ce manque à savoir de la science dût-il rendre un homme étranger à lui-même. Au contraire, j'ai voulu montrer l'accord de sentiments naïfs et de données élaborées. En un certain point de son développement, la science retrouve la naïveté sans la contredire : c'est à ce prix que l'homme ne se tourne pas le dos à lui-même¹. »

Bataille, l'homme de l'excès et de la transgression, chercha en réalité à fuir les deux grands extrêmes qui, poursuivis séparément, fragmentent la connaissance et amputent l'intégrité de la pensée. Comme Pascal, Bataille préféra le « pari », le jeu symphonique et scriptural sur la base duquel l'homme reconnaît la complexité de son esprit :

« Deux excès :

¹ Bataille, *OC*, VII, p. 525.

exclure la raison, n'admettre que la raison¹. »

En ramenant dos à dos, ou plutôt face à face, la science qui agite la raison et la vie qui résiste à la science, Bataille pensait trouver l'homme le moins mutilé : un ignorant savant ne se satisfaisant pas de connaissance, un philosophe-artiste se nourrissant aux sources où puisent les grands poètes. Et sans doute faut-il beaucoup attendre aujourd'hui des méthodes que Bataille a dessinées et des graines qu'il a ainsi semées derrière lui :

« Affronté à de nouveaux objets, le sens encyclopédique peut fonctionner et nous délivrer du double mal qui pèse sur l'horizon de la pensée : d'une part la spécialisation s'enfonçant sous elle-même en un tunnel sans fin, et de l'autre l'ignorance se prenant pour le non-savoir². »

« L'horizon de la pensée » : voilà ce qui importe finalement et voilà ce face à quoi il faut mettre Bataille en regard pour conclure et ouvrir cette thèse sur son au-delà. On se souvient de la note de Foucault qu'en toute hâte les éditions Gallimard imprimèrent en tête du premier volume des *Œuvres complètes* de Bataille : afin de déjouer la censure, qui portait sur les textes érotiques, il fallait absolument que Bataille fût présenté comme un auteur indispensable à notre culture. Quelques années plus tard, la décade de Cerisy sur Artaud et Bataille, sous-intitulée « Vers une révolution culturelle », confirme la prophétie de Foucault selon laquelle l'œuvre de Bataille « grandira³ ». Dès ce moment-là, les concepts de désir, de sujet ou de structure, qui connaissent leur plus grand épanouissement après la mort de Bataille, sont considérablement influencés par la réflexion de ce dernier, qui se fait connaître et influence autant par exemple la psychanalyse de Lacan, la critique du capitalisme de Deleuze et Guattari ou le « déconstructionnisme » de Derrida. Les héritiers de Bataille trouvaient là son legs.

Mais la portée de la pensée de Bataille se joue aussi sur d'autres terrains terriblement actuels que lui-même a indiqués. C'est pourquoi nous avons choisi de relire Bataille au filtre de la cybernétique, des sciences écologiques, de la nouvelle thermodynamique, de l'anthropologie générale, des théories de l'information et de la communication, de la question du savoir encyclopédique, etc. (autant de matériaux

¹ Pascal, *op. cit.*, p. 146.

² Jean-Christophe Bailly, « Préface » à *La légende dispersée – Anthologie du romantisme allemand*, cité par Claude Faure, « Une nostalgie d'encyclopédie », in Monique Sicard (ed.), *Chercheurs ou artistes ? – Art et science, ils rêvent le monde*, Paris, Autrement, « Série Mutations n° 18 », 1995, p. 192.

³ Foucault, « Présentation », in Bataille, *OC*, I, p. 5.

qui ont constitué le creuset de la notion de complexité), parce que ces interrogations ont façonné et façonnent encore le monde d'aujourd'hui et de demain, et parce que la pensée de Bataille, bien que née en dehors des balises officielles de ces champs de recherche, n'en a pas moins tiré d'eux, par capillarité, la substantifique moelle de son propre système.

C'est donc un juste retour des choses que de revenir à Bataille pour réapprendre de lui, « après tout », la nature de « la condition postmoderne¹ » qui a montré ses premiers bourgeons de son vivant. En effet, « le savoir change de statut en même temps que les sociétés entrent dans l'âge dit post-industriel et les cultures dans l'âge dit postmoderne² », écrit Jean-François Lyotard dans son inestimable rapport sur « le savoir dans les sociétés informatisées³ », que le Gouvernement du Canada lui avait commandé et qui fut publié sous le nom de *La condition postmoderne*. Son hypothèse est la suivante :

« Le savoir scientifique est une espèce de discours. Or on peut dire que depuis quarante ans les sciences et les techniques dites de pointe portent sur le langage : la phonologie et les théories linguistiques, les problèmes de la communication et la cybernétique, les algèbres modernes et l'informatique, les ordinateurs et leurs langages, les problèmes de traduction des langages et la recherche des compatibilités entre langages-machines, les problèmes de mises en mémoire et les banques de données, la télématique et la mise au point de terminaux "intelligents", la paradoxologie : voilà des témoignages évidents, et la liste n'est pas exhaustive. L'incidence de ces transformations technologiques sur le savoir semble devoir être considérable⁴. »

Ce n'est pas sans lien avec cette hypothèse que, dans cette thèse, nous avons posé côté à côté, autour de Bataille, nature et culture, espèce humaine et société, connaissance et auto-destruction de la connaissance, et que nous avons prolongé en somme la question de notre devenir et du devenir du savoir encyclopédique face à une société qui a fait de la « communication » son maître mot.

¹ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne – Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, « Critique », 1979.

² *Ibid.*, p. 11.

³ *Ibid.*

⁴ Lyotard, *op. cit.*, pp. 11-12. Il faudrait rajouter aujourd'hui, parmi d'autres témoignages de ces transformations technologiques, le développement faramineux de la télévision, d'Internet, de la téléphonie nomade, des nouvelles machines de stockage de l'information numérique, des récents projets de numérisation de la totalité du patrimoine écrit... Sur les transformations technologiques qui guettent aujourd'hui le monde du livre et du savoir, voir Lucien X. Polastron, *La grande numérisation – Y a-t-il une pensée après le papier ?*, Paris, Denoël, « Impacts », 2006.

En effet, que devient le pouvoir de révélation de Bataille dans cet « âge postmoderne » dont très tôt il a emprunté les outils ? Quelle influence la modification des systèmes de production et de consommation de la littérature va-t-elle avoir sur les théories de la littérature et sur la littérature même ? Quel est l'avenir du « discours » qu'est le savoir scientifique ? En quoi Bataille peut-il, à l'aurore du vingt-et-unième siècle, non plus nous asservir à sa propre puissance intérieure, mais nous aider à affronter les maux de notre civilisation qu'il analysa en son temps et qui nous menacent encore aujourd'hui (le rapport brisé de l'homme au monde, le problème de la « dépense » et de l'économie décroissante, l'ombre du totalitarisme et des haines raciales, la question de la servitude des artistes et de l'instrumentalisation du langage, la légitimation de l'ignorance décomplexée par les grands médias, les manipulations idéologiques du savoir encyclopédique, etc.) ?

Afin de commencer à répondre à ces questions, il fallait et il faut encore laisser là l'image d'un Bataille insulaire, coupé du monde, qui s'explore en lui-même et pour soi-même, il fallait et il faut encore opposer les isthmes qui fédèrent nos connaissances communes aux « -ismes » des réductionnismes, et il fallait et il faut encore écrire pour « oublier » son nom¹, c'est-à-dire : pour retrouver sous ce nom le réseau immense qui s'y cache.

¹ « J'écris pour oublier mon nom. » Bataille, *OC*, III, p. 550.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Nous commençons ici par donner le numéro de la figure, suivi de son intitulé, puis de la référence du livre dont elle est issue. Lorsque nous ne mentionnons pas de numéro de page, il faut se référer aux parties non-paginées de l'ouvrage cité, sauf en ce qui concerne le livre de Jean Genet sur Alberto Giacometti, dont les pages ne sont pas numérotées. Les numéros en gras renvoient aux pages de la thèse où apparaissent les images.

- Figure I.1.1 – Scène de sacrifice humain aztèque. Roger Hervé, « Sacrifices humains en Centre-Amérique », *Documents*, n° 4, 1930, p. 205 (**p. 46**).
- Fig. I.1.2 – Scène de sacrifice par arrachement du cœur. *Ibid.*, p. 207 (**p. 46**).
- Fig. II.1.1 – Billom, la ville natale de Bataille. Mattheus, *Eine Thanatographie III* (**p. 141**).
- Fig. II.1.2 – Joseph-Aristide Bataille et ses fils Georges (à gauche) et Martial (à droite). Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre* (**p. 142**).
- Fig. II.1.3 – Bataille dans les ruines du château d'Apchon, vers 1925. *Ibid.* (**p. 146**).
- Fig. II.1.4 – Jacques-André Boiffard : gros orteil, sujet masculin, 30 ans. Bataille, « Le gros orteil », p. 299 (**p. 153**).

- Fig. II.1.5 – Boiffard : gros orteil, sujet féminin, 24 ans. *Ibid.*, p. 301 (**p. 154**).
- Fig. II.1.6 – Buñuel et Dali, photogrammes extraits de *Le chien andalou*. Didi-Huberman, *La ressemblance informe*, p. 76 (**p. 156**).
- Fig. II.1.7 – *L'Œil de la Police*, n° 26, 1908, pages de couverture. Bataille, « Œil », p. 217 (**p. 158**).
- Fig. II.1.8 – Grandville : *Premier Rêve – Crime et expiation*, 1847. *Ibid.*, p. 220 (**p. 158**).
- Fig. II.1.9 – Boiffard : bouche. Bataille, « Bouche », p. 298 (**p. 160**).
- Fig. II.1.10 – Sergeï Eisenstein, photogramme extrait du *Cuirassé Potemkine*. David Sylvester (ed.), cat. *Francis Bacon*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1996, p. 17 (**p. 160**).
- Fig. II.1.11 – Francis Bacon, *Tête VI*, 1949. *Ibid.*, p. 93 (**p. 160**).
- Fig. II.1.12 – Bataille, dans la grotte de Lascaux, vers 1955. Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre* (**p. 176**).
- Fig. II.1.13 – Lascaux, détail de la nef, paroi gauche. Bataille, *Lascaux*, p. 103 (**p. 178**).
- Fig. II.1.14 – Lascaux, la « scène du puits ». *Ibid.*, p. 111 (**p. 179**).
- Fig. II.1.15 – La Vénus de Lespugue, de face, de profil et de dos. Bataille, *Les larmes d'Éros*, p. 15 (**p. 181**).
- Fig. II.2.1 – *Races et racisme*, n° 16-17-18, décembre 1939, page de couverture. Meyran, « Un antiracisme ambigu dans la France de l'entre-deux-guerres », p. 13 (**p. 220**).
- Fig. II.2.2 – John Lamprey : Homme malais – Étude anthropométrique, 1868-69. Ewing, *Le Corps*, p. 126 (**p. 230**).
- Fig. II.2.3 – *Races et racisme* : schéma rendant compte de l'indice céphalique dans la méthode anthropométrique. Meyran, « Un antiracisme ambigu dans la France de l'entre-deux-guerres », p. 12 (**p. 231**).
- Fig. II.2.4 – Proportions mathématiques du corps canonique. Pierre Gringoire, « Culture-fiction », p. 179 (**p. 231**).
- Fig. II.2.5 – Pierre peinte d'un caducée. Objet trouvé par l'auteur dans le jardin de la maison familiale de Bataille, à Riom-ès-montagnes.
- Fig. II.2.6 – Ernst Haeckel : arbre généalogique des douze espèces humaines. Pichot, *La société pure*, p. 329 (**p. 237**).

- Fig. II.2.7 – Haeckel : tableau taxinomique des douze espèces et des trente-six races humaines. *Ibid.*, p. 328 (p. 237).
- Fig. II.2.8 – Haeckel : arbre généalogique des races indo-germaniques. *Ibid.*, p. 331 (p. 239).
- Fig. II.2.9 – Affiche de l'Exposition de la révolution fasciste, 1932. Tacchi, *Histoire illustrée du fascisme*, p. 102 (p. 244).
- Fig. II.2.10 – Manifestation militaire nazie à Berlin, 1940. *Ibid.*, p. 415 (p. 246).
- Fig. II.2.11 – Joseph Goebbels (au centre), à l'Exposition de la radiophonie allemande, en 1937. *Ibid.*, p. 98 (p. 249).
- Fig. II.2.12 – *Le Sculpteur de l'Allemagne* : Hitler créant le nouvel Allemand, planche tirée du journal Kladderadatsch, n° 49, 1933. Herlem, « Polarité de sexes, racialité des corps », p. 30 (p. 250).
- Fig. II.2.13 – Georg Grosz, *Hitler le sauveur*, 1923. *Ibid.*, p. 23 (p. 251).
- Fig. II.2.14 – Otto Dix, *Dirne und Kriegveltzer* (Prostituée et blessé de guerre), 1924. Breyre, « Corps mutilés, société dévastée », p. 17 (p. 251).
- Fig. II.2.15 – Mussolini, 1935. Photographie anonyme. Ewing, *Le Corps*, p. 327 (p. 252).
- Fig. II.2.16 – Arno Breker, *Vergeltung*. Herlem, « Polarité de sexes, racialité des corps », p. 26 (p. 253).
- Fig. II.2.17 – Josef Thorak, *Zwei Menschen*. *Ibid.*, p. 28 (p. 253).
- Fig. II.2.18 – Marcel Duchamp, *Fontaine*, 1917. Bernard Blisthène, *Une histoire de l'art du XXème siècle*, Paris, Beaux-Arts SA, 2002, p. 61 (p. 254).
- Fig. II.2.19 – Man Ray, *Le violon d'Ingres*, 1924. Pierre Borhan (ed.), *Joel-Peter Witkin – Disciple & maître*, Paris, Marval, 2000, p. 52 (p. 259).
- Fig. II.2.20 – Pablo Picasso, *Le Baiser*, 1925. Werner Spies (ed.), cat. *La révolution surréaliste*, Paris, Centre Georges Pompidou, 2002, p. 143 (p. 259).
- Fig. II.2.21 – Gros plan sur une crosse de fougère. Bataille, « Le langage des fleurs », p. 168 (p. 261).
- Fig. II.2.22 – Regnault, *Les écarts de la nature*, 1775. Bataille, « Les écarts de la nature », p. 80 (p. 264).

- Fig. II.2.23 – Eisenstein, photogrammes extraits de *La Ligne générale*, 1929. Robert Desnos, « La Ligne générale », *Documents*, n° 4, 1930, pp. 218-219 (p. 264).
- Fig. II.2.24 – Mariage en Seine-et-Marne, vers 1905. Bataille, « Figure humaine », p. 194 (p. 264).
- Fig. II.2.25 – Éli Lotar : Aux abattoirs de la Villette. Bataille, « Abattoir », p. 328 (p. 265).
- Fig. II.2.26 – Lotar : Aux abattoirs de la Villette. *Ibid.*, p. 330 (p. 266).
- Fig. II.2.27 – Bacon, *Trois études de figures au pied d'une crucifixion*, 1944. Sylvester (ed.), cat. *Francis Bacon*, pp. 84-85 (p. 266).
- Fig. II.2.28 – Bacon, *Peinture*, 1946. Dagen, *Bacon*, p. 13 (p. 267).
- Fig. II.2.29 – L'atelier d'Alberto Giacometti. Jean Genet, *L'atelier d'Alberto Giacometti*, Paris, L'arbalète, 1963 (p. 268).
- Fig. II.2.30 – *Idem*.
- Fig. II.2.31 – Bellmer, *La poupée*, 1934-35. Dourthe, *Bellmer*, p. 284 (p. 270).
- Fig. II.2.32 – Bellmer, *Jointure de boules, la poupée*, 1936. *Ibid.*, p. 78 (p. 270).
- Fig. II.2.33 – Bellmer, dialogue avec l'*Histoire de l'œil*. Bataille, *Histoire de l'œil*, Paris, Pauvert, 2001, p. 55 (p. 271).
- Fig. II.2.34 – Bellmer, dialogue avec *Mme Edwarda*. Bataille, *Mme Edwarda*, Paris, Pauvert, 2001, p. 67 (p. 271).
- Fig. II.2.35 – Bellmer, photographie à rapprocher des études pour l'*Histoire de l'œil*. Dourthe, *Bellmer*, p. 185 (p. 273).
- Fig. II.2.36 – Bellmer, *La mitrailleuse en état de grâce*, première version, perdue, de 1937. *Ibid.*, p. 82 (p. 277).
- Fig. II.2.37 – Bellmer, *La mitrailleuse en état de grâce*, 1961. *Ibid.*, p. 81 (p. 277).
- Fig. II.2.38 – Bellmer, deux études d'après *La mitrailleuse en état de grâce*, 1961. *Ibid.*, p. 83 (p. 278).
- Fig. III.2.1 – Le supplice chinois dit des « Cent morceaux », 1905. Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre* (p. 390).

INDEX

Les numéros en italique renvoient aux images.

A

Abensour, Miguel : 192

Acker, Adolphe : 212

Agulhon, Maurice : 198, 199, 279

Alain : 207

Althusser, Louis : 216

Ambrosino, Georges : 36, 64, 66-77, 91, 93, 97, 98, 100, 105, 115, 116, 120, 227, 312, 318, 394

Anati, Emmanuel : 188

Angélique, Pierre : 274

Angot, Christine : 21, 22

Antelme, Robert : 283

Appel, Paul : 91

Aragon, Louis : 18, 58, 275, 372

Arendt, Hannah : 408

Aristote : 28, 43
 Aron, Raymond : 367, 372
 Aron, Robert : 207-209, 211
 Artaud, Antonin : 413
 Atlan, Henri : 60, 114, 119, 120, 287, 350
 Attali, Jacques : 27, 28, 218
 Auboyer, Jeannine : 320
 Auch (Lord) : 139, 143
 Axelos, Kostas : 111
 Ayçoberry, Pierre : 248, 249, 254
 Ayer, Alfred Jules : 393, 394, 397
 Aymard, André : 320

B

Babelon, Jean : 38, 45
 Bacon, Francis : 160, 265, 266, 267, 268, 281, 283
 Baillette, Frédéric : 251, 276
 Bailly, Jean-Christophe : 413
 Barrès, Maurice : 199, 201
 Barthes, Roland : 13, 22, 40, 144
 Bataille, Diane : voir Kotchoubey de Beauharnais, Diane
 Bataille, Jean-Martial : 78
 Bataille, Joseph-Aristide : 39, 142, 143, 144
 Bataille, Marie-Antoinette : voir Tournadre, Marie-Antoinette
 Bataille, Martial : 78, 142
 Bataille, Martial-Eugène : 78
 Bataille, Sylvia : 18
 Bateson, Gregory : 24, 77, 182, 339, 356, 359, 365, 370, 377-380, 400
 Bateson, William : 378
 Baudrillard, Jean : 147, 326
 Beck, Béatrix : 99
 Bedot, Maurice : 236
 Bell, Graham : 118
 Bellec Martini, Joëlle : 13

Bellmer, Hans : 147, 194, 258, 269, 270, 271, 272, 273, 274-276, 277, 278, 281, 283, 404, 410, 419, 420
 Belmont, Georges : voir Pelorson, Georges
 Benjamin, Walter : 361
 Benkirane, Réda : 98, 110, 382
 Bercé, Yves-Marie : 322, 323
 Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri : 85, 108
 Bernstein, Serge : 199
 Bertalanffy (von), Ludwig : 101
 Bibard, Laurent : 294-296
 Bigelow, Julian : 354, 355
 Bilberg, J. : 85
 Blake, William : 380, 381
 Blanc, Daniel : 69
 Blanchot, Maurice : 20, 29, 64, 179, 193, 196, 197, 201, 202, 204-206, 271, 272, 279, 303, 305-309, 328, 347, 363, 399, 407
 Blisthène, Bernard : 419
 Bloch, Marc : 323, 324
 Bloy, Léon : 290
 Blum, Léon : 199
 Boas, Franz : 49, 52-54, 395
 Bogdanov, Grichka : 44, 217, 359
 Bogdanov, Igor : 44, 217, 359
 Bohr, Niels : 64, 68, 396
 Boiffard, Jacques-André : 153, 155, 160, 417
 Bois, Yve-Alain : 258
 Borel, Adrien : 143, 271, 272
 Borges, Jorge Luis : 14, 373, 392
 Borhan, Pierre : 419
 Bosler, Jean : 70
 Bourbaki, Nicolas : 44, 207, 367
 Bourdieu, Pierre : 276
 Boyer, Alain : 223
 Brasillach, Roger : 201

Breker, Arno : 253, 253, 258, 259, 281, 419
 Breton, André : 22, 58, 143, 176, 177, 207, 211, 212, 259-263, 269, 270, 281, 371, 372, 401
 Breton, Philippe : 223, 224, 340, 352, 353, 355, 357, 358
 Breuer, Josef : 81, 82
 Breuil, Henri : 138, 175, 177, 178, 179, 181, 189, 190, 191, 283, 404
 Breyre, Vincent : 251, 419
 Bricmont, Jean : 12
 Brillouin, Léon : 119, 120, 121, 125, 357
 Broglie (de), Louis : 69, 232
 Brun, Jean : 273
 Brunet, Michel : 155
 Bruno, Jean : 329, 330, 383, 385-392
 Buffon (Georges Louis Leclerc, dit comte de) : 84
 Buñuel, Luis : 157, 417
 Burdo, Charles : 236
 Byron (Lord), George Gordon : 287

C

Cabin, Philippe : 119
 Cahun, Claude : 212
 Cailliois, Roger : 14, 35, 59, 71, 114, 164, 165, 167-171, 177, 191, 225, 227, 229, 255, 256, 339, 342, 343, 365, 370-379, 400
 Calet, Henri : 99
 Camberoque, Jean : 273
 Camus, Albert : 202, 307, 407
 Camus, Michel : 221, 286, 345
 Canguilhem, Georges : 99
 Cantor, Georg : 44
 Carnot, Sadi : 77-80, 82, 94, 114, 115, 119, 120, 126, 357, 407
 Carnot, Sadi (Président) : 241
 Carr-Saunders, A. M. : 232
 Carrel, Alexis : 216, 225-229, 232, 233, 235, 243
 Carter, Brandon : 217

Caullery, Maurice : 236
Cauwet, Thierry : 255, 258
Céline, Louis-Ferdinand : 29, 193, 201
Certeau (de), Michel : 276
Chamson, André : 324
Changeux, Jean-Pierre : 122
Chappey, Frédéric : 177
Chapsal, Madeleine : 139, 143, 401
Chevalley, Claude : 44, 207, 300, 367
Chevassus-au-Louis, Nicolas : 225, 226
Chomsky, Noam : 382
Ciano, Galeazzo : 253
Cioran, Émile, M. : 199
Clair, Jean : 177
Clarke, Robert : 184
Clausius, Rudolph : 79-81, 94
Clément, Catherine : 81
Clottes, Jean : 187, 187
Cocteau, Jean : 401
Colle, Pierre : 267
Colomb, Christophe (Colombus) : 45, 48, 49
Comte, Auguste : 34
Comte-Sponville, André : 223
Cook, James (Capitaine) : 56
Coppens, Yves : 117, 156, 174, 179, 182, 185, 189, 238
Cortázar, Julio : 373
Courtine-Denamy, Sylvie : 408
Coye, Noël : 177
Crick, Francis : 136
Crouzet, Maurice : 317, 320, 322-324
Crowley, Martin : 135, 147, 191
Curnier, Jean-Paul : 221, 222
Cusset, Catherine : 8, 9, 405
Cusset, François : 12

Cuvier, Georges : 154
Cyrulnik, Boris : 173, 175

D

Dagen, Philippe : 266, 419
Dali, Salvador : 151, 158, 417
Dandieu, Arnaud : 207-211
Daniélou, Jean : 290
Darwin, Charles : 114, 118, 134, 226, 229, 236, 237, 241, 242, 281
Darwin, Charles (petit-fils du précédent) : 229
Daubenton, Louis Jean-Marie : 83
Dauphin, Jean-Claude : 145
Dautry, Jean : 212
David, Patrick : 232
David-Neel, Alexandra : 385
Déat, Marcel : 200
Delaunay, Alain : 81
Deléage, Jean-Paul : 92, 109
Deleuze, Gilles : 12, 148, 326, 376, 413
Delteil, Georges : 111, 146, 337
Demeny, Paul : 40
Denton, Derek : 174, 189
Derrida, Jacques : 12, 295, 305, 326, 376, 413
Descartes, René : 15, 16, 30, 148, 163
Descombes, Vincent : 223
Desnos, Robert : 207, 260, 263, 419
Diaz del Castillo, Bernard : 45
Didi-Huberman, Georges : 258, 259, 267, 268, 405, 417
Diogène : 289
Dirac, Paul : 70, 396, 397
Dix, Otto : 251, 276, 410, 419
Dortier, Jean-François : 119
Dourthe, Pierre : 269, 270, 272-276, 278, 419, 420
Drieu de la Rochelle, Pierre : 200-202

Drouin, Jean-Marc : 83-86, 90, 91, 93, 115
Dubief, Henri : 212
Dubreuil, Laurent : 319, 323, 324, 325
Dubuffet, Jean : 18
Duchamp, Marcel : 254, 419
Dumézil, Georges : 371, 372, 374
Duras, Marguerite : 7, 110, 283, 292, 333
Durkheim, Émile : 34, 35, 127, 128, 165, 210, 215, 372, 374
Duvignaud, Jean : 111

E

Eddington, Arthur : 70, 105
Eccles, John C. (Sir) : 174, 184
Einstein, Albert : 12, 28, 64, 68, 105, 125, 222
Einstein, Carl : 263
Eisenstein, Sergei M. : 160, 263, 264, 417, 419
Éliade, Mircea : 226
Eliot, T. S. : 198
Éluard, Paul : 58, 207, 270
Engels, Friedrich : 213, 214
Engle, Adam : 384
Ernst, Gilles : 23, 141, 142, 144, 292
Espezet (d'), Pierre : 38, 45, 153
Espinass, Alfred : 165, 168, 404
Ewing, William E. : 230, 235, 252, 418, 419

F

Fardoulis-Lagrange, Michel : 306
Farkas, Jean-Baptiste : 344
Faure, Claude : 413
Faure, Élie : 15
Fautrier, Jean : 271
Febvre, Lucien : 323-325, 327
Felgine, Odile : 371, 373, 375-377

Fernandel : 346
 Ferri, Laurent : 20, 21, 22, 25, 290, 317, 318, 322, 325, 329, 334, 365
 Ferry, Luc : 223
 Fessard, Alain : 114
 Feydeau, Georges : 333
 Flichy, Patrice : 340
 Foerster, Bernard : 221
 Foerster-Nietzsche, Elisabeth : 221-223
 Foerster (von), Heinz : 287, 350, 354
 Foucault, Michel : 12, 25, 26, 29, 134, 136, 193, 216, 325-329, 406, 409, 410, 413
 Fraenkel, Théodore : 18
 Franco (général), Francesco : 197, 198
 François I^{er} : 38
 Francotte, P. : 149
 Frégnac, Yves : 159
 Freud, Sigmund : 81, 82, 87, 122, 141, 215, 229, 381, 408
 Friedrich, Carl Gaspard : 408

G

Galton, Francis : 241
 Gauthier, Christophe : 20, 25, 262, 263, 334
 Genet, Jean : 417, 419
 Gheerbrant, Alain : 272, 273
 Giacometti, Alberto : 254, 265, 267, 268, 274, 281, 417, 419
 Gibson, William : 354
 Gilbert-Lecomte, Roger : 371
 Girard, Jean-Yves : 12
 Girardon, Jacques : 161
 Gobineau (de), Arthur : 240, 242
 Gödel, Kurt : 12
 Godelier, Maurice : 52-55, 117
 Goebbels, Joseph : 247-255, 280, 418
 Goethe (von), Johan Wolfgang : 332
 Goliszek, Andrew : 236, 242

Gould, Stephen Jay : 11, 42, 229, 237
 Gracq, Julien : 290
 Grandville, Jean-Jacques : 158, 159, 417
 Gribbin, John : 396
 Griffin, Donald : 174
 Gringoire, Pierre : 418
 Grosz, Georg : 251, 276, 410, 418
 Grousset, René : 324
 Guattari, Félix : 148, 413
 Guédon, Jean-Claude : 354
 Guilaine, Jean : 44, 217
 Guillo, Dominique : 34, 35
 Guitton, Jean : 84
 Gurvitch, Georges : 215

H

Haan (de), Bierens : 171
 Habermas, Jürgen : 338, 339, 360, 361
 Haddon, Alfred C. : 232
 Haeckel, Ernest : 83, 237-240, 242, 418
 Halévy, Daniel : 244
 Hall, Edward T. : 41
 Halphen, Louis : 324, 325
 Hamano, Koichiro : 23, 36, 195, 292, 305, 306, 405
 Hartmann, Nicolai : 215
 Hawking, Stephen : 154
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich : 14, 30, 43, 68, 112, 150, 169, 170, 176, 213-217, 289, 291, 293-299, 301, 303-305, 307-310, 312, 316, 318, 319, 337, 347, 387, 402, 404
 Heidegger, Martin : 29, 193, 204-206, 408
 Heimonet, Jean-Michel : 13, 195, 257, 338, 360, 361, 372, 405
 Heisenberg, Werner : 285, 392, 394, 395, 397, 398, 402, 404
 Helmick Beavin, Janet : 183
 Hénaff, Marcel : 115

Herlem, Didier : 248, 254, 418, 419
Hérolde, Jacques : 274, 345
Hervé, Roger : 417
Himmler, Heinrich : 250
Hitler, Adolf : 24, 29, 118, 133, 192, 205, 209-213, 216, 221-224, 226, 228, 233, 236, 241-243, 245, 247-251, 253-256, 259, 269, 279-281, 418
Hollier, Denis : 8, 34, 35, 140, 153, 154, 164, 165, 168-170, 225, 227, 228, 229, 255, 256, 334, 373, 374
Honoré, Christophe : 21
Houellebecq, Michel : 132
Hsuan-chien : 391
Hubble, Edwin : 105
Huguet, Michèle : 142
Huxley, Aldous : 132, 229, 233-234, 243
Huxley, Julian : 216, 229, 232, 233, 235, 404
Huxley, Thomas : 229, 230, 235
Hyppolite, Jean : 290

I

Iacub, Marcela : 276

J

Jackson, Don D. : 183
Jacquard, Albert : 286
Jacques, Jean : 15
Jacob, François : 136
Jakobson, Roman : 115, 352, 359
Janet, Pierre : 169
Jaspers, Karl : 294
Jean, Marcel : 212
Jeans, James : 70
Jègues-Wolkiewiez, Chantal : 42
Joule, James Prescott : 78, 79, 81, 118
Jullien, Charles Édouard : 78

K

- Kahn, Axel : 286
Kant, Emmanuel : 392
Kelvin (Lord) : voir Thomson, William
Kierkegaard, Søren : 284, 286
Klossowski, Pierre : 27, 90, 204, 206, 213, 227, 300, 328, 337, 343, 344
Klossowski, Thadée : 70, 72, 313
Kojève, Alexandre : 30, 64, 68, 112, 150, 168, 169, 177, 226, 293-298, 303, 304, 307-309, 318, 343, 371
Kotchoubey de Beauharnais, Diane : 73, 274
Koyré, Alexandre : 169, 197, 232, 293, 294
Kuhn, Thomas : 7
Krauss, Rosalind : 258, 259, 405
Kristeva, Julia : 326
Kronecker, Leopold : 44
Kropotkine, Petr A. : 218

L

- Labarthe, André S. : 145, 146, 343
Lacan, Jacques : 82, 144, 180, 343, 372, 413
Lacoue-Labarthe, Philippe : 255
Lamartine (de), Alphonse : 408
Lambert, Dominique : 109
Lambrichs, Georges : 143
Laming-Emperaire, Annette : 178
Lamprey, John : 230, 418
Langaney, André : 187
Langevin, Paul : 70, 200, 351, 396
Laporte, Roger : 20, 21, 28
Lapouge, Gilles : 14
Lavaud, Jacques : 331
Lavoisier (de), Antoine Laurent : 118
Leakey, Louis S. B. : 180

Le Boulter, Jean-Pierre : 13
 Leclerc, Georges Louis (dit Buffon, comte de) : voir Buffon
 Lecomte, Roger : voir Gilbert-Lecomte, Roger
 Lecoq, Dominique : 14
 Lefebvre, Jean-Pierre : 295, 337
 Legros, Robert : 223
 Leiris, Louise (dite Zette) : 203
 Leiris, Michel : 13, 18, 35, 127, 143, 153, 168, 203, 219-221, 260-263, 267, 305, 331, 334, 343, 345, 372, 373, 385
 Lemaître, Georges : 70, 105, 109, 400
 Lénine, Vladimir : 207, 217, 218
 Léonard, Émile G. : 324, 325
 Leroi-Gourhan, André : 156, 157, 177, 178, 181, 283, 320, 321
 Lessana, Marie-Magdeleine : 271, 272, 274
 Lestel, Dominique : 165, 171, 173, 175
 Lévi, Primo : 410
 Lévinas, Emmanuel : 192, 214
 Lévi-Strauss, Claude : 50-52, 55, 57, 115, 127, 144, 180, 240, 352, 410
 Lévy, Bernard-Henri : 344
 Lévy-Bruhl, Lucien : 113, 220
 Libra, Pierre : 227-229
 Lichnerowicz, André : 44
 Lima, Pedro : 42
 Limbour, Georges : 18, 260, 263
 Linné (von), Carl : 66, 83-86, 94, 108, 109
 Liotard, Philippe : 251, 276
 Lo Duca, Joseph-Marie : 401
 Lorenz, Konrad : 163, 171-175, 190
 Lory, Jean-Luc : 14
 Lot, Ferdinand : 324
 Lotar, Éli : 265, 266, 419
 Louette, Jean-François : 10
 Louis XVI : 319, 343
 Lwoff, André : 136

Lyotard, Jean-François : 326, 414

M

Mc Dougall, William : 171

Mc Luhan, Marshall : 245, 246

Magueijo, João : 125

Maklès, Bianca (ép. Fraenkel) : 18

Maklès, Rose (ép. Masson) : 18

Maklès, Simone (ép. Piel) : 18

Maklès, Sylvia : voir Bataille, Sylvia

Malherbe, Suzanne : 212

Mallarmé, Stéphane : 388

Malthus, Thomas : 410

Manchev, Boyan : 8, 9, 193

Marc, Alexandre : 211

Marmande, Francis : 13, 195, 281, 317, 329, 330, 405

Marx, Karl : 207, 213-218, 280, 293

Mascolo, Dionys : 110, 111

Mashaal, Maurice : 44, 367

Masson, André (l'artiste) : 18, 27, 149, 260, 271, 274, 275, 342

Masson, André : 322

Mattelart, Armand : 340

Mattheus, Bernd : 141, 227, 417

Maulnier, Thierry : 200-202

Maureille, Bruno : 170

Maurras, Charles : 198, 199, 201

Mauss, Marcel : 6, 27, 35, 39, 48-58, 66, 115, 117, 127, 208, 215, 220, 263, 371, 372, 374, 410

Mauzé, Marie : 53-56

Mayer, Hans : 256

Mazoyer, Marcel : 161

Mead, Margaret : 356

Meillassoux, Claude : 52-54

Mendel, Johann : 219, 378

Mengele, Joseph : 242
 Merleau-Ponty, Maurice : 372, 393, 394
 Métraux, Alfred : 39, 45, 46, 48-50, 67, 263
 Meyerson, Émile : 208
 Meyran, Régis : 219, 418
 Miller, Henry : 203
 Miller, Stanley : 103, 105
 Milza, Pierre : 199
 Misch, Rochus : 249, 253
 Mitterrand, François : 28
 Möbius, Karl : 86, 87, 114
 Mœbius : 180
 Modiano, Patrick : 279
 Möller, Horst : 248, 254
 Monestier, Joseph : 273
 Monnerot, Jules : 227, 228, 342, 372
 Monnoyer, Jean-Maurice : 204
 Monod, Jacques : 136
 Monod, Jean-Claude : 316
 Monod, Théodore : 161
 Montaigne (de), Michel : 410
 Moré, Marcel : 290, 346
 Morin, Edgar : 8, 10, 12, 15, 16, 37, 59, 97-99, 110-114, 120, 125, 126, 130, 135, 136, 156, 163, 166, 173, 181, 183-185, 190, 218, 282, 287, 299, 331, 334, 336, 339, 340, 348-351, 404, 406, 409
 Morris, Desmond : 163
 Moscovici, Serge : 15, 166
 Moulin, Anne Marie : 241
 Mounier, Emmanuel : 209
 Mouton, Georges : 212
 Mussolini, Benito : 198, 211, 213, 216, 228, 244, 252, 253, 281, 419

N

Nagel, Ernest : 12

Nancy, Jean-Luc : 254, 255, 257, 363, 399, 405
Neumann (von), John : 350, 354, 356, 359
Newman, James : 12
Newton, Isaac : 70, 394
Niccol, Andrew : 251
Nietzsche, Friedrich : 96, 97, 196, 213, 221-224, 235, 236, 240, 242, 244, 280, 289, 298-301, 303, 307, 308, 326-328, 330, 342, 346, 347, 369, 380, 387, 390, 391, 402, 404, 406, 407, 410
Nietzsche, Elisabeth : voir Foerster-Nietzsche, Elisabeth
Noël, Bernard : 20
Nolte, Ernst : 195, 198, 200
Novalis (Friedrich von Hardenberg, dit) : 392

O

Ocampo, Victoria : 373
Oehler, Richard : 223
Oparine, Alexandre : 102, 103, 105
Orwell, Georges : 411
Osborn, Henri : 236

P

Parisot, Henri : 270
Pascal, Blaise : 5, 16, 35, 284, 286, 368, 409, 412
Pasteur, Louis : 236, 240, 241, 280
Pastoureau, Henri : 212
Paulhan, Jean : 374
Pauvert, Jean-Jacques : 271, 274, 326, 401
Pavlov, Ivan A. : 163, 171, 172
Peignot, Colette : 143, 207, 343, 345, 367
Pelorson, Georges : 202, 203, 207
Pelt, Jean-Marie : 161, 173, 218
Péret, Benjamin : 212, 372
Perroux, François : 216, 226, 227
Pessoa, Fernando : 199

Pétain (maréchal), Philippe : 201, 202, 225, 226
Peyré, Yves : 275
Philippe, Karine : 119
Piatelli-Palmarini, Massimo : 156, 184
Pichot, André : 84, 118, 216, 226, 232, 233, 238-240, 280, 418
Piel, Jean : 18-20, 22, 69, 208, 226, 233, 316, 318, 334
Planck, Max : 68
Platon : 255, 296, 309
Poincaré, Raymond : 199
Polastron, Lucien X. : 414
Poulet, Georges : 7
Prévost, Pierre : 44, 65, 87, 96, 101, 201, 202, 207-211, 256, 300, 306, 367
Prigogine, Ilya : 13, 16, 77, 79, 80, 82, 114
Proust, Marcel : 20, 188, 189

Q

Queneau, Raymond : 18, 143, 207, 208, 213-216, 244, 293, 295, 306, 317, 319, 320, 322, 367, 372

R

Rabaud, Étienne : 170, 218
Raichvarg, Daniel : 15
Ratton, Charles : 270
Ray, Man : 259, 260, 419
Raynaud, Philippe : 223
Réage, Pauline : 275
Redondi, Pietro : 78
Renan, Ernest : 201
Reeves, Hubert : 15, 103, 105, 238, 381
Regnault : 264, 419
Rembrandt : 266
Rémond, René : 195-197
Renaut, Alain : 223
Rey, Henri-François : 346

Reynaud, Denis : 84
 Ribemont-Dessaignes, Georges : 260-263
 Ricard, Matthieu : 384
 Rieusset, Isabelle : 14
 Rimbaud, Arthur : 40, 344, 380
 Rittich, Werner : 254
 Rivet, Paul : 220, 263
 Rivière, Georges-Henri : 262, 263
 Rodriguez, Patrice : 177
 Röhm, Ernst : 205
 Rollin, Denise : 305, 313
 Rollin, Jean : 342
 Rosenblueth, Arturo : 354, 355
 Rosnay (de), Joël : 88, 89, 99, 101, 102, 107, 109, 119, 121, 217, 238, 406
 Rothschild, Miriam : 174
 Roudinesco, Élisabeth : 180
 Rougemont (de), Denis : 207
 Rousseau, Jean-Jacques : 185, 210
 Rousset, Bernard : 295, 309
 Rousset, David : 283, 410
 Roy, Jean-Bernard : 177, 178
 Ruffié, Jacques : 184, 186
 Russell, Bertrand : 366
 Russell, John : 265

S

Sade (Marquis de), Donatien Alphonse François : 146, 148, 234, 260, 261, 275, 326
 Sahagun (de), Bernardino : 45
 Saint-Ignace de Loyola : 389
 Saint-Jean de la Croix : 378
 Sainte-Thérèse d'Avila : 378
 Samadi, Sarah : 232
 Sartre, Jean-Paul : 141, 307, 337, 345, 351, 362, 367, 379, 390
 Sasso, Robert : 20

Schalchli, Laure : 159
 Schiffrin, Jacques : 10
 Schlegel, Friedrich : 331
 Schmitt, Eric-Emmanuel : 247, 248
 Schnell, Margarete : 269
 Schopenhauer, Arthur : 332, 333
 Schrödinger, Erwin : 15, 16, 396
 Seife, Charles : 43, 44
 Serres, Michel : 80
 Shannon, Claude E. : 36, 37, 118-120, 125, 354
 Sicard, Monique : 413
 Simonnet, Dominique : 187, 238
 Sitter (de), William : 70, 105
 Snow, Charles P. : 11
 Sokal, Alan : 12
 Sollers, Philippe : 145, 310, 326, 376
 Sol-Pfilmlin, Anne-Laure : 177
 Soulier, Philippe : 177, 181
 Soustelle, Jacques : 47, 48, 220
 Soutine, Chaïm : 266
 Souvarine, Boris : 56, 196, 207, 209
 Speer, Albert : 253, 281
 Spencer, Herbert : 237, 241
 Sperber, Dan : 115
 Spies, Werner : 419
 Steiner, Gerolf : 174
 Steffan, Franck : 173, 218
 Stengers, Isabelle : 13, 16, 77, 79, 80, 82, 114
 Sternhell, Zeev : 195, 197, 198, 200, 201, 202, 209-211, 240
 Stevenson, Robert L. : 157
 Streeter (chanoine) : 366
 Suess, Édouard : 91, 92
 Surya, Michel : 71, 74, 76, 107, 144, 204, 206, 208, 226, 227, 307, 317, 384, 389,
 417, 418, 420

Susanne, Charles : 159
Suzuki, Daisetz Teitaro : 391
Sylvester, David : 266, 417, 419
Szilard, Léo : 120, 357

T

Tacchi, Francesca : 253, 418
Taguieff, Pierre-André : 223
Taine, Hippolyte : 201
Talbot, Michael : 389, 392, 395, 396
Tansley, Arthur : 87, 114
Teilhard de Chardin, Pierre : 37, 97, 107-110, 117, 125, 215-217
Tellier, Arnaud : 142
Thomson, William (dit Lord Kelvin) : 77, 79, 80
Thorak, Josef : 253, 254, 258, 259, 419
Tournadre, Marie-Antoinette : 142
Trente, Louis : 143
Trincher, Karl : 336
Trinh Xuan, Thuan : 384
Turner, William : 80
Tzara, Tristan : 199, 372

U

Ubac, Raoul : 259
Ussher, James (évêque) : 154

V

Vacher de Lapouge, Georges : 240
Valançay, Robert : 270
Valéry, Paul : 204, 240
Valin, Muriel : 159
Valois, Georges : 198
Varela, Francisco : 382, 384
Vernadsky, Wladimir : 66, 84, 91-94, 97, 98, 109, 404

Villiers de l'Isle-Adam (de), Auguste : 80

Visat, Georges : 274

Vitrac, Roger : 260

W

Wagner, Richard : 240

Wahl, Jean : 214, 340, 374, 393

Waldberg, Isabelle : 345, 374

Waldberg, Patrick : 345, 374

Warin, François : 380

Watson, James D. : 136

Watzlawick, Paul : 183

Weaver, Warren : 36, 37, 118, 119, 125

Weil (docteur) : 367

Weil, André : 44, 367

Weil, Simone : 44, 207, 367

Weinmann, Heinz : 111, 348, 350

Wheeler, John : 359

Wilcke, H. C. D. : 85

Wiener, Norbert : 101, 183, 339, 340, 352-360, 363, 364, 399, 400

Wildenstein, Georges : 38, 153, 262, 263

Wilkins, Maurice : 136

Wilson, Edward O. : 11, 182

Windels, Fernand : 177, 178

Y

Yourcenar, Marguerite : 370

Yvert, Louis : 18, 35, 203, 385

Z

Zénon : 392

Zervos, Christian : 262

Zola, Émile : 80, 132

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

BATAILLE Georges, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1970-1988 :

Tome I – Premiers écrits 1922-1940 : *Histoire de l'œil*, *L'anus solaire*, *Sacrifices* ; Articles et collaborations diverses : *Aréthuse*, *Documents*, *La Critique sociale*, *Acéphale*... ; Tracts et déclarations de Contre-Attaque ; Articles et conférences du Collège de Sociologie ; *Notre-Dame de Rheims* ; Annexes ; Notes.

Tome II – Écrits posthumes 1922-1940 : Divers dossiers se rattachant aux textes et aux articles publiés dans le tome I : *L'œil pinéal* ; Polémique avec André Breton ; *Documents* ; « La notion de dépense » ; « La structure psychologique du fascisme » ; « Hétérologie » ; *Acéphale* ; Le Collège de Sociologie... ; Notes.

Tome III – Œuvres littéraires : *Madame Edwarda* ; *Le Petit* ; *L'archangélique* ; *L'impossible* ; *Haine de la poésie* ; *L'Orestie* ; *La scissiparité* ; *L'abbé C.* ; *L'être indifférencié n'est rien* ; *Le bleu du ciel* ; Notes.

Tome IV – Œuvres littéraires posthumes : Poèmes ; *Le mort* ; *Julie* ; *La maison brûlée* ; *La tombe de Louis XXX* ; *Divinus Deus* (*Ma Mère*, *Charlotte d'Ingerville*, *Sainte*) ; Ébauches ; Notes.

Tome V – Somme athéologique, 1 : *L'expérience intérieure* ; *Méthode de méditation* ; *Post-scriptum 1953* ; *Le Coupable* ; *L'alléluiah* ; Notes.

Tome VI – Somme athéologique, 2 : *Sur Nietzsche* ; *Memorandum* ; Annexes ; Notes.

Tome VII – *L'économie à la mesure de l'univers ; La Part maudite, I – La consommation ; La limite de l'utile ; Théorie de la religion ; Conférences (1947-1948) ; Annexes ; Notes.*

Tome VIII – *La Part maudite, II – L'histoire de l'érotisme ; Le surréalisme au jour le jour ; Conférences (1951-1953) ; La Part maudite, III – La souveraineté ; Annexes ; Notes.*

Tome IX – *Lascaux ou la naissance de l'art ; Manet ; La littérature et le mal ; Dossier de Lascaux ; Dossier William Blake ; Notes.*

Tome X – *L'érotisme ; Le procès de Gilles de Rais ; Les larmes d'Éros ; Dossier de L'érotisme ; Dossier des Larmes d'Éros ; Hors les Larmes d'Éros ; Notes.*

Tome XI – Articles 1 (1944-1949) ; Notes.

Tome XII – Articles 2 (1949-1961) ; Liste des emprunts de Bataille à la BNF ; Notes.

BATAILLE G., *La peinture préhistorique – Lascaux ou la naissance de l'art* (1955), Genève, Skira, « Classiques », 1986.

BATAILLE G., *Manet* (1955), Genève, Skira, « La peinture », 1983.

BATAILLE G., *L'Érotisme*, Paris, Minuit, « Arguments », 1957.

BATAILLE G., *Le Coupable* suivi de *L'alleluia* – *Catéchisme de Dianus*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1961.

BATAILLE G., *Les Larmes d'Éros* (1961), Paris, J.-J. Pauvert, 2001.

BATAILLE G., *L'Archangélique*, augmenté de cuivres gravés de Jacques Hérold, Paris, Nouveau Cercle Parisien du Livre, 1967.

BATAILLE G., *Les Larmes d'Éros* (« Georges Bataille, au loin... », préface de Lo Duca J.-M., suivie de « Lettres inédites »), Paris, 10/18, « Domaine français », 1971.

BATAILLE G., *L'Apprenti Sorcier – Du Cercle communiste démocratique à Acéphale – Textes, lettres et Documents (1932-1939) rassemblés, présentés et annotés par Marina Galletti*, Paris, La Différence, « Les Essais », 1999.

BATAILLE G., LEIRIS Michel, *Échanges et correspondances*, Paris, Gallimard, « Les inédits de Doucet », 2004.

BATAILLE G. (LOUETTE Jean-François, ed.), *Romans et récits*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004.

CAMUS Michel (ed.), *Acéphale* (réédition en fac similé), Paris, Jean-Michel Place, 1995.

HOLLIER Denis (ed.), *Documents* (réédition en fac similé), Paris, Jean-Michel Place, « Cahiers de Gradhiva 19 », 1991.

HOLLIER D. (ed.), *Le Collège de Sociologie – 1937-1939* (1979), Paris, Gallimard, « Folio essais », 1995.

SURYA Michel (ed.), *Georges Bataille – Choix de lettres 1917-1962*, Paris, Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 1997.

Ouvrages critiques consacrés à Bataille :

ARNAUD Alain, EXCOFFON-LAFARGE Gisèle, *Bataille*, Paris, Seuil, « Écrivains de toujours », 1978.

BESNIER Jean-Michel, *La politique de l'impossible*, Paris, La Découverte, 1988.

BLANCHOT M., *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983.

CORNILLE Jean-Louis, *Bataille conservateur – Emprunts intimes d'un bibliothécaire*, Paris, L'Harmattan, « Critiques littéraires », 2004.

DIDI-HUBERMAN Georges, *La ressemblance informe ou le Gai Savoir visuel selon Georges Bataille*, Paris, Macula, « Vues », 1995.

DURANÇON Jean, *Georges Bataille*, Paris, Gallimard, « Idées », 1976.

ERNST Gilles, *Georges Bataille – Analyse du récit de mort*, Paris, PUF, « Écrivains », 1993.

FARDOULIS-LAGRANGE Michel, *G. B. ou un ami présomptueux*, Paris, José Corti, 1996.

FERRI Laurent, GAUTHIER Christophe (ed.), *L'Histoire-Bataille – L'écriture de l'histoire dans l'œuvre de Georges Bataille*, Paris, École nationale des Chartes, « Études et rencontres n° 18 », 2006.

FINAS Lucette, *La Crue – Une lecture de Bataille : Madame Edwarda*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1972.

FITCH Brian T., *Monde à l'envers – Texte réversible – La fiction de Georges Bataille*, Paris, Lettres Modernes, « Situations », 1982.

HAMANO Koichiro, *Georges Bataille – La perte, le don et l'écriture*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, « Écritures », 2004.

HEIMONET Jean-Michel, *Le mal à l'œuvre – Georges Bataille et l'écriture du sacrifice*, Marseille, Parenthèses, « Chemin de ronde », 1986.

HEIMONET J.-M., *Négativité et communication – La part maudite du Collège de sociologie, l'Hégélianisme et ses monstres, Habermas et Bataille*, Paris, Jean-Michel Place, « Surfaces », 1990.

HEIMONET J.-M., *Pourquoi Bataille ? – Trajets intellectuels et politiques d'une négativité au chômage*, Paris, Kimé, « Détours littéraires », 2000.

HOLLIER D., *La Prise de la Concorde suivi de Les dimanches de la vie – Essais sur Georges Bataille*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1993.

HOLLIER D. (ed.), *Georges Bataille après tout*, Paris, Belin, « L'extrême contemporain », 1995.

LECOQ Dominique, LORY Jean-Luc (ed.), *Écrits d'ailleurs – Georges Bataille et les ethnologues*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1987.

LEIRIS Michel, *A propos de Georges Bataille*, Paris, Fourbis, 1988.

LESSANA Marie-Magdeleine, *De Borel à Blanchot, une joyeuse chance, Georges Bataille*, Paris, J.-J. Pauvert, 2001.

MARMANDE Francis, *Georges Bataille politique*, Lyon, PUL, 1985.

MATTHEUS Bernd, *Georges Bataille – Eine Thanatographie III*, Munich, Matthes & Seitz, 1995.

MAYNÉ Gilles, *Georges Bataille, l'érotisme et l'écriture – Applications pratiques à l'étude de textes littéraires*, Paris, Descartes & Cie, 2003.

NANCY Jean-Luc, *La communauté désœuvrée* (1986), Paris, Christian Bourgeois, « Détroits », 1999.

PRÉVOST Pierre, *Pierre Prévost rencontre Georges Bataille*, Paris, Jean-Michel Place, « Mémoire du temps présent », 1987.

SASSO Robert, *Georges Bataille : le système du non-savoir – Une ontologie du jeu*, Paris, Minuit, « Arguments », 1978.

SICHÈRE Bernard, *Pour Bataille – Être, chance, souveraineté*, Paris, Gallimard, « L'infini », 2005.

SOLLERS Philippe (ed.), *Bataille*, Paris, 10/18, 1973.

SURYA M., *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1992.

SURYA M., *Georges Bataille, une liberté souveraine*, Paris, Fourbis, 1997.

SURYA M. (dir.), *Lignes*, « Nouvelles lectures de Georges Bataille », n° 17, mai 2005.

TEIXEIRA Vincent, *Georges Bataille, La part de l'art – La peinture du non-savoir*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 1997.

TIBLOUX Emmanuel, *Georges Bataille*, Paris, ADPF, 1996.

WARIN François, *Nietzsche et Bataille – La parodie à l'infini*, Paris, PUF, « Philosophie d'aujourd'hui », 1994.

Ouvrages critiques avec évocation de Bataille :

ARDENNE Paul, *L'image corps – Figures de l'humain dans l'art du XXème siècle*, Paris, Éditions du Regard, 2001.

ARON Jean-Paul, *Les modernes*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1984.

ATTALI Jacques, *La parole et l'outil*, Paris, PUF, « Économie en liberté », 1975.

BARTHES Roland, *Essais critiques*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1964.

BARTHES R., *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1973.

BAQUÉ Dominique, *Mauvais genre(s) – Érotisme, pornographie, art contemporain*, Paris, Éditions du Regard, 2002.

BAUDRILLARD Jean, *De la séduction*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1979.

BAUDRILLARD J., *La Transparence du Mal – Essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée, « L'espace critique », 1990.

BLANCHOT M., *Faux-pas*, Paris, Gallimard, 1943.

BLANCHOT M., *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1955.

BLANCHOT M., *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1959.

BLANCHOT M., *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.

BLANCHOT M., *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971.

BOIS Yve-Alain, KRAUSS Rosalind (ed.), cat. *L'informe – Mode d'emploi*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1996.

BRÉCHON Robert, *Le surréalisme*, Paris, Armand Colin, « U2 », 1971.

CAILLOIS Roger, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1950.

CAILLOIS R., *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2008.

CAUWET Thierry, *Répétition Inactivée*, Paris, Archi-Art.prod / Enseigne des Oudin, 2003.

CHAPSAL Madeleine, *Quinze écrivains*, Paris, Gallimard, 1963.

CUSSET François, *French Theory – Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis* (2003), Paris, La Découverte, « Poche », 2005.

DAGEN Philippe, *Bacon*, Paris, Cercle d'Art, « Repères contemporains », 1996.

DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, *L'anti-Œdipe – Capitalisme et schizophrénie I* (1972), Paris, Minuit, « Critique », 1973.

DELVOYE Wim, *Cloaca – New & Improved* (cat.), New York, Rectapublishers, 2001.

DERRIDA Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1967.

DIDI-HUBERMAN G., *Le Cube et le visage – Autour d'une sculpture d'Alberto Giacometti*, Paris, Macula, « Vues », 1993.

DIDI-HUBERMAN G., *Ouvrir Vénus – Nudité, rêve, cruauté – L'image ouvrante, I*, Paris, Gallimard, « Le temps des images », 1999.

DURAS Marguerite, *Outside – Papiers d'un jour*, Paris, Gallimard, « Folio », 1984.

DOURTHE Pierre, *Bellmer – Le principe de perversion*, Paris, Jean-Pierre Faur, 1999.

FOUCAULT Michel, *Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001.

FOUCAULT M., *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001.

HENRIC Jacques, *La Peinture et le Mal*, Paris, Exils, « Essais », 2000.

KLOSSOWSKI Pierre, *Un si funeste désir*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1963.

KLOSSOWSKI P., *Sade mon prochain précédé de Le philosophe scélérat*, Paris, Seuil, « Pierres vives », 1967.

KLOSSOWSKI P., *Le peintre et son démon – Entretiens avec Jean-Maurice Monnoyer*, Paris, Flammarion, 1985.

KRAUSS R., *Le Photographique – Pour une Théorie des Écarts*, Paris, Macula, 1990.

KRAUSS R., *L'originalité de l'avant-garde et autres mythes modernistes*, Paris, Macula, « Vues », 1993.

KRISTEVA Julia, *Pouvoirs de l'horreur – Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, « Points », 1980.

KRISTEVA J., *Histoires d'amour*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1983.

KRISTEVA J., *Soleil noir – Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1987.

LACAN Jacques, *Séminaire XX – Encore*, Paris, Seuil, 1975.

MORIN Edgar, *L'Homme et la Mort* (1951), Paris, Seuil, « Points Essais », 2002.

MORIN E., *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1973.

NOËL Bernard, *L'enfer, dit-on* suivi de *Les plumes d'Éros – Éros Aragon – La pensée figurée*, Paris, Lignes & Manifestes, 2004.

ROUDINESCO Elisabeth, *Histoire de la psychanalyse en France.2 – 1925-1985* (1986), Paris, Fayard, 1994.

SARTRE Jean-Paul, *Critiques littéraires (Situations I)*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1947.

SOLLERS Ph., *L'écriture et l'expérience des limites*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1968.

TELLIER Arnaud, *La traumatographie – Expériences traumatiques et passage à l'écriture*, Université Paris 7, Thèse de doctorat de psychologie clinique, sous la direction de HUGUET Michèle, 1995.

TADIÉ Jean-Yves, *Le récit poétique*, Paris, Gallimard, « Tel », 1994.

Théories des arts et de la littérature :

ANATI Emmanuel, *Aux origines de l'art – 50000 ans d'art préhistorique et tribal*, Paris, Fayard, 2003.

BAQUÉ D., *La photographie plasticienne – Un art paradoxal*, Paris, Éditions du Regard, 1998.

BAROU Jean-Pierre, *L'œil pense – Essai sur les arts primitifs*, Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 2002.

BARTHES R., *Critique et vérité*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1966.

BARTHES R., *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1972.

BARTHES R., *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1973.

BARTHES R., *La chambre claire – Note sur la photographie*, Paris, Éditions de l'Étoile, « Cahiers du cinéma », 1980.

BLANCHOT M., *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.

BRETON André, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1971.

CLAIR J., *Du surréalisme – considéré dans ses rapports au totalitarisme et aux tables tournantes – Contribution à une histoire de l'insensé*, Paris, Mille et une nuits, 2003.

DEBRAY Régis, *L'honneur des funambules – Réponse à Jean Clair sur le surréalisme*, Paris, L'Échoppe, 2003.

DIDI-HUBERMAN G., *Invention de l'hystérie – Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris, Macula, « Scènes », 1982.

DIDI-HUBERMAN G., *Devant l'image – Question posée aux fins d'une histoire de l'art*, Paris, Minuit, « Critique », 1990.

DUPIN Jacques, *Alberto Giacometti*, Tours, Farrago, 1999.

EWING William A., *Le Corps – Œuvres photographiques sur la Forme Humaine*, Paris, Assouline, 1998.

LUCIE-SMITH Edward, *La sexualité dans l'art occidental* (1972), Paris, Thames & Hudson, « L'univers de l'art », 1991.

PASCAL Blaise, *Pensées*, Paris, Gallimard, « Folio », 2004.

POULET Georges (ed.), *Les chemins actuels de la critique*, Paris, 10/18, 1968.

RUSSELL John, *Francis Bacon* (1971), Paris, Thames & Hudson, « L'univers de l'art », 1994.

WELLEK René, WARREN Austin, *La théorie littéraire*, Paris, Seuil, « Poétique », 1971.

Romans, poésies et livres d'art :

BELLMER Hans, *Petite anatomie de l'inconscient physique ou l'anatomie de l'image*, Paris, Allia, 2002.

BLANCHOT Maurice, *Aminadab*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1942.

BLANCHOT M., *L'arrêt de mort* (1948), Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1977.

BLANCHOT M., *Thomas l'Obscur*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1950.

BLANCHOT M., *L'attente l'oubli*, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1962.

BLANCHOT M., *La folie du jour* (1972), Paris, Gallimard, 2002.

BLANCHOT M., *L'instant de ma mort* (1994), Paris, Gallimard, 2002.

BORGES Jorge Luis, *Fictions* (1960), Paris, Gallimard, « Folio », 1983.

BORHAN Pierre, *Joel-Peter Witkin – Disciple & Maître*, Paris, Marval, 2000.

FARKAS Jean-Baptiste, *Ikhéa©Services – 68 pages de passages à l'acte !*, Brest, Zédélé, 2004.

GENET Jean, *L'atelier d'Alberto Giacometti – Photographies de Ernest Scheiddeger*, Paris, Marc Barbezat/L'Arbalète, 1963.

HUXLEY Aldous, *Le meilleur des mondes* (1932), Paris, Pocket, 1977.

JANIS Eugenia Parry, *Joel-Peter Witkin*, Paris, Nathan, « Photo poche », 2000.

LUC Virginie, RANCINAN Gérard, *Art à mort*, Paris, Léo Scheer, 2002.

LUMINET Jean-Pierre, *Les poètes et l'univers – Anthologie*, Paris, Le cherche midi, « Espaces », 1996.

MALLARMÉ Stéphane, *Poésies*, Gallimard, « Poésie », 1992.

PEYRÉ Yves, *Peinture et poésie – Le dialogue par le livre – 1874-2000*, Paris, Gallimard, 2001.

RIMBAUD Arthur, *Poésies – Une saison en enfer – Illuminations*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1984.

SCHMITT Éric-Emmanuel, *La Part de l'autre*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2001.

SPIES Werner (ed.), cat. *La révolution surréaliste*, Paris, Centre Georges Pompidou, 2002.

Sociologie, anthropologie, philosophie, histoire, politique, psychanalyse :

AGULHON Maurice, *La République II – Nouveaux drames et nouveaux espoirs (1932 à nos jours)* (1990), Paris, Hachette Littératures, « Pluriel histoire », 1997.

ARENDT Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1995.

ATTALI J., *Karl Marx ou l'esprit du monde – Biographie*, Paris, Fayard, 2005.

BAILLY Jean-Christophe, NANCY Jean-Luc, *La comparution (Politique à venir)*, Paris, Christian Bourgeois, « Détroits », 1991.

BAROU J.-P., CROSSMAN Sylvie, *Enquête sur les savoirs indigènes* (2001), Paris, Gallimard, « Folio actuel », 2005.

BATESON Gregory, *Vers une écologie de l'esprit, 1* (1971), Paris, Seuil, « Points Essais », 1977.

BATESON G., *Vers une écologie de l'esprit, 2* (1972), Paris, Seuil, « Points Essais », 1980.

BAUDRILLARD J., *Amérique*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », « Biblio essais », 1986.

BAUDRILLARD J., *L'illusion de la fin ou La grève des événements*, Paris, Galilée, « L'espace critique », 1992.

BAUDRILLARD J., *Simulacres et simulations*, Paris, Galilée, « Débats », 1995.

BAUDRILLARD J., *Le paroxyste indifférent – Entretiens avec Philippe Petit*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », « Biblio essais », 1997.

BAUDRILLARD J., *Cool Memories, I et II – 1980-1990*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », « Biblio essais », 2004.

BERGSON Henri, *Matière et mémoire – Essai sur la relation du corps à l'esprit* (1939), Paris, PUF, « Quadrige/Grands textes », 2004.

BERGSON H., *Le rire – Essai sur la signification du comique* (1940), Paris, PUF, « Quadrige/Grands textes », 2004.

BERGSON H., *L'évolution créatrice* (1941), Paris, PUF, « Quadrige/Grands textes », 2003.

BERNSTEIN Serge, MILZA Pierre, *Histoire de la France au XXe siècle – Tome I : 1900-1930*, Bruxelles, Complexe, « Questions au XXe siècle », 1990.

BEZBAKH Pierre, *Histoire de l'économie – Des origines à nos jours*, Paris, Larousse, « Petite encyclopédie », 2005.

BLANCHOT M., *Une voix venue d'ailleurs*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2002.

BLANCHOT M., *Écrits politiques – 1953-1993 – Textes choisis, établis et annotés par Éric Hoppenot*, Paris, Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 2008.

BOYER Alain, COMTE-SPONVILLE André, DESCOMBES Vincent, FERRY Luc, LEGROS Robert, RAYNAUD Philippe, RENAUT Alain, TAGUIEFF Pierre-André, *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Paris, Grasset, 1991.

BRAGUE Rémi, *La sagesse du monde – Histoire de l'expérience humaine de l'univers*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », « Biblio essais », 1999.

BRETON Philippe, *L'utopie de la communication – Le mythe du « village planétaire »* (1995), Paris, La Découverte, « Poche », 1997.

CABIN Philippe, DORTIER Jean-François (ed.), *La communication – État des savoirs*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 2005.

CAILLOIS R., *Le mythe et l'homme* (1938), Paris, Gallimard, « Folio essais », 1972.

CAILLOIS R., *Les jeux et les hommes – Le masque et le vertige*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1967.

CAMUS Albert, *Le mythe de Sisyphe – Essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1942.

CAMUS A., *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1951.

CARRIÈRE Jean-Claude, DELUMEAU Jean, ECO Umberto, GOULD Stephen Jay, *Entretiens sur la fin des temps*, Paris, Pocket, 1998.

CASTORIADIS Cornelius, *Dialogue*, Paris, L'Aube, « Intervention », 1999.

CHAPPEY Frédéric (ed.), *Sur les chemins de la préhistoire – L'abbé Breuil du Périgord à l'Afrique du Sud* (cat.), Paris, Somogy, 2006.

CHÂTELET François, *Une histoire de la raison – Entretiens avec Émile Noël*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1992.

CHEVASSUS-AU-LOUIS Nicolas, *Savants sous l'Occupation – Enquête sur la vie scientifique française entre 1940 et 1944*, Paris, Seuil, « Science ouverte », 2004.

CHOMSKY Noam, *Réflexions sur le langage* (1975), Paris, Flammarion, « Champs », 1981.

CHOMSKY N., *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit* (2000), Paris, Stock, « L'autre pensée », 2005.

CHOMSKY N., FOUCAULT M., *Sur la nature humaine – Comprendre le pouvoir – Interlude*, Paris, Aden, 2006.

CLARKE Robert, *Naissance de l'Homme – Nouvelles découvertes – Nouvelles énigmes*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 2001.

COHEN Claudine, *La femme des origines – Images de la femme dans la préhistoire occidentale*, Paris, Herscher, 2003.

COLLECTIF, *Homo sapiens – L'odyssée de l'espèce*, Paris, Tallandier, 2005.

COMTE Auguste, *Science et politique – Les conclusions générales du Cours de philosophie positive*, Paris, Pocket, « Agora », 2003.

COMTE A., *Théorie générale de la religion – Ou Théorie positive de l'unité humaine* (1852), Paris, Mille et une nuits, 2005.

CONZE Edward, *Le bouddhisme* (1951), Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1995.

COPPENS Yves, *Le Genou de Lucy – L'histoire de l'Homme et l'histoire de son histoire*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2000.

COPPENS Y., *Pré-ambules – Les premiers pas de l'homme*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2001.

COPPENS Y., *Histoire de l'homme et changements climatiques*, Paris, Fayard, « Collège de France », 2006.

CROSSMAN Sylvie, BAROU J.-P., *Enquête sur les savoirs indigènes* (2001), Paris, Gallimard, « Folio actuel », 2005.

CYRULNIK Boris, *L'homme, la science et la société*, Paris, L'Aube, « Intervention », 2000.

CYRULNIK B., MORIN Edgar, *Dialogue sur la nature humaine* (2000), Paris, L'Aube, « Poche essai », 2004.

CYRULNIK B., MATIGNON Karine Lou, FOUGEA Frédéric, *La fabuleuse aventure des hommes et des animaux*, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel psychologie », 2001.

DELEUZE G., *Nietzsche et la philosophie* (1962), Paris, PUF, « Quadrige », 1999.

DELEUZE G., *Foucault* (1986), Paris, Minuit, « Reprise », 2004.

DELEUZE G., *Pourparlers – 1972-1990* (1990), Paris, Minuit, « Reprises », 2003.

De ROSNAY Joël, *Le macroscope – Vers une vision globale*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1975.

De ROSNAY J., *Le cerveau planétaire*, Paris, Seuil, « Points », 1986.

De ROSNAY J., *L'aventure du vivant*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1988.

De ROSNAY J., *L'homme symbiotique – Regards sur le troisième millénaire* (1995), Paris, Seuil, « Points », 2000.

DERRIDA J., *La dissémination*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1972.

DESCARTES René, *Discours de la méthode* (1637), Paris, Flammarion, « GF », 2000.

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.

DIAMOND Jared, *Effondrement – Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (2005), Paris, Gallimard, « NRF essais », 2006.

DIDEROT Denis, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, Paris, Flammarion, « GF », 2005.

DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique* (1894), Paris, Flammarion, « Champs », 1988.

ECO U., *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1965.

EINSTEIN Albert, FREUD Sigmund, *Pourquoi la guerre ?* (1933), Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 2005.

ÉLIADE Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes – Naissances mystiques – Essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1959.

ÉLIADE M., *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1965.

ÉLIADE M., *Le mythe de l'Éternel Retour*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1969.

FEYERABEND Paul, *Contre la méthode – Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1979.

FEYERABEND P., *Adieu la raison* (1987), Paris, Seuil, « Points Sciences », 1989.

FOUCAULT M., *Les mots et les choses – Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966.

FOUCAULT M., *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1969.

FOUCAULT M., *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, « Tel », 1972.

FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité 1 – La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1976.

FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité 2 – L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, « Tel », 1984.

FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité 3 – Le souci de soi*, Paris, Gallimard, « Tel », 1984.

FOUCAULT M., *Naissance de la biopolitique – Cours au Collège de France – 1978-1979*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes Études », 2004.

FRÉCHET Hélène, *Chronologie universelle du Big Bang à nos jours*, Paris, Ellipses, 2005.

FREUD Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1961.

FREUD S., *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, « Quadrige », 2004.

GIDDENS Anthony, *La transformation de l'intimité – Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes* (1992), Paris, Hachette Littératures, « Pluriel sociologie », 2004.

GODELIER Maurice, *La production des grands hommes – Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée* (1982), Paris, Flammarion, « Champs », 1996.

GODELIER M., *L'énigme du don*, Paris, Flammarion, « Champs », 1996.

GOEBBELS Joseph, *Journal – 1943-1945*, Paris, Tallandier, 2005.

GOLISZEK Andrew, SOUCCAR Thierry, *Au nom de la science* (2003), Paris, Télémaque, « Enquête », 2005.

HALL Edward T., *La dimension cachée* (1966), Paris, Seuil, « Points Essais », 1971.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Préface de la Phénoménologie de l'Esprit*, Paris, Flammarion, « GF Bilingue », 1996.

HEGEL G. W. F., *Le savoir absolu*, Paris, Aubier Montaigne, « Bibliothèque philosophique bilingue », 1977.

HEIDEGGER Martin, *Qu'appelle-t-on penser ?* (1959), Paris, PUF, « Quadrige », 1999.

HITLER Adolf, *Mein Kampf* (1924), Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1979.

HUIZINGA Johan, *Homo ludens – Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, « Tel », 1951.

IACUB Marcela, *Le crime était presque sexuel – Et autres essais de casuistique juridique*, Paris, Flammarion, « Champs », 2002.

JUNG Carl Gustav, *L'Âme et la Vie*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 1963.

KLOSSOWSKI P., *La monnaie vivante* (1970), Paris, Payot & Rivages, « Rivages poche / Petite Bibliothèque », 1997.

KOJÈVE Alexandre, *Introduction à la lecture de Hegel – Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études réunies et publiées par Raymond Queneau*, Paris, Gallimard, « Tel », 1947.

KOLNAÏ Aurel, *Le dégoût*, Paris, Agalma, 1997.

KOYRÉ Alexandre, *La Cinquième Colonne*, Paris, Allia, 1997.

KRISHNAMURTI Juddi, BOHM David, *Les limites de la pensée – Discussions*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 1999.

LACOUÉ-LABARTHE Philippe, NANCY J.-L., *Le mythe nazi* (1991), Paris, L'Aube, « Poche essai », 2005.

LANG Jack, *Laurent le Magnifique – Essai* (2002), Paris, Perrin, « Tempus », 2005.

LEROI-GOURHAN André, *Le geste et la parole – I. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, « Sciences d'aujourd'hui », 1964.

LÉVI-STRAUSS Claude, *Nature, culture et société – Les Structures élémentaires de la parenté, chapitres I et II*, Paris, Flammarion, « GF », 2008.

LÉVI-STRAUSS Cl., *Race et histoire* (1952) suivi de *L'œuvre de Claude Lévi-Strauss* par Jean Pouillon, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1987.

LÉVI-STRAUSS Cl., *La pensée sauvage*, Paris, Pocket, 1962.

LÉVINAS Emmanuel, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme* (1934) – *Suivi d'un essai de Miguel Abensour*, Paris, Payot & Rivages, « Rivages poche / Petite Bibliothèque », 1997.

LÉVINAS E., *Totalité et Infini – Essai sur l'extériorité* (1971), Paris, LGF, « Le Livre de Poche », « Biblio essais », 1998.

LORENZ Konrad, POPPER Karl Raimund, *L'avenir est ouvert – Entretien d'Altenberg – Textes du symposium Popper à Vienne*, Paris, Flammarion, « Champs », 1995.

LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne – Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, « Critique », 1979.

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince* (1513), Paris, Flammarion, « GF », 1980.

MC LUHAN Marshall, *Pour comprendre les médias – Les prolongements technologiques de l'homme* (1964), Paris, Seuil, « Points Essais », 1968.

MAUREILLE Bruno, *Les premières sépultures – Les origines de la culture*, Paris, Le Pommier, « Le collège de la cité », 2004.

MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie* précédé d'une *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss* par Claude Lévi-Strauss (1950), Paris, PUF, « Quadrige/Grands textes », 2004.

MERLEAU-PONTY Maurice, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1964.

MISCH Rochus, *J'étais garde du corps d'Hitler – 1940-1945*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2006.

MORIN E., *Le cinéma ou l'homme imaginaire – Essai d'anthropologie sociologique*, Paris, Minuit, « Arguments », 1956.

MORIN E., *Autocritique* (1959, 1970), Paris, Seuil, « Points Essais », 1991.

MORIN E., *Journal de Californie*, Paris, Seuil, « Points », 1970.

MORIN E., PIATELLI-PALMARINI Massimo (ed.), *L'unité de l'homme – I Le primate et l'homme – Essais de discussions présentés et commentés par Massimo Piatelli-Palmarini*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1974.

MORIN E., *La Méthode – 1. La Nature de la Nature*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1977.

MORIN E., *La Méthode – 2. La Vie de la Vie*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1980.

MORIN E., *La Méthode – 3. La connaissance de la connaissance – Anthropologie de la connaissance*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1986.

MORIN E., *Science avec conscience*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1990.

MORIN E., *La Méthode – 4. Les idées – Leur habitat, leur vie, leur mœurs, leur organisation*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1991.

MORIN E., *La complexité humaine*, Paris, Flammarion, « Champs-L'Essentiel », 1994.

MORIN E., *La Méthode – 5. L'humanité de l'humanité – L'identité humaine*, Paris, Seuil, « Points Essais », 2001.

- MORIN E., *La Méthode – 6. L'éthique*, Paris, Seuil, 2004.
- MORIN E., *Dialogue sur la connaissance – Entretiens avec des lycéens suivi de Reliances*, Paris, L'Aube, « Poche essai », 2004.
- MORIN E., *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil, « Points », 2005.
- MOSCOVICI Serge, *La société contre nature* (1972), Paris, Seuil, « Points Essais », 1994.
- MOSCOVICI S., *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, « Champs », 1977.
- MUCHEMBLED Robert, *L'Orgasme & l'Occident – Une histoire du plaisir du XVIème siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2005.
- NANCY J.-L., *Au fond des images*, Paris, Galilée, « Écritures/Figures », 2003.
- NARBY Jeremy, *Le Serpent cosmique – L'ADN et les origines du savoir*, Genève, Georg, 1995.
- NARBY J., *Intelligence dans la nature – En quête du savoir*, Paris, Buchet/Chastel, 2005.
- NIETZSCHE Friedrich, *La Naissance de la tragédie ou Hellénisme et Pessimisme*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », « Classiques de la philosophie », 1994.
- NIETZSCHE F., *La généalogie de la morale – Un écrit polémique*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1971.
- NIETZSCHE F., *Par-delà bien et mal – Prélude d'une philosophie de l'avenir*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1971.
- NIETZSCHE F., *Le gai savoir – « la gaya scienza »*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1982.
- NIETZSCHE F., *Œuvres*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000.
- NOLTE Ernst, *Les mouvements fascistes – L'Europe de 1919 à 1945* (1966), Paris, Calmann-Lévy, « Les grandes vagues révolutionnaires », 1969.
- OTTO Rudolf, *Le Sacré – L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel* (1909), Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 2001.
- PIATELLI-PALMARINI M. (ed.), *Théories du langage – Théories de l'apprentissage – Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky organisé et recueilli par M. Piatelli-Palmarini*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1979.

PICQ Pascal, SAGART Laurent, DEHAENE Ghislaine, LESTIENNE Cécile, *La plus belle histoire du langage*, Paris, Seuil, 2008.

POLASTRON Lucien X., *La Grande Numérisation – Y a-t-il une pensée après le papier ?*, Paris, Denoël, « Impacts », 2006.

POPPER K. R., *Des sources de la connaissance et de l'ignorance* (1972), Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 1998.

POPPER K. R., *La connaissance objective* (1979), Paris, Flammarion, « Champs », 1991.

REICH Wilhelm, *La psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 2001.

RÉMOND René, *Les Droites en France*, Paris, Aubier, « Collection historique », 1982.

REVAULT D'ALLONNES Myriam, *Ce que l'homme fait à l'homme – Essai sur le mal politique*, Paris, Flammarion, « Champs », 1995.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social* (1762), Paris, Flammarion, « GF », 2001.

RUSSELL Bertrand, *Science et religion*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1971.

SCHOPENHAUER Arthur, *Philosophie et Science*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2001.

SICARD Monique (ed.), *Chercheurs ou artistes ? – Art et science, ils rêvent le monde*, Paris, Autrement, « Série Mutations n° 158 », 1995.

SIREL François, CORDELLIER Serge et alii, *Chronologie du monde au 20^e siècle (1880-2004) – L'histoire en huit actes et mille dates*, Paris, La Découverte, « Poche », 2004.

SOKAL Alan, BRICMONT Jean, *Impostures intellectuelles*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », « Biblio essais », 1997.

SOUSTELLE Jacques, *Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole – La vie quotidienne*, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel histoire », 1995.

STEINER George, *Langage et silence* (1967), Paris, 10/18, « Bibliothèques », 1969.

STERNHELL Zeev, *Ni droite ni gauche – L'idéologie fasciste en France* (1983), Bruxelles, Complexe, « Historiques », 2000.

TACCHI Francesca, *Histoire illustrée du fascisme* (2000), Paris, Place des Victoires, 2004.

THOMAS Louis-Vincent, *Mort et pouvoir* (1978), Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 1999.

THOMAS L.-V., *La mort* (1988), Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2004.

VERLEY Patrick, *La Révolution industrielle*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1997.

VIRILIO Paul, *La Procédure silence*, Paris, Galilée, « L'espace critique », 2000.

VOILQUIN Jean (ed.), *Penseurs grecs avant Socrate – De Thalès de Milet à Prodicos*, Paris, Garnier Frères, « GF », 1964.

WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* précédé de *Remarque préliminaire au recueil d'études de sociologie de la religion, I* et suivi de *Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion, « Champs », 2002.

WEIL Simone, *Note sur la suppression générale des partis politiques – Précédée de Mettre au ban les partis politiques* par André BRETON – Et suivie de *Simone Weil* par ALAIN, Paris, Climats, 1957.

Sciences de la matière, sciences de la vie :

ATLAN Henri, *L'Organisation biologique et la théorie de l'information* (1972), Paris, Seuil, « La librairie du XXIème siècle », 2006.

ATLAN H., *Entre le cristal et la fumée – Essai sur l'organisation du vivant*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1979.

BLACKMORE Susan, *La théorie des mèmes – Pourquoi nous nous imitons les uns les autres*, Paris, Max Milo, « L'Inconnu », 2006.

BOGDANOV Igor et Grichka, *Avant le Big Bang – La création du monde*, Paris, Grasset, 2004.

CHALANSET Alice, *Les sources de l'écologie*, Saint Sébastien-sur-Loire, Pleins Feux, « Lundis Philosophie », 1997.

CHANGEUX Jean-Pierre, *L'homme neuronal*, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel sciences », 1983.

CHANGEUX J.-P., *Raison et Plaisir* (1994), Paris, Odile Jacob, « Poches », 2002.

CHANGEUX J.-P., *L'Homme de vérité* (2002), Paris, Odile Jacob, « Poches », 2004.

CHOKRON Sylvie, MARENDAZ Christian, *Comment voyons-nous ?*, Paris, Le Pommier, « Les Petites Pommes du Savoir », 2005.

CONNES A., LICHNEROWICZ André, SCHÜTZENBERGER Marcel Paul, *Triangle de pensées*, Paris, Odile Jacob, « Sciences », 2000.

DARWIN Charles, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* (1859), Paris, Flammarion, « GF », 1992.

DAVID Patrice, SAMADI Sarah, *La théorie de l'évolution – Une logique pour la biologie*, Paris, Flammarion, « Champs Université », 2000.

DAWKINS Richard, *Le Gène égoïste*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2003.

DENTON Derek, *L'émergence de la conscience – De l'animal à l'homme – Suivi de discussions avec Sir John Eccles, Miriam Rothschild et Donald Griffin* (1993), Paris, Flammarion, « Champs », 1995.

DIRAC Paul A. M., *Les principes de la mécanique quantique* (1931), Paris, Jacques Gabay, 2007.

ECCLES John C., *Évolution du cerveau et création de la conscience – À la recherche de la vraie nature de l'homme*, Paris, Flammarion, « Champs », 1994.

EINSTEIN A., *La relativité – Théorie de la relativité restreinte et générale – La relativité et le problème de l'espace*, Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 2001.

GUITTON Jean, BOGDANOV I. et G., *Dieu et la science – Vers le métaréalisme*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche / Biblio essais », 1991.

HAWKING Stephen, *Une brève histoire du temps – Du Big Bang aux trous noirs*, Paris, Flammarion, « J'ai lu », 1989.

HAWKING S., *Trous noirs et bébés univers – et autres essais*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2000.

HEISENBERG Werner, *Le Manuscrit de 1942*, Paris, Allia, 2003.

JACOB François, *La logique du vivant – Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, « Tel », 1970.

JACQUARD Albert, *La Science à l'usage des non-scientifiques*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2001.

JACQUARD A., KAHN Axel, *L'avenir n'est pas écrit*, Paris, Pocket, 2001.

LABORIT Henri, *Biologie et structure*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1968.

LANGANEY André, CLOTTE Jean, GUILAINE Jean, SIMMONET Dominique, *La plus belle histoire de l'homme – Comment la Terre devint humaine*, Paris, Seuil, « Points », 1998.

LASZLO Pierre, *Qu'est-ce que l'alchimie ?* (1996), Paris, Hachette Littératures, « Pluriel sciences », 2003.

LESTEL Dominique, *Les origines animales de la culture* (2001), Paris, Flammarion, « Champs », 2003.

LORENZ K., *Les fondements de l'éthologie*, Paris, Flammarion, « Champs », 1984.

MAGUEIJO João, *Plus vite que la lumière*, Paris, Dunod, « Quai des sciences », 2003.

NAGEL Ernest, NEWMAN James R., GÖDEL Kurt, GIRARD Jean-Yves, *Le Théorème de Gödel*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1989.

PELT Jean-Marie, MAZOYER Marcel, MONOD Théodore, GIRARDON Jacques, *La plus belle histoire des plantes – Les racines de notre vie*, Paris, Seuil, « Points », 1999.

PELT J.-M., STEFFAN Franck, *La Solidarité – Chez les plantes, les animaux, les humains*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche », 2004.

PENROSE Roger, *L'esprit, l'ordinateur et les lois de la physique* (1989), Paris, InterEditions, 1992.

PENROSE R., *Les deux infinis et l'esprit humain – Avec les contributions de Abner Shimony, Nancy Cartwright, Stephen Hawking, Roland Omnès* (1997), Paris, Flammarion, « Champs », 1999.

REEVES H., DE ROSNAY J., COPPENS Y., SIMONNET Dominique, *La plus belle histoire du monde – Les secrets de nos origines*, Paris, Seuil, « Points », 1996.

SCHRÖDINGER Erwin, *Qu'est-ce que la vie ? – De la physique à la biologie* (1967), Paris, Seuil, « Points Sciences », 1986.

TEILHARD de CHARDIN Pierre, *Le Phénomène humain*, Paris, Seuil, 1955.

Histoire et philosophie des sciences :

BACHELARD Gaston, *Le nouvel esprit scientifique* (1934), Paris, PUF, « Quadrige/Grands textes », 2003.

BARROW John, *La grande théorie – Les limites d’une explication globale en physique* (1991), Paris, Flammarion, « Champs », 1996.

BENKIRANE Réda, *La Complexité, vertiges et promesses – 18 histoires de sciences* (2002), Paris, Le Pommier, « Poche », 2006.

CHALMERS Alan F., *Qu’est-ce que la science ? – Récents développements en philosophie des sciences : Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*, Paris, LGF, « Le Livre de Poche / Biblio essais », 1987.

CHANGEUX J.-P., CONNES Alain, *Matière à penser*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2000.

CHANGEUX J.-P., RICOEUR Paul, *Ce qui nous fait penser – La nature et la règle*, Paris, Odile Jacob, « Poches », 2000.

DROUIN Jean-Marc, *L’écologie et son histoire – Réinventer la nature* (1991), Paris, Flammarion, « Champs », 1993.

DUBOCHET Jacques, NARBY J., KIEFER Bertrand, *L’ADN devant le souverain – Science, démocratie et génie génétique*, Genève, Georg, « Terra magna », 1997.

FERRIS Timothy, *Histoire du cosmos de l’Antiquité à nos jours* (1988), Paris, Hachette, « Pluriel », 1992.

FERRY Luc, *Le nouvel ordre écologique – L’arbre, l’animal et l’homme*, Paris, Grasset, 1992.

GLEICK James, *La théorie du chaos – Vers une nouvelle science* (1987), Paris, Flammarion, « Champs », 1989.

GOULD Stephen Jay, *L’éventail du vivant – Le mythe du progrès*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1997.

GOULD S. J., *Darwin et les grandes énigmes de la vie – Réflexions sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1997.

GOULD S. J., *Le renard et le hérisson – Comment combler le fossé entre la science et les humanités* (2003), Paris, Seuil, « Science ouverte », 2005.

GRIBBIN John, *Le chat de Schrödinger – Physique quantique et réalité* (1984), Paris, Flammarion, « Champs », 1994.

KAHN Axel (ed.), *Biologie moderne & Visions de l'humanité*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 2004.

KUHN Thomas S., *La structure des révolutions scientifiques* (1962), Paris, Flammarion, « Champs », 1983.

LOCHAK Georges, *Louis de Broglie – Un prince de la science*, Paris, Flammarion, « Champs », 1992.

MONOD Jacques, *Le hasard et la nécessité – Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1970.

PASTEUR Louis, *Écrits scientifiques et médicaux*, Paris, Flammarion, « GF », 1994.

PICHOT André, *Histoire de la notion de vie*, Paris, Gallimard, « Tel », 1993.

PICHOT A., *Histoire de la notion de gène*, Paris, Flammarion, « Champs », 1999.

PICHOT A., *La société pure – De Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, « Champs », 2000.

PRIGOGINE Ilya, STENGERS Isabelle, *La nouvelle alliance – Métamorphose de la science*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1986.

RAICHVARG Daniel, JACQUES Jean, *Savants et ignorants – Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1991.

REDONDI Pietro, *L'accueil des idées de Sadi Carnot et la technologie française de 1820 à 1860 – De la légende à l'histoire*, Paris, Vrin, « L'histoire de sciences – Textes et études », 1980.

REEVES Hubert, *L'heure de s'enivrer – L'univers a-t-il un sens ?*, Paris, Seuil, « Points Sciences », 1986.

REEVES H., *Malicorne – Réflexions d'un observateur de la nature*, Paris, Seuil, « Points », 1990.

RICARD Matthieu, TRINH XUAN Thuan, *L'infini dans la paume de la main – Du big bang à l'Éveil*, Paris, Pocket, 2000.

ROSMORDUC Jean, *Une histoire de la physique et de la chimie – De Thalès à Einstein* (1979), Paris, Seuil, « Points Essais », 1985.

SEIFE Charles, *Zéro – La biographie d'une idée dangereuse* (2000), Paris, Hachette Littératures, « Pluriel histoire », 2002.

TALBOT Michael, *Mysticisme et Physique Nouvelle* (1980), Paris, Mercure de France/Le Mail, « Science et conscience », 1984.

WATSON James D., *La double hélice – Comment un jeune chercheur de vingt-cinq ans, en découvrant l'ADN, a révélé au monde le secret de la vie*, Paris, Robert Laffont, 1968.

WILSON Edward O., *L'unicité du savoir – De la biologie à l'art, une même connaissance*, Paris, Robert Laffont, 2000.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	2
INTRODUCTION.....	3
PREMIÈRE PARTIE NATURE ET CULTURE – BATAILLE ET L’UNIVERS	32
CHAPITRE 1 <i>LA PREMIERE Pensee ECONOMIQUE DE BATAILLE (1922-1933) :</i>	38
<i>LES PREMISES DE L’ « ECONOMIE GENERALE ».....</i>	38
1.1 – <i>L’œil, le soleil et la civilisation : un lien ontologique.....</i>	40
1.1.1 – Au commencement était l’œil : le syndrome de Faust	40
1.1.2 – Temps et civilisation : des épiphénomènes du soleil.....	42
1.1.2.1 – La naissance du calendrier	42
1.1.2.2 – Les sacrifices civilisateurs des Aztèques	45
1.2 – <i>Le paradoxe de Colombus : de l’ « erreur » de Mauss à la « découverte » de Bataille....</i>	48
1.2.1 – La quadruple méprise : Franz Boas, Marcel Mauss, Alfred Métraux, Bataille et la question du potlatch	49
1.2.2 – Du « don » à la « dépense » ou de l’ethnographie à l’anthropologie : l’ouverture de l’épistémè.....	56
CHAPITRE 2 <i>LA DEUXIEME Pensee ECONOMIQUE (1934-1962) : LA NOTION D’ENERGIE ENTRE ECONOMIE ET ECOLOGIE</i>	64
2.1 – <i>Histoires de la notion d’énergie</i>	67
2.1.1 – La part de Georges Ambrosino dans La Part maudite : sur un livre à quatre mains.....	67
2.1.1.1 – Maître Ambrosino	68
2.1.1.2 – Brouillage et révélation.....	72
2.1.2 – Technologie, thermodynamique, cosmologie, psychanalyse : feu et lieux.....	77
2.2 – <i>Bataille et l’écologie.....</i>	83
2.2.1 – L’ « économie naturelle » de Carl von Linné.....	84
2.2.2 – L’écologie politique de Bataille : la circulation de l’énergie.....	87
2.2.3 – De la biosphère à l’ « économie générale » : la contribution de Wladimir Vernadsky.....	91
CHAPITRE 3 <i>L’ORGANISATION UNIVERSELLE : COMPLEXITE ET CULTURE</i>	96
3.1 – <i>Bataille, précurseur de la théorie de la complexité</i>	99
3.1.1 – Ce qui est enchevêtré : de la « particule » à l’ « ensemble ».....	100
3.1.2 – Les « pairs » de Bataille ou les « pères » de la complexité.....	106
3.1.2.1 – L’invention du mot et de la chose : Pierre Teilhard de Chardin.....	107
3.1.2.2 – Les alliés improbables : Bataille et Edgar Morin	110
3.2 – <i>Définition thermodynamique et informationnelle de la littérature : l’ « économie générale » de la culture</i>	113
3.2.1 – Le « troisième principe de la thermodynamique »	115
3.2.2 – Les « néguentrophages » : de l’information à la culture.....	117
3.2.2.1 – Les théories de l’information.....	118
3.2.2.2 – La dépense néguentropique.....	121
DEUXIÈME PARTIE L’ESPECE HUMAINE, LA SOCIETE ET L’ART – SCIENCE ET POLIS	129
CHAPITRE 1 <i>L’HISTOIRE DE L’HISTOIRE DE L’HUMAIN DANS LA Pensee DE BATAILLE</i>	134
1.1 – <i>Une histoire humaine et naturelle de l’œil (1897-1932).....</i>	139
1.1.1 – L’histoire humaine, trop humaine	139
1.1.1.1 – La mécanique des inqualifiables contrées auvergnates : la question de l’œil en question.....	140
1.1.1.2 – Deux organes imaginaires : l’ « œil pinéal » et l’ « anus solaire ».....	147
1.1.2 – L’histoire naturelle du « Dictionnaire critique »	151
1.1.2.1 – Organe réel 1 : gros plan sur le gros orteil	153
1.1.2.2 – Organe réel 2 : les pouvoirs de l’œil	157
1.1.2.3 – Organe réel 3 : la bouche, le cri et la parole.....	160
1.2 – <i>Les nouveaux mondes animaux (1933-1939).....</i>	162
1.2.1 – Bataille et les sociétés animales	164
1.2.1.1 – Politique animale et socialité naturelle	164
1.2.1.2 – La controverse de la mante religieuse.....	167
1.2.2 – La révolution éthologique	171
1.2.2.1 – Les termites de Bataille vs le chien de Pavlov	171
1.2.2.2 – Vers une ethnologie animale.....	172
1.3 – <i>L’hominisation au rendez-vous de la préhistoire (1940-1962).....</i>	175
1.3.1 – Lascaux sort de l’ombre : l’entremise de l’abbé Breuil.....	175

1.3.2 – Le double bind de l’humanisation.....	180
1.3.3 – Les naissances de l’art.....	185
CHAPITRE 2 <i>POLITIQUES DE BATAILLE : AUTOUR DU BIOPOUVOIR</i>	192
2.1 – <i>Trio avec Charybde et Scylla</i>	195
2.1.1 – « Ni droite ni gauche » : le malaise intérieur.....	197
2.1.1.1 – Fascisme sous la Troisième République : la « cinquième colonne » française	198
2.1.1.2 – Maurice Blanchot : une autre « communauté inavouable »	201
2.1.2 – Dominante droite : La Critique sociale, L’Ordre nouveau, Contre-Attaque ou le « surfascisme » de Bataille.....	207
2.1.3 – Dominante gauche : un « hégéliano-chardino-marxisme »	213
2.1.3.1 – Hegel et Marx : la dialectique de la nature	213
2.1.3.2 – Marx et Teilhard de Chardin : la dialectique complexe	216
2.2 – <i>Biologie raciale et société</i>	219
2.2.1 – Races et racismes autour de Bataille.....	220
2.2.1.1 – Le cas Nietzsche	221
2.2.1.2 – Le cas du docteur Carrel	225
2.2.1.3 – Le cas de la famille Huxley	229
2.2.2 – Des racines du mal : le mariage du caducée et de la croix gammée.....	235
2.2.2.1 – L’ambiguïté d’un mot : les théories de l’ « évolution »	236
2.2.2.2 – Hygiène et eugénisme : de l’Institut Pasteur aux camps de la mort	240
2.3 – <i>De l’art et du corps politique : images du corps et société</i>	243
2.3.1 – Art et propagande : mass media et manipulation des masses	245
2.3.1.1 – La place de l’art dans l’hitlérisme.....	246
2.3.1.2 – Un esprit malsain dans un corps sain : Joseph Goebbels et le corps fasciste	249
2.3.1.3 – « Répétition inactivée » du mythe.....	255
2.3.2 – La contre-attaque de Bataille : les pratiques du corps.....	257
2.3.2.1 – Documents « à contre-corps » : le surréalisme écartelé et sa progéniture.....	258
2.3.2.2 – La plume, le burin et la mitrailleuse : le dialogue Bataille/Hans Bellmer.....	269
TROISIÈME PARTIE LA CONNAISSANCE – L’HOMME DE PASCAL ET LE PARADOXE DE KIERKEGAARD.....	284
CHAPITRE 1 <i>L’ « HISTOIRE UNIVERSELLE » : LA SYMBIOSE DE L’ « ECONOMIE GENERALE » ET DE L’ « ATHEOLOGIE »</i>	289
1.1 – <i>Qu’est-ce que l’ « expérience intérieure » ?</i>	292
1.1.1 – Phase 1 : La quête du « savoir absolu » ou le Hegel d’Alexandre Kojève	293
1.1.2 – Phase 2 : La foi négative ou Nietzsche contre Hegel	298
1.1.3 – Phase 3 : Rencontre avec l’étrange M. Blanchot ou le système désœuvré du savoir.....	303
1.1.4 – Extase et explication causale : l’écriture simultanée de la Somme athéologique et du projet « Part maudite »	311
1.2 – <i>Le projet d’ « histoire universelle » : une histoire à la mesure de l’univers ?</i>	315
1.2.1 – L’histoire de l’ « histoire universelle »	316
1.2.1.1 – La critique du savoir encyclopédique	317
1.2.1.2 – Bataille chartiste ?.....	321
1.2.1.3 – L’expérience de l’histoire chez Bataille et Michel Foucault.....	325
1.2.2 – <i>« La Bouteille à la mer » : vers l’homo non finito</i>	329
1.2.2.1 – Le « système » et l’ « excès » : la place de l’ « histoire universelle »	330
1.2.2.2 – L’ « histoire naturelle rectifiée » : lettre à l’espèce humaine	333
CHAPITRE 2 <i>LA CONNAISSANCE DE LA COMMUNICATION ET LA COMMUNICATION EXTATIQUE</i>	338
2.1 – <i>La notion de communication</i>	340
2.1.1 – L’autos ou la condition préalable de la communication.....	340
2.1.1.1 – Solitude de Bataille.....	342
2.1.1.2 – De l’ « autos » à l’ « ipse » : l’ « autonomie » humaine	346
2.1.2 – Les naissances modernes de la communication	352
2.1.2.1 – L’ « invention » de la communication : Norbert Wiener et la cybernétique	352
2.1.2.2 – Contre « l’utopie de la communication » : une communication sans lieu.....	359
2.2 – <i>La connaissance : raison (matière) et mystique (Dieu)</i>	364
2.2.1 – « La possibilité de connaître »	365
2.2.1.1 – Bataille et les mathématiques : l’ « accord avec l’univers »	366
2.2.1.2 – La « mystique de la matière » chez Bataille, Roger Caillois et Gregory Bateson	370
2.2.2 – Techniques d’Orient, pratiques d’Occident : le mystique, le physicien et le philosophe	383
2.2.2.1 – Les trésors d’Indo-Chine : Bataille yogi	384
2.2.2.2 – Du soleil à Londres : le principe d’Heisenberg et la théorie du sujet/objet de Bataille.....	392
CONCLUSION MAIS LAISSONS LA M. BATAILLE.....	403
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	416

INDEX.....	421
BIBLIOGRAPHIE	442
TABLE DES MATIÈRES	467

Auteur : Cédric Mong-Hy

Titre : Le monde et Bataille – Études textuelles, contextuelles et prospectives

Directeur de recherche : Professeur Gwenhaël Ponnau

Discipline : Littérature comparée

Mots-clés : Georges Bataille (1897-1962) / complexité / nature / culture / espèce humaine / société / art / connaissance

Année : 2009

Université : Réunion

Résumé : Comme les Montaigne, les Pascal, les Nietzsche ou les Cioran, Bataille a écrit dans l'interstice qui lie et sépare l'écrivain, le savant et le philosophe. Comme eux, il a déployé une langue, parmi les plus belles qui soient, mais surtout, il a inquiété son époque, qui demeure en grande partie la nôtre, en maintenant au cœur de son écriture le supplice de la question.

Question béante s'il en est, infiniment ouverte, mais pas forcément ni uniquement à la manière provocante d'une plaie ou d'une vulve. Question ouverte, cette fois-ci, non plus seulement sur la noire intériorité de cet étrange mystique « défroqué » qu'a été Bataille, mais aussi et principalement sur le monde immense et diversement coloré qui a fait de Bataille cet esprit si singulier. Car, Bataille était certes un *comprachicos*, mais les verrues qu'il cultivait sur son visage étaient avant tout celles de ses semblables, c'est-à-dire de l'humanité.

Nous aurons donc l'occasion de voir quelle *gaya scienza*, quelle *scienza nuova*, quelle science vive Bataille a mise au point pour échapper à la disjonction et à l'isolement des idées éparpillées dans les différentes sciences, ainsi que pour redécouvrir la complexité de l'univers et sa complicité avec l'espèce humaine.

En portant un regard qui se souhaite détaché de toute approche mimétique et/ou révérencieuse, nous avons voulu explorer trois grands discours, au sens de Michel Foucault, qui irriguent l'œuvre de Bataille, parfois de façon souterraine. Quels liens Bataille percevait-il entre la nature et la culture, et quelle est l'histoire de cette conception dans son œuvre ? Comment, à travers les généalogies du corps humain et du corps social, du paléolithique au vingtième siècle, Bataille a-t-il lu le rôle fondateur de l'art pour les sociétés humaines ? Et enfin, quelle épistémologie de la connaissance a permis à Bataille de progresser sans croître dans sa recherche inspirée, et d'y mêler savoir et « non-savoir », science et mystique ?

Auteur : Cédric Mong-Hy

Titre : Le monde et Bataille – Études textuelles, contextuelles et prospectives

Directeur de recherche : Professeur Gwenhaël Ponnau

Discipline : Littérature comparée

Mots-clés : Georges Bataille (1897-1962) / complexité / nature / culture / espèce humaine / société / art / connaissance

Année : 2009

Université : Réunion

Résumé : Comme les Montaigne, les Pascal, les Nietzsche ou les Cioran, Bataille a écrit dans l'interstice qui lie et sépare l'écrivain, le savant et le philosophe. Comme eux, il a déployé une langue, parmi les plus belles qui soient, mais surtout, il a inquiété son époque, qui demeure en grande partie la nôtre, en maintenant au cœur de son écriture le supplice de la question.

Question béante s'il en est, infiniment ouverte, mais pas forcément ni uniquement à la manière provocante d'une plaie ou d'une vulve. Question ouverte, cette fois-ci, non plus seulement sur la noire intériorité de cet étrange mystique « défroqué » qu'a été Bataille, mais aussi et principalement sur le monde immense et diversement coloré qui a fait de Bataille cet esprit si singulier. Car, Bataille était certes un *comprachicos*, mais les verrues qu'il cultivait sur son visage étaient avant tout celles de ses semblables, c'est-à-dire de l'humanité.

Nous aurons donc l'occasion de voir quelle *gaya scienza*, quelle *scienza nuova*, quelle science vive Bataille a mise au point pour échapper à la disjonction et à l'isolement des idées éparpillées dans les différentes sciences, ainsi que pour redécouvrir la complexité de l'univers et sa complicité avec l'espèce humaine.

En portant un regard qui se souhaite détaché de toute approche mimétique et/ou révérencieuse, nous avons voulu explorer trois grands discours, au sens de Michel Foucault, qui irriguent l'œuvre de Bataille, parfois de façon souterraine. Quels liens Bataille percevait-t-il entre la nature et la culture, et quelle est l'histoire de cette conception dans son œuvre ? Comment, à travers les généalogies du corps humain et du corps social, du paléolithique au vingtième siècle, Bataille a-t-il lu le rôle fondateur de l'art pour les sociétés humaines ? Et enfin, quelle épistémologie de la connaissance a permis à Bataille de progresser sans croître dans sa recherche inspirée, et d'y mêler savoir et « non-savoir », science et mystique ?